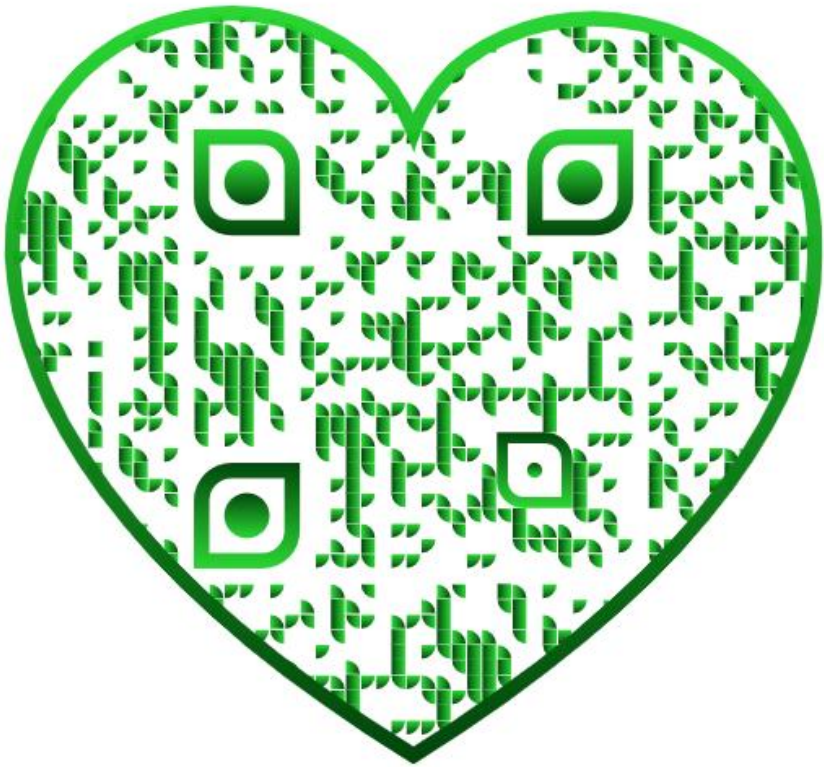
ADVENIS

La Voie des Bâtisseurs

Bastien Pantafé



ADVENIS

La Voie des Bâtisseurs

Bastien Pantalé

Advenis
La Voie des Bâtisseurs

Fantasy

Bastien Pantalé

Bastien Pantalé prend un malin plaisir à explorer la diversité des genres littéraires. Adapter son écriture et son style à tel ou tel registre, voilà ce qui le stimule. Avec un penchant avoué pour l'imaginaire (SF/ fantasy), il a également commis du polar, du thriller, un feel-good, une dystopie, de l'horreur, un témoignage ainsi qu'un recueil de pensées.

D'origine bretonne et audoise, né dans le Rhône, gamin itinérant en France et à l'étranger, après moult voyages sur presque tous les continents, il a finalement trouvé ses racines dans le Sud-Ouest, entre lacs et océan, au cœur de la forêt landaise. Là, il se transforme peu à peu en ours, mais sort régulièrement de sa grotte pour aller rencontrer ses lecteurs.

Sa ligne directrice ? Évasion, réflexion, écologie et humanisme. Des romans visuels, de l'esprit, du cœur et un quelque chose de viscéral qu'on ne saurait bien définir.

Avec 15 000 exemplaires de ses livres partis garnir les bibliothèques physiques et numériques, Bastien Pantalé fait désormais partie des meubles de la grande maison des auteurs indépendants.

Avec *Advenis – La Voie des Bâtisseurs*, il s'aventure pour la première fois dans le registre de la fantasy. Mythe des bâtisseurs, grand déluge, Atlantide… À la fois balade de l'imaginaire et fresque ambitieuse, l'épopée intègre une fois de plus le lecteur dans sa trame, comme un lien entre fiction et réalité.

Suivez son actualité sur :
www.editionslintemporel.wordpress.com/publications

et sur Facebook : www.facebook.com/B.Pantale

Sommaire

Sommaire
Préface

Prologue
Fajao
1
2
3
Advenis
1
2
3
4
L’Essaim
1
2
3
Narùpa
1
2
Sabùl
1
2
3
4
Neïore
1
2
3
4
La Voie
1
2
3

4
Dùneydis
1
2
3
4
5
Furriaes
1
2
3
4
Les Premiers
1
2
3
4
5
6
Épilogue

Mot de l’auteur
Autres publications
Lexique

Préface

par Iom Kosta, auteur des livres *Anges Gaïens*

Il fut un temps où le temps déferla.

Hier comme aujourd'hui le Déluge menace. Il grignote et morcelle, inéluctable. L'océan gonfle à mesure qu'il avale des terres toujours plus décharnées aux côtes saillantes, arrachées, insensiblement englouties par l'onde vorace.

Aujourd'hui comme hier ce n'est plus un mythe, comme les habitants des terres perdues d'avance s'acharnèrent d'abord à s'en persuader.

De nos jours, la montée des eaux résulte de l'Anthropocène, « l'Ère de l'humain », la toute première ère géologique à être générée par notre brûlante et obscène logique à géométrie invariable, consumant tout ce qui peut se carboniser.

Jadis, ce fut la conclusion naturelle de la dernière période glaciaire, la fin d'un bref épisode gelé d'environ cent mille ans dans l'histoire de notre belle planète bleue, déjà âgée de quelques milliards d'années.

Durant ce bref épisode — qui dura tout de même cinquante fois plus longtemps que notre ère erratique entamée en l'an 1 —, la Grande-Bretagne faisait partie intégrante du continent européen : on pouvait s'y rendre à pied, sans se mouiller un orteil. Nos Britanniques continentaux, s'ils avaient souhaité s'exiler de ce qui n'était pas encore une île, auraient même pu rallier l'Amérique en marchant sur la banquise. Ou crapahuter jusqu'au Japon, tant qu'à faire, histoire d'y saluer des compères presque insulaires.

Puis la mer monta de 130 mètres, leur imposant un Brexit préhistorique sans référendum. Juste pour que vous preniez la mesure de ce dont les habitants des terres submergées ont écopé.

Le récit qui s'ensuit vous invite à colmater et à suivre les voies d'eau. Les voies impénétrables de la planète dans son processus cyclique de grand nettoiement sans atermoiements.

Quand l'atmosphère se réchauffe, la vapeur abonde. L'eau s'évapore avant de retomber, et de tomber encore, puis de tomber en trombes. Le ciel se mêle à l'océan, l'océan se mêle au ciel, et l'horizon floué s'efface, noyé dans leur frontière floutée.

Le ciel éperdu devient incontinent, le continent perdu monte au ciel. Le Grand Déferlement.

Or le mythe du Déluge est indissociable de celui de l'Arche, et s'y mêle aussi celui d'une fameuse civilisation perdue. Mais l'est-elle

vraiment, perdue ? Ou plus exactement… a-t-elle vraiment perdu ?

Cette relecture des mythes fondateurs vous entraînera dans son sillage, dans l'accomplissement de sa Prophétie, pour que l'humanité surnage puis survive. Pas seulement au Grand Déferlement, mais aussi et surtout à ce qui lui succédera : une autre menace céleste, bien plus redoutable encore !

Un vaisseau pour fendre la fatalité, un bâtiment pour bâtir.

Un groupe choisi pour regrouper des compétences données ; des élus s'adonnant à des dons dont nous n'imaginons pas la portée lorsqu'ils sont canalisés, puis catalysés durant le cataclysme.

Mais quoi qu'il puisse advenir d'Advenis, quoi qu'il advienne des Advènes, une ère de fonte nous relie à eux et nous interroge en conscience. Car un abysse sépare cette aventure aux superbes héros si divers dans laquelle vous allez embarquer… de notre réalité contemporaine pourtant avide de divertissement super-héroïque, à savoir : accomplir l'impossible pour éviter une fin du monde dont on n'est pas responsable, ou se complaire impassiblement à inviter la fin du monde, en êtres irresponsables ?

Les leçons du passé et l'érudition de ce récit fantastique pourraient bien nous apprendre à ne plus attendre un énième sauveur providentiel parmi nos élus professant indéfiniment l'accroissance, pour embrasser l'esprit même de salvation ici défini par les élus de la Prophétie.

Allons, il est temps de prendre la mer. Tous ensemble.

Pour la vider à la petite cuillère.

© Bastien Pantalé
Tous droits réservés
Dépôt légal mai 2021
ISBN n° 979-10-94521-47-2

Illustration : Brian Merrant

Pour une expérience de lecture optimale, le lecteur est invité à marquer cette page d'un signet. Se référer régulièrement à la liste des personnages pourra s'avérer nécessaire. Bon voyage !

Liguïa Atemn - Catalyseur

Eloka Ling - Linguiste

Téohem Logré - Théologien

Éndin Körsen - Sensitive

Páthin Viapraï - Voyant

Scirel Serveros - Érudit

Vitaïni Essen - Élémentaire

Sumnio Aptaré - Survivaliste

Ageîn Pros - Maître d'armes

Coman Emidela - Décorporé

Kũraw Atemn - Dresseur de cordes

Prologue

Le futur papa patientait dans les appartements attenants à la maternité du Cénacle. Il n'aimait pas particulièrement ces lieux, trop formels, trop privés et élitistes, mais les élus devaient tous naître sur ce point de convergence des énergies. Ainsi en avaient décidé des siècles de tradition. Il n'avait pas eu son mot à dire.

Conformément aux prédictions, et comme pour annoncer un nouveau cycle, leur bébé viendrait au monde à l'instant même du solstice. Les oracles ne commettaient jamais d'erreur, et d'après les hurlements qui perçaient à travers la cloison, il y avait fort à parier que la synchronicité serait respectée à la minute près.

Atmosphère électrique en cette double pleine lune. Les pulsations battaient ses tempes à la manière des tambours cérémoniels. Il les entendait déjà les féliciter et propulser son fils vers un avenir tout tracé. Foreb se rongeait les sangs. C'était long, bien trop long. Pourquoi ne l'autorisait-on pas à entrer pour soutenir Mewël ? Sa jambe s'agitait nerveusement, si bien qu'il se leva pour contrer ce fichu tressautement. La clarté inhabituelle projetée par les deux disques orangés d'Imel et Ryël semblait lutter face à l'encre d'une nuit paisible ; elle révélait aussi la gravité d'un regard plus sombre encore, sous les arcades profondes qui avaient jadis séduit sa compagne.

Debout devant la baie, le cartographe observait la ville d'un regard neuf. Jamais il n'avait vu Advenis ainsi nimbée, immobile dans son manteau de brume ambrée. Il considéra ses murs et ses avenues, son irrégularité apparente tournée pourtant vers une cohésion inébranlable. Le chaos génésique, l'anarchie créatrice. Ici, tous les espoirs naissaient, la nouvelle capitale avait été bâtie en ce sens, en l'honneur de l'avenir dicté par les premiers oracles.

En son centre, à la verticale d'un nœud tellurique offert par Etügen, la Terre-Mère, un symbole bienveillant et maternel exclusivement tourné vers la survie des Suivants : le Cénacle. L'édifice ovoïde, de proportions volontairement modestes en comparaison des ruches d'habitation, regroupait les principaux organes du gouvernement – bien que les recteurs se refusaient à employer ce terme. La Voie, la Raison et l'Acte. La première réunissait les oracles au sommet de l'Œuf, à l'endroit où les énergies de la terre rencontraient celles de la voûte céleste ; cette assemblée de voyants et autres précognitifs faisait le lien entre présent et futur, ils détenaient la Voie, le chemin tracé par l'antique Prophétie, et s'efforçaient de la lire au mieux. Foreb ignorait toujours s'il devait croire en leurs projections. Sa mission à lui

reposait sur du factuel et consistait à reproduire terres et reliefs sur du papier, à répertorier les sources d'énergie et, dans le meilleur des cas, à proposer leurs associations possibles. Ces élucubrations prophétiques lui semblaient donc bien abstraites. Les recteurs, femmes et hommes aux esprits éveillés, formaient la Raison. Ces érudits, élus par leurs pairs, mettaient à profit l'étendue de leurs connaissances, expériences et analyses pour mieux guider leurs contemporains sur la Voie. Une sorte de conseil pluridisciplinaire capable d'anticiper chaque besoin de la société dont ils avaient la charge, et rares étaient les fois où la sagesse leur faisait défaut. Le cartographe se fiait davantage à la Raison qu'à la Voie, constat étrange lorsqu'on savait que les recteurs se contentaient d'articuler leurs décisions en fonction des visions des oracles. L'Acte était quant à lui composé de différents collèges de repérage, de sélection et de formation des élus. Étude des potentiels humains, programmes de sélection génétique, associations corollaires et filiation, système éducatif précoce, spécialisations, formations secondaires… Chaque génération voyait s'affiner les savoir-faire de ces jeunes gens. Chaque génération devait constituer la meilleure équipe possible. Chaque génération devait se tenir prête, chaque fois plus apte à… armée pour… Là encore, Foreb n'osait pas se projeter dans cet avenir saturé d'inconnues. C'est de son fils dont il était question. Il n'avait pas encore pris son premier souffle en ce monde que le Cénacle avait déjà tout décidé pour lui.

Ainsi perché en bordure de l'Œuf, Foreb scrutait aussi loin que les vapeurs orangées le lui permettaient. Étrangement, la nuit semblait atténuer sa tendance au vertige. De jour, on pouvait admirer les couleurs généreuses des vergers, cohabiter en milieu urbain avec les oiseaux et insectes venus s'abreuver aux nectars partagés, et même se laisser aveugler par le blanc immaculé des allées de calcaire qui dessinaient la structure de ces jardins d'abondance.

Il faisait bon vivre en Advenis, Foreb le pensait sincèrement. Mais à quoi bon cette vie ? Pourquoi bâtir, évoluer, donner naissance, tout en connaissant la fin tragique annoncée ? Si on se fiait à la Prophétie, tôt ou tard tout prendrait fin, et cela conditionnait amèrement leurs existences. Préparer le terrain pour les Suivants, voilà à quoi se résumait leur destin.

L'interruption des cris de sa partenaire délita ses pensées moribondes et lui fit reprendre pied dans le présent. Habituellement salvateur, ici, le silence devenait anxiogène. Foreb recommença à faire les cent pas. Son fils était-il né ? Comment se portait Mewël ? Allait-on enfin le laisser entrer ?

Saletés de traditions !

Lorsque Farona, l'Aleph qui supervisait l'accouchement, fit coulisser la cloison et s'exfiltra de la maternité avec sa gestuelle féline habituelle, elle le trouva là, presque collé à elle, les mains sur les hanches et le regard inquiet. Elle soutint ce dernier pendant plusieurs secondes, droite comme un i, digne, comme toujours. Le cartographe nota son air plus strict encore que d'ordinaire. Était-ce du reproche qu'il lisait sur ses traits figés ? La cadette des Alephs tenait à être présente à la naissance de chacun des élus, en tant que garante du bon respect des conventions et témoin de l'histoire. Elle avait coutume de prier en silence afin de placer l'avenir du nourrisson sous les meilleurs auspices.

Lorsque les premiers pleurs leur parvinrent, la dépositaire des traditions profita du trouble du jeune papa pour s'éloigner de quelques pas. Mais elle resta là, silencieuse, observatrice, illisible. Qu'attendait-elle, bon sang ? Foreb constata les quelques auréoles humides qui ornaient sa robe bleu nuit.

Du sang ?

Jusque-là, rien d'anormal. Alors, elle leur avait prêté main-forte ? Cela expliquait peut-être cette posture étrange, bras croisés derrière les reins, pour mieux dissimuler les traces coagulées du travail. Et ce front si sérieux, barré de rides profondes où s'accrochaient plusieurs gouttes de sueur. Il considéra l'Aleph d'un autre œil ; le portrait qu'il s'en était dressé était peut-être trop simpliste, finalement. Dans une expiration plus détendue, il désigna l'entrée, tout de même très impatient, et risqua :

— Puis-je ?

La mâchoire de l'Aleph se contracta aussitôt.

Pourquoi une telle gravité ? Ma seule présence semble l'irriter.

Elle semblait lutter pour ne pas céder à la panique. Que se passait-il là-dedans ? Alors que Foreb s'apprêtait à s'élancer au chevet de sa partenaire, Farona l'interpella :

— Vous saviez, n'est-ce pas ?

Quel ton péremptoire !

Devant le regard interdit du cartographe, elle secoua la tête, navrée, et, d'un geste sec du menton, l'autorisa finalement à rejoindre Mewël.

Jusqu'à aujourd'hui, le seul doute qui subsistait quant à l'accouchement de Mewël concernait l'ascendance astrale. Le zénith solaire ou le croisement des lunes ? Là était l'unique point de divergence des oracles. La nuit ou le jour ? L'ombre ou la lumière ? Le froid ou la douceur ? La tempérance ou l'ardeur ? Lorsqu'à la mi-journée, aucune contraction n'était encore intervenue, Mewël avait paru soulagée. Foreb ne s'en était pas formalisé, seul lui importait la

santé de sa compagne. Beaucoup négligeaient cet aspect de la Prophétie, mais pour les oracles et certaines Alephs, l'ascendance sous laquelle naissaient les élus pouvait s'avérer décisive en cas d'Aboutissement. Cela était d'autant plus vrai pour cet élu-ci. Au quotidien, s'il devait vivre une vie d'entraînements et de quiétude relative, cela ne changerait pas grand-chose, mais si les oracles décidaient enfin de le lancer sur la Voie, chacun de ses pas en serait affecté.

Dans l'immédiat, Foreb avait d'autres choses en tête. Arrivé au chevet de sa partenaire, il marqua un temps d'arrêt. Outre l'épuisement évident de Mewël, la fébrilité de l'accoucheuse et des autres Alephs présentes était palpable. Il comprit instantanément que quelque chose d'anormal était intervenu. À lire leurs expressions déconfites, la Voie venait d'être radicalement ébranlée. Toutes se tenaient en retrait, l'air aussi grave que Farona, et seule l'accoucheuse continuait de s'affairer entre les jambes de la jeune femme. Pourtant, dans le fond de la pièce médicalisée, les pleurs s'élevaient toujours des bras de l'une de ses assistantes.

La fermeté de la main de Mewël autour de son avant-bras le sortit de sa contemplation et l'attira vers elle.

Quelle force insoupçonnée !

Lorsqu'elle planta ses yeux noirs exhorbités dans les siens, Foreb se sentit insignifiant et ridiculement étranger à ce qui se tramait dans la pièce. Le Cénacle vivait des instants cruciaux, et lui n'était qu'une brindille minuscule dans le grand principe de causalité.

— Je n'avais pas le choix. Elles ne m'auraient pas laissé aller au term…

Mewël termina sa phrase dans un grognement sonore, et son partenaire put sentir la douleur de ses ongles dans sa chair. Mû par un réflexe qui lui parut très naturel, il empoigna sa main et se plaça à ses côtés, tout proche de sa tête, dans l'intention de lui exprimer son soutien. Sa compagne était méconnaissable. Dégoulinant de transpiration, son visage d'ordinaire tellement doux se parait d'une grimace qu'il n'aurait jamais crue possible. Les amalgames de cheveux bruns collés sur ses tempes et son front lui donnaient l'air d'une bête qu'il eût mieux valu ne pas trop déranger. Enfin, les odeurs organiques qui émanaient du bas de la table manquèrent de lui faire tourner de l'œil. Ainsi positionné près d'elle, Foreb s'aperçut que Farona l'avait suivi. L'Aleph, qui se tenait près de la cloison, posa sur eux un regard amer, puis consulta ses sœurs, tout aussi immobiles contre le mur opposé.

Tout se mêlait. Dans son dos, les cris d'un nouveau-né ; contre son bras meurtri, les râles et le front humide de sa partenaire ; dans la pièce, les regards lourds de sens ; tout autour d'eux, l'Œuf du Cénacle

qui accouchait d'une nouvelle inattendue.

Va-t-on me dire ce qu'il se passe ? Pourquoi souhaitent-elles à ce point me tenir dans l'ignorance ?

— Bien, encore un effort, Mewël, vous y êtes presque.

La voix de l'accoucheuse, là, tout en bas, le fit soudainement prendre conscience de l'évidence. Le travail n'était pas terminé. Il pouvait presque sentir les contractions dans la pression que sa compagne exerçait sur sa main. Pourquoi poussait-elle encore ? Pourquoi ne l'auraient-elles pas laissée aller au terme ?

Un ultime hurlement, une puissance improbable venue d'un individu aussi tendre, le grincement de ses dents, tout près de son oreille… Il lui sembla même crier avec elle, jusqu'à ce qu'un relâchement soudain, absolu, les interrompe tous les deux. Au moment où de nouveaux pleurs s'amplifiaient, plus proches cette fois, Mewël laissa sa tête retomber lourdement sur le matelas végétal. L'être minuscule fut aussitôt pris en charge par une autre soignante, tandis que les yeux de Foreb passaient alternativement des nouveau-nés à leur mère. Son air ébahi parlait pour lui.

— Vous n'en saviez donc rien.

L'affirmation trancha dans le silence relatif de la pièce. La voix de Farona avait perdu un peu de sa dureté, mais elle semblait réellement inquiète. Et pour cause. Des jumeaux ! Cette surprise de taille venait chambouler tous leurs plans. C'était toute la Prophétie qui s'en trouvait obsolète. L'esprit pragmatique du cartographe reprit brièvement le dessus et réalisa toutes les implications du mensonge de Mewël. Évidemment qu'elle le savait. Comment une mère aurait-elle pu ignorer que deux êtres grandissaient en elle ? Tout ce temps, elle avait choisi de lui cacher la vérité. Comment aurait-il réagi, alors ? Se serait-il opposé à sa volonté, ou rangé à ses côtés malgré la haute autorité du Cénacle ?

Sans y penser, plus par réflexe qu'autre chose, Foreb adressa un sourire ému à la mère de ses enfants, l'embrassa, puis colla son front au sien. Il retrouva la douceur de ses traits et son regard franc, aimant, sûr de ses décisions. En tant que descendante directe des premiers oracles, comment avait-elle pu passer outre les croyances sacrées ? À quoi avait-elle songé ? On ne jouait pas ainsi avec la Voie. Si elle les avait prévenus à temps, peut-être les oracles auraient-ils pu forger une nouvelle vision, une nouvelle interprétation de la Prophétie, un nouveau chemin ou, plus simplement, désigner un autre nouveau-né ? Il était trop tard à présent. Les enfants étaient là, ils faisaient bien partie de leur monde, et la Raison ne pouvait plus les ignorer. Les recteurs devraient s'accommoder de cette double dose d'élus, ou bien les laisser vivre en paix.

— Je ne pouvais pas les laisser nous les enlever. Foreb, pardonne-

moi !

Il reçut sa voix essoufflée comme une force supplémentaire pour affronter ce qui les attendait. Les larmes aux yeux, il l'embrassa encore, comme pour la rassurer. L'enfance des jumeaux s'annonçait pour le moins éprouvante, et ils auraient besoin de tout le soutien de leurs géniteurs pour se construire, avec ou sans les enseignements de l'Acte.

Après un long et pesant silence, Farona fit signe aux autres Alephs de se retirer. Les pleurs avaient cessé et les soignantes emmaillotaient patiemment les bébés. Elle referma la procession de robes bleu nuit et, juste avant de faire coulisser le panneau, s'adressa aux jeunes parents sur un ton à la fois aigre et complice :

— Vous n'avez pas fait les choses à moitié. Une fille et un garçon. Toutes mes félicitations ! Je vais prier pour la préservation de la Prophétie, et vous devriez faire de même. Reposez-vous et profitez de ces instants ! Nous reviendrons très vite vers vous.

Fajao

1

Vague après vague, la terre se rétracte.
Transpire le ciel et clame le vent.
D'ultimes rayons sur un chapelet isolé,
l'essaim bientôt au grand complet.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

L'Albâtre fendait les flots avec calme et élégance. Le bois blanc des forêts d'Armën, léger et souple, absorbait parfaitement les cahots d'un plan d'eau ridé par les timides rafales venues du large. Les ingénieurs avaient été on ne peut plus fermes sur ce point : quitte à laisser voguer la troupe dans une si petite embarcation, autant la tailler dans le plus fiable des matériaux. Sa forme elle-même conférait au canot une stabilité et une inertie défiant les lois de la physique ; l'Albâtre filait en direction du rivage, sûre, confiante, et sur ses bancs se tenaient les silhouettes tendues d'une partie de la troupe.

Ils étaient tombés d'accord, impossible de tous se présenter sur les terres fajaos, au risque de passer pour un escadron colonial ; la population locale était connue pour son hostilité à l'égard de ceux qui perçaient l'horizon, aussi valait-il mieux limiter leur nombre. Il avait fallu décider qui embarquerait sur l'esquif, qui serait utile à cette mission. Eloka et Páthin furent désignés d'office, respectivement indispensables pour entrer en communication avec les habitants de l'archipel et représenter la Voie. En tant que Catalyseur, il était naturel que Liguïa soit présente. Puisqu'ils risquaient de se frotter à des guerriers parmi les moins aimables, la présence d'Ageîn, posté à la proue, rassurait ses compagnons. Éndin l'épaulait, attentive, comme à son habitude. Enfin, Téohem, l'aîné des élus, avait rejoint l'aventure au dernier moment ; ses connaissances permettraient certainement de désamorcer quelque situation critique.

La coque opaline et ses six passagers traçaient un sillage décidé vers le cap verdoyant. Pour seule force de propulsion, les bras amples de Páthin activaient une paire de rames aussi larges que maniables. Ce coup-ci, c'était son tour. Quelques encablures à peine, rien de bien méchant, juste de quoi se dégripper les épaules. Il se reposerait au retour, si toutefois on les laissait repartir.

— Magnifique ! laissa échapper Eloka.

Leurs regards se perdaient dans les reflets changeants d'une eau limpide. À douze, peut-être quinze pieds sous la surface, on distinguait parfaitement les dessins réguliers laissés par les courants sur le sable

blanc. Ridules successives, motifs dansants par réfraction, ondes aux courbes délicates où des couples de poissons argentés semblaient vouloir frayer. De temps en temps, quelques agglomérats de couleurs venaient ponctuer cette monotonie. Des coraux et autres anémones, servant d'abri et de garde-manger à une multitude de petits habitants, poussaient là, dans un espace sans limites, nourris par un soleil de plomb.

L'essaim n'avait pas profité d'un ciel aussi dégagé depuis plusieurs années. Depuis le début du Grand Déferlement, à bien y réfléchir. La chaleur qui les écrasait à présent était proportionnelle à l'humidité ambiante. Étouffante ! Davantage habitués à un océan sombre, épais, insondable et formé par des tempêtes chaque jour plus capricieuses, les compagnons avaient de quoi être éblouis par les eaux tropicales qui bordaient Fajao. Alors, quoi ? Ces latitudes étaient-elles les dernières régions encore épargnées par les torrents qui s'abattaient sur le monde ? Le dernier recoin de douceur ? Le ciel bleu s'étendait à perte de vue et, face à eux, sans autre frontière entre l'élément liquide et la végétation, se dressait un épais rideau d'arbres à palmes et autres fougères disproportionnées. À peine quelques roches rouges qui seraient bientôt submergées. Plus ils s'approchaient du cap, plus ce lieu semblait sortir des livres d'aventure qui avaient nourri leur imaginaire d'enfants. Tous gardaient le silence néanmoins, prêts à parer à toute éventualité. Seul le son doux et fluide des rames pénétrant la surface de ce paradis préservé marquait la course du temps.

— Je ne reconnais rien.

La voix rauque et inspirée de Téohem, à l'arrière de l'embarcation, provoqua la stupeur générale.

Depuis qu'il les avait rejoints, l'ermite distillait son savoir et des bribes de son histoire avec mystère et parcimonie. Il avait attendu qu'ils soient là, à quelques minutes de débarquer sur ces terres sauvages, pour leur apprendre qu'il y avait déjà séjourné. Quand ? À quelle occasion ? Cela, il déciderait ou non de le leur confier. Inutile de lui en demander davantage pour le moment. Liguïa se contenta de lever les yeux vers la voûte azur, tandis qu'Éndin exprimait ce que tous savaient déjà :

— Près de soixante pieds d'élévation, il est normal que le paysage ait changé.

Elle accompagna sa voix douce d'une main amicale posée sur le bras du théologien. La bienveillance était dans chacun de ses gestes. Son aîné répondit d'un sourire distant qui trahissait son inquiétude. Il ne pouvait s'empêcher de confronter ses souvenirs à ce qui s'offrait à sa vue aujourd'hui. La côte avait été complètement redessinée. S'il se fiait à l'angle d'approche que suivait l'Albâtre, plusieurs villages

côtiers avaient été totalement engloutis. Certes, les Fajaos étaient davantage nomades qu'attachés à un morceau de terre, mais Téohem devinait à quel point leur mode de vie avait pu être chamboulé.

La pluie les épargne, mais ils sont les premiers impactés par le Déferlement. Ironique, pensa-t-il pour lui-même.

— Comment la population locale a-t-elle pu s'adapter ? questionna Liguïa.

— Trop vite, trop soudain. Pas eu l'temps de s'adapter, fit Páthin dans un énième coup de rame. Parer au plus pressé, la survie, pas mieux. "Le pêcheur redeviendra cueilleur, puis rejoindra ses arbres. Ascension ou régression ?"

Un verset ?

Liguïa étudia l'attitude du voyant. Comme souvent, celui-ci s'exprimait de façon décousue, toujours aussi fâché avec la grammaire. Son intonation elle-même était perchée, absente presque. Avec lui, difficile de savoir s'il extrapolait ou si ses affirmations sortaient tout droit de ses visions. La Prophétie annonçait effectivement la progression du Grand Déferlement, ainsi que ses victimes successives. Qu'en était-il des Fajaos ? La troupe serait bientôt fixée.

Telle une figure de proue, Ageîn Pros gardait les yeux fixés sur la végétation et suivait d'une oreille ce qui se disait dans son dos. De temps à autre, ses comparses auraient pu croire que des mots sortaient de sa bouche, libérés par ses lèvres murées, mais ses interactions avec eux étaient plutôt rares. Résonance de gorge tout au plus. Le maître martial aurait eu bien des choses à leur rétorquer pourtant, mais là n'était pas son rôle. Il préférait dédier toute son énergie et sa concentration à leur protection, à leur survie. La Voie était tout ce…

— Une tension puissante, une force contenue ! cria soudainement Éndin.

Tous retinrent leur souffle, comprenant qu'un danger immédiat avait mis la sensitive en alerte. Ageîn affûta son regard à la recherche d'une anomalie dans le paysage. Un mouvement, une menace. Rien. Dans ces moments-là, il savait combien son binôme pouvait se révéler d'une aide précieuse. La jeune femme ferma les yeux. Son visage tellement doux se figea dans la contraction intense de tous ses muscles.

Supprimer un sens pour mieux éveiller les autres.

Les premiers préceptes de l'Acte étaient devenus comme un réflexe. Sa respiration elle-même, lente et prolongée, était entièrement tournée vers son environnement, pour en capter la moindre information vitale. L'air vibrait harmonieusement des mouvements de toutes les créatures, encore fallait-il savoir lire ces notes subtiles. Peu

d'informations pouvaient lui échapper. Dans un élan brutal, l'énergie qu'elle avait perçue fut libérée. La note et son claquement étaient identifiables entre mille.

— Une corde est lâchée !

L'information était à peine parvenue aux oreilles du maître d'armes que celui-ci dressait son bouclier et en déployait les panneaux elliptiques. Un réflexe là aussi conditionné par des années d'entraînement et de confiance en sa sentinelle. À l'avant, le bras tendu vers les cimes, il couvrait parfaitement l'Albâtre.

La foudre peut tomber, j'encaisse.

Spontanément, le reste de la troupe se recroquevilla au fond de la coque, un mouvement collégial que leur gardien devina derrière lui. Éndin put suivre le trait d'énergie pure dans le ciel, sans jamais le voir vraiment, jusqu'à ce qu'il s'abatte, résonne et ricoche sur le métal sonore. Avec étonnement, Ageîn détendit un peu son bras.

Une seule flèche ? S'agit-il d'une mise en garde ?

— Autre chose ?

— Non.

Ageîn tourna enfin la tête vers la sensitive et, de sa voix de tonnerre aussi rare que brutale :

— Éndin Körsen, ma précieuse sentinelle !

Ses yeux portaient une reconnaissance infinie. Si le rude personnage avait dû sourire, cela aurait été par leur biais. La jeune femme opina sobrement, encore tournée vers ce qui les attendait par-delà le rivage.

— Páthin, reprends les rames ! s'empressa Liguïa. Nous devons débarquer au plus vite.

Au lieu de sentir le bateau racler doucement le sable blanc d'une plage désormais disparue, Liguïa et les siens s'enfoncèrent bientôt dans une mangrove inhospitalière. Aucun palétuvier, ici, aucune architecture racinaire adaptée au rythme des marées. Les troncs des palmiers et des bougainvilliers plongeaient directement en milieu humide, les fougères sortaient tout juste la tête de l'eau et semblaient s'adapter à l'assaut des vagues salées. Pour combien de temps ? Les feuilles leur giflaient les bras et le visage, cristallisées par le sel des embruns. Au passage de l'Albâtre, quelques branches craquèrent. Le voyant peinait de plus en plus à manœuvrer. Ils butèrent finalement sur un sol ferme mais spongieux. Après un regard par-dessus bord, la meneuse leur fit signe qu'il était temps de débarquer. De l'eau jusqu'aux genoux, pas de quoi enrayer leur progression. Ils connaîtraient bien pire.

— Les Fajaos ne sont pas réputés pour leur sens de l'hospitalité, commença Téohem en pivotant à l'extérieur du canot, mais ce serait

une erreur de les considérer comme des primitifs.

Ageîn grogna, comme pour ponctuer ce qu'il considérait comme une évidence. Des primitifs ne se seraient pas contentés d'une flèche. Non, la tribu locale voulait surtout les tester, et ils pouvaient certainement s'attendre à d'autres surprises. Le maître martial demeurait sur ses gardes, autant que le reste de la troupe. Le mouvement de leurs corps dans l'eau générait un clapotis parasitant l'écoute de leur environnement. Mis à part les cris stridents de volatiles dérangés dans leur milieu, Ageîn ne percevait rien. D'un geste de la main, il interrompit Éndin qui s'apprêtait elle aussi à descendre de l'Albâtre.

— Reste ici, ma sentinelle ! Si tu ressens la moindre perturbation dans nos énergies, tu empoignes ces rames, et tu fais demi-tour.

Voilà qui n'était pas prévu. La sensitive se figea et fixa Liguïa. Sans elle, leur gardien serait diminué, personne ne l'ignorait. Il était néanmoins inutile d'exprimer oralement son désaccord, le Catalyseur aurait le dernier mot, comme toujours. Liguïa et Ageîn se consultèrent un instant, un seul regard suffit, avant qu'elle ne hoche la tête.

— Il a raison. S'il nous arrive quoi que ce soit, quelqu'un devra prévenir les autres. Une stratégie logique et conforme à la Raison.

— Il nous arrivera rien, lança Páthin qui s'éloignait déjà avec nonchalance.

— Ces voyants… bougonna Ageîn en serrant l'avant-bras de son binôme, avant de la confier à l'Albâtre.

D'ici, elle aurait une perception globale de ce qu'il se passerait sur l'île, elle s'en sortirait très bien toute seule. Il ne pouvait pas en dire autant d'eux-mêmes. Contrairement à l'attitude par trop confiante qu'affichait Páthin, son instinct lui criait que les Fajaos leur donneraient plus de fil à retordre qu'aucun autre peuple avant eux. En quelques enjambées, il dépassa le voyant et imposa à la troupe un rythme de progression raisonnable. Ils sortiraient bientôt de cette fichue flotte.

— Puisque vous me le demandez, ce peuple a une fâcheuse tendance à se méfier des étrangers. Cohérente tendance ? Ma foi, leur histoire justifie ces précautions souvent radicales.

En se faufilant avec agilité entre les arborescences de chlorophylle, le théologien poursuivait son exposé ; si Liguïa l'y avait pressé, il se serait muré dans le silence. "L'information au moment opportun", comme il se plaisait à le dire, et force était de constater que leurs aventures n'avaient de cesse de lui donner raison.

— À de multiples reprises, ils faillirent disparaître, au point d'affubler ceux qui percent l'horizon du masque de divinités malignes. Comme pour beaucoup d'entre nous, la ligne d'horizon marque la

limite de leur monde, et les êtres capables de la traverser sont forcément supérieurs. Soit bénéfiques, soit mauvais, forcément. Puisque leurs rencontres passées sont maintes fois allées vers la seconde alternative, il est logique pour eux de tirer d'abord et de discuter ensuite.

— Pas d'accord, gronda Ageîn. Ils sont curieux. Méfiants, mais curieux. Ils nous laissent approcher et, d'un instant à l'autre, une autre épreuve va nous tomber sur le museau.

Liguïa, qui fermait la marche, reçut l'information comme une confirmation de son propre ressenti.

— Alors, c'était ça, cette flèche unique, tout à l'heure ?

— Quoi d'autre ?

— Ils nous jaugent… Je comprends mieux. Tu crois qu'ils nous attendaient ?

Le maître d'armes haussa les épaules. Quelques pas supplémentaires vers une forêt moins dense, vers une clarté relative, et la pertinente Eloka s'immisça dans la conversation :

— Il se peut en effet qu'ils soient préparés à notre venue.

La meneuse, qui s'attendait à tout hormis à ce que sa linguiste corrobore les dires d'Ageîn, pressa le pas pour se mettre à sa hauteur.

— Explique-toi !

— Si le terme Fajao trouve bel et bien son origine dans les dialectes des archipels voisins, alors la notion d'embryon est au cœur de leur culture. L'étymologie utilisée par les peuples de l'océan Central est plutôt imagée, et *fajao* désigne le plus souvent la *graine*.

— La graine ?

— Une semence, un potentiel latent. Si cette filiation directe est avérée, et franchement je vois mal comment il pourrait en être autrement, alors les habitants de cette terre sont élevés dans la croyance qu'un renouveau naîtra au sein même de leur peuple. La graine protège l'embryon et le nourrit. Ils portent donc en eux la responsabilité d'un évènement futur majeur. Un espoir en attente de germination, en quelque sorte.

— Intéressant.

Le théologien, qui tendait l'oreille vers ses compagnes d'aventure, sembla rentrer en lui-même, comme pour consulter son insondable conscience et mettre en perspective cette nouvelle hypothèse.

— Des rituels que je prenais pour des pratiques chamaniques, pour de simples communions avec leurs morts… Oui, je comprends mieux maintenant. J'ai souvenir d'individus peu accessibles, non à cause d'une crainte de l'étranger ou d'un manque d'intérêt assumé, mais parce qu'ils entretenaient leur détachement d'avec le monde réel. Au lieu de consacrer leur énergie à améliorer leur habitat, à faire progresser leur médecine ou à développer leurs méthodes de pêche, ils

passaient leur temps à méditer et élever leurs consciences. C'est bien ça, comprit-il, primitifs en apparence seulement. Ils vivaient simplement sur un plan différent du nôtre, le tangible les intéressait moins que…

— Moins que quoi, théologien ? râla encore Ageîn. Quelqu'un peut me dire à quoi je dois m'attendre ici ?

— Moins que l'au-delà, Maître, que le plan astral. Cela fait des siècles qu'ils cultivent cette science.

Sans s'en apercevoir, ils s'étaient arrêtés de marcher et ne réagissaient plus au harcèlement des nombreux moustiques collés à leur peau. Liguïa savait pertinemment comment ces notions nouvelles progressaient dans l'esprit de sa troupe. Des éclairages inédits sur une Prophétie en constante mutation. En digne Catalyseur, comme pour unifier leurs pensées, elle synthétisa :

— Toute leur culture pourrait bien être articulée autour de cette croyance ancrée partout chez eux, jusque dans le mot qui les désigne. *La graine qui donnerait naissance au dernier élu*, récita-t-elle à voix basse. Auraient-ils pu avoir leur propre lecture de la Prophétie ?

— Évidemment ! fit Páthin, presque en riant. S'ils se baladent sur le plan astral comme nous autres sur toute cette flotte, j'ai envie de dire pourquoi pas ? Dieu seul sait à quoi d'autre ils ont accès. Venez, on a assez traîné.

Le voyant gambadait presque, comme si cette rencontre prochaine l'enchantait réellement. Ses paroles si légères étaient pourtant lourdes de sens. Leur mission s'affinait à mesure qu'ils avançaient. La Voie était tracée de longue date et on ne les autorisait à la comprendre qu'au fur et à mesure. La frustration le disputait à l'excitation.

Des marécages saumâtres succédèrent bien vite à la forêt inondée où ils avaient laissé Éndin. Une étendue libre d'une demi-lieue qui n'était pas pour rassurer Ageîn.

— N'empêche que j'aime pas ça du tout…

— Il conviendra de faire nos preuves, Maître, glissa Téohem en réduisant un peu la distance avec l'homme de tête. S'ils comprennent nos intentions, si nous parvenons à gagner leur confiance, alors notre mission rencontrera peut-être le succès.

— Le succès est assuré. Te fais pas d'bile, l'ermite !

L'humeur joyeuse du voyant les poussait vers l'avant. Depuis qu'ils avaient embarqué sur l'Albâtre, Páthin n'arrêtait pas de fanfaronner, comme si cette escapade en terres hostiles n'était finalement qu'une promenade de santé. Qu'importaient les visions de ce dernier, Liguïa gardait en permanence à l'esprit que la Voie pouvait fluctuer à chaque instant, que les lignes de leur destin commun, trop proches les unes des autres, pouvaient s'entrecroiser à chaque tournant. La moindre de

ses décisions était essentielle, c'est pourquoi il convenait de s'en tenir à la lecture de la Prophétie, au plan initial, tout en restant attentive aux interprétations qu'en faisait leur fantasque voyant.

— Foutues suceuses ! pesta Páthin en agitant les mains autour de son visage, sans toutefois se départir de son sourire confiant.

Une nuée de moustiques voletait partout autour d'eux. Collés à leur transpiration, fichés dans leurs cils, leurs narines et jusque dans leur bouche, les insectes étaient peut-être les seuls êtres vivants que la montée des eaux et des températures réjouissait.

— Je causais de cette étendue, là, précisa le maître martial après quelques pas timides dans la tourbe gorgée d'eau.

Çà et là émergeaient des touffes d'herbe que les cristaux de sel avaient figées sur place.

— J'aime pas ça du tout !

Ses compagnons comprirent que la vigilance était de mise. Ainsi exposés, ils faisaient une cible parfaite. Certes le bouclier accroché dans le dos d'Ageîn, une fois déployé, permettrait de tous les couvrir, mais les arcs n'étaient certainement pas les seules armes dont les Fajaos disposaient.

À mesure qu'ils progressaient, le niveau de l'eau baissait. Seules leurs bottes disparaissaient encore dans une boue épaisse, jusqu'à la cheville. Liguïa mobilisa sa troupe :

— Restez sur vos gardes ! Páthin, si la Voie te projette la moindre alerte, n'hésite pas à nous en faire part, hein.

— Ce ne sera pas nécessaire, chef.

Le voyant était bien le seul à rester parfaitement détendu. Il flânait, comme un touriste en pleine contemplation, suivant des yeux un duo de papillons se pourchassant l'un l'autre, ou jouant du bout de l'index, sur les tiges de roseau qui s'élançaient vers le ciel, une mélodie qu'Éndin aurait sans doute pu entendre. Pouvait-on se fier à lui ? Il leur en avait déjà donné de nombreuses preuves, mais c'était plus fort qu'elle, Liguïa n'avait pas le droit de mettre le groupe en danger en se basant sur la certitude d'un seul de ses membres. Elle avait été formée en ce sens.

Comme elle, le maître martial scrutait et analysait le terrain, avec un œil sans doute plus exercé que celui de leur Catalyseur. Passages envisageables, traces empruntées par les autochtones, empreintes d'une faune méconnue, pièges naturels, possibilités de repli, distance des membres de la troupe… Pourvu qu'Éndin soit restée à l'abri, sous le couvert de la forêt de palmes. On faisait difficilement plus discipliné que la sensitive, mais Ageîn connaissait trop l'instinct maternel de la jeune femme, ainsi que son désir de tous les protéger, qui était assez proche du sien finalement. Elle devait à tout prix lui obéir, comme

Páthin, Téohem, Eloka et Liguïa devraient le faire en cas d’attaque.

2

Nul obstacle ne saurait freiner la marche d'une troupe unie.
De la complétude naîtront toutes les réponses.
Chacun porte en lui, hier comme demain,
le pouvoir collégial d'écrire la Voie.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

Ce ne fut pas une salve de projectiles qui leur tomba dessus, ni même une charge fulgurante de la part de colosses surarmés, mais une surprise à laquelle l'entraînement de l'Acte les avait assez mal préparés. L'évènement se produisit à l'autre extrémité du marécage salé, alors que la troupe était encore empêtrée dans un sol trop mou pour s'en extirper et pas assez pour s'y mouvoir rapidement. Les cinq silhouettes se tenaient là-bas, dans le lointain, à l'orée et à l'ombre d'un bosquet qui n'avait pas encore subi la corrosion de l'eau de mer. Apparitions spectrales, vaporeuses, néanmoins figées, qui se contentaient de leur faire face, les bras le long du corps.

— Bordel ! Elle est bien bonne celle-là, expira le gardien. On est bien d'accord, la population locale n'est pas censée ressembler à ça, hein ?

Liguïa plissa les yeux en s'appuyant sur son épaule, une main en visière pour mieux se protéger du soleil déclinant.

— Ils nous ressemblent étrangement.

— Des explorateurs ? Qui serait assez motivé pour venir s'embourber jusqu'ici ?

— Non, c'est autre chose… laissa-t-elle en suspens.

Páthin ricanait bêtement, et malgré les ordres vociférés par Ageîn, continuait à avancer.

— Reviens ici ! Arrête-toi, abruti !

— Faites pas vos frileux ! Allez, venez voir, vous allez adorer.

Il évoluait dans la tourbière avec une étonnante légèreté, comme tiré vers l'avant par une force autre que physique. Le gardien essayait tant bien que mal de le suivre. Quant à Téohem et Eloka, ils attendaient que le Catalyseur se décide. Liguïa pouvait sentir leurs regards pesants. Cette pression-là, cette responsabilité contenue dans chacune de ses décisions, elle pouvait l'endurer. Elle devait l'endurer. Finalement, presque à contrecœur, et joignant le geste à la parole, elle leur lança :

— Allons-y ! Nous devons rester groupés.

Le maître d'armes finit par attraper Páthin par le col de sa tunique, mais ils ne stoppèrent pas leur progression pour autant. Emportés par

une curiosité partagée, les cinq élus avançaient à tâtons, entre les embûches d'un terrain meuble et les précautions nécessaires à cette nouvelle épreuve. Les autres étaient toujours là, formant une ligne ordonnée et déroutante.

Un obstacle à contourner, ou un enseignement à assimiler ?

Liguïa se dit que tout reposait sur cette seule distinction, finalement. Les cinq individus affichaient un faciès et une posture d'une neutralité effrayante. Illisibles ! Ils possédaient des teintes de peaux assez proches des leurs, à peine plus tannées. Le climat fajao y était-il pour quelque chose ? Non, en s'approchant davantage, elle constata que ces visages étaient surtout plus vieux. Marqués, creusés de dizaines de rides d'expression, tachés par le temps, ni plus ni moins. Des vieillards ! Mais pas des vieillards ordinaires. Un trouble profond s'empara d'elle lorsque l'aura onctueuse qui les avait enveloppés jusque-là se dispersa dans le vent, laissant apparaître des contours et des traits bien connus.

— Bon dieu ! jura le gardien, aussitôt corrigé par Téohem.

— Ce serait tellement plus simple qu'un dieu quelconque ait commis cela.

— Tu as une explication ? questionna Liguïa.

— Tu présumes trop de mon savoir, Catalyseur. Je ne saurais même pas dire si ce que nous voyons là est tangible. Les Fajaos n'y sont pas étrangers, c'est certain.

Ils parlaient sans les quitter des yeux, éberlués par cette visite inattendue, hypnotisés, presque, par leur propre reflet dans les prunelles de leurs doubles. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait, ils en avaient la certitude : ces cinq individus, aussi usés fussent-ils, portaient des regards identiques aux leurs, des traits semblables, des iris à la teinte près. On reconnaissait les épaules larges et ouvertes d'Ageîn ainsi que son menton carré, les lèvres fines et les yeux tirés d'Eloka, le tempérament rebelle dans ceux de Páthin, la silhouette athlétique et la tignasse indomptable de Liguïa, et Téohem, eh bien… ils le reconnaissaient, sans trop savoir comment.

— Je vous présente heu… nous-mêmes ! s'esclaffa le voyant. On dirait des vrais, hein ?

Ses compagnons ne relevèrent pas. Il apparaissait comme évident que la Voie lui avait annoncé cette rencontre, mais Liguïa aurait mis sa main à couper qu'il n'en comprenait ni l'origine ni le but. Pas plus qu'eux en tout cas. Páthin était aussi déconcerté que ses compagnons, la surprise en moins. Pourtant, il continuait à afficher une décontraction totale ; son flair oraculaire ne lui indiquait aucun danger, et en matière d'apparitions mystérieuses, il ne lui avait encore jamais fait défaut.

Après de longues minutes à étudier les apparitions dont seuls les pieds encore embrumés trahissaient les propriétés surnaturelles, Eloka, sans autre forme de concertation avec les siens, s'avança d'un pas et s'inclina, dans une sorte de salut universellement synonyme de respect. Son double répliqua presque simultanément avec une inclinaison similaire. Les deux femmes se souriaient. La jeune linguiste, légère, tout en douceur et fluidité, avec sa peau d'une clarté rare, ses longues tresses d'un noir intense dégringolant depuis ses tempes, et l'autre, mûre, les yeux riant tout autant et les mêmes oreilles fines tendues vers son homologue. La ressemblance était troublante, au point que tous s'attendaient d'une seconde à l'autre à les voir fusionner en un seul et même être.

— Enchantés de vous trouver sur notre Voie, prononça la première.

La vieille Eloka réagit à cette première tentative en inclinant la tête sur le côté, l'air interdit.

Si elle ne comprend pas ma propre langue, alors elle n'est pas vraiment moi. J'aurais su quoi répondre. Essayons autre chose !

Elle réitéra en traduisant dans une langue hybride, synthèse des dialectes en usage dans les îles environnantes. Le visage de l'ancienne s'éclaira aussitôt.

— Il était bien normal de vous proposer un comité d'accueil digne de votre brillante assemblée. Votre prononciation est admirable de justesse, quoiqu'un peu cérémonieuse.

— C'est dingue ! souffla Páthin avec un coup de coude pour son Catalyseur. T'entends ça ? Même leurs voix sont identiques.

Prise de contact réussie. Même si leur nature exacte leur échappait encore, ils avaient appris que ces… choses étaient commandées par un esprit fajao. Ou plusieurs. Il y avait de l'humain derrière le surnaturel. Eloka rassembla ses idées et formula un *à peu près* destiné à les renseigner sur la raison de leur présence :

— Nous venons rencontrer le peuple souverain de ces terres. Nos croyances nous ont menés jusqu'à vous, car votre science sera précieuse à notre mission.

— Nous connaissons les raisons de votre présence, et les Décapités sont prêts à vous entendre.

Un moment de flottement régna lorsqu'Eloka eut traduit cette dernière intervention à l'attention de la troupe. Le voyant parvint difficilement à contenir l'une de ses boutades dénuées de finesse. En suivant son instinct souvent pertinent, Liguïa préféra s'assurer qu'elle avait bien compris :

— Décapités ?

Eloka répéta pour elle-même, puis déclina en pensée la complexité de cette langue :

Chair… extérieur… Dé…

— Décorporés, pardon. Les deux images sont très proches.

— Mais oui, intervint Téohem, c'est évident, maintenant. Demande-leur si leurs décennies de pratique auront suffi à former le dernier élu.

La linguiste s'exécuta. Ce ne fut pas la vieille Eloka qui répondit, mais la forme peu engageante que tous percevaient intuitivement comme étant le double légitime du théologien.

— Nous sommes prêts, visiteurs. Soyez rassurés ! Pouvez-vous en dire autant ?

Le flot de paroles à la fois denses et concises, s'apparentant plus à une pulsation vrombissante qu'à de véritables mots articulés, s'abattit sur la troupe. L'entité était dénuée d'expression, et pour cause, elle n'avait pas de visage. Sa face n'était ni plus ni moins qu'un crâne nu, dépouillé de sa chair, mais qui semblait se mouvoir sans le recours aux muscles. Le plus troublant était ses orbites vides, car bien qu'il ne possédât objectivement nul regard, ses intentions pénétrèrent les voyageurs avec intensité. Tous comprirent ses mots avant qu'Eloka ne joue son rôle de traductrice. Les vibrations étaient claires, les cordes avaient parlé.

— Je suis le seul à le trouver flippant, papa Téo ?

— Páthin, c'est pas le moment.

L'une des missions du Catalyseur consistait aussi à recadrer ses équipiers, et puisque sa volonté était par définition sacrée, le voyant ne broncha plus. Liguïa en profita pour inciter sa linguiste à se renseigner sur ces fameux Décorporés.

— Pour accéder à ce savoir, vous devez d'abord prouver qu'on ne nous a pas envoyé des élus de pacotille. Approchez, et nous serons fixés !

La voix énergique et tranchante de l'ancienne Liguïa ne laissait aucune échappatoire.

— Une épreuve ? questionna la linguiste. De quelle nature ?

— Vous l'avez devant vous.

La Prophétie les avait placés là, et même si le Catalyseur aurait préféré avoir son frère à ses côtés pour ce nouvel obstacle, elle avait toute confiance en Páthin, Eloka, Téohem et Ageîn.

— Obéissez, rejoignez vos doubles respectifs, mais n'oubliez pas vos enseignements ! Gardez à l'esprit pourquoi la Voie, la Raison et l'Acte vous ont choisis, vous, et personne d'autre. Tout converge à nouveau, mes amis. Allez !

Comme le signe d'une Providence omniprésente, l'autre Liguïa exprima un rictus satisfait. "Converger". Si ce choix de vocabulaire était innocent, il n'en demeurait pas moins révélateur.

Lorsqu'Ageîn se planta à quelques pas du maître martial à la tignasse blanche, celui-ci adopta immédiatement une posture de garde

bien connue. La plus fiable qui soit, à vrai dire. Celle qu'il avait forgée au fil de ses années de recherche à l'Académie et qui lui avait valu les félicitations de ses formateurs.

Allons bon ! songea l'expert en combat rapproché. *Je croyais que ces types-là n'étaient pas vraiment nous-mêmes, mais de simples projections. Eloka a fait la lumière sur ce point. À moins que…* hésita-t-il. *À moins que le langage n'obéisse à d'autres codes, à d'autres canaux que l'apprentissage martial ou autres dispositions humaines. En attendant, ce drôle d'oiseau dégarni ne va pas me faciliter la tâche.*

En effet, si son double possédait une expertise identique à la sienne, voire supérieure si l'on tenait compte de l'expérience et de la sagesse attachées à l'âge, il y avait fort à parier qu'il le surpasserait en technique. Ageîn ne bougea pas d'un pouce. Il réfléchissait, le regard scrutateur. Existait-il une faille chez cette apparition mystique ? S'ils engageaient effectivement le combat, risquait-il d'être blessé ou se contenterait-il de traverser cet être onirique ? L'autre était déjà en position d'attaque et s'apprêtait à charger, lorsque lui revint l'un des premiers préceptes de ses classes :

"Dans tout combat, qu'il s'agisse d'une simple joute ou d'une bataille rangée entre l'armée que vous commanderez et son opposante, votre ennemi le plus redoutable restera toujours vous-même. Quoi qu'il arrive, ne luttez jamais contre cet ennemi-là ! Votre ego, vos craintes, votre ambition, vos doutes, vos remords… Si vous vous embarquez sur ce terrain, vous vous perdrez. Fiez-vous à votre instinct, à votre cœur autant qu'à votre esprit, et laissez l'immense diversité qui vous compose s'exprimer dans vos décisions. Ne luttez pas contre vous-mêmes !"

Alors, lorsque le vieux maître s'élança, visiblement enclin à viser les organes vitaux, Ageîn se contenta d'expirer calmement et de poser un genou à terre, tête baissée, comme prêt à accepter cette part de lui qui s'abattrait bientôt. Il alla puiser cette force mentale, maintes fois exercée, lui permettant de ne pas céder à la panique et, surtout, de se faire confiance. Des secondes conjuguant instinct et lucidité, puisque la silhouette qui fondait sur lui se dispersa en un nuage de vapeur blanchâtre au moment précis où elle rencontra sa cible. Son double s'était dissipé aussi promptement qu'il était apparu. D'un seul coup d'inaction, Ageîn venait de remporter son épreuve.

Eloka, tout aussi ébahie que ses compagnons par cette disparition subite, n'eut pas à patienter longtemps pour comprendre la nature de son épreuve. Son reflet vieilli, droit sur ses jambes, et pointant un doigt accusateur vers la linguiste, entama un discours sur un ton débordant d'emphase :

— Toi qui sembles penser que le langage n'est que le produit du

passé d'un peuple, de la filiation, des métissages dialectaux, que dis-tu de cela ?

Le fajao aux accents tropicaux se mua soudainement en un charabia a priori dénué de sens, presque inarticulé. Les bras de l'ancienne Eloka s'agitaient dans des mouvements de moins en moins gracieux, ses longues mèches grises virevoltant en désordre, agglomérats capillaires semblables à une feutrine tassée. Et ce discours ! Décousu, craché, crié par moments. Le tout était à la fois fort, percutant, et d'une faiblesse inouïe. La linguiste crut reconnaître quelques syllabes, certaines constructions peut-être, puis tout redevint flou. Elle s'étonna de cette absence de sens dans ce flot ininterrompu d'instinct – habituellement, lorsqu'elle découvrait une nouvelle langue, elle parvenait au moins à détacher quelque action ou groupe nominal. La communication avec les plantigrades géants des forêts boréales n'était pas plus vaine.

Elle avait beau se concentrer et faire appel à toutes ses connaissances, elle était comme hermétique à ce galimatias. Lorsqu'Eloka fronça les sourcils, son double s'interrompit, cessa ses gesticulations, et esquissa un rictus trop satisfait pour être innocent. Qu'essayait-elle de faire ? La perdre totalement ou lui faire comprendre une vérité codée dans ces simulacres de mots ?

— Est-ce que… vous vous moquez ? Cette langue ne s'apparente à rien de répertorié.

Et l'autre reprit de plus belle, décrivant des déplacements erratiques, se risquant parfois si proche que quelques postillons énervés giclaient sur la tunique de la linguiste.

— Attention, Eloka ! la mit en garde Ageîn.

— Non. Je ne crains rien, Maître, cette épreuve est d'une tout autre nature.

Une tout autre nature…

Elle observa attentivement son homologue si prolixe et tendit l'oreille sous un angle différent. Si l'autre comptait la submerger d'informations et la faire douter quant aux choses qu'elle croyait savoir, c'était sans compter sur ses hautes facultés d'adaptation et sur l'imprégnation de tout son être par son sujet d'étude. Plus que tout, c'est cette empathie innée, telle qu'aucune école n'avait pu lui inculquer, qui lui permit de communier avec l'individu qu'elle avait en face d'elle. Une part d'elle-même, mais tellement plus…

Un retour aux communications primaires, primales, caverneuses ? Ces sonorités gutturales ne font aucun doute : la pauvreté du langage est compensée par l'instinct, l'animalité. Le temps des peaux de bêtes ! Et pourtant, il y a là tout le poids d'un savoir enfoui et assoupi. Une culture sèche, stérile car impossible à exprimer. Ces intonations résignées et impuissantes, qui aimeraient parler vraiment, mais que l'absence de

mémoire pousse à se taire.

Ce n'est pas le passé qu'elle me laisse entendre, mais bien l'avenir. Celle qui parle ce langage est l'héritière d'un peuple peut-être disparu, mais un peuple qui a vécu, ô combien. Une lignée muette, qui s'oublie un peu plus à chaque saison, dont l'héritage englouti agite pourtant la surface de la conscience. Âprement. Elle aimerait me dire ses vérités, oui, je l'entendrais presque ; seulement, sa condition lui dicte de réprimer ce potentiel.

Ce langage partiel serait aujourd'hui encore en construction ? À venir ? Les évènements contre lesquels nous luttons pourraient bien… Oui, ça me semble évident. Alors, cette version de moi viendrait du futur ? Je ne vois aucune autre explication. Si ces fameux Décorporés maîtrisent le plan astral, ils pourraient très bien avoir accès aux lignes temporelles. Oui… analysait-elle tandis que son double s'époumonait. *Si les enveloppes qu'ils nous projettent en ce moment sont des versions possibles de nous-mêmes, le langage que j'entends semble en revanche venir de beaucoup plus loin dans l'avenir.*

Cette conviction née de son esprit de déduction autant que de ses viscères incita Eloka à considérer son double avec un regard neuf. Il ne resterait bientôt de leur culture et de leur savoir que ce charabia proche d'un appel au secours. C'est cela qu'elle souhaitait lui montrer. À quoi bon lutter, à quoi bon entreprendre cette mission et réaliser la Prophétie si, quoi qu'il arrive, tout ce qu'ils étaient finissait par disparaître ? L'éternel combat entre résignation et espoir. Mais c'était bien mal la connaître. Paisiblement, la linguiste leva sa paume en direction de son homologue, afin de capter son attention, et, lorsque celle-ci se calma enfin, articula dans un fajao presque parfait :

— Je m'avoue bien incapable de reproduire le langage que vous êtes allée chercher. Peut-être n'est-il d'ailleurs qu'une évolution possible de nos langues respectives, de la multitude des dialectes existants. Si ma compréhension de la destinée relative est juste, vous-mêmes ne pouvez en être certaine ; vous avez dû choisir l'une des alternatives linguistiques. Un bien grand mystère pour moi, j'en suis admirative. Toutefois, la question que vous me posez implicitement, ou devrais-je dire, sans oser la formuler, ne peut appeler qu'une seule réponse : évidemment que cela en vaut la peine ! Consacrer notre vie à respecter la vision des premiers oracles est tout sauf vain. C'est essentiel ! Quel plus bel objectif que cette quête d'avenir ? (Puis, avec un regard pour ses compagnons, qui ne comprenaient pas un traître mot de ce qu'elle prononçait.) Entre la subsistance de ce maigre héritage sous d'épaisses couches d'égarement et la disparition pure et simple de notre espèce, mon choix est fait, sachez-le !

La fermeté de ses propos ne laissait planer aucun doute. Le silence évocateur qui régnait sur le pré salé dut convaincre la vieille Eloka, puisque celle-ci hocha la tête en signe d'approbation, avant de se

dématérialiser dans le vent, en gerbes de spores plus ou moins denses. La linguiste aurait eu tellement de questions à lui poser à son tour, mais l'heure n'était pas aux tergiversations.

Au grand étonnement de ses compagnons, Téohem conversa presque naturellement avec son double sans visage. Son passage sur les terres fajaos lui revint peut-être, avec tout son bagage idiomatique, puisqu'il n'eut besoin d'aucune aide de sa linguiste. Toujours est-il que cet entretien revêtit une dimension étrange pour les observateurs extérieurs. Eloka elle-même eut bien du mal à saisir au vol quelques mots partiellement reconnaissables. Le théologien semblait maîtriser, lui aussi, cette prononciation expirée, soufflée, propulsée, que l'apparition sans visage avait lâchée plus tôt. Sa voix était mêlée de fréquences tendues, tantôt sourdes et basses, tantôt aiguës et sifflantes, moins contrôlées que celles renvoyées par son homologue, certes, mais tout aussi pénétrantes. La joute s'opéra donc pour eux seuls.

— Votre présence n'est pas souhaitée, ici, Téohem Logré. Nous pensions avoir été clairs.

— Mes intentions ont été mal comprises, à l'époque, qui que vous soyez. Bien que j'eusse aimé rester, aucun motif ne pouvait interrompre mon voyage. J'étais jeune, et encore au tout début de ma quête. Aujourd'hui, vous ne pouvez ignorer la nécessité qui me pousse à me tenir devant vous. Si vous affirmez servir la Prophétie, et puisque vous vous êtes préparés en vue de ce jour, alors vous êtes les mieux placés pour comprendre que nous sommes indispensables, nous tous ici.

Le visage osseux rendait difficile la lecture de ses réactions. Cependant, Téohem eut le sentiment d'avoir fait mouche. Un léger mouvement de recul, ou un bref instant de réflexion, sans doute. Les deux hommes se faisaient face, ou plutôt, le théologien faisait face à l'entité dressée devant lui, tel un rempart entre les Fajaos et leur noble destinée.

— Nous sommes surpris que vous ayez enfin cerné nos croyances et notre savoir-faire. Nous gardions le souvenir d'un aventurier puéril et individualiste.

— Ma compréhension de vos pratiques est très récente. Si j'avais vu cela, dans le temps, j'aurais certainement pu apprendre à vos côtés. Le jeune homme que vous avez connu n'est plus, et les spiritualités glanées sur les routes n'y sont pas étrangères.

— Oui, je peux le ressentir. Quel étrange mélange ! Comment trouver sa voie dans une telle hétérogénéité de mythes, de religions et de cosmogonies ? Lesquels croire ?

— Là est mon secret, mon ami : je ne crois en aucun de ces dogmes. Les religions ont maintes fois prouvé leur incompétence à nous sauver.

En tant qu'idéologies, elles sont incomplètes, votre omniscience a dû vous l'apprendre. Mon rôle est de les rassembler et de savoir en tirer parti, ni plus ni moins.

— Vous dites n'obéir à aucune croyance établie, mais soutenez pourtant la Prophétie. Vous êtes un homme complexe, Téohem.

— La vision des premiers oracles ne remporte pas plus de succès que les autres ; elle est partie intégrante d'un tout. Ma foi est dirigée exclusivement vers les quatre âmes ici présentes, et vers celles restées en retrait. J'ai appris à croire en l'action, et la leur vaut mieux qu'une soumission aveugle à une quelconque doctrine.

L'ermite laissa la sagesse acquise au cours de son périlleux apprentissage imprégner l'esprit de son interlocuteur. Qui que soit celui qui tirait les ficelles de l'apparition, il devait comprendre l'ampleur du savoir qui habitait le théologien.

— Vous avez effectivement bien changé, Téohem, finit par expirer le crâne avant de croiser les bras. Laissez-moi cependant vous soumettre une ultime question.

— Faites !

La longue et puissante inspiration que prit son double sembla vider l'air environnant. Tous partagèrent cette sensation étrange de brève suffocation.

— Nous avons relevé une anomalie dans la Voie, lâcha-t-il dans un grondement volcanique, une dissonance entre les prédictions et le chemin effectivement emprunté. Comment pouvez-vous nous assurer, Téohem Logré, que vous êtes bien ceux que nous attendons ?

Le théologien jeta un œil vers Liguïa, qui suivait l'échange d'un regard plein de prières.

— Si vous faites référence aux jumeaux, il n'y a là rien d'alarmant. Au contraire, je dirais même qu'ils tirent une force supplémentaire de leur dualité. En faisant fi de cet étonnant coup du destin, leur mère a eu confiance en son instinct, et le Cénacle n'a pu que se plier à ce changement de dernière minute. Par chance, les compétences du Catalyseur sont préservées, et d'autant mieux maîtrisées, n'ayez aucun doute là-dessus !

— Vous semblez bien optimiste. Qu'en est-il du dresseur de cordes ?

— Il est étonnant à plus d'un titre. Faites-moi confiance, ils ont su grandir ensemble et développer leur potentiel avec symbiose ; la Raison a déployé beaucoup d'énergie afin que leur formation reste conforme à ce que nous attendions d'eux. En ce qui me concerne, ce n'est pas un hasard si le Grand Déferlement intervient précisément à cette époque.

— Vous y croyez, finalement…

— Aux concours de circonstances ? Plutôt deux fois qu'une,

ponctua Téohem dans un souffle sec.

Plutôt deux fois qu'une…

Son trait d'esprit résonna longuement au-dessus de la tourbière, jusqu'à ce que l'apparition spectrale décroise enfin les bras.

— Vous m'avez convaincu, Téohem l'ermite. Je lis en vous une sérénité rafraîchissante, aussi j'espère que l'avenir vous donnera raison.

Cette dernière syllabe marqua le début de sa décomposition, et dura tout le temps de sa dispersion, cellule par cellule, ou plutôt un morceau d'illusion après l'autre. Il ne resta bientôt du double du théologien qu'une impression étrange, une présence impalpable qui sembla s'accrocher à l'original, et demeurer là, en lui.

Avec sa désinvolture habituelle, Páthin se laissa tomber sur une motte de terre coiffée d'herbe blanche, envoya un sourire franc en direction de son homologue, qu'il n'avait d'ailleurs pas quitté des yeux depuis leur rencontre, et tapota sa tempe du bout de l'index.

— Lis dans mon esprit, si tu le peux ! Et tant pis pour les autres.

Le voyant savait intuitivement à qui il avait affaire, et même s'il n'avait pas tout saisi quant à la culture fajao, il ne doutait pas que la réplique qu'il avait face à lui possédait des compétences identiques aux siennes. Cependant, il ne parvenait pas à établir si ces dons de projections et de clairvoyance appartenaient effectivement à l'apparition – simple reflet de lui-même –, ou à l'individu qui tirait les ficelles en coulisse. Toujours est-il que leurs langues respectives n'étaient pas compatibles, alors autant se fier à ces bonnes vieilles projections mentales.

— Sois bien attentif, toi qui te caches derrière ce pantin nébuleux. C'est vraiment bien fichu, vos trucs, au passage ; vous nous offrez une vision de nous autres dans quoi… trois, quatre décennies ? Si je garde ma belle gueule comme ça jusqu'à l'expiration finale, j'en serais ravi. Bon, je disais quoi ? Ah oui, l'épreuve. T'as vu comme les collègues ont rabattu leur caquet aux autres tas de poussière ? Bah te fatigue même pas, vieux Moi, ça va être vite plié en ce qui te concerne. Y'a rien que tu pourras dire ou penser que j'aurais pas anticipé ; on ferait que tourner en rond, ce serait chiant et usant, et pour pas beaucoup de résultat en plus. J'ai déjà donné. Du coup, regarde, je te fais un rapide tour d'horizon.

En fermant les yeux et en inspirant profondément l'air saturé d'iode, Páthin déclencha une transe qui n'avait plus de secret pour lui. Faire converger ses pulsations vers son cerveau, puis ralentir l'ensemble, et enfin laisser son don l'envahir. Il visualisa d'abord la plaine où ils se trouvaient, irriguée seulement par l'eau de pluie. La houle déferlait encore au loin, sur la grève. Des touffes hautes et denses d'herbe grasse, que quelques chèvres domestiques broutaient

librement. Des échassiers qui confondaient les flaques d'eau stagnante avec le marais voisin. Et la forêt, bruissante, grouillante de vie, de piaillements, de parades amoureuses et de chasses effrénées. Plus on s'enfonçait dans l'île, plus la vie était dense et foisonnante.

— *C'était y'a pas si longtemps, souvenez-vous !*

Le voyant effectua un saut temporel et consulta le passé. L'arrivée d'embarcations de fortune, de leurs passagers, migrants venus chercher la retraite spirituelle. Lorsque les premiers Fajaos foulèrent le sable doré de l'île, la projection se fixa sur deux visages a priori inconnus. Peau ébène, traits dignes, yeux brillants d'espoir. Cinq générations plus tôt, il avait bien fallu des premiers colons.

Une larme roula sur la joue de l'ancien Páthin – et sans doute sur celle du Fajao qui l'animait en coulisse –, qui recevait le flot d'images imposé par le jeune. C'étaient ses ancêtres qu'il contemplait, nul doute là-dessus. Ils avaient initié une nouvelle culture, alimenté un nouveau mythe, pour finalement conduire à ce jour. Ils avaient cru en cette rencontre, et à présent ce visiteur leur montrait qu'ils avaient eu raison.

— *Vous pouvez être fiers d'eux, pour tout ce qu'ils ont accompli depuis lors. Maintenant, vous avez l'opportunité de les rendre fiers à leur tour. Je sais que vous les consultez régulièrement, lors de vos prières akashiques. Savez-vous qu'il existe un futur où vous les retrouverez ?*

Páthin avait décidé de l'éblouir. Après ce bref morceau d'histoire, il éleva sa pensée à la limite de cette fameuse dimension éthérique, où on l'avait interdit de s'aventurer au risque de perdre le contrôle sur ses visions. À la frontière de cet espace sans limites, au-dessus de sa tête, s'écoulait un courant dense d'informations, un peu comme cette Voie lactée qui illuminait la voûte céleste la nuit venue. Il n'eut qu'à tendre la main pour attraper cet instant mal défini, car hors du temps, cette rencontre assurée entre le Fajao qui partageait sa vision et ses ancêtres. Ces derniers acceptèrent de jouer le jeu en se mêlant aux pouvoirs de l'oracle. Une aventure inédite pour Páthin qui acceptait là une part de risque. Les Fajaos se retrouvèrent, ensemble pour la première fois, à flotter dans un espace sans repères. Pour la première fois, aussi, Páthin put apercevoir celui qui se cachait derrière son double, ou plutôt celle qui faisait illusion. Qu'elle était jeune ! Et belle, ça oui. Il ignorait pourquoi, mais il s'était imaginé les Décorporés comme des êtres expérimentés accusant le poids des années. Encore un préjugé infondé. Il leur laissa un instant, comme si l'intimité était un concept valable dans un tel lieu. En quelques secondes qui avaient pu s'étirer à volonté pour eux, les Fajaos s'étaient dit tout ce qui comptait. Lorsqu'elle se retourna vers lui, avec son grain de peau sans défaut et ses iris plus noirs que la nuit, elle sourit simplement.

— Merci. J'étais loin d'être prête à une telle expérience, mais vous l'avez rendue possible. Merci encore. Ramenez-nous maintenant !

Le voyant s'exécuta et abandonna la vision de cet avenir lointain pour reprendre pied dans la tourbière. Il accusa le coup d'une fatigue soudaine, mais n'en montra rien. Seule Liguïa, connectée à lui plus intimement que ce qu'il semblait penser, capta son trouble. Le vieux Páthin aussi chancela, avant de se reprendre. Que pouvait éprouver la jeune femme cachée derrière ces traits fictifs ? Sans dire un mot, il s'inclina dans un salut emprunt de noblesse et de gratitude, avant de disparaître à son tour. L'oracle venait de faire ses preuves, et certainement bien au-delà de leurs espérances.

— C'est bon, ils ont compris qu'on n'était pas des touristes. À toi de jouer, maman poule.

Le combat mental qui se joua entre Liguïa et son homologue fut totalement déséquilibré. À vrai dire, sentir ses compagnons resserrer les rangs derrière elle fut déterminant dans l'ascendant que le Catalyseur prit sur son double. Cinq contre un, ils faisaient bloc, le rempart avait changé de camp. Lorsque Liguïa prit la parole, sa linguiste traduisit instantanément :

— Est-il vraiment nécessaire de mettre des mots sur ce que nous voyons là ? Cher autochtone, voici le résultat évident des limites de votre pouvoir, et de la force de notre union. Nous n'aurions pu trouver meilleure illustration. Balayés un par un, les vôtres s'en sont allés, car ils ne se concentraient que sur l'individu. La singularité plutôt que l'unité. À présent, nous nous tenons devant vous, tout aussi décidés que lorsque nous débarquâmes. Immuables et soudés, les élus ne font qu'un. Une entité d'organismes complémentaires focalisés sur un but commun. Sans ma présence, leurs potentiels respectifs n'auraient pas pu s'alimenter les uns les autres, fit-elle en désignant ses amis, et sans eux je ne serais pas allée bien loin. C'est ce que vous souhaitiez vérifier, n'est-ce pas ? Notre pluricompétence et complémentarité ? Eh bien nous voilà ! Et vous, vous êtes seule.

La vieille Liguïa ne bougeait pas. Seuls ses cheveux désordonnés, qui avaient viré du roux au gris avec les années, voletaient sur le côté.

— Je vois que votre éloquence est à la hauteur de votre aura, déclara-t-elle sobrement. Votre potentiel est impressionnant. Il nous importait de voir ce lien invisible à l'œuvre, en effet. Nous ne saurions déterminer la nature de ce tissu mental, chimique et mystique qui existe entre vous, mais force est de constater que vous le maîtrisez à merveille. Même votre sensitive, restée en retrait, est là avec vous, et je parviens presque à sentir en vous l'empreinte du reste de la troupe.

— Alors, c'est entendu ? Nous pouvons passer ?

— Un dernier point, avant cela, Catalyseur : si l'un d'entre vous

venait à périr au cours de votre quête, serez-vous prêts à…

— Nous l'assimilerons et nous adapterons, comme notre formation nous y a préparés.

Le ton sec et tranchant de Liguïa rappela à tous que cette éventualité était tout sauf envisageable. Elle était visiblement irritée.

— Puissiez-vous ne pas avoir à affronter cela !

Le visage sillonné de l'apparition s'estompa et s'évapora comme les autres, laissant les cinq aventuriers face à cette lisière ombragée. Deux guerriers de haute stature émergèrent bientôt du sous-bois et les invitèrent à les suivre.

3

Gare aux croyances trop ancrées, aux certitudes et aux linéarités.
Faites place à l'instinct, aux cordes et à la voix intérieure.
Le Catalyseur trouvera le dernier élu en son sein.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

La petite procession fila tout droit à travers la futaie, prenant grand soin de ne pas sortir du sentier emprunté par les guides – Ageîn avait déjà repéré de nombreux pièges enfouis ou suspendus aux premières branches. Ce dernier suivait les deux guerriers fins et élancés, à distance raisonnable. Leurs vêtements, faits d'un tissu indigo grossier, et leurs coutelas émoussés ne le trompaient pas ; ils devaient être redoutables au corps à corps. Les archers, eux, couvraient certainement les flancs, indiscernables dans l'épaisseur des cimes. Páthin collait de près au bouclier que le maître d'armes portait dans son dos et pouvait presque entendre ses phalanges se crisper sur le bâton de bambou qui ne le quittait jamais. Eloka suivait, attentive à tout, puis Téohem, et Liguïa qui fermait la marche. Elle était le plus à même de seconder Ageîn en cas d'attaque à revers. Mais puisque le voyant semblait si confiant, la troupe avançait avec une relative légèreté.

Située sur la presqu'île aperçue depuis la mer, la forêt révéla très vite l'anse opposée où les vestiges d'un village émergeaient difficilement de l'océan menaçant. Entre deux séries de vagues, on pouvait encore deviner les ouvertures à demi noyées. Certains toits n'avaient pas résisté à l'assaut des flots, et les feuilles de palme pourtant bien fixées parsemaient maintenant la grève. Seuls les farés les plus en retraits semblaient encore habités. À mesure que l'eau montait, l'Homme se repliait, contraint et impuissant ; c'était la règle désormais.

Les autochtones s'affairaient comme si de rien n'était. Il fallait bien continuer de vivre. Ici, des femmes à genoux broyaient des racines riches en nutriments ou confectionnaient les galettes qu'un four extérieur engloutissait en quantité. Là, des pêcheurs adroits perchés sur leurs échasses harponnaient les quelques poissons côtiers que les gosses leur rabattaient. La lance crevait la surface, dispersant le banc clairsemé, et ressortait parfois avec une partie de l'unique repas quotidien. D'autres enfants fouillaient les rochers à la recherche de crabes suffisamment charnus pour être consommés ou grimpaient aux arbres avec agilité pour en décrocher les noix indispensables à leur survie. La vie ici semblait rythmée par ces rituels quotidiens,

entièrement tournée vers la subsistance, et presque indifférente aux changements que subissait leur environnement.

Lorsque les visiteurs et leurs guides prirent la direction des fumées qui s'élevaient du haut du village, c'est à peine si on remarqua la présence des étrangers. Comme si leur venue, annoncée de longue date, n'avait rien d'exceptionnel. Impassibles ! Les Fajaos étaient impassibles.

Arrivés devant ce qui semblait être le faré commun – plus grand et mieux entretenu que les autres –, les guides se postèrent de part et d'autre de l'entrée, sans mot dire. Les cinq aventuriers savaient pertinemment qu'il y avait un temps pour tout, et ce moment-là était celui du respect que l'on doit aux traditions. Ils en profitèrent pour se familiariser avec les rares enfants qui osaient leur adresser des œillades farouches et apprécièrent leurs rires aux accents de simplicité. Une vie saine, préservée, mais si fragile.

Une voix faible filtra à travers les feuilles de pandanus qui cloisonnaient l'habitation. Au-delà de la porte sombre, on ne distinguait rien, si ce n'est le parfum entêtant d'un encens boisé qui imprégnait tout. Lorsque la voix éraillée eut fini de dicter ses consignes, le guerrier le plus âgé désigna Liguïa puis Eloka d'un geste ferme.

— Vous deux seulement.

Les deux femmes se consultèrent, hésitantes, avant qu'Ageîn n'intervienne :

— Hors de question ! On ne doit pas séparer nos effectifs. Je serai incapable de v…

— Tout se passera bien, le rassura la chef d'équipe. Les armes ne nous seront d'aucune aide, là-dedans. Reste ici ! Tu n'as qu'à faire connaissance avec nos nouveaux amis.

Le sarcasme de Liguïa tranchait avec les mines patibulaires des deux guerriers. Le maître d'armes se plia donc à l'intuition de son Catalyseur. Il émit toutefois un grognement sommaire, qui ne manqua pas d'éveiller un certain amusement chez ses homologues.

— C'est injuste, ronchonna Páthin, on va tout louper. M'en fous, j'vais jouer avec les mômes, pour la peine.

Les cerbères le suivirent du regard tandis qu'il s'éloignait ; Ageîn serrait fermement son bambou, prêt à le faire tournoyer. Quand le voyant se percha à son tour dans un palmier inoccupé, mimant l'air ahuri des lémuriens croisés plus tôt, les enfants s'esclaffèrent et tous se détendirent un peu.

— Bon, s'inclina Téohem, je comprends que les Anciens ne requièrent pas ma présence. À mon tour de m'éclipser, j'ai quelqu'un à voir.

Il adressa un hochement de tête aux guerriers, qui n'ignoraient sans doute pas qui il était, et s'enfonça plus avant dans le village. Lorsque la linguiste et le Catalyseur disparurent à leur tour dans la noirceur du faré, le maître d'armes se retrouva seul face aux deux géants qui le dévisageaient. Une tension palpable s'installa, les regards étaient pénétrants. Ces deux-là étaient sans doute curieux de tester les compétences de leur invité, mais ils avaient leurs consignes, ils ne tenteraient rien. Ageîn ancra solidement ses appuis dans la terre rouge et grasse, y planta son bâton d'un geste aussi vif que puissant et ne bougea plus, si ce n'est les yeux, qui passaient de l'un à l'autre de ses nouveaux "amis".

Lorsque leur regard fut complètement accoutumé à la pénombre, Liguïa et Eloka purent constater tout le cérémonial qui les attendait. Cinq individus aux visages fermés, hommes ou femmes, difficile à dire, étaient assis en tailleur et positionnés en arc de cercle face à l'entrée. Seule certitude : leur âge plus qu'avancé. À l'exception d'une jeune adulte, certainement celle qu'avait perçue Páthin.

Les Anciens, doyens de la caste des Décorporés, songea Liguïa.

Autour d'eux, une douzaine de silhouettes aux traits tout aussi difficiles à déchiffrer patientaient debout ou installés sur des tabourets spartiates. L'air était lourd, humide, imprégné des végétaux séchés et des peaux transpirantes. Les cinq Décorporés occupaient des nattes impeccables où plusieurs coupes garnies de résine d'encens fumaient abondamment. Les deux jeunes femmes sentirent immédiatement leurs esprits dériver sous l'emprise de ces substances inconnues. Dans le fond du faré, une ombre marmonnait et errait sans but apparent. Parmi les nombreux visages à la peau noire, c'était le seul dont le sourire nacré irradiait de temps à autre ; un point lumineux dans le dos des silhouettes mornes, comme un phare dans ce vertige. La concentration était de mise, le verrouillage mental.

— La mission avant tout, glissa le Catalyseur à sa linguiste avant de s'avancer légèrement, et que l'un d'eux ne l'interpelle d'une voix vibrante.

— Vous venez de gagner le droit de rencontrer les piliers de notre peuple. Vos réactions respectives furent très instructives, votre réputation n'est pas usurpée.

Eloka traduisit instantanément. Pour quelle autre raison aurait-elle été conviée ici ? La représentante de la délégation salua humblement, avant de poser son regard sur les cinq individus et de répliquer :

— Je dois dire que votre accueil était des plus élaborés, mais nous comprenons la nécessité de vos précautions. Ainsi, vous cinq étiez aux commandes de ces… apparitions ?

— Spectres ! toussa l'Ancien situé sur la droite. C'est ainsi qu'il

convient de les nommer. Affirmer que nous les commandons serait pour le moins présomptueux. Disons qu'ils se prêtent avec malice à nos fantaisies. Durant nos transes, nous partageons momentanément leur plan, leur dimension si vous préférez, et ils acceptent parfois de mettre leur essence au service de nos esprits.

— La projection de nos Nous futurs était de leur fait, n'est-ce pas ?

— Vous visez juste, clairvoyante élue, et le choix de vos compagnons de quête en est la preuve indiscutable. En bons complices, les spectres sont allés puiser dans l'avenir, dans ceux que vous serez, pour mieux vous interpeller et vous éprouver.

— Ces rencontres furent pour le moins étranges, je vous le concède.

— Et vous vous en êtes tirés à merveille. Mais vous êtes venus chercher ici le renfort de la dernière élue, professa l'Ancien, pas pour vous perdre dans la confusion de nos pouvoirs. Vous aurez tout le temps de les découvrir avec elle.

Une fois de plus, les Fajaos confirmaient leur tendance à aller droit au but. Peut-être avaient-ils conscience, plus que quiconque, de l'urgence de la situation. Derrière le rassemblement, ignorée de tous, la présence déambulait toujours dans un espace restreint.

Le Catalyseur dut contenir sa gêne suite à l'affirmation de son interlocuteur. Alors, leur décision était déjà prise ? Ils savaient laquelle d'entre tous les Décorporés devait repartir avec les visiteurs. Liguïa ressentit cette vibration à contretemps, ce que certains de ses enseignants avaient nommé instinct. Ce ne serait pas la première fois qu'on lui imposerait l'un de ses équipiers, mais concernant le dernier élu, elle ne l'entendait pas de cette oreille.

— Si je l'estime apte à nous rejoindre, alors nous accepterons son aide plus que volontiers, jugea-t-elle bon de nuancer.

Moment de flottement dans le faré, après qu'Eloka eut traduit en prenant soin de choisir le vocabulaire le plus empreint de respect. Les Anciens se consultèrent, sans même avoir besoin de débattre oralement. De simples regards, entre les cinq Décorporés assis à même le sol et leurs pairs réunis autour d'eux. À peine quelques grimaces et hochements de tête. Un flux de communication particulièrement dense sembla pourtant flotter au-dessus d'eux, quelque chose d'une nature qui échappait encore à leurs invitées.

— Vous prétendez être plus avisée que nous pour juger des talents que notre peuple développe depuis des siècles ? reprit un autre membre du quintuor.

— Nullement. Je ne doute pas que vous ayez choisi la plus douée, mais en ce qui me concerne, la question est de savoir si elle s'accordera avec chacun des élus.

Liguïa avait répliqué par automatisme cette vérité déjà maintes fois énoncée, tandis que son regard était attiré en arrière-plan par la forme

a priori humaine qui venait de s'accroupir. Eloka remarqua son trouble et sonda à son tour la pénombre qui régnait ici. Bien qu'elle fût incapable de percevoir les signes qui avaient pour habitude d'animer les décisions de sa chef, elle savait pouvoir lui faire confiance.

— Malga, viens te présenter ! ordonna l'Ancien.

Aussitôt, une femme d'âge à peine plus modeste sortit du rang et vint se planter devant les émissaires. Elle dévisageait Liguïa à présent, persuadée d'avoir à la convaincre par tous les moyens possibles. Or, elle ignorait la subtilité des cordes auxquelles le Catalyseur était relié. La Décorporée baissa la tête un instant. Ses cheveux avaient le même reflet argenté que ceux laissés par les cypris dans les canaux d'Advenis. Lorsqu'elle se redressa, les yeux révulsés et comme habitée par une entité quelconque, quelques faibles mots percèrent au travers de ses lèvres entrouvertes. Eloka s'appliqua à retranscrire du mieux qu'elle put :

— Le souvenir de ta venue au monde habite tous tes ancêtres, Liguïa Atemn. Le secret tu par ta mère a ébranlé toute la filiation ayant conduit à ta naissance. Certains parlent encore d'un gâchis sans précédent. Partager les dons de Catalyseur, quelle hérésie ! Si quelques-uns restent persuadés que vous pouvez encore honorer la Prophétie, la plupart estiment que la Raison a eu tort de vous faire confiance en vous gardant à la tête de l'essaim.

— Remerciez-les de leur sollicitude, mais eux n'ont jamais eu à agir, en leur temps, répliqua l'intéressée. Ils n'ont connu que préparation et perfectionnement et n'ont jamais pris la moindre décision qui engageait l'avenir. Qu'ils se rassurent, même en binôme, nous restons les meilleurs candidats pour catalyser les élus.

Liguïa était tendue, comme agacée par les manières de ses hôtes. Par ailleurs, elle avait beau se concentrer, il n'émanait de cette Malga aucune vibration commune avec la sienne. Sans parler de ses capacités physiques déclinantes ; à son âge, comment pourrait-elle bien suivre le reste de l'essaim ?

Kũraw, viens-moi en aide !

L'autre reprit son monologue, imperméable aux mots de la jeune femme.

— Votre âme est issue d'un long cycle de réincarnations et d'élévation. Elle fait partie des rares qui atteindront l'Absolu, cette vision globale du Tout. Pour des raisons inconnues, vous êtes déjà liée à certaines vérités. Ces mécanismes vous habitent intuitivement et…

— Ce que vous percevez au-delà du plan physique m'importe peu, pourvu que ma troupe et moi-même puissions mener à bien notre mission. Trêve de mysticisme, l'ancienne ! Ce n'est pas avec vous que je repartirai d'ici.

Les inflexions toniques du Catalyseur sortirent Malga de sa transe. Brusquée, celle-ci se retourna vers ses aînés. L'un d'eux lui vint en renfort, avec une autorité factice qui lui échappait totalement.

— Vous n'êtes pas en mesure d'exiger quoi que ce soit, en ce lieu. Vous venez d'interrompre un lien sacré avec l'au-delà. Comptez-vous commettre d'autres blasphèmes ?

— Loin de moi l'envie de contredire vos croyances et votre liturgie, pas plus que je ne souhaite perdre de temps, le vôtre comme le nôtre. Je n'exige rien, mais vous informe que cette Décorporée-ci ne conviendra pas. Il n'existe aucune connexion possible entre elle et moi, alors comment pourrait-elle s'intégrer aux autres ? Écoutez, la Prophétie nous a menés jusqu'ici, il est vrai, mais si vous n'y mettez pas du vôtre, nous repartirons comme nous sommes venus et irons chercher le dernier élu sur un autre territoire. Je crois connaître votre désir de prêter vos talents à cette quête, Ancien. Toute votre existence n'était-elle pas tournée vers cette ultime rencontre ? Allons, mettez de côté vos certitudes et votre ego. Vos facultés et vos connaissances sont uniques et précieuses, je ne nierai jamais cela. Cependant, il y a bien des choses que vous ignorez en ce monde, qui est d'ailleurs bien plus complexe que celui que vous visitez durant vos transes. Écoutez plutôt ce que la Voie nous dicte à tous, et vous saurez que Malga n'est pas la dernière élue.

Derrière eux, un bruit sourd vint rompre leur échange. La silhouette qui hantait le fond du faré venait de s'effondrer, ce qui n'échappa pas à la linguiste qui voulut se précipiter. Liguïa la retint, silencieuse et observatrice.

Les Anciens semblèrent agacés par cette interruption parasite, mais en aucun cas surpris. Leurs soupirs, agitation et yeux levés au ciel traduisaient bien qu'ils avaient l'habitude de cette perturbation.

— Rowé, va voir s'il ne s'est pas blessé, exigea un Ancien, visiblement las, avant d'éluder l'incident. Reprenons ! Votre respect me touche, cher Catalyseur, autant que la sensibilité et l'investissement que vous déployez pour mener à bien votre quête. Toutefois, soyez sûre que notre choix est mûrement réfléchi, vous ne trouverez pas de Décorporé plus à même de lire les cartes de…

Liguïa n'entendait plus. Toute son attention se portait désormais vers l'âme étendue sur la terre battue. Une aura indéfinissable nimbait toute l'obscurité et atteignit chacune de ses fibres. Elle ignorait tout de cet individu, mais comprit sans la moindre peine qu'elle et lui étaient liés. Lorsqu'il se redressa, une émotion latente la saisit à la gorge, si bien qu'elle dût contenir ses larmes.

Tristesse ou bonheur indicible ? Tout est mêlé chez lui.

Liguïa ne pouvait voir son visage, mais elle eut le sentiment qu'il

regardait dans sa direction. Pas elle directement, mais autour d'elle. Une âme d'une pureté encore jamais croisée.

— Qui… qui est-il ?

Surprise par le bégaiement ému de son Catalyseur, Eloka retranscrit la question.

— Coman ? Ce petit trouble-fête ? Il n'est autre que mon petit-fils. Excusez-le, il ne sait pas bien comment se comporter. Nous aimons croire que les esprits ont joué d'espièglerie en posant leur marque sur son enveloppe physique. Toujours est-il qu'il souffre d'un léger retard de développement, aussi ne vous fiez pas à ses frasques, il a déjà trente ans.

Liguïa s'avança et laissa l'assemblée derrière elle, rompant par là même les traditions fajaos. Elle en avait conscience, mais c'était plus fort qu'elle. La linguiste, quant à elle, n'osait plus bouger. En s'approchant, Liguïa découvrit un visage innocent qui se tendait vers elle. D'apparence prépubère, le jeune homme restait assis là, à s'emparer de poignées de terre et à la laisser couler entre ses doigts, comme un geste rassurant qui lui intimait son appartenance à ce lieu. Elle lui sourit. Il répondit de toutes ses dents. L'homme qui était venu s'assurer que tout allait bien pour Coman se retira de quelques pas, sentant bien l'intensité du fil tendu entre eux deux. La jeune femme s'accroupit aux côtés du Fajao et put contempler l'étrangeté de ses yeux d'ambre. Il avait cet air abasourdi ou enivré, si bien qu'on l'imaginait complètement coupé de la réalité, pourtant, elle sentit qu'il y avait bien plus sous ce masque.

— Tu ne t'es pas fait mal en tombant ? risqua-t-elle, de sa voix la plus maternelle.

Le grand-père – ou la grand-mère – et Eloka les avaient rejoints, de sorte que la linguiste put poursuivre son travail de traduction, attentive aux fluctuations des énergies vocales. L'enfant-adulte fixa les deux voyageuses, visiblement amusé par le teint pâle de leur peau, puis vint poser son index entre les sourcils de Liguïa, y laissant un point de terre rougeâtre.

— J'ai l'habitude, fit-il d'une voix légère. Et toi ? Ça ne fait pas mal d'être coupée en deux ? Où est l'autre moitié de toi ?

Le Catalyseur fut soufflé par une telle pertinence doublée de candeur. Lorsque le jeune homme observa la réaction de cette dernière, son nez se retroussa de plus belle.

— Coman n'est pas exactement comme nous autres, expliqua l'Ancien. Il vit dans sa bulle. Ses particularités font de lui quelqu'un de très solitaire, mais nous le gardons au plus près de nous, pour sa sécurité d'abord, et parce que nous lui vouons une réelle affection. Il ne semble pas capable de ressentir notre amour, mais tous vous le diront ici, nous l'aimons profondément.

Liguïa se remémora les enseignements de Téohem au sujet de ce peuple : “Des enfants élevés par la communauté et éveillés dès le plus jeune âge aux grands principes spirituels. Certains peuvent prétendre à la caste des Décorporés, les autres servent la subsistance des leurs, d’une manière ou d’une autre.” Il semblait bien que Coman n’ait pu intégrer aucune caste. Touchant à son tour le front de cet être unique, Liguïa annonça avec certitude :

— Oh, croyez-moi, il ressent tout plus intensément que vous ne pouvez l’imaginer. A-t-il été initié ?

— Nous avons tenté de l’ouvrir au concept de méditation, mais il n’en fait qu’à sa tête.

Liguïa sentit tout de suite que l’Ancien lui cachait quelque chose. Elle décida de jouer franc-jeu en lui livrant ce qu’elle avait perçu.

— Sa chute n’avait rien d’une maladresse ou d’un jeu, n’est-ce pas ?

— Vous êtes vraiment surprenante, Catalyseur, concéda l’Ancien à mi-voix après avoir sondé le visage de l’étrangère. Il se passe bien quelque chose avec lui, un phénomène qu’on ne s’explique pas, puisqu’il n’a suivi aucune formation, mais il arrive fréquemment que Coman quitte son enveloppe, que sa conscience s’élève dans les plans supérieurs ou, au contraire, s’enfonce profondément dans les limbes. Les quelques récits qu’il m’a faits de ses expériences m’ont interpellé au plus haut point, tant par leur justesse que par les interprétations qu’il a pu en faire. Aucun Fajao n’a eu accès à ces niveaux d’illumination à un âge aussi jeune, qui plus est sans avoir été guidé d’une quelconque manière.

— Êtes-vous certain qu’il n’a pas de guide ?

L’Ancien esquissa une grimace qui, au milieu de ses profonds sillons, pouvait s’apparenter à un sourire.

— Je vois où vous voulez en venir, Liguïa Atemn. Si personne au village n’a pu lui apprendre à maîtriser ces facultés, alors une entité supérieure s’en est chargée.

— Est-ce possible ?

— Bien sûr, mais la question n’est pas là. Le fait est que Coman ne maîtrise rien de ses transes, elles peuvent aussi bien intervenir en pleine nuit qu’au beau milieu du repas.

— Ou bien ici, alors qu’il était en train de jouer ?

— On ne sait jamais avec certitude s’il est en train de jouer ou s’il converse avec des esprits. Il est presque toujours plongé dans cet état de semi-conscience qui rend difficile toute communication avec lui. Vous l’avez constaté, il vaque, il s’occupe, et paf ! Il se déconnecte simplement de son corps, sans préambule. Je ne sais si quelqu’un ou quelque chose l’appelle, un ancêtre, une conscience akashique pourquoi pas, mais son don est incontrôlable. Ce constat m’attriste, mais c’est ainsi.

Le mot était lâché. Coman possédait bel et bien un don, et associé à la connexion étroite que Liguïa percevait, cela pouvait très bien faire de lui le dernier élu. L'Ancien sembla immédiatement regretter les confidences qu'il venait de faire et se renfrogna encore davantage.

— Écoutez ! Je lis dans l'intérêt que vous portez à mon petit-fils une détermination dangereuse. Pour votre quête comme pour sa propre sécurité, oubliez cette idée !

Il venait de se montrer bien plus ferme que précédemment. Les portes du dernier élu allaient-elles se refermer si brutalement, au seuil du succès ? L'amour filial d'un aïeul ou sa fierté devaient-ils entrer en ligne de compte ? L'Ancien avait-il seulement ce pouvoir ? Les Fajaos pouvaient-ils à eux seuls contrecarrer un plan de plusieurs siècles, se mettre aussi égoïstement en travers de la Voie ?

La linguiste, sentant bien que le moment était crucial et que, par traduction interposée, le poids des mots s'allégeait au profit de l'inaction, décida de suppléer la chef de l'essaim et tenta de pénétrer la bulle de l'enfant-adulte. Elle s'accroupit à son tour et prononça quelques mots dans un fajao chantant.

— Sais-tu qui nous sommes ?

Amusé par cet accent nouveau autant que par les yeux effilés de cette jeune femme aux cheveux lisses, il parvint au bout d'un moment à fixer son regard doré dans le sien.

— Impossible de l'ignorer. Les Anciens étaient tout sévères, depuis quelques jours. Et puis, les esprits ne parlent que de vous.

— Tu nous as vus arriver ?

— Je vous ai vus naître !

L'aplomb du jeune homme était proportionnel à la légèreté de son ton, comme s'il n'avait pas conscience de l'étendue de ses capacités. Eloka ne sut quoi répondre, chose assez rare pour être consignée. En liant son index et son majeur, elle traça dans la terre humide un symbole qui n'évoqua strictement rien à l'Ancien, pas plus qu'à Liguïa. Une sorte de rectangle imparfait, surmonté d'un trait horizontal et reposant sur deux pattes, elles-mêmes reliées à un autre trait horizontal.

— Fajao ! s'écria Coman en se précipitant pour dessiner un autre glyphe juste à côté.

Trois traits horizontaux, traversés d'une longue barre verticale associée à un pied oblique dans sa partie inférieure gauche, puis quelques détails que lui seul comprenait. Tout sourire, il articula encore :

— Garme. Fajao garme.

Eloka n'en revenait pas, mais s'efforçait de garder son calme.

— Oui, graine germée.

La vision du premier symbole s'était imposée à elle durant son affrontement avec son double éthérique. Un idéogramme d'une langue future que le jeune homme avait reconnu instantanément. Celui qu'il avait dessiné, en revanche, elle ne le connaissait pas. Néanmoins, la traduction qu'il venait d'en faire en langage fajao était parfaitement explicite. S'il avait lui aussi accès à ces données d'une autre époque, alors son pouvoir était bien plus abouti que ce que semblait croire son aïeul.

— Fajao garme ? répéta la linguiste en posant sa main sur la poitrine nue de l'enfant-adulte.

Les yeux de ce dernier s'illuminèrent brièvement, puis retombèrent avec impuissance avant de se diriger vers l'Ancien qui le couvait de sa stature longiligne. Celui-ci, qui venait d'assister à l'improbable scène, tenta une énième parade, sans trop y croire.

— Non, non et non. Le pouvoir du dernier élu ne peut avoir germé en lui. Il n'est pas capable…

— Laissez-le donc décider de ce dont il est capable ! coupa Eloka sèchement. Non seulement votre petit-fils vient de prouver qu'il peut combiner les facultés d'un décorporé avec celles d'un oracle, mais il sait intuitivement qu'il est celui désigné par la Prophétie. Simplement, il n'ose affirmer son choix par peur de vos brimades.

Liguïa, retenant sa respiration, tentait de déchiffrer leur discussion. Le coup de poker de la linguiste était assez inattendu. Hausser le ton de la sorte à l'adresse d'un Ancien, chef de la caste des Décorporés, était on ne peut plus culotté. Elle avait beau être l'un des élus, seul le Catalyseur était a priori qualifié pour tenir tête à quelqu'un de son rang. Le souffle coupé par l'émotion d'un tel revirement – l'Ancien était véritablement très vieux –, son expression passa d'un agacement vexé à une colère explosive, puis, après un regard attentif vers sa descendance et les idéogrammes désormais inscrits au cœur du village, c'est une lassitude profonde qui le gagna. En un battement de paupières, il avait fait une nouvelle fois appel aux esprits ; ils étaient unanimes : Coman serait confié aux étrangers, et intégrerait l'essaim.

L'Ancien demanda au jeune homme de se relever, lequel s'exécuta dans la seconde. Il lui prit les épaules entre ses mains rugueuses, mais encore puissantes, et parut sonder ce que Coman dissimulait au fond de ses prunelles. Posant son front contre celui de son petit-fils, il prononça des mots audibles d'eux seuls. Dans son attitude, les étrangères comprirent qu'il y avait là un mélange de prières et d'agrément, peut-être même de bénédiction. Coman répondit à cet instant solennel avec son air évasif habituel et des mots qui rassurèrent visiblement son ascendant. Eloka capta des dérivés de "peuple", "honneur" ou "destinée". Une embrassade plus tard, l'Ancien se retournait vers les jeunes femmes.

— Attendez dehors, je dois encore convaincre le Conseil.

Elles retrouvèrent l'air libre non sans soulagement.

Ageîn le gardien n'avait pas bougé d'un pouce, à l'instar du duo de guerriers qui tentait pourtant toutes les moqueries, insultes et grimaces possibles pour le provoquer. Rien à faire, le maître d'armes restait d'un calme olympien. Même si Eloka lui avait traduit les noms de volatiles dont ils l'affublaient, il se serait contenté de leur sourire avec suffisance. Mais où avaient-ils la tête ? Les Anciens avaient pourtant dû les prévenir qu'en deux parades et deux coups de bâton millimétrés, l'étranger était capable de les étendre ; morts ou simplement éteints, selon son humeur.

Au bout de longues minutes, Téohem réapparut entre un faré et une rangée d'arbres à palmes, le pas lent et le visage plus émacié qu'à son départ. Même sa barbiche semblait s'être éclaircie, comme s'il avait laissé une part de son énergie vitale au fond de la vallée. Arrivé auprès de ses compagnons de route, il tenta d'afficher sa vigueur habituelle, mais Liguïa n'était pas dupe et elle ressentit bien les fluctuations de son champ vibratoire.

Páthin, quant à lui, devait encore bondir d'un divertissement à l'autre. À en croire les grappes de rires d'enfants qui naissaient tantôt en bas du village, tantôt dans les cimes du bosquet tout proche, le voyant avait trouvé un public à la hauteur de ses inspirations du moment. Liguïa aurait encore toutes les peines du monde à l'arracher à ses nouveaux camarades de jeu ; Ageîn serait certainement obligé de donner de la voix.

Après avoir dit adieu aux siens, Coman regroupa quelques effets dans un sac tressé qu'il épaula comme s'il avait l'habitude de partir à l'aventure. Il avait la conviction que sa place était aux côtés de ces visiteurs au teint pâle et aux manières amusantes. La confiance, voilà le sentiment qui dominait son être. La barrière de la langue était en vérité le cadet de ses soucis. Sans qu'il cherche à en comprendre la raison, la présence de Liguïa apaisait ses visions ; plus proche elle était, plus son esprit y voyait clair. C'est donc intuitivement que le jeune Fajao vint poser ses pas dans les traces du Catalyseur.

En se retournant, avant de quitter le village, la chef de troupe distingua quelques Anciens qui dépassaient de la mêlée des gosses déjà en train de reproduire les farces de Páthin. Parmi eux, le grand-père ou la grand-mère du dernier élu – elle ne connaissait même pas son nom – faisait face dignement à l'avenir promis par cette journée. Des larmes roulaient sur ses joues, orientées par les sillons de l'âge vers ses commissures étirées, confiantes elles aussi.

"Un sourire et des larmes !" récita le Catalyseur en pensée, pour

célébrer ce qui avait été écrit, des siècles en amont, par les premiers oracles.

Entre deux transes inopinées, Coman leur indiqua un itinéraire plus praticable que les tourbières et les marais par lesquels ils étaient arrivés. Ils suivirent donc la ligne de crête qui partait en amont du village pour redescendre en pente douce vers la pointe, non loin de l'endroit où était amarrée l'Albâtre. Éndin devait sans doute déjà les sentir se rapprocher. Encore une lieue environ, et Ageîn pourrait communiquer avec la sensitive par code-percu et lui indiquer où les récupérer.

Eloka profita du fait qu'ils cheminaient pour présenter chacun des élus à Coman. Elle laissa de côté ceux restés en Advenis et décrivit leurs fonctions au sein du groupe. Bien que le plan astral lui eût appris l'essentiel, le décorporé s'intéressait beaucoup à la vie de ses nouveaux compagnons, à leurs histoires respectives ainsi qu'à leurs émotions. En dépit d'un dialogue un peu décousu, la linguiste nota avec bonheur que le nouvel arrivant jouissait d'un niveau d'empathie élevé ; c'était d'ailleurs ce point précis qui le gardait connecté à la réalité. Une sensibilité qui rafraîchirait sans doute le moral de l'essaim. Elle apprit aussi le nom complet de cet être singulier : Coman Emidela. Son patronyme étant une contraction des noms de certains illustres ancêtres.

— Eloka Ling, tu viens de l'Extrême-Orient ?

— Mes parents en étaient originaires, en effet. Je suis née en Falésie, suite à leur migration commerciale. J'étais très jeune lorsqu'ils ont confié mon éducation à la Raison. Mais tu comprendras tout cela une fois à bord. Au fur et à mesure, tout s'éclairera.

Coman emmagasina les informations qu'elle voulait bien lui donner et commença à former sa petite carte mentale des membres de l'essaim.

— Je me suis fait un sang d'encre, lança Éndin tandis que ses compagnons sautaient de la presqu'île de roche rouge pour prendre pied dans l'embarcation. Vous avez été longs. Heureusement que vos champs vibratoires associés sont si reconnaissables.

D'une main avenante sur son épaule, Liguïa la rassura.

— J'ai failli vous perdre brièvement. Une aura plus puissante occultait totalement votre signature.

— T'y voyais trouble, sensitive ? la taquina Páthin. Tiens, la voilà, l'aura puissante. Coman… Éndin. Éndin… Coman. Allez, file-moi les rames, je nous ramène au bercail.

Les présentations officielles selon Páthin, c'était quelque chose. Le Fajao adressa un bref sourire à la jeune femme, avant de reporter son

attention vers la coque iridescente du bateau. Éndin, quant à elle, découvrit le dernier élu non sans surprise. Ses émotions primaires jaillissaient de son enveloppe, sans aucun filtre ni contrôle. En sourdine, à l'intention de leur chef, elle glissa :

— Il faudra veiller sur lui.

— Je sais.

L'instinct maternel de Liguïa était regonflé à bloc. Tout était en ordre.

Quelques encablures plus tard, Páthin pantelant à la poupe, l'Albâtre dépassa la dernière anse qui leur bouchait l'horizon. Immédiatement, leurs sept paires d'yeux se posèrent sur le colossal vaisseau qui mouillait en eaux profondes, à distance respectable des côtes. Vision magnétique, construction aussi majestueuse qu'imposante, leur destination, Advenis, effraya d'abord Coman, puis, comme ses nouveaux compagnons semblaient tellement ravis de la voir, il assaillit Eloka de questions à son sujet.

Par où commencer ? Ses dimensions prodigieuses, d'abord. Aussi volumineux que les hautes collines surplombant son village, l'engin flottant aurait pu contenir tous les villages fajaos passés, présents et futurs, leur population avec eux. On aurait cru un nouveau dôme volcanique sorti des eaux dans une débauche d'énergie. Sa structure et ses innovations, ensuite. Advenis dénotait par les formes et les matériaux utilisés pour sa construction ; les cloisons végétales qui avaient vu grandir le décorporé paraissaient bien fragiles en comparaison. Plus ils s'approchaient, plus ils percevaient un bourdonnement sourd et intense. Une forme d'énergie inconnue ? Coman avait bien compris qu'il s'agissait là d'une sorte d'embarcation, mais quelle énergie prodigieuse était capable de déplacer un tel bâtiment ? D'une forme ovoïde parfaite, taillée pour la navigation, la cité migratrice misait sur la stabilité plus que sur l'agilité. Sa taille amortissait largement les flots tempétueux, mais il ne fallait pas compter esquiver un quelconque écueil. Des constructions diverses étaient disséminées sur le plateau, mais le gros des bulles et des œufs étaient regroupés en son centre, sur un promontoire équivalent à une vingtaine de fois la superficie du village de Coman. Ce qui l'étonna par-dessus tout fut la quantité d'arbres et de plantes à fleurs réunis sur Advenis, impliquant l'existence d'une terre fertile en quantité. Un mur d'enceinte orné de sculptures a priori abstraites accentuait l'impression de solidité. L'assemblage des blocs de pierre étonna Coman par sa complexité. Aucune structure répétée, aucune logique apparente, la multitude de pièces s'assemblaient à la perfection, mais dans des configurations aléatoires. Une grande, deux petites, une autre dressée à la verticale, posée sur un support bien lisse, puis des formes

plus fantaisistes, des angles, des chevrons, des courbes même… le tout uni sans que la moindre arête ne dépasse, sans qu'aucun jour n'existe entre les différents éléments. Une cohésion parfaite, à l'image des membres de l'essaim. La courbe régulière du mur, tout autour de la cité, laissait néanmoins apparaître d'innombrables évacuations desquelles giclaient des torrents puissants. Si l'Albâtre venait à être touchée par l'un d'eux, mieux valait ne pas imaginer le résultat.

Bouche bée, Coman scrutait chaque élément qui s'offrait à ses yeux. Tout en dirigeant la petite barque vers ce qui semblait être la proue du vaisseau, Páthin s'esclaffa en constatant l'air ahuri du dernier élu.

— Ah ah ah ! Il a la même tronche que Vita quand elle est arrivée. Alors, balaise, hein ? Bienvenue en Advenis, mon gars, ton nouveau chez-toi.

Advenis

1

Écritures mémoires d'un témoin de l'Histoire
Issues des carnets oubliés de Téohem Logré.

Me voilà arrivé sur les rivages du Grand-Ouest, à l'endroit précis où l'on m'a indiqué qu'un chantier titanesque était en cours. Depuis quelques années déjà, je me familiarisais avec ce mythe défiant la raison. Par la force des choses. Partout où je me rendais, dans chaque port, chaque forteresse ou village isolé, la rumeur gonflait. On en faisait déjà des contes. Au sein des peuplades les plus reculées, des croyances naissaient, des légendes merveilleuses qui laissaient rêveurs les plus incrédules. Moi, j'attendais de voir, comme toujours.

La cité migratrice n'était pas terminée que l'on chantait déjà ses louanges, entre espoir et grandeur. Même si la plupart des individus qui évoquaient sa sortie de terre n'avaient pas la moindre idée de ce dont ils parlaient, Advenis avait vite gagné tous les esprits. Le destin qu'elle servirait, cette promesse d'avenir, elle, ne pouvait échapper à quiconque.

Conscient de l'enjeu majeur qui allait se jouer sur ces côtes rocailleuses, je m'étais remis en marche, avide d'observation et curieux de découvrir à quoi ce peuple ambitieux pouvait bien se préparer. On présentait les Migérays comme des érudits maîtrisant les sciences les plus occultes et capables de dompter les pouvoirs naturels. Pour avoir déjà vu l'un de leurs navires fous, profilés pour la vitesse, fendre les flots contre le vent, j'avais la certitude que les bruits qui couraient à leur sujet n'étaient en rien exagérés. Depuis les contreforts du Mûrprya et à travers les steppes d'Aggésir, je ruminais donc lentement ces informations diverses, parfois contradictoires, entendues au fil du chemin. Une fois passées les forêts d'Armën, j'y voyais déjà plus clair. Accueilli en Falésie par les vents chauds venus des déserts lointains de Sabùl, j'avais alors une bonne idée de ce qui m'attendait, une fois rendu à destination. Étrange comme les mythes et leur interprétation vous orientent vers une perception fidèle de la réalité.

Encore quelques jours de voyage, et j'allais être fixé.

Aux coordonnées dûment reportées sur ma carte d'orientation, je n'ai trouvé rien d'autre qu'une énième falaise stratifiée d'ocre et de rose, suivie d'une côte délicatement arrondie, au relief là encore escarpé. Et une nouvelle falaise, puis d'autres après elle, où se brisaient vents et écume. La végétation basse et épineuse des montagnes laissait place, dans la vallée, à quelques bosquets de

résineux et autres plantes à fleurs affectionnant ce climat océanique. Rien qui ressemblait à un début de cité. À peine quelques fumerolles, émergeant de foyers timides, paraissaient indiquer les prémices d'un village. M'étais-je perdu en me fiant aux humeurs changeantes des étoiles ?

Alors, j'ai tiré de son étui cette lunette glanée au détour d'un comptoir, dans un port oublié de la mer Intérieure. La géographie du terrain m'interpellait. À juste titre.

Perspective trompeuse ! Perchés sur un à-pic dominant une bonne part de la région, mon instrument et moi contemplions ce à quoi toutes les légendes n'auraient pu me préparer. Les supposés feux de camp étaient en réalité des foyers incandescents avalant plusieurs stères de bois par minute. Forges titanesques d'où sortaient des matériaux et des outils inconnus. Si cette enclave m'avait d'abord paru déserte, il y grouillait en réalité une foule d'hommes et de femmes minuscules, qui tous s'affairaient à une entreprise qui les dépassait. Une fourmilière et ses milliards de tâches mystérieuses. J'avais été trompé par la monotonie du paysage et par ses successions de dévers : les proportions du site dépassaient toute conception humaine. Ce n'est que lorsque j'ai cessé de chercher où aurait pu se blottir une cité que j'ai perçu toute l'envergure du projet. Ma lunette m'est tombée de l'œil et ma vue a enfin embrassé l'immense vérité : du relief où je me tenais, au sud, jusqu'à la crête nord lointaine qui se jetait dans l'océan, là s'étendait le fameux chantier. Entre ces deux reliefs, la bordure côtière en léger arrondi constituait la façade ouest du projet. Peut-être un quart de la circonférence totale. Un peu moins. La plaine observable dessinait un ovale presque parfait, que des sillons et des tranchées profondes achevaient à sa frontière est. La base des montagnes elle aussi avait été creusée, comme si l'on avait voulu détacher ce morceau du continent.

Quel esprit malade a bien pu commanditer un tel chantier ? pensai-je, aveuglé par ma jeunesse et ma méconnaissance de l'époque.

En me penchant un peu, j'ai observé les ouvriers les plus proches de moi – trois bonnes heures de descente, tout de même – qui maniaient des machines massives et vidaient Etügen de ses entrailles. Je suis resté interdit. Intimidé, je dois l'avouer, par l'ambition et la technologie dont on faisait étalage ici.

J'ai alors repris mon observation. Venant de l'intérieur des terres, une colonne claire s'étirait plus loin que ne portait ma longue-vue. En me concentrant sur un point précis de son anatomie, il s'avéra que celle-ci se déplaçait. Des blocs de taille variable, a priori solides, étaient acheminés vers l'étrange chantier. De la pierre ? Du calcaire ? Depuis mon perchoir, je ne distinguais aucun tapis de rondins destiné à faire rouler les pièces de la future cité, comme j'avais pu le voir chez

d'autres bâtisseurs. Pas même l'une de ces machines improbables dont le fonctionnement m'aurait échappé. Rien. Pourtant, certains blocs me semblaient dépasser la longueur de trois hommes adultes, par deux de large. J'en déduisis un poids conséquent. Quelques individus évoluaient en deux files régulières, de part et d'autre des blocs massifs. Patiemment, ils suivaient le cortège. Ils l'accompagnaient, semblait-il. Ce qui m'interpellait encore davantage était l'itinéraire choisi par la procession : au lieu de suivre une ligne droite plus directe ou les abords plus praticables du cours d'eau qui sinuait là, les transporteurs, si on pouvait les nommer ainsi, empruntaient une ligne de crête vallonnée qui aurait dû logiquement leur coûter une énergie énorme. Pourtant, non. La colonne progressait avec fluidité, à l'image de tous les autres mouvements observables sur le chantier d'Advenis.

Je sus instantanément que mon long voyage ne serait pas vain. Il me tardait réellement de connaître les motivations des Migérays.

Alors que je me remettais en marche pour me rapprocher du site, des chasseurs m'interceptèrent. Je dus me présenter, en n'omettant pas, bien sûr, de mentionner ma spécialité qui ne leur évoqua strictement rien. J'en profitai pour leur glisser les raisons de ma curiosité à l'égard de ce projet qui, je ne leur apprenais rien, avait franchi toutes les frontières connues. Avec ménagement et une courtoisie étonnante pour des hommes rompus au terrain, ils m'invitèrent à les suivre, prétextant un site hautement sensible en raison des technologies utilisées. En vérité, ils ne me laissaient pas vraiment le choix, mais ils tenaient à me faire savoir que je ne risquais rien.

Arrivés à quelques dizaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, nous pénétrâmes le cordon virtuel qui délimitait les frontières de la future cité. En équilibre sur le pont de singe jeté par-dessus le fossé aperçu plus tôt, je pus en apprécier toute la dimension. Quelque cent pieds de large, de sorte que deux de ces volumineuses machines pouvaient se croiser sur ses pentes, et une profondeur insondable, qui semblait s'enfoncer en une courbe convexe sous le site. La roche et la terre étaient charriées et déposées plus loin, creusant toujours plus profondément ces galeries que je ne m'expliquais pas encore.

Les chasseurs n'avaient aucune réponse à me fournir. Aussi dus-je attendre d'être présenté à une sorte de conseil citoyen, dans l'unique bâtiment du site, situé précisément au centre de la plaine ovale. Je ne l'avais pas perçu avant de me tenir devant son entrée, et pour cause, il était dissimulé par une forêt de pins maritimes, qui tous le dépassaient. Également en forme d'œuf, mais posé à la verticale, l'édifice était de taille modeste, en comparaison de ce que l'on bâtissait alentour. Sa structure cristalline, presque transparente,

réfléchissait les quelques rayons du zénith qui perçaient les feuillages d'aiguilles. Quelle étrange construction ! Certainement pas apte à contenir tous les ouvriers qui s'affairaient ici.

Je me suis laissé mener à l'intérieur, confiant, où différents groupes de personnes, tous occupés à diverses missions, m'ont accueilli avec plus ou moins d'enthousiasme. À chaque étage son ambiance.

Aux deux premiers niveaux, j'ai pris la mesure de la réputation d'érudit qui précédait ce peuple. D'après ce que j'ai compris, chacun d'entre eux représente une école ou un centre de formation, avec des domaines d'expertise hétéroclites, néanmoins complémentaires. Ils sont l'Acte, une sorte d'organisme aux multiples bureaux exécutant des plans venus de plus haut, et me paraissent extrêmement soudés. Des spécialistes divers, dont les disciplines m'échappent pour la plupart, ont pris le temps de converser avec moi afin de connaître mon histoire, ma formation, les raisons de mon itinérance ou encore mes croyances. Étrangement, ces esprits éclairés m'ont posé des questions très précises, souvent fermées, comme un plan d'étude systématique réservé à tous les curieux qui s'aventuraient jusqu'ici. Je ne dois certainement pas être le seul à venir fouiner aux confins du continent ; l'existence de ce site n'est un secret pour personne.

Ils ont accepté mes réponses sans surprise. La seule caractéristique de ma personne qui les a divisés, du moins au début, est précisément celle qui m'a conduit à venir les rencontrer, celle qui m'a lancé sur les routes et qui conditionne la parfaite maîtrise de ma spécialité : je suis agnostique ! À une époque où toutes les civilisations sont gouvernées par des croyances multiples, ils ont cru que j'étais malade.

Gênés par ce concept, ils ont d'abord confondu mon système de pensée avec un athéisme strict et rigide. Ne pas croire, ou refuser l'existence d'êtres supérieurs, d'entités originelles ! Comment était-ce possible ? Quel esprit anarchique pouvait bien abriter mon corps, et surtout quelle folle menace ferai-je peser sur leur système ? Après leur avoir exposé que je ne rejetais aucunement la possibilité que telle ou telle divinité puisse exister, ou encore un quelconque plan cosmique, que sais-je, mais qu'en l'absence de preuves irréfutables et définitives, ma seule certitude était que l'on ne pourrait jamais se prononcer sur ce point, ils ont paru s'apaiser. Ma seule croyance est le questionnement perpétuel. Et surtout, j'étudie la multitude des religions et institutions relatives d'un point de vue anthropologique ; comment les croyances structurent et orientent le monde des Hommes, c'est cela, ma spécialité.

Évidemment, les plus scientifiques d'entre eux, affamés de preuves tangibles, m'ont ouvert grand les bras. Je rentrais dans leurs cases, je réfléchissais comme eux. Les autres ont simplement été rassurés de

n'avoir pas ouvert leur porte à un nouvel hérétique venu chambouler leur projet.

Sur le moment, mon avidité intellectuelle a pris le pas sur l'étrange climat qui régnait là. Ce ne fut qu'en accédant à la salle de la Raison, une fois l'excitation de la découverte retombée, que je m'étonnai de l'accueil que l'on m'y fit.

À l'étage supérieur, donc, un silence de culte vous pénètre jusqu'à la moelle. Pourtant, je ne puis affirmer avec certitude que les vieillards qui siègent là sont ou non des religieux. Des colonnes innombrables et une obscurité partielle, tout pour favoriser le calme des débats. La construction de leur croyance est tellement complexe, plus globale que toutes celles que j'ai pu répertorier auparavant. D'un côté, ils s'approchent vraiment de ma propre vision, mais ils la transcendent de bien des manières. Ces anciens se font appeler rectrices et recteurs. Il y a aussi des Alephs, uniquement des femmes, mais je ne saisis pas encore quel est leur rôle. Il apparaît assez nettement que j'ai mis les pieds dans l'une des dernières sociétés matriarcales ; peut-être que ces matriarches, ces Alephs, sont l'équivalent d'une reine dans un essaim, sans la fonction procréatrice, qu'on les en préserve.

Cette assemblée d'anciens concentre toute la sagesse, l'expérience et la bienveillance dont un peuple a besoin pour évoluer et perdurer. Nombre d'entre eux ont occupé les postes des étages inférieurs avant d'accéder à ce qui s'apparente à un gouvernement. Visiblement, ils ont la confiance de leur peuple, sans concessions, ainsi que toute la légitimité décisionnelle.

Me tenir devant eux revenait à me mettre à nu. Ils ont été capables de découvrir le moindre de mes travers en quelques minutes de dialogue. Impressionnant ! Je crois qu'ils voulaient s'assurer que je pouvais poursuivre mon ascension. C'est là que j'ai su que j'étais attendu. Vraisemblablement, tout ce cérémonial ne pouvait être déroulé pour chaque intrus à peu près instruit se présentant à leur frontière. Je ne comprends pas encore pourquoi ils m'offrent cette opportunité, mais j'aime à penser que j'ai un rôle à jouer dans leur projet d'envergure.

J'ai donc accédé au dernier niveau, une terrasse ouverte sur la canopée aux senteurs de résineux et, la nuit, sur une voûte céleste illuminée comme nulle part ailleurs. Les individus qui m'y ont accueilli, si on peut dire, étaient complètement déconnectés du monde terrestre. C'est du moins la sensation première qui m'a saisi. Leurs regards flottaient dans le vague ou fixaient le ciel, certains conversaient avec eux-mêmes et d'autres possédaient un faciès

d'enfant posé sur un corps dénué de toute volonté ; ces derniers flottaient d'ailleurs dans une sorte de barrique remplie d'une eau effervescente qui ruisselait paisiblement à travers les interstices du bois, puis sur la dalle de la terrasse. Si je ne devais retenir qu'une chose de cette scène surprenante, que très peu d'étrangers à part moi ont eu la chance d'observer, ce serait cette surface minérale, du granit probablement, polie à l'excès, grâce à laquelle les pieds nus de ces oracles partagaient un flux que je n'ai pu ignorer. Je n'ai jamais prétendu avoir toutes les réponses, mais il existe bel et bien une connexion, là-haut, qu'aucun mot ne saurait décrire.

Parmi ces individus étonnants, seuls deux ou trois sont parvenus à tenir un dialogue cohérent. Ils m'ont assuré guider les leurs sur une sorte de destinée plus ou moins prévisible, qu'ils appellent la Voie. Un échange plutôt bref, conclu sur un "Vous êtes le bienvenu, Téohem Logré. Vous pouvez rester", et l'on me pressait déjà pour redescendre. Il fallait respecter l'équilibre vibratoire, ne pas perturber les champs… Je suis complètement perdu. Je peux donc rester. En Falésie. Avec les Migérays. Sur le site de la future Advenis. Au sein même de l'œuf qui porte le doux nom de Cénacle. Mais pas sur ce toit où règne une atmosphère étrange, pas sur cette pierre qui cristallise toute la dimension sacrée de ce peuple que je découvre. Tout est là, à portée de plante de pied, je le sens, mais je vais devoir tout apprendre par la voie commune. Par chance, mes hôtes sont d'une bienveillance rare et semblent curieusement pressés, eux aussi, de m'intégrer à leur projet.

2

Premiers jours en Falésie
Carnets de Téohem Logré

Les Migérays m'ont affecté un guide, une femme brillante et spirituelle, suffisamment mûre pour connaître les tenants de la culture qu'elle est chargée de me faire assimiler, mais assez jeune pour qu'une complicité puisse s'installer. J'ai moi aussi beaucoup de questions et Malièl fait de son mieux pour satisfaire mes curiosités. Malgré la fougue de mon jeune âge – ce sont ses mots –, elle s'étonne de mon esprit de synthèse et de déduction. J'aurais très bien pu naître parmi eux, paraît-il.

L'une des premières bases qu'elle m'a confiées est que les Migérays ne conserveront plus ce nom très longtemps. Lorsque l'époque sera venue, ils entameront enfin leur migration et deviendront les Advènes, du nom de leur improbable cité. Voilà des siècles qu'ils savent, qu'ils connaissent l'orientation à donner à leur évolution. Ils n'attendaient que le niveau technique et scientifique nécessaire à cette folle entreprise, et il leur faudra encore de longues décennies avant de mener ce chantier à terme.

En faisant jouer ses relations que je devine intimes avec l'un des architectes présents dans l'Œuf, Malièl m'a laissé voir les plans détaillés du chantier. Je n'ai jamais rien vu de tel. Comme je le craignais, ces excavatrices observées lors du franchissement du fossé ont pour vocation de désolidariser le site du reste du continent. Pas moins de 1 800 hectares ! Je peine encore à me figurer cette surface, ce volume. L'énorme morceau de croûte terrestre, d'environ 400 pieds à son endroit le plus épais, sera maintenu en place par une multitude de robustes piliers. Le moment venu, il s'en détachera simplement, selon un principe physique que je ne maîtrise pas. Elles creusent donc sous le site, sous mes pieds en ce moment même, une forme de coupole inversée qui deviendra la base de la future cité. Les dessins que j'ai étudiés sont complexes, mais très explicites. Et les mesures, eh bien… rien n'est laissé au hasard. Ils étudient la moindre parcelle de roche, analysent sa densité et sa conduction potentielle – je n'ai pas non plus compris cette partie-là – afin de trouver l'équilibre parfait. Tout ce que je sais, c'est qu'Advenis devra flotter, et que son tirant d'eau déterminera la viabilité du projet. Autant dire qu'il ne faut négliger aucune précaution.

Des plaques d'un alliage hydrophobique seront ensuite soudées les unes aux autres afin de former une coque étanche autour de ce

morceau de terre. L'ampleur de cette seule tâche me donne le tournis. Les travaux prévoient en outre de creuser dans ce socle des milliers de compartiments, eux aussi étanches, afin de garantir la flottabilité d'Advenis. Mais de quels moyens et de quelle échelle temporelle disposent-ils ?

Malièl a tenté de m'expliquer l'une des sciences millénaires que les Migérays exploitent depuis toujours. Elle a évoqué l'énergie d'Etügen, la conduction tellurique[1] au sein de sa structure et entre les divers minéraux qui la composent. Elle dit que les autres peuples ont oublié ce savoir, qu'il s'agit seulement d'une question de configuration. Admettons ! Tout cela me paraît bien abstrait, mais mon guide aura au moins eu le mérite de lever le mystère sur ce flot incessant de roches qui semblent presque léviter durant leur transport. Les porteurs, deux par blocs, utilisent de simples leviers insérés dans des orifices creusés sur les côtés de la pierre et ne semblent jamais en peine. La distance entre chaque pièce est rigoureusement respectée et leur espacement avec le sol ne peut dépasser deux ou trois phalanges. Le calcaire vient d'une carrière située de l'autre côté du massif nord, à près de deux journées de marche, et la longue et fluide procession emprunte l'itinéraire sacré de l'énergie terrestre ; une crête parsemée de nœuds telluriques comme il y en a des millions de par le monde, m'a-t-elle confié. Si une telle énergie existe bel et bien, j'imagine tout ce que l'on pourrait accomplir avec son aide. J'ai l'intuition que Malièl ne m'a pas livré toutes les clefs et les enjeux d'un tel pouvoir.

Si j'en crois les plans de son ami, ces pierres serviront à construire un mur d'enceinte sur toute la circonférence d'Advenis. Il constituera à la fois un moyen de protection efficace contre les humeurs marines et les moins aimables des navigateurs, ainsi qu'un condensateur à énergie indispensable à la pérennité du projet ; inutile de préciser que le second point me laisse une fois de plus perplexe.

Seule la source d'énergie de la future Advenis demeure un mystère pour moi. S'ils la destinent à la navigation, quel pourrait bien être son moyen de propulsion ? Des mâts et des voiles seraient rendus inopérants par la masse colossale du vaisseau. Les Migérays ont sans nul doute des siècles d'avance sur les autres civilisations qu'il m'a été donné de découvrir, ou alors combinent-ils savoir d'antan et innovations les plus modernes ? Je m'avoue totalement dépassé.

Mais alors, si la fameuse Advenis ne s'avérait être qu'une embarcation sortie de terre, aux proportions certes déraisonnables, mais rien de plus qu'un navire en somme, pour quelle raison le mythe d'une cité grandiose s'était-il répandu ? Pourquoi, des tavernes

crasseuses d'Entoch aux marchés odorants d'Extrême-Orient, parlait-on à mi-voix de son architecture inédite et des promesses qu'elle portait en son sein ? En réponse à mon incrédulité, Malièl a débusqué de nouveaux schémas, représentant la surface du site, cette fois. Bigre ! Comment avais-je pu douter, avec tout ce qu'on m'avait déjà montré ?

Les étapes suivantes prévoyaient l'érection de quatre ruches d'habitation, massives, arrondies et allongées, possédant une structure interne alvéolaire capable d'accueillir un millier d'habitants chacune. À leur pied s'étireraient quatre allées piétonnes principales, virtuellement éternelles dans leur conception, et, entre elles, plusieurs connexions secondaires. Une configuration en flocon, avec en son centre l'Œuf du Cénacle, dont les ramifications imitaient là aussi la géométrie de la nature. En suivant ces tracés harmonieux, on découvrait d'autres bâtiments, plus modestes, mais qui empruntaient également aux formes observables dans le monde du Vivant. Des écoles et centres de formation, à en croire les légendes calligraphiées que je commençais tout juste à déchiffrer. Et plus on s'éloignait du centre névralgique, de cet Œuf dont semblait émaner tout l'instinct de survie d'un peuple, plus on découvrait d'éléments utiles à la vie en autarcie à laquelle se préparaient les bâtisseurs. Fermes, vergers, élevages à taille humaine, des scieries et des forges – déjà installées, mais que l'on améliorerait sans doute – et, sur les pourtours de la cité-vaisseau, des pêcheries dont les pontons s'élanceraient dans le vide au-delà de la muraille. D'importants espaces boisés seraient préservés avec, d'une part, les forêts originelles, et de l'autre, des plantations nouvelles comportant les essences utiles à cet écosystème en construction. De nombreux champs de fleurs sauvages, d'arbustes à baies et de graminées étaient également prévus afin de retenir les populations de pollinisateurs, des insectes – abeilles en tête – aux rongeurs en passant par les divers volatiles qui possédaient déjà leurs nids dans l'un ou l'autre des grands arbres environnants. Concernant le reste de la faune sauvage, la cohabitation serait le maître-mot.

Tout avait été pensé selon une logique implacable, jusqu'aux variations démographiques de la population de départ, qu'un espace aussi réduit impliquait de maîtriser avec doigté. Je parcourus des pages et des pages de feuillets annexes ; il y avait là des années de recherches et de conclusions pluridisciplinaires, rien n'était laissé au hasard. Advenis n'était pas une embarcation destinée à une traversée unique, à une migration de masse d'un peuple à la dérive. Non, les Migérays n'avaient aucune souffrance en commun avec ces populations des terres intérieures, menacées, mourantes. S'ils quittaient ces rivages bénis, ce ne pouvait être que pour une bonne raison. Advenis serait conçue pour durer des générations, s'il le fallait.

Il s'agissait bien d'un vaisseau habitable et vivable, d'une cité qui n'usurpait en rien la légende qui la précédait. On chanterait partout ses prouesses, longtemps après sa disparition, dans des époques lointaines.

Après une nuit agitée de visions océaniques et d'assemblages minéraux inconcevables, je me réveillai étourdi par le trop-plein d'informations ingurgitées la veille. Mais j'étais prêt, plus que je ne l'avais jamais été, prêt à découvrir ce qui motivait cette débauche d'énergie. Quelle certitude pouvait bien pousser tout un peuple dans une telle entreprise ? D'autres avant eux avaient bâti des temples, des tumuli et des stèles en l'honneur de leurs dieux ; certains avaient tracé dans les déserts des motifs démesurés, visibles des seuls habitants des cieux ; d'autres encore communiaient avec les esprits de la nature à grand renfort de plantes psychoactives ; et l'on ne comptait plus les statues monumentales à l'entrée des villes, comme autant de symboles protecteurs pour leurs bâtisseurs. Mais une cité-vaisseau capable de braver les flots, voilà qui était tout à fait inédit !

Il me fallait une raison, maintenant. Une raison à tout cela. En théologien avisé, je savais bien que seule une croyance bien ancrée dans la mémoire populaire pouvait justifier le chantier qui m'entourait. Quel ordre divin ? Quelle menace terrible avaient-ils perçue ? Je crois malheureusement que je n'étais pas prêt à entendre la vérité. Oui, la vérité ! Puisque l'histoire des Migérays m'a été contée avec tellement de passion, puisque leur évolution tant spirituelle que scientifique obéit à un pragmatisme sain et serein, puisque les exemples et les preuves de concordance entre Histoire et visions ne manquent pas, je ne peux qu'accepter la parole de leurs oracles. Ce que j'ai ressenti au sommet de l'Œuf influe peut-être trop sur ma perception, je l'admets. Pour la première fois, je perds peut-être en objectivité.

Malièl m'avait attendu comme prévu à la frontière ouest. Elle caressait d'un regard patient les ridules innombrables de la surface, tandis que dans son dos le soleil étendait lui aussi ses rayons matinaux jusqu'à l'eau. Sa longue tunique d'un blanc crème dentelé contrastait somptueusement avec ce teint subtilement hâlé, typique des habitants de Falésie. Mon guide savait qu'il était temps, elle avait été missionnée pour cela. Elle m'invita à m'asseoir à ses côtés, me faisant promettre de ne l'interrompre sous aucun prétexte et, n'épargnant aucun détail, me conta la Prophétie perçue par les premiers oracles. Son monologue dura presque la matinée entière, et je le retranscris ici tel qu'il s'imprima dans ma mémoire, indélébile révélation :

— Nous sommes un peuple optimiste, Téohem, irrémédiablement orienté vers le progrès. Le progrès technologique, bien sûr, mais aussi l'élévation spirituelle. Nous nous efforçons au quotidien de faire la symbiose entre nos racines, origines primordiales et sauvages, et toutes les avancées que tu as pu constater ici. Ainsi, c'est la continuité de l'espèce que nous visons, la sauvegarde par l'amélioration de ce que nous sommes. Une logique de continuité où la nature a autant sa place que la mécanique élémentaire ou les dimensions moins… formelles.

Nous nous intéressons aux astres depuis les premiers âges. Je crois intimement que c'est ce qui différencie les Migérays des autres civilisations. Notre évolution a été influencée par cette certitude précoce que notre monde et nous-mêmes appartenons à un ensemble plus vaste. Jamais mon peuple n'a commis l'erreur d'une conception ethnocentrée, c'est peut-être ce qui nous a permis d'aller de l'avant. L'observation cosmique et les mouvements astraux ont tellement à nous enseigner. Et l'influence de ces corps célestes sur les rythmes biologiques et géologiques ne fait plus débat depuis longtemps, chez nous. Leur masse, leur éloignement, leur composition, les spectres lumineux qu'ils nous renvoient même, sont autant de leviers capables de faire varier les humeurs d'Etügen et de ses habitants.

La mémoire héritée des anciens, les contes ancestraux et nos archives nous ont permis de mettre en lumière des corrélations troublantes. Ainsi, nous avons pu dresser des cartes, sortes de calendriers périodiques, révélant la manière dont le cycle de précession des équinoxes influe sur notre planète. Les constellations ne sont pas seulement des dessins sur les cartes divinatoires. Elles rythment les cycles observables ici-bas, et probablement ceux de tout l'univers. À chaque fois que le plan équinoxial d'Etügen passe d'une constellation à la suivante, tous les 2 150 ans environ, des changements majeurs s'opèrent. Évidemment, ces dérèglements n'interviennent pas brutalement, ils peuvent s'étaler sur plusieurs décennies, voire plusieurs siècles, mais dans des proportions bien supérieures aux simples rythmes des marées, des saisons ou des cycles hormonaux. Je te parle de bouleversements que nos légendes qualifient d'apocalypses. Il y en a déjà eu beaucoup, et rien ni personne ne pourra enrayer les suivantes. Le climat varie selon ce cycle immuable, les températures, les précipitations, les grandes périodes de glaciation… mais également l'activité sismique et le champ électromagnétique qui englobe notre œuf natal. Cela tient à la composition atomique de l'atmosphère ou de la croûte terrestre, par exemple, autant qu'aux grandes lois physiques universelles, telles que la gravité. Mais je ne suis pas qualifiée pour t'enseigner ces concepts. Certains de nos astrologues ont tenté de lier telle ou telle étoile, telle ou telle constellation à un élément présent sur Etügen, mais il s'avère que c'est bien plus complexe que cela.

De nombreux points de son exposé m'étaient totalement inconnus,

mais puisque j'avais promis de ne pas l'interrompre, je me contentais de boire ses paroles et de prendre quelques notes. Je savais que nous y reviendrions plus tard.

— Voilà bientôt quatre siècles, les premières révélations touchèrent certains d'entre nous. Des images, des sensations, des visions venues en rêve ou lors de tout autre état d'apaisement ou d'inconscience. Elles étaient ponctuelles, variables dans leurs manifestations et par les individus qu'elles choisissaient, si bien que les premières générations n'y ont pas prêté plus d'attention que cela. Jusqu'à ce que certains consacrent leur curiosité naturelle à les étudier. Les premiers oracles, comme nous les nommons encore aujourd'hui, jouissaient non seulement d'une sensibilité apte à reconnaître ces transmissions venues de l'Univers, mais développèrent surtout une certaine science de leur interprétation. Entre prédispositions mentales et états de transe volontaire, ces êtres uniques possédaient un don précieux, comme ceux que tu as pu croiser au sommet de l'Œuf. Ils apprirent donc à naviguer dans ces visions, à se laisser porter par leur richesse, et s'employèrent du mieux qu'ils purent à traduire leurs découvertes dans un langage que notre peuple pourrait comprendre.

En assez peu de temps finalement, à l'échelle de notre civilisation, ces quelques poignées d'hommes et de femmes parvinrent à tisser une carte mouvante des ères à venir, une sorte de canevas en mutation perpétuelle que leurs descendants n'auraient de cesse de compléter et de mettre à jour : la Prophétie ! Nous avons beau employer ce terme au singulier, nous ne perdons pas de vue que les réalités à venir sont multiples, et parfois conflictuelles. Tout l'art des oracles consiste à en tirer les meilleurs diagnostics.

Ce qui motiva de tels efforts, et c'est là que je te demanderai la plus grande attention, fut la nature de certaines de ces visions. Des scènes d'horreur et d'apocalypse, comme celles contées par les plus sombres de nos légendes. La colère des éléments, l'extinction de la vie, la fin d'un cycle ! Les premiers oracles se concentrèrent donc sur cette menace et les derniers doutes furent levés. La Prophétie, qui n'a au passage que très peu évolué depuis cette époque, prévoit différents cataclysmes pour les générations à venir, tous liés au cycle de précession que je te mentionnais plus tôt. Compte tenu des dimensions insondables et extensibles de l'Univers, aucune échelle précise n'a pu être établie, aucune date figée, mais voici les grandes lignes qu'ont pu recouper les premiers oracles :

Lors de son entrée prochaine dans le cycle de Suud[2], la planète va connaître des précipitations qui dépassent l'entendement. Nous anticipons cette période par l'image du Grand Déferlement ! Je te conseille de noter cela également, sur ton carnet. Il se trouve que ces pluies abondantes et discontinues interviendront précisément au moment du cycle de précession où les températures grimperont en flèche et où les glaces des pôles fondront.

Inutile de te préciser les résultats d'une telle combinaison. En l'espace de deux générations, trois dans le meilleur des cas, Suud va réduire la surface des terres habitables à néant. D'après les calculs de nos cartographes, quelques reliefs et reliquats de continents devraient être préservés et rester au sec. C'est sur ces lieux que reposent tous nos espoirs, mais j'y reviendrai. Entre Suud et Kullat[3], les rares peuplades qui auront survécu s'adapteront d'une manière qu'il nous est encore difficile d'appréhender. Seulement voilà, la Prophétie ne s'arrête pas là. L'ère de Rashamal[4] qui suivra semble marquer la fin – ou le début – d'un nouveau cycle de précession, en ce qui concerne Etügen. Tous les équilibres se verront bouleversés, pour une refonte globale des continents immergés, de la croûte terrestre, jusqu'au noyau lui-même. La planète se transformera dans une succession de fracturations et de fusions de son écorce, remplaçant l'eau des océans par un magma purificateur – ou destructeur, selon les interprétations – et occultant la lumière du soleil sous un voile de fumées épaisses pendant des siècles et des siècles. Déjà largement clairsemée, la population humaine devrait alors logiquement s'éteindre. Quoique quelques oracles ont perçu des variations quant à cette probabilité. Il s'agit de notre seconde source d'espoir.

Puis Etügen poursuivra ses révolutions imperturbables, respectant au degré près les variations de son plan équinoxial, d'une constellation à l'autre, d'un cycle à l'autre, avec toujours ses bouleversements tranquilles. Jusqu'au prochain cataclysme. D'une ampleur équivalente à celui que je viens de te narrer. Les oracles ont estimé que celui-ci ne viendrait pas du cœur de la planète, mais bien du ciel. Oui, du ciel. Oh ! rien à voir avec ces quelques météorites qui s'écraseront ici-bas au cours des prochains millénaires, apportant dans leur sillage de nouveaux éléments stellaires et exterminant au passage une multitude d'espèces. Non, il s'agira encore une fois d'une perturbation plus globale, plus insidieuse et menaçante. C'est bien simple, et les générations successives de voyants et de précognitifs sont unanimes sur ce point : le champ magnétique terrestre est voué à disparaître ! Ces mécanismes sont un peu complexes, mais la perte de cette protection naturelle entraînera à très court terme l'irradiation de notre Terre-Mère par les vents solaires ainsi que par toutes les formes d'énergie qui parcourent l'espace. Nouvelle extinction. Sans aucune chance de survie, cette fois. Pas la moindre bactérie profondément enfouie dans l'écorce ne pourra en réchapper. Ce sera la fin de toutes choses, et la fin de l'humanité, si tant est que nous survivions jusque-là.

Devant ma mine décomposée, je me souviens que, contre toute attente, Malièl m'a décoché un sourire d'une fraîcheur rare, doublé d'une bourrade franche et amicale, avant de poursuivre :

— *Oui, tous nos efforts, de nos croyances séculaires à ce chantier*

impressionnant, découlent de deux maigres échos d'espoir. La persistance de terres émergées suite au Grand Déferlement d'une part, et la survie possible de quelques poignées d'humains suite à la Refonte Globale d'autre part. Je conçois que la faible probabilité d'une telle association puisse te laisser incrédule, mais que veux-tu, c'est ainsi qu'évoluent les Migérays depuis toujours. Nous avons décidé de faire confiance à la Prophétie. Et puis, mon peuple n'a jamais cédé à la fatalité. Pourquoi commencerions-nous aujourd'hui, alors que nous possédons enfin ce qui pourrait permettre de sauver notre espèce ?

Depuis le tracé malicieux de la Prophétie, nous avons le regard tourné vers l'avenir, nous préparons le terrain pour les Suivants. Oui, tu l'auras compris, nous misons sur la prochaine civilisation. Tout ce que nous connaissons aujourd'hui sera balayé et notre savoir n'y pourra rien changer. Nous l'avons accepté.

Longtemps après le Grand Déferlement et la Refonte Globale, lorsque les quelques rescapés auront oublié ce passé tortueux et rebâti leur propre histoire, après plusieurs millénaires d'évolution linéaire, ils devront à leur tour affronter les éléments. Les oracles annoncent la prochaine apocalypse sous le nom de Tempête Solaire. Il leur faudra alors survivre ou s'éteindre. C'est en toute conscience et en toute humilité que les trois corps du Cénacle ont conclu qu'avec notre aide, les Suivants pourraient peut-être se sauver eux-mêmes et prolonger la route de notre espèce. Notre plan est ambitieux, et la construction d'Advenis n'en est que le premier chapitre. Aussi, j'espère que tu auras la curiosité de découvrir plus avant la Voie perçue par les premiers oracles et que tu participeras, à ta manière, à sa réalisation.

Pour l'heure, c'est en poursuivant ta quête de savoir que tu nous seras le plus utile. Tu peux rester quelque temps, si tu le souhaites, afin de t'imprégner à ta guise de notre culture et de nos croyances. Peut-être apprécieras-tu d'ailleurs une lecture approfondie des Transcriptions Oraculaires ? Elles sont à ta disposition. La Raison m'a néanmoins chargée de te dire qu'elle espérait te revoir au plus tôt sur les chemins. Lorsque nos routes se recroiseront, Advenis sera achevée.

Après les révélations de Malièl qui persistent encore dans l'intensité des embruns, je m'aperçois que ma présence en ces lieux fait elle aussi partie de leur Prophétie. Pour quels motifs ? Je le découvrirai certainement dans quelques années, lorsque j'aurai suffisamment progressé sur la voie que je me suis fixée. Peut-être les Migérays, futurs Advènes, espèrent-ils faire de moi un nouveau prophète auprès des différents peuples que je rencontrerai. Peut-être en ont-ils de nombreux autres de par le monde. Il va sans dire que je m'y refuserai sans concessions ; cela contredirait les principes mêmes de ma discipline.

Mais je dois bien avouer qu'il y a un je ne sais quoi de séduisant

dans leur mentalité, ainsi que dans leur conception à long terme de l'humanité. Cette bienveillance m'émeut, autant que la manière qu'ils ont d'allier leur érudition à cette cosmogonie si particulière. Je n'avais encore jamais été en mesure de croire, si bien que ma pensée doit pour la première fois combattre ce que nombre de mes contemporains appelleraient mon âme.

Je reprendrai mes notes plus tard. La bibliothèque du Cénacle m'attend, et pour je ne sais quelle raison, le temps semble pour la première fois s'écourter.

3

Plus qu'un vaisseau sur les mers
elle se dressera contre vents et marées.
Socle immuable, la fière cité,
elle éteindra les doutes et partout instillera sa force.
Vectrice intrépide, pourfendeuse de fatalité,
elle tracera la Voie des bâtisseurs.
Premières Transcriptions, Oracle Dinbajín

Perché sur la première branche d'un marronnier centenaire, Coman étudiait attentivement l'architecture de l'arbre en se demandant comment Páthin avait bien pu se hisser tout là-haut. Le décorporé avait, sans surprise, trouvé dans le voyant un compagnon de jeu idéal. Cela l'avait grandement aidé à s'intégrer dans l'équipe. Les facéties presque permanentes de Páthin, si elles exaspéraient généralement les autres élus, rencontraient enfin un public avide de légèreté. Même si aucun des deux hommes n'était jamais à cent pour cent dans cette dimension, ce plan, ni même dans l'instant présent, ils naviguaient gaiement, approximativement sur la même longueur d'onde. Le Fajao, Advène d'adoption, avec son âge mental tout juste adolescent, se régalait des cabrioles et du langage fleuri de son nouvel ami. Les autres étaient souvent trop sérieux, et parlaient avec gravité de sujets qu'il comprenait à peine. Même Eloka, qui le couvait avec une patience toute maternelle en dépit de la dizaine d'années qu'il lui rendait, se trouvait avoir des préoccupations d'adultes. Sauver l'humanité ? Tout cela lui paraissait bien abstrait.

Grâce à la linguiste, avec laquelle il avait passé le plus clair de son temps à son arrivée, Coman avait néanmoins appris leur langage avec une facilité déconcertante. Il était volontaire, et malgré ce qu'avait laissé entendre son ancienne famille, très travailleur. Évidemment, son professeur y était pour beaucoup. Au bout de quatre semaines, il comprenait ses compagnons et pouvait se faire comprendre d'eux ; et au bout de huit, il causait davantage que Vitaïni, l'élémentaire introvertie. Là encore, ce que les siens avaient pris pour un handicap était tout bonnement une inadaptation à son milieu de vie et à son environnement. Désormais, et Liguïa s'en félicitait, on pouvait affirmer que le décorporé s'épanouissait vraiment.

C'était dans les forêts originelles qu'il aimait le plus vagabonder, au-delà des ruches. Les pins lui mettaient à disposition des fruits étranges, vraiment pas comestibles, mais qui pouvaient se transformer en projectiles efficaces dans ses batailles contre Páthin. Si les espaces

urbains ne l'attiraient pas particulièrement, le nouvel arrivant s'était toutefois découvert une passion pour l'énergie folle qui circulait le long des axes piétons. Le dallage lisse et clair drainait et diffusait une puissance qu'il n'avait trouvée nulle part ailleurs, si ce n'est sur les flancs du volcan de son île natale. Il s'allongeait fréquemment, la joue collée à la pierre, pour se laisser imprégner de ces vibrations bienfaitrices. Désormais, la population d'Advenis ne s'étonnait plus de ses fantaisies et contournait simplement sa silhouette chocolat sur le calcaire poli.

Éndin, la sensitive, et Liguïa, le Catalyseur, avaient noté dès son arrivée qu'il possédait instinctivement cette sensibilité vis-à-vis des courants telluriques, alors qu'il avait fallu à ses compagnons des années d'apprentissage afin d'en maîtriser toutes les subtilités. Aussi bien à bord de la cité que lorsqu'ils débarquaient, il était l'un des premiers à repérer les nœuds et les lignes de diffusion, un vrai radar à énergie. En l'observant dans son quotidien, Liguïa avait constaté que les connexions de Coman avec l'autre monde étaient facilitées par la proximité de ces courants ; il y maîtrisait mieux ses transes et en revenait chargé de messages plus clairs qu'en tout autre endroit. Téohem l'avait confortée dans cette idée en lui apprenant que les croyances ancestrales liaient fermement les énergies de la terre à celles de l'autre dimension, que les premières étaient effectivement un canal précieux pour accéder à certains plans supérieurs. Et le décorporé exploitait cela avec une aisance déroutante.

Il est exactement là où il doit être, songeait fréquemment le Catalyseur.

À ce titre, le mur d'enceinte avait tout de suite fasciné le décorporé. Source d'énergie inépuisable fonctionnant en circuit fermé, il faisait définitivement d'Advenis le lieu idéal pour ses expérimentations. Il s'y sentait en sécurité. Un jour, Scirel, le scientifique de la bande, lui avait détaillé son fonctionnement :

— Outre l'énergie de la terre, que les pierres canalisent et décuplent en permanence, le rempart exploite un autre élément.

— L'eau ! avait instinctivement répondu Coman.

— Bien vu, bonhomme. Malgré le potentiel presque infini de l'énergie tellurique, elle est par définition de nature terrestre, et ne permet pas à elle seule de mobiliser une masse telle qu'Advenis. Nous avons donc détourné la force des pierres pour manipuler l'eau que tu vois circuler ici.

Déambulant sur le chemin de ronde, Coman avait constaté l'écoulement imperturbable de l'eau de mer dans les canaux qui ceignaient la ville. Au pied des remparts, à leur sommet et dans les profondeurs du vaisseau, des canalisations drainaient un flot puissant

et continu depuis la proue jusqu'aux multiples évacuations situées à la poupe, lesquelles crachaient des torrents d'eau bouillonnante. Le canal principal traversait Advenis d'un bout à l'autre. Cylindre écrasé de 1 500 pieds de large par 200 à son point le plus haut, il s'élançait en une ligne droite parfaite à travers les entrailles du vaisseau et avalait l'océan sans jamais être rassasié.

— Les orifices d'entrée placés à l'avant, juste sous la ligne de flottaison, captent une quantité énorme de liquide que le champ tellurique va accélérer et expulser vers l'arrière. C'est ce simple transfert de volumes qui permet à notre cité d'avancer, un déplacement de matière qui, en compensation, tire Advenis vers l'avant. Avant le Grand Déferlement, les Migérays utilisaient déjà cette science dans leur vie quotidienne, pour l'irrigation ou le transport de marchandises par exemple. Évidemment, lorsque nous sommes à l'arrêt, la prise de vitesse peut s'avérer très longue, mais une fois lancée, l'inertie d'Advenis la rend pratiquement inarrêtable.

— Et le gouvernail ?

Issu d'un peuple de pêcheurs, le décorporé s'inquiétait légitimement de la manière dont les navigateurs pouvaient décider du cap d'un tel vaisseau. En se penchant dangereusement par-dessus le dernier parapet, Scirel avait désigné des remous à peine perceptibles aux abords de la coque.

— Tu vois ces variations laissées sur le plan d'eau sur tout le quart arrière ? Elles correspondent au sillage des centaines de gouvernes placées au niveau de la surface. Il s'agit de pièces flexibles et articulées qui viennent s'opposer à la force de l'eau et, selon leur orientation, qui permettent aux navigateurs de changer de direction, à l'instar d'un gouvernail unique sur un bateau de taille raisonnable. Ces gouvernes mesurent tout de même 30 pieds de large par 100 de long ; elles nécessitent une grande quantité d'énergie, c'est pourquoi le cycle hydrotellurique est si précieux.

Coman avait compris ces mécanismes complexes dans les grandes lignes. Aussi hocha-t-il la tête. De toute manière, ce qui l'intéressait, à titre personnel, c'était moins la magie par laquelle Advenis se mouvait que cette énergie bienfaitrice qu'il sentait sous ses pieds, à tout moment et en tout lieu de la cité.

— Páthin, Coman, table ronde ! Prévenez quand vous partez ! Tout le monde vous cherche et Liguïa est furax.

Au pied du tronc imposant, Éndin levait la tête dans leur direction. En voilà une autre qui passait son temps à materner les deux irresponsables, en leur rappelant notamment leurs obligations. La pluie incessante ruisselait sur ses pommettes arrondies. Depuis qu'ils avaient quitté les latitudes équatoriales, l'horizon était constamment

bouché par ces ondées denses qu'aucune éclaircie ne parvenait à percer. Le climat habituel depuis une décennie, en somme.

Coupés dans leur récréation, le voyant et le décorporé glissèrent de leurs perchoirs respectifs et suivirent la sensitive avec une moue d'enfant ayant frôlé la punition.

— Páthin, on doit pouvoir compter sur toi.

— La chef a dit qu'on avait quartier libre. Et puis, c'est pas comme si on pouvait s'échapper de ce fichu rocher.

— Aie un peu de respect pour celles et ceux qui l'ont bâti. Tu es vraiment irrécupérable. Liguïa est très claire sur ce point : vous devez toujours l'informer de l'endroit où vous vous rendez, afin qu'elle puisse nous détecter et nous regrouper plus facilement. On ne peut pas se permettre de passer une demi-journée à vous chercher, les garçons.

Ils reprirent donc la direction du Cénacle, centre névralgique de la cité, en respirant l'air chargé des fragrances de sève, et s'efforçant de ne pas trébucher sur les marrons jonchant le sous-bois. Sur leur gauche, un massif de bruyère plus dense que les autres remua. Ça s'agitait et ça renâclait à quelques pas seulement. Avec instinct – et sans doute aussi grâce à leur entraînement quotidien –, ils firent face simultanément. Quelle créature allait encore débouler des fourrés ? Les deux gars avaient déjà repéré les branches sur lesquelles se hisser en cas de réel danger, et Éndin préparait un évitement dont elle avait le secret.

Lorsque, dans un grognement caverneux, le boutoir énorme émergea de l'ombre, ils furent tout d'abord saisis de panique, puis, lorsqu'ils reconnurent l'animal, se relâchèrent un peu. Soulagé d'avoir affaire à leur mascotte, Páthin s'écria :

— Nom de… Bourpigne ! J'ai failli m'faire dessus.

Mais le sanglier massif n'avait que faire des jérémiades du voyant et le poussait déjà, le groin entre les cuisses, le soulevant presque pour qu'il se remette en marche. On ne discutait pas avec lui. Bourpigne pesait autant que les deux hommes réunis et avait la fâcheuse tendance à se mettre en rogne en cas de divergence d'opinions. Après quelques claquements de dents de la part de la bête, le trio obtempéra donc et dû même trottiner pour ne pas se prendre des coups de canines dans les fesses.

— Vita ! lança la sensitive à la ronde. Rappelle ton frère ! Vita, nous sommes là, c'est bon.

L'élémentaire resta dissimulée dans les fourrés durant de longues secondes, se régalant de la scène. Son fidèle compagnon pourchassant ses trois proies avec son intransigeance légendaire, ça n'avait pas de prix. On lui demandait de les rameuter, il s'exécutait. Et puis, une fois qu'il les avait dans le pif, aucune chance qu'il s'en détache.

— Vitaaaaaa ! renchérit Coman.

Le sifflement strident de Vitaïni ne tarda pas, et Bourpigne stoppa net, vite imité par le trio.

— Si la chef a envoyé ces deux-là, c'est que ça doit sacrément urger, nota Páthin.

— Je t'avais prévenu.

L'élémentaire les rejoignit d'un pas glissant, indétectable, avant de flatter le cochon de tapes fermes sur le sommet du crâne. Bourpigne ferma les yeux dans un énième renâclement. Comme à son habitude, Vitaïni se tenait bien droite, poitrine gonflée et muscles saillants. Toujours le même regard de défiance sur le visage, teinté d'amusement cette fois. Ses cheveux coupés court, rêches et en bataille, la faisaient d'autant plus ressembler à son acolyte quadrupède. Elle se contenta d'un signe de tête en direction du centre de la cité, avant de bondir avec légèreté sur le dos du sanglier et de cheminer avec eux.

Non loin de la ruche d'habitation bâbord, ils croisèrent le troupeau de chèvres de Dermol, que Bourpigne s'empressa d'aller renifler. L'élémentaire avait beau lui communiquer ses ordres, le cochon sema une belle zizanie au sein des caprins odorants. Sans doute agacé par le désordre occasionné, le berger n'en montra rien, trop soucieux de faire bonne impression auprès des élus. La troupe avait un statut privilégié en Advenis ; après tout, la cité avait été bâtie pour eux.

Si certains y étaient nés et y avaient grandi, d'autres avaient été intégrés en cours de route, plus ou moins tôt dans l'aventure. C'était le cas de Vitaïni, dont les terres maternelles demeuraient un vrai mystère. D'après ses réminiscences les plus profondes, elle avait été élevée par les bêtes ; loups des forêts d'Armën, puis sangliers, qui s'étaient étonnamment partagé la garde de l'enfant. Sa famille humaine l'avait vraisemblablement abandonnée. Qui faisait cela ? Des miséreux qui avaient déjà trop de bouches à nourrir ? Des géniteurs souhaitant un héritier mâle, pour une main-d'œuvre vigoureuse aux champs ? Ou peut-être des êtres éclairés informés par on ne sait quel moyen du destin de leur progéniture ? Quelle douleur ce dut être ! Toujours est-il que l'enfant s'imprégna des instincts les plus sauvages et apprit tout ce qu'elle put au contact de la nature. Ses prédispositions conditionnèrent sa survie dans les clans et les hardes qui l'accueillirent, la nourrirent et lui apprirent à chasser. Elle devint vite l'un des piliers de ses familles, auxquelles elle apporta ses compétences de primate – tant intellectuelles que physionomiques –, ainsi que le bénéfice de ses dons. Anticiper les dangers, écouter les éléments, influencer l'environnement… D'abord sœur adoptive tolérée, elle devint vite un leadeur de confiance pour ces animaux. Jusqu'à l'adolescence, lorsqu'Advenis vint croiser non loin des rivages de la

Terre Morte. La jeune femme fut bien au rendez-vous, comme indiqué par la Prophétie. Figée, droite et combative sur les galets grisâtres, elle avait momentanément renié l'instinct de préservation acquis auprès des bêtes et laissé exprimer cette intuition, plus ancienne encore, comme un espoir latent que ses racines reviendraient un jour. Elle s'était laissée approchée, méfiante, observatrice, mais désireuse d'un foyer qu'elle pourrait compléter à sa juste valeur. Depuis, elle n'avait eu de cesse de faire le pont entre ces deux cultures, l'animale et l'humaine. Jamais totalement l'une ni l'autre, mais pleinement investie dans cette mission sacrée. La Raison l'avait ensuite envoyée au sein des tribus primitives, comme exigé par les premiers oracles, afin qu'elle fût formée au cœur des éléments. Plus d'une année dans les glaces du Désert Boréal, pour communier avec l'eau, autant sur les sommets du Mûrprya afin de laisser le vent l'imprégner, puis dans la Forêt Primaire du sous-continent pour plonger ses pieds dans la terre nourricière, et enfin chez les sorciers des cavernes de Neurïa, pour son baptême du feu. L'ordre devait être respecté, et chacun des quatre maîtres qui l'avaient formée en ces lieux en avait bien conscience. Ils acceptaient cette hiérarchie élémentaire, non par leur degré d'importance, mais par la logique complémentaire qu'ils structuraient à chaque étape. L'élève, devenue à son tour maîtresse des quatre éléments, connaissait bien leurs vérités et leur interdépendance. De ce voyage de cinq années, l'enfant était revenue femme. Changée, ça oui. Mais surtout, elle s'était hissée au rang d'élémentaire, celle que tous attendaient, l'élue promise par la Prophétie. Les Alephs la baptisèrent Vitaïni Essen. Dès lors, son intégration au clan des humains, à celui des Advènes surtout, était actée.

Bourpigne cessa d'embêter les chèvres paniquées lorsqu'il perdit de vue Coman et Páthin. Sa mission initiale prit de nouveau le dessus dans son cerveau binaire et il galopa jusqu'à les rattraper. Sur l'allée de calcaire, ses sabots claquaient à un rythme régulier. Au croisement d'un arc transverse, Vitaïni prit le temps nécessaire pour le calmer, et le renvoya à ses occupations. Énième expiration chaude et humide, regard menaçant à l'égard des deux hommes, et le sanglier disparut derrière la ruche.

Le bâtiment, aussi haut que large, dépassait la cime des plus grands pins d'Advenis, et ses formes arrondies semblaient en constante extension. Si la structure en nid d'abeille était sortie des forges migérays des générations plus tôt, les façades, elles, étaient bel et bien organiques. Une pellicule fine et luisante recouvrait les innombrables alvéoles dans lesquels nichaient les Advènes. Isolante et protectrice, la cloison translucide reflétait le ciel ombragé et donnait un aspect vivant à l'édifice. Un équilibre parfait et malléable entre les deux

éléments dont les habitants des lieux disposaient à volonté : l'eau de mer et l'énergie tellurique. La seconde structurait la première par une combinaison savante de champs de force, et l'on pouvait, pour ainsi dire, donner à l'eau la forme que l'on souhaitait. À l'intérieur de cette architecture solidaire, des arbres cultivés et taillés sur mesure permettaient d'accéder aux différents niveaux d'habitations. Un habitat parfaitement intégré à l'environnement, et cohérent avec une population unie dans un but commun.

L'élémentaire, le voyant, le décorporé et la sensitive coupèrent à travers les vergers qui enclavaient l'Œuf dans une sorte de végétation variée et clairsemée. Les fruits bénéficiaient de l'abri chaleureux de coupoles qui ne laissaient filtrer que leur strict besoin en eau. Récemment gavés de soleil sous le climat fajao épargné par le Grand Déferlement, ils embaumaient le cœur de la cité de leurs odeurs sucrées. Quelques oiseaux et insectes partageaient cette manne avec l'Homme ; tous savaient qu'elle serait de courte durée.

4

Si le Temps court et nous afflige, chevauchons ses affluents !
Si dans sa trame il nous divise, rivalisons d'audace et brûlons sa toile ! Créativité, bravoure et impertinence. Le passage s'ouvrira devant ceux qui porteront les fragments du Temps loin de ses rivages.
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

Plus loin, le bosquet originel qui entourait le Cénacle avait été préservé, quoique naturellement renouvelé au fil du temps. La forme ovoïde scintillait derrière les troncs, dans la verticalité des écorces, et de ce point central semblaient irradier toutes les énergies du vaisseau et de ses passagers. À la fois édifice religieux – bien que la Prophétie fût difficilement assimilable à une religion –, organe gouvernemental et centre stratégique regroupant tous les pôles de formation, l'Œuf contenait tout ce et tous ceux dont Advenis avait besoin pour mener à bien sa mission. L'essaim y avait donc logiquement un espace dédié ; des quartiers, même si les élus préféraient passer leurs nuits dans les ruches avec le reste de la population, et une salle de réunion où ils accueillaient au besoin tel ou tel notable d'Advenis.

Aujourd'hui, les navigateurs venaient prendre leurs consignes et mettre à jour la feuille de route. Deux rectrices étaient présentes, ainsi qu'une Aleph, la référente de l'essaim, en simple observatrice. La concertation avait été décidée en urgence le matin même, suite à la vision commune de plusieurs oracles. Le messager avait aussitôt descendu les quelques volées de marches pour en informer la Raison, jusqu'au Catalyseur, qui ne s'éloignait jamais de l'Œuf. Et Liguïa insistait pour que chacun des élus soit présent lors de ces tables rondes, même s'ils ne prenaient que très rarement la parole ; leur cohésion, tant physique que spirituelle, alimentait cette dynamique indispensable à leur avancée sur la Voie. C'était là l'essence du travail de Liguïa : les unir en une symbiose parfaite de leurs compétences. La Prophétie l'avait choisie, elle, et aucun autre, puis elle avait été formée dans ce but. Aussi manifesta-t-elle son impatience en voyant enfin arriver les quatre retardataires au pied de l'Œuf.

— On en reparlera plus tard. Allez ! Tout le monde vous attend.

Vitaïni, Coman, Páthin et Éndin s'engouffrèrent dans l'escalier de branches qui s'enroulait autour du tronc central. Les élus avaient beau bénéficier d'une certaine indulgence de la part de leurs concitoyens, gaspiller le temps précieux des navigateurs n'était pas vu du meilleur œil. Liguïa avait une réputation à tenir, et l'époque où l'essaim n'était qu'une bande d'adolescents insouciants était révolue. Tous adultes

désormais, à l'exception de Coman peut-être, ils se devaient d'agir en conséquence. Il en allait non seulement de leur réussite, mais aussi de leur légende, qu'ils écrivaient au quotidien.

La salle en demi-lune était baignée d'une clarté étonnante, compte tenu du ciel d'un gris saturé presque permanent. Les vitrages fluides diffractaient une lumière plus abondante qu'à l'extérieur, ce qui permit au Catalyseur de capter différentes expressions sur les visages de ses compagnons. Hyper attentive, toujours à l'affût du moindre indice susceptible d'harmoniser l'essaim, Liguïa passait au crible le langage corporel – postures, tics nerveux, bâillements… – autant que le vocabulaire choisi par ses comparses. C'était devenu comme une seconde nature. Les autres élus devaient se lever tôt s'ils souhaitaient lui dissimuler une quelconque information.

Dans le fond, comme à son habitude, Ageîn était au repos, renversé dans une corbeille suspendue. En Advenis, il pouvait raisonnablement relâcher sa vigilance. Il leva néanmoins une paupière à l'arrivée des retardataires ; le maître martial n'était jamais tout à fait éteint. Éndin prit place à ses côtés, en ne manquant pas de balancer légèrement la corbeille pour le bercer. Sumnio, solide et volontaire dans sa posture, était attablé comme pour un banquet, avant-bras bien ancrés sur le plateau de noyer, buste dressé, front haut et sourire confiant. Sa fierté d'appartenir à ce groupe d'exception s'affichait largement sur son faciès. Sa santé, sa vigueur et sa force morale, aussi. D'un naturel optimiste, le survivaliste était prêt à tout pour ses amis, et leur pardonner quelques heures de retard n'avait rien d'exceptionnel. Il accueillit Vitaïni en étirant un peu le tressage végétal dans lequel il était lui-même assis. Eloka ébouriffa la tignasse crépue de Coman à son passage, une manière de sermon bienveillant, avant de reprendre l'air paisible et aérien qui l'habillait si bien. Lorsque Páthin vint s'asseoir en face des rectrices, un air penaud exagéré sur le visage, celles-ci posèrent sur lui un regard ferme, intransigeant. Le perturbateur du groupe savait bien à quoi s'en tenir et ferait un effort de maturité pendant toute la durée de cette réunion barbante. Sans ses exceptionnelles facultés, la Raison ne l'aurait pas toléré, mais mieux valait faire profil bas. Téohem et Scirel étaient quant à eux installés de part et d'autre de l'Aleph, sans surprise. S'agissait-il d'un caprice de la matriarche d'être entourée par ces deux brillants esprits, ou une stratégie – consciente ou non – pour les deux hommes de s'attirer ses bonnes grâces ? Si l'érudit, d'apparence froide et stricte, gardait le regard figé sur les cartes maritimes qui recouvraient le plateau, le théologien conservait son aura mystérieuse, bien que largement absorbé par sa voisine ; le pouvoir matriarcal, après tout ce temps passé en Advenis, le fascinait toujours autant. Enfin, dans le dos du navigateur en second, Liguïa trouva son jumeau debout devant la baie

lumineuse, en pleine contemplation des mouvements extérieurs. Sur les allées vaquaient quelques habitants ; agriculteurs, maraîchers, pêcheurs, éleveurs, irrigateurs, forestiers, herboristes, polisseurs de roche, ingénieurs, énergéticiens, cartographes, astronomes, navigateurs… Chacun ici avait une tâche à accomplir, au même titre que les rares animaux sauvages qui avaient choisi de rester en Advenis. Au-delà des remparts lointains, contrastant avec cette activité constante, l'océan paraissait immobile. Les dimensions de la cité rendaient sa progression imperceptible ; pourtant, le vaisseau filait bon train. Kũraw, lui, percevait certainement les fluides en action, les vibrations motrices. Liguïa n'avait pas la chance d'expérimenter elle-même ce qu'il pouvait voir à cet instant grâce à ses dons, mais elle vouait à son double une véritable admiration, eu égard aux perceptions tellement denses qui l'assaillaient en continu et avec lesquelles il semblait composer sans jamais se plaindre.

— *Tu es avec moi, mon frère ?* lança-t-elle en pensée dans l'atmosphère boisée, persuadée qu'il saurait capter son amour et sa demande de soutien.

Kũraw se retourna et troqua son regard impassible pour sa pétillance naturelle, facette qui plaisait davantage à sa sœur. En prenant place à son tour, il adressa à cette dernière un signe de tête, réponse intime à sa question intuitive. Avec les quatorze paires d'yeux braquées sur elle – nombre approximatif, compte tenu de l'état de veille d'Ageîn et de l'évasion mentale d'au moins deux autres –, Liguïa tira tout le courage qu'elle put dans l'énergie vitale drainée par l'Œuf et ouvrit enfin la séance :

— Salut à tous. Merci d'avoir patienté, et toutes nos excuses pour ce léger temps mort.

Quelques regards lorgnèrent en direction d'un Páthin contrarié, qui revêtait déjà son masque d'anxiété.

— On m'a prévenue d'une nouvelle potentialité sur la Voie. Un détail, oui, mais qui pourrait nous faire gagner un temps précieux.

— Ou nous ralentir considérablement, coupa le navigateur, étonnamment soucieux.

— Ou nous ralentir, en effet. Avec l'accélération de la montée des eaux, il se pourrait que le détroit de Lorkën soit désormais suffisamment large pour que nous l'empruntions. Juste ici, pour vous rafraîchir la mémoire.

Sur la plus grande carte, le Catalyseur déplaça une minuscule sculpture de bois, censée représenter Advenis, jusqu'à la jonction des deux continents. Si la figurine et les tracés n'étaient évidemment pas à l'échelle, tous avaient à l'esprit les dimensions imposantes de la cité-vaisseau ainsi que le tirant d'eau nécessaire à son passage. Manœuvrer Advenis relevait d'une prouesse que seule une poignée d'individus au

monde pouvait accomplir, et tous étaient à bord. Aussi, on ne prenait rien à la légère au centre de navigation, implanté à environ une demi-lieue d'ici, vers la proue.

— Je crois que cette éventualité méritait une concertation. Il nous faut décider si nous nous en tenons à l'itinéraire prévu ou si nous tentons le coup par Lorkën.

— En cas de succès, nous gagnerions près d'un an sur notre prochaine étape, informa la voix monocorde de Scirel. Cependant, si le passage s'avère impossible, un demi-tour nous fera perdre le double.

En pareilles circonstances, l'érudit était bien le seul à oser apporter des compléments à l'exposé de Liguïa. Il fallait avouer qu'il avait la légitimité pour le faire, et la chef le respectait pour cela, d'autant que ses précisions étaient toujours factuelles, vérifiées et mesurées cent fois. À son tour, Téohem tenta de jouer la prévention :

— Il vaudrait mieux ne pas rester bloqués sur les récifs de la passe. Les gens qui vivent sur les rivages du sous-continent sont loin de compter la bienveillance parmi leurs principes de vie. Des sauvages qu'il serait irréaliste de nommer humains.

À ces mots, Ageîn se redressa et leur prêta une oreille plus attentive. On pouvait faire confiance au théologien, il avait assez voyagé pour connaître les us de chaque contrée.

— Ce gain de temps potentiel mérite-t-il de prendre un tel risque ? exprima l'Aleph d'une voix pragmatique.

L'ancienne avait observé Advenis, puis veillé sur ses habitants pendant des décennies. Sa clairvoyance en matière de sécurité était indiscutable, mais cet instinct de préservation, poussé à son paroxysme, lui ôtait toute faculté d'adaptation – comme à ses sœurs, d'ailleurs. La muabilité de la Prophétie était quelque chose qui leur avait toujours échappé. La petite assemblée garda le silence, les regards se croisaient, gênés. Élu ou non, on ne reprenait pas une Aleph. On inclinait la tête avec respect et on se soumettait aux origines de la Vie, dont elle était en quelque sorte la personnification. Le Catalyseur, à la limite, pouvait tenter de remplir sa coupe déjà bien pleine. Et Liguïa ne se déroba nullement.

— Avec tout mon respect, Mère, je crois que oui.

Une vague d'admiration embrasa toute la pièce, celle que ses compagnons lui vouaient.

— Vous n'ignorez sans doute pas que les premiers oracles ne nous ont fourni que des indices, des notes et des rendez-vous. S'efforcer de les respecter au mieux, tel est notre dessein. Bâtir un vaisseau capable de braver le Grand Déferlement, à un emplacement précis et pour une date précise. Nous l'avons fait, nos ancêtres l'ont fait, et eurent même de l'avance. Aller à la rencontre de certains élus, à des coordonnées où nous ignorions souvent ce que nous trouverions, puis les préparer au

mieux pour cette mission. Là encore, nous avons obéi. Cependant, à compter du mouillage d'Advenis, lorsque les flots sont venus l'arracher à la Falésie et que notre précieuse cité a entamé son itinérance, l'échelle temporelle devient plus floue. La Prophétie n'a jamais été claire quant à la fenêtre dont nous disposerions. Ce dont nous sommes certains, en revanche, est de devoir tout mettre en œuvre pour rallier un maximum de sites et convaincre les autochtones de nous suivre dans cette quête. Et l'urgence de la Voie n'a jamais été si pesante, Mère. Tout s'accélère, en témoignent de nouvelles visions de la part des oracles et cette possible ouverture. Nous devons avancer, toujours plus vite, pour optimiser nos chances. La préservation de l'espèce dépend de chaque instant, cela est de plus en plus vrai. Peut-être dépend-elle même de cet instant précis.

Liguïa savait user d'un vocabulaire adapté à son auditoire, et celle à qui elle destinait ces mots ne pouvait être que touchée par ses arguments. La chef était véritablement habitée par les forces conjointes de son essaim. Elle estimait surtout que ce n'était pas son rôle de faire l'éducation d'une telle sommité, et il lui tardait de pouvoir délibérer avec les siens. Il y eut dans les yeux de l'Aleph une brève alliance de colère et de sympathie. Peu habituée à ce qu'on lui tienne tête, elle releva néanmoins la sagesse qui habitait chacune des décisions du Catalyseur. Suffisamment éclairée pour accepter qu'une Advène qu'elle avait vu naître – et ses parents avant elle – puisse l'aider à élever sa conception du monde, l'Aleph émit une sourde approbation gutturale, avant de prononcer posément :

— Poursuivez, je vous en prie.

— Merci, Mère. (Puis, à ses comparses.) Mon instinct me crie d'avoir confiance en la vision des précognitifs. S'ils ont rêvé que notre cité s'engouffrait dans le détroit de Lorkën, c'est qu'il s'agit d'un avenir possible. Mais je ne suis pas seule sur Advenis ; sans l'ensemble des élus, je ne serais pas arrivée jusqu'ici.

— Nous sommes avec toi, chef, prononça Sumnio, qui s'en remettait entièrement à son Catalyseur.

Tous approuvèrent dans un silence consenti, à l'exception de Scirel qui ne se prononcerait pas avant d'avoir pu prendre les mesures lui-même. Pas plus avancée, Liguïa se tourna alors vers les représentantes de la Raison.

— Rectrices, avez-vous des recommandations pour l'essaim ?

Les deux femmes se consultèrent d'un regard entendu, puis, le temps de rassembler ses pensées, la doyenne s'exprima :

— Vous savez bien que nous nous fions toujours aux perceptions des oracles, et en particulier aux transcriptions les plus récentes. Ils sont quatre à avoir capté ce nouvel élément, presque simultanément qui plus est. La Raison serait un guide bien mal avisé si elle décidait

aujourd'hui, pour je ne sais quel motif, de ne plus suivre leurs indications. Aussi, nous n'avons de cesse d'observer notre environnement, à commencer par l'empiètement du Grand Déferlement sur les terres. Vous l'avez dit, le temps nous est compté. Notre raisonnement va donc dans le sens de votre intuition, Catalyseur. Nous vous faisons confiance et vous devriez en faire autant.

Émue par les espoirs que l'on plaçait en elle, Liguïa attendait toutefois un signe plus significatif que quelques témoignages de confiance. Alors que tout le monde pensait qu'il n'écoutait pas, sans même lever les yeux, Páthin grommela :

— Quels sont les oracles concernés ?

— Vous savez bien que ces informations doivent rester confidentielles, rétorqua une rectrice, même pour les élus. Ceux qui composent la Voie ne font qu'un, cela a toujours été ainsi. Les transcriptions sont considérées comme unanimes.

— Pourtant, vous n'arrêtez pas de nous rabâcher que ce sont les interprétations des visions qui priment. Ces interprétations ne sont-elles pas subjectives, justement ?

— Par souci de neutralité, nous ne pouvons pas divulguer la source de l'information…

— La Raison est la seule à savoir, alors ?

Son ton provoquant ne plut pas à la rectrice, qui décida d'asseoir son autorité :

— Voyant ! Vos manières d'adolescent capricieux ne changeront pas cette coutume. Vous feriez mieux de vous y faire.

Alors que Páthin s'apprêtait à insister, Liguïa lui fit signe sobrement que ce n'était pas le moment. Ce fut l'instant que choisit son jumeau pour se redresser sur le tabouret de bois souple qui le soutenait. Les yeux fermés et les sourcils froncés, en signe de concentration. Son casque de cheveux noir de jais, hérité de sa mère – tandis que Liguïa avait pris le feu de ceux de leur père –, s'anima en reflets brillants. Aussi fins que des fils de soie, ils se soulevaient par endroits et formaient des vagues subtiles sur lesquelles les regards glissaient. Lorsque cela arrivait, les observateurs les plus sensibles pouvaient percevoir les ondes qui parcouraient son crâne, d'une fibre à l'autre, comme si les énergies de la terre et des océans réunis y avaient trouvé un terrain de jeu. Dans la salle de réunion, les respirations restèrent en suspens. Liguïa voulut l'interrompre, mais les forces en jeu l'effrayaient tout de même un peu. Elle savait pertinemment ce qui ressortirait de son immersion dans les cordes, et ça n'allait pas plaire à la rectrice. Kũraw se relâcha après seulement quelques secondes de cette tension palpable. Lorsqu'il rouvrit les yeux, ses cheveux redevinrent inertes et raides, comme privés de la vie qui les habitait

l'instant d'avant.

— Eogrem, Solya, Tamsaru et Dranko, articula-t-il en gardant son regard fixé sur le modèle réduit d'Advenis.

Le rouge monta instantanément aux joues de la doyenne, qui se leva plus énergiquement que ce qu'on était supposé attendre d'une ancienne de sa longévité. Son index pointa en direction de Kũraw.

— Vous faites un bien piètre usage des dons qui vous ont été confiés, dresseur de cordes. (Puis, à l'attention de Liguïa.) Est-ce ainsi que vous dirigez votre essaim ? Un vrai Catalyseur, unique, comme annoncé par la Prophétie, n'aurait jamais fait preuve d'autant d'irrespect.

La chef d'équipe décida d'ignorer le sous-entendu auquel elle était largement accoutumée – elle aurait de toute manière à répondre devant la Raison de cette désobéissance flagrante – et posa des yeux interrogatifs sur son voyant. Tandis que les deux rectrices s'éclipsaient dans un froissement sourd de leurs robes, Páthin exprima à sa manière ce que tous espéraient :

— Solya, je la connais mal ; elle joue les mystérieuses. Je crois qu'elle est amoureuse de moi. Eogrem et Tamsaru, tu peux te fier à eux en matière d'écosystème. Tout gamins, c'étaient les premiers à avoir perçu quand Advenis prendrait la mer. Ils ont une sonde et un hydromètre là où j'pense, ces deux-là. Dranko… c'est l'albinos qui patauge dans sa barrique, c'est ça ?

Kũraw acquiesça.

— Oh ! C'est bon alors. Il est en lien direct avec Suud. Il peut te sortir le calendrier des précipitations pour les cinq prochaines générations, à l'ondée près. Et même avec la forme des nimbostratus, si tu demandes poliment. Si lui dit qu'on passe, on passe.

Liguïa et ses compagnons sourirent une fois de plus face à la désinvolture exagérée du voyant. Il jouait celui qui s'en fichait, contrarié qu'il était suite aux remontrances qui le visaient si souvent, et si justement, mais au fond il conservait une connexion intense avec les autres élus. Mieux, il avait acquis une connaissance méticuleuse du fonctionnement des oracles, ainsi que de leur fiabilité dans tel ou tel domaine. Cela, personne n'aurait su l'expliquer. Le Catalyseur se déplaça jusqu'à lui et s'accroupit à ses côtés.

— Et toi, Páthin, qu'en penses-tu ?

Ce dernier grimaça, encore bougon, jusqu'à ce que son regard se fixe dans celui de Liguïa, d'un vert sombre hypnotique.

— J'sais pas trop. Vous m'avez tout déconnecté avec vos mauvaises ondes, là. Pour tout t'avouer, chef, je n'avais même pas perçu cette possibilité avant que tu nous en causes. Mon sentiment ? Bah… L'eau monte plus vite que ce que toutes les prévisions annonçaient. On a trois oracles et un précognitif plutôt fiables qui suggèrent que le

détroit sera suffisamment large, un érudit et un théologien par trop frileux qui ne sont pas à un an près, un maître d'armes qui attend juste l'opportunité de défoncer quelques pillards et tout un essaim qui te suivra quelle que soit ta décision. Tu m'demandes ce que j'en pense ? À moi ? Voilà, c'est simple : aujourd'hui, le niveau est trop bas, ça ne fait aucun doute, mais le temps qu'on traverse toute cette putain d'flotte, ça devrait être bon. De toute manière, en nous voyant arriver, les continents n'auront qu'à s'écarter, pas vrai ? S'ils ont un peu d'jugeote.

Une fois son discours terminé, Páthin croisa les bras sur sa poitrine et se renfrogna à nouveau. Le voyant avait le don de détendre l'atmosphère, même l'Aleph était hilare. En se relevant, Liguïa prit une seconde pour coller son front à celui du voyant, manie que rien ni personne n'était parvenu à lui faire abandonner ; même les moins tactiles du groupe avaient dû s'y faire. Elle vint se poster devant la baie ouverte sur l'allée Esàti et les arbres chargés de fruits colorés. Elle était tournée vers l'avenir, vers la proue et vers les aventures plus ou moins connues qui les attendaient encore. Les nombreux sites déjà visités leur enseignaient que rien n'était jamais acquis. Néanmoins, l'essaim avait considérablement mûri au contact des peuples rencontrés en chemin, et il pouvait s'attendre à bien d'autres surprises.

— Qu'il en soit ainsi, déclama-t-elle en faisant face au navigateur en second. Vous nous dirigerez donc vers Lorkën. Quitte à entreprendre la traversée, nous passerons par l'île de Narùpa. Les mégalithes dont on nous a dressé le schéma méritent très certainement notre attention.

— Entendu, Catalyseur, nous effectuerons le changement de cap dès aujourd'hui.

Son ton était neutre, parfaitement soumis aux décisions de celle qui détenait l'espoir de tout leur peuple. En vérité, Liguïa n'était jamais seule à décider, il en avait conscience, mais pour les pilotes de la cité-vaisseau, ses paroles revenaient à un ordre direct ; elle était leur capitaine, leur étoile polaire. Si les élus étaient la flèche de l'arc, eux, les navigateurs, en étaient la corde tendue, l'impulsion vigilante et indispensable. La chef de l'essaim appréciait particulièrement l'humilité de celui-ci ; elle le rejoindrait peut-être dans son alvéole privé, une fois la nuit tombée et si ses obligations le lui permettaient.

Lorsqu'elle l'eut remercié, ce dernier roula les cartes maritimes qu'il avait apportées et ne laissa que la plus grande, épinglée en permanence au plateau de noyer, avant de retourner au poste de navigation. Il ne resta dans la salle de réunion que les onze membres de l'essaim et une Aleph qui couvait cette drôle d'équipe de son regard aimant éternel. Au milieu de la pièce, au croisement de leurs regards solidaires et toute de bois sculptée, semblait voguer la frêle silhouette

d'Advenis sur un océan interminable. Ils étaient tous là, engagés pour la vie, pour les Suivants, parfaitement conscients que cette mission ne laisserait de place à aucune autre considération dans leurs existences respectives. Ce destin, les élus l'embrassaient volontiers.

Suite au soutien qu'elle avait trouvé en ses compagnons, Liguïa passa vite l'éponge sur le retard occasionné par les batifolages de Páthin et Coman. Leur réunion se poursuivit dans une atmosphère plus légère. La chef déroula l'emploi du temps de l'année à venir, entre entraînements individuels et collectifs, communions et formations en binômes, itinéraire de la cité, prévisions climatiques, vie sociale à bord… sans oublier une discussion animée sur ce qu'ils pouvaient attendre de Narùpa et de son hypothétique maîtrise de l'énergie tellurique. Aidé de Téohem, qui désignait les emplacements sur la carte, Scirel énuméra une énième fois les nombreux sites susceptibles d'accueillir leurs constructions. Ceux déjà visités étaient cochés d'un rond peint à l'encre de seiche. L'ampleur de la tâche à accomplir aurait pu leur donner le tournis, mais les élus savaient dans quoi ils s'étaient embarqués. Ils feraient de leur mieux, avec le temps imparti, en espérant que cela suffise.

Liguïa s'était rapprochée de son jumeau, dont l'aura chaleureuse l'apaisait au-delà des mots.

— Merci, frère, murmura-t-elle en lui embrassant les mains qu'elle tenait en coupe. On ne s'en serait jamais sorti avec les rectrices dans les pattes.

— Il n'y a aucune raison qu'elles sachent des choses que nous ignorons. Soit elles nous donnent les moyens de réussir, soit on laisse tout tomber.

— Bien dit, lança Sumnio avec son enthousiasme habituel en passant le bras autour des épaules de Kũraw, le secouant un peu au passage, du fait de la différence de leurs carrures respectives.

Vitaïni lui vint en renfort en infligeant une accolade encore plus appuyée au survivaliste, ce qui l'obligea à lâcher Kũraw. Et le couple informel de se chamailler, entre empoignades et baisers volés dans le cou ou la nuque de sa proie. Ils n'avaient pas eu besoin de l'accord du Catalyseur pour relâcher leur attention et commencer à s'amuser. Ces choses-là étaient implicites pour l'essaim ; toutes et tous ressentaient instantanément l'état d'esprit qu'il convenait d'adopter. Lorsque la catalyse était efficiente – et il incombait à leur chef qu'elle le soit en permanence –, les onze élus fonctionnaient comme un seul et même organisme. À présent, le temps était à la décontraction.

Tandis que Liguïa filait tout droit vers l'étage supérieur afin de régler ce qui devait l'être avec la Raison – le Catalyseur n'était pas du

genre à laisser gonfler les tensions –, le reste de la troupe se dispersa. Certains en duos, à l'image de Vitaïni et Sumnio, très certainement en train de s'adonner à une quelconque activité bestiale dans les sous-bois, ou Páthin et Coman, partis taquiner les cypris des bassins de rétention ; d'autres en recherche de calme et de solitude, compensation indéniable pour un groupe aussi soudé. Délaissée par un Kũraw logiquement épuisé par sa démonstration récente, Eloka trouva la compagnie de Téohem qui cheminait en direction de la proue, à travers les jardins Éoles.

— Puis-je me joindre à toi, infatigable marcheur ?

— Oh ! Mes jambes ne sont plus ce qu'elles étaient. Peut-être ai-je trop abusé des chemins du monde. Mais oui, avec plaisir, troqueuse de mots. Ta souplesse d'esprit sera la bienvenue dans mes projections.

La pluie ne les gênait plus. Ils en avaient fait un élément à part entière de leur quotidien, au même titre que le roulis imperceptible qu'Advenis infligeait à leur système vestibulaire, ou encore le paradoxe qui animait cette vie autarcique en perpétuel mouvement. Sur le dallage lumineux, un ruissellement continu filait entre leurs pieds vers les rigoles de récupération, elles-mêmes dérivées vers les canaux secondaires, pour être soit récupéré, suivant les besoins, soit évacué dans les canaux principaux. Les gouttes s'égrenaient le long des tresses fines d'Eloka, sur ses lèvres entrouvertes qui semblaient n'être jamais rassasiées de cette abondance. C'était comme si elle craignait qu'un jour l'eau vienne à manquer.

— Sens-tu combien cet endroit est propice à la construction d'un mythe ? questionna le théologien en levant les yeux.

— Les jardins t'inspirent ?

— Plus que tu ne l'imagines, oui. Ce lieu est peut-être le concentré de ce que notre cité laissera dans l'histoire.

— Parce que c'est ici que l'énergie tellurique s'exprime avec le plus d'évidence ?

— Pour commencer, effectivement. Si les Advènes sont déjà émerveillés par ces suspensions et cet écoulement aérien, si nous-mêmes pouvons passer des heures à contempler ces œuvres, imagine quel sera le regard des Suivants si la légende d'Advenis nous survit !

— De la magie, ils y verront de la magie.

— Exact. Et au-delà de cette magie qui me fascine toujours un peu, je l'avoue, il y aura la persistance du beau, de l'esthétique dans ce mythe. Une prouesse architecturale, certes, mais un enchantement des sens. La vue flattée par les dégradés de verts, par la perspective des terrasses inclinées, par ces lignes et ces courbes aux proportions parfaites ; et ces fleurs, Eloka, as-tu vu ces fleurs ? L'harmonie du mélange est sans équivalent dans la nature, au point de se demander si les paysagistes originels n'ont pas été touchés par la grâce divine.

— Attention, Téo, tu dévies de tes principes.

— Il y aurait de quoi. Et que dire de ces arômes complémentaires, qui à plusieurs en poussent un nouveau vers nos narines, absolument inédit ? À chaque changement de vent, de nouveaux parfums ; l'iode libère les senteurs capiteuses, et la pluie lourde rince cette richesse pour ne laisser s'exprimer que les notes les plus florales. On devrait écrire des poèmes sur cette merveille. Suis-moi sous les arches de glycine et de jasmin, entends les oiseaux impatients de voir tomber les graines, le bourdonnement des butineurs avides de nectars. L'ouïe nous emporte elle aussi dans cette autre dimension. Et lorsque les lianes nous frôlent, que les corolles jouent au-dessus de nos têtes avec cette verticalité troublante, nous faisons partie de ce lieu, nous l'habitons. Eloka Ling, je te le dis, ces jardins survivront ; quoi qu'il arrive à l'issue de notre quête, ils nimberont la mémoire collective. Dès leur construction, ils furent dotés d'éternité.

— Tout dépendra de la façon dont seront transmis ces souvenirs, ces images.

— Et des mots utilisés pour ce faire. N'est-ce pas, ma chère linguiste ? Tu as raison, ce legs sera influencé par les voix que nous choisirons, que les Suivants perpétueront. Déjà, des comptines évoquent les jardins Éoles. C'est un début. J'ai bon espoir que des livres seront écrits au sujet des richesses d'Advenis. Par toi, peut-être ? Les écrits restent, tiens-le-toi pour dit ! Plus il y en aura, plus nous aurons de chances de survivre à la Refonte Globale. Les textes, les chants et les contes seront nos armes contre l'oubli.

La linguiste l'écoutait parler d'avenir. La passion de Téohem se libérait dans un torrent de mots qu'elle seule ici pouvait apprécier à leur juste valeur. Il avait vu tellement de choses, rencontré tellement de cultures, expérimenté tant d'extases. Quel âge pouvait-il bien avoir ? Il se projetait encore et toujours, au travers des cultes surtout, et de tout ce qui était susceptible de le devenir. Ainsi, les jardins Éoles, en lévitation au-dessus du sol d'albâtre d'Advenis, occupaient-ils une place de choix dans ses fantasmes de continuité. Pour lui, les mythes forgeaient les croyances, et les croyances orientaient l'évolution des civilisations. D'aucuns le taxaient de théohistorien, terme et discipline inventés pour lui lors de son intégration à l'essaim, mais il se refusait à enfermer ses réflexions dans un carcan aussi étroit que la théologie ou l'histoire, même combinées. Son champ de réflexion était tellement plus vaste.

Eloka aussi était bercée par le balancier léger des massifs de chlorophylle et par le miroitement des fontaines qui jaillissaient çà et là, d'un bac à l'autre, dans une symphonie à la fois légère et complexe. Un agencement savant des pierres et des champs de force avait offert aux paysagistes une liberté totale dans la réalisation de leurs travaux.

Considérés comme une œuvre d'art significative de la culture advène, les jardins Éoles occupaient près d'un dixième de la surface de la cité, entre linéarité maîtrisée et spontanéité naturelle. Le sauvage et l'humain se côtoyaient, la confusion raisonnée et la science désinhibée. Au sol, encastrés dans le dallage des allées, les blocs porteurs repoussaient ceux, creusés, qui accueillaient une flore vive et bigarrée. Ils avaient joué avec ce pouvoir désormais bien maîtrisé pour créer différents niveaux, avec toujours cette impression de mouvement, de croissance et de flux. L'eau y circulait à la fois par l'effet de la gravité, s'écoulant en de minces voiles translucides d'un bac à l'autre, mais également grâce à l'énergie invisible des pierres qui propulsait quelques jets vers les niveaux supérieurs ou supportait des cascades horizontales sur lesquelles on était tenté de marcher. À plusieurs dizaines de pieds, les polarités stabilisaient les milliers de composants de ce joyau inconcevable pour d'autres peuples. Aucune structure échafaudée ici, aucun engrenage ou poulie. Rien qu'une association complexe de vecteurs au milieu desquels Éndin elle-même – pourtant à l'aise avec les champs magnétiques – s'avouait désorientée. Seuls Scirel et sa mémoire eidétique parvenaient à répertorier la somme des poussées et contre-poussées, verticales, diagonales, expansives, accélérantes ou stabilisantes, mais de là à en saisir toute l'unité et l'harmonie… C'était bien la seule équation qu'il n'ait jamais su résoudre, et à ce titre, en ce qui le concernait, les jardins suspendus relevaient effectivement de la magie.

— Ainsi, ce n'est pas seulement une architecture que nous bâtissons, mais une mythologie à part entière.

Eloka avait prononcé cela sans quitter les encorbellements des yeux. Nichés au cœur des jardins, quelques nids confortables accueillaient les appartements des Alephs. Selon la croyance populaire, les Mères advènes tiraient de ce lieu non seulement leur longévité légendaire, mais surtout, par essence, la bienveillance primitive.

— Alors, tu la vois aussi, cette légende en devenir. J'imagine déjà, dans des millénaires et des millénaires, l'émergence de récits enfouis, la mise au jour des restes de notre beau vaisseau. Les théories iront bon train, entre divagations et superstitions, sur la nature de ce que furent ces ruines. Hommage aux dieux, continent oublié… Crois-tu que certains penseront à une civilisation disparue, sacrifiée au nom d'un espoir fugace ?

— Il y aura toujours des esprits éveillés, Téo, n'en doute pas. Même s'il nous est difficile d'évaluer quels seront les choix des Suivants, quel schéma mental ils décideront d'emprunter, j'ai acquis une certitude auprès de l'essaim : l'imagination nous conduit toujours vers la vérité. Vers une perception plus globale de la réalité, en tout cas. Parmi ces

théories, il y en aura forcément une plus fidèle à ce que nous fûmes.

— C'est à cela que doivent servir les écrits : faire vivre les légendes. Les linguistes du futur auront bien du travail pour décoder tout cela, concéda-t-il en pressant amicalement l'épaule de la jeune femme.

Puis Téohem Logré et Eloka Ling, deux élus contemplatifs, embrassèrent les jardins d'un regard plein de promesses, avant de se remettre en marche.

L’Essaim

1

Souvenirs d'une enfant du solstice
Extraits du journal de Liguïa Atemn

Les recteurs étaient encore présents, aujourd'hui. Leurs visites se font de plus en plus fréquentes, en particulier pendant les leçons de cohésion. Leurs regards me mettent sous pression, mais j'ai promis de faire de mon mieux. Alors je me concentre sur les aspirants. Certains m'impressionnent vraiment. Plus âgés, plus grands, ils maîtrisent déjà bien leurs pouvoirs. Mes capacités à moi sont invisibles à leurs yeux, du coup ils ne comprennent pas pourquoi je suis au centre de toutes les attentions. On a beau leur expliquer que la catalyse est un mécanisme subtil, une symbiose complexe, une harmonisation de leurs fréquences respectives, ils restent bloqués sur le tangible et le concret ; l'observation directe, voilà tout ce qui les intéresse. Je crois que parmi les aspirants, beaucoup souhaitent simplement comparer leurs facultés, comme si être le ou la meilleure dans sa spécialité était le plus important. Avec ceux-là, je sais d'emblée que ça ne fonctionnera pas. L'esprit de compétition est à l'exact opposé de ce qu'on nous enseigne ici. S'ils n'ont pas déjà compris que notre union prime sur les capacités de chacun, c'est trop tard pour eux. Je n'ai pas de temps à perdre et préfère me concentrer sur les autres.

À chaque nouvel essai, donc, les recteurs prennent des notes et discutent entre eux. Ils jaugent mes progrès, je le sais. Je vois qu'ils hésitent encore, leurs visages ne trompent pas. Aussi loin que je me souvienne, ils ont toujours douté de moi. Des bruits courent sur un remplaçant potentiel, mais je n'ai que faire de ces rumeurs. Je suis celle qu'ils attendaient, le Catalyseur, et j'ai confiance en la Prophétie. Évidemment, l'existence de Kũraw les perturbe. La Raison est un peu rigide en ce qui concerne les Premières Transcriptions. Moi, je les ai apprises par cœur, on m'y a obligée, et je ne vois aucun obstacle entre mon jumeau, moi, et la Voie. À nous deux, nous saurons mener un essaim. Nous en sommes capables, il faut que je m'en persuade.

J'ai déjà repéré deux ou trois élus potentiels. Ils sont humbles, communicatifs, tant par les mots que par l'aura, et ont le sens du collectif. Je n'ai presque aucun doute les concernant. Pour les autres, cela s'avère plus délicat. La Prophétie annonce que nous en recruterons certains en dehors de Falésie. Et même une fois l'Aboutissement venu, lorsqu'Advenis aura pris la mer. L'un d'eux est prévu de longue date, un voyageur paraît-il. Il me tarde de le rencontrer. Toujours est-il que les aspirants ne cessent d'affluer. Des

colonnes entières drainées vers Advenis. Il en est ainsi depuis des générations, depuis la construction de notre cité. J'aimerais qu'ils me soient tous présentés, mais c'est matériellement impossible, alors je m'en remets aux oracles et aux recteurs. Ils étudient chaque candidature et n'en sélectionnent qu'une poignée chaque jour. J'espère que nous aurons bientôt terminé. Ces tentatives de cohésion sont épuisantes, et j'ai hâte de pouvoir réellement exercer mon pouvoir.

***

Ce matin, les énergies devaient être bien alignées. Tout m'est venu si naturellement. Dans mon esprit, la plateforme d'entraînement apparaissait comme un terrain de balle-volante, avec ses tracés nets et sa surface immaculée qui renvoyait en miroir les silhouettes des aspirants, leurs auras. Les yeux fermés, au centre de la tranche de granit charbon, j'ai perçu leurs présences avec une facilité encore jamais atteinte. Non seulement les faisceaux lumineux cobalt, indigo, azur, vermillon, safran ou curry irradiaient avec plus d'intensité que d'ordinaire, mais le renflement ponctuel de ces halos colorés m'indiquait chaque mouvement, chaque changement de direction. Au moment même où les aspirants amorçaient un déplacement, je le visualisais ; la connexion parfaite ! En plus de ce lien virtuel matérialisé derrière mes paupières par des fibres fines et ramifiées, tout aussi lumineuses, tendues entre eux et moi, j'ai observé pour la première fois un tissage entre chacun d'entre eux, plus basique, certes, mais qui semblait stabiliser l'ensemble. Une toile d'araignée, un cristal de givre… Au-dessus de la pierre censée favoriser notre cohésion flottait un réseau bigarré de liens et de flux, teinté des couleurs respectives de ceux qui m'entouraient. J'ai contemplé plusieurs secondes cette vision enchantée, offerte à moi seule, avant qu'une rectrice ne me rappelle à l'ordre.

— Reste en mouvement ! m'a-t-elle soufflé depuis le bord du disque.

La suite de l'entraînement a été plus instinctive que vraiment réfléchie. Toujours sans l'aide de la vue, je suivais leurs déplacements au sein de ce tissage chaotique que nous composions et tentais d'équilibrer ce désordre apparent par mes propres mouvements. Dès que plusieurs d'entre eux se regroupaient, je m'en approchais afin de les disperser ; si un autre s'isolait, je rétablissais le lien entre lui et son voisin ; quand le mouvement vital ralentissait, j'impulsais une nouvelle dynamique en stimulant tel ou tel lien, en tirant sur telle ou telle fibre. Les aspirants réagissaient au quart de tour, calibrés sur notre fréquence commune. Notre répartition dans l'espace devait être harmonieuse, puisque j'entendis quelques exclamations émaner de nos

aînés. J'étais fière, l'espace d'un instant.

Nous avons tourné ainsi pendant de longues minutes. Eux, se prêtant au jeu du mieux qu'ils pouvaient et appréciant de se laisser porter par cette cohésion qu'ils expérimentaient pour la première fois ; moi, attentive à tout et tout le monde, enivrée je l'avoue par cette impression fugace de contrôle, aussi volatil qu'il puisse être.

Amusée par cette danse fluide et colorée, je désertai ma place au centre de l'arène pour mieux me prêter à cette ronde commune. À cet instant, la dominante de parme n'échappa pas à mon second regard. Une majorité des fibres s'était teintées de ce pastel doux et caressant et ralliaient toutes l'aura qui avait pris place au centre de l'espace. Je m'aperçus un peu tardivement que je n'étais plus maîtresse de ce joyeux manège. Heureusement pour moi, cette ascendance du spectre violet demeura invisible pour les spectateurs, ainsi les recteurs n'eurent-ils pas l'occasion de constater ma perte de contrôle. Je résistai à l'envie d'ouvrir les yeux pour avoir une réponse à un tel retournement, et continuai ma danse avec davantage de précautions.

Avec un effort de concentration, il m'apparut que la présence ne m'avait non pas éjectée de la position centrale, mais plus vraisemblablement suppléée. Si chacune des auras et des impulsions transitait par elle, c'était tout simplement parce que sa sensibilité était supérieure à la mienne. Plus entraînée ? Intuitivement plus apte à assumer ce rôle que je croyais acquis ? J'effaçai aussitôt ces idées lorsqu'une décharge positive et bienveillante inonda tout mon être. Cela venait d'elle. Tandis que je reprenais progressivement ma place d'origine, un lien spécial, d'une teinte unique tirant sur le violine, noua ses entrelacs entre elle et moi. Je compris. Je restais le nœud cohésif de cette toile pigmentée ; elle n'en était que le support et l'engrais, désormais indispensable.

Au signal du formateur, nous ouvrîmes tous les yeux. Elle sur moi. Moi sur elle. Sur sa silhouette menue et ses traits d'une douceur incomparable. Ses yeux bleu nuit me souriaient sans ciller. Je perçus chez elle une sensibilité au-delà du concevable. Comme cela la rendait forte ! Éndin Körsen se trouvait dans la foule des aspirants, tout cela n'est donc pas vain. Elle est venue jusqu'à moi et m'a montré toute l'étendue de mon pouvoir. J'ai enfin trouvé ma sensitive.

Cette rencontre m'a regonflée d'optimisme. Progressivement, l'essaim se construit.

D'abord cet érudit étrange, Scirel Serveros, un génie comparé à moi. Sa conception et sa naissance sont le produit d'une longue filiation, d'un affinage génétique patient et méthodique. Je ne sais si sa froideur et son manque apparent d'émotions étaient souhaités par les maîtres généticiens d'Advenis – s'agissait-il d'une tare déjà

présente chez l'un de ses ascendants ? –, mais le fait est que le résultat est là : un esprit savant, synthétique au besoin, et une mémoire eidétique dans une enveloppe de pragmatisme. Un autisme latent qui lui permet d'exceller dans de nombreux domaines, en particulier scientifiques. Une vraie base de données ambulante ! Cela m'effraie un peu par moments. L'architecture et l'astronomie le fascinent ; il entretient davantage de relations avec les plans et les cartes qu'avec ses semblables. Bien qu'il soit plus âgé que moi de six ans, l'amour ne l'intéresse nullement. J'ai bon espoir de réussir un jour à percer sa carapace, nous avons toute la vie pour cela.

Ce gamin bagarreur, ensuite, Ageîn Pros. J'écris "gamin" parce que je suis son aînée d'un an et que son comportement conflictuel et revanchard m'insupporte au plus haut point. Il me dépasse de deux têtes et met déjà au tapis la plupart de ses formateurs martiaux. Il viendrait d'un peuple de barbares de l'Est réputé pour son art militaire. Lui et une poignée des siens ont été accueillis ici quelques années plus tôt. Je n'en sais pas plus. Ses éducateurs ont encore du travail avec lui, notamment pour lui apprendre à tempérer son caractère sanguin, mais la Voie et la Raison m'assurent qu'il deviendra le meilleur maître d'armes qu'Etügen ait porté. Malgré ses travers, la dévotion et le sens du sacrifice d'Ageîn m'ont immédiatement séduite. C'est peut-être ce qui nous unit et fera que cela fonctionne, cet instinct de préservation du groupe.

Il y aurait également un voyant prêt à nous rejoindre. Cependant, les cris qui cascadent fréquemment depuis le sommet de l'Œuf et l'esprit tempétueux que j'y perçois n'ont rien de rassurant. Les recteurs préfèrent attendre pour nous le présenter. Son aura est très puissante, en perpétuelle mutation. Je le sens anxieux et criblé de doutes, en pleine rébellion face à ce qui nous attend. Pourrai-je lui apporter un peu de confiance, cet apaisement dont il a besoin ?

La linguiste est en formation depuis déjà trois années aux confins du monde connu ; elle ne reviendra pas avant l'année prochaine. J'ai entendu dire que ses parents ont émigré d'Extrême-Orient, mais Eloka Ling est née en Falésie, non loin de la capitale, à quelques jours d'écart de nous.

Il y a aussi ce voyageur dont la spécialité ne m'a pas encore été révélée. Il est déjà venu ici, à l'époque où Advenis n'était encore qu'une enclave de terre boisée entre les montagnes, ce que j'ai un peu de mal à concevoir, soit dit en passant. Cette époque remonte à une douzaine de générations, si j'en crois les rapports de construction de la cité et les tablettes historiques des élus passés à la postérité. Cet individu aurait alors… plus de 300 ans ?

Et maintenant, Éndin. Avec Kũraw et moi, nous sommes virtuellement huit. Qui seront les prochains ? D'où viendront-ils ? En

attendant que l'essaim soit au complet, je ne peux que me concentrer sur mes séances d'entraînement et mes cours théoriques. Je sens que tout s'accélère. J'espère de toute mon âme que tout cela finira par se concrétiser, que l'Aboutissement aura lieu sous notre génération. Sans cela, ce ne serait qu'une vie de préparation et de perfectionnement, comme il y en a eu tant d'autres avant nous. Nous sommes meilleurs que ce que furent les tout premiers élus, cela, nous en avons bien conscience. Aussi attendons-nous le Grand Déferlement avec davantage d'impatience que de crainte.

***

Le ciel s'est assombri. En quelques semaines s'est installé au-dessus de nos têtes un climat étrange, anxiogène. La pluie s'est mise à tomber de façon continue. Nous y étions préparés, pourtant, les textes étaient assez précis sur ce point. En bruine diffuse lorsque le vent d'ouest s'époumone. Gouttelettes disloquées, néanmoins pénétrantes. En rafales cinglantes qu'aucun abri ne saurait contrer lorsque les tourbillons venus du ciel posent leur doigt vengeur sur la terre ferme. Et quand le vent s'interrompt, c'est un rideau dense et pesant qui s'abat sur nous, plus implacable encore. On nous annonce qu'avec le temps, nous prendrons l'habitude de cette humidité, nous nous adapterons. Il le faudra bien.

Nous, les gosses, élus et aspirants confondus, avons constaté ce changement d'atmosphère non sans appréhension. Le ciel se déchaîne et ne semble plus vouloir s'arrêter. Toute l'eau de l'univers se déverse sur Etügen. Un siphon cosmique ! Voilà ce qu'est devenue notre si belle planète. Malgré nos peurs légitimes, nos yeux brillent d'espoir face à ce flot aveuglant. Nous sommes habités par l'émotion d'être peut-être appelés sur la Voie, de pouvoir enfin tenir notre rôle. C'est que… la Prophétie est tellement vieille qu'on finirait par en douter. Est-ce la soudaine effervescence des adultes qui nous incite à accompagner l'excitation ambiante de nos danses ridicules et de nos chants discordants ? Une Aleph m'a surprise sur les remparts ouest, face à l'océan, à prier je ne sais quel élément dans une transe de mouvements désarticulés et de phonétiques dénuées de sens. Je crois que j'ai eu besoin d'exprimer ma joie, tout simplement. La matriarche m'a regardée longuement, amusée. Je m'en fichais éperdument. Elle m'a souri, elle aussi visiblement émue. Elle approuve mon enthousiasme, j'en suis certaine.

Portée par cette exaltation excessive – alors que la venue de l'Aboutissement n'a pas encore été prononcée –, j'ai ressenti le besoin de voir mes parents. Je supporte mieux que mon frère cette distance

entre eux et nous mais, par moments, le manque s'infiltre partout en moi, c'en est douloureux. J'ai donc fait le mur, une fois de plus. Les appartements que nous partageons avec quelques anciens sont confortables, ils font tout pour que nous nous sentions à l'aise et pour que nous progressions, mais l'atmosphère y est froide, déshumanisée. Seul Scirel semble s'y adapter. Nous n'avons jamais bénéficié du statut dont jouissent les autres enfants. L'insouciance et la liberté nous sont parfaitement étrangères.

En me glissant dans l'obscurité le long du tronc de la ruche Septer, j'ai retrouvé cette chaleur familiale quittée dès le plus jeune âge. Les rires de gamins choyés, privilégiés d'être nés en Advenis, la bienveillance qui nimbe chaque foyer, chaque alvéole, et ce doux mélange d'encens et de cuisines hétéroclites. Je me suis longuement imprégnée de ces ondes rassurantes, jusqu'à la cloison qui séparait mes géniteurs de cet infini potentiel humain. Dissimulée sur une branche porteuse, je les ai espionné des yeux et des oreilles. Peut-être aurais-je pu m'inviter parmi eux sans que les recteurs le sachent. M'auraient-ils acceptée, ou s'en seraient-ils tenus au règlement ? Je n'en ai pas eu le cran et suis restée perchée là.

Malgré tout le poids du destin qui nous était promis, nous avons été désirés, on ne peut le nier. L'un de nous, tout du moins, puisqu'il ne devait y avoir qu'un seul premier élu. Maman nous a tout de suite acceptés à parts égales, a veillé à nous nourrir l'un et l'autre de son sein et de son amour. Papa a toujours maintenu cette distance de sécurité entre lui et nous, pour mieux se prémunir du moment de la séparation, sans doute, mais il ne nous a pas moins adorés. Un protecteur excessif, jusqu'à ce que nous nous envolions loin du nid qu'ils avaient construit pour nous. Depuis lors, ils ne m'ont jamais vraiment quittée, je porte cette famille en moi, au même titre que je porterai l'essaim.

Cette nuit, j'ai eu la preuve qu'il en était de même pour eux. Au fond, n'est-ce pas cela que j'étais venue chercher ? M'assurer que nous étions toujours une famille ? Maman et Papa ne nous oublient pas. Nous occupons même chacune de leurs pensées, à en croire le dialogue dont j'ai été l'espionne :

— J'ai vu la référente de Liguïa aujourd'hui.

— Foreb, on nous a demandé de ne pas déranger les Alephs. Elles ont déjà trop de ch…

— C'est elle qui est venue à moi.

— …

— Elle sait que nous ne pouvons pas renoncer à nos enfants, aussi s'efforce-t-elle de nous faciliter les choses.

— Nous avons eu de la chance de tomber sur elle.

— Tu ne crois pas si bien dire. Elle m'a avoué faire pression sur la Raison pour maintenir la petite à sa place. Sans elle, Liguïa aurait pu être remplacée.

— Par la Prophétie ! Elle ne l'aurait pas supporté.

— C'est trop tard à présent. Notre fille a tellement progressé, et…

— Qu'y a-t-il ?

— …

— Parle, homme !

— Elle a laissé entendre… Des bruits courent…

— La Raison va l'annoncer ? Enfin !

— Rien n'est encore sûr, Mewël, mais oui. Étant donné l'effervescence actuelle, je crois que le moment est venu.

— Tout le monde s'y attend. Voyons ! Il n'y a qu'à contempler le ciel, bouché bien avant l'horizon. Et ces ruissellements venus de la montagne qui se transforment en cascades. Sans parler des côtes qui cèdent du terrain face à l'océan dévoreur.

— Ne le nomme pas comme ça, je t'en supplie. Dois-je te rappeler qu'il portera nos enfants la plus grande partie de leur vie ? Non, ma tendre, pas le dévoreur, mais le bienfaiteur.

— Tu as raison. Je suis tellement inquiète.

Papa l'a prise dans ses bras, et dans cette union intime, ils ont poursuivi :

— À partir de maintenant, chaque action sera accomplie contre le temps. La Raison ne prendra donc pas le risque de commencer la formation d'un autre Catalyseur. Les dés sont jetés.

— Notre fille a…

— Oui, amour, elle a réussi. Son nom restera dans l'histoire comme celui du dernier Catalyseur, celui qui accomplira la Prophétie.

— Liguïa Atemn… et Kũraw ? Foreb, qu'en est-il de notre fils ?

— Allons ! Tu sais bien que Liguïa a toujours tout fait pour le protéger et le garder à ses côtés. Ils ont besoin l'un de l'autre, il en a toujours été ainsi. L'Aleph m'a d'ailleurs confié que cette configuration lui plaisait beaucoup. "Ils en tirent une force décuplée." Ce sont ses mots.

— Tu voudras bien t'en assurer ? Promets-le-moi !

— C'est promis. N'aie aucune crainte à ce sujet, la Raison suit la Voie, et même si aucun oracle n'avait prévu nos jumeaux, ils restent fermes quant à l'identité du Catalyseur. Ça a toujours été elle… enfin, eux. Bref, ça ne change rien. Nous pouvons être fiers de nos anges.

— Liguïa à la tête de l'ultime essaim, je n'en reviens pas.

— Elle fera honneur à tous ceux qui l'ont précédée.

— Tous ces gamins privés de jeunesse, Foreb. Des générations et des générations d'élus. Catalyseurs, sensitifs, érudits, survivalistes… sacrifiés

pour rien.

— Pas pour rien, non. Ils ont marqué l'histoire comme facteurs de progrès. Chacun d'entre eux était meilleur que le précédent, s'en nourrissait et améliorait son savoir, ses techniques. Ils ont tous permis aux élus d'aujourd'hui d'exceller dans leur domaine ; jamais nous n'avons été aussi prêts. Nous pouvons être sereins face à ce qui les attend, Mewël, précisément parce qu'ils sont le meilleur essaim que nous pouvions espérer.

À quelques pieds au-dessus d'eux, je peinais à contenir mes sanglots. Leur inquiétude et leur fierté m'ont touchée au plus profond de la chair. Quand l'Aboutissement sera décrété – et cela ne fait plus aucun doute –, je serai portée, en plus de ma foi indiscutable en la Prophétie, par l'amour des mes parents.

— T'es-tu déjà interrogé sur la relativité intrinsèque de la Prophétie ?

— Tu oublies que ma mission à moi est de cartographier les nœuds et lignes telluriques.

— Ne te fais pas plus sot que tu ne l'es.

— Tu penses à la muabilité, à l'interprétation multiple des visions ?

— Pas seulement. Je me demandais si l'Aboutissement, le début effectif du Grand Déferlement ne dépendaient pas un peu de nous.

— …

— Essaie de penser différemment. Imagine que nous n'ayons pas préparé les meilleurs élus, génération après génération, en vue de ce jour, mais que l'évènement que nous croyions attendre… eh bien… ce soit lui qui nous attendait.

— Je ne te suis pas.

— Et si les forces de l'univers s'étaient entretenues pour nous donner un délai ? Et si le Grand Déferlement avait attendu que nous soyons prêts, et non l'inverse ?

— Je te rétorquerais que les premiers oracles l'avaient forcément vu. Sans pouvoir donner de date précise, ils savaient que nous serions prêts le moment venu.

— Non. Ils n'en savaient rien. Cela a toujours été la zone d'ombre. Mais ça ne les a pas empêchés de croire, mon homme. Si la Création leur a offert de voir la Prophétie, de pouvoir anticiper certains points, de prendre des rendez-vous, c'était pour leur donner le choix. Observer ou agir. Ils ont choisi d'agir avec la marge de manœuvre qu'on leur donnait, sans perdre de temps. Voilà où nous en sommes grâce à eux.

— Tu suggères que si le Cénacle avait progressé moins vite, ce mur d'eau ne s'abattrait pas sur nous à cet instant ? Que l'Aboutissement serait intervenu à la génération suivante ? Ou à celle d'après ? Pire : que nos enfants auraient passé leur vie à s'entraîner sans avoir l'opportunité de nous sauver ? La course des astres est immuable, ma tendre. Aucun don de

voyant ou d'élémentaire ne peut ralentir leur volonté destructrice.

— Tu as raison, je perds de vue le tangible. Les cycles, les révolutions… c'est cela qui importe. Pourtant, après une douzaine d'essaims et de successions d'élus, l'Aboutissement intervient au moment précis où nos enfants sont sur sa trajectoire.

— On nous a appris à ne pas placer l'individu au centre de nos réflexions, Mewël. Le peuple oui, l'espèce, mais jamais la vision subjective aveuglée par l'amour que l'on porte aux nôtres.

— Nos enfants, Foreb. Pas notre enfant. Pour la première fois, ils sont deux. Le Catalyseur est deux. Comprends-tu ? Doit-on s'empêcher d'y voir un signe ? Si la Prophétie a pu être réinterprétée à leur sujet, en les acceptants tels qu'ils sont nés, ne peut-elle pas s'être ajustée de quelques années pour mieux coïncider avec notre capacité à l'affronter ?

— Je comprends. Après tout, les grands cataclysmes n'ont jamais pu être annoncés avec une grande précision. Des fourchettes de plusieurs siècles, parfois. Alors, oui, si tu veux croire que l'univers attendait Liguïa et Kũraw Atemn pour déclencher son courroux, c'est ton droit le plus élémentaire. Je n'ai ni les moyens ni les arguments pour t'en empêcher.

— Ta condescendance n'a jamais été aussi séduisante, amour.

Ils se sont embrassés et j'ai détourné le regard.

En rentrant à l'Œuf, étourdie par l'image de mes parents tellement soucieux de nous savoir épanouis, j'ai manqué de vigilance. La sentinelle postée à l'entrée m'a vue contourner la façade pour rejoindre les poutres dont les prises n'avaient plus de secret pour moi. Lorsque j'ai commencé à escalader, elle était là, à m'observer, ne sachant trop quoi faire. Je me suis immobilisée à quelques pas du sol, figée tant par la crainte d'une punition que par la maigre bordure à laquelle mes doigts s'accrochaient. Elle a dû voir dans mon regard cette charge émotionnelle et mentale inhérente au statut de Catalyseur, cette gravité aussi, que j'attache à l'honneur qui m'est fait, puisqu'elle s'est contentée d'un rictus compréhensif en prononçant discrètement :

— Sois prudente !

Je ne sais si cette indulgence est due à ce que je représente, mais je devrai songer, à l'avenir, à ne pas trop en profiter.

Une fois dans le cocon qui nous est réservé, je suis restée un moment devant la natte de Kũraw, à le regarder dormir. Sa bouche émet toujours ces sonorités si particulières, comme des notes qu'aucun instrument ne saurait imiter, changeant de tempo au rythme de sa respiration. Il a l'air apaisé lorsqu'il dort, mais je perçois certains de ses songes. Pas en images, mais en flux d'énergie agitée, en vibrations variables et désordonnées. La dimension dans laquelle il évolue… personne ne peut la comprendre. Je suis celle qui le connaît le mieux,

la seule à laquelle il accepte de se confier, mais même pour moi, mon frère reste un vrai mystère.

L'univers des cordes, ses lois et ses fréquences, mon peuple a accepté tout cela depuis des millénaires. Nous savons que tout est énergie, que les particules élémentaires s'agencent et se meuvent selon un canevas complexe, et nous adaptons nos vies pour communier au mieux avec ces règles primordiales. Toutefois, nous ne voyons pas vraiment ; pas comme Kũraw voit les cordes. Son sens inné des fréquences nous dépasse tous. Il baigne littéralement dans ce "Tout", comme il aime le nommer, et peut même gouverner certains de ces leviers. À ce jour, il n'a toujours pas accepté d'en faire la démonstration devant la Raison, ou même une Aleph bienveillante. Il dit que ça le fatigue. Je suis la seule à avoir eu ce privilège. Et quelle expérience ce fut !

L'an passé, nous jouions près d'un canal de drainage, à la périphérie sud. Si les canaux ne remplissent pas encore leur fonction future, ils permettent toutefois de récupérer les eaux de pluie et d'évacuer le surplus ; parfois, leur débit est impressionnant. Les bâtisseurs auraient peut-être bien fait d'y placer des garde-fous pour prémunir les moins vigilants d'entre nous d'un accident malheureux. Bon, je le concède, mon jumeau et moi avons gravi la pente abrupte et lisse du remblai pour y accéder. Parfois, des cypris remontent le torrent depuis les bassins de rétention, et nous aimons plus que tout nous faire surprendre par leurs sauts frétillants, aussi brefs que lumineux. Impossible de deviner où bondira le prochain poisson ; je soupçonne néanmoins Kũraw de tricher en ma faveur.

Mon frère a dû perdre l'équilibre – cela lui arrive si souvent –, et moi, trop concentrée sur le plan d'eau tumultueux, je n'ai pas su réagir à temps. Ce sont ses cris qui m'ont interpellée, mais son corps si léger filait déjà dans le courant. J'ai couru sans réfléchir, l'Acte ne nous entraîne pas pour ce genre de choses, pas encore. Je crois que j'ai paniqué, tout bonnement, parce que mes foulées d'enfant étaient bien incapables de le suivre. Kũraw tiendrait-il dans les remous et les siphons imprévisibles ? S'il parvenait à rester à la surface jusqu'au bassin, il serait sauvé, mais j'eus de sérieux doutes à ce sujet. C'est là que la magie s'exprima, au moment où mon jumeau, la moitié de moi-même, allait disparaître dans la courbe douce du canal. En dépit de toutes les lois physiques et des énergies impulsées par les pierres dans le réseau de drainage, le torrent cessa de s'écouler vers l'aval et son lit gonfla soudainement. Au loin, juste derrière Kũraw, le canal était presque à sec, comme si une écluse invisible venait de se fermer. En quelques secondes, le niveau de l'eau se rapprocha des digues et les submergea, rejetant sur le flanc du remblai quelques cypris désorientées et mon frère détrempé. Le canal reprit tout de suite son

cours imperturbable et les quelques décamètres cubes d'eau douce s'écoulèrent et disparurent rapidement sur le sol d'Advenis, sans que personne n'en soit alerté.

Ayant rejoint mon miraculé de jumeau, je l'enlaçai, sincèrement soulagée de la tournure qu'avait pris l'incident. Il n'eut besoin d'aucun mot pour que je comprenne, car son réflexe de survie résonnait encore en lui et me frappa autant par sa clairvoyance que par son efficacité. En très peu de temps, Kũraw avait eu à réagir, par instinct, sur le seul levier capable de le sortir de là : le principe de débordement, l'une des lois naturelles immuables. En un point précis, il avait dressé un mur virtuel, ou plutôt une absence de Tout, sur laquelle l'eau était venue se heurter, probablement aussi surprise que moi. Une fine tranche d'espace où les cordes avaient pris le contrepied de leur vibration naturelle, contredisant ainsi l'écoulement dans lequel était pris mon frère. Mais l'eau devait bien aller quelque part…

Une fois dans nos appartements, je tentai de l'interroger sur ce qu'il venait d'accomplir. Ses explications étaient assez fidèles à ce que j'avais observé depuis la berge, mais il n'avait aucun mot pour les mécanismes internes de sa prouesse. Tout juste l'évocation d'une fréquence singulière, proche de celle qui cloisonnait les alvéoles de nos ruches, mais rien de précis. Lui aussi nageait en pleine confusion. Son sauvetage obéissait plus à une réaction instinctive qu'à un véritable calcul. Avec la malice et la complicité qui nous caractérisent, nous avons inventé un mensonge crédible pour expliquer sa tunique imbibée jusqu'au creux des fibres, et nous sommes contentés, pour ce jour, d'activités moins risquées.

Ce pouvoir aurait dû être mien. Si je n'avais pas eu de jumeau, j'aurais alors cumulé la dure tâche de Catalyseur avec le don de dresseur de cordes. Finalement, je me réjouis de devoir partager tout cela avec lui. Je nous sens solides, plus solides que si j'avais été seule à arpenter la Voie.

Il y a quelques années de cela, les recteurs ont voulu nous séparer, nous placer dans deux foyers distincts. Il a fallu plusieurs crises de panique de mon frère ainsi que le soutien d'un psychogénéticien de l'Acte pour qu'ils comprennent qu'il ne faudrait jamais nous dissocier. L'un sans l'autre, il n'y aurait plus ni Catalyseur ni dresseur de cordes. Ces pouvoirs étaient censés être détenus par un seul élu, or nous sommes nés à deux. La nature s'est donc chargée de répartir ces dons. Nous éloigner l'un de l'autre reviendrait à tirer un trait sur la Prophétie ; la Raison n'a d'autre choix que de se soumettre aux aléas de la génétique.

***

Cher journal,

Aujourd'hui, nous fêtons notre douzième anniversaire. Exceptionnellement, Farona a demandé à ce qu'on nous prépare notre plat préféré : noix de conques braisées et salade d'amaranpodes. Les tiges croquantes et sucrées se marient si bien avec le lait d'ânesse. C'est notre Aleph qui a tenu à nous verser elle-même nos bolées, que nous avons bues avec gourmandise. Farona nous suit depuis notre naissance et je perçois chez elle, dans ce simple geste, une symbolique toute maternelle. D'ordinaire, la culture migéray ne célèbre pas le jour des naissances. Ce sont certains des nouveaux venus qui nous ont glissé cette coutume à l'oreille, et nos aînées ont trouvé là une occasion d'égayer un peu notre quotidien par trop studieux. Les élus ainsi qu'une poignée d'aspirants avec lesquels nous partageons quelques atomes crochus ont été ravis que nous les invitions à notre table. Certains, venus d'assez loin, ne connaissaient pas les produits de la mer, mais après un premier refus réflexe lié à la texture moelleuse et gluante des conques, ont finalement dévoré le contenu de leur auge. Pour une fois, on s'affairait autour de nous. Consciente qu'à l'avenir, ce genre d'occasion serait de plus en plus rare, j'ai savouré ce moment suspendu en compagnie de mon jumeau.

Après les quelques châtaignes parfumées qu'un cuisinier adroit a fait griller devant nos yeux et au-dessus de braises hypnotiques, Farona m'a entraînée sur la terrasse abritée. À l'intérieur, Kũraw semblait s'abreuver aux rires insouciants des autres enfants. Nous avons assisté à ce spectacle en silence, aussi émues l'une que l'autre de le voir heureux. Je connaissais la raison de cet entretien privé, aussi ai-je attendu qu'elle entame la discussion.

— Je suis si fière de toi, Liguïa. Lorsque vous êtes nés, ton frère et toi, je n'étais pas très optimiste quant à votre avenir. J'ai toutefois soutenu tes parents, en désaccord avec la majorité des recteurs. Ta mère possédait cette conviction contagieuse que votre gémellité ne changerait rien à la Prophétie. Quand je vois les adolescents brillants que vous êtes devenus, je me dis que j'ai eu raison de lui faire confiance.

— Maman et papa croient en nous et nous aiment, même s'ils n'ont pas l'occasion de nous le prouver.

Farona a souri. Par compassion d'abord, car l'empathie inhérente au statut d'Aleph la conduit évidemment à comprendre la douleur de cette séparation forcée, puis avec une complicité à demi masquée. Elle n'est pas dupe. Inutile d'essayer de cacher quoi que ce soit à une femme dans sa position. Farona a bien senti mes escapades nocturnes,

pourtant peu fréquentes. Je manque sans doute encore de maturité pour capter ces nuances psychosomatiques, mais je m'estimerai heureuse si j'atteins un jour son degré de clairvoyance.

— Ils vous le prouvent en vous laissant vous accomplir au travers de la Voie. C'est leur amour qui vous porte, oui, tu as entièrement raison. (Puis, après un regard nostalgique vers le ciel sans étoiles.) Le Catalyseur précédent m'a remis le collier, Liguïa.

Nous y étions.

— La tradition veut que tu attendes ta nomination officielle pour l'arborer en public, mais je crois que le moment est bien choisi pour te le transmettre.

Elle m'a tendu l'amulette, simplement, de sa paume ridée ouverte vers mon visage. Je n'avais jamais pu l'observer d'aussi près. Les dix pierres et cristaux incrustés dans un alliage aussi souple que du cuir n'avaient nullement besoin des rayons d'Imel et Ryël pour nous renvoyer leur éclat. Pâle pour certaines, scintillant pour d'autres, et des couleurs rares que seul le monde minéral pouvait offrir.

— Conserve-le précieusement, Liguïa. Il t'accompagnera toute ta vie, et t'aidera à rassembler tes élus. L'Origar n'a jamais eu autant de raison d'exister qu'aujourd'hui. Connais-tu son histoire ?

Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur ce bijou, ainsi que sur ses pouvoirs présumés. Ce passage obscur de la Prophétie, que les Premières Transcriptions ont eu bien du mal à traduire de façon cohérente ; ces multiples visions, désignant autant d'élus et autant de capacités distinctes ; la résonance que chacune de ces individualités trouverait dans les minéraux ; les propriétés physiques et magnétiques de ces pierres qui rappellent à l'essence même d'Etügen, de son noyau, mais aussi à l'univers ; la désignation, par les premiers oracles, de dix chasseurs de gemmes chargés de rapporter les plus beaux spécimens ; la commande spéciale, émanant des Alephs et sur laquelle la Raison n'a pas eu son mot à dire, d'un bijou unique auprès du meilleur artisan joaillier ; la taille, le polissage et l'assemblage méticuleux des pierres sur le métal encore brûlant ; la bénédiction de l'objet par des oracles qui l'ont imprégné de leurs énergies conjointes ; la cérémonie d'attribution originelle au premier Catalyseur… et maints évènements qui ont parsemé l'histoire de l'amulette au cours des derniers siècles. Je sais aussi comment l'entretenir, purifier et recharger les cristaux, et me prémunir de la convoitise qu'un tel objet peut susciter. Il me revient de droit, pourtant je ne peux pas croire qu'il soit enfin entre mes mains.

J'apprendrai bientôt les mécanismes subtils de l'Origar et à entrer en symbiose avec lui, comme je le fais déjà avec mes élus. En constatant que je me plongeais déjà dans la profondeur miroitante des cristaux, Farona m'a enlacée et pressée contre le tissu rêche de sa

robe.

— Nous plaçons tous nos espoirs en toi, fille d'Advenis.

2

Point de légende sans épreuves.
La renommée se construit au fil des crêtes, dans la crainte et la sueur.
Là où rôde un spectre d'effroi, quand la confusion tord esprits et boyaux,
s'écrit le mythe de la cité sur l'eau.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

Trois longs mois qu'Advenis fendait les flots de l'océan Austral. Trois mois que le flux ininterrompu circulait dans les pierres et les canaux de la cité-vaisseau, assurant sa progression lente et imposante. La pluie s'était encore intensifiée et ruisselait sur les coteaux Auros, entre les plantations et sur les allées d'une clarté imperturbable. Les bassins étaient pleins, les cypris assuraient l'assainissement de l'eau et le surplus s'écoulait normalement en centaines de fines cascades tout autour des remparts. Dans son sillage, Advenis emportait avec elle quelques dizaines de prédateurs marins, attirés par les remous et les bancs de fretin, ainsi que d'innombrables oiseaux pêcheurs qui fendaient l'air et plongeaient dans cette émulsion de vie. Cette faune faisait assez peu de cas de l'humidité ambiante et poursuivait son cycle perpétuel en sautant sur toutes les opportunités de se nourrir.

Sans l'aide des astres pour s'orienter, les navigateurs s'en remettaient totalement à leurs cartes, aux courants, aux vents ainsi qu'au potentiel de résonance des continents. La majorité d'entre eux étaient formés pour capter ces forces physiques élémentaires – cursus parallèle à celui des sensitifs. La masse des plaques continentales était un repère aussi fiable que l'étoile polaire, dissimulée derrière la couche nuageuse. Par moments, un rayon perçait au large, posant son faisceau blafard sur l'étendue sombre et agitée. D'après sa teinte, on devinait de laquelle des deux lunes il émanait, ce qui confirmait ou non le cap à adopter. En plein jour, le soleil était plus facile à deviner au-delà de la cloche nébuleuse, mais ces indications demeuraient très approximatives. Par prudence donc, l'un des oracles consacrait exclusivement ses dons à aider les navigateurs dans cette tâche primordiale. Contourner les hauts-fonds et les écueils, utiliser les principaux flux océaniques comme courants porteurs, éviter les systèmes dépressionnaires trop importants… L'anticipation était indispensable.

Au matin d'une Ryël à nouveau pleine, les éléments s'exprimèrent encore davantage. Plus que ce qu'aucun habitant avait pu connaître. Le vent cognait la chair et le roc par rafales cinglantes. Les

bourrasques distribuaient des paquets de mer dans tous les coins de la cité. On ne savait plus très bien du ciel ou de l'océan lequel se déversait sur Advenis. Si les membranes des ruches d'habitation isolaient toujours parfaitement les alvéoles, leurs occupants ne pouvaient ignorer ni le grondement du vent qui s'enroulait autour des façades ni le crépitement sonore de l'eau contre l'eau, résonnant dans toute la structure autant que dans leurs corps. Les Advènes n'en étaient pas moins confiants en leur technologie. La ville avait été conçue pour tout affronter jusqu'à la fin, le Cénacle les menait sur une Voie sûre et l'essaim était sur le pont pour parer à tout imprévu. Du moins avaient-ils appris à s'en persuader. Toujours est-il que ce matin-là, personne ne s'aventurait à l'extérieur.

Les dimensions proprement titanesques d'Advenis la différenciaient des vaisseaux de taille plus modeste par son comportement en cas de forte mer. L'effet de roulis, même sur les meilleurs navires de guerre des peuples insulaires ou les goélettes agiles des pirates des mers du sud, était une contrainte impossible à éliminer. Bien sûr, des matelots confirmés développaient une démarche chaloupée destinée à compenser les inclinaisons du pont, bien sûr le barreur s'efforçait au mieux d'épouser les creux et les crêtes de la houle, mais rien ne pouvait empêcher le ballottement de la coque, comme une coquille de noix, entre les humeurs d'une mer formée. La taille du vaisseau elle seule pouvait en diminuer l'ampleur. Plus le navire était grand, long et large, plus il pouvait encaisser les variations du plan d'eau sans broncher. Ainsi, les creux ordinaires de trente à cinquante pieds que proposait l'océan furieux ne risquaient pas de faire frémir Advenis. Tout juste s'élevaient-ils de quelques coudées au-dessus de sa ligne de flottaison ou, dans le pire des cas, des gerbes timides se soulevaient-elles jusqu'au pied des remparts, poussées par un courant ascendant. D'ordinaire, aussi colérique que puisse être l'océan, il ne perturbait en rien l'équilibre du vaisseau ; le sol d'Advenis ne déviait pas de l'horizontale et ses passagers pouvaient s'y déplacer comme sur la terre ferme. Seuls les individus les plus sensibles – Éndin en tête – parvenaient à percevoir les infimes variations de vitesse, les tensions exercées sur la coque ou les vagues venant s'écraser contre les flancs de cette île mouvante. Jusqu'à ce matin-là, la stabilité d'Advenis n'avait jamais été source d'inquiétude.

L'oracle rattaché au poste de navigation s'était alarmé juste avant l'aube. Dans sa transe divinatoire, mêlé à une langue connue de lui seul, un mot était toutefois arrivé aux oreilles des gardiens de l'Œuf.

— Warkën ! avait-il crié entre deux spasmes anormalement violents.

Warkën, la vague scélérate ! Celle que les mythes primitifs

présentaient comme une destructrice, brisant et engloutissant tous ceux qui avaient le malheur de croiser son chemin. Les contes que les familles de marins se transmettaient depuis ces temps oubliés allaient même jusqu'à lui attribuer une volonté propre, indépendante des éléments qui étaient censés l'avoir formée. Aussi, l'alerte ne passa pas inaperçue.

Après avoir fait reprendre conscience à l'oracle, l'avoir apaisé et hydraté, un messager avait couru sans délai jusqu'à la tour de navigation.

Cette crainte ancrée en eux depuis l'enfance figea d'abord les navigateurs. Terrifiés à l'idée de ce monstre marin, à l'image morbide que leur imagination avait pu forger, ils eurent besoin de quelques instants pour prendre conscience que Warkën n'était peut-être pas qu'un mythe. La parole d'un oracle méritait toutes les attentions.

Ils avaient déjà lutté toute la nuit contre une mer grossissante, et Advenis commençait, pour la première fois de son existence, à donner de la gîte. Aucun d'entre eux n'avait connu un plan d'eau aussi perturbé. Au loin, la limite verticale des remparts ne jouait plus seulement avec les formes sombres et cotonneuses des nuages, mais s'enfonçait de temps à autre sous la ligne d'horizon. Vision inédite pour un Advène, on pouvait observer les reliefs aléatoires de l'océan depuis l'intérieur même de la cité. Nul besoin de monter sur le chemin de ronde. Les creux étaient désormais suffisamment hauts et espacés pour donner une inclinaison à Advenis.

Impensable ! avaient songé les principaux concernés.

Sur l'océan d'un noir angoissant se dessinaient des frises d'écume blanches arrachées aux crêtes par le vent. Les trains d'ondes allaient et venaient en tous sens, se croisaient, se heurtaient et s'associaient parfois en des murs deux fois plus hauts.

— Quelle force est à l'œuvre, là-dessous ? grogna le commandant avant de faire signe aux opérateurs de maintenir le débit des canaux. Il ne faut surtout pas ralentir. Foutre ciel ! Aucun cap n'est préférable à un autre dans cette mélasse.

En effet, il aurait pu demander au quart-arrière de modifier l'inclinaison des gouvernes, afin d'affronter face à face les creux qui l'inquiétaient sincèrement, mais ceux-ci venaient de toute part, de façon imprévisible et désorganisée.

— Si Warkën déboule à bâbord ou à tribord, ils feront moins les malins, nos chers bâtisseurs. Allez me chercher le Catalyseur !

— Liguïa est déjà là, Commandant.

Le second s'effaça de l'embrasure pour laisser apparaître la chef de l'essaim, trempée des pieds à la tête. Le volume imposant de ses boucles rousses s'écrasait sur ses épaules sous le poids de l'eau.

Derrière elle, une demi-clarté orageuse dessinait sa silhouette athlétique et engagée. Les bourrasques ne faiblissaient pas, à l'instar des trombes d'eau qui tantôt s'abattaient comme des cascades, tantôt balayaient les environs dans un déplacement horizontal.

— Annoncez-moi la couleur, Novig, lança-t-elle, pressentant l'urgence de la situation.

— Voyez vous-même !

Le commandant désigna la proue et les collines liquides qui se formaient au-delà. Liguïa analysa brièvement les conditions épouvantables qui l'avaient conduite à les rejoindre au poste de navigation, ainsi que ce qu'elle savait d'Advenis, avant de reprendre :

— C'est un problème ?

— Si on met de côté qu'une mer comme ça n'a rien de naturel, non. Advenis devrait pouvoir y résister. La population risque simplement d'expérimenter de légères nausées. En revanche…

L'homme se gratta la tête, ne revenant pas de ce qu'il s'apprêtait à annoncer.

— Eh bien ?

— Warkën pourrait bien en devenir un, de problème.

Sous l'effet de ce seul mot et de son bagage funeste, la respiration du Catalyseur se bloqua instantanément, puis Liguïa étudia les visages qui se trouvaient autour d'elle afin de jauger la gravité de la situation.

— L'oracle ?

— Affirmatif.

Il existait des réflexes ancrés dans l'ADN d'un Catalyseur au terme de longues années d'entraînement et d'expérience, et cet instant faisait précisément appel aux ressources qu'elle seule pouvait mobiliser. Liguïa sembla se replier sur elle-même très brièvement avant de faire face à l'océan. Lui qui les portait depuis des années, qui assurait même leur subsistance de bien des manières, devenait soudainement une menace. Un ennemi ?

— Je regroupe l'essaim, ils sont déjà prévenus. Vous… Faites ce que vous savez faire de mieux, gardez la cité à flot ! Nous vous informerons quand nous en saurons plus.

Sous les regards incrédules du commandant, de son second et de la poignée de navigateurs et messagers qui se trouvaient là, dans leur tourelle sujette aux courants d'air, Liguïa détala d'un pas leste dans l'escalier extérieur.

— Alors, vous aussi vous avez senti ça ? héla Sumnio en rejoignant ses compagnons au pied de l'Œuf.

Il était suivi de près par Vitaïni, le visage tout aussi endormi que lui et les cheveux en désordre. Páthin garda pour lui une blague graveleuse à leur encontre. Ageîn, les traits graves et selon toute

vraisemblance un peu barbouillé, répondit :

— À moins de dormir dans un hamac, je ne vois pas comment ce balancement aurait pu nous échapper.

— Nan, rustaud ! Pas ça. On a tous compris qu'on navigue en pleine tempête, que mère nature nous prouve notre insignifiance. J'évoquais l'appel de la chef ; c'est la première fois que je la sens si inquiète.

Tous avaient effectivement reçu le signal de regroupement. Avant cela, certains s'étaient naturellement mis en route, guidés par un instinct bien difficile à expliquer. Le moins que l'on pouvait dire, c'était que les vibrations envoyées par Liguïa étaient nerveuses, instables et puissantes.

— Il y avait un lien avec l'océan, si j'ai bien perçu son message, compléta Éndin, aussitôt corroborée par Vitaïni qui nouait le fagot qui lui servait de chevelure.

— En effet, un truc énorme est en train de gonfler au loin. Aujourd'hui, l'eau se veut cinglante, bouillonnante, déflagratrice. Elle réveille des forces restées assoupies des siècles durant, et nous sommes sur sa route…

Elle acheva sa phrase dans un grognement qui lui était propre, ponctué d'un couinement animal traduisant toute la crainte que les éléments instillaient en elle. Aucun des élus n'osait prononcer le nom que tous avaient pourtant en tête. La gravité lisible sur leurs fronts n'avait pas besoin de mots pour être exprimée. Toujours désireux de partager son expérience de routard, Téohem s'avança et, de sa voix caverneuse, improvisa le récit de son passage dans les archipels du Sud.

— Une montagne de mer qui ferait passer les mâts des plus gros vaisseaux pour des brindilles. Des pentes telles qu'elles vous font perdre jusqu'à la notion d'horizon. La scélérate jaillit des profondeurs sans crier gare, s'élève et se forme en quelques secondes, puis s'abat dans un fracas terrible. Imprévisible. Diabolique. Le courroux des dieux. Si vous y survivez, vous ne mettrez plus un pied sur un navire. Voilà en quels termes les marins les plus vaillants des bouges d'Entoch évoquent le phénomène. Une vague qui se brise en pleine mer et qui disperse les miettes de leurs bateaux ! Il y a de quoi entretenir le mythe, pas vrai ?

— Au cas où tu l'aies pas remarqué, Logré, on a déjà les chocottes.

Páthin avait parlé tout bas, bougonné pour lui seul, mais au nom de toute l'équipe. La vérité était qu'il ne parvenait pas à capter la moindre prévision. Un oracle y serait parvenu et pas lui ? En retrait, Kũraw semblait absent, absorbé par l'univers des cordes, accessible de lui seul.

— Warkën n'a rien d'un mythe, trancha Scirel, inconscient des

superstitions que ses compagnons vouaient à ce nom. Aussi rare soit-elle, elle n'est que la résultante de vecteurs mesurables. Un peu comme l'apparition de la vie, qui n'avait qu'une chance infime de se développer sur notre planète. Mais voilà, tous les facteurs étaient réunis : le carbone, l'eau, la bonne température, la bonne gravité… Warkën se nourrit elle aussi d'éléments multiples, et même s'ils sont rarement présents simultanément, cela a bien dû se produire. Les mythes doivent bien naître quelque part, n'est-ce pas ?

Le théologien acquiesça en silence.

— Des vents suffisamment forts, continua l'érudit, sur une durée prolongée et une surface d'océan importante, peuvent effectivement générer les creux et les crêtes auxquels nous assistons en ce moment. Les rides formées par les vents se chevauchent et s'assemblent pour former des trains de houle organisés, linéaires et réguliers, qui se contentent de traverser l'océan en ondes structurées parfaitement lisibles. Contrairement à ce vecteur mesurable, qui n'est rien d'autre qu'une transmission d'énergie d'une particule d'eau à sa voisine, et dont les ondes ne se briseront pas avant de rencontrer un obstacle, les vagues scélérates s'élèvent bien plus haut et cassent sans raison apparente. Les forces conjointes de courants de surface, une association malheureuse de plusieurs ondes déjà importantes se chevauchant ou se heurtant, d'autres forces, plus malignes encore… Allez savoir ! Si certaines vagues scélérates atteignent souvent une centaine de pieds, les légendes prêtent à Warkën des dimensions plus terribles encore.

— Une centaine de pieds n'aurait pas de quoi inquiéter Advenis, observa Eloka.

— En effet. Tout juste la ralentirait-elle en se heurtant à ses flancs. Il se trouve qu'aujourd'hui plusieurs trains de houle se croisent, et certains sont supérieurs à la normale. Nous sommes déjà à peu près dans cet ordre de grandeur de cent pieds. Il va sans dire qu'avec des creux et des crêtes de cette ampleur, une vague scélérate serait proportionnellement menaçante. Le rapport est ordinairement de deux à trois fois celui de la hauteur de la houle. Si Liguïa s'alarme, c'est que nous pouvons nous attendre, en cas d'apparition d'une vague scélérate, à un mur d'eau de l'ordre de 200 à 300 pieds. Et ces vagues sont rarement solitaires !

— Warkën, murmura Coman qui ne perdait rien de l'échange.

— 300 pieds ? s'alarma Sumnio. Donc, capable de submerger Advenis ?

— Assez largement, oui.

Un silence angoissé parcourut l'essaim pendant de longues secondes. Les gouttes épaisses qui s'abattaient sur eux possédaient soudainement un goût amer. Jusqu'à ce que Liguïa les rejoigne enfin,

visiblement marquée par la nouvelle, mais remontée comme jamais. Lorsqu'elle leur confirma la vision de l'oracle, mentionnant Warkën sans réserve, Páthin râla de plus belle. Tous les voyants et les précognitifs n'étaient décidément pas câblés de la même manière. Il y avait urgence, l'essaim devait prêter main-forte aux navigateurs afin de traverser cette menace sans encombre. Aussi leur chef s'efforça-t-elle de mobiliser ses troupes.

— Nous allons prendre position dans les jardins Éoles. Les champs telluriques devraient nous abriter du plus gros de la tempête, le temps que nous trouvions…

Une solution ? Un moyen de protéger la cité ? Où Warkën frapperait ?

Le Catalyseur peinait à trouver les mots justes. Pour une fois, elle aussi nageait en pleine incertitude. Au pas de course, ils empruntèrent donc l'allée Esàti en direction de la proue. En quelques foulées toniques, Vitaïni vint se placer à la hauteur de sa meneuse, suivi de son fidèle compagnon porcin.

— Ça se rapproche.

Si sa voix chevrotait légèrement, cela était moins dû à un essoufflement qu'à un réel pressentiment.

— Tu peux être plus précise ?

— Compliqué, ça, chef. Beaucoup de mouvement tout autour. Des volumes d'eau considérables, et le vent n'arrange rien.

— Mais ça va nous tomber dessus, n'est-ce pas ?

— Warkën va se montrer. Sûr ! L'endroit exact m'échappe…

— OK. À nous de limiter la casse alors. Concentre-toi et essaie d'affiner tout ça. Compris ?

Tout en parlant, Liguïa se focalisait sur le lien entre Vita et Éndin. Cette dernière devrait aider l'élémentaire à entrer en symbiose avec l'eau.

— Je vais me poster sur le chemin de ronde, il faut que j'en voie le plus possible.

— Dans la tour de navigation, je préfère.

— Non, Liguïa. Les remparts ! Je dois être au plus près de l'élément.

Le ton de Vitaïni ne laissait pas le choix au Catalyseur. Quand l'élémentaire décidait quelque chose, autant essayer de tenir tête à Bourpigne.

— Je l'accompagne !

Ageîn trottinait à la droite de Liguïa, contrôlant par-dessus son épaule, toutes les trois à quatre foulées, que leurs compagnons les suivaient bien. Le gardien de l'essaim se voulait ferme, lui aussi. Liguïa se contenta donc de hocher la tête. Dans son esprit commençait à se dessiner un plan. Une ébauche, tout au plus, mais c'était tout ce dont ils disposaient pour le moment. Dans ces circonstances, elle ne

pouvait que se fier à son élémentaire. Sans cesser d'avancer sur les dalles de calcaire inondées, elle vociféra afin de couvrir la colère du vent :

— Changement de plan, vous autres. Tous au poste de navigation. Ageîn, Éndin et moi serons aux remparts, derrière Vita.

— Uss ! tonnèrent-ils de concert.

— Kũraw, frère, tu es avec moi ?

Celui-ci braqua son regard dans la direction de sa jumelle. Un regard déterminé, comme elle en avait rarement vu chez lui. Bien. Il avait pris toute la mesure de la situation, elle pourrait donc compter sur lui.

— *J'assurerai le lien*, sembla-t-il lui renvoyer afin de la rassurer.

Ils traversèrent les jardins, avec au-dessus de leurs têtes les corbeilles suspendues, copiées sur l'architecture des oiseaux tisserins, qui se balançaient à peine sous l'assaut des bourrasques. Liguïa aperçut en contre-plongée les visages vieux et sereins de quelques Alephs. Ils franchirent ensuite le pont Esàti, sous l'arche duquel un canal drainant atteignait presque son niveau maximal, puis débouchèrent enfin dans les champs d'oyats, étendue bosselée et déserte où se dressait le poste de navigation, seul et isolé, comme un phare dans le tumulte du ciel. Au pied de la tour de granit rose, ils se séparèrent.

Lorsque, quelques minutes plus tard – le temps qu'ils franchissent les quelques deux cents marches glissantes –, le commandant vit débarquer les deux tiers de l'essaim dans l'espace exiguë de la timonerie, il se sentit d'abord dérangé dans ce qu'il estimait être son domaine, son fief, mais aussi profondément soulagé de les savoir tous là à ses côtés. Presque tous. Au loin, à l'endroit où les élus braquaient désormais leurs regards, il constata qu'une silhouette gravissait l'escalier intégré à la muraille. Vitaïni, selon toute logique. Plus elle prenait de la hauteur, plus ses déplacements étaient précautionneux ; c'est qu'il devait y avoir un vent à décorner les bœufs à l'approche du chemin de ronde. Pourtant, seule l'élémentaire avait une chance de ne pas se faire happer par une rafale, une fois là-haut.

Les navigateurs avaient beau être étrangers à l'essaim et à cette forme de magie qui liait ses membres, ils purent tous percevoir la concentration, l'extrême attention que ces derniers dirigeaient vers leurs quatre compagnons restés à l'extérieur. Une connexion intangible, dont les vibrations saturaient néanmoins la distance qui séparait les deux groupes. Comme pour montrer qu'il était prêt à assumer son statut de suppléant, Kũraw vint se positionner à côté du commandant, focalisé autant sur les cordes que sur la fréquence de sa sœur.

3

L'onde galope, bondit et se cabre.
Un nouveau fauve pour les dresseurs de grains.
Au front, les enfants d'Etügen, sur le pont comme leur capitaine.
Prendre des gifles, lire la cavalcade
L'accepter en soi pour ne jamais céder de terrain.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

La longueur de corde de trensil emportée par Ageîn était juste suffisante pour assurer Vita. Au pied des remparts, veillant à ce que ce lien reste suffisamment tendu pour ne pas la perdre, mais pas trop afin qu'elle conserve sa liberté de mouvement, le maître d'armes ne pouvait plus voir celle qui prenait tous les risques. Il se contentait de la ressentir, grâce notamment à leur Catalyseur qui criait ses encouragements. En face de lui, la muraille solide et vibrante d'énergie, l'assemblage improbable de blocs de calcaire aux formes hétéroclites apparaissait, comme toujours, inébranlable. Pourtant, les autres pensaient sincèrement que l'une de ces vagues pourrait en venir à bout. Inimaginable !

La pluie fouettait le visage du gardien. Qu'est-ce que l'élémentaire devait ramasser là-haut ! La corde tendue dansait imperceptiblement dans les nappes d'eau vaporisées par le vent, et disparaissait avant le sommet, comme effacée par l'atmosphère. Tant que la tension des fibres de trensil était là, Ageîn maîtrisait quelque chose. Par moments, des litres d'eau de mer s'abattaient non loin, transportés par des forces contre lesquelles il semblait vain de lutter. Et pourtant, l'une d'entre eux était prête à dompter ces éléments qui l'avaient forgée. Vitaïni Essen, l'élue de la Terre-Mère, ne craignait ni les océans ni les vents. Mais qu'en était-il de Warkën ?

Unies dans le dos du maître martial, Liguïa et Éndin faisaient corps pour maintenir la cohésion de l'essaim. La première assurait le pont entre le groupe resté en retrait, amalgame lumineux et multicolore intense, et l'aura isolée qui irradiait d'un blanc cristallin. En pensée, elle assista au déploiement d'innombrables fibres ramifiées qui plongèrent dans les eaux sombres de l'océan, comme si Vita décuplait ses attaches avec l'élément eau. Un spectacle visible d'elle seule, mais qui ne cessait jamais de la surprendre. Éndin, quant à elle, projetait son don exclusivement vers l'élémentaire et, par extension, vers les flots rugissants. Elle mit à disposition de Vita sa sensibilité hors du commun, lui permettant de capter au mieux les humeurs de l'océan. Ensemble, elles accédèrent à cette fameuse mémoire élémentaire, que

très peu d'êtres humains étaient parvenus à toucher du doigt. Avec un effort de concentration synchrone, Vitaïni et Éndin visualisèrent non seulement les mouvements erratiques des trains de houle et des courants profonds qui étaient à l'œuvre à cet instant précis, mais eurent également accès à l'ADN des tempêtes, de leur origine jusqu'à leur déchaînement, et ce, depuis la nuit des temps. Dans l'identité complexe des mouvements marins, elles identifièrent et isolèrent l'ensemble des vagues scélérates. Les circonstances de leur apparition, les facteurs aggravants et la variation de leur comportement en fonction des conditions atmosphériques. L'étendue océanique environnante se dessina alors dans leur esprit comme une carte maritime associant toutes ces probabilités à la trajectoire d'Advenis. Les deux femmes venaient de lier le passé de Warkën à l'instant présent, la menace imminente à leur capacité d'en réchapper. Car oui, il y avait bien un potentiel d'action, et là bas, à portée de vue dans la tour de granit rose, le reste de l'essaim et les navigateurs se tenaient prêts à réagir.

À elles trois, Liguïa, Éndin et Vitaïni fusionnèrent littéralement avec l'élément eau, au point que celui-ci, malgré ses fourbes tentatives de dissimulation, leur livre ses intentions. Fouettée par des grains de plus en plus lourds, Vita s'agrippait au parapet, dernier obstacle avant le vide et la surface irrégulière des flots. Elle inspirait et expirait au rythme des creux et des crêtes qu'elle parcourait autant des yeux que du cœur. Ce mouvement naturel, essentiel, était inscrit en elle et résonnait en chacune de ses cellules. Elle aurait pris un plaisir indicible à plonger dans cette orgie élémentaire si l'essaim et la Prophétie n'avaient pas eu besoin d'elle. Dans son dos, elle sentit tout le poids et l'inertie d'Advenis, que sa frêle silhouette prolongeait en une figure de proue intrépide. Elle glissa virtuellement dans les pentes lissées par la gravité, se laissa porter par les courants ascendants jusqu'aux lignes les plus hautes, avant de caresser l'écume moussante du creux de la main. L'amour qu'elle ressentait pour l'eau n'avait d'égal que la crainte qui animait les autres élus et qu'elle pouvait logiquement ressentir ; un mélange étrange qui l'aida à voir plus loin, à anticiper ce que l'océan leur réservait. Poussée par l'omniprésence de Liguïa dans ses pensées, son attention fut attirée par un point lointain, confusion de futur proche et de calculs intuitifs, qui s'illuminait dans la tourmente. Soudain, c'était comme si les nuages s'étaient concertés pour s'écarter et laisser passer un large rayon de soleil, dans le seul but de lui indiquer cette zone perdue dans un océan infini.

Un quart bâbord.

L'information imprégna sa conscience et résonna immédiatement dans celle de Liguïa, qui avait vu à peu de choses près la même carte

se dessiner. Par sûreté, Vitaïni retourna côté cité et se pencha par dessus le garde-fou, surprenant Ageîn par le mou ainsi donné à la corde. Elle indiqua une direction qui correspondait à ce que Liguïa avait elle-même perçu.

Au même instant, dans la timonerie, Páthin fut ébranlé par le poids d'une vision inattendue, au point d'en perdre l'équilibre.

L'intense clarté du rayon tranche avec le paysage sombre et agité. L'océan tout entier s'apprête à s'exprimer à cet endroit. C'est alors que plusieurs ondes s'assemblent et gonflent l'une des crêtes. Une force insoupçonnée venue des profondeurs projette un volume d'eau considérable à la verticale, si haut que la vague n'aura d'autre choix que de s'enrouler pour briser. Deux fois la hauteur des remparts ! Et large d'autant. Elle disloquera le mur d'enceinte et ravagera l'intérieur des terres. Puis d'autres viendront à sa suite, ses jumelles, pour achever le travail…

Alors que le voyant allait s'effondrer, Sumnio le soutint et l'accompagna vers le sol, où il put s'asseoir. Certaines prémonitions l'attendaient naturellement, comme suspendues dans une dimension où il n'avait qu'à les cueillir, fouiller consciemment l'avenir ; d'autres s'imposaient à lui de façon troublante. C'était le cas de celle-ci. Páthin partageait enfin ce qu'avait vu l'oracle. La menace était imminente.

Au loin, le Catalyseur regardait dans leur direction. Intensément. Autour de son cou, elle put sentir la chaleur de l'Origar qui l'aidait dans sa tâche.

Son jumeau reçut les coordonnées en même temps que le voyant, encore étourdi et adossé contre le mur. Ils se consultèrent d'un regard entendu et, sans la moindre hésitation, Kũraw se tourna vers Novig :

— Un quart bâbord, Commandant. Warkën s'élèvera dans ce sens.

Avec ses deux mains dressées, paumes vers son visage et lui-même tourné dans la direction indiquée par Vita, il mima le mouvement de la vague qui s'élancerait vers eux.

Le commandant n'avait pour ainsi dire aucun cap logique à suivre, dans cette mer erratique. Warkën pouvait aussi bien débouler sur leur flanc que les prendre à revers ; il avait beau contrôler le plus gros bâtiment que ces mers aient porté, il restait, en tant que simple navigateur, totalement impuissant. Sa seule certitude était que le temps jouait contre eux. Alors, connaissant les prouesses dont étaient capables ces onze-là, il ne chercha pas à comprendre comment l'élémentaire en était arrivée à cette déduction, ni même à entrer dans un débat pour lequel il n'aurait aucun argument à avancer. Le navigateur en chef se contenta d'un regard absent vers les 22,5 degrés bâbord, vers l'horizon de cet océan qu'il ne reconnaissait plus très bien, puis, d'un hochement de tête ferme et silencieux, ordonna à ses adjointes de lancer les manœuvres.

Sans attendre, avec déjà en tête le message qu'elles transmettraient au quart-arrière, les deux timonières s'isolèrent dans les sémaphores situés sur chacune des ailes du poste de navigation. Sortes d'extensions ovales rattachées à la structure principale de la tour, suspendues dans le vide et ouvertes sur l'arrière, les sémaphores permettaient de communiquer les ordres de navigation aux manœuvres des gouvernes. Les postes d'observation des timoniers arrière se situaient à près d'une demi-lieue de là, aussi leurs signaux devaient-ils être les plus clairs possible pour être bien compris à travers la tempête.

Dans des mouvements sûrs, maintes fois répétés, les deux femmes – les missions de communication étaient souvent confiées aux femmes – alimentèrent les veilleuses en huile végétale et orientèrent les lentilles dans la direction voulue. Une fois ravivées, les flammes jetèrent une lueur chaude et dansante jusque sur les visages des élus qui assistaient pour la première fois d'aussi près à une manœuvre. Elles replièrent ensuite les miroirs afin de condenser la lumière qui jaillit d'un trait véloce en perçant les bourrasques et les ondées pluvieuses. Avec l'expérience, elles pouvaient presque visualiser le trajet du faisceau lumineux qui naissait dans le sémaphore et, à quelques dizaines de mètres près, viser le point exact où se situait leur destinataire. Par de brefs signaux sonores connus d'elles seules, elles se synchronisèrent et entamèrent simultanément la transcription du message, en occultant de temps à autre, plus ou moins longtemps, le faisceau lumineux qu'elles émettaient. L'une en direction du quart arrière bâbord, l'autre du quart arrière tribord.

En substance, les deux communications étaient rigoureusement identiques, puisqu'elles exprimaient le résultat escompté, à savoir le nouveau cap à suivre, mais elles impliquaient des manœuvres différentes selon qu'on se situait d'un côté ou de l'autre du vaisseau. Il revenait donc aux timoniers arrière de traduire convenablement les directives de leur commandant et de disperser leurs ordres aux centaines de barreurs qui œuvraient dans les cales en activant les gouvernes. Pour ce faire, les timoniers s'appuyaient sur une autre série de signaux lumineux ainsi que sur une poignée de messagers crieurs qui devaient respecter à la lettre et à la seconde près les consignes venues de la proue. Les barreurs n'avaient plus qu'à obéir aux signaux, certes, mais avec cent cinquante gouvernes de chaque côté, ils pesaient un poids considérable dans la bonne progression de la cité. Les changements d'inclinaison des gouvernes devaient intervenir au bon moment et reprendre leur position neutre bien avant qu'Advenis n'ait terminé sa rotation. Sa forte inertie faisait le reste. Quelques secondes de trop, ou des oppositions trop franches à la surface, et la

géante pouvait dépasser le cap souhaité de plusieurs degrés. Il fallait alors corriger dans l'autre sens, et répéter toute la procédure. Autant dire que dans les circonstances présentes, avec un monstre marin menaçant de s'abattre sur leur civilisation de nomades, chaque mouvement devait être maîtrisé à la perfection.

Et c'est ce qui opéra, puisqu'au bout de longues minutes, les élus présents dans la tour de navigation purent constater qu'Advenis commençait à tourner. Seule la lueur blafarde du soleil levant, derrière le voile gris, leur offrait un repère fiable. Les navigateurs, eux, se fiaient à leur sensibilité, tels des compas humains calibrés sur le nord magnétique gradué jusque dans leur chair.

Achèveraient-ils la manœuvre à temps ? Sur le lointain, une surface étonnamment calme rompait avec le chaos observable partout ailleurs. C'était là. Là que Warkën frapperait. Une affaire de minutes. Le monstre devait rager que ces humains minuscules soient parvenus à prédire son apparition. Son courroux n'en serait que plus violent.

— À quelle puissance tournent les champs telluriques ? questionna le commandant.

— 70 %.

Le regard balayant la distance qui les séparait de la zone d'impact, Novig estima les forces en jeu au cours de cet affrontement, puis perdit son flegme habituel en rugissant :

— Il nous faut plus de vitesse. Poussez-les à fond, immédiatement !

Avant que le timonier préposé aux champs n'ait eu le temps de réagir, c'est le commandant lui-même qui se jeta sur la jarre contenant les galets de vitesse. Trois gros galets, pour exploiter les 30 % de capacité restants – les petits galets, eux, servaient à ralentir –, qu'il laissa tomber dans le puits étroit à destination des canotiers. Les pierres filèrent à la verticale au cœur de la tour de granit rose, puis s'enfoncèrent dans les profondeurs du vaisseau en dansant les unes autour des autres sous l'effet de leurs attractions respectives. Rebondissant sur un tapis de mousse, le message s'immobilisa sous les yeux du veilleur en poste.

En bas, les opérateurs des canaux moteurs comprirent instantanément l'urgence et réagencèrent les deux blocs massifs servant de robinets. Ouvrir à fond le débit du canal principal était inédit, mais si le commandant l'exigeait… Il fallait cependant s'attendre à des répercussions sur les structures annexes ; débordement des canaux de drainage, digues cédant sous la pression, etc. En quelques secondes, dans la chaleur moite des souterrains, les canotiers déplacèrent donc les deux blocs de calcaire, de près de quatre tonnes chacun, modifiant ainsi subtilement leurs interactions avec la structure globale. Les champs de force libérèrent tout leur potentiel en

avalant plus vite encore les morceaux d'océan qui s'engouffraient dans les entrailles d'Advenis. Subitement, le bruit devint plus assourdissant que jamais. Postés sur leurs passerelles de cordes, à une centaine de pieds au-dessus du lit du canal, les canotiers observèrent, attentifs et subjugués, la pleine expression du muscle de leur vaisseau. Ils étaient bien les seuls à pouvoir évaluer la quantité d'eau qui circulait sous leurs pieds : au cours de la manœuvre spectaculaire qu'ils s'apprêtaient à vivre, Advenis avalerait et recracherait chaque minute l'équivalent en eau de son propre volume. L'océan était son moteur et courait dans ses artères. Une fois de plus, les hommes et les femmes œuvrant au cœur du vaisseau eurent une pensée émue pour les bâtisseurs originels.

Au sommet de leur tour, seuls les navigateurs ressentirent l'infime accélération du vaisseau. Les dés étaient jetés, ils avaient fait leur part. Désormais, ils pouvaient s'en remettre à la Prophétie, et espérer que les élus ne failliraient pas à leurs espoirs.

Pendant toute la durée de la manœuvre, Vitaïni resta connectée à ce point lointain, à cette créature marine que tous les Hommes craignaient. Ils la craignaient sans la comprendre. Warkën ne s'élevait pas sans raison, elle était le point d'orgue du courroux d'Etügen, son ultime expression sur les mers. Car les oracles n'étaient pas les seuls à avoir perçu la Prophétie. Non, celle qui les avait vus naître captait elle aussi cette survie potentielle de l'humanité, mais cela était contraire au cycle qui la façonnait depuis des millénaires. Elle devait repartir sur des bases saines. La Refonte Globale marquerait un nouveau départ. Depuis toujours, des forces s'opposaient ici bas, et chacun devait essayer de survivre. Grâce aux Advènes, les humains pourraient peut-être s'en targuer. Encore devaient-ils résister à la scélérate.

Lorsqu'elle vit les sémaphores scintiller sous les paquets de mer qui tentaient de les étouffer, l'élémentaire sut que son message était passé. Bien, premier point réglé. Si Advenis ne l'attaquait pas de front, Warkën ne ferait qu'une bouchée d'elle. Dans une poignée de minutes, leur destin serait scellé ; les élus triompheraient ou sombreraient avec leur vaisseau.

Souriant sous les assauts décapants des embruns, elle maintenait son lien intense avec le Catalyseur. Son instinct lui criait de ne le rompre sous aucun prétexte. Ce n'était plus la direction de la vague qui l'inquiétait, mais bien sa taille. Elle dépasserait tout ce que les mythes avaient jamais imaginé. Vitaïni partagea brièvement la vision que Páthin subissait encore, sur le sol salé de la timonerie, et elle aurait largement préféré s'en passer. La proue d'Advenis soulevée par Warkën, cet angle improbable défiant la gravité, les moteurs luttant contre la pente et la crête s'enroulant pour avaler le vaisseau… Ses

mains se crispèrent sur le parapet, l'un de ses ongles se cassa contre la pierre et, pour la première fois depuis son réveil, Vitaïni appréhenda cette épreuve avec horreur.

Il n'y a rien que je pourrai faire. Seule, je n'y arriverai pas.

C'est alors qu'une multitude d'énergies disséminées dans toute la cité se manifesta. Liguïa avait capté sa détresse et attirait son attention sur ces précieuses ressources. Il ne s'agissait pas des nœuds telluriques parsemant les remparts, les canaux ou les allées, non, il s'agissait des énergies abritées par ses semblables. Tous les élémentaires d'Advenis. Jamais elle n'aurait cru qu'il y en eut autant. Ils étaient sortis de leurs abris, de leurs ruches ou de leurs tanières, appelés par le combat que s'apprêtait à mener leur représentante, ou peut-être par Liguïa qui avait anticipé ce besoin. Des dizaines, des centaines peut-être. Discrètes lumières malachite prêtes à étinceler à leur tour, à son commandement.

— *Ils sont là, Vita*, lui transmit le Catalyseur. *Nous sommes tous là.*

Advenis venait juste d'achever sa rotation. Vingt-deux petits degrés qui changeraient tout.

Vitaïni put observer avant les autres le spectacle terrifiant des ondes se rejoignant. Comme si elles s'étaient donné rendez-vous en ce point précis, deux crêtes s'accouplèrent, puis trois, et bientôt quatre, pour enfanter quelque chose qui n'avait plus rien de naturel. Le mur d'eau ainsi érigé contre l'humanité continuait de grandir en venant à leur rencontre. Une onde arrivant en sens opposé ou de biais suffirait à la faire basculer. Warkën sortait enfin de son lit, elle n'avait plus rien d'un mythe, et derrière elle, ses répliques croissaient déjà.

Abrités par le granit de la tour de navigation, Kũraw, Scirel, Téohem, Sumnio, Eloka, Páthin et Coman virent à leur tour les flots se dresser devant eux.

— Puissiez-vous donner raison à nos ancêtres ! articula le commandant, comme une invocation née de son effroi.

Les navigateurs s'éloignèrent de l'ouverture et laissèrent l'essaim face à ses responsabilités. Pressés derrière le dresseur de cordes, dont ils attendaient probablement un miracle, les élus tendaient esprits et énergies vers leur Catalyseur, car ils savaient combien leur unité pouvait être décisive. Même Páthin s'était redressé pour assister à l'accomplissement de sa vision. Par l'intermédiaire de Liguïa, ils étaient tous présents sur cette muraille, à se balancer au rythme des rafales, et Vita pouvait se sentir forte de leurs vibrations.

Tout un tissage d'énergies convergeait vers elle. Celles des élus, et celles des élémentaires. Pour le moment, au pied des remparts, Liguïa tenait bon. Ageîn la soutenait d'un bras et, de l'autre, empoignait la corde le reliant à Vita. Dans le tumulte des grains aveuglants, Éndin

avait échappé à sa vigilance. Elle avait déjà parcouru la moitié de l'escalier pour, vraisemblablement, aller prêter main-forte à Vita. La fragile Éndin. Aurait-elle seulement la présence d'esprit de s'assurer en partageant la corde avec l'élémentaire ? Appuyée contre le gardien, Liguïa tremblait à force de concentration. Le moindre de ses muscles était contracté dans le but de maintenir le lien. Sa respiration elle-même devenait un pont entre la multitude des ressources situées dans son dos et cette figure de proue bien vivante. Ageîn la sentait fébrile, aussi lui prêta-t-il ses jambes, ancrage immuable, sa force et le support de tout son corps afin de tenir le coup. Ils ne voyaient rien des flots, mais ressentaient tout.

La sensitive arriva à point nommé, en s'accrochant dans le dos de Vita, puisque cette dernière avait besoin de toute sa finesse de perception. Les milliards de molécules d'eau, leurs atomes et leurs liaisons, compacts et ligués contre la progression d'Advenis. Vitaïni ressentit chaque flux, chaque tourbillon, ainsi que leur force destructrice. Néanmoins, Warkën allait comprendre que les Advènes aussi étaient soudés. Dans le mur qui s'élevait et ne tarderait pas à s'élancer, l'élémentaire visualisa la trajectoire du vaisseau, devenu frêle esquif. En surface, d'abord, glissant sur la joue de cette vague démesurée, avalant même une petite partie du monstre pour la rejeter dans son sillage, puis en plongée légère, à travers la lèvre épaisse qui voulait les dévorer. Ils n'auraient pas le choix. C'était la transpercer, ou mourir. L'accélération du vaisseau devrait leur offrir l'inertie…

— *Advenis n'a pas une force de pénétration suffisante*, révéla Scirel au moment où Vita imaginait pouvoir passer au travers. *Pas assez effilée. Il faudrait réduire la densité de l'eau.*

Si, dans l'esprit de l'érudit, cette idée signifiait augmenter artificiellement l'oxygénation du mur d'eau, elle se traduisit instantanément chez Vitaïni par le brassage frénétique des molécules qui le constituaient. Agiter l'eau, faire danser et tournoyer ses particules, créer une émulsion… Cela, les élémentaires savaient le faire. Si, ensemble, ils parvenaient à affaiblir suffisamment la structure de Warkën, alors le vaisseau pourrait émerger de l'autre côté.

Alors que la lèvre commençait à plier, largement freinée par le vent qui ne savait à quel camp prêter ses forces, Vitaïni fit appel à ses semblables. Dans le langage des verseurs d'eau, que les canaux et les pierres diffusèrent dans tous les recoins de la cité, elle leur indiqua ce qu'elle attendait d'eux :

— *Suivez mes pensées, frères et sœurs ! Voyez où nous passerons. Oui, un tunnel à travers le monstre. Juste là. Telle est la Voie. Concentrez vos forces et frayez-nous un passage. Faites vibrer l'élément eau comme jamais. Que Warkën devienne effervescente ! Protégez la cité, aussi. Appuyez-vous*

sur les remparts pour cloisonner Advenis. Individuellement, vous savez isoler vos alvéoles, alors tous ensemble, vous isolerez notre cité.

Spontanément, en fonction des compétences qu'ils maîtrisaient le mieux, et comme les ouvriers méthodiques d'une ruche, certains élémentaires se consacrèrent à forer le corps du monstre pendant que d'autres se focalisaient sur l'érection d'une membrane au-dessus de leurs têtes. Par chance, la pluie et les embruns apportèrent suffisamment de matière pour les y aider. La cloche ainsi bâtie n'avait pas la solidité des parois cloisonnant les ruches, mais elle pourrait tenir le temps de la traversée.

Vitaïni prêta sa force élémentaire et son expérience au premier groupe. L'eau leur obéissait en partie. Aussi rageuse que soit Warkën, elle n'était constituée que d'eau, et cela ne jouait pas en sa faveur.

Lorsque la cité-vaisseau commença à s'incliner, tous s'agrippèrent à ce qu'ils purent. Vita au parapet, Éndin à Vita. Ageîn, stable sur ses appuis, soutenait toujours Liguïa et assurait la corde autour de son bras. Le reste de l'essaim était plaqué contre le granit, dans le fond du poste de pilotage. Dans les ruches, les habitants roulèrent vers la poupe, et certains faillirent traverser les membranes de leurs cocons. Les élémentaires qui parsemaient la cité durent trouver arbres, clôtures ou parapets divers afin de se stabiliser.

Au moment où ils projetaient leurs dons au point précis que leur indiquait Vitaïni et qu'une écume blanchâtre semblait naître à l'intérieur de cette lèvre massive, Coman ressentit un abattement profond. Pas vraiment une transe, mais une tristesse cent fois supérieure à ce qu'il avait pu connaître en quittant les siens, quelques mois plus tôt. Warkën éprouvait quelque chose. Il y avait de la souffrance dans ses eaux. Vita et les autres lui apprenaient la douleur.

— Elle porte en elle toutes les âmes qu'elle a prises à ce monde. Tous ces marins… Ils réclament qu'on la pourfende.

Ses compagnons le regardèrent, interloqués. Ils ne pouvaient évidemment pas expérimenter ce que le décorporé voyait, aussi tenterait-il de le leur faire comprendre, s'ils survivaient. Il n'en demeurait pas moins que ce passage, que Vita et ses pairs creusaient à l'intérieur de Warkën, était comme une lame dans la chair d'un homme, comme un boulet dans la coque d'un navire. Ils la blessaient parce que ceux qui habitaient là, dans ses profondeurs insondables, voulaient plus que tout lui faire ressentir tout le mal qu'elle avait causé.

Femmes et enfants éplorés, vous tenez votre revanche !

L'espace d'une seconde, son séjour dans la citadelle de glace revint à l'élémentaire. Sa mémoire primale lui fit revivre cet apprentissage

âpre et exigeant auprès des verseurs d'eau du désert Boréal. Un souvenir précis, celui de son premier combat face au maître de l'eau. Des pics de glace jaillissaient du sol pour freiner sa progression et son mentor glissait avec agilité sur le givre de l'arène. Tout juste Vitaïni parvenait-elle à lancer ses timides gerbes d'eau glacée dans sa direction, qu'il esquivait sans mal.

Au terme d'une matinée entière d'affrontement, alors qu'elle était à bout de forces et tétanisée par le froid, un déclic se produisit. Elle comprit la véritable nature du lien entre l'élément et son propre corps. L'eau n'était pas un outil qu'elle devait apprendre à contrôler. L'outil, c'était elle ! C'était par elle que transitait le pouvoir de l'eau ; la jeune femme n'était rien de plus qu'un canal, un portail au travers duquel l'élément passait de l'inertie au flux, à la vie. Vitaïni avait eu tort de prétendre gouverner l'eau, détenir un quelconque pouvoir sur elle. L'élément possédait déjà ce potentiel énorme, et l'apprentie n'avait qu'à accepter son flux en elle, sentir sa douceur et son fil couler dans chacune de ses cellules pour enfin lui donner la forme à laquelle il prétendait. L'élément était déjà en elle. Vitaïni était l'eau, et c'est le visage marqué, rougi par la poudre glacée de la banquise dans laquelle elle venait de s'affaler une énième fois, qu'elle reçut la révélation. Elle l'accepta, tout simplement, et son maître, souriant avec malice sous sa barbe de stalactites, le comprit avant même qu'elle n'exprime son nouveau pouvoir.

Une fois debout, Vitaïni, maîtresse de l'eau, fit se soulever un pan entier de banquise. Le changement d'état des molécules d'eau, là était son levier, elle les sentait en elle. Par d'infimes vibrations, elle les agita et les échauffa, toutes simultanément, et si vite que l'énorme morceau de glace, redevenant liquide, retomba sur son mentor en une vague submersive. Comme pour clore le combat et valider la formation de son élève, le verseur d'eau ne lutta plus et se laissa emporter sur plusieurs mètres. En se relevant, détrempé, frigorifié à son tour, le vieil homme lui lança un regard admiratif. Il savait qu'un jour elle transcenderait son apprentissage et porterait le pouvoir de l'eau à des niveaux jamais atteints. Si, comme ceux qui l'avaient envoyée dans la citadelle semblaient le croire, elle devenait prochainement l'élue de la Terre-Mère, il n'y aurait rien que son élève ne puisse accomplir.

On ne luttait donc pas contre sa véritable nature. C'est ce que Vita retint de cette réminiscence. L'eau était en elle. En l'attaquant ainsi, Warkën lui prêtait sa force. Le monstre commettait là sa première erreur.

La lèvre s'abattit franchement, comme un pan entier de montagne qui se plierait sous le poids des cieux. Avant qu'elle ne se brise sur la

cité, tout l'essaim s'unit alors à leurs deux figures de proue, courageuses, en première ligne. Vitaïni pesa de tout son poids sur le parapet auquel elle s'écorchait les mains et regarda droit à travers le mur, dans l'émulsion créée pour Advenis, qui s'y engouffra enfin. Il y eut, pendant un bref instant, un climat et une luminosité étranges dans la cité. Un silence inattendu d'abord, sérénité du monde marin, aussi impitoyable soit-il. Au-dessus de la membrane dressée par les élémentaires, une voûte vert sombre et blanche lança partout des reflets brefs et changeants. Une expérience émouvante autant qu'effrayante.

La proue du vaisseau traversa Warkën et ressortit dans son dos bien avant que l'Œuf soit à son tour submergé – la scélérate était énorme, mais pas au point d'avaler toute la cité. Advenis était tellement large qu'elle heurta de plein fouet le volume d'eau n'ayant pas été "assoupli" par les élémentaires. Le choc ébranla la cité et ses occupants, mais cette dernière résista. C'est le monstre qui céda. Ainsi fendue dans sa largeur, Warkën s'affaissa sur le dôme artificiel, et la poupe de son adversaire acheva de l'écraser. Advenis retrouva l'horizontale avec fracas. Lorsque sa partie avant gagna à nouveau le plan d'eau, s'y enfonçant sous son propre poids, les remparts faillirent être submergés, mais l'équilibre fut vite rétabli. La population avait été secouée, mais restait sauve.

Ce que Vitaïni ne vit pas, ce fut la lévitation temporaire de Kũraw, dans la timonerie. Pendant les quelques secondes que dura la traversée, ses pieds avaient quitté le sol, le soustrayant ainsi au balancier infligé au vaisseau. Seuls ses compagnons proches assistèrent à la scène, toujours aussi impressionnés par les rares manifestations de son pouvoir.

Contre toute attente, les vagues suivantes s'aplanirent à l'approche du vaisseau. Les ondes qui les constituaient se séparèrent pour reprendre leurs chemins respectifs. De mémoire de marin, c'était du jamais vu. On ne sut jamais si c'était là l'œuvre du dresseur de cordes ou si Warkën avait sagement décidé de battre en retraite, mais l'euphorie, avec la timonerie pour épicentre, gagna bien vite toute la cité.

En première ligne, l'élémentaire et le Catalyseur s'écroulèrent, éreintées. En attendant les plantes et les dons de guérison de Sumnio, qui les rejoindrait bientôt, Éndin mit à profit ses facultés de magnétiseur pour rééquilibrer les énergies de Vita, puis celles de Liguïa, qui s'était également sacrifiée au cours de cette épreuve. Ageîn, s'il subissait une quelconque fatigue, n'en montra rien.

Dans les heures qui suivirent l'apparition du monstre et le triomphe d'Advenis, le vent cessa et les creux reprirent des dimensions plus

modestes. Seule la pluie maintint son débit généreux. Les Advènes accueillirent cette eau douce en offrant généreusement leur visage aux nuages. La cité, ses allées et ses vergers, ses ruches et ses cultures seraient bientôt rincés de tout ce sel. Les canotiers diminuèrent l'intensité des champs telluriques dès qu'ils en reçurent l'ordre. La structure avait résisté. Les remparts également. Quelques dégâts devraient être réparés à proximité des canaux de drainage, mais le vaisseau était un roc et continuait sa progression. Des scaphandriers furent toutefois déployés sous la coque afin de constater d'éventuelles avaries. Rien. L'alliage avait tenu, prêtant à la croûte terrestre d'Advenis toute sa souplesse.

Il fallut plusieurs jours aux deux jeunes femmes pour recouvrer l'intégralité de leurs forces, et le soutien des autres élus, à tour de rôle à leur chevet, les y aida certainement. Sumnio accorda des attentions toutes particulières à Vita en la recouvrant de la chaleur de son corps ainsi que de son énergie vitale. Liguïa constata avec plaisir que ce nouveau combat les avait soudés davantage. L'essaim gagnait en courage et en puissance à chaque nouvelle épreuve. C'est aussi cela qui permit au Catalyseur de récupérer plus vite que Vita, pourtant réputée comme la plus vaillante de l'équipe, après Ageîn.

Les Alephs attendirent qu'elles fussent tout à fait rétablies pour donner un banquet en l'honneur de l'essaim. Toute la population se réunit alors dans les jardins Éoles afin de célébrer cette victoire et louer, une nouvelle fois, la Prophétie et les bâtisseurs.

Narùpa

1

Témoignage d'un élu malgré lui
Issu des carnets de Téohem Logré

Lors de ma précédente visite, j'étais passé par la voie du sud. La vue y était imprenable. Cette fois, le climat m'a forcé à emprunter l'intérieur des terres de Falésie ; aucune envie de glisser sur la roche et de m'ouvrir le crâne sur les arêtes granitiques. J'en ai profité pour visiter l'ancienne carrière de calcaire dont Milèl m'avait jadis parlé. Voilà des lustres qu'elle n'est plus exploitée, et malgré une végétation abondante qui a repris ses droits, l'empreinte de l'Homme y est encore bien visible. Les terrassements ocre marbrés de chlorophylle, sur plusieurs dizaines de niveaux, témoignent bien des ressources énormes qu'a nécessitées la construction de leur cité. J'ai donc arpenté le chemin des pèlerins, cette ligne de crêtes vibrante des énergies d'Etügen. Il y a des années, ces fameuses forces telluriques, partie intégrante de la culture migéray, ne m'évoquaient strictement rien. Depuis, je m'y suis intéressé, et il se trouve que d'autres civilisations partagent cette science, chacune à sa manière. L'écorce terrestre, les plaques tectoniques et le noyau nous prêtent leur force, et les roches de surface ne sont rien de moins que le prolongement de ce souffle terrestre. Il convient de savoir les manipuler, et certains peuples, comme ici, n'ont rien à envier aux mages des forêts d'Armën.

Dans la vallée conduisant à la cité que j'avais vue émerger du sol, j'ai été subjugué par le décor qui s'offrait à mon regard. Les deux parois montagneuses étaient toujours là, quoique d'apparence plus modeste depuis qu'avait poussé, entre elles, l'imposante Advenis. Le niveau de l'océan, lui aussi accru de plusieurs dizaines de pieds, contribuait à cette impression que la terre s'était tassée. Non, elle cèdait simplement du terrain. Le Grand Déferlement, étape cruciale marquant le point de départ de leur Prophétie, semblait bien se produire, comme annoncé. Voilà cinq années que le ciel rince la terre sans discontinuer, et les précipitations tendent à augmenter. J'ai vu les premières conséquences de ces pluies torrentielles : glissements de terrain, populations déportées, élévation du niveau des océans… Le manque d'ensoleillement influe lui aussi sur les cultures, l'humeur et la santé des Hommes. Je constate des changements inquiétants. Leurs oracles avaient peut-être raison…

Toujours est-il que la cité est là, fière et brillante sous son rideau de pluie. Immédiatement après le fossé, qui s'apparente désormais aux

douves d'un château fort enclavé, se dressent des remparts aussi lisses que le reflet des lunes sur une mer d'huile. En plus d'avoir été polis, les blocs de calcaire sont assemblés au millimètre. Malgré la diversité de leurs tailles et de leurs formes, ils s'élèvent sans qu'aucun de leurs angles ni aucune arête ne dépasse. Une ligne parfaite, à peine courbée, comme si l'une de leurs machines avait poli le tout après assemblage. Pourtant, je sais que non.

L'impression de solidité qui s'en dégage m'impressionne, et l'énergie qui court dans ce mur ne subit aucune perte ; elle est comme prise au piège et contrainte de se réverbérer et de se décupler à l'infini. Cet assemblage minéral, paroxysme de leur science tellurique, est, je viens de l'apprendre, tout sauf hasardeux. Chaque pierre se trouve à un emplacement stratégique, chaque bloc obéit à un mécanisme global de circulation énergétique, à l'image de ces engrenages, courroies, poids et contrepoids destinés à animer un objet qui les dépasse.

L'accès à la cité se trouve juste sous les remparts, qui eux ne souffrent d'aucune ouverture, d'aucune faiblesse. Un pont amovible a été construit là. Je l'ai franchi avec le sentiment de mettre les pieds dans un lieu ami, pour ne pas dire un foyer. Pensée étrange pour le nomade que je suis. Au passage, l'espace creusé entre Advenis et le continent a déjà largement commencé à se remplir. Les grandes marées s'ajoutent à la profusion de pluie et le niveau de l'eau monte à vue d'œil. Ce qu'ils nommaient, je crois, l'Aboutissement, me semble imminent.

Quelle surprise de contempler la cité migratrice de l'intérieur, enfin terminée ! J'en dresserai un portrait complet ultérieurement, mais je tiens à me rappeler ici l'harmonie globale de ses espaces, ses axes de circulation, ses quelques bâtiments, ses plantations, ses canaux, ses bassins, ses cheptels, sa végétation "sauvage", sans oublier sa population dont chacun des membres a, semble-t-il, un rôle à jouer. Il y règne un climat de sérénité à la fois résolue et résignée. Les Advènes s'en remettent entièrement à la Prophétie ; ce faisant, comment pourraient-ils s'inquiéter de l'avenir ?

Je n'ai évidemment pas retrouvé mon premier guide en Advenis, Malièl est morte depuis longtemps. Une Aleph a pris sa place, l'une de ces vieilles matriarches qui semblent faire partie des murs. Elle me laisse vaquer à mes occupations, d'un endroit à l'autre, d'émerveillement en apprentissage. Parfois, lorsqu'elle estime devoir m'apporter des informations utiles, elle m'accompagne. Je dois dire qu'elle est toujours présente quand j'ai besoin de ses lumières ; j'ai entendu dire que les Alephs avaient un sixième sens pour ces choses.

Hier, alors que nous déambulions dans ces étonnants jardins

suspendus, nous avons croisé une jeune femme, encore adolescente. Farona, mon ange gardien, semble très bien la connaître. Une prestance naturelle habite cette jeune créature, une élégance, une dignité exacerbée par je ne sais quelle destinée. Je n'ai rencontré ce haut port de tête et ce regard singulier que chez quelques princesses des royaumes d'Orient. Néanmoins, la peau laiteuse et la chevelure presque rouge de cette princesse advène n'ont rien de comparable avec ce que j'ai pu observer ailleurs.

— Téohem, je te présente Liguïa Atemn. Liguïa, Téohem Logré. Vous aurez, j'en suis sûre, l'occasion de vous rencontrer de nouveau.

Il y eut dans cette affirmation un sous-entendu troublant qui sembla n'amuser que l'ancienne. Liguïa, elle, marqua un recul, comme une légère prise de distance pour mieux évaluer à qui elle avait affaire. Elle me sonda, non de son seul regard, mais de tout son être. Jamais je n'ai expérimenté pareille sensation, une mise à nu soudaine et impromptue à laquelle je n'aurais pas eu le temps de consentir. Si j'ai appris à dissimuler certains de mes mystères, je crains que cet être rayonnant ait su percer à jour ce qui me constitue. Elle a fini par esquisser un rictus satisfait.

L'instant a été très bref. Nous nous sommes salués, puis la fille aux cheveux de feu a continué son chemin.

— C'est quelqu'un d'adorable, vous verrez, a énoncé Farona tandis que nous passions sous un tunnel de clématites d'un bleu profond.

Contempler ainsi la transformation d'Advenis depuis l'époque lointaine où sa construction a débuté jusqu'à sa forme présente me bouleverse. J'en suis l'unique privilégié, et je ne boude pas l'honneur qui m'est fait. Les croyances, les mythes ou bien la Prophétie qui animaient les Migérays se sont mués en une discipline toute militaire, nuancée néanmoins par une capacité d'adaptation que je devine à toute épreuve. Ce peuple n'est plus le même désormais. Leur cité-vaisseau n'a pas encore pris la mer qu'ils appartiennent déjà à cet élément, ils sont entièrement tournés vers la destinée que leurs ancêtres ont choisie pour eux, déjà élancés vers le large. Comme si le poids de siècles de préparation pesait sur leurs épaules. Non, pas "comme si". Ils sont la pointe de la lance, l'aboutissement – je comprends mieux ce terme – d'une culture de sauveurs. Je ne peux que m'émouvoir devant une telle dévotion.

— Nous craignions que tu ne manques le départ, m'a avoué Farona.

— Que je le manque ? Dois-je comprendre que vous m'invitez à parcourir les océans avec vous ?

— N'est-ce pas pour cela que tu es revenu ?

— Il est vrai que j'ai suffisamment arpenté les terres. L'air marin me ferait le plus grand bien, mais j'avais plutôt dans l'idée de

m'établir par ici, si les Migérays acceptent mes bagages.

— Non. Tu es revenu pour Advenis, pas pour la Falésie.

— Je dois avouer que les croyances qui baignent votre belle cité et qui l'ont fait naître me passionnent. J'aimerais d'ailleurs que vous m'autorisiez encore une fois à étudier vos textes. Toutefois, cette quête n'est pas la mienne, Farona, je ne fais pas partie de votre peuple.

— Tiens donc ! Tu ne ferais pas partie du peuple des humains ? Tu dois savoir qu'Advenis est riche de sa diversité. Des familles venues des quatre coins du monde ont afflué ici, et plusieurs générations de métissage composent sa population.

— Je l'ignorais.

— Oh, tous ne partiront pas. Nous les laisserons sur les rivages qui les ont accueillis. Mais cette quête, comme tu la nommes très justement, est celle de toute une espèce. Les Migérays avaient certes les moyens de la mener à bien, mais sans la contribution de toutes ces âmes, sans ces élus qui ont parcouru le monde, Advenis ne serait rien de plus qu'un bateau à la dérive.

L'ancienne a prononcé ces derniers mots avec une pointe d'ambiguïté dans la voix. C'est la seconde fois qu'elle suggère une évidence qui m'échappe, et je dois dire que cela me perturbe qu'elle puisse se jouer de moi. Constatant mon silence songeur, elle a poursuivi :

— Comment expliques-tu que tu te montres seulement quelques jours avant le mouillage ?

— Le départ est si proche que cela ?

Un large sourire éclaira son faciès ridé.

— Proche, oui. La poussée de l'eau ne tardera pas à détacher Advenis de son socle. Nous prendrons la mer sur ce morceau de terre. Alors ?

— Je ne sais pas trop. Concours de circonstances, je présume. J'ai entendu dire que l'Aboutissement approchait. Je ne vous apprends pas qu'Advenis est dans toutes les bouches de par le monde. Puisque votre Raison m'avait invité à revenir, me voilà.

— Pourquoi nos croyances t'intéressent-elles tant, Téohem ?

Je savais qu'elle cherchait à m'amener quelque part, mais j'ignorais encore où.

— Parce qu'en plus de déployer des quantités d'énergie inédites, votre foi, contrairement à toutes les autres, n'obéit pas aveuglément à un ou plusieurs dieux tout-puissants, pas plus qu'à des intérêts individuels ou dynastiques, comme c'est le cas dans la plupart des royaumes que j'ai visités. Pas même aux intérêts directs de votre peuple. Votre foi sert l'ensemble de notre espèce, en essayant de la sauver, et n'a selon moi aucun profit à en tirer.

— Sommes-nous dignes de toi ?

— Pardon ?

— Estimes-tu que ce que nous portons ici, et porterons sur les océans, pourrait suffire à ta curiosité de théologien ? Et inversement, t'estimes-tu digne de pouvoir nourrir et servir cette quête ?

— La servir ?

C'est donc cela ! Farona n'obéit pas directement à la Raison, mais sert les intérêts de la Vie dans sa conception la plus large ; je commence à comprendre le statut particulier des Alephs. Dans ce sens, elle espère que je me joindrai à l'aventure. Les recteurs prévoient quant à eux cela depuis le début. La Prophétie annonçait ma venue, en témoigne l'accueil qui m'a été réservé lors de ma première visite. Ils m'ont renvoyé sur les routes à dessein, afin que je perfectionne ma discipline. Aujourd'hui que je suis mûr, que j'ai accumulé suffisamment de savoir, ils me proposent de devenir Advène à mon tour. Je sens qu'il y a plus qu'une simple citoyenneté à la clef. Quel autre honneur pourrait-il m'être fait ?

— Oui, Téohem. Le Cénacle t'offre, par mon intermédiaire, d'aider à la réalisation de la Prophétie.

— Je ne comprends pas. La Prophétie n'est pas immuable ?

— Au contraire, elle est tout ce qu'il y a de plus mouvant. Le terme d'opportunité serait plus juste, d'après moi. Nous nous efforçons de tout mettre en œuvre afin de respecter les visions des premiers oracles, voilà tout.

— Et quel rôle pourrais-je bien jouer ? Je sais bien que la somme de mes expériences est unique, que mes réflexions n'ont encore été entreprises par aucun autre esprit – à ce niveau de globalité, s'entend –, mais quelle utilité pourriez-vous bien en tirer ?

— Pas "nous", cher ami. Eux, l'essaim !

Je suis resté perplexe, ne trouvant de mots pour exprimer ni ma gratitude pour l'honneur qu'on me faisait, ni les nombreuses questions qui se pressaient dans ma cervelle.

— Que dirais-tu d'aller rencontrer la dernière génération d'Advènes ?

Je découvre au fil des jours que Farona, à l'instar de ses sœurs Alephs, affectionne particulièrement les énigmes du langage. Que pouvais-je bien lui répondre ? N'est-ce pas moi qui suis venu à eux ?

***

Quelle équipe de choc vient de m'être présentée ! À mi-chemin de l'Œuf et des jardins Éoles, sur une arène de granit noir parfaitement circulaire, une bande d'adolescents et de jeunes adultes s'entraînaient

au combat. Ils ne m'ont d'abord pas remarqué, concentrés qu'ils étaient sur leurs mouvements et leurs parades. Leur fameuse Voie prévoirait donc des affrontements ?

Sous la houlette de l'un des leurs, un jeune homme bâti comme les barbares de l'Est, mais avec un visage encore poupin, ils opéraient en binômes et semblaient déjà bien se connaître. Trois binômes avec des styles et des attitudes très différents.

Sur ma droite, en bordure de l'arène et encouragé par un groupe d'enseignants que j'ai eu l'occasion de croiser plus tôt, un bonhomme mince et particulièrement mal à l'aise avec son corps tentait de percer à jour les attaques de son adversaire, plus dégourdi, mais proportionnellement étourdi. Celui-là, avec ses traits doux et son physique légèrement potelé, n'avait que deux spectateurs, un couple qui le couvait d'un regard aimant. Il déployait une énergie folle en attaques diverses et variées, sans réel schéma ou intention, tandis que le premier restait campé dans une analyse attentive et calculatrice. Il cherchait une faille, une logique quelconque dans la méthode de son assaillant, c'était flagrant. Cela dit, de méthode, l'autre n'en avait aucune, et il m'apparut à plusieurs reprises comme distrait par des choses qu'il était le seul à voir. Dans un sens, en matière de combat rapproché, leur binôme me parut assez pertinent.

Vers le centre de la plateforme, deux jeunes femmes s'ébattaient en une joute technique et maîtrisée. Si, physiquement, elles incarnaient l'une comme l'autre une douceur et une délicatesse sans égales, leurs assauts n'en étaient pas moins redoutables. Entre fulgurance, précision et défi, elles exerçaient là leur mental autant que leurs corps. La première, dont les yeux étirés et la finesse des traits m'évoquaient le charme de l'Extrême-Orient, en maîtrisait assurément plusieurs des arts martiaux. Elle transitait d'une posture de défense à une attaque avec une fluidité déconcertante, faisant voltiger ses quelques tresses disséminées dans une chevelure d'une noirceur hypnotique. La seconde utilisait davantage les techniques de défense destinées à retourner la force de son adversaire contre elle. Paisible et concentrée, avec une grâce touchante, elle veillait autant à sa propre intégrité qu'à préserver son acolyte. En y regardant de plus près, celle-ci me sembla avoir toujours un léger temps d'avance.

À ma grande surprise, le dernier duo était mixte, et le moins que l'on puisse dire, c'est que la jeune femme tenait la dragée haute à son opposant. Ce qui me frappa davantage fut son visage et ses longues boucles rousses, croisés plus tôt dans les jardins suspendus. Il s'agissait bien de Liguïa, et son tempérament de feu s'exprimait là de tout son mordant. En face d'elle, un adolescent impétueux qui n'hésitait pas à la provoquer verbalement. Sa coupe de cheveux fantasque, rasée sur les côtés du crâne, ainsi que ses postures trop détendues révélaient un

manque de sérieux notoire dans l'application des consignes de leur professeur. Néanmoins, quand il décidait d'attaquer, le jeune homme faisait preuve d'une rage débordante. À chaque fois qu'il atteignait Liguïa, elle lui rendait son coup avec les intérêts, elle aussi particulièrement revêche.

Celui au physique imposant passait d'un binôme à l'autre en distillant ses conseils, en les adaptant surtout aux qualités de chacun de ses élèves. Il était dans la même tranche d'âge, peut-être même plus jeune que certains, et sa maîtrise du combat rapproché ne faisait aucun doute ; lorsqu'il se lançait dans une démonstration, le volontaire désigné pour illustrer telle prise ou contre-attaque finissait souvent par mordre la poussière.

Le spectacle fut très intéressant, et compte tenu de l'intérêt de Farona pour ce groupe, je me doutais qu'elle ne m'avait pas amené là sans raison.

À l'issue de cet entraînement plus ou moins intense selon les binômes, les jeunes gens saluèrent l'assistance et affluèrent dans notre direction. Enfin, c'est d'abord Liguïa, la rousse téméraire, qui s'approcha de moi, soutenant mon regard d'une manière aussi déstabilisante que lors de notre première rencontre. Les six autres se contentèrent de la suivre. J'en ai vu, des hordes et des troupes, des bataillons, des légions, des meutes en chasse et des clans soudés. Certains signes ne trompent pas : ceux-là sont liés pour la vie.

— Venez, vous autres, héla la chef de meute. Laissez-moi vous présenter Téohem.

Je ressentis à cet instant précis un sentiment de complétude jamais éprouvé, comme si la présence de ces jeunes adultes m'enrichissait, et réciproquement. Ils étaient tous de tempéraments très différents, mais dans leurs regards, outre l'analyse méthodique, la divagation, la rébellion, la protection, la patience, la fougue et même un instinct maternel exacerbé, j'ai pu lire une curiosité générale à mon égard. Ils se tenaient là, les yeux fixés sur le nouvel arrivant, scrutateurs et immobiles, certains les mains sur les hanches, et moi, en contrebas de l'arène, qui ne m'étais pas senti ainsi intimidé depuis des décennies. Un phénomène viscéral sur lequel je peine encore à poser des mots.

Malgré mon âge, je jouis d'un faciès encore jeune. Mes traits sont certes plus adultes comparés aux leurs, mais nous pourrions très bien appartenir à la même génération, aux yeux de spectateurs extérieurs.

À l'instant même où Liguïa a prononcé mon nom, j'ai compris qu'ils m'attendaient. Elle en particulier. On lui avait annoncé ma venue des années auparavant. L'un des seuls qui lui seraient imposés. Il m'a semblé lire dans son empressement à venir à ma rencontre une forme de soulagement. Une nouvelle trame venait de se tisser en elle, un lien

que je n'ai pu ignorer de par sa sincérité. Notre association m'est alors apparue comme naturelle, élémentaire, essentielle.

S'en est suivi un discours par trop solennel de la part de Farona – les Alephs ont semble-t-il un goût égal pour le théâtre et pour les traditions –, rapidement détourné par Liguïa qui possède un don inné pour détendre l'atmosphère. Assise en tailleur sur le rebord de la dalle de granit, elle m'a retracé brièvement les itinéraires de chacun. Entre exigences de leurs formations respectives et promesses d'une vie de service, j'ai tout de même capté une note de plaisir à s'engager sur la Voie qui était la leur, bien qu'imposée par leurs ascendants. Il y a là, niché dans le creux d'une dimension n'appartenant qu'à eux, un bien-être omniprésent, une sensation d'accomplissement proche de ce que certains pourraient nommer bonheur. De par leur association les uns avec les autres, Scirel, Kũraw, Éndin, Eloka, Páthin, Ageîn et Liguïa nagent vraisemblablement dans une euphorie constante, du moment qu'on ne les sépare pas. Cela compense certainement ce qui les attend.

J'ai dû moi aussi me plier à cette sommaire présentation, je crois que nous en avions tous besoin. J'ai conscience que mon itinérance soulève bien des mystères, et à en croire les questions qui ont fusé lorsque j'ai terminé, mon rapport au temps est au cœur de toutes leurs pensées. Il m'a été difficile, pour ne pas dire douloureux, de les priver de certaines informations qu'ils n'étaient pas prêts à recevoir. En très peu de temps, néanmoins, nous avons partagé plus que je ne l'aurais imaginé. L'invitation à les rejoindre a été évidente, bien qu'implicite ; aucun mot n'a été nécessaire pour que je comprenne ce que l'on attendait de moi. À travers ces jeunes gens débordant de sympathie, c'est la Voie et la Raison qui s'expriment, les oracles d'hier et d'aujourd'hui ainsi que les recteurs qui ont pris grand soin, jusqu'ici, de ne pas me harceler. Aussi ai-je eu besoin de m'isoler afin d'y réfléchir. Avant que je ne les quitte, Farona a tenu à prendre mon visage entre ses mains.

— Pour répondre à ta question de cet après-midi, les écritures t'attendent dans la bibliothèque du Cénacle. Un étudiant copiste est à ta disposition en cas de besoin. Prends le temps qu'il te faut, ami voyageur. Prends ta décision en toute conscience. Selon les ingénieurs, nous n'appareillerons pas avant cinq jours. Seulement, réfléchis à la cause que tu souhaites servir, là où tu seras le plus utile. Et par tous les astres, Téohem, n'ignore pas les signes ! Tu es l'un des élus, je sais que tu l'as perçu, mais il n'appartient qu'à toi de refuser ou d'embrasser cette responsabilité.

***

J'ai vu des ballons d'air léger rompre leurs amarres devant des

foules en liesse, des cohortes de cavaliers en armure partir en guerre sous les acclamations du peuple qu'ils protégaient, des courses de navires effilés au large des côtes tropicales, suivies de loin par les hourras d'amateurs cloués à terre, ou encore de nobles cités accueillir en grande pompe quelque prince ou princesse venu d'un royaume lointain, en vue d'un mariage d'alliance. J'ai constaté l'adulation, l'enchantement et le respect. J'ai entendu leur énergie inonder l'air et pousser en avant ces héros d'un jour. Tout cela n'était rien en comparaison du mouillage d'Advenis.

Le spectacle auquel j'assiste à présent, au moment où j'écris ces lignes, s'élève bien au-delà de tout ce que j'ai pu lire, voir ou entendre. Aucun conte n'est à la hauteur de cette prouesse-ci. Je me suis posté sur les remparts est, face aux Migérays qui entonnent des chants unanimes portés par un vent de terre.

— Leur dernier chant, m'a-t-on expliqué, celui que l'histoire retiendra.

Je me suis isolé, avec un carnet vierge et une plume fraîchement taillée, afin de retranscrire au plus près ce que j'observe.

Le nomade que j'étais trouve finalement un compromis en Advenis. Je m'attache – qui l'eut cru ? – à un morceau de terre, mais celui-ci me prêtera son flux désormais. Je continuerai mon périple à travers et grâce à la cité migratrice. Un voyageur nouveau, plus vraiment vagabond et pas tout à fait sédentaire. Ma curiosité l'a emporté ; elle aura ma peau. Cette quête mérite que je m'y intéresse. D'étudiant insatiable, je deviens soudainement professeur. Ma théologie, aussi jeune que soit cette discipline, servira donc l'essaim et la Voie. Je n'avais aucun but lorsque j'ai entrepris mon périple. Je désirais savoir et comprendre, ni plus ni moins. J'ai puisé dans chaque culture et chaque croyance le bon et le fertile, triant et abandonnant le putride à ceux-là mêmes qui l'avaient engendré. J'ai intégré ce qui me faisait grandir, ce qui nourrissait mon corps autant que mon esprit. J'ai traversé les continents, épousé le temps, pour finalement devenir amant de l'océan.

Me voilà aujourd'hui, perché sur ce roc en mouvement, à dire adieu à de parfaits inconnus. Les Migérays hurlent et scandent les noms des élus – même le mien, étranger jusqu'à hier. Celui de la cité, aussi, qu'ils ont toujours connue et qui prétend les abandonner après ces siècles d'amour fusionnel. L'amour se mue en espoir. Ils le transcendent et chargent Advenis d'une énergie salvatrice, en plus de sa mission originelle.

— C'est cette énergie, ce flux, qui l'accompagnera jusqu'à la fin, m'a confié Farona. Elle circulera indéfiniment à travers ses pierres, dans toute sa structure. Ce qui est appris restera, ce qui est donné demeurera.

Advenis est riche de bien des manières, et je me félicite de prendre part à cette épopée.

Ils sont encore assez proches pour que je perçoive l'émotion de leurs visages. Ces hommes, ces femmes et ces enfants qui resteront sur cette terre bénie, néanmoins amputée d'un sacré morceau d'elle-même. Il restera un cratère béant en lieu et place de la cité. Une crique, un abri, un nouveau port peut-être ? Quoi qu'ils décident d'en faire, son existence sera brève, car l'eau continuera à monter, encore et encore, jusqu'à tout engloutir. Quelques années, des décennies dans le meilleur des cas, puis les Migérays devront migrer à leur tour, ou se réfugier sur les hauteurs. Bientôt, la surface habitable viendra à manquer et je n'ose imaginer ce qu'ils auront à endurer.

Pourtant, leur enthousiasme est tellement communicatif, dans cette plaine préservée transformée en quai pour l'occasion. Parmi cette foule d'anonymes amis, beaucoup de familles d'Advènes, que nous ne pouvions emmener avec nous. La population de la cité-vaisseau ne peut excéder un certain nombre d'âmes, calculé en fonction de ses capacités de production et des compétences apportées à son bon fonctionnement. En intégrant les centaines de manœuvres, les ingénieurs, chercheurs, enseignants, recteurs, navigateurs, fermiers, éleveurs, pêcheurs, apiculteurs, troupes d'élite, soigneurs, les aspirants que Liguïa a insisté pour garder à bord, sans oublier les quelques oracles et la quasi-totalité des Alephs – certaines ont choisi de rester auprès des Migérays –, j'estime notre nombre à un peu plus de deux mille individus. Des familles, de jeunes couples surtout, se sont formés récemment, afin de mieux se répartir les alvéoles des ruches. Nous sommes fin prêts. Rien n'est laissé au hasard. Il n'y a pas de hasard.

Le noyau dur, ce sont eux. Enfin, nous, les élus. Tout s'articule désormais autour de nous. Nous sommes huit, et si j'ai bien interprété les Premières Transcriptions, il nous manque encore trois passagers. *Un groupe de dix*, disent les écritures, sans tenir compte de la présence des jumeaux à la tête de l'essaim. Onze, donc.

Notre élémentaire devrait se trouver sur les rivages de la Terre Morte, toujours d'après la Prophétie. Comment peuvent-ils être aussi confiants en des prédictions datant de plusieurs siècles ? Pas de date précise, mais l'Aboutissement comme seul repère temporel. Des coordonnées assez pointues, en revanche, qu'il aura fallu déduire de visions absconses de la part des oracles. Latitudes, longitudes et orientation détaillée par rapport au cycle astral. En ce qui concerne les astres, je leur fais entièrement confiance, ils maîtrisent leur lecture depuis des millénaires. Mais la science des angles par rapport à l'équateur ou à un méridien de référence n'était pas connue à l'époque, me semble-t-il. Il n'existait aucune sorte de cartographie. Ce

peuple n'a pas fini de me révéler ses mystères.

Des détails mentionnés par les oracles, toutefois, comme ces galets uniformément gris, ce sable noir et ces arbres couchés, pétrifiés par le temps, indiquent bien un lieu réel, que nous sommes une poignée ici à avoir déjà foulé. Une terre sans vie, asséchée par on ne sait quel maléfice. Qu'est-ce que notre prochain passager pourrait bien faire là-bas ? Des signes l'y auraient convié, lui aussi ? Il me tarde de rencontrer cet individu que je pressens unique, comme tous les autres d'ailleurs.

Notre futur soigneur – parmi d'autres compétences – devrait quant à lui se cacher dans les mangroves lointaines des Mëwanit. La Raison l'observe en secret depuis son plus jeune âge, ayant préféré le laisser développer son savoir auprès du meilleur professeur, la nature. Une petite communauté vit là-bas. Elle connaît le pouvoir des plantes, celui de la nutrition associative, du jeûne et des sources. Les cycles biologiques sont leur terrain de prédilection. Je me suis d'ailleurs laissé conter qu'ils jouissaient d'une longévité inégalée de par le monde ; ce dernier point m'intéresse particulièrement. Les recteurs ont dû déployer des bataillons d'espions afin de ne pas le perdre dans son élément. Ils le nomment déjà survivaliste, et il devrait apporter à l'essaim un confort non négligeable quel que soit le territoire visité.

Le dernier élu, eh bien… Le terme de décorporé a été mentionné. Je ne vois qu'une seule peuplade capable de s'approcher de ce que ce mot m'évoque, et j'appréhende de devoir retourner là-bas. Pas pour le caractère peu accueillant des autochtones, mais pour leur défiance légitime à mon égard. J'y étais il n'y a pas si longtemps, j'espère que le temps aura fait son œuvre.

J'ai appris qu'en chemin, ou plutôt au cours de notre navigation pour repêcher ces trois âmes, nous commencerons à visiter les sites indiqués par la Prophétie. Certaines civilisations s'annoncent difficiles à convaincre et les travaux de construction demanderont du temps. Aussi, j'imagine que l'essaim ne sera pas au complet avant des années.

Je suis un peu soulagé de savoir que je ne serai pas le dernier. Mon intégration dans cette troupe, étonnante à plus d'un titre, se fait tout en douceur. Ils commencent à accepter que je garde certaines vérités pour moi, mais s'abreuvent au quotidien de mes récits d'aventures, eux qui, pour la plupart, n'ont pas bougé de Falésie de toute leur vie. Le départ les démangeait secrètement. Enfin vont-ils pouvoir élargir leurs horizons et exprimer ce pour quoi on les a formés.

Hier, alors qu'il me testait au centre de l'arène, le jeune maître d'armes m'a interrogé sur l'Inspiration :

— D'où te vient cette technique, théologien ? Saurais-tu me l'apprendre ?

— Ceux qui me l'ont enseignée me l'ont défendu. Néanmoins, si tu l'as perçue au fil de notre joute, c'est que tu en es peut-être digne. Cela dit, ce n'est pas à moi d'en juger.

— Les anachorètes du Mûrprya, pas vrai ?

Je restai coi. Celui que je considérais jusque-là comme un rustaud sans éducation se révélait être largement ouvert sur le monde et ses secrets. L'Acte avait vraisemblablement fait des merveilles avec lui, car ce savoir-là sortait assez largement des limites des stratégies martiales qui, supposais-je, l'intéressaient. Il connaissait donc, au moins en théorie, les origines de l'Inspiration, et peut-être même les bases de sa pratique. Nul doute qu'Ageîn deviendrait, avec l'âge, l'un de ces héros que des fresques monumentales honoreraient.

— Je sais le pouvoir que les inflexions de la voix peuvent avoir sur l'esprit, a-t-il repris. J'ai entendu dire que certains peuples sont passés maîtres dans cette manipulation. Mais ce que tu viens de faire va encore plus loin…

— Tu fais certainement allusion aux briseuses de volonté qui vivraient aux limites méridionales du sous-continent ? Les fameuses sorcières du Sud. Une simple légende, si tu veux mon avis. Mais il y a un peu de cela, en effet. Les ascètes des contreforts du Mûrprya désapprouvent qu'un non-initié ait vent de ces techniques, alors sois bien attentif ! L'Inspiration obéit davantage au souffle qu'à la voix. Les cordes vocales n'en sont que le prolongement, elles le modulent, oui, mais son origine est plus profonde. Dans les poumons, le ventre, le périnée et le sexe. L'Inspiration est pure énergie, elle doit circuler d'un bout à l'autre de la chaîne. Tu serais surpris d'apprendre quelle quantité absurde d'énergie peut renfermer un corps humain, Ageîn. Il l'accumule et la manipule, au point d'influer sur certains cycles naturels.

— D'inverser la course du temps ?

J'éludai la question.

— Ce que tu dois retenir, c'est que le terme d'Inspiration n'est pas anodin. La première phase de la respiration aspire littéralement l'environnement, et pas seulement l'oxygène nécessaire à la vie des cellules. En inspirant, nous assimilons les flux divers et variés qui nous entourent ; énergies, vibrations, champs magnétiques, jusqu'au temps lui-même, oui.

— Ah !

— Dans des proportions infimes, précisai-je, indiscernables pour le commun des mortels. Toute la maîtrise des sages du Mûrprya consiste à cumuler suffisamment d'énergie en eux-mêmes pour leur permettre d'avoir un impact substantiel sur la matière, l'espace et le temps. Plus nous sommes énergie, plus nous pouvons en aspirer, et ainsi impacter notre environnement proche.

— C'était donc cela. Tu n'as pas été plus rapide que moi ; ton Inspiration a comme qui dirait ralenti mon repère temporel. Kũraw et toi aurez pas mal de trucs à vous dire.

Ce jeune homme est d'une intelligence pratique rare, même pour les domaines immatériels. Il ressent vraiment les choses. Je l'ai simplement aidé à mettre des mots sur ces sensations nouvelles. En ce qui concerne le jumeau de Liguïa, je n'ai pas encore saisi où le maître martial voulait en venir.

— Ce n'est pas loin de la vérité, je t'ai rendu plus lent. Là où la technique est la plus intéressante, c'est que cette énergie inspirée brièvement peut être restituée avec plus de force. L'organisme, par circulation et résonance, se charge de la décupler et…

— Un peu comme les pierres et l'énergie tellurique.

À présent que je me figure leur science, toute nouvelle pour moi, je me rends compte qu'Ageîn a fichtrement raison : les mécanismes biologiques que je connais bien trouvent un écho dans le monde minéral. Un pont est-il susceptible de lier ces deux éléments, dans notre monde où tout est énergie ? Quelque chose me dit que les autres élus pourraient bien m'aider à répondre à cette question.

— À la différence près que la respiration obéit à un cycle équilibré. Inspiration… expiration… mimai-je en gonflant exagérément mon abdomen. Les énergies fluctuent, certes, mais reviennent à une forme de linéarité à chaque expiration. En rétablissant l'équilibre des flux, l'expiration crée une sorte de… zone d'impact où l'énergie ainsi décuplée se libère. Voilà d'où m'est venue la force qui m'a permis de te repousser. Ceux qui sont parvenus à supprimer la seconde étape du cycle ne sont plus là pour en parler.

— Supprimer l'expiration, Téohem ?

— Je t'en ai déjà trop dit. Seuls les anachorètes peuvent t'aider à y voir clair. Il n'y a bien que la théologie que je puisse t'enseigner.

Ageîn assimila mes propos sans jamais se laisser envahir par le doute. Il est d'un pragmatisme redoutable et, un peu comme moi avec les croyances que j'étudie, il se fie aux preuves. En toute logique, le tacticien militaire qu'il est a souhaité jeter un œil à mes cartes. Je n'ai pas les talents d'un cartographe migéray, mais mon nouvel ami a semblé totalement absorbé par mes dessins et en particulier par les itinéraires que j'avais choisis. Il s'est abstenu de m'interroger au sujet du nombre de contrées visitées et des trajets longs et pénibles pour m'y rendre – ce que j'ai apprécié –, mais n'a pas manqué de souligner certaines prises de risque dans mes choix, ainsi que des détours parfois conséquents.

— J'aime voir du pays, que veux-tu ? ai-je répliqué. Je m'abreuve de paysages, c'est dans ma nature.

— Ces détours, passe encore, puisque tu avais tout le temps devant

toi… mais ces coupe-gorges, là, dans les canyons d'Oùnôn, et encore ici, en pays Henkibe ; voyager là-bas sans une escorte digne de ce nom est absolument insensé.

Ageîn ne savait de ces régions que ce qu'il avait pu en lire dans ses manuels de stratégie géographique. Comment gagner une bataille avec l'appui du terrain. Aussi évitai-je de mettre en cause sa méconnaissance dudit terrain.

— Regarde-moi ! Je n'ai point l'allure d'un dignitaire et ne transporte aucune richesse. Quel brigand de grand chemin pourrait bien voir en moi une cible de choix ?

— Certains ne courent pas après les richesses, Téohem, et sautent sur toutes les occasions qui leur sont données pour assouvir leurs pulsions les plus destructrices. C'est aussi simple que cela. Crois-moi, le peuple qui m'a vu naître est assez bien placé pour en témoigner.

La vérité est que j'ai croisé quelques-unes de ces troupes armées écumant les routes, peut-être même certaines brutes de son sang. Avec un peu de psychologie, un voyageur solitaire peut aisément se faire accepter, moyennant quelque objet exotique, spécialité culinaire ou expérience d'aventurier.

— Tu as gravi le Mûrprya sans assistance ?

— Tu sais, en prenant le temps nécessaire pour assurer ses prises, les contreforts sont à la portée de tout le monde.

— Pas de fausse modestie avec moi. Qu'en est-il du manque d'oxygène ?

Je me contentai de sourire.

— Ah ! L'Inspiration, encore elle ?

— Je ne la maîtrisais pas encore. Je te rappelle que ceux qui me l'ont enseignée vivent là-haut. Mais je n'ai pas manqué de souffle pour autant, au cours de cette ascension. De bonnes bases qui me conféraient un certain avantage sur les autres grimpeurs. Le vrai problème, là-haut, c'était le froid.

— Est-il aussi mordant qu'on le prétend ?

— Plus encore ! À chaque halte, l'assoupissement nous guette, et là est le vrai danger. S'endormir une heure ou deux, afin que les muscles récupèrent un peu, et risquer de ne jamais se réveiller. Cela m'a donné des cauchemars particulièrement sordides. D'autant que les abris y sont rares. Mieux vaut ne pas traîner sur ces parois.

— À quelle altitude culminent-elles ?

— Je me suis refusé à l'évaluer, car j'ai très vite perdu les notions de distance, focalisé que j'étais sur mon souffle. Je peux néanmoins t'assurer qu'une fois au sommet, la vue te remet un bon coup de perspective dans la face. Les choses rentrent dans l'ordre.

— C'est à ce point ?

— Comme si une autre terre débutait, oui. Il n'y a pas de mots pour

retranscrire l'émotion que j'ai ressentie, et ressens toujours au souvenir de ce paysage. Pourtant, crois-moi, j'en ai vu des paysages, mais celui-ci est unique. Une muraille dressée là par je ne sais quelle entité toute puissante ; elle s'élève à plusieurs lieues au-dessus de cette plaine infinie ; les couleurs passent au gris de façon aussi abrupte que la vie à la mort ; la courbure d'Etügen et la frontière de son atmosphère apparaissent nettement, de quoi perturber les esprits les plus étriqués. Par temps dégagé, c'est simplement beau. Les verts et les jaunes se mélangent harmonieusement, plus ou moins intenses suivant la saison. Le regard embrasse cet ensemble sans frontières, au point de vouloir repousser l'horizon. En revanche, lorsque l'humidité venue de l'ouest vient former ses nuages, que le voile épais recouvre la plaine immense jusqu'au pied des contreforts, on change littéralement de dimension. On passe du beau à l'extase visuelle. Cette singularité naturelle n'a rien à envier à l'océan que nous nous apprêtons à braver, Ageîn. C'est cela, une mer de nuages dont les variations grises et blanches ondulent à la manière des vagues. Un nouveau plancher, moelleux en apparence, et un peu plus proche de nous. Il voudrait s'élever, mais les lois physiques le cantonnent dans le bas-monde. Ce constat alors, d'être toujours au-dessus de la couverture nébuleuse, de ne plus jamais être exposé aux torrents de pluie. Enivrant ! Quelques crapahuteurs romantiques se sont perdus dans cette contemplation ; j'y ai moi-même passé des heures entières, à me sentir ridiculement petit, mais à la fois tellement privilégié. Dans notre dos, les massifs du Mûrprya, leurs aiguilles acérées, les neiges éternelles et le soleil persistant. Une clarté éblouissante qui prétend rivaliser avec la lumière divine, diront certains. À ce moment précis, lorsque nous ne voyons plus la terre, en aucun point, et côtoyons les cieux dans un silence à peine troublé par les sifflements du vent, nous nous sentons prêt pour autre chose, ouvert aux expérimentations les plus immatérielles, aux idées les plus libres. Le Mûrprya nous ouvre ces éventualités-là, il nous ouvre toutes les portes je crois.

Le maître d'armes a bu mes paroles sans être jamais rassasié. Tout ce qui est susceptible d'alimenter ses connaissances martiales, tactiques, stratégiques ou la maîtrise de son propre corps l'intéresse. En définitive, je le trouve à l'image de ce groupe qu'il est chargé de protéger. Grandir et s'élever au contact des autres. Une belle dynamique que je me félicite de plus en plus d'avoir rejointe.

Moi qui me suis toujours défendu de tisser des liens réels avec mes semblables, je commence déjà à nourrir de l'affection à l'égard de ces sept-là. Est-ce l'énergie baignant la cité qui a cet effet unificateur, ou cela est-il propre à l'essaim ? Peut-être accepté-je inconsciemment ce foyer en moi-même ; mon premier, et sans doute mon dernier foyer.

Après tout, j'ai choisi d'être ici.

***

L'océan décide finalement de soulever Advenis. Nous avons entendu les craquements des derniers piliers de soubassement. La cité s'est mise à flotter, ça y est, nous y sommes. Les spectateurs acclament une nouvelle fois les bâtisseurs. Détaché de son socle, le vaisseau s'éloigne, coudée par coudée, et les encouragements fusent au-dessus du fossé. Des vagues régulières parcourent la foule, en réponse aux flots qui gagnent du terrain.

Les navigateurs viennent d'opérer l'une de leurs manœuvres, et les canaux commencent à drainer l'eau de mer. Des vibrations singulières pénètrent ma chair et atteignent mon squelette. L'émotion submerge tout.

Les Advènes y voient sans doute déjà un signe, mais il se trouve que la pluie lourde et drue a stoppé en quelques minutes. Ce calme atmosphérique est inhabituel, pour qui a toujours connu le bruissement, le ruissellement, le crépitement, le battement ou le tambourinement de la pluie en bruit de fond. Les cris et les hourras n'en sont du coup que plus sonores ; ils résonnent dans la vallée, rebondissent sur les montagnes et retombent sur Advenis chargés des odeurs de genêts humides. Je peux à nouveau écrire la tête haute, sans me courber au-dessus des pages du carnet fragile. Je ne sais combien de temps durera cette accalmie, mais tout le monde ici la savoure.

Une clarté nouvelle, que je m'amuse à percevoir comme la dernière aube de l'humanité – leurs croyances seraient-elles contagieuses ? –, inonde la cité, sa muraille et les visages que nous laissons derrière nous. Derniers signes avant la haute mer, derniers au revoir avant de prendre notre indépendance. Advenis, la cité-vaisseau à présent souveraine gagne en vitesse. L'océan sera notre hôte. Pour autant, cela fait-il de moi un marin ? J'en doute. Les Advènes sont quelque chose de nouveau, une civilisation à part entière, j'imagine. Humains, certes, mais aussi itinérants reclus et prophétiques. Je commence à trouver cette aventure particulièrement stimulante.

2

Face à la fatalité, levons des légions minérales !
Soldats de granit, de schiste ou de basalte, formez les rangs !
Puisez la sève éternelle, forgez vos armes
et combattez les puissances célestes !
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

L'escale sur l'île de Narùpa fut plus brève qu'escomptée. Puisqu'elle était encerclée de hauts-fonds empêchant Advenis de s'en approcher, il fallut une demi-journée et plusieurs canots – avec l'Albâtre à leur tête – pour rejoindre ses côtes. Les rameurs restèrent près des embarcations dans une petite crique où pullulaient des crabes bleus harcelés par des volatiles inconnus. Hormis cette anse paisible, toute la côte était découpée de roches inhospitalières ; pas de falaises, seulement quelques mètres de rocaille volcanique particulièrement tortueuse.

Liguïa savait qu'ils ne rencontreraient pas âme qui vive sur ce caillou, aussi mena-t-elle sa troupe avec une certaine décontraction. Narùpa était l'un de ces sommets de reliefs marins qui perçaient la surface de l'océan, laissant émerger le cône fumant d'un volcan qui, éruption après éruption, bâtissait son empire. Presque parfaitement circulaire, l'île était à peine plus grosse que la cité migratrice. À son approche, on aurait dit deux vaisseaux alliés ou deux créatures d'une même espèce curieuses de se rencontrer.

En décidant de faire le détour par Narùpa, Liguïa et les siens s'attendaient à ce que leurs observations confirment certaines prémonitions. Ils ne furent pas déçus.

À quelques encablures, déjà, les élus avaient aperçu les structures étranges et nombreuses réparties sur le pourtour est, face au levant. Celles-là étaient d'autant plus majestueuses une fois à leur pied. De pied, les monolithes n'en avaient pas, comme si la plus grosse partie de leur corps avait été ensevelie par une succession de mouvements de terrain. N'émergeait plus que leur tête, large et vibrante des énergies de la terre, ce qui leur donnait un air d'ailleurs, d'une autre espèce, créatures descendues des astres pour se planter là, à observer le monde. Leurs yeux, d'un blanc laiteux aux reflets changeants, étaient visiblement constitués de corail, détail qui n'apparaissait pas dans les rapports d'exploration des quelques expéditions menées ici. En leur centre, des obsidiennes taillées et polies, d'un noir profond, reflétaient le ciel. Que leur regard avait dû être brillant lorsque le soleil pouvait

encore s'y réfracter ! Leur corps était taillé d'un bloc, dans le tuf volcanique tendre et poreux qui recouvrait toute l'île. D'un gris sombre tirant sur le noir et partiellement couvertes de lichens, les masses possédaient bien un visage allongé, des oreilles hautes et larges, un nez long et anguleux, des lèvres charnues et des épaules dont les bras s'enfonçaient dans le sol pour mieux y puiser la force que leurs propriétaires dégageaient. Les sculptures étaient souples, arrondies, équilibrées et parfaitement maîtrisées ; chaque figure ressemblait à sa voisine, trait pour trait, comme l'œuvre d'un artiste unique. Et des figures, il y en avait des centaines ici. Douze, sur la dalle où se tenaient Liguïa et les siens, et de nombreuses autres disséminées sur toute la surface de l'île.

Si la douzaine de statues placées en rang d'oignons face à l'écume moussante mesuraient entre neuf et quinze pieds de haut, on pouvait deviner que certaines autres, pourtant lointaines, en faisaient pas loin du double. Si elles avaient été taillées sur les flancs du volcan, comme le laissaient supposer les études géologiques des précédents explorateurs, comment avaient-elles été acheminées puis dressées sur leurs sites respectifs ? Il n'y avait ici ni forêt ni cours d'eau susceptible de les y avoir aidés, et certaines pesaient au bas mot plusieurs dizaines de tonnes. Le peuple qui avait occupé Narùpa maîtrisait-il, lui aussi, l'énergie tellurique ? Cela aurait été une découverte sans précédent. Y avait-il un lien entre ces inconnus et les Migérays ? Une filiation quelconque ? Un peuple avait-il seulement vécu ici ? Aucun vestige autre que ces monolithes ne conduisait à le penser. Alors, quoi ? Cette île ne constituait-elle qu'une vitrine à un art tribal acheminé par bateaux ? D'où venaient les créateurs, alors ? Le mystère restait entier. Néanmoins, les flux qui circulaient sur Narùpa incitèrent l'essaim à en explorer chaque recoin.

Ce qui différenciait la première douzaine de monolithes de leurs jumeaux majestueux, outre la taille variable des seconds, était l'orientation qu'on leur avait donnée. Contrairement aux premiers, qui regardaient l'horizon vers le levant, les autres étaient tournés vers l'intérieur de l'île.

— Quelle configuration intéressante ! observa Scirel en parcourant le site d'un regard analytique.

Les autres le laissèrent vaquer à ses déductions. Les pupilles noires étincelantes des premiers étaient remplacées sur les autres par un tuf rouge d'apparence spongieuse ; or, il n'y en avait nulle part sur l'île. Avait-on importé cette pierre venue d'un autre volcan ? Peut-être les couches sédimentaires précédentes, à des dizaines ou des centaines de pieds de profondeur, possédaient-elles cette teinte unique. Cela conférait au regard des statues une intensité nerveuse, pour ne pas

dire colérique. On était tenté de suivre la direction que fixaient ces points rouges multiples. Tous convergeaient approximativement vers un nœud central, au pied du volcan. Pensive, Liguïa chuchota :

— Que regardent-ils ?

— Regardaient, crut bon de préciser Téohem, en imaginant une stèle, un autel ou tout autre monument païen.

— Regarderont !

L'érudit venait de leur crier cela depuis l'autre extrémité du plateau. Ses dix compagnons se dirigèrent vers lui tandis que Bourpigne s'évertuait à soulever des mottes de terre en bordure du piédestal.

— J'ai tracé les trajectoires mentales de leurs regards…

— De tous leurs regards, hein ? coupa Páthin qui ne manquait pas une occasion de se jouer des facultés ahurissantes du cerveau de Scirel.

— Ne l'interrompt pas ! tonna Liguïa.

— De tous leurs regards, oui. Sinon, à quoi bon ? Ils ne convergent pas en un point précis, enfin, si, mais pas seulement. Entre eux et ce point imaginaire, il y a sur chaque trajectoire un autre monolithe, et un seul.

Le Catalyseur embrassa le plateau du regard, puis la partie de l'île qui n'était pas dissimulée par la base du volcan. Un schéma bien connu lui apparut alors.

— Oui, maintenant que tu le dis. Ce qui signifie qu'ils sont tous liés, au moins virtuellement, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'il semblerait. Qu'en pense Éndin ?

Au point de convergence, la sensitive, qui s'était accroupie pour ressentir l'énergie du sol, se redressa et joignit ses mains en intercalant les doigts de l'une entre ceux de l'autre, comme ils le faisaient pour symboliser l'essaim.

Un tissage énergétique ! conclut Liguïa.

— Ils se sont donné du mal. Pas vrai, chef ?

Páthin avait fichtrement raison. Liguïa reçut en pensée les éclairages fournis par sa sensitive, et un tel réseau, utilisant les nœuds telluriques de l'île ainsi qu'un ensemble mégalithique extrêmement complexe, répondait d'une intelligence rare. Rien de tel n'avait été observé en dehors de Falésie.

— C'est très proche de ce que les bâtisseurs ont conçu sur Advenis, nota Scirel. Est-on certain que ce savoir n'a pas été exporté ?

— Jusqu'ici, nous en étions certains, oui…

Le Catalyseur remettait en question ce qu'elle croyait acquis, avant que Téohem n'intervienne :

— Il arrive que des civilisations sans aucun contact les unes avec les autres puissent développer des technologies similaires. C'est

l'évolution elle-même qui le leur impose. Par observation et écoute de l'environnement, on en arrive indubitablement aux mêmes conclusions. C'est dans la mise en forme que des différences apparaissent.

Il avait raison. Ce site comportait bien des points communs avec ce que les élus tentaient d'essaimer de par le monde, mais le chantier en lui-même, l'architecture finie portait la marque d'une culture différente. Liguïa se prit à rêver que d'autres peuples aient su percevoir la Prophétie. Compte tenu de l'érosion déjà bien entamée des statues, elles étaient vraisemblablement posées là depuis des siècles, voire des millénaires. Bien avant la construction d'Advenis en tout cas. Si elles avaient une fonction similaire, cela signifiait que les Migérays n'étaient peut-être pas un peuple aussi avancé que supposé.

— Scirel, ce site… hésita-t-elle. Ce site pourrait-il fonctionner avec les autres ?

— Dans la mesure où l'énergie est canalisée à la verticale, oui, je ne vois pas en quoi ce serait différent.

— Ça a quand même plus de gueule, railla encore Páthin. Comme quoi, rien ne nous empêchait d'inclure un peu d'ornementation.

— Si, voyant, le temps nous en empêche. Ceux qui ont bâti cela en avaient à revendre. Nous, nous courons après.

Le ton du Catalyseur se voulait solennel. Toute leur entreprise prenait soudainement une nouvelle perspective. Dans le même temps, Liguïa se sentit soulagée, comme allégée soudainement d'une charge que d'autres avaient portée avant elle.

— Et ces douze-là ? Ils ont un statut particulier, je me trompe ?

Les mains sur les hanches, désignant d'un signe de tête l'alignement parfait des autochtones minéraux, Sumnio faisait lui aussi face à l'océan.

— Ils guettaient notre arrivée, lança Vitaïni sans trop y croire.

Alors qu'ils reprenaient la direction du replat où siégeaient pacifiquement les derniers habitants de l'île, Téohem rappela :

— Autant leur orientation peut être sujette à bien des interprétations, les amis, mais leur nombre, en revanche, devrait nous aiguiller assez clairement.

— Un de plus que nous. Merde ! On est en infériorité, chef.

— Páthin, boucle-la !

Comment Liguïa n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

— Le cycle de précession ?

— Affirmatif. Une statue par constellation. Douze regards pour embrasser la globalité. Ce n'est pas l'océan qu'ils contemplent, mais l'horizon, et au-delà.

— Les habitants de Narùpa auraient donc possédé une connaissance

astrale au moins égale à la nôtre ?

— C'est tout ce que m'évoque ce nombre, en tout cas.

— Sans compter qu'ils sont disposés précisément dans le plan équinoxial, abonda Scirel. Le levant est à mon sens très significatif.

— Ceux-là sont des gardiens, Liguïa, des sentinelles ; ils gardent un œil sur la révolution de l'univers et sur l'arrivée des prochains cataclysmes. Vois comme les obsidiennes absorbent le ciel ! Leurs frères, dans leur dos, sont les guerriers chargés de défendre Etügen, ils détiennent le pouvoir et l'arme.

— L'arme que nous avons également choisi d'utiliser. Ce n'est pas anodin, conclut le Catalyseur.

L'assemblage monolithique de Narùpa allait de plus en plus dans le sens de la Voie. Quelqu'un les avait devancés, et aussi déroutant que cela puisse paraître, Liguïa y trouvait décidément un certain réconfort. Ils n'étaient pas seuls dans leur quête, ils ne seraient jamais seuls.

Sabùl

1

La fierté de leur vaisseau résidera aussi dans la quiétude de ses habitants.
Entre deux obstacles, le loisir et l'assurance d'un repos bien mérité.
Entre deux territoires à arpenter, la légèreté d'un foyer constant.
Premières Transcriptions, Oracle Dinbajín

Le détroit de Lorkën s'avéra bien plus large que dans le meilleur des scénarios espérés par les navigateurs. Advenis aurait pu y croiser un vaisseau de taille semblable, si tant est qu'il eût existé. Les côtes, redessinées par la montée des eaux, accueillaient toujours quelques hordes de pillards, mais ils se trouvaient à distance suffisante pour que les Advènes n'eussent pas à s'inquiéter de leurs modestes armes de jet. Remis de la stupeur de voir passer un si gros morceau de terre sur ce qu'ils estimaient être leur territoire légitime, des pirates tentèrent un abordage irréaliste. Dans leurs navires agiles, ils s'approchèrent aussi près que possible, mais la vague créée par Advenis renversa plusieurs d'entre eux. Une poignée de capitaines plus avisés essayèrent une approche par l'arrière, évitant laborieusement le courant du canal principal, mais ils se heurtèrent à la hauteur impensable des remparts. Leurs grappins d'abordage n'en atteignirent même pas la base. Frustrés, les marins décidèrent de faire parler le feu de leurs canons. La plupart des projectiles furent simplement avalés par le corps massif de la géante, dont ils effritèrent à peine la roche et la terre, et ceux d'entre eux qui prirent la direction de la surface lisse de la muraille rebondirent simplement dessus, sans lui infliger le moindre dégât, avant de tomber tristement au fond de la passe.

Puisqu'il y avait eu attaque formelle, Ageîn n'eut besoin d'en référer à aucune hiérarchie pour s'exercer au tir. Posté sur l'un des pontons suspendus ordinairement destinés aux pêcheurs, il fit siffler un nombre incalculable de carreaux à l'aide de l'arc à poulies tout juste sorti de l'armurerie. Lestées par leurs pointes en fer et poussées par la tension maximale que pouvait supporter la corde, les flèches suivirent de longues trajectoires courbes. Calculer l'effet du vent, anticiper le temps de vol et l'influence des creux de mer sur la mobilité de sa cible ; le maître d'armes se régalait. Il visait principalement les cuisses de ces sauvages déjà passablement mal en point, borgnes, boiteux ou dénutris. Toutefois, à cette distance, il pouvait être satisfait de parvenir ne serait-ce qu'à les atteindre. Alors, quand un trait se plantait malencontreusement dans la poitrine ou la gorge de l'un d'eux, la faute était vite reportée sur une rafale ou un mouvement inconsidéré de la victime.

— Oups ! prononça Ageîn à plusieurs reprises cet après-midi-là.

C'était à peine si les pirates pouvaient apercevoir le tireur. Alors pour ce qui était de tenter d'éviter ses flèches fantômes…

Le maître martial reçut la visite de Coman – bien qu'il eût pris soin de ne pas ébruiter son escapade vers la poupe. Le dernier élu réussissait souvent à inviter ses yeux ou ses oreilles dans des affaires qui ne le concernaient pas ; les coups en douce l'attiraient, c'était ainsi. Ageîn tenta de l'initier au tir à l'arc, mais le décorporé se contenta de percer les voiles de leurs poursuivants. En revanche, il rigola franchement en constatant la panique des équipages lorsque les flèches s'abattaient sur l'un ou l'autre de leurs navires ; un divertissement qui vint casser la monotonie du voyage.

Le reste du trajet se passa loin des côtes et de toute forme de vie.

2

Un ciel de sable imprégnera les chairs
et le poison révèlera l'union
Premières Transcriptions, Oracle Gealna

Advenis s'immobilisa finalement au large des rivages du sous-continent. Près d'un mois depuis Narùpa, et la pluie qui avait redoublé ne parvenait pas à effacer les images de ces gardiens massifs plantés dans le sol de leur île. Tout l'essaim avait été secoué, interrogé, mais aussi encouragé par cette découverte. Ils percevaient mal comment le site, une fois submergé, pourrait rester opérationnel, mais après tout, même sous les flots, l'activité tellurique demeurait entière.

— Soyez prudent, Novig ! avait déclamé Liguïa avec gravité. Nous nous reverrons de l'autre côté.

Au pied des dunes de sable brun qui se jetaient directement dans l'océan – ou plutôt que l'océan venait pourlécher –, dans l'Albâtre que le commandant avait tenu à ramener lui-même en Advenis, elle l'avait embrassé, avec plus d'émotion qu'elle n'aurait souhaité en mettre dans ce geste d'amitié et de confiance. Eux aussi comptaient l'un sur l'autre, et la continuité de leur aventure tenait à peu de choses. L'essaim traverserait le continent à pied dans sa largeur, tandis que la cité-vaisseau le contournerait afin de les récupérer sur sa côte est. Entre-temps, mille et un écueils pouvaient survenir, d'un côté comme de l'autre.

Ageîn suivait le sommet des dunes gigantesques depuis plusieurs jours, suivi par la procession habituelle : Éndin, Páthin, Eloka, Téohem, Vitaïni, Scirel, Kũraw, Sumnio, Coman et toujours fermant la marche, Liguïa. Bourpigne les accompagnait à bonne distance. Leur ordre était stratégiquement établi. Éndin, la sentinelle du gardien, devait se trouver au plus près de lui ; s'il avait pu l'envoyer en éclaireuse, quelques centaines de pieds en avant, il ne s'en serait pas privé. Páthin suivait, à portée de voix, afin de les prévenir d'une éventuelle prémonition sur un danger imminent. Eloka et Téohem constituaient la deuxième ligne, le renfort linguistique et culturel en cas de rencontre inopinée. Vitaïni et Sumnio, le duo de choc, entouraient les deux élus les moins aptes au combat, Scirel et Kũraw. L'important étant de répartir les potentiels combatifs tout le long de la colonne, en cas d'attaque par les flancs. Sans compter que leur

chargement d'itinérance empêchait toute tentative de fuite. Liguïa, quant à elle, gardait un œil sur les fréquentes embardées de Coman, qu'il fallait remettre dans le sens de la marche avant qu'il ne dégringole dans la pente sableuse, ainsi que sur l'ensemble de la troupe qu'elle se tenait prête à défendre de sa vie.

Dans cet environnement, la ligne droite était loin d'être l'itinéraire le plus commode, aussi parcouraient-ils deux fois plus de chemin que la distance qui les séparaient de leur destination. Le sommet de ces collines de sable était plus praticable que leurs faces, et offrait surtout la vision dégagée nécessaire pour prévenir un éventuel danger.

Le désert de Sabùl à perte de vue, aride et inhospitalier. Un vent chaud permanent, faible mais constant, que même la pluie ne suffisait pas à rafraîchir. Lorsqu'il lui prenait de gagner en intensité, des paquets de sable aggloméré se détachaient du sol pour venir heurter les jambes des élus. Puisqu'ils progressaient sur les crêtes, les rafales soufflaient le plus souvent de bas en haut, ce qui avait l'étrange avantage de les porter plus que de les freiner.

Le maître d'armes avait haussé son niveau de vigilance depuis leur passage sur Narùpa. Il circulait des légendes peu rassurantes au sujet des indigènes. On prêtait aux nomades du désert des déplacements surnaturels, apparaissant soudainement dans un vent de sable ou encerclant leurs victimes sans qu'aucun signe, aucune empreinte ne l'eusse présagé. Il se disait aussi que rien dans leur jardin mouvant ne pouvait leur échapper ; ils auraient des yeux dans le ciel qui leur rapportaient tout mouvement importun. Quant à leurs techniques martiales ! Le peuple Sabùl maniait les lames avec une dextérité peu répandue, et ce dès le plus jeune âge, aussi Ageîn s'était-il préparé avec ses meilleurs spécialistes.

En sus de son paquetage réglementaire de vivres, de vêtements et de couchage, identique à celui de ses compagnons, il se trimbalait tout son attirail de guerrier. Son fidèle bouclier rétractable, attaché par-dessus son sac à dos, le bambou qui ne quittait jamais sa main et qui s'avérait être un appui précieux dans cette bouillasse granuleuse, à sa ceinture le sabre familial, transmis par son père le jour du départ, des couteaux de jet plaqués sur son veston, blindage à double usage, et plusieurs autres gadgets fournis par les ingénieurs advènes.

Il comptait néanmoins sur le renfort de ses compagnons, à commencer par l'archère émérite en la personne d'Eloka Ling, dont le gardien lui-même admirait l'adresse à la corde. La tension parfaite, la visée juste, nul tremblement. Ses flèches pouvaient se révéler un atout considérable, surtout dans ces contrées où l'on utilisait très peu d'armes de jet. Malgré son âme bienveillante et pacifique, Sumnio avait révélé une aptitude étonnante à manier la fronde ; ses résultats au tir défiaient les probabilités et, le temps d'un combat, Ageîn ne

doutait pas qu'il en ferait bon usage. Sauf force antagoniste dans le camp ennemi, Vita pouvait utiliser les éléments à l'avantage de l'essaim, et son frère porcin était pour ainsi dire inarrêtable lorsqu'il chargeait. La fameuse Inspiration de Téohem pourrait peut-être se révéler utile. Liguïa, elle, possédait un don inné pour le maniement du javelot, aussi le maître d'armes avait-il demandé à ce qu'on lui en forge deux à la mesure de son talent ; face à un ennemi robuste que les flèches ne feraient qu'écorcher, ils seraient bien plus efficaces. Contre l'avis du Catalyseur, le maître d'armes ne pouvait s'empêcher de voir en Kũraw une botte secrète qui s'exprimerait sans doute en temps voulu. L'avenir lui donnerait peut-être raison.

À la fin du huitième jour de marche, autant dire au tout début de leur périple, Vitaïni rompit la formation pour rejoindre le Catalyseur à l'arrière. Le ciel avait adopté une teinte rousse uniforme et quelques traits de lumière s'échappaient depuis un horizon partiellement dégagé. Au-dessus de leurs têtes, l'eau coulait toujours à verse.

— Scirel ne voulait pas t'alarmer, mais il a une blessure qui commence à s'infecter, révéla-t-elle à mi-voix.

— Tu l'as vue ?

— Pas joli, chef.

Ni une ni deux, Liguïa plaça son pouce et son majeur en pince sous sa langue afin d'émettre un sifflement bref mais extrêmement sonore. Ageîn stoppa instantanément, sans pour autant s'alarmer, car il ne s'agissait que du signal de halte. Le Catalyseur remonta la file d'un pas concerné, sourcils froncés, et se pencha au-dessus de Scirel qui venait de mettre un genou au sol.

— Eh bien, érudit, un coup de mou ?

Lorsque celui-ci releva la tête, elle constata la lividité inhabituelle de son visage. Un teint tirant sur le jaune et des cernes contrastés. Son attitude changea du tout au tout et l'inquiétude la gagna immédiatement. De son ton de meneuse de troupe, elle tenta de mobiliser l'esprit de son compagnon :

— Votre diagnostic, élu ?

— Fièvre, fatigue soudaine, courbatures, début de nausées… et paralysie du membre infecté, répondit-il le souffle court en abaissant son pantalon.

Dévoilant une brûlure rougeâtre à l'intérieur de la cuisse, de la taille d'une des mains d'Ageîn et de laquelle suppurait une lymphe épaisse, l'érudit biologiste conclut :

— L'infection s'est généralisée, chef. J'aurais dû la signaler plus tôt. Pardon. Je miserais sur une toxine à diffusion lente ; animale ou végétale, je ne sais. Le système nerveux venant tout juste d'être atteint, je me laisse jusqu'à deux jours pour enrayer sa progression.

Au-delà…

— Nom de… réagit immédiatement Sumnio qui s'était rapproché. Scir, pourquoi n'as-tu rien dit ?

Le survivaliste s'agenouilla auprès de lui, plaça une main sur son front et l'autre au-dessus de sa blessure, puis ferma les yeux un instant. Autour d'eux, un silence glacial se fit, synonyme d'anxiété. Sumnio soupira avant de s'adresser à leur chef :

— Il ne faut pas attendre plus.

Liguïa prit une longue inspiration en étudiant les visages de ses compagnons, le terrain environnant ainsi que le ciel d'ambre, avant de crier ses ordres :

— Installez le campement, vous autres. Gardien, veille à ce que tout soit en place ! Vita, de l'eau et du feu. Éndin, viens aider Sumnio, Scirel a besoin de soins.

Ils s'établirent au pied même de la dune où ils se trouvaient. Le sable saturé d'eau donnait une mixture épaisse, confortable, mais s'agglutinant aux chausses, aux jambes et aux paquetages. Pendant que les autres dressaient les tentes en un arc de cercle qui les abriterait du vent, Vita eu vite fait d'installer son entonnoir pour canaliser les eaux de pluie en direction du puits éphémère ; la toile étanche imaginée par les ingénieurs remplissait parfaitement sa fonction en tapissant les parois de ce dernier. En attendant qu'il se remplisse, elle déballa le fagot d'urgence attaché sous son sac et entreprit d'allumer un feu plus que jamais nécessaire. En générant un champ de force hydrophobique au-dessus du foyer, en complément de l'abri usuel, elle obtint une belle flambée plus rapidement et s'empressa d'y faire bouillir une bonne quantité d'eau.

À quelques pas de là, Sumnio et Éndin installèrent le malade sur une natte propre, surélevée de quelques centimètres afin de l'isoler du ruissellement. Son état se dégradait de minute en minute ; il était à peine conscient. Alors que la nuit commençait à tomber, Liguïa laissa le reste du groupe à l'écart et s'approcha des soignants, réellement soucieuse.

— Où en est-on ?

— Les plantes sont en train d'infuser, répondit machinalement Sumnio en continuant de s'affairer au-dessus de la jambe de Scirel. J'opterais pour une méduse, d'après les éruptions au centre de la brûlure. Les eaux en étaient truffées lorsque nous avons débarqué. Néanmoins, je vois mal comment elle a pu passer outre ses vêtements.

— Quel genre de méduse peut faire cela ?

— Le genre bien vilaine. Vous ne les avez sans doute pas remarquées, leur corps fait la taille de l'ongle du pouce et leurs filaments quelques centimètres à peine. Violettes ou bleues, elles

passent inaperçues, mais leur poison est censé être plus radical que cela. D'ordinaire, il suffit de quelques minutes pour paralyser le système nerveux. Qu'est-ce qui a bien pu ralentir son effet ?

Le soigneur laissa planer sa question tout en approchant son nez de la plaie et en respirant les effluves qui s'en dégageaient. Liguïa croisa le regard d'Éndin, tout aussi circonspecte.

— Ces bestioles ne sont pas censées générer de telles infections. Je soupçonne la stagnation du poison dans ses tissus d'en être à l'origine, comme si son organisme lui donnait une chance de lutter. Éndin, est-ce que tu perçois cette défense immunitaire additionnelle toi aussi ?

— Cette barrière n'est autre que l'essaim, éclaira-t-elle du tac au tac. Le lien et les énergies qui circulent entre nous tous ont dû booster son système immunitaire. Nous aurions fait le même constat si toi ou moi avions été piqués.

— Je savais que la symbiose qui nous unissait était capable d'écarter rhumes et maladies bénignes, mais de là à ralentir le métabolisme de Scirel et la diffusion d'une toxine aussi puissante…

— C'est pourtant ce qu'il se passe. S'il nous avait prévenus à temps, il…

— Éndin ! coupa le Catalyseur. Non !

Liguïa refusait les paroles défaitistes du type de celles que sa sensitive avait en tête. Cela alimentait dangereusement le cercle vicieux contre lequel elle s'efforçait de lutter. A contrario, les pensées positives entraînaient des résultats positifs.

— Pardon, chef. S'il nous avait prévenus plus tôt, nous l'aurions débarrassé du poison en quelques heures.

Sumnio fit un rapide aller-retour au feu de camp afin de récupérer sa mixture. Il versa l'eau infusée dans une coupe et broya le reste des feuilles dans son mortier d'herboriste. L'odeur qui s'en dégageait était puissante.

— C'est fascinant ! s'exclama-t-il. Nos facultés respectives s'alimentent donc réellement les unes les autres.

— Tu en doutais ?

— Non, je ressens cette unité, comme les autres, mais je n'imaginais pas que cela puisse se traduire de façon si concrète.

— Et encore, tu n'as rien vu. Il va s'en sortir ?

Le soigneur préféra ne pas répondre. D'un élan toujours assuré, il confectionna un cataplasme suffisamment large pour couvrir la blessure dans son intégralité, puis l'appliqua sur la cuisse de Scirel. Celui-ci laissa échapper un râle sourd, la gorge sans doute trop sèche pour émettre le moindre mot. Invitant Liguïa à le soutenir, Sumnio encouragea son ami :

— Allez, bonhomme, bois ça ! Je sais, ça pue, mais on a encore besoin de toi. Encore, voilà, ça va aller maintenant.

Après avoir ingéré les trois quarts de l'infusion, l'érudit reposa la tête dans les mains du Catalyseur, qui se sentait pour le moins impuissante. La seule chose qu'elle pouvait faire était le lien entre ses trois élus. Sumnio tendit la coupe à Éndin.

— À toi.

Il y eut un moment de flottement, mais la sensitive ne discuta pas. Il fallait lui faire confiance. Ils n'avaient de temps pour aucune autre considération. Elle but d'une traite le reste de la potion, ravalant un renvoi particulièrement violent, puis écouta avec attention le survivaliste.

— Les plantes vont purger le poison de son organisme. Si je t'en ai fait boire, c'est pour que tu reconnaisses plus facilement la substance et te cales sur son flux à l'intérieur de Scirel. J'ai besoin de ton magnétisme, Én, il en a besoin.

Éndin opina, considérant avec douceur le corps étendu devant elle. À vrai dire, elle n'avait pas attendu les préconisations de Sumnio et le lien était d'ores et déjà opérant. Elle suivait les énergies de leur compagnon dans leurs détails les plus intimes, aussi faibles soient-elles. À genoux, elle remplaça par la sienne l'une des mains de Liguïa sous la nuque du malade et vint déposer l'autre sur son abdomen. Puisqu'ils circulaient également en elle, en moindre quantité, elle identifia assez aisément les principes actifs végétaux qui venaient d'entamer leur circuit bienfaiteur. Dans l'estomac et les intestins de Scirel, ils se diffusaient à présent dans son sang.

La sensitive savait ce qu'elle avait à faire. En tant qu'énergéticienne, elle fluidifia l'énergie vitale de son compagnon, tout devait circuler sans obstacle. Seul un point dur, au niveau de sa cuisse, ralentissait la boucle, mais Sumnio était là pour s'en occuper. Elle manipula ensuite les molécules végétales afin qu'elles s'accordent avec ce flux constant et viennent nettoyer en rythme, pulsation après pulsation, le flux sanguin de Scirel. Le processus prendrait des heures, mais une fois débarrassés de la substance nocive, ils pourraient se concentrer sur les lésions en elles-mêmes, musculaires comme neurologiques. Éndin entreprit donc de se détendre du mieux qu'elle put, adoptant une position aussi confortable que possible, et cala sa respiration sur les soins qu'elle procurait.

Après s'être lavé les mains à l'eau brûlante, Sumnio déploya ses talents de guérisseur, dans un premier temps sur la plaie purulente. Non, il ne le perdrait pas, pas Scirel, pas aussi bêtement. Si un élu devait mourir, ce serait avec panache, et pas dans ce maudit désert, par une nuit sans lunes, à cause d'une créature dont le seul objectif dans la vie était de dériver entre deux eaux. Il ne perdrait plus

personne.

Son visage, qui affichait d'ordinaire une bonhomie contagieuse, venait de revêtir un masque concentré et grave. Mâchoire serrée, il prit un moment pour solidifier la connexion entre eux quatre, offerte par Liguïa, et fit appel à ses racines, au savoir de ses ancêtres.

Avec l'appui de la nature, des plantes et des nombreuses substances qu'elle leur offrait, les Mëwanit avaient développé au fil des siècles une médecine sûre et respectueuse de la biologie humaine, si spécifique. S'ils s'étaient orientés vers cette spécialisation culturelle, c'était surtout grâce à leurs dons de guérisseurs, sans égal de par le monde. Un pouvoir que lui avait transmis sa mère, et sur lequel Sumnio ne parvenait toujours pas à poser de mots.

Sa mère… la Guarina de son village – l'équivalent des chamans des terres du couchant – perdu dans la mangrove de palétuviers de son chapelet d'îlots. Eaux turquoise, feuillages verdoyants, sable blanc… Liguïa avait dû déployer tous ses arguments pour le faire quitter sa terre. À l'heure actuelle, toute la région devait être sous les eaux. Sa mère… son modèle de bienveillance et de savoir. Elle lui avait tout appris. On venait la consulter de tout l'archipel, et même d'au-delà. Des notables d'Extrême-Orient avaient affrété des bateaux pour rallier ces contrées perdues des mers du Sud, dans l'espoir de sauver leur enfant d'une fièvre virulente ou d'un parasite quelconque ; ils étaient repartis reconnaissants, et pour la plupart, croyants. L'œuvre de Sani Aptaré tenait du miracle. Lorsqu'on assistait à l'une de ses transes de guérison pour la première fois, on se rangeait forcément à la facilité de louer une force divine, quelle qu'elle soit. Les étrangers ne se posaient pas plus de questions que cela. Pourtant, ses dons étaient bien réels, tangibles, et surtout humains, ancrés dans la chair de son détenteur. Les dieux n'y étaient pour rien.

Pas plus qu'ils n'avaient versé en elle ce mal dévorant qui l'avait emportée en quelques jours. Sumnio, son digne successeur, n'avait rien pu faire. Aucun traitement, aucune incantation ou manipulation énergétique n'avait pu la tirer de cette maladie mystérieuse. Il était pourtant le plus qualifié pour y parvenir. Même la principale concernée n'avait rien vu venir. Ses symptômes lui étaient tombés dessus du jour au lendemain, sans le moindre signe avant-coureur. Sumnio l'avait veillée, épaulé par les meilleurs soigneurs du village, mais Sani avait rendu l'âme dans des souffrances à peine allégées par son fils. Il avait tout ressenti en lui-même ; cicatrice éternelle enfouie au creux de ses viscères.

Son échec à sauver sa mère l'avait donc profondément marqué, si bien qu'il s'était promis de ne plus jamais laisser quiconque s'éteindre de la sorte. Apprendre davantage, repousser plus loin encore l'art du soin qu'elle lui avait enseigné, auprès de toutes les cultures qui lui en

offriraient l'opportunité, et devenir le meilleur guérisseur qu'Etügen ait porté, meilleur que Sani. Ce serait le seul remède aux larmes qui ne le quittaient plus.

Advenis avait percé l'horizon peu de temps après le drame. Ce ne pouvait être qu'un signe. Sumnio avait accueilli et écouté Liguïa, conscient de ce que les Advènes pouvaient lui apporter, et réciproquement. Toutefois, sa mangrove lui manquerait, ainsi que toutes ses espèces animales et végétales, qu'il connaissait sur le bout des doigts. Plus personne ne l'y retenait, et compte tenu de la progression inflexible de l'océan, son peuple devrait bientôt quitter les lieux. Servir une plus grande cause ? Soigner celles et ceux qui tenaient la vie de l'humanité entre leurs mains ? Il s'était recueilli une dernière fois sur le site de dispersion des cendres de sa défunte mère, avant de poser ses pieds nus sur le bois de cette barque blanche, prêt pour sa seconde naissance.

Sumnio le survivaliste était tantôt sourcier, tantôt nutritionniste, guérisseur, cueilleur ou chasseur. Il pouvait trouver un repas et des éléments nutritifs quel que soit l'environnement dans lequel ils évoluaient ; il connaissait les baies, les graines et les feuillages comestibles ; il pouvait soigner une blessure, prévenir certaines maladies ; par-dessus tout, il cherchait le pouvoir de guérison placé en chacun, dans le mental comme dans le corps, et comptait bien réveiller celui de Scirel.

— Entends ma voix, ami érudit, tu sais comment tout cela fonctionne. La toxine ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Concentre-toi sur tes lésions, suis la chaleur de mes mains. D'abord, ta cuisse, le point d'entrée. Coupe le mal à sa source ! Imagine de la glace sur cette brûlure ! Le pue exfiltre les cellules infectées. La pâte végétale aspire tout ça. En contrepartie, elle diffuse sa base cicatricielle. Ça va aller très vite, tu vas voir.

Sous les yeux d'une Liguïa circonspecte, les rougeurs qui s'étendaient à presque tout le membre s'estompèrent en quelques minutes. Son volume, aussi, diminua de façon notable. L'inflammation battait en retraite. Avec ses mains, Sumnio procédait à un balayage a priori aléatoire au-dessus du cataplasme et d'autres points spécifiques connus de lui seul. Le circuit des artères, nota le Catalyseur, mais aussi des points de réflexologie plus ou moins longs sous la voûte plantaire ou sur le coup de pied. Il massa généreusement les muscles de la jambe afin d'aider l'organisme à drainer tout élément étranger, ainsi que le crâne du malade où beaucoup de sang affluait. Déjà, Scirel semblait respirer plus librement ; son pouls reprenait un rythme rassurant.

Après avoir soigneusement raclé la pâte verdâtre malodorante de la

blessure, le soigneur appliqua une nouvelle couche qu'il recouvrit de bandelettes de soie respirante.

— Voilà, dans deux jours, il n'y paraîtra plus. Ta pote méduse a dû te confondre avec le plancton. Occupons-nous de tes nerfs maintenant, tu veux ?

D'un pouce assuré, avec le surplus de pâte, il traça de larges traits sur le front et les tempes de Scirel. Ce dernier réagit avec quelques soubresauts, mais retomba bien vite dans une somnolence fiévreuse. Sumnio les abandonna pendant d'interminables minutes. Il rinça ses mains avant de se planter au milieu du campement, le nez levé vers les nuages. Il cherchait les étoiles, évidemment invisibles. Éndin poursuivit ses efforts en insufflant toujours plus d'énergie dans le corps de l'érudit, cran par cran. Elle souffrait de méchantes contractures aux mains, mais les ignora sans mal ; son ami, lui, encaissait des douleurs bien supérieures.

— Il faudrait le tourner par là, la tête en direction d'Escham[5], indiqua le survivaliste en pénétrant à nouveau sous la tente. Il est bien né en Escham ?

Liguïa acquiesça sans hésiter, avant d'aider ses compagnons à le déplacer.

— L'influence de sa constellation dans le processus de guérison est infime, mais toute aide sera la bienvenue. Il faudra veiller à le tourner toutes les heures. Én, c'est parfait, tu as fait tout ce que tu pouvais, merci.

Le ton péremptoire de Sumnio traduisait à la fois son implication et sa volonté de rester seul avec Scirel. La sensitive posa sa main endolorie sur son épaule, en signe de soutien, puis sortit. Avant de la suivre, Liguïa voulut s'adresser au soigneur, mais celui-ci la coupa net :

— Ne t'en fais pas, chef ! Ça va aller. Peux-tu demander à Vita de poser les pièges pour moi ? (Puis, en reportant son attention sur le malade.) À nous deux, mon pote !

Les heures qui suivirent furent ponctuées tantôt de gémissements, tantôt de cris faibles qui pénétraient l'âme de l'essaim. Tous ignoraient ce que Sumnio pouvait bien fabriquer là-dedans, mais ils s'en remettaient entièrement à lui pour sauver Scirel. À chaque fois que Liguïa entrait pour l'aider à faire pivoter la paillasse, elle constatait une variation de l'état de l'érudit, pas toujours positive, mais à en croire le calme de Sumnio, dans l'ordre des choses. Elle gardait pour elle les traits tirés, les cernes et les joues creusées, la transpiration excessive et les vomissements, et se contentait de relater à ses élus les rares moments d'apaisement et de sommeil qu'offrait le traitement à leur compagnon.

Au petit matin, le survivaliste émergea de la tente, complètement fourbu. À en croire son visage marqué et sa démarche chancelante, les soins n'avaient pas été éprouvants que pour Scirel. Toute la troupe était rassemblée autour des restes du feu, régénérant leurs muscles avec l'une de ces infusions habituellement préparées par Sumnio, mais dont Vita s'était exceptionnellement chargée. La pitance était volontairement maigre, car ils avaient bien conscience qu'ils ne repartiraient pas tout de suite ; quelques rongeurs des sables, capturés dans la nuit grâce aux pièges posés par l'élémentaire et cuits sur les dernières braises, ainsi que les portions habituelles de pain d'avoine ; ils réserveraient les derniers fruits pour la reprise du trajet. Liguïa avait peu dormi, guettant le moindre son en provenance du malade. Elle était la première à être sortie sous la bruine fine, n'osant interrompre Sumnio dans un moment potentiellement crucial.

Celui-ci s'approcha d'eux et s'étira dans un grognement sonore. Une odeur chargée émanait de lui, entre transpiration rance et substances médicinales. Sa grande taille et ses muscles ronds participaient à cette image de vigueur et de santé rassurante que l'on rattachait à sa fonction. Néanmoins, malgré toutes ses compétences et la gestion savante de ses propres énergies, même Sumnio avait ses limites. Ses yeux rougis par la fatigue se posèrent finalement sur ses compagnons. Ils le fixaient sans dire un mot, visiblement inquiets. Dans un effort ultime, il alla puiser l'un de ces sourires éclatants dont il avait le secret et les rassura :

— La douleur et les cris sont généralement bon signe, les amis. Son nerf est sauvé. Il s'en est fallu de peu.

Les élus relâchèrent leurs tensions simultanément, entre expirations lourdes et glapissements de joie, si bien qu'un rire nerveux gagna leurs rangs.

— Il pourra reposer le pied au sol d'ici deux jours, mais je te conseille d'attendre le cinquième jour avant de reprendre la route, fit-il à l'adresse du Catalyseur.

— Merci, Sumnio. Repose-toi, à présent, on va prendre le relai.

L'essaim n'était pas à quelques jours près. S'il en allait de la santé de l'un des leurs, Liguïa était prête à prendre tout le temps nécessaire. Ils repartiraient reposés et gonflés d'énergie, même si elle ressentait dans ce désert une atmosphère pesante, délétère presque. Le sentiment étrange d'être observée ne la quittait plus. Elle indiquerait à Ageîn de redoubler de vigilance, et aux autres de respecter les tours de garde à la lettre.

Contre toute attente, et à la surprise de Sumnio lui-même, l'érudit se rétablit plus vite qu'escompté. Il rattrapa bien vite ses carences alimentaires et reprit des couleurs avant le troisième jour. Cette halte

permit notamment à l'essaim de recharger les outres grâce au récupérateur déployé par Vitaïni. Une fois l'entonnoir et les tentes repliés, ils se remirent en marche à une allure modérée d'abord, puis au rythme de croisière imposé par le maître d'armes. Tant que Liguïa ne lui demandait pas de ralentir, Ageîn maintenait la cadence.

Pendant une semaine entière, la pluie ne tomba plus qu'en rideau diffus, en gouttelettes si fines qu'elles s'apparentaient davantage à un brouillard en suspension qu'à de véritables précipitations. Ce voile blanchâtre posé sur le désert renforça la méfiance du Catalyseur à l'égard de ce qui les attendait. Par moments, elle croyait voir des points noirs ponctuer le ciel uniformément gris. Imperceptibles l'instant d'après. D'expérience, elle sentait monter une tension révélatrice : d'ici peu, une rencontre interviendrait, quelle qu'en soit sa nature.

3

Le métal et les plumes, dans une arène au creux des dunes
La clémence, lumineuse, portera ses fruits
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

Malgré l'épaisseur humide qui noyait les dunes voisines, un air de plus en plus chaud remontait du sud. Dans les rares moments de clarté où des percées laissaient entrevoir le paysage, on pouvait observer les nuages d'altitude gonfler et s'assombrir. Le vent forcit. Une cellule orageuse de plus en plus massive occupait tout leur champ de vision. Des éclairs illuminaient ponctuellement cette zone d'ombre menaçante. Statique, le phénomène tournait sur lui-même, alimenté par les vents du désert et l'air froid d'altitude. Liguïa était maintenant confrontée à la décision de poursuivre leur avancée en direction du monstre atmosphérique ou d'attendre qu'il se dissipe. La formation de plusieurs tubas verticaux – dont deux touchèrent le sol – décida pour elle. Une nouvelle halte s'imposa d'elle-même et les élus assistèrent à l'un des phénomènes les plus impressionnants qu'il leur ait été donné de voir (après Warkën, évidemment). Les deux tornades, de plus d'une demi-lieue de base chacune, dessinaient deux trajectoires parallèles dans le désert, se frôlant sans jamais se mélanger. Elles levaient dans le ciel une quantité de sable colossale qui avait remplacé la brume ambiante. Terre de Sienne. Le ciel était occulté par ce rideau ocre et rougeâtre tournoyant en tous sens. À une distance pourtant conséquente, Liguïa et les siens purent sentir le souffle puissant des monstres qui cherchait tantôt à les repousser, tantôt à les attirer vers eux. Qu'étaient-ils face à tant de colère ?

Près d'une heure de contemplation avant que les deux doigts venus des cieux ne s'essoufflent. Un retour au calme relatif puisque Liguïa ressentait toujours cette présence hostile, plus proche encore. L'essaim reprit néanmoins sa progression tandis qu'autour d'eux le sable léger retombait lentement.

Les derniers agglomérats s'apprêtaient à toucher le sol, autorisant bientôt la demi-clarté à flatter le dénivelé des dunes, quand des silhouettes sombres firent leur apparition. À travers le rideau sableux, comme annoncé par la légende. Le regard perçant du gardien les identifia immédiatement ; une vingtaine, au bas mot, drapés dans leurs amples caftans couleur de sable sec. Sa précieuse sentinelle n'avait perçu ni frémissement dans le sol friable, ni pulsation

cardiaque. Ils savaient se rendre invisibles ; déroutants. Ils se tenaient droits et dignes sous le vent du sud. La tempête les avait dissimulés, ils procédaient toujours ainsi. Obéissant à son poing dressé au niveau de l'épaule, les élus stoppèrent et se regroupèrent, désormais encerclés.

— Contrôlez-vous, leur glissa Liguïa en se positionnant volontairement aux yeux des Sabùls comme la meneuse de cette escouade étrangère. Soyez prêts ! Páthin, pas un mot.

Mais le voyant n'était pas d'humeur joueuse. Lui non plus n'avait rien vu venir et il sentait la tension du Catalyseur vibrer jusque dans ses propres mâchoires. Ageîn maintenait quant à lui sa poigne sur le manche de son sabre, tout en glissant autour de ses compagnons, fléchi sur ses appuis, tête basse et regard enragé, comme l'aurait fait l'alpha de toute meute.

— Doucement, Maître, ne va pas nous les énerver.

Les autres étaient toujours immobiles, plantés là dans le désert telles des statues miragineuses. Alors, Liguïa prit les devants et se détendit. Épaules ouvertes et bras ballants, elle s'avança légèrement en signe d'apaisement. Donner une opportunité, toujours, leur laisser le choix. Cependant, le cri d'autorité de l'un d'eux la figea sur place. Deux syllabes d'un dialecte qu'elle ne connaissait pas, mais dont la charge vindicative, malgré l'opposition du vent, ne nécessitait nulle traduction. Dans le ciel, les points noirs planaient à nouveau. Finalement, la chef de l'essaim se ravisa, vite éclairée par Téohem :

— Les Sabùls descendent d'une très longue lignée de serviteurs assassins. Ils ont fini par s'émanciper en choisissant une vie de nomades, mais conservent toutefois leurs penchants belliqueux.

— Charmant.

— La coutume ici veut que l'on gagne notre droit à parlementer.

— Comme chez les Fajaos ? C'est une manie décidément.

— Pas tout à fait, chef. Ces gens-là donnent dans le combat tout ce qu'il y a de plus tangible. Habituellement, un duel à mort décide si des étrangers peuvent passer ou rebrousser chemin ; il en va de même pour un entretien avec leur patriarche.

Comme pour ponctuer les précisions du théologien, l'un des nomades s'avança en gesticulant et en braillant quelque menace triviale. Le plus sec et nerveux d'entre eux, quoique dans ces vêtements larges sur lesquels perlaient les gouttes de rosée rassemblées, il eût été ambitieux de déterminer sa corpulence ou sa musculature.

— Qui traverse notre jardin sans y être invité ? articula Eloka dans le dos du Catalyseur. Combattez, et si vous le pouvez encore, présentez-vous !

— Curieux sens de l'hospitalité, ces gens du désert. Alors quoi ? Je leur envoie mon maître martial, et s'il est encore debout à la fin du

combat, nous pourrons continuer à arpenter la Voie ? Linguiste, tu veux bien nous présenter ?

— Ce serait de l'énergie dispersée en pure perte, chef, insista Téohem. Ils n'écouteront pas. La seule manière…

Le bruit sourd du bouclier venant heurter le sable durci par l'eau interrompit leur débat. Liguïa comprit instantanément et ne put retenir Ageîn qui s'avançait désormais d'un pas décidé vers le chef probable de cette délégation. Il contenait sa fougue depuis trop longtemps ; à présent qu'il avait l'opportunité d'exercer son art, nul n'aurait pu freiner son enthousiasme. La partie adverse eut l'air surprise de le voir s'avancer avec autant d'élan, puisque les Sabùls mirent de longues secondes à s'organiser. La linguiste restait à l'affût des moindres syllabes perceptibles.

— Alsaqr ! Explique à ce trop bien nourri qui nous sommes !

S'ensuivit un tohu-bohu d'acclamations guerrières et de mouvements bien ordonnés. Avec une série de piquets verticaux, les Sabùls installèrent une arène circulaire à une vitesse folle, comme si cette coutume était aussi fréquente et ordinaire que de déplier une carte d'orientation. Au creux d'une dune, les tiges de bois s'apparentaient à un bambou souple qu'un adulte pouvait aisément plier à la seule force de son poids. Ageîn comprit qu'il s'agissait seulement de délimiter la surface de combat ; s'il était expulsé en dehors, il aurait perdu, classique. C'était moins la circonférence limitée de l'arène qui l'inquiétait que le sol meuble sur lequel il aurait à se mouvoir. Bien sûr, il avait appris à évoluer sur tous les terrains, mais le sable était loin d'être son préféré. Instabilité, points d'ancrage faibles, impossibilité de déployer toute la puissance des jambes. Il faudrait compenser par plus de mobilité, en particulier au niveau du buste.

Étonnamment, on lui envoya l'un des plus petits gabarits. Une tête et demie de moins que lui. Lorsque le nommé Alsaqr retira son caftan, il dévoila des muscles secs et durs, dessinés à force de rigueur et d'exercices quotidiens. Pas un gramme de graisse ne venait alourdir sa carcasse, dont l'ossature elle-même annonçait une résistance hors du commun. Son visage marqué retraçait la vie d'épreuves, de coups et de combats qui était la sienne, et ses yeux, d'une noirceur folle, ne laissaient aucun doute quant à son objectif. Torse et pieds nus, il conserva seulement un pantalon court au fond large, s'arrêtant sous le genou, et dont la teinte caramel se confondait avec sa peau cuivrée. Il semblait léger, sans doute très rapide, et frappait du poing sur sa poitrine pour haranguer les siens.

Il porte dans sa chair toute la souffrance de ses ancêtres, observa le maître d'armes.

Encore dans le fourreau du guerrier, Ageîn devina une lame équilibrée et tranchante, prolongement du bras de son détenteur. Alsaqr but plusieurs petites gorgées à l'outre qu'on lui tendit, puis se glissa entre deux piquets de l'arène avant de se planter là, à nouveau immobile et silencieux.

— Quoi qu'il advienne, nous ne pourrons pas intervenir, Liguïa, prévint Téohem. Transgresser les règles du duel nous attirerait les foudres du reste de la délégation. Dans ce cas-là, je ne donne pas cher de nous autres.

— Douterais-tu de notre gardien ?

Le théologien n'osa pas répondre.

— Alsaqr… chuchotta la linguiste. L'épervier.

— Du moment qu'il ne se met pas à voler !

Le Catalyseur ironisait pour mieux dissimuler ses propres doutes.

— Épervier, mulot, scarabée ou camélidé, notre mastard n'en fera qu'une bouchée.

Le franc-parler de Páthin avait parfois le don de détendre les esprits.

— Pas vrai ?

— Pour sûr. Essayons de renforcer le lien afin de lui apporter tout notre soutien.

Derrière Ageîn, l'essaim se répartit de son côté de la cage où s'affronteraient les deux héros. À travers les raies boisées oscillant sous le vent, ils croisaient les regards fous des Sabùls. D'apparence confiante, ils semblaient prendre cela comme un divertissement, une parenthèse venant ponctuer leur vie aride de nomades. Leur frénésie était toutefois bien lisible, semblable à celle d'enfants avides de jeux. Que se passerait-il une fois que leur caprice tournerait en leur défaveur, qu'Alsaqr mordrait la poussière ? Respecteraient-ils, eux aussi, les règles du duel ? À en croire Téo, ce peuple des dunes plaçait l'honneur sur un véritable piédestal. Jusqu'à quel point ?

Lorsque le maître martial se dévêtit à son tour, sa musculature jeta un froid dans les rangs adverses. Il était certes plus corpulent que son opposant, mais tout regard de combattant un tant soit peu aiguisé pouvait deviner ses qualités athlétiques. Vigueur, endurance, précision et puissance. Oui, en un instant, les Sabùls purent lire tout cela. Chacun des gestes d'Ageîn visait à atteindre la psychologie d'Alsaqr, car il ne perdait jamais de vue que la moitié de la victoire s'obtenait mentalement. Ainsi, lorsqu'il planta son bambou dans le sable, d'une main ferme et du tiers de sa longueur, il ne quitta pas des yeux l'homme au regard noir qui l'attendait nerveusement. De même lorsqu'il retira son plastron et sa tunique, déposés avec assurance dans

les bras de Sumnio. Ses chausses l'handicaperaient plus qu'autre chose, aussi décida-t-il de s'en défaire. À l'instar de son adversaire, il ne conserva que son pantalon et son sabre, niché dans son étui.

— Fricassée de volaille au menu ce soir, lança Páthin à l'attention du guerrier qui, sans rien perdre de sa concentration, hocha la tête en guise d'approbation.

Il avait l'œil malin, élaborant déjà probablement sa stratégie, lorsqu'il écarta deux tiges pour pénétrer dans l'arène. Le bois craqua, emportant sa plainte dans le vent, mais reprit aussitôt sa position.

— Bien, mon petit bonhomme, commença Ageîn en esquissant quelques gestes d'assouplissement. Selon le code de la guerre, nous ne…

Mais la charge furieuse d'Alsaqr couvrit ses propres mots. L'autre cria et s'élança droit sur lui, sans autre forme de préliminaires. Lorsqu'il bondit bien au-dessus de la stature pourtant haute du gardien, ce dernier eut tout juste le temps de sortir son arme et de la dresser à l'horizontale, un genou à terre. Les fers s'entrechoquèrent, cinglants, étincelants. Accusant l'intensité du choc, le Sabùl rebondit littéralement sur la lame intacte qui l'avait arrêté, légèrement sonné. Ageîn, sans le moindre geste superflu, avait paré dans la seconde, plaçant tout son poids dans son poignet qui n'avait pas tremblé. Un peu étonné mais toujours plein de flegme, il se redressa en étendant son bras et son sabre sur le côté ; ils vibraient encore.

Quel saut !

Il n'en montra rien, mais la détente dont venait de faire preuve son adversaire était tout bonnement prodigieuse. Il avait été capable de s'élever très haut et de mener une attaque plongeante, ce qui, sur ce sol trompeur, tenait de la prouesse. Sans parler de la vitesse d'exécution.

L'avantage du terrain. Déloyal !

— L'épervier, hein ? Tu feras attention aux rafales dans les plumes.

La tirade d'Ageîn fit sourire son clan, mais la tension était palpable. Les spectateurs Sabùls souriaient déjà beaucoup moins.

Les deux hommes s'observèrent un instant, jaugeant enfin réellement à quelle forte partie ils avaient affaire. Ce qui retint leur attention aussi, fut leurs armes respectives. Fiertés de forgerons tellement différents dans leur conception de leur art, les deux lames possédaient des qualités distinctes qui les rendaient aussi redoutables l'une que l'autre. La courbure élégante de celle d'Alsaqr, son métal ciselé aux motifs de son pays, son biseau concave et son manche court portaient tout le caractère et le raffinement des terres du sud. Prolongement rigide et maniable du bras de son propriétaire, le sabre sabùl correspondait décidément très bien au caractère du désert. Plus

droit et légèrement plus long, l'héritage de la famille Pros que brandissait Ageîn s'apparentait aux épées de cavalerie par sa souplesse et aux longs sabres d'Extrême-Orient par sa robustesse. Son manche autorisait une prise à deux mains confortable. Plus que toute autre caractéristique, c'était le métal utilisé par le maître forgeron de l'aïeul d'Ageîn qui lui donnait toute sa noblesse. Un minerai mystérieux, extrait d'une pierre unique perdue dans une plaine stérile des territoires de l'Est ; telle était son histoire. Sombre, d'apparence si froide et inerte, la lame prenait vie à chaque coup, à chaque parade pour restituer l'énergie qu'on lui infligeait. C'est ce dont les deux hommes venaient d'être témoins. Depuis le début de leur aventure, le maître d'armes n'en avait pas encore fait usage, mais il comprit combien les propos de son paternel étaient en dessous de la vérité.

Néanmoins, il avait bien conscience que la lame ne faisait pas le combattant. La différence se creuserait dans l'homme, non dans l'outil. Aussi Ageîn entama-t-il une série de katas fluides et maîtrisés, faisant glisser sa lame dans tous les plans de l'espace, toujours dans le but de peser sur le mental de son adversaire. Ce dernier s'empressa de répondre avec une débauche d'énergie telle que des gerbes de sable jaillissaient partout autour de lui. Le petit homme tournoyait tout autant que son arme autour de son poignet, basculant et s'élevant au-dessus du sol dans des acrobaties improbables. Seuls les yeux d'Ageîn parvenaient à suivre la trajectoire de son sabre courbé tellement elle était rapide.

À l'instant précis où Alsaqr achevait une rotation, Ageîn décida de l'interrompre en faisant à nouveau chanter le métal. D'un balayage rotatif de la jambe, il tenta dans le même temps de le déstabiliser, mais l'autre l'avait vu venir sans mal et l'évita d'une roulade arrière. Il ne faudrait pas compter sur la vitesse. S'il voulait le dépasser, ce serait par la technique au sabre. Il serra ses deux pognes sur le manche de son arme et présenta un profil menaçant à Alsaqr, glissant avec souplesse autour de lui. L'autre tournait en sens inverse, autour d'un axe qui semblait plus les faire danser que combattre. Nouvel assaut du Sabùl, qui fila dans le dos d'Ageîn en manquant de peu une estafilade à l'épaule. L'élu ouvrit un peu plus ses épaules avant de charger à son tour. Des passes verticales, de bas en haut, puis de haut en bas, fendant l'air avec une force redoutable, mais le nomade les esquiva toutes, à l'exception de la dernière. Son sabre en opposition, à l'horizontale donc, il utilisa la puissance d'Ageîn pour se propulser à nouveau en l'air.

Un tel appui sur une surface si mince, du jamais vu !

Alors qu'il pensait avoir toute l'amplitude nécessaire pour réaliser sa culbute et retomber dans le dos de l'étranger, Alsaqr eut la désagréable surprise de n'être plus maître de ses mouvements. Ageîn

était grand et il était parvenu à attraper au vol la jambe de l'épervier. Il l'attira au sol avec la force du colosse qu'il était, et bondit à son tour pour planter son sabre sur le lieu de chute.

Encore trop lent. Une vraie anguille !

Le Sabùl roula sur le côté comme si ce bain de sable inopiné ne l'avait absolument pas perturbé. Il conservait toute sa lucidité. Un adversaire comme le maître d'armes n'en avait pas eu depuis des lustres. Tous deux se redressèrent simultanément et continuèrent leur démonstration martiale. Durant de longues minutes, les armes s'entrechoquèrent, les corps se cabrèrent, les bras déployèrent toute la dextérité dont ils étaient capables afin de donner aux sabres leur plus haut potentiel létal. Régulièrement, un coup de coude ou de tête venait ponctuer un enchaînement inextricable, si bien que les combattants se séparaient, pour revenir à la charge l'instant d'après.

Toutefois, ni l'Advène ni le Sabùl ne semblait prendre le dessus, et Ageîn avait bien conscience qu'à ce rythme il s'épuiserait bien plus vite que l'épervier léger qui voltigeait en face de lui. Il risqua un coup d'œil en direction de son clan ; leurs regards ne renvoyaient qu'incertitude. Il ne doutait pas que chacun des élus analysait le combat avec ses facultés propres, statistiques pour Scirel, anticipation pour Éndin, résistance de l'air pour Vita, et que le Catalyseur s'évertuait à lui transmettre toutes ces données, mais tout cela demeurait bien insuffisant.

Lors de l'attaque suivante, lorsque le maître d'armes envoya valser Alsaqr d'un enroulé d'épaule, celui-ci se rétablit en plein air et prit appui sur les tiges flexibles qui composaient l'arène. Le rebond qu'elles lui donnèrent le propulsa comme un carreau d'arbalète, dur et véloce. Il le reçut en pleine poitrine. Il eut à peine le temps de dévier la lame pointée vers l'avant que l'épervier le percuta avec une violence inimaginable, en le renversant sans ménagement. Ageîn se retrouva au sol, vulnérable et diminué.

Souffle coupé. Épaule luxée. Côtes fêlées…

Le bilan mental de cette dernière attaque n'était pas reluisant, et nécessitait quelques secondes de récupération. Le nomade n'en ferait rien. En le voyant bondir à nouveau, Ageîn para au plus pressé, quitte à prendre un risque énorme. Depuis sa position ramassée, au sol et à quatre pattes, il planta ses pieds aussi profondément que possible pour se propulser vers son adversaire. Cela eut le mérite de surprendre Alsaqr, puisqu'il ne parvint pas à armer son bras et reçut le colosse en plein buffet. Un recul à la hauteur de leur différence de poids. Ils retombèrent lourdement. Ageîn tant bien que mal sur ses appuis, et l'épervier sur le dos, KO technique. Objectif atteint.

Le gardien avait jeté ses dernières réserves d'oxygène dans ce coup de poker. Sans cela, l'autre aurait pris le dessus en quelques passes.

Seconde après seconde, il reprenait le contrôle de ses muscles thoraciques, s'autorisant à inhaler un peu plus d'air à chaque tentative d'inspiration. Alsaqr esquissa un mouvement. Il ne fallait pas tarder. À genoux, une main sur la cuisse et l'autre bras pendant sur le côté, Ageîn s'efforça de rétablir son énergie vitale. Gorge, poitrine, abdomen… en se rappelant les précieux enseignements de Téohem. Lorsqu'il estima pouvoir inspirer une quantité suffisante d'air, il attrapa son humérus branlant avec sa main valide, visualisa son anatomie et expira profondément. D'un mouvement ferme et continu, il redressa son articulation. Le claquement sonore et l'évanouissement presque instantané des douleurs lui indiquèrent que la tête humérale venait de regagner son logement. Sumnio, à quelques pas de là, approuva en silence. Ageîn devrait à présent protéger son épaule, très probablement fragilisée. Cela n'aurait pas d'incidence sur le maniement du sabre, puisqu'Ageîn était parfaitement ambidextre.

Alsaqr reprenait lentement ses esprits. À nouveau sur ses appuis, il semblait avoir perdu un peu de son assurance.

— Œil pour œil, le volatile ! cracha Ageîn, furieux. Allez, on arrête de jouer maintenant.

Sans laisser le temps à son adversaire de recouvrer toutes ses capacités, le maître d'armes s'avança d'un pas leste, son arme décrivant des arcs de cercle devant lui. Le Sabùl fulminait, si bien qu'il se précipita dans le piège. Ageîn dut faire appel à tout son bagage technique, avec une pensée précise pour son premier maître à l'épée, dont la passe de désarmement lui revint instinctivement. Plusieurs contres et enroulés du poignet, un recul volontaire pour mieux laisser entrer l'adversaire dans sa zone de confort, puis une accélération des gestes, une première surprise, une orientation risquée, que l'autre n'aurait pas le temps d'exploiter, et enfin une seconde surprise ; dernier enroulé, poignet bloqué, et le coup ultime, vertical, pour faire sauter son arme. Préparé, Ageîn attrapa le sabre au vol avant de croiser les lames sous la gorge d'Alsaqr.

— Essaie de t'envoler, pour voir !

Encore sonné par le contact précédent, l'épervier n'avait rien vu venir. Son souffle saccadé résonnait sur le métal ceinturant son cou. Ses yeux passèrent de la rage pure à l'admiration. Puis il attendit, prostré, résigné, que le vainqueur prenne sa vie. Ageîn ne pouvait s'y résoudre. Quels que soient les us de ces surprenants nomades, il sentait bien qu'il y aurait moins d'intérêt à le mettre à mort qu'à l'épargner.

À l'extérieur de la cage, une voix impatiente s'éleva, venant de celui qui les avait accueillis plus tôt. Eloka articula haut et fort, à l'attention de ses amis :

— Qu'attends-tu ? Tu as gagné, prends ton dû, idiot !

Et le reste des Sabùls de commencer à s'agiter. Sans même un regard consultatif pour Liguïa, qui approuverait sûrement, le gardien décolla les lames de la peau d'Alsaqr et recula. Un mince filet de sang coulait sur chacune d'elles. Il s'imprégna de ce que lui renvoyèrent les pupilles voilées de celui avec qui il venait de croiser le fer, et absorba, sans plus de cérémonie, une partie de sa science martiale. C'était cela, le vrai legs des Pros : l'intégration de l'énergie et des techniques employées au cours de l'affrontement. Nul besoin de mise à mort, à partir du moment où le vaincu s'y soumettait, et Alsaqr semblait même heureux d'enrichir un guerrier tel qu'Ageîn. Une fois le transfert terminé, sourds aux cris d'incompréhension des Sabùls frustrés, les deux hommes échangèrent brièvement regards et gestes virils, sans que le recours aux mots se fasse sentir.

D'un geste sec, l'Advène planta son arme à ses pieds, avant de tenir le sabre d'Alsaqr à l'horizontale, entre ses deux mains, pour mieux l'étudier. Les motifs ciselés si finement sur toute la surface de la lame étaient particulièrement exotiques, mais il fut surtout surpris par l'équilibre parfait qui la caractérisait. La courbure prononcée donnait l'impression de tenir une arme bien plus courte, en ne perdant rien de son allonge lors de l'assaut. En outre, il y avait une forte charge spirituelle dans cette œuvre d'art. Si Coman l'avait eu entre les mains, il aurait sans doute perçu la présence des générations de guerriers qui l'avaient brandie. Une ancienneté étonnante, compte tenu de son état et de son entretien. Peut-être avait-elle même été reforgée. Le maître devina, à la ceinture de chacun des vingt guerriers qui attendaient la conclusion de cette joute, un objet similaire dans lequel ils plaçaient à la fois leur histoire et leur honneur. Sans la moindre hésitation, puisqu'il savait le respect d'Alsaqr acquis, il retourna méthodiquement l'arme pour lui en présenter le manche. Abasourdi, l'épervier retrouva avec émotion son bien le plus précieux. Les yeux soudainement emplis de reconnaissance, il le fixa à sa ceinture et attrapa le poignet d'Ageîn pour le dresser au-dessus de sa tête, éructant des mots que la linguiste n'eut pas besoin de traduire. Si elle indigna le clan sabùl, l'image fit sourire les élus, dans la mesure où cet acte de déférence mettait encore plus en exergue leur différence de gabarit.

Dans les moments qui suivirent, l'attitude des Sabùls changea du tout au tout. Après une discussion animée avec leur guerrier du jour, ils finirent par accepter la rupture exceptionnelle des traditions. C'est toute l'atmosphère du désert qui se relâcha ensuite, au point que les deux clans se rapprochent et qu'Eloka ne sache plus où donner du langage. L'arène fut démantelée et les tiges de bois précieusement fagotées en vue du prochain défi. Par de petits cris stridents, les autochtones rappelèrent leurs yeux dans le ciel. Puisque tout danger

était désormais écarté, les points noirs pouvaient quitter leur vol d'observation. Par des descentes en piqué et un atterrissage élégant, les oiseaux de proie regagnèrent leur perchoir, la main ou l'épaule de leurs maîtres. Des éperviers, évidemment ! Alsaqr devait donc certainement avoir un statut privilégié au sein de sa communauté. Bourpigne éprouva un intérêt curieux pour ces petites bêtes à plumes qui atterrissaient partout autour de lui, et il fallut à Vitaïni beaucoup de persévérance pour l'empêcher de harceler les nomades, multipliant les excuses.

Liguïa ne s'était donc pas trompée ; on les observait bel et bien, et sans doute depuis leur débarquement. Accroché à la patte de l'un des oiseaux, un message fut envoyé au reste du clan, pour les prévenir de leur retour et de la présence d'invités de marque. Le Catalyseur prit plaisir à converser avec leur meneur, dont la voix jeune et puissante entendue plus tôt tranchait radicalement avec son physique d'homme mûr. Alqarab, le scorpion. Si leurs noms totems correspondaient effectivement à leurs facultés au combat, Liguïa imagina assez bien comment son sabre à lui devait piquer. Nul doute qu'il était encore un guerrier redoutable, mais l'âpreté de la vie dans le désert n'avait pas manqué de laisser sa marque sur le corps et le visage de ce chef pourvu d'une autorité naturelle. Un jour, prochainement, il devrait nommer un successeur. Alsaqr peut-être ?

Une fois les présentations faites, ils se mirent en marche afin de rallier leur campement avant la nuit. L'essaim put assister à ce qu'était vraiment la symbiose du peuple du désert avec son élément. Le vent les portait, le sable ne se dérobait jamais sous leurs pieds. Liguïa et les siens eux-mêmes profitèrent de ce courant bienfaiteur qu'ils ne s'expliquaient pas tout à fait, évitant ainsi la fatigue d'une marche chaotique. Ils couvrirent en deux heures plus de distance qu'en une journée sans les nomades qui ouvraient la marche. Quelle magie pouvait bien les lier au désert ? S'agissait-il d'une forme d'énergie tellurique épousant les crêtes des dunes, une fréquence trop subtile pour qu'ils parviennent à la manipuler ? Malgré l'étendue de leurs connaissances, les Advènes ignoraient encore bien des choses.

4

Des ennemis devenus alliés, des ailés repentis.
L'isolement en pénitence, liberté des grands espaces.
Volent les tempétueux nomades !
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

En guise de campement, les Sabùls les firent pénétrer dans un véritable petit village, certes démontable et transportable en quelques heures, mais doté d'aménagements remarquables pour une installation a priori provisoire. Une place centrale, où l'on embrasait déjà une poignée de foyers distincts ; plusieurs dizaines de tentes solides, accueillant autant de familles et réparties le long de trois chemins de sable lisse, qui conduisaient eux-mêmes à la tente du patriarche, toute proche de l'un des brasiers. Le choix de l'emplacement du campement, pour les nomades, n'avait rien d'aléatoire, car un point d'eau occupait lui aussi une place centrale. Un puits, comme par le passé, qui condensait encore toutes les attentions. Trouvé à seulement vingt pieds de profondeur, le précieux liquide venait d'une nappe phréatique, et non directement du ciel ; cela expliquait bien des décalages culturels. Certains villageois avaient mis en place des récupérateurs sommaires, mais le plus gros du ravitaillement en eau se faisait là, autour de ce trou dans le sol, creusé à la main et échafaudé de planches et de mortier mi-animal mi-végétal – du crottin, en somme. Le gardien du puits rationnait les familles, descendait et remontait lui-même le seau qui irriguerait ensuite les artères et les veines du village. À l'écart, gardé en permanence par plusieurs de leurs guerriers, le troupeau de camélidés blatérait d'ennui. Les visages qu'ils croisèrent étaient avenants, aimables et même curieux, en ce qui concernait les enfants. Tatouées dès l'adolescence, leurs joues arboraient des motifs similaires à ceux ciselés sur le sabre d'Alsaqr ; volutes et pointillés d'une finesse et d'un charme fou, associés à la douceur de leurs traits. Bien qu'amaigris par la rigueur du désert, les Sabùls conservaient des rondeurs reconnaissables entre mille. Celles de leurs muscles saillants, de leurs fesses, de leurs épaules, celles de leurs joues, et celles de leurs poitrines que les femmes du village exhibaient naturellement sans autre forme de pudibonderie. Les hommes n'étaient pas en reste, et leurs larges torses étaient également ornés de scarifications et de tatouages aux motifs tant esthétiques que sociaux.

Les éperviers regagnèrent leurs nichoirs, on montra aux Advènes les tentes mises à leur disposition et un banquet d'exception fut dressé en

leur honneur.

— Voici donc le héros qui a humilié Alsaqr ! s'égosilla le patriarche en accueillant Ageîn sous son toit.

Dans un premier temps, il n'y en eut que pour le maître d'armes. Les rares jeunes femmes admises sous la tente du chef, très certainement parce qu'elles n'avaient point encore trouvé de mari, se pressèrent autour de lui dans des attitudes charmeuses, pour ne pas dire lascives. Les meilleurs guerriers de la communauté s'impatientaient de pouvoir échanger avec le virtuose qui avait, estimait-on, terrassé l'un de leurs meilleurs voltigeurs – bien qu'Ageîn n'ait pas trouvé cette victoire si aisée. Quelques mômes venaient se suspendre à ses bras musculeux avec des rires francs, universels. Il n'en fallut pas plus à l'essaim pour comprendre combien les prouesses au combat, dans la culture de leurs hôtes, élevaient le statut d'un homme. Cette civilisation archaïque possédait néanmoins un charme certain, même pour des Advènes ancrés dans une dynamique matriarcale, écologiste et pacifiste. Plus que tout, il était déconcertant d'observer une telle hospitalité, voire une amitié naissante, quand on repensait à l'hostilité de leur premier contact, avant que le fer ne soit croisé. Sur ce point, le patriarche ne ressentit pas le besoin de se justifier. Tout cela faisait partie de leurs us ; les étrangers n'avaient qu'à l'accepter ou déguerpir.

Le Sabùl était vieux, marqué tant par ses faits d'armes que par une vie de responsabilités. Aveugle d'un œil, il avait conservé un globe oculaire blanchâtre dans son orbite barrée d'une large cicatrice. Sa barbe également blanche contrastait avec sa peau cuivrée et crevassée. Mais quelle présence, quel souffle ! Il jouissait visiblement d'un statut équivalent à celui des recteurs, bien que ces derniers n'aient jamais eu à tuer quiconque pour se hisser dans l'échelle sociale. Il les invita à retirer leurs chausses – qu'il étudia longuement, car il était suffisamment sage pour savoir que les souliers des étrangers pouvaient lui en apprendre autant sur leur parcours qu'une longue et éreintante discussion – et à s'asseoir sur l'assemblage de tapis colorés à l'angle duquel il trônait.

— N'ayez crainte ! Vous pouvez relâcher vos tensions, ainsi que vos mains sur vos armes. Vous avez payé votre droit de passage, vous êtes désormais nos égaux. Je me nomme Thuban et vous souhaite la bienvenue. Installez-vous, installez-vous à votre aise. Messieurs, pardonnez l'insistance de nos filles. Vous comprendrez que la venue de mâles neufs est chose rare, en ces contrées, aussi espèrent-elles retenir l'un de vous, ou plus modestement renouveler le sang de la tribu.

En s'asseyant, Páthin sembla ravi que deux de ces créatures du

désert lui prodiguent tant d'attention.

— Buvez, mangez, requinquez-vous ! Nous savons combien le désert peut être exigeant. (Et avec un regard pour leurs vêtements.) Vous semblez venir de loin. D'où, précisément ? Et surtout, avez-vous bien conscience de ce que vous trouverez dans la direction que vous visez ?

Pour cette question, il s'était naturellement tourné vers Liguïa, assez peu incommodé, finalement, par le fait qu'une femme puisse tenir le rôle de meneur. Lorsqu'Eloka eut achevé sa traduction, le Catalyseur s'inclina en signe de respect et parla au nom de l'essaim :

— Premièrement, nous vous remercions de cet accueil plus que chaleureux. C'est une aubaine de rencontrer un peu de confort sous ces latitudes. Je suis Liguïa Atemn, et voici mes compagnons : Ageîn Pros, que l'on ne présente plus, Scirel Serveros, Sumnio Aptaré, Vitaïni Essen, mon frère Kũraw Atemn, Coman Emidela, Eloka Ling, celui qui se vautre avec deux de vos filles, là-bas, c'est Páthin Viapraï, à ses côtés Éndin Körsen et, enfin, Téohem Logré. Nous sommes partis de Falésie, sur les rivages du Grand-Ouest, il y a quatorze années solaires de cela. À bord de notre navire – s'attarder sur la véritable nature d'Advenis était superflu –, nous parcourons les océans pour accoster partout où notre quête nous porte. Nous sommes des bâtisseurs, cher Thuban. Nous érigeons des édifices et nous construisons l'avenir. Sur les terres habitées, nous conversons avec les autochtones et essayons de les convaincre de la nécessité de nous prêter main-forte. Sur chaque site que nous choisissons, nous nous efforçons d'adapter notre projet à l'architecture locale, afin que celui-ci soit accueilli au mieux. C'est pourquoi les chantiers peuvent être plus ou moins longs. Parfois, nous quittons les lieux avant même l'achèvement des travaux, confiants dans les maîtres d'œuvre que nous aurons formés. Nous continuons alors notre route pour planter ces graines qui, un jour, germeront de concert. Pour vous répondre enfin, oui, nous avons une idée assez précise de l'opposition qui nous attend sur les rives du Neïore. Notre précieux Téohem a su nous mettre en garde contre les monarques qui règnent le long du fleuve. C'est pourquoi nous nous félicitons d'avoir croisé votre route, ou que vous nous ayez trouvés. Peut-être nous aiderez-vous à les convaincre ?

Le patriarche marqua un temps d'attente, assimilant les informations livrées par cette étonnante jeune femme aux cheveux de feu. Il scruta l'assemblée qui se pressait autour de la longue table basse, s'attardant sur les élus et la vraisemblable hétérogénéité de leurs origines. Cette troupe d'explorateurs était décidément bien curieuse. La question de ce qu'ils trouveraient aux confins du désert, le sujet épineux des Perâahems ressurgirait bien assez tôt. Pour l'heure, sa curiosité n'était pas étanchée.

— Des bâtisseurs, dites-vous ? Et que peuvent bien construire onze voyageurs à pied ?

— Nous avons la plupart du temps beaucoup de main d'œuvre pour nous épauler. Dans tous les cas, nous recourons aux forces que nous offre Etügen. En ce qui concerne nos édifices, eh bien… Imaginez une architecture capable de puiser et d'orienter l'énergie de la terre. Visualisez une multitude de sites dispersés sur toutes les terres du globe… du monde, corrigea-t-elle, prenant soudainement conscience que les Sabùls n'avaient peut-être pas encore les connaissances astronomiques suffisantes pour concevoir la planète comme une sphère. Acceptez ensuite, en me croyant sur parole, que dans un avenir proche les terres soient submergées, puis que le noyau de notre monde décide de disloquer les continents et d'en forger de nouveaux, si bien que très peu d'entre nous seront capables de survivre. Nous nommons ces phénomènes naturels le Grand Déferlement et la Refonte Globale. Viendra enfin l'ultime apocalypse, celle, précisément, contre laquelle nous luttons. Notre Voie de bâtisseurs, nos vies entières sont dédiées à cette quête, Thuban. La Tempête Solaire ! Celle-ci viendra des cieux, un déchaînement d'énergie solaire qui balayera tout sur son passage, toute vie sur Etügen. Sauf si nous pouvons contrer cette furie destructrice.

— Grâce à vos constructions ?

— Affirmatif. J'élude volontairement les détails techniques, mais notre architecture, une fois accomplie, sera en mesure de déployer un bouclier au-dessus de nos têtes, de quoi protéger de potentiels derniers humains.

— Vous pouvez mettre Etügen sous cloche ? s'amusa le patriarche.

— D'ordinaire, elle fait cela très bien toute seule. D'ailleurs, au moment où nous parlons, un bouclier d'une telle nature est à l'œuvre, invisible, millénaire, et rend la vie possible ici bas. Pourtant, dans le futur lointain que je vous évoquais, ce bouclier ne sera plus efficient ; Etügen aura alors besoin d'un coup de pouce pour se soustraire au courroux du soleil.

— Je ne visualise pas bien la nature de cette énergie, et vous semblez maîtriser des sciences qui vont au-delà de nos maigres savoirs d'éleveurs nomades. Toutefois, vous attisez ma curiosité de vieil homme. De combien de ces… bâtiments magiques parlons-nous ?

— Un maximum, honorable Thuban. Plus il y en aura, plus la barrière protectrice sera stable et solide. À ce jour, sept sont en place, veillés par ceux-là mêmes qui nous ont aidés à les bâtir, en espérant qu'ils supportent le Grand Déferlement et la Refonte Globale. Huit, si nous comptons l'assemblage de l'île de Narùpa. Nous espérons en ériger au moins dix autres, et le site de Gahira compte parmi les plus importants, d'après nos sources.

— Gahira…

Le chef du village parut momentanément troublé, peiné, d'après le chagrin sec que le Catalyseur put lire dans ses yeux. Il retrouva son sourire à demi édenté en constatant que ses guerriers et ses villageois profitaient pleinement de cette communion avec les étrangers.

— Votre ami, là, pourquoi ne mange-t-il pas ? C'est tout juste si je l'ai vu picorer une datte et boire quelques gorgées de miellat. La viande braisée et le pain d'avoine ne l'intéressent pas ?

— Téohem ? fit Liguïa, un peu gênée dans la mesure où elle ne comprenait pas elle-même le métabolisme du théologien. Eh bien, disons qu'il n'a pas les mêmes besoins que nous autres. Il se sustente de peu.

— Peut-être sont-ce des nourritures plus… charnelles qu'il convoite ? gloussa Thuban en voyant Téohem tenter de converser avec l'une des jeunes filles.

— C'est surtout un vif intérêt pour votre culture qui l'anime. Et puis, je crois que son coeur est pris.

— Ce n'est pas vraiment son coeur que cette petite désire, vous savez.

En constatant le regard de moins en moins concentré de son interlocuteur, Liguïa tenta de reprendre le fil de leur conversation.

— Nous aiderez-vous à convaincre les Perâahems ?

Un tic nerveux anima le visage de l'ancien. Il sembla d'abord furieux, puis simplement nerveux.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez ?

Liguïa et Eloka se regardèrent, conscientes d'avoir peut-être ravivé un passé douloureux. Le Catalyseur voulut apaiser le patriarche :

— Nous comprendrions que vous souhaitiez vous tenir éloignés du fleuve.

— Nous vivons dans le désert depuis si longtemps… prononça Thuban, évasif, absorbé par les volutes s'élevant au-dessus des brûle-encens. Il est notre foyer depuis des générations. Le Neïore a corrompu les Hommes à force de générosité. L'opulence les a salis, quand elle aurait dû les élever. Oui, ce fleuve prend sa source dans les veines du Malin, n'en doutez pas ! Malgré ses rivages limoneux et verdoyants, foisonnants de vie, il n'est que pourriture de l'être. Nos ancêtres ont choisi d'abandonner leurs anciens maîtres pour cette vie d'itinérants, rude et aride. Ils ont jugé la simplicité, la sobriété et la solitude préférables à la subornation de leur âme. Verser le sang, oui, mais pour leur propre compte. Ces fichus Perâahems ont engendré une caste d'assassins redoutables, d'espions insaisissables, qu'ils ont utilisée sans vergogne pour servir leurs ambitions de pouvoir, de grandeur, de conquête. Grâce à mes aïeux, toute la vallée du Neïore

est tombée sous leur emprise. Tout leur était dû, leur volonté était loi. La Création tout entière ne pouvait avoir été conçue que pour les servir, et leurs sujets se sont mis à le croire aussi. Progressivement, ils ont hissé leur folie au point de clamer leur égalité avec l'Un. Des Hommes se persuadant avoir les mêmes droits que les dieux. Vous imaginez ? Ils se sont alors évertués à construire, à dominer et à soumettre. En cas d'opposition : la mort systématique. Aucune clémence chez ces gens-là. Oh ! que la population a pu souffrir. Et elle souffre encore. Ces monarques de pacotille, autoproclamés dieux et déesses, ont inventé des magies puissantes, des illusions et des poisons qui n'ont eu de cesse de convaincre les esprits les plus faibles. C'est alors que nos ancêtres ont décidé de trahir leurs maîtres, en les abandonnant et en fuyant loin, très loin de cette hérésie. Ils auraient pu les tuer si facilement, mettre un terme à tout cela. Ils auraient dû…

Thuban s'essouffla, avant de partir d'une quinte de toux rocailleuse.

— La voilà notre histoire, Liguïa Atemn. Nous nous sommes bannis nous-mêmes afin de ne plus participer à cette mascarade d'humanité. La réclusion, telle est notre sentence pour les siècles d'asservissement mortifère de nos ancêtres. Par chance, nos anciens maîtres dédaignent ce territoire ; pour je ne sais quelle raison, ils craignent le désert. Nous sommes en paix, donc.

Le silence s'était progressivement étendu à toute la tente. Seuls les rires des jeunes femmes en quête de compagnie fleurissaient à la lueur des braseros. L'évocation de ce passé lointain ravivait la mémoire collective des Sabùls. Qu'ils soient guerriers ou éleveurs, mères ou vieillards, fromagers ou tisseuses, anciens ou enfants, tous connaissaient l'histoire. D'autres villages comme celui-ci ponctuaient les dunes de leur présence temporaire, et ils gardaient tous à l'esprit leur origine commune, loin à l'est, sur les rives du Neïore.

Le banquet se poursuivit plus sobrement. L'heure était aux échanges culturels et, pour certains, au rapprochement des corps.

Le plateau de Gahira, coordonnées improbables fournies à l'unanimité par les premiers oracles, était donc la prochaine destination de l'essaim. Le site le plus important en matière de potentiel tellurique, mais aussi l'un des plus inaccessibles. Téohem les avait prévenus, les Perâahems, monarques-dieux de la vallée du Neïore, ne se laisseraient pas dicter leur politique d'édification par une troupe de voyageurs. Il s'agirait de se montrer persuasifs.

Thuban, le patriarche sabùl, resta cloîtré deux jours entiers à méditer sur les ambitions de ses invités. Lorsqu'il sortit enfin sous une pluie redevenue généreuse, il annonça :

— J'ai capté l'importance de votre quête, visiteurs. Nous vous suivrons à distance. Grâce à nos compagnons à plumes, nous ne serons

jamais loin. Les éperviers chassent pour nous et nous remercient chaque jour pour le soin que nous leur portons. Ils sont surtout le symbole du refus de notre passé de servitude. Libres, nos oiseaux sont libres. Ils restent parce que nous ne leur demandons que l'essentiel ; jamais nous ne contredirons leurs attentes, ni ne corromprons leurs instincts. Ils sont, comme nous, des chasseurs, des tueurs, et ils nous rappellent à chaque repas combien la confiance en leurs maîtres est précieuse. Nous ne la trahirons pas. Nous serons donc là, derrière vous, lorsque vous rencontrerez les Perâahems. Si le besoin s'en fait sentir, nous romprons notre isolement et foulerons à nouveau la terre de nos aïeux. Ces monarques aveuglés par leur ambition auraient bien tort de ne pas vous écouter. Dès aujourd'hui, j'enverrai des messages par les airs à destination des autres clans, leur demandant de venir en nombre. Ils m'écouteront, ils entendront le sens de votre quête. Le vent les portera jusqu'à Gahira, la cité des dieux, et, si le désert le veut bien, fera trembler ses murs. Reposez-vous donc encore, chers élus, il vous reste du chemin jusqu'au grand fleuve. Aux prochaines lunes jumelles, vous partirez.

Neïore

1

Un noeud dans le désert, derrière les colosses thérianthropes.
Le gardien déploie ses troupes et mouche les nuisibles.
Premières Transcriptions, Oracle Dinbajín

Cette halte avait été plus que bénéfique, en particulier pour Scirel qui était désormais totalement guéri. Páthin avait rechigné à quitter ses compagnes temporaires, autant qu'Ageîn qui s'était largement instruit auprès des guerriers sabùls. Vitaïni avait logiquement tissé une profonde amitié avec les chasseurs célestes, ces éperviers domestiques avec lesquels elle partageait le secret du vent. Téohem, quant à lui, avait conversé longuement avec la prêtresse du village ; les croyances qu'elle servait, mélange de monothéisme et de paganisme élémentaire, étaient au bout du compte plus complexes que ce que le théologien s'était laissé dire.

Les élus cheminèrent pendant quinze jours supplémentaires, portés par une énergie qui ne semblait pas vouloir les quitter depuis leur rencontre avec les nomades.

— Nous ne serons jamais bien loin, avait également laissé entendre Alqarab, le meneur des guerriers, le jour du départ.

Et en effet, les alliés du sable étaient bien là, quelque part, tout autour d'eux ; ils avaient, d'une certaine manière, intégré l'essaim pour lui prêter sa science du déplacement dans cet environnement hostile. Des heures de marche d'affilée qui n'occasionnèrent ni fatigue ni crainte lorsque les éléments témoignaient de leur fureur. Le fameux khamsin, vent de sable brûlant allant jusqu'à assécher la pluie avant qu'elle ne touche le sol, fit passer les tornades rencontrées plus tôt pour des obstacles de seconde zone. Pourtant, la troupe n'eut qu'à se blottir dans le creux d'une dune pour le laisser passer, couvertures rabattues sur leurs corps. Trois pieds de sable fin et chaud les ensevelirent, dont ils n'eurent qu'à s'extraire pour poursuivre leur route. Ce qu'on appréhendait assez mal, toutefois, dans cette immensité monotone, était la mobilité continuelle des dunes. Grandes ou petites, elles évoluaient et se mouvaient sous l'effet conjoint du vent et de la pluie. Liguïa et les siens n'en eurent pas conscience, mais celle dont ils firent leur abri l'espace de quelques heures venait d'avancer d'une centaine de coudées.

— Le canyon de Khùl, désigna Téohem avec précaution en apercevant au loin les deux statues qui perçaient l'horizon. Un vrai

coupe-gorge ! Ageîn devra être vigilant.

Les deux sculptures monumentales marquaient l'entrée du royaume perâahem, accessible par l'unique canyon qui sinuait entre les parois de schiste friable. Contourner le massif rocheux les aurait considérablement retardés, et l'escalader était peut-être plus dangereux encore que les bandits qui les attendaient à l'ombre des gorges.

En arrivant à portée des statues, les élus furent tous subjugués par leur taille. Elles atteignaient le sommet du canyon, soit environ 600 pieds, et s'étiraient à la verticale en deux silhouettes extrêmement réalistes dans les traits comme en proportions. L'une féminine, l'autre masculine, elles représentaient les monarques qui jadis avaient ordonné leur érection. Les corps parfaitement sculptés, sensuel et plantureux pour la première, large et athlétique pour le second, étaient simplement vêtus de tissus légers et courts, auxquels l'exécution admirable des drapés dans la pierre donnait cette impression constante de mouvement. En lieu et place de têtes et de visages humains, les artistes avaient exécuté des masques stylisés, des faciès d'animaux symbolisant noblesse et pouvoir dans la vallée du Neïore. Un canidé pour l'homme, probablement un chacal compte tenu de la faune environnante, et un rapace pour sa compagne. La physionomie de l'épervier était largement reconnaissable, liant d'autant plus le passé des Sabùls à celui de ces monarques géants.

— Impressionner les visiteurs, railla Liguïa en s'arrêtant au pied du gros orteil de l'homme-chien. La base de l'ascendant diplomatique.

Elle leva la tête, étourdie par la projection minérale, mais rassurée de voir une poignée de points noirs décrire de larges cercles en altitude. L'entrée du canyon était encore un quart de lieue plus loin, aussi les représentations de ces divinités à demi humaines étaient-elles isolées dans le désert, posées sur leurs piédestaux que le sable venait lécher sans jamais les submerger. Le sceptre tenu par la femme-épervier s'inclinait sensiblement en direction de son royaume, et le rouleau de papyrus serré par son ami indiquait ostensiblement une nation de lois. Des lois édictées par les souverains et pour les souverains. Le Catalyseur observa le terrain alentour, ainsi que la largeur des gorges de Khùl.

— Comment les ont-ils transportées ici ?

— Nul besoin de transport, éclaira Scirel en caressant la surface lisse de l'un des socles. Ils les ont sculptés là, à même le schiste rouge. Je parie qu'en creusant un peu, nous découvrirons qu'elles s'enfoncent encore loin sous nos pieds. Observez l'entrée du canyon, les strates et leurs différentes teintes. Ce sont les mêmes que sur les statues, aux mêmes niveaux.

— Elles faisaient partie du même bloc ? Mais alors, où est passée la

roche qui les reliait ?

— Ils ont fait place nette, comme toujours, intervint Téohem. Débarrasser le désert de cet amas rocheux afin que ressorte tout le pouvoir de leur dynastie. Il n'y a rien qu'ils estiment hors de portée, surtout avec une main-d'œuvre infinie d'esclaves.

— Supprimer la montagne…

Le Catalyseur commençait à se faire une idée de ce qui les attendait par-delà ces gorges.

C'est en formation serrée qu'ils y pénétrèrent, sous les ordres express d'Ageîn qui n'attendait que l'occasion de faire parler les armes. Tout en progressant dans la fraîcheur relative des hautes parois minérales, bouclier au bras, il imaginait déjà une stratégie :

— Il faudra faire preuve de psychologie, avec les Perâahems, chef.

— À quoi penses-tu ?

— Eh bien, si ces soi-disant monarques sont l'autorité suprême, si leurs prêtres manipulent science et magie aussi bien que Thuban l'a laissé entendre, et que leur armée est si nombreuse, nous devrons nous montrer plus malins qu'eux.

— Tu ne risques pas d'être largué, Pros ?

— Páthin, la ferme ! lancèrent Liguïa et Ageîn à l'attention du voyant, pressé au milieu de la mêlée d'élus.

— Je disais donc, les impressionner autant qu'ils espèrent nous impressionner, utiliser nos pouvoirs, par petites touches, afin de les faire douter. S'ils sont persuadés d'être de nature divine, alors prenons-les à leur propre jeu ! Nous devons leur faire une démonstration, quelque chose d'assez probant pour qu'ils comprennent qu'ils ne peuvent rivaliser avec nous.

— Et pour cela, il faudra piquer leur curiosité.

— Je pense aussi. Avec les leviers adéquats et le bon dosage, ils accepteront peut-être de nous écouter.

— Le chantier que nous leur présenterons devra servir leurs croyances, ne l'oubliez pas, articula Téohem en scrutant les anfractuosités des parois. Un lien entre vie terrestre et éternité céleste.

Alors qu'ils définissaient tous ensemble leur angle d'attaque, Éndin crut percevoir un frémissement au niveau du prochain coude dessiné par le canyon. Un écoulement de sable ou un glissement de quelque feuilleté de pierre ; avec le son constant de la pluie, difficile d'en être certaine.

— Mouvement droit devant, Maître !

L'essaim s'immobilisa, calé sur les mouvements d'Ageîn. D'un regard vif et circulaire, ce dernier étudia toutes les éventualités. Il comprit instantanément ce qui se préparait.

— Une diversion ! Ils vont nous prendre à revers. Elo, tes flèches et toi en hauteur, tout de suite ! Tu vois ce renfoncement dans la falaise ? Ce sera ton perchoir. Vita, tu peux l'aider ?

Sans un mot, et déjà bien concentrée sur les éléments qui les entouraient, Vitaïni utilisa le courant d'air frais qui circulait dans les gorges pour aider Eloka à s'élever. Au moment où celle-ci prenait appui sur le sol boueux, une rafale ascendante localisée la propulsa jusqu'à la position visée. D'un signe du pouce et du majeur liés, la linguiste remercia son amie et se dissimula vite à l'abri des regards ennemis.

— Tenez-vous prêts ! Formation cellule.

Les élus resserrèrent les rangs, au coude à coude et accroupis, formant ainsi une boule compacte qu'Ageîn aurait plus de facilité à protéger. Ils avancèrent ainsi d'encore quelques pas, avant que le piège ne se referme. Un éboulement plus franc, à coup sûr volontaire, eut lieu en aval. Alors que les forbans espéraient sans doute attirer toute son attention vers ce point précis, le maître martial choisit ce moment pour faire volte-face. D'un bond en arrière, il roula sur les dos unis de ses camarades et retomba naturellement à l'autre bout de leur formation, déployant son bouclier juste à temps pour recevoir une première volée. Pas des arcs, à en croire la légèreté des impacts, plutôt des sarbacanes. Des fléchettes, à coup sûr empoisonnées, retombèrent à ses pieds en même temps qu'un des assaillants vociférait sa rage, et peut-être ses ordres.

Eloka n'était pas là pour traduire ses propos, mais pour compenser, tenait bien en joue les individus agités qui s'approchaient de l'essaim, n'attendant plus que le signal du gardien pour les aligner l'un après l'autre. Elle en comptait déjà six, et d'autres semblaient naître spontanément de la roche.

— Liguïa, couvre l'avant ! ordonna-t-il sans quitter leurs assaillants des yeux, à travers les fentes du bouclier. On continue.

Le Catalyseur, qui dans certaines circonstances savait se contenter d'obéir, fit pivoter la cellule pour se retrouver dans le sens de la marche.

Couvrir l'avant. Pourvu que le maître ne se plante pas !

Encore quelques pas, et les poursuivants seraient bientôt au niveau d'Eloka. Les souffleurs de flèches empoisonnées possédaient également des sabres, rien de bien original, mais elle se devait de conserver le silence afin de ne pas révéler sa position. La formation avança encore un peu et Liguïa put discerner une tête émergeant à flanc de paroi. Celui chargé de faire diversion. Elle resserra la paume autour de son javelot et continua de mener les siens. De l'autre côté, le bouclier d'Ageîn essuya une nouvelle salve de fléchettes.

— Chef, avertit Páthin d'un ton grave. Eloka !

Liguïa reconnut l'intonation prémonitoire de son voyant, et leva aussitôt la tête en direction de l'archère. À quelques pas au-dessus d'Eloka progressait un autre ennemi, silencieux, presque invisible. Voilà qu'il pointait sa sarbacane en direction de la linguiste. Sa réaction fut purement instinctive. Elle quitta brièvement la formation et, d'un jet parfait, envoya siffler son javelot au-dessus d'Eloka. La distance n'entama en rien sa précision, et sa furie protectrice à l'égard de l'une des siens lui donna une force phénoménale. La poitrine du forban fut transpercée de part en part, avant que celui-ci ne dégringole en rebondissant sur le schiste coupant, retombant finalement aux pieds de ses compères médusés.

Le signal venait d'être donné, un peu tôt au goût du maître d'armes, mais il s'en était fallu de peu pour qu'ils perdent leur principal atout. Sans attendre son ordre, Eloka décocha une première flèche, qui termina sa course dans une orbite. À nouveau dans les rangs, Liguïa empoigna son second javelot et attendit le moment propice. Le groupe progressait toujours, bientôt rejoint par leurs ennemis. Ageîn confia son bouclier à Páthin, prépara deux de ses couteaux et posa une main dure sur l'épaule de Sumnio.

— Tu me couvres.

Le survivaliste eut à peine le temps de charger sa fronde que le gardien bondit en tournoyant, sourire aux lèvres. Il décocha ses lames presque simultanément, lesquelles se fichèrent dans deux gorges distinctes. Une autre flèche d'Eloka atteignit sa cible. Cinq à terre, bientôt six. La fronde de Sumnio vrombit, à demi dissimulée par le bouclier, et lâcha un galet rond qui vint fissurer le front d'un autre assaillant. Subjugués par cette soudaine opposition, les forbans eurent un temps d'hésitation qui scella leurs chances de survie. Un archer sur leur flanc, un lanceur de javelot sorti de nulle part, une fronde cachée, et maintenant ce grand gaillard qui les chargeait avec un rire fou. Alors que les pierres et les flèches pleuvaient en l'évitant soigneusement, Ageîn brandit son bâton et cassa des bras, des côtes, des jambes et des crânes en dansant presque avec son fidèle bambou. Il semblait plus léger que dans les souvenirs de ses compagnons et emprunta même les techniques de voltige d'Alsaqr pour mieux fondre sur ses adversaires. Le manque d'allonge des sabres de ces derniers les contraignit à battre en retraite ; lorsqu'à nouveau une sarbacane était brandie, Eloka la faisait ravaler à son propriétaire.

À l'avant, le Catalyseur ne pouvait que deviner la silhouette de celui qui se cachait derrière une arête rocailleuse. Tantôt le pied, tantôt la tête, insuffisant pour viser juste.

— Vita, le sol a l'air instable par là-bas…

Calée sur les intentions et la suggestion de sa meneuse, Vitaïni communia avec le sol, du sable à la roche en passant par les interstices

d'air qui les liaient et provoqua une réaction en chaîne en direction du pauvre énergumène solitaire. Un minuscule glissement de terrain, là encore très isolé, emporta ses pieds puis lui tout entier. Lorsqu'il fut rétabli, désormais à découvert, Liguïa lui laissa le choix. Javelot à la main, elle le fixait intensément, attentive. Il dut choisir la mauvaise option puisque la sarbacane avait à peine quitté sa ceinture que la longue tige de fer l'emportait dans sa course. Mort sur le coup. Le jet de Liguïa avait été si vif, sans même un besoin d'élan.

— Merci, lâcha-t-elle simplement à l'adresse de l'élémentaire.

À l'arrière, elles purent entendre les bruits d'un combat inégal. Ageîn sautait, glissait, tournait et frappait à une vitesse inouïe, comme s'il devait libérer en quelques secondes une rage destructrice trop longtemps contenue. À ses pieds, une quinzaine de cadavres. Trois survivants du guet-apens qui avait mal tourné tentaient de s'enfuir par là où ils étaient arrivés. Le maître d'armes s'immobilisa, consulta Liguïa d'un regard, laquelle dressa son index à hauteur d'yeux.

Un survivant, qu'il fasse passer le mot.

Le guerrier opina, avant de déloger avec soin, sur sa tunique, deux nouveaux couteaux de leurs fourreaux. De deux gestes secs successifs, souplesse de l'avant-bras et fouettés du poignet admirables, il étendit deux des fuyards et épargna le dernier. Sans aucune forme de fanfaronnade, alors que ses compagnons devaient encore se remettre de leurs émotions, Ageîn entreprit de ramasser flèches, pierres et couteaux qui leur appartenaient.

2

À trop flamboyer, un royaume peut s'aveugler.
Seule une illusion plus grande encore pourra les sortir de leur torpeur.
La curiosité soulève bien des leviers.
Premières Transcriptions, Oracle Gealna

Il régnait dans le palais supérieur un calme contagieux, une atmosphère détachée, hors du temps, que seuls quelques serviteurs venaient ponctuer de leurs pas craintifs. Sur la colline qui surplombait Gahira, des longueurs de marbre blanc s'étendaient sur cette extrémité de désert. Tours, coursives et coupoles se succédaient, étincelantes et luisantes sous la pluie chaude, et dominaient de leur faste une ville basse grise et sale. La vallée était déjà partiellement noyée d'une eau de mer lourde, grasse et limoneuse. Elle remplaçait progressivement celle du grand fleuve Neïore, bienfaiteur des millénaires durant, lui qui avait permis une agriculture prospère et offert des étendues de dattiers et de vignes à un peuple innombrable. À présent, tout cela était sous les eaux, et la faune riche de la vallée s'en était allée. Seuls quelques échassiers immaculés se partageaient les ruelles inondées, à la recherche de proies minuscules perdues dans le dédale des murs. Les habitants de Gahira, eux, s'amassaient au pied et sur le flanc de la colline, impuissants, attendant encore que leurs souverains les sauvent.

La galerie aux mille colonnes, six fois plus longue que large, était cernée de bassins odorants. Lys, iris et nénuphars s'y déployaient en des bouquets paradisiaques. Des fontaines créatives versaient une eau pure aux quatre coins de cette architecture dilapidaire. Le marbre des murs et du sol était coiffé d'un plafond peint aux motifs célestes, une certaine vision d'habitat divin. Les colonnes, hautes et lisses, s'y enfonçaient à l'infini dans une impression de projection étourdissante. Des dorures, évidemment, posaient çà et là des touches supplémentaires de richesse. Les Perâahems avaient tout, bientôt rien, mais croyaient encore fermement que des dieux sur Etügen seraient forcément épargnés.

Ils trônaient là, imperturbables, avec leurs masques d'épervier et de chacal qui cachaient la triste réalité de générations de consanguinité. Ils ne les ôtaient qu'en privé, dans l'obscurité de leurs appartements calfeutrés, afin que les servants ne prennent pas peur et, surtout, qu'ils ne dévoilent pas la vraie nature du roi et de la reine. Dans les bâtiments annexes, la cour des monarques était surtout composée de leur famille plus ou moins proche et de rares courtisans triés sur le

volet parmi les notables de Gahira. De simples reproducteurs et reproductrices, aux yeux de la famille royale, même s'ils se gardaient bien d'évoquer le sujet. De mariages en croisements plus ou moins royaux, ils parvenaient tant bien que mal à maintenir le sang de leur dynastie sur le trône.

Les gardes avaient leur caserne à l'arrière des jardins et ne descendaient plus à la ville pour voir leurs familles. Restaient les prêtres, personnages centraux du palais, qui allaient et venaient à leur guise dans le royaume, et dont les souverains ne pouvaient absolument pas se passer.

Une clameur lointaine se hissa jusqu'aux oreilles des monarques et de leur cour. Elle venait de la ville, de l'ancienne et prospère Gahira, et pouvait s'expliquer par un nouveau vent de sable qui roulait ses légions abrasives sur l'horizon. Il ajouterait encore un peu plus à leur quotidien fait de misère et d'âpreté. Il serait bientôt là. Déjà, les serviteurs préparaient les balais ; question d'habitude.

Cependant, et c'était inédit, des exclamations émerveillées naissaient à l'extrémité de la galerie, près des bassins. Laissant son fils unique jouer avec un jeune lionceau qui était pour ainsi dire son seul ami, le couple royal quitta son ennui habituel pour assister à un spectacle inattendu.

Postés entre deux colonnes, le chacal et l'épervier faisaient face au bassin qui s'étirait à perte de vue vers le sud. Au loin, le nuage ocre gonflait encore, recouvrant de son ombre absolue l'immensité du désert. Dans la lumière du bassin, une silhouette avançait entre les nénuphars et les grues royales. Une silhouette humaine, féminine. Comment était-elle arrivée là ? Le palais était réputé impénétrable. Cette question était bien secondaire à l'esprit des spectateurs, car le mirage flottait littéralement sur la surface miroitante ; ses pieds sûrs faisaient naître des ondes concentriques à chaque nouveau pas, et l'on imaginait très bien la mélodie légère, jouée à la harpe, qui aurait pu l'accompagner. La jeune femme, fine et musclée, était drapée dans une toge de coton fin et blanc, semblable à celle que portait la reine, et s'avançait lentement dans leur direction. Outre le fait que ses pieds ne s'enfonçaient dans l'eau que de quelques millimètres, elle était tout entière baignée d'une aura lumineuse, et enveloppée d'un vent frais qui faisait danser ses cheveux lourds dans son dos, comme si les éléments eux-mêmes s'étaient donné rendez-vous autour de l'apparition. À ses côtés nageait sereinement l'un de ces porcins sauvages que l'on trouvait dans les nations du Nord. Celui-ci était énorme, avec des dents proéminentes, un poil dur et dru, ainsi qu'un regard aussi habité que celui de sa maîtresse.

Puisqu'ils avaient déjà assisté à bien des miracles et croyaient

sincèrement être au-dessus de tout danger, les souverains et leur cour observaient le phénomène avec curiosité. Plusieurs prêtres en robe noire commencèrent toutefois à se déployer autour du plan d'eau.

Vitaïni continuait d'avancer à la surface, le visage noble et impassible. Elle concentrait son pouvoir équitablement entre l'eau et l'air ; augmenter la densité de l'eau, donc sa résistance afin qu'elle supporte ses appuis, et alléger son corps par un tourbillon de vents porteurs. L'illusion était parfaite. Compte tenu de l'importance de la symbolique animale dans le quotidien des Perâahems, et sachant la charge maléfique que pouvait revêtir pour eux l'espèce porcine, l'essaim avait estimé judicieux que Bourpigne l'accompagnât. Le duo constituait l'accroche initiale, celle qui déterminerait le succès de leur mission ici. Liguïa avait insisté sur l'importance de ce premier contact, aussi l'élémentaire ne lésina pas sur les artifices. Arrivée à l'autre extrémité du grand bassin, à quelques coudées du couple royal, elle les désigna d'un doigt accusateur et emprunta la voix caverneuse que lui avait enseignée le théologien :

— Votre cité est à la dérive. Elle sombrera bientôt, et votre dynastie suivra.

Quelques mots dans la langue locale, appris par cœur grâce au professeur Ling. Concis et percutants. Téohem avait été très clair à ce sujet : les Perâahems seraient mille fois plus réceptifs à des préceptes absolus qu'à de longues démonstrations concrètes. Pour attirer leur curiosité, il fallait les choquer. Les deux têtes d'animaux s'orientèrent l'une vers l'autre. Des murmures inquiets naquirent dans les rangs clairsemés des notables. Les prêtres, eux, posaient un regard noir sur la jeune femme à l'allure surnaturelle.

— Mes prophètes sont à vos portes. Si vous souhaitez qu'au-delà des siècles, votre nom survive, vous écouterez leur parole.

En disant cela, Vitaïni se positionnait en déesse, leur égale en quelque sorte. Un subterfuge qui ne lui convenait pas forcément, même si jouer avec les croyances de ces humains avides l'amusait secrètement. Elle ne leur laissa pas le temps de la réaction et s'éleva au-dessus des jardins, avec son compagnon, pour plonger rapidement derrière la colline. Alors que les prêtres se réunissaient pour échanger leurs impressions, un messager en provenance de Gahira s'arrêta au seuil de la galerie aux mille colonnes et délivra sa dépêche à son homologue royal, lequel s'empressa de rejoindre ses maîtres.

L'essaim traversa Gahira avec amertume. On devinait derrière ses murs rongés par l'humidité, sous la couche de déchets charriés par la crue, la cité florissante qu'elle avait pu être par le passé. Ses pigments bleus teintant l'enduit des façades et le linge de ses habitants, intense

de vie, contrastait avec cette prospérité décadente. Sur les coteaux dépassait encore la cime de vergers noyés par une eau marron qui recouvrait tout. Que la vallée avait dû être belle du temps où le Neïore pourvoyait aux besoins de son peuple. N'ayant ni l'espace de se reloger, ni les moyens de partir vers des contrées plus clémentes, la population stagnait là, dépérissait, sur les flancs de cette colline au sommet de laquelle régnaient leurs dieux. Pièteres dieux, en vérité ! Dénutris, malades dans leur chair autant que par l'esprit, les Gahirans attendaient la fin, ou peut-être un miracle.

Ils posèrent un regard désabusé sur ce groupe d'étrangers qui tentait de progresser parmi les détritus et les chiens faméliques qui hantaient les ruelles. Leurs vêtements d'un autre lieu, usés, ainsi que leurs faciès plus clairs – à l'exception de deux d'entre eux – apportaient une touche d'exotisme à leur vie morose. Liguïa avait pris la décision de scinder l'essaim une fois de plus afin de ne pas brusquer leurs interlocuteurs. Voir débarquer dans son palais une dizaine de soi-disant prophètes aux allures de maraudeurs aurait fait beaucoup d'informations à digérer en une fois. Néanmoins, le Catalyseur ne pouvait se passer de sa linguiste et de son maître d'armes, pour des raisons évidentes. Scirel officierait en tant que chef de délégation. Coman et Kũraw s'emploieraient quant à eux à ce qu'ils faisaient de mieux : donner vie à l'intangible, faire parler l'invisible. Liguïa n'était pas indispensable pour convaincre les monarques, aussi tâcherait-elle de renforcer le lien à distance. Avec son jumeau sur place, elle gardait de toute manière un pied dans la bataille.

Comme prévu par Téohem, la garde vint leur ouvrir les portes gigantesques du palais. Visiblement, la déesse Vita avait eu son petit effet. Quelques miséreux furent refoulés.

— À partir de là, tout le monde tient son rôle, compris ? murmura Ageîn entre ses dents en transférant une part de son courage en chacun de ses compagnons. Scirel, Eloka, vous parlementez. Coman, Kũraw, vous les impressionnez, on compte sur vous.

— Ne t'en fais pas, Maître, ils sont aux abois, même s'ils ne l'admettront jamais. Quant à toi, sois attentif aux prêtres, ce sont les seuls vrais ennemis ici.

Kũraw avait cette faculté étonnante à s'affirmer dès lors que sa soeur était absente. Aussi parlait-il rarement, à moins que cela en vaille vraiment la peine. Le conseil destiné au gardien signifiait donc, sans le moindre doute, qu'il avait perçu une réelle menace dans les silhouettes toutes de noir drapées qui les attendaient dans la galerie blanche.

On les y conduisit sans délai. Eloka tenait la main de Coman, vraisemblablement absorbé par les lieux – ou par ce qui les habitait.

Lorsqu'ils franchirent les premières colonnes, les deux têtes massives des monarques pivotèrent dans leur direction. Derrière le couple se tenaient trois prêtres au regard perçant, cerné d'un maquillage noir, ainsi que des gardes innombrables répartis autour de la galerie. La linguiste s'inclina et, dans un dialecte guttural plus ancien que celui des Sabùls, répéta mot pour mot ce que Liguïa et Téohem avaient élaboré :

— Recevez notre respect, nobles Perâahems, et notre gratitude pour cet accueil dans votre palais. Nous, illustres inconnus dans nos peuples respectifs, avons été ordonnés par Urana, déesse blanche des eaux, pour nous présenter à vous. Voici Coman, pêcheur de l'archipel des Fajaos, Scirel, architecte de Falésie, Kŭraw, cordelier du même pays, et Ageîn, gardien des terres de l'Est. Quant à moi, je me nomme Eloka, interprète venue tout droit d'Extrême-Orient. Nous nous sommes rencontrés en chemin, informés de l'existence d'autres prophètes lors de notre… révélation.

La linguiste mit l'accent sur ce mot, afin de rappeler la dimension divine à leur présence ici. Concernant leurs identités et spécialités, elle connaissait l'importance de présenter une forme de vérité ; avec quelques subtilités de langage, elle dévoilait aux souverains ce qu'elle souhaitait qu'ils voient.

— Urana ? dit une voix faible mais douce derrière le masque d'épervier. À quelle dynastie appartient cette déesse ?

Eloka traduisit les doutes de son hôte et Scirel formula une réponse destinée à en supprimer toute trace.

— Nul besoin de dynastie pour les êtres célestes. La déesse blanche habite le fleuve perpétuel d'Orenie, où se rencontrent les vivants et les morts. Elle inonde toute vie ici-bas, chaque parcelle de matière visible et invisible. Plus que tout, elle commande l'eau qui se déverse ici comme ailleurs. Votre vallée ne fait pas exception, sachez-le ! Le monde entier se noie. Une grande purification est en cours, puisqu'elle l'a ordonné. Destructrice, certes, mais aussi bienfaitrice, puisqu'elle nous donne un espoir de survie, et plus que tout, l'opportunité de marquer l'histoire.

À ces mots, l'échine du couple royal se tendit sensiblement vers l'orateur. Scirel avait désormais toute leur attention. Ses compagnons le regardèrent, interloqués. Ils ignoraient parfaitement que l'érudit possédait cette qualité de conteur, capable à la fois d'imagination, de spontanéité et de poésie. Sans oublier une pertinence de persuasion. L'anagramme du Neïore pour le fleuve imaginaire ; tout en traduisant ses mots, la linguiste trouva cela malin. La perplexité était semée dans l'esprit des Perâahems, la crainte aussi. La tenue de cette apparition fugace, en premier lieu, si proche des vêtements royaux ; son accent léger comme la brise, néanmoins autoritaire. Personne n'avait jamais

rien ordonné aux Perâahems.

— Quelles sont ses consignes ? questionna le chacal avec un timbre anxieux.

Dans son dos, les trois prêtres s'animèrent. Ageîn nota leur nervosité, ils se concertaient.

— Elle vous appelle à ériger un portail, un passage entre ce monde et l'autre. Un monument dépassant en taille et en technicité vos constructions les plus ambitieuses. Urana a infusé ses plans dans mon esprit. À côté, votre palais somptueux fera figure de maisonnette. L'édifice traversera le temps et les épreuves, portant avec lui l'empreinte indélébile des Perâahems. Ne vous leurrez pas, ce projet usera vos dernières ressources et celles de votre peuple. Nous sommes ici pour vous conseiller dans cette ultime épreuve.

Les monarques imaginaient déjà le nom de leur famille gravé sur les murs de leur dernière demeure, pour des siècles et des siècles. Figer indéfiniment la majesté de leur règne, avant qu'ils ne s'éteignent ou soient emportés par les flots. L'un des prêtres fit glisser sa robe austère jusqu'aux trônes, puis se pencha à l'oreille de l'épervier. Nul doute qu'ils soupçonnaient une supercherie. Ils ne leur faciliteraient pas la tâche. Les élus ne pouvaient voir ce que les têtes d'animaux dissimulaient, nul regard, nulle expression. Une attente pénible suivit. Finalement, l'épervier – qui semblait détenir le pouvoir décisionnel – hocha la tête à l'intention de son conseiller, lequel prit la parole d'un air malicieux :

— Sa divinité considérera les plans que vous nous soumettrez, à condition que vous nous persuadiez que vous êtes bien les nabis de cette… Urana.

Ses compères s'avancèrent dans un silence morbide, impatients de confronter leurs pouvoirs à ceux des étrangers.

3

Rotation d'esprits et de cosmologie,
plaidoyer des morts à travers les vivants,
magie contre vibrations élémentaires.
Individuellement convaincre, collectivement vaincre.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

Le premier prêtre invita les visiteurs à le suivre au fond de la galerie, dans une aile sombre à l'usage exclusif des initiés en robe noire. Ils avaient sans conteste un statut privilégié auprès de la famille royale, au point de participer activement au gouvernement de Gahira. Sous bonne garde, Kũraw, Scirel, Eloka, Coman et Ageîn entrèrent dans une salle longue et étroite, au plafond inaccessible. Sur plusieurs niveaux étaient entreposés des maquettes, des établis, des expériences, des cages, des plantes et fleurs malodorantes, des grimoires laissés ouverts et du matériel en tout genre, ustensiles de cuisine, de torture et de jardinage. Ces multiples postes de travail étaient connectés par une série de plans inclinés qui s'entrecroisaient et se chevauchaient en tous sens. Certains récipients irradiaient de couleurs vives, de vibrations aussi, étranges et malsaines, desquelles les élus n'étaient pas familiers. Les occupants des lieux tentaient de couvrir les odeurs repoussantes par un encens musqué omniprésent, mais le résultat était plus écoeurant encore ; les fumées stagnantes, dont les nappes dessinaient leurs volutes dans les rais de lumière en provenance de persiennes closes, s'accrochèrent à l'estomac des visiteurs comme une agression perfide destinée à les déstabiliser. Il en faudrait bien plus pour cela.

L'épervier et le chacal se tenaient à l'écart, divertis par cette visite qui rompait la monotonie de leur règne.

Au centre de son laboratoire, le prêtre aux yeux cernés présenta une machine étrange, constituée de tiges plus ou moins longues à l'extrémité desquelles tenaient des sphères de tailles et de couleurs différentes. Les tiges se rejoignaient sur un axe de rotation où une boule jaune massive occupait une place privilégiée.

Le système solaire, constata l'érudit sans mal.

L'ensemble était en mouvement, activé par quelque mécanisme ingénieux que Scirel aurait volontiers étudié. À chaque tige sa vitesse, à chaque astre sa révolution, plus ou moins rapide, plus ou moins large. De plus, chaque planète tournait sur elle-même. Par un système de ressorts et de tubes rétractables, même la forme elliptique des orbites était respectée. Il n'y avait presque aucune erreur dans cette

maquette simulant la course des planètes proches. Les prêtres semblèrent satisfaits de l'effet produit par leur invention sur les visiteurs qui, à l'exception de l'érudit, n'avaient pas les connaissances nécessaires pour saisir l'importance de ce qu'ils observaient. Ils furent néanmoins surpris de constater la curiosité du prétendu architecte à l'égard de la machine. Il en fit le tour, se rapprocha, se pencha, se glissa même en dessous, entre deux tiges presque synchrones, pour observer de plus près ce qui les animait.

— Brillant ! s'exclama Scirel avant de se redresser. Vraiment brillant !

L'air de supériorité qu'avaient revêtu les trois hommes se décomposa. L'érudit jubilait, sincèrement enthousiaste de rencontrer enfin des savants à la hauteur de son propre savoir. À en croire les récits de voyage de Téohem, nulle autre civilisation n'avait encore atteint un tel degré d'instruction et de raffinement, à l'exception des Migérays, bien sûr, qui faisaient office de précurseurs dans bien des domaines. Cependant, cette intelligence exceptionnelle, ce savoir et cette faculté à le mettre à profit semblaient tristement centralisés à la toute puissante caste des prêtres. Se réservaient-ils cette richesse en toute conscience ou bien leurs maîtres acceptaient cet état de fait en leur accordant leur entière confiance ?

Tellement de pouvoir entre si peu de mains !

L'idée fit frissonner Scirel. Les vrais détenteurs de l'autorité n'étaient peut-être pas ceux qu'ils s'imaginaient. Ces simulacres de dieu et de déesse pouvaient très bien servir de façade ; marionnettes dorées entre les mains d'esprits malins.

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de cette mécanique divine, vous qui prétendez recevoir votre savoir des dieux ?

Une question ouverte. Rien de tel pour une démonstration des plus persuasives. Si le ton du prêtre se voulait cinglant, tellement certain de sa supériorité, il risquait d'être quelque peu surpris. L'érudit reprit sa sobriété habituelle, pour ne pas dire sa froideur rationnelle, et désigna l'une des tiges de la maquette.

— Les proportions semblent correctes. Une infime erreur de distance, peut-être, en ce qui concerne la planète Nebot. Vous pourriez rallonger cette tige sensiblement.

Le trio se regarda, circonspect. La remarque de l'étranger expliquait probablement les inexactitudes gravitationnelles qu'ils avaient eux-mêmes relevées, mais ils gardèrent cela pour eux.

— Vous appréhendez très justement le cycle des saisons, du fait de l'éloignement d'Etügen par rapport au soleil aux différentes étapes de sa révolution. Néanmoins, il y a un élément que vous négligez, du moins n'est-il pas présent sur cette reproduction.

— De quoi parlez-vous ? grogna le prêtre.

— L'inclinaison de l'axe des pôles. Il est variable.

Scirel lâcha ces mots comme une évidence, sans quitter la petite Etügen des yeux. Même ses compagnons savaient cela, du fait de la Prophétie et du cycle de précession.

— C'est quelque chose que l'on observe sur le long terme, il est donc compréhensible que cela ait pu vous échapper. Telles que vous les représentez, les planètes semblent figées dans un axe nord-sud strict et permanent. Cependant, en plus de leur rotation, l'inclinaison de cet axe oscille. Sachez aussi que les pôles géographiques sont différents des pôles magnétiques, qui conditionnent les éléments, les fréquences et la pression atmosphérique. Ce que nous vivons actuellement, et que dans mon pays nous nommons Grand Déferlement, obéit à cette orientation subtile. Dans une moindre mesure que notre soleil, les constellations lointaines, non représentées sur votre maquette mais observables par-delà les nuages, influent sur notre habitat, sur notre climat ainsi que sur nos organismes ; même sur notre mental, mais en tant que scientifique, l'absence de preuves tangibles ne me satisfait pas. Urana est la déesse qui gouverne le cycle actuel, mentit l'érudit en mélangeant volontairement croyances divinatoires et astronomie. Le cycle de l'eau, celui qu'ordonne et désordonne sa constellation. Les cycles suivants seront plus destructeurs encore. Mais là n'est pas la question.

Il attrapa une coudée graduée et un rapporteur sur la desserte voisine et s'approcha d'Etügen.

— Puis-je ?

Son interlocuteur acquiesça, contrarié. Alors, Scirel desserra l'axe retenant la tige concernée et, tout en suivant la course des astres, prit une rapide mesure avec ses instruments. Il attrapa ensuite la planète à deux mains, la pencha délicatement vers la droite, avant de revenir fixer l'écrou qui la maintenait en place.

— Voilà qui correspond, à quelques dixièmes de degré près, à son inclinaison actuelle. Au prochain équinoxe, le soleil se lèvera face à la bonne constellation, déclara-t-il dans un sourire exagéré. Avec ces nuages, difficile d'observer tout cela…

En excusant presque l'erreur des prêtres, comme il l'aurait fait avec des enfants, l'érudit les toucha dans leur fierté, plus qu'il ne l'aurait cru. Des rires moqueurs discrets s'échappèrent de sous les masques du roi et de la reine. À la fois reconnaissant pour ces précieuses informations, mais vexé d'avoir été ridiculisé de la sorte, le prêtre-astronome traîna sa robe noire jusqu'à la desserte et entreprit de modifier ses cartes.

— Au nom d'Anoup, dieu des morts, je vous somme de convoquer

les forces occultes, servants d'Urana. Qui de votre déesse blanche ou du dieu suprême connaît le mieux les âmes disparues ?

Le deuxième prêtre s'était enfoncé dans la zone la plus sombre de la pièce, entre deux réservoirs où se consumait l'encens capiteux. Les bras en croix, celui-là avait visiblement un sens inné de la théâtralité. La fumée le dissimulait presque. Seuls ses yeux, d'un bleu clair improbable compte tenu des caractéristiques physiques de ses compatriotes, luisaient dans la pénombre. Ils invitaient surtout à une grande méfiance.

— Coman ? appela Eloka, hésitante. S'il y a un moment où tu dois briller, mon grand, c'est maintenant.

— Il est très loin de se douter de nombre d'âmes qui habitent la colline…

Le décorporé avait déjà les yeux révulsés et s'orientait vaguement dans la direction du prêtre. Sa voix, empruntée à un quelconque disparu d'outre-tombe, n'était plus vraiment la sienne. Attentifs, ses amis priaient en silence pour qu'il fît illusion.

— Notre roi est et restera l'unique passage de ce monde vers l'au-delà, commença le prêtre aux yeux d'opale. Nul besoin de portail que des mains humaines auraient construit. En tant que descendant d'Anoup, il est la preuve que les esprits des morts vivent en lui et en chacun de nous. Ils nous parlent à chaque instant.

L'homme manipulait à présent une sphère translucide, taillée dans un cristal léger. La boule, de la taille d'une tête d'enfant, lévitait entre ses mains dansantes, les manches amples de sa robe la dissimulaient puis la dévoilaient dans des reflets changeants. À l'intérieur de l'objet se mêlaient les images inversées de la pièce qui les entourait, des personnes présentes, des meubles, des fioles et des hachures lumineuses des persiennes, mais également des formes inconnues baignant dans une sorte de soupe visqueuse et noirâtre. Par moments émergeaient ça et là une silhouette humaine, une main, un bras, un morceau de visage, ravalés l'instant d'après par le néant qui les transformait en de sombres créatures des limbes.

— Beaucoup de générations sacrifiées dans le sillage des étrangers, clama-t-il d'une voix de reproche. Vous prêchez la survie, vous prétendez nous sauver, mais à quel prix ?

Les images que son maigre pouvoir parvenait à capter à travers l'objet étaient floues et incomplètes ; il les interprétait plus qu'il ne les comprenait. Néanmoins, les âmes ne mentaient pas, et les élus étaient bel et bien chargés du fardeau de leurs prédécesseurs. Effectivement au bout d'une chaîne de sacrifices humains, mais de sacrifices consentis. On ne pouvait pas en dire autant du passé des Perâahems.

La transe de Coman emprunta un chemin qui coupa le prêtre dans sa divination. D'abord à genoux, les hanches et les épaules branlantes,

comme animées par des volontés distinctes, puis assis en tailleur, parfaitement immobile, il maintenait son visage levé vers le plafond, ses yeux révulsés trouant la pénombre. Il restait toutefois conscient de son environnement proche, une dissociation qui le rendait encore plus performant. Le décorporé n'eut pas à aller chercher très loin pour entrer en contact avec des âmes errantes. Toute la vallée en était saturée, et que dire du palais ! À présent qu'il maîtrisait mieux son don, il parvenait à choisir lesquelles méritaient d'être écoutées. Il ne se laissait plus imprégner aléatoirement comme c'était le cas dans son village. Aujourd'hui, il avait l'opportunité de prouver à l'essaim qu'ils avaient bien fait de venir le chercher. S'il existait un point d'accès entre les deux mondes, il ne s'agissait certainement pas de ce roi invisible pour lequel les morts n'avaient qu'assez peu d'intérêt ; contrairement à ce qu'affirmait le prêtre, c'est autour du décorporé qu'ils se pressaient tous. Lorsqu'il ouvrit à nouveau la bouche, les dernières intonations enfantines, les siennes, avaient dramatiquement disparu. Une voix feutrée, à la fois lourde et policée, l'avait remplacée.

— Qui prétends-tu berner, Akhmaât, fils d'Amnsoun ? Nous voyons clair en toi. Le pouvoir dont tu te prévaux, s'il est le fruit d'une longue filiation d'extralucides, n'a jamais eu vocation à servir l'intérêt des puissants. Il nous a fallu passer de l'autre côté pour en prendre pleinement conscience.

Ces quelques mots suffirent à pétrifier le prêtre-ritualiste. De leur côté, le roi et la reine tressaillirent.

— Qu… Qui…

— Je suis Saâqsoun, ton ancêtre, celui du premier ordre du culte perâahem. Nous gardons un oeil sur toi et tes pairs depuis ton ordination, et tu nous déçois, Akhmaât. Nous t'avons envoyé de nombreux signes, des conjurations à sauver ton peuple plutôt que de nourrir cette soif de pouvoir qui vous dévore. La dynastie que tu sers périclite depuis bien longtemps et tu n'as rien fait pour enrayer cette maladie. Nous n'avons rien fait… Toutes ces cérémonies, tous ces sacrifices. Combien d'esclaves avons-nous enterrés sous les fondations du palais, pour sa construction ? Dis-le-moi, Akhmaât, combien ?

Le susnommé restait sans voix. L'histoire rituelle était connue d'une poignée de prêtres seulement. La famille royale elle-même n'y avait pas accès. Comment cet étranger aux yeux lactescents connaissait-il son nom et celui de son ascendant le plus éminent ? Comment savait-il, pour les travailleurs tués à la tâche et pour les cérémonies, les adolescents, le sang jeune et pur ? Cela ne se pouvait. Ce soi-disant pêcheur venait de réveiller un cas de conscience enfoui depuis trop longtemps dans sa chair et dans son coeur. L'homme en robe noire chancela.

— Le pouvoir et l'or sont-ils réellement plus importants que la

confiance que le peuple a placée en vous ? Les dieux mortels que tu prétends servir méritent-ils ces millions de laissés pour compte ? Akhmaât, ta mère et tes soeurs, mortes pendant la dernière crue, n'étaient-elles pas en droit d'espérer meilleure considération de ta part ? Réponds, fils d'Amnsoun !

Dans sa boule miroitante, le prêtre reçut la vision de sa famille emportée par le Neïore, simultanément à l'accablante nouvelle. Il l'ignorait jusque-là, accaparé qu'il était par ses fonctions si essentielles à l'appareil politique. La sphère cristalline lui roula des mains et vint s'écraser au sol dans une explosion aussi sonore que spectaculaire. Pendant une fraction de seconde, une étoile surbrillante illumina le fond de la salle, puis se dispersa en fragments éteints.

Un cri de douleur sincère finit par s'extirper de la poitrine du ritualiste, qui tomba à son tour à genoux, face à Coman. Affaibli d'abord par le rappel à ce qu'il avait préféré enfouir, ses bassesses les plus inavouables, ses crimes les plus inhumains, le coup de grâce venait de lui être porté, celui du sang. Il avait échoué sur tous les plans. Son pouvoir n'avait jamais rien servi d'utile ou de salutaire. À la fin, il se retrouverait seul, sans les siens.

Eloka et Ageîn eurent bien des difficultés à extraire le décorporé de sa transe, puis à le remettre debout. Les morts s'accrochaient désespérément à lui, à ce trait d'union vers leurs souvenirs tangibles ; ce Saâqsoun, en particulier, semblait vraiment tenace.

— Ça y est, Advenis est arrivée ? On a débarqué ? bafouilla-t-il, légèrement désorienté.

Abandonnant ses compères à leurs défaites respectives, le dernier prêtre ordonna que l'on repliât les persiennes qui donnaient sur le bassin attenant. Il manipula quelques artifices sortis de ses manches et, dans une explosion d'étincelles et de fumée soufrées, disparut.

— Poudre humide, marmonna Scirel.

Les cinq visiteurs le virent réapparaître à l'extérieur, perché au milieu du plan d'eau, sur une feuille de nénuphar de six pieds de diamètre. Il avait rabattu le capuchon de sa robe et arborait cet air malsain, mêlé de folie et de suffisance.

Élus et monarques le rejoignirent donc, toujours suivis par un alignement de gardes étrangement semblables. La pluie cinglait sa mélodie à la fois régulière et variable sur les surfaces qu'elle rencontrait : de l'harmonieuse pénétration de la surface du bassin au ploc sourd sur la chlorophylle des nénuphars, en passant par l'aigu résonnant des épaulettes métalliques des gardes, ou encore l'absorption étouffée par le sable des parterres, le palais possédait une musicalité propre qui aurait sans nul doute plu à Éndin. En arrière-plan, la tempête s'était considérablement rapprochée. En contrebas, à

plusieurs lieues de là, le khamsin avalait déjà les premières habitations abandonnées de Gahira. Il s'élevait si haut dans l'atmosphère qu'aucune tour ou relief ne serait épargné.

Naturellement, comme si cela avait été convenu avec les siens, Kũraw s'avança en bordure du bassin, fixant sur le prêtre un regard attentif. Ce dernier ne se fit pas prier et enchanta le couple royal de ses talents de magicien. Il porta d'abord sa main à la bouche, puis exécuta une série de gestes amples, comme une danse cérémonielle dont la finalité demeurait bien abstraite. Presque aussitôt, et dans un large rayon autour du bassin, toutes les fleurs écloses se refermèrent. Lys, iris, nénuphars et lotus réagirent à ses maléfices en repliant leurs corolles et leurs pétales colorés. Les grues royales elles-mêmes s'éloignèrent promptement à l'autre extrémité des jardins. Bien qu'ils connaissent déjà ce tour de passe-passe, le roi et la reine, bon public, émirent des exclamations de surprise.

— Vaporisation d'un soluté de calcium entraînant la variation de la pression osmotique entre les cellules végétales, déclara sobrement l'érudit à leurs côtés. Turgescence, plasmolyse… élémentaire. Les oiseaux ont pu être dérangés par une impulsion… un sifflet à ultrasons, dirais-je.

Le prêtre capta quelques mots-clefs. Un voile de contrariété passa sur son visage, avant que celui-ci ne se concentre à nouveau. Ses gesticulations suivantes firent naître des remous dans le bassin, puis des gerbes d'eau qui montaient en courbes régulières pour redescendre au rythme de ses bras. Les traits d'eau se croisaient sans jamais se heurter. Par moments, une libellule surprise se laissait prendre dans l'émulsion et rebondissait, sonnée, sur la surface agitée. Kũraw croisa les bras, imperturbable. Scirel ajouta :

— Canalisations et pompes mécaniques, sous la surface.

Les monarques paraissaient déjà moins émerveillés, derrière leurs masques de parade.

Énervé, l'illusionniste cessa ses mouvements et entreprit de poser un pied en dehors de la large feuille qui l'accueillait jusque-là. Un pas après l'autre, lentement, il progressa en ligne droite à travers le bassin. Après la visite de la prétendue déesse et pendant que ses compères testaient les étrangers, il avait demandé à ce que l'on installe des poutrelles de silice dans le bassin. Dans l'eau, leur transparence les rendait presque imperceptibles.

— Votre Urana n'a pas l'apanage de la magie. Voyez comme nous sommes égaux. Pourquoi devrions-nous obéir à ses commandements ?

Alors qu'une première rafale brûlante balayait les jardins du palais, Kũraw s'assit et s'adossa aux marches de la galerie. Ni les prêtres ni les monarques ne s'attendaient à ce qui suivrait, pas même ses compagnons de route. Loin, cachée avec les autres dans un taudis

épargné par les eaux, Liguïa était toujours parfaitement calée sur les ondes qui leur étaient propres. Les jumeaux partageaient une fréquence rien qu'à eux, une ligne directe qui les connectait en tout lieu et à toute heure. À cet instant précis, grâce à elle, Kũraw pouvait ressentir l'intensité des perceptions d'Éndin et l'imprégnation des éléments de Vitaïni. La présence de tous les élus, rassemblés virtuellement dans ce lien d'une fiabilité à toute épreuve, le rassura et l'autorisa à s'abandonner à sa vision seconde. Lorsque sa tête se posa sur le marbre blanc et humide, les cordes commencèrent à s'imposer, pour ne faire qu'un avec son esprit…

Dans ce paysage abstrait lisible de lui seul, le prêtre dénotait par ses vibrations lentes et irrégulières. Des stries plates et estompées, ondulant brièvement, sans aucun rythme apparent, traduisaient son manque total d'harmonie avec un environnement en perpétuel mouvement. Les jardins ruisselaient de trains d'ondes, les parfums des fleurs dessinaient des pics olfactifs à chaque nouvelle bourrasque, l'eau du bassin elle-même décuplait cette frénésie vibratoire. Eloka, Scirel, Coman et Ageîn conservaient les schémas rassurants auxquels le dresseur de cordes s'était habitué ; des repères dans ce flou d'informations. Il n'avait qu'à tendre les bras pour jouer de cette harpe universelle. Pour évoluer dans cette profusion et cette diversité de lignes verticales, horizontales, à demi penchées, courbes, plus ou moins épaisses, courtes ou infinies, Kũraw n'avait qu'à penser *fréquences*. "Penser" n'était pas tout à fait juste, puisque son corps tout entier devenait l'instrument du Tout, pas seulement son esprit. De l'extrémité de ses cils à la plus profonde parcelle de moelle osseuse, chacune de ses cellules captait un spectre spécifique du très large champ vibratoire, et tout son être pouvait décider d'agir sur une fréquence particulière, ciblée pour l'effet qu'elle aurait dans le monde tangible.

Le dresseur dirigea sa volonté vers la pluie, qui cessa subitement de tomber au-dessus des jardins. Tous levèrent la tête bêtement. Ailleurs dans le palais et sur la ville, les nuages continuaient à déverser leur flot ininterrompu. Cette faille atmosphérique sembla suspendre le cours réel des choses. L'instant d'après, c'est toute l'eau contenue dans le bassin qui s'éleva d'un bloc, emportant les plantes ornementales et la friture qui frayait désormais à dix pas du sol. Le prêtre se retrouva trempé d'avoir traversé ainsi la tranche de liquide tiède. Il resta perché sur sa poutrelle de cristal, interdit, sans la moindre idée de ce qui venait de se passer. Autour de lui couraient les canalisations de son subterfuge, mais le duo royal n'avait plus d'yeux que pour les phénomènes qui se succédaient, leur faisant perdre jusqu'à la notion de réalité.

Après qu'une végétation dense eût poussé en quelques secondes,

que des feux se fussent allumés au-dessus des têtes, sans autre combustible que l'air ambiant, un disque noir se dessina à mi-chemin entre Kũraw et le prêtre. Un trou vertical béant, qui donnait d'un côté comme de l'autre sur un vide infini parsemé d'étoiles lointaines. Le phénomène se développa en épaisseur jusqu'à atteindre une sphère parfaite de huit pieds de diamètre. Un puits sans fond dans lequel tous les regards tombaient. Pas seulement les regards. Personne ne sut ce que le pauvre prêtre y vit, mais celui-ci continua d'avancer sur la mince poutre de silice jusqu'à pénétrer dans cette dimension inconnue. Un bras, une jambe, la tête puis tout le corps. Disparus. Personne ne l'en empêcha, pas même les gardes, hypnotisés qu'ils étaient par les vibrations euphorisantes qui flottaient partout autour d'eux. Le masque d'épervier souriait, celui de chacal pleurait de bonheur. Improbable ! Les monarques durent eux aussi s'asseoir, car leurs jambes ne les soutenaient plus. Leur palais avait disparu, et toutes leurs richesses avec lui. Ne restaient que la nature, l'amour sincère qu'ils se portaient l'un à l'autre, et l'univers. Ce trou béant, ils n'aspiraient qu'à y plonger pour atteindre l'extase, connaître enfin la vérité de l'existence ; la vie, la mort, la douceur et la sérénité d'une vie sans quête, le repos, enfin.

Dans une clarté soudaine et aveuglante, et surtout dans la confusion la plus totale, la réalité reprit subitement ses droits. Les masques avaient retrouvé leurs faciès sobres et nobles, l'eau du bassin était à sa place et la pluie pianotait de nouveau sur les instruments qu'on lui offrait. Kũraw reprenait lui aussi pied dans la vision première. Seul le prêtre avait disparu, emporté par cette tranche de rêve.

Avant que le mur de sable ne s'abatte sur le palais, un épervier sorti de nulle part vint se percher sur le sceptre de la reine. Il se regarda dans l'or miroitant, son oeil rond, curieux et inflexible s'étonnant sans doute de sa propre image, puis lâcha deux cris longs et aigus en fixant le masque censé le représenter. Comme une interpellation. Le couple royal admira l'oiseau de proie, son plumage et son étonnante familiarité tout le temps qu'il leur permit. La mémoire eidétique de Scirel lui fit reconnaître l'animal d'Alqarab. Celui-ci s'envola dans une énième bourrasque.

Les servants et la garde se hâtèrent de faire rentrer les souverains et leurs invités. Les cloisons furent tirées dans des gestes traduisant l'habitude et la lassitude. Le marbre blanc de la galerie aux mille colonnes opta alors pour une teinte grisâtre ; un autre visage du palais. Le vent ébranla les murs, les corps et les certitudes. Un souffle pareil redonnait leur humilité aux plus divins des humains. Le palais et la colline tout entière tremblèrent longuement. Du sable s'engouffra

en quantité par les interstices. Sec, d'un jaune intense, comme les épices du marché d'antan. Il apportait même avec lui les odeurs du désert. Les balayeurs étaient prêts à intervenir, dès que la tempête relâcherait son étreinte.

Une paire d'heures plus tard, lorsque les cloisons furent rouvertes, la reine épervier et le roi chacal eurent la surprise de voir les allées des jardins envahies de silhouettes étrangères. Les élus, eux, s'y étaient attendus. Étrangères, pas tant que ça, puisque dans leurs vêtements et leurs postures résonnait quelque chose de très familier ; lointain, mais familier, bien ancré dans l'histoire des Perâahems. Le dernier rideau de sable humide finissait de pleuvoir et les keffiehs jusque-là dissimulés se détachèrent sur la végétation des bordures. Sur le pourtour des bassins, des dizaines de nomades, ceux que leurs anciens maîtres avaient oubliés, remettaient enfin les pieds dans leur ancienne demeure. À peine remis des visions offertes par le cordelier, les souverains ne réalisaient pas vraiment.

La garde royale se déploya en rempart devant le couple, lances tendues, sabres au fourreau. Si, visiblement, la famille régnante semblait avoir oublié son histoire ainsi que les assassins intraitables qui, jadis, les avaient protégés, les prêtres en avaient heureusement conservé des traces écrites. Avant que le capitaine ne sonne la charge, le premier des trois prêtres s'interposa.

— N'y pensez même pas ! Ma reine, mon roi, vos soldats seraient mis en pièces.

Il fallut un moment aux monarques pour intégrer qui étaient vraiment ces étranges visiteurs. Concernant leur dangerosité, ils pouvaient se fier à leur conseiller. Ces siècles de séparation avaient très certainement creusé un fossé entre eux, ainsi qu'une animosité compréhensible, mais s'ils s'étaient donné la peine de venir jusqu'ici, ce n'était probablement pas pour les exécuter et hériter d'un royaume englouti. Après avoir assisté aux embrassades entre les cinq étrangers et les guerriers sabùls, la reine ne prêta plus guère attention aux paroles du prêtre et dépassa la ligne de ses gardes. Un silence instantané occupa les jardins.

— Vous nous avez convaincus, prophètes d'Urana. Vos connaissances et votre magie ont subjugué notre clergé, aussi appliquerons-nous ce que vous jugerez nécessaire. Si les déserteurs souhaitent rester, ils sont les bienvenus.

Dans sa traduction littérale, cette appellation combinait parfaitement "les habitants du désert" et "ceux qui fuient, abandonnent leur serment, leur allégeance" ; Eloka trouva le terme historiquement très complet.

Les guerriers et voltigeurs sabùls étaient venus en renfort, comme caution au cas où leurs nouveaux amis échoueraient. Leurs seules

présences et auras guerrières avaient suffi à décider les demi-dieux. Le vent chaud les avait portés par une magie que même le dresseur de cordes ne parvenait à déchiffrer. L'oiseau chasseur, preuve empirique de ce qui les rattachait à la dynastie perâahem, s'était montré au moment crucial, présage déterminant dans l'esprit de la reine. Là-dessus, les Sabùls avaient démontré une psychologie étonnante. Ils retourneraient à leur royaume de sable cependant. Aucun confort, richesse ou alliance ne valait cette liberté-là.

Scirel, Eloka, Kũraw, Ageîn et Coman furent donc installés dans le pavillon réservé aux invités, depuis longtemps délaissé. Choyés par les serviteurs, surveillés par les prêtres, ils s'efforcèrent de tenir le rôle indiqué par la Voie.

— Tu as été impressionnant, là-bas, confia Eloka au dresseur de cordes quand ils furent enfin isolés.

— Vraiment ?

— Tu ne te souviens de rien ?

— Si, mais uniquement dans la vision seconde. Ça n'avait sans doute pas le même sens pour vous.

— Eh bien laisse-moi te dire que j'ai trouvé cette démonstration limite flippante.

— Elle était nécessaire, n'est-ce pas ?

Kũraw paraissait las. Sans aucun doute très éprouvé par la débauche d'énergie que le maniement des cordes requérait, il s'allongea sans mot dire et dormit deux jours durant.

4

Ils parleront à la Terre-Mère,
liront ses frémissements et possèderont ses forces.
La pierre comme réceptacle, au point crucial.
L'imbrication parfaite, l'écho du noyau, vers l'Éternel s'élèvera.
Premières Transcriptions, Oracle Dinbajín

Les semaines qui suivirent furent intenses en calculs et en concertations.

L'essaim était rôdé et connaissait bien les structures les plus efficientes ; restait à les adapter à l'architecture locale. Scirel tomba d'accord avec le prêtre-architecte pour un édifice pyramidal, géométrie déjà appliquée sur d'autres territoires. Son compère ritualiste souhaitait en faire un mausolée. Puisque, d'après les nabis qui en dirigeraient le chantier, le bâtiment devait connecter les deux mondes, le roi et la reine y trouveraient logiquement leur dernière demeure, un espace de transition avant d'aller rejoindre leurs prédécesseurs.

Sur ses plans, l'érudit dut composer avec les exigences des Perâahems et de leurs conseillers. Des chambres funéraires distinctes et plusieurs annexes, plus petites, pour leur suite et les membres du clergé. Le chantier habituel prit rapidement des proportions titanesques, à la hauteur des ambitions de cette dynastie. Mais pas de quoi rebuter les bâtisseurs. Un aménagement de couloirs fut nécessaire, ainsi que des puits de ventilation pour celles et ceux qui comptaient s'enfermer avec les défunts, lorsque le moment viendrait.

Sur la partie ornementale, Kũraw et les siens leur donnèrent carte blanche, du moment que les gravures n'altéraient pas la transmission tellurique.

Avant de lancer les travaux, plusieurs réunions secrètes eurent lieu entre les émissaires d'Urana et le reste de l'essaim. Liguïa et Éndin, en particulier, devaient valider certains détails fonctionnels. Téohem, lui, aida ses compagnons à appréhender les spécificités culturelles de leurs nouveaux alliés, afin que tout se passe aussi sereinement que possible. Il apporta des connaissances pointues qui étonnèrent le couple royal ; qui d'autres que des prophètes avérés pouvaient détenir autant d'informations à leur sujet ?

Le plus difficile fut encore de se soustraire à l'oeil inquisiteur des prêtres, qui se méfiaient toujours autant des soi-disant nabis. Ceux-là avaient des espions partout. S'ils constataient que d'autres étrangers participaient au projet, secrètement qui plus est, la supercherie ne

tiendrait plus. À tour de rôle donc, Scirel ou Kũraw rejoignait les autres dans une auberge abandonnée de Gahira – Eloka devait rester présente au palais pour assurer la communication avec leurs hôtes, et Coman et Ageîn n'avaient pas les connaissances nécessaires pour causer architecture tellurique –, ou un temple à demi effondré, afin de discuter de la suite des évènements. Le lieu de rendez-vous changeait chaque fois, et le Catalyseur dut trouver des soutiens fiables dans la population. Force était de constater que cette dernière n'avait pas une confiance aussi aveugle que présumée en ses souverains. Les plus éduqués préparaient encore un départ et un voyage risqué, les plus optimistes se prêtaient volontiers au jeu de piste destiné à protéger les clandestins, ainsi qu'au recrutement officieux de la future force de travail. Liguïa ne se leurrait pas, si elle souhaitait que le chantier se déroule selon ses volontés, et surtout conformément aux principes énergétiques déterminés par la Voie, elle devrait avoir des hommes et des femmes acquis à sa cause. Dans les rangs des milliers de travailleurs réquisitionnés par les Perâahems, elle devrait pouvoir s'assurer des soutiens qui comprenaient la véritable nature du projet.

Par des démonstrations prudentes sur un modèle réduit de l'édifice, Scirel partagea la force des pierres avec ses homologues scientifiques. Le pyramidion avait été placé en extérieur, dans un coin des jardins où débouchait un noeud tellurique. En l'absence d'Éndin, le dresseur de cordes et l'érudit durent combiner leurs efforts pour trouver le lieu approprié. Lorsque le champ tellurique commença à irradier et que, par des manipulations savantes, ils élevèrent les statues massives des jardins, de dix fois leur propre poids, les prêtres s'avouèrent stupéfaits. Dire que tout ce potentiel se trouvait juste sous leurs pieds !

Les élus prirent soin, néanmoins, d'omettre volontairement plusieurs clefs du flux tellurique qui résonnait dans la structure de la petite pyramide. L'agencement spécifique des pierres la composant était une chose, sa manipulation en était une autre.

Quand vint l'heure du choix du site d'implantation, les vraies complications débutèrent.

Puisque les prêtres estimaient à l'unanimité qu'il fallait lancer le chantier en lieu et place de la nécropole actuelle, sur la colline voisine de celle du palais, quitte à raser entièrement celle-ci, les messagers d'Urana eurent bien des difficultés à imposer le choix de leur déesse.

Effectivement, lors de ses prospections secrètes, mêlée aux quelques rares pèlerins qui tournaient encore autour de la résidence de leurs dieux, Éndin Körsen retint deux sites possibles. Énergétiquement parlant, la colline était une possibilité viable. De plus, sa légère élévation rassurerait les Perâahems quant à la montée des eaux.

Néanmoins, des vibrations d'une intensité rare attirèrent aussi son attention sur le plateau voisin, à l'écart de Gahira d'environ une demi-lieue.

Rien ne poussait là-bas. Dès que l'on s'éloignait du Neïore et de sa vallée, le sol était d'une aridité malsaine, le désert reprenait ses droits. Des cailloux mélangés au sable, un couloir venteux où s'élevaient quelques tourbillons de poussière et une chaleur étouffante, malgré la pluie. Avec un petit groupe de chasseurs de serpents ralliés à leur cause, Éndin y traîna plusieurs heures et creusa mentalement l'écorce terrestre, aussi profondément que possible. La jonction des plaques tectoniques avait beau être très éloignée, la sensitive captait ici un courant puissant et continu qui filait librement juste sous la surface. Parallèlement au débit croissant du fleuve, mais évoluant en sens inverse, l'énergie tellurique était naturellement drainée vers le plateau depuis les principaux points de friction, situés pourtant à deux mois de marche. Un schéma qu'elle n'avait encore rencontré nulle part ailleurs. Ce n'était pas un hasard si la Prophétie leur avait indiqué la vallée du Neïore comme principal site d'implantation. Les énergies de toute la planète semblaient converger en ce lieu, pour s'étaler et se disperser à nouveau dans toutes les directions.

Entre l'évidente facilité du site de la nécropole et le potentiel énorme de ce plateau inhospitalier, Éndin ne se sentit pas capable de décider seule. Liguïa décida donc d'envoyer Páthin pousser plus loin ses recherches. Comme elle devait s'assurer de bien comprendre ce que ses compagnons prévoyaient, elle accompagna son voyant.

— Chef, la petite ne s'est pas trompée. Impressionnant la quantité d'énergie qui nous parcourt la carcasse.

— Au moins, nous n'aurons pas de soucis à nous faire pour le port des matériaux. Je suis curieuse de savoir comment évoluera le plateau dans le futur.

— J'y travaille, j'y travaille… mais la Voie est étrangement dissimulée, dans le coin.

Le sable humide fouettait le visage de Páthin. Malgré le linge qui le protégeait, des grains plus malins que d'autres aboutissaient dans sa bouche où se collaient dans ses cils, de quoi perturber son rituel mental. Il devait forcer le ton pour se faire entendre. Autour d'eux, vêtus des mêmes vêtements ocre et bleu, une poignée de chasseurs faisaient illusion.

— Si tu pouvais visualiser les dernières cartes d'Ageîn et Scirel, ça m'aiderait. En particulier les relevés géologiques et d'altitude.

Liguïa avait tout en tête et s'efforçait de connecter ces données à la divination de Páthin. Depuis qu'ils étaient arrivés à Gahira, la distance qui séparait le plus souvent les membres de l'essaim l'avait entraînée à

décupler la force du lien ; ce qui lui aurait coûté d'énormes quantités d'énergie par le passé était à présent aussi naturel que respirer. Le Catalyseur avait intégré en chacun de ses compagnons une partie d'elle-même, et réciproquement, ils vibraient tous en elle.

Plusieurs flashs consécutifs incendièrent la conscience du voyant alors que ses mains s'enfonçaient dans le sable grossier.

Première vision. Une coupe transversale de la région, depuis le lit du Neïore à la colline royale, en passant par le plateau où ils se trouvaient. Un balayage temporel montrant, en quelques battements, la progression des eaux. La grande Gahira, noyée. Puis le plateau, très lentement, compte tenu de la vaste étendue plane qu'il y avait à combler. Quinze, vingt ans tout au plus. À ce stade, le fleuve lui-même n'existait plus. La colline accueillant la nécropole mettait trois à quatre décennies avant d'être à demi submergée, rapidement suivie par sa voisine où résidaient les Perâahems. Ensuite, le niveau des mers arrêtait de monter. Le site d'implantation le plus évident, la colline, laisserait donc à la dynastie un répit supplémentaire, de quoi permettre aux monarques – actuels ou suivants – et à leur clergé d'organiser autant de funérailles qu'ils le souhaiteraient et, s'ils parvenaient à survivre dans un palais cerné par les eaux, de poursuivre leur règne. Le second site, en revanche, impliquait que la pyramide disparût avant la civilisation qui l'aurait érigée. D'après les dimensions provisoires prévues par les plans de Scirel, la pointe supérieure resterait peut-être émergée.

Deuxième vision, douloureuse, dans la poitrine de Páthin. La terre se met à trembler. Partout, les plaques se disloquent. Le magma jaillit çà et là. L'eau s'engouffre dans des failles béantes. La terre boit en quelques jours ce que le ciel aura mis un demi-siècle à déverser. Fumée dense et jets de vapeur. La pierre fond. Les restes de civilisation basculent. Gahira, la ville engloutie depuis bien longtemps, s'enfonce dans les entrailles d'Etügen, dans l'oubli. Des morceaux de croûte se détachent ; certains dérivent, d'autres s'accrochent à ce qu'ils estiment être leur place. Les dômes des collines sautent comme des bouchons sous pression, éclatés, pulvérisés. Le marbre du palais depuis longtemps inoccupé est projeté des lieues à la ronde. Les antiques sépultures perâahems voltigent et se dissolvent dans les nuées corrosives de ces volcans d'un jour. Tout s'effondre. Le lit de l'ancien fleuve est rouge. Il emporte les restes empilés d'une dynastie désormais inexistante. Seul un morceau de croûte déchirée reste en place, téméraire petit plateau dans ces torrents destructeurs. Par une combinaison providentielle de flux et de mouvements antagonistes, le site est préservé. Englouti pendant des siècles, le plateau respire de nouveau. Son énergie est intacte, décuplée. L'esprit du voyant pesa instantanément les deux alternatives : le site préférentiel détruit, la

pyramide sombrera également ; sur le second choix, elle accusera seulement quelques secousses.

Troisième vision, fraîche, apaisante. Un nouveau paysage, tout autant désertique, mais refondu, comme promis. Un nouveau lit pour un nouveau fleuve. Une nouvelle végétation, une autre faune et… une autre civilisation. Une ville aux constructions étranges, des machines et des formes perturbantes, un bourdonnement omniprésent. Au loin, nulle colline, seulement des pierres neuves et des dunes de sable fin. Au milieu de toute cette nouveauté, un survivant, capable de traverser tous les cataclysmes du cycle, ou presque : le plateau sur lequel le Catalyseur et le voyant se tiennent. Témoin géologique d'une autre ère, inébranlable.

— Il n'y a pas vraiment de choix, chef, dit-il avec évidence et le sentiment de traduire les mots qu'Etügen venait de lui souffler.

Liguïa avait donc bien fait de consulter la Voie, par l'intermédiaire de Páthin. L'avis d'un seul élu, aussi talentueux soit-il, n'était jamais suffisant. Maintenant, ils savaient. Encore faudrait-il convaincre ces fichus prêtres !

Le Catalyseur ne sut jamais comment s'y était pris son jumeau lors de son entrevue avec l'architecte royal. Elle sentit juste une nouvelle altération dans le tissage énergétique de l'essaim ; momentanément, Kũraw disparut, purement et simplement. Elle ne pouvait en saisir tous les détails, mais il quitta le plan physique, ou plutôt sa fréquence vibratoire quitta ce plan, pour se relocaliser spécifiquement dans une autre dimension, celle de la pensée. À distance, elle éprouva une peine réelle à le voir effacé ainsi de sa carte mentale.

Concrètement, pour le dresseur de cordes, la pensée obéissait aux mêmes leviers que la matière : vibrations et impulsions électriques. Entrer dans la tête du prêtre-architecte avec ses arguments de persuasion n'était pas si différent que créer des illusions visuelles. Seulement, dans ce plan-là, Liguïa ne pouvait le suivre.

Toujours est-il que la semaine suivant les flashs de Páthin, le chantier débuta.

La première année fut consacrée à la fabrication des quelque deux millions de blocs de pierre nécessaires à l'érection du monument. Il n'existait nulle carrière où extraire et tailler les blocs, dans les environs. Les élus purent donc constater les talents de chimistes de leurs hôtes. À l'entrée du désert furent installés une poignée d'ateliers, chacun dirigé par le prêtre-architecte ou l'un de ses disciples. Des coffrages de volumes différents – selon les directives de Scirel – et des presses mécaniques mélangeaient le sable qu'ils avaient à profusion, l'eau limoneuse du Neïore, le roc du plateau préalablement calciné –

chaux vive – et un hydrofuge de masse élaboré à partir de la graisse des bœufs sacrés. Les réactions chimiques successives en apprirent beaucoup au scientifique ; jamais il n'aurait cru un tel rendement possible. La catalyse était tout bonnement fulgurante. Chaque heure, la centaine de presses produisait un peu plus de 300 de ces blocs, soit 5 500 par journée de 18 heures de travail. Les nuits étaient courtes, les travailleurs usés jusqu'à l'os, aussi leurs souverains ne lésinaient-ils pas sur une nourriture riche de viande et de fruits importés.

L'architecte royal ne comprenait pas pourquoi opter pour des tailles et des découpes différentes, quand des blocs standardisés de cinq pieds par quinze auraient fait l'affaire. Là encore, l'érudit dut y aller de sa démonstration. Sur une longue barge amarrée aux rives agitées du fleuve, il fit ériger deux nouveaux modèles réduits de la pyramide, de tout de même une dizaine de pieds chacun. La première pyramide obéissait aux habitudes de construction des Perâahems, dimensions homogènes des blocs, jointures droites et arêtes juxtaposées. La seconde était un assemblage complexe de pierres plus ou moins massives, certaines avec des angles, d'autres droites, tantôt couchées, tantôt dressées, avec, de prime abord, aucun schéma répétitif. Visuellement, à bonne distance, on aurait cru observer des jumelles. En outre, les jointures étaient incroyablement plus fines sur le modèle de Scirel que sur celui du prêtre ; on aurait eu du mal à y glisser une feuille de papier.

L'installation achevée, on fit tanguer le bateau. Depuis la berge, des cordages se tendirent puis se relâchèrent, l'embarcation oscilla, se cabra sous l'effet conjoint du courant qui tentait de l'arracher à ses amarres. La coque craqua même par moments, et l'une des deux petites pyramides s'effondra comme un château de sable. En constatant la fragilité de son modèle, le prêtre-architecte se renfrogna encore un peu plus. Toutefois, les faits étaient là. S'il souhaitait que son ultime œuvre traverse le temps, il devait se plier aux techniques de l'étranger.

— Plus encore que la furie des eaux qui l'engloutiront, la pyramide devra être capable de résister aux humeurs de la terre, l'éclaira Scirel. L'étude des mouvements tectoniques et des secousses associées se nomme sismologie, cher confrère, et ce que vous voyez là est une configuration dite parasismique. Votre région y est très peu sujette, mais gagez que l'avenir lui réserve quelques violentes perturbations de cet ordre. Urana est formelle. La diversité des formes, les divergences des lignes et jointures permettent très concrètement de disperser et de répartir les forces et les points de tension. Ainsi, c'est toute la structure qui encaisse les mouvements du sol, et pas seulement quelques murs porteurs. De plus, cette configuration permet de tirer le meilleur parti de l'énergie tellurique que j'évoquais plus tôt. Le

courant libéré pendant et hors des évènements sismiques contribue à solidariser les pierres entre elles. Elles autoalimentent leur cohésion, si vous préférez. Encore mieux, mais cela aucun de mes instruments n'a jamais su l'expliquer, il existe dans ce flux tellurique perpétuel qui règne entre les pierres une sorte de… hésita-t-il… de suspens temporel. Une fois ce flux bien équilibré, l'usure naturelle se fait moins présente, l'érosion semble être ralentie. Une protection que nous avons découverte sans vraiment la chercher.

L'autre sauta à bord et s'approcha du modèle intact pour en étudier la structure. En se grattant le cuir chevelu, il s'inquiéta :

— Comment comptez-vous appliquer de tels détails à l'ensemble de notre édifice ?

— Je me suis laissé dire que vos sculpteurs étaient parmi les meilleurs au monde. Ils ont déjà bien avancé. Cet agencement est un état d'esprit, cher homologue. Lorsque vous vous y serez familiarisé, vous ne penserez plus qu'en matière de combinaison et d'imbrication. Vous verrez l'espace et le volume de notre projet comme autant de zones à remplir. À force, cela deviendra un réflexe.

Les deux millions de blocs furent donc polis avec une application millimétrée, numérotés en fonction de la place qu'ils occuperaient, puis, précaution supplémentaire, percés de trous destinés à accueillir des chevilles de maintien en bois. Chaque bloc serait ainsi physiquement solidaire de ses voisins. Scirel démontra une force et une détermination fabuleuses à encadrer et vérifier chacune des étapes de production ; au cours de son séjour dans la vallée du Neïore, il sembla vieillir plus vite que ses compagnons.

Avant d'assembler les pierres en un monument d'une ampleur inédite, il fallut poser des fondations dignes de ce nom. Inutile de bâtir des parois et un intérieur antisismique si les soubassements n'affichaient pas la même qualité. Trop de rigidité impliquerait un écroulement dès le premier séisme. Par conséquent, une légère excavation accueillit une couche de peaux de bêtes souples et glissantes, du sable mêlé de gravats et des déchets végétaux charriés par le fleuve. Enfin, un dallage fut coulé pour recouvrir le tout et mettre à niveau la base de la pyramide. En cas de secousses, celle-ci oscillerait sans connaître de points de rupture. Les deux premiers étages furent donc placés sous la surface, et le montage put commencer. Une base carrée de 756 pieds de côté et une hauteur de 481 pieds. Enfin un monument qui rivaliserait avec la géante Advenis, bien que les deux superstructures ne puissent jamais se rencontrer.

Grâce à la colossale énergie tellurique qui émanait du sous-sol, les blocs transitèrent de leur zone de stockage au chantier à une vitesse impensable. Scirel, Kũraw et les autres donnèrent l'exemple, schémas

à l'appui, des distanciations et orientations des blocs entre eux afin que le flux y circule de façon fluide. Ils essayèrent d'éduquer la main-d'œuvre à percevoir cette énergie bienfaitrice, mais rien n'y fit, les Perâahems et leur peuple ne possédaient pas ce genre de sensibilité. Pour eux, cela resterait de la magie. Par conséquent, ils ne comprirent pas la trajectoire courbe que dessinait la procession sur le plateau, fidèle à la circulation des énergies en sous-sol ; selon eux, une ligne droite leur aurait fait économiser du temps et de l'énergie. Comme ils se trompaient ! Un seul des prêtres appréhenda réellement de quoi il retournait ; dès lors, il s'avéra être un soutien précieux dans l'avancée des travaux.

Deux ouvriers guidaient chacun des blocs presque sans avoir à forcer pour les soulever. Les trous destinés aux chevilles servirent de point d'ancrage pour les tiges de portage. Scirel s'étonna de cette facilité à les faire se mouvoir. Même en Falésie, il n'avait jamais rencontré un tel courant porteur. Il consigna scrupuleusement dans son carnet, à chaque étape, les précieuses observations qu'il jugeait utiles pour la suite. La découverte majeure de ce nouveau chantier était sans nul doute la suivante :

Même de fabrication humaine, "artificielle", les blocs conservent leurs propriétés telluriques. Ces interactions ne concerneraient donc pas spécifiquement les minéraux, mais les particules de matière qui les composent ? (Que j'aimerais pouvoir observer l'infiniment petit !) Suivant ce postulat, ne pourrions-nous pas transmettre l'énergie tellurique à d'autres corps que des pierres, s'ils ont certains composants en commun ? Et nous, les "organiques", sommes-nous si différents du point de vue de la matière ? Si nous avons su apprendre à lire et manipuler cette énergie, n'est-ce pas parce qu'il existe un pont entre elle et nous ? Je devrai échanger avec Kũraw sur ce point, mais lui et moi ne parlons pas le même langage.

Au terme de la deuxième année, la moitié de l'édifice était déjà achevée. Un statu quo finit par s'établir entre les prêtres et les émissaires d'Urana. Les premiers ne revendiquaient plus une quelconque supériorité, dans quelque domaine que ce soit, et les seconds partageaient avec précaution leur connaissance du monde. L'essaim avait toujours mis un point d'honneur à ne pas influencer la ligne évolutive des peuples qu'il rencontrait, mais à l'heure où toutes les civilisations étaient sur le point de disparaître, ce principe élémentaire revêtait de moins en moins d'importance.

Jour après jour, semaine après semaine, le Neïore gonflait et gagnait du terrain sur Gahira. La population qui travaillait dur sur le plateau dormait désormais sur place, convaincue, pour les uns, d'obéir à une volonté divine, à leurs souverains, avec l'espoir chevillé au corps

que le cataclysme puisse être inversé, et, pour une poignée d'autres, de participer à un plan plus concret, surtout plus global.

Deux ans après l'arrivée des étrangers, le couple royal avait bien perçu que ces derniers ne leur avaient pas tout révélé, qu'ils conservaient des secrets inconcevables. L'épervier et le chacal n'étaient pas stupides et trouvaient évidemment un intérêt certain dans cette entreprise. Aussi acceptèrent-ils d'être en partie dupés par leurs invités, du moment que leur mausolée leur était livré en temps et en heure, c'est-à-dire de leur vivant. D'après leurs architectes, deux années supplémentaires seraient suffisantes pour achever le montage des blocs et procéder au parement des quatre faces de la pyramide. Ils auraient ensuite tout le temps nécessaire pour l'ornementation et l'aménagement des salles intérieures. Les frises en bas-relief étaient déjà prêtes, sur papier, des rouleaux et des rouleaux de textes et de motifs, tout à la gloire de la puissante dynastie.

Liguïa considéra que le chantier était bien avancé, que compte tenu de l'implication qu'y mettaient les Perâahems et leur peuple, nul doute qu'il serait achevé suivant les tracés précis de Scirel.

L'orientation était parfaitement respectée. Au dernier équinoxe, alors qu'il y avait encore quantité de travail, l'alignement des astres et les caractéristiques géométriques de l'édifice offrirent un spectacle surprenant. Kũraw fit rassembler le roi, la reine, leur cour, les prêtres, la garde, les citoyens de Gahira, hommes, femmes et enfants en état de se mouvoir jusqu'au plateau, et les invita à observer la face nord. Près de 200 000 âmes dressées comme une seule pour assister au miracle annoncé par les nouveaux prophètes. Une civilisation unie comme jamais ! Parmi la foule, les onze élus, certains à visage couvert, étaient bien sûr présents. Une fois de plus, Páthin avait vu juste : l'horizon se dégagea au moment crucial du lever du soleil. La plupart des personnes présentes n'avaient pas ressenti la chaleur directe de ses rayons depuis des décennies ; pour beaucoup d'autres, c'était une première. Un grain épais tombait droit sur leurs têtes. Un silence léger s'en élevait.

De sorte de renforcer l'aura mystique de ses cinq émissaires, Liguïa décida de faire apparaître Urana à l'est, nimbée de cette lumière providentielle et accompagnée de son compagnon porcin. Quelques-uns des spectateurs s'inclinèrent lorsque sa silhouette se découpa dans l'orangé intense, puis, obéissant à son bras tendu, contemplèrent à nouveau l'édifice. À bonne distance de leur position, la partie achevée de la face nord se scinda subitement en deux portions parfaitement symétriques, séparées par un axe vertical très net. La moitié gauche resta plongée dans l'ombre de sa propre arête, tandis que la moitié droite reçut les rayons généreux du pourvoyeur de vie. Visuellement,

le résultat était spectaculaire. Par des calculs et une inclinaison subtils, Scirel était parvenu à rendre cela possible. Et encore, la construction était inachevée, le parement lisse et blanc, absent. Dans un avenir lointain, lorsque cette cloche de nuages s'évaporerait enfin, le lever du soleil à chaque équinoxe offrirait un spectacle divin sur les faces de la géante. Au zénith, elle deviendrait un joyau étincelant, visible à des dizaines de lieues à la ronde.

Le miracle ne dura qu'une minute à peine. Cela suffit néanmoins à émerveiller les nobles comme les ouvriers, à redonner du coeur à l'ouvrage aux seconds et un peu d'humanité aux premiers. Finalement, cette poignée d'êtres se débattant ici-bas n'était pas grand-chose face à l'immensité du ciel.

Au loin, invisibles en bordure du désert, Alqarab, Alsaqr et les leurs observèrent le phénomène avec le sentiment du devoir accompli. Un vent nouveau soufflait sur les Perâahems et leur règne. Aussi brièvement que cela durerait, eux aussi y auraient contribué. D'une certaine manière, les Sabùls laisseraient également leur trace dans l'histoire.

Un matin, les servants du palais retrouvèrent les appartements des invités désertés. Les prophètes s'étaient volatilisés au nez et à la barbe de gardes pourtant vigilants. Sur l'assise du trône de la reine, Scirel avait soigneusement déposé ses rouleaux et parchemins, avec quelques feuillets nouveaux en guise de dernières consignes. Sur l'accoudoir doré, bien en évidence, une note calligraphiée avec raffinement de la main d'Eloka laissait aux derniers monarques du Neïore un ultime précepte :

Achevez votre œuvre ! Vous en possédez toutes les clefs. Achevez-la et vous sauverez l'humanité. Alors, votre nom traversera l'Histoire.

La Voie

1

Les atours d'Etügen soudainement éclipsés,
les Hommes n'auront qu'à s'adapter.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

Les élus franchirent les plaines d'Asthran en moins d'un mois, poussés par un léger vent d'ouest et leur succès auprès des Perâahems. Le ciel déferlait parfois en lignes lourdes et tendues, parfois en un fin rideau suspendu qui pénétrait les habits avant d'atteindre l'âme. L'eau faisait partie d'eux autant que leur foi en la Prophétie – pour la majorité d'entre eux. Leurs capes de pluie n'avaient jamais autant servi, ruisselantes de perles brillantes et claquant contre leurs jambes lorsqu'une rafale égarée cueillait les marcheurs au milieu de ce rien sévère. Pas une vie animale depuis des semaines, Sumnio dut rationner les vivres ; la petite caravane tournait à l'économie. Un vide plat et morne où que le regard se pose. L'ocre du Sabùl et du Neïore avait laissé place à une étendue grise où personne n'avait d'intérêt à s'aventurer. Les seules traces de vie consistaient en de timides pousses de verdure qui n'atteignaient malheureusement jamais la maturité ; dernières réserves de graines dans les replis du sol. Le manque de lumière signifiait la fin de la vie, les Advènes étaient prévenus, et ce lieu était sans doute l'épicentre de la fin.

La plupart du temps, l'essaim restait silencieux, concentré sur le rythme de celui qui le précédait. Tous marchaient dans les pas d'Ageîn, gardien et ouvreur de voie. Quelques mots s'élevaient puis retombaient vers leur destinataire, des banalités, aussi légères que possible pour contrer la rudesse de la marche. Les piques de Páthin au sujet des borborygmes du maître d'armes ou de son fantasme qu'Eloka puisse reluquer son séant trouvaient là tout leur sens, en libérant les rires de ses compagnons. Ageîn grognait de plus belle et Eloka rougissait de se voir prêter de telles pensées. S'il avait eu Vita devant lui, nul doute que le trublion du groupe eût commenté ses rondeurs de femme qui prenaient lentement l'ascendant sur le galbe dur de ses muscles forgés par la chasse.

Liguïa, elle, se contentait d'observer les démarches, les postures, les haussements d'épaules, d'écouter les gloussements ou les insultes amicales, et de lire en chacun la cohésion du groupe. Repérer les tensions, les gommer. Comprendre les changements, les ancrer dans la continuité de la Voie. Depuis leur départ de Falésie, tous avaient mûri

et ne cessaient de se construire, individuellement et les uns par rapport aux autres. L'âge, leur quête et leurs rencontres au gré du chemin les amenaient logiquement à une perception plus globale, essentielle autant que dangereuse. Il lui fallait repérer les doutes et répondre aux questions avant qu'elles n'ensemencent leur part intime, leur ego. Les élus ne vivaient pas leur propre vie, ils servaient la Vie. S'il était parfaitement normal qu'ils jalousent les libertés d'hommes et de femmes croisés sur la route, leur sacrifice ne pouvait faire l'objet d'un quelconque regret. Ainsi, l'ego s'affichait tantôt comme un écueil, tantôt comme une force. S'oublier un peu pour briller à jamais ! Le Catalyseur veillait à ce juste équilibre.

S'ensuivit un dédale d'arbres pétrifiés, couchés dans la poussière et fossilisés par des millénaires d'immobilité. Les géants s'apparentaient aux roches stratifiées croisées précédemment. Ce terrain stérile avait bien pu être l'une de ces forêts primaires dont parlaient les anciens. Ces quelques survivants étaient alors les témoins silencieux d'une époque révolue. En quelque sorte, ces monuments mi-végétaux, mi-minéraux étaient les reliques d'un combat passé, un combat où les Hommes n'avaient pas encore de rôle à jouer.

Advenis occuperait-elle un jour cette place ? Retrouverait-on les restes de la cité migratrice disséminés sur le plancher océanique ou sur un plateau asséché ? Toutes ces projections et supputations animaient les esprits et l'imaginaire des élus durant leur marche, et Téohem ne doutait pas que foule de nouveaux mythes bourgeonneraient au fil de la Voie.

Le mont Nyobor étant presque entièrement cerné par les eaux, Liguïa et les siens durent gravir une partie de sa pente afin de passer de l'autre côté. Un cône parfait doté d'une base exceptionnelle par son étendue. Inondations ou pas, mieux valait passer dessus que le contourner.

Ce qui frappait le regard, lorsqu'on se trouvait près de sa base, dominé par sa majesté, était le chapeau blanc qui en coiffait le sommet. Des neiges éternelles surprenantes sur un territoire où les précipitations ne diminuaient en rien la chaleur ambiante. Il fallait croire que cette extrémité-là avait toujours échappé à la rigueur du climat, même à l'époque où il ne pleuvait ici qu'une fois l'an. Le Nyobor portait en son sein toute la mythologie du sous-continent. Tantôt esprit protecteur des ethnies qui vivaient sur ses flancs, tantôt craint lorsque les légendes ancestrales contaient sa puissance destructrice. En arpentant ainsi son dôme, Vitaïni put sentir tout le feu qui bouillonnait dans ses profondeurs. Un jour, la pression souterraine serait telle que le volcan se réveillerait, libérant un peu de cette

énergie. En attendant, le Nyobor restait figé, placide, dominant toute la région de sa coiffe rutilante, abandonné à son règne géologique.

La traversée du canal d'Érèbe se fit sans encombre. Malgré la réputation des hommes sanguinaires qui avaient gagné l'exploitation de cette portion-ci, il suffit à Liguïa de présenter une bourse pleine de rondelles de métal pour leur ouvrir le passage. Elle en conservait quelques-unes, pour les régions où la cupidité gouvernait encore.

Ils empruntèrent un bac énorme, tiré par des cordes et des mules sur plus d'une lieue, et capable de transporter un village entier. En travers du courant, l'essaim eut tout le temps de constater l'ampleur de cette tranchée artificielle. Creusé de main d'homme, le canal ouvrait la terre dans son axe nord-est sud-ouest et connectait la région des grands lacs avec l'océan. Une ligne droite de presque mille lieues, d'après l'opérateur du bac, ponctuée d'écluses et de frontières. À son dernier passage dans la région, Téohem n'avait constaté aucun chantier de la sorte. Cela avait dû mobiliser un grand nombre de peuplades plus ou moins avancées et au minimum deux décennies d'huile de coude. Désormais, chaque ethnie ayant participé à cette entreprise pouvait tirer profit librement des voyageurs souhaitant traverser, ou des bateaux remontant la nouvelle voie navigable en direction d'une des nombreuses cités bordant le lac inférieur. Un commerce neuf et florissant, éphémère si on se fiait à la Prophétie. La modification des berges et des ports se faisait au rythme de l'élévation du niveau du canal, redécoupant en permanence les cartes et les frontières. Tous semblaient s'y adapter, tant que l'argent et les denrées circulaient de main en main. Jusqu'à quand ?

Grâce à la générosité dont avait fait preuve son Catalyseur, Sumnio put négocier des provisions conséquentes, de quoi continuer l'esprit léger et l'estomac un peu moins.

2

Mosaïques dans l'histoire,
perles éparses et oubliées.
Quand s'estompe la mémoire
émerge une Voie immaculée.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

Au-delà de cette nouvelle preuve de la démesure de l'esprit humain, le paysage changeait radicalement. Le sol gris reprenait des couleurs, tantôt rouge, tantôt jaune, parfois vert lorsqu'un tapis de mousse s'étendait à la surface. Davantage de relief, vers l'est. Là-bas, c'étaient les vallons rocheux eux-mêmes qui se paraient de stries improbables. Aux bleus et blancs opalins succédaient l'orange cumin ou le jaune auréoline. Sans transition, une nouvelle strate proposait un violine intense ou un bleu nuit parsemé d'éclats de quartz. Tout le spectre était représenté et les dômes bariolés, lissés par une érosion naturelle, s'étendaient à perte de vue. Des passages plus ou moins praticables sinuaient dans cette débauche de pigments.

Tous ces contrastes donnèrent un souffle nouveau à la traversée, et Liguïa se félicita que sa petite troupe y fût réceptive.

Lorsque les couleurs et les ondulations du sol s'estompèrent, ce fut l'argile qui persista. Une argile verte, grasse et malléable sous l'effet de la pluie. Il fallut descendre dans une crevasse profonde pour continuer à avancer. Dans le fond, l'eau s'écoulait normalement vers l'aval, laissant une boue pâteuse au ton de chlorophylle recouvrir le sol. Un jour, pourtant, elle avait dû être sèche et poussiéreuse, comme le secret qu'elle renfermait. Les murs s'étaient érodés puis répandus partout. Personne n'avait dû fouler ces gorges depuis bien longtemps. La voix de Téohem résonna dans le couloir venteux :

— La ville troglodyte de Raqem.

Ses compagnons s'interrogèrent.

— Je ne vois aucune ville ici, fit Eloka.

— Chef, le vieux débloque encore.

— Nullement, mon ami voyant, nullement. Elle est là, quelque part, sa couleur la trahit.

— Ce verdâtre poisseux ? Vains dieux ! Elle doit tirer sacrément la tronche, la trogloville.

— Oxyde de fer riche en végétaux, les informa Scirel. Détrompe-toi, Páthin, l'eau n'érode pas plus vite l'argile qu'une autre roche. Ce chemin qui nous colle aux chausses était constitué d'un sable fin résultant de siècles et de siècles d'usure de ces gorges ; la pluie l'a

simplement amalgamé.

L'odeur laissée par la glaise, ou plutôt l'absence d'odeur perturba quelque peu leur sens. La couleur inhabituelle du paysage, aussi, rendait difficile l'appréciation des distances. À plusieurs reprises, l'érudit et le décorporé s'étalèrent de tout leur long, laissant un voyant hilare.

— Gaffe, les gars, ça glissouille par là.

Bourpigne s'en donna quant à lui à cœur joie, s'affalant allègrement et poussant sur ses postérieurs pour racler la couche de boue avec son boutoir. Il laissait dans son sillage une voie un peu plus praticable, immédiatement adoptée par Ageîn.

Un peu plus loin, le couloir s'élargit. D'abord passée inaperçue par un effet de perspective troublant, la façade de Raqem s'imposa à eux seulement lorsqu'ils arrivèrent devant ses sculptures.

— Nom de… lâcha le maître d'armes, rapidement repris par Eloka.

— Sublime !

La linguiste contempla les ornements travaillés à même l'argile, le regard ému. Des sculptures d'une finesse remarquable, des entrelacs, des silhouettes, des paysages et des visages, tous animés par l'écoulement luisant de la pluie sur leurs motifs. La couleur verte, bien qu'assez foncée, activa chez elle une réminiscence à la fois douce et amère. Les jades de son village apportés par sa mère en Falésie, baignés de la lumière du levant et projetant sur son visage leurs reflets vivants. C'étaient pour ainsi dire son premier souvenir, celui de ses origines, le seul que sa mémoire d'enfant pouvait associer à ses racines.

Émouvante. Les élus semblaient unanimes. L'entrée de la ville troglodyte, perdue dans un dédale de canyons au milieu de terres inhabitées, était émouvante. Un joyau dans son écrin. Un seul regard ne suffisait pas à embrasser la majesté de cette façade. Le travail d'ornementation remontait presque jusqu'au sommet des parois. Quelques lignes droites et des arrondis, pour figurer des piliers, des colonnes, surmontées d'une sablière aussi large que les plus gros blocs manipulés par les bâtisseurs. La porte centrale devait bien mesurer cinq hauteurs d'homme, et l'ensemble renvoyait une impression de robustesse sans équivalent. La force de la roche émanait de cet unique point d'accès, comme si le poids colossal de la cité qui se cachait derrière cherchait à sortir, à intimider les visiteurs. Des fenêtres factices, ouvertes sur l'argile mouvante, des chapiteaux, des dômes et des tourelles émergeaient de la façade minérale avec finesse et justesse des proportions. La main humaine avait façonné ce matériau brut en y mêlant des architectures d'origines multiples tout en conservant esthétisme et harmonie. Sur le fronton, des scènes vivantes opposaient

ici les créatures du bien à celles du mal, représentaient là des constellations inconnues du commun des mortels ou figeaient quelque commandement en des lettrages oubliés.

— Je ne reconnais pas cette langue, avoua honteusement Eloka.

— Plus personne ne la connaît. Raqem a disparu des carnets de voyage depuis plus d'un siècle. Ça n'a rien d'étonnant, aucune route ne passe ici. Ceux qui vivaient là ont déserté les lieux il y a bien longtemps. Voilà une tranche de notre histoire dont nous ne savons absolument rien.

— Cette porte semble avoir été conçue pour des géants.

— Entrons ! ordonna Liguïa. Nous passerons la nuit à l'abri, pour changer. Ageîn, ouvre l'œil, tu veux.

L'intérieur de la cité était vaste et tout aussi riche de sculptures. Les flammèches entretenues par Vitaïni révélèrent une structure étagée, aussi bien dans les hauteurs de la roche qui les surplombait que vers ses profondeurs humides. Les galeries s'enfonçaient vers l'inconnu et l'exploration était plus que tentante. Toutefois, l'heure était au repos. Dans un étage supérieur, Ageîn choisit une ancienne habitation avec un unique accès. Ils surplomberaient ainsi la vaste entrée et la poignée de passerelles qui la bordaient. Avec les restes abandonnés d'un bois sans âge, Sumnio fit monter assez de flammes pour sécher leurs vêtements ; la fumée s'étira rapidement à l'horizontale, vers le fond de la grande galerie et un probable puits d'aération. Tandis que ses compagnons se répartissaient bruyamment les trois pièces attenantes, il fit sauter le riz brun, les racines et les oignons glanés lors de la traversée du canal, avant d'y ajouter quelques lamelles de poisson séché ; les derniers jours avaient été particulièrement usants et cette nuit au sec se prêtait bien à ce petit plaisir. Tous mangèrent et rirent de bon cœur. Seul le Catalyseur afficha sa retenue habituelle.

Après dîner, alors que les groupes se formaient, Coman se laissa aller à sa curiosité habituelle. Il traîna dans une pièce puis dans l'autre, s'aventura sur la passerelle en prenant soin, comme convenu avec le maître martial, de toujours rester dans son champ de vision. Sans but précis, le décorporé erra un long moment, attiré par les conversations et par les présences invisibles qu'il pouvait déceler. À pas de loup, il s'approcha de Liguïa et Vitaïni qui s'étaient isolées à une extrémité de la passerelle. Dans une obscurité totale, que seul le regard entraîné d'Ageîn aurait pu percer, les deux femmes avaient une discussion animée. Coman s'avança encore.

— Il est au courant ?

— Est-ce que ça le regarde vraiment ?

— Par Advenis, oui !

La voix du Catalyseur trahissait sa contrariété. Liguïa empruntait ce ton maternel que les Alephs lui avaient enseigné, imprégné tout autant de compassion que de mise en garde.

— Son avis est à prendre en compte, Vita, et ta décision impactera l'équilibre de l'essaim.

— Tu connais les pères, chef, ils reculent devant les difficultés dès lors qu'elles impliquent un changement.

— Pas tous. Pas Sumnio, tu te trompes. Tu connais son histoire, il voudra assumer. Tu n'es pas obligée de vivre cela de ton côté. De toute manière, tout le monde sera bientôt au courant. Réfléchis un instant !

— Il voudra le garder ? Tu crois ?

La plainte émanant de la gorge et du ventre de l'élémentaire traduisait son espoir, son instinct animal dans sa plus pure expression.

— Il acceptera ton choix, et t'épaulera quel qu'il soit. La question serait plutôt : est-ce que toi, tu veux le garder ?

Vitaïni plissa les yeux d'un air menaçant et se replia sur elle-même, éloignant son ventre d'un danger potentiel.

— Je ne nous retarderai pas, si c'est cela qui t'inquiète, lâcha-t-elle dans un grognement primaire.

Le Catalyseur avait sa réponse.

— Je sais bien, je connais ta force, mais as-tu pensé à l'après ? Quelle vie aura l'enfant ?

— La nôtre. Auprès des siens.

Que pouvait bien répondre Liguïa à cela ? Elle n'avait pas vraiment choisi ces deux-là, la Prophétie les lui avait imposés, mais dès qu'elle les avait vus côte à côte, elle avait deviné que cela arriverait. L'élémentaire et le survivaliste ne s'étaient pas encore adressé la parole que leur Catalyseur savait qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Sumnio était le liant dont Vita avait besoin pour se mêler aux humains, il la rendait moins sauvage ; elle symbolisait quant à elle la persistance de cette nature brute et indomptable qui manquait tant à son partenaire. La nuit, parfois, le couple s'ébattait sans pudeur, et l'on devinait dans leur joute bruyante, cachée derrière un branle-bas et des halètements bestiaux, une tendresse prégnante. Leur union allait au-delà de l'évidence, c'était une nécessité.

— C'est ce que je voulais t'entendre dire, déclara finalement Liguïa dans un sourire franc.

Vitaïni se relâcha un peu. Son cerveau humain reprit le dessus. Comment avait-elle pu imaginer une seule seconde que Liguïa puisse la menacer ? Le Catalyseur n'avait qu'un seul et unique but : l'harmonie du groupe. À la fois sœur et mère pour chacun d'entre eux, elle savait ce qui était bon pour eux. Ici, entre ces murs suintant dans l'obscurité, c'était son aide et ses conseils qu'elle lui apportait.

Coman dérapa sur des graviers d'argile, sans doute déposés là par un esprit malin, et manqua de trébucher. Il se fit davantage peur à lui-même qu'il ne perturba la conversation qu'il épiait et décida d'un repli stratégique. Les autres élus savaient qu'il furetait partout, en permanence, et qu'il était difficile d'échapper à ses oreilles indiscrètes. Le plus souvent, il gardait pour lui ses découvertes. Aussi, Liguïa et Vitaïni ne s'alarmèrent-elles pas et se contentèrent de sourire dans le noir.

— Il n'est pas vraiment mort, hein ? fit le décorporé en se réfugiant dans la pièce principale et en se laissant tomber en tailleur près de Kũraw.

Le foyer projetait une chaleur sèche sur les visages. Le dresseur de cordes, isolé comme à son habitude, dirigeait ses pieds nus vers le feu, orteils écartés. Il semblait totalement absorbé par la contemplation des flammes. Sa vision seconde lui offrait-elle un spectacle aussi hypnotique que cette danse naturelle et aléatoire dont s'abreuvaient les autres ?

La disparition mystérieuse du prêtre perturbait Coman depuis plus de deux ans. Parfois, cette question ressurgissait dans son esprit. Il se rappelait qu'à aucun moment au cours de ce duel l'autre monde n'avait accueilli l'âme du disparu. Son enveloppe physique s'était volatilisée sans laisser la moindre trace détectable par le décorporé. Kũraw comprit immédiatement à quoi il faisait référence, et le rassura :

— Non, je ne pense pas. Pas dans cette dimension en tout cas. (Puis, en constatant la grimace dubitative du gamin-adulte.) J'ai ouvert quelque chose, une porte vers une dimension dont j'ignore absolument tout. C'est lui qui a fait le choix de la traverser. Je ne comprends pas moi-même les mécanismes qui relient les différents plans, mais j'aime à penser que s'il y est allé, c'est qu'il y a trouvé une vie plus sereine.

— Une autre planète ? Une autre réalité ? Une autre époque ?

On pouvait croire que Coman possédait un esprit plus simple que les autres élus, il n'en était pas moins capable de clairvoyance et de pertinence. Il se posait les bonnes questions.

— J'opterais bien pour la deuxième option. Comment en être sûr ?

— Tu ne peux pas le ramener ?

— Non, j'ai perdu sa trace dès le moment où les cordes se sont refermées.

— Alors, il faut les rouvrir et aller le chercher. Moi j'irai.

— Si j'ouvrais à nouveau une porte, Coman, je ne suis pas certain qu'elle donnerait sur la même dimension. Et si tu disparaissais à ton tour ? Liguïa ne me le pardonnerait jamais.

— Il suffira de m'attacher une corde à la ceinture. Ageîn, il en a une assez solide.

Kŭraw ricana, attendri par la candeur du dernier élu.

— Je suis désolé, c'est impossible, mon grand. Pourquoi souhaites-tu tant le retrouver ?

— Parce qu'il appartient à ce monde. Là, tout est en désordre. Il faut qu'il revienne, vivant ou mort, mais il doit rester ici.

— Je regrette…

Coman resta ébahi plusieurs secondes, observant le feu, les orteils en éventail du magicien, puis son visage impassible.

— Alors c'est comme s'il était mort ! affirma-t-il, contrarié. Sauf que je ne peux pas le trouver…

— Pour nous, peut-être, mais je reste persuadé qu'il vit quelque part.

— Tu l'as tué !

— Je sais que la Voie n'est pas toujours évidente. C'était nécessaire. Pour pouvoir bâtir dans la vallée du Neïore, ils devaient nous croire ; c'est la stratégie que nous avons choisie. Moi aussi cela m'attriste, mais nous devons tous nous montrer forts. Ce n'est pas la première personne que tu vois… disparaître.

— Comme ça, si. D'habitude, ils restent là, quelque part. Lui, il est tout simplement sorti de mon champ de perception. Pfuit, comme s'il n'avait jamais existé. Ça me fait mal en dedans…

Devant les larmes de Coman, Kŭraw n'hésita pas à l'enlacer d'un bras réconfortant, comme sa jumelle l'avait si souvent fait avec lui. Les mots ne serviraient à rien. Seules sa présence et celle des autres, des vivants et de leur chaleur, pouvaient lui rappeler ce qui comptait vraiment.

Le silence avait repris ses droits dans les entrailles de Raqem. Seul le feu mourant lançait d'ultimes crépitements à la lueur de ses faibles braises. Tache rouge évanouie dans l'enveloppe vert sombre qui les accueillait. Un goutte-à-goutte régulier berçait les voyageurs. Des sons lointains et inconnus remontaient depuis les profondeurs, étouffés par la distance, seulement des échos.

Scirel ne dormait pas, mais laissait son esprit vagabonder et extrapoler les théories les plus folles quant au chemin qu'avaient pu suivre les premiers habitants des lieux. Ces bruits étaient-ils les reliquats d'une activité révolue, d'un fourmillement d'âmes et d'idées qui se répétaient et rebondissaient à l'infini sur les parois de la ville ? Ou y avait-il quelque chose de bien vivant là-dessous ? À ses côtés s'élevait la respiration légère et régulière d'Éndin. Son parfum floral naturel l'apaisait, comme une note de douceur maternelle dans la pénombre. Dans la pièce voisine, le ronflement sonore d'Ageîn tentait

de couvrir tous les autres bruits et d'effrayer d'éventuels intrus – ou bien était-ce le groin de Bourpigne qui vibrait ainsi ? Les rires intimes de Vita, abandonnée aux bras précautionneux et vigoureux de Sumnio, s'étaient éteints avec ses râles. Une autre nuit pour les élus, une nuit de plus sur la Voie.

Avec les jumeaux, il était celui pour lequel la Voie avait commencé le plus tôt. D'affinage génétique en stimulation gestationnelle, au terme d'innombrables générations, les Migérays étaient parvenus à produire un petit miracle. Avant même sa naissance, Scirel Serveros avait été formaté pour servir la Prophétie. Il conservait l'intégralité de ses souvenirs depuis sa première inspiration jusqu'à aujourd'hui. Chaque image, chaque son, chaque donnée de sa vie d'érudit, à l'exception peut-être du visage de sa mère biologique. Ce souvenir-là n'avait de cesse d'échapper à sa mémoire. Pour le reste, l'Acte avait bien œuvré. L'histoire de son peuple, il la connaissait par cœur, depuis l'apparition des premiers pétroglyphes jusqu'à l'avènement d'Advenis. Toutes les sciences développées au fil des millénaires par les différents collèges migérays, l'astronomie et l'astrologie, l'architecture traditionnelle ou tellurique, la médecine moderne, la physique et la chimie, organiques ou élémentaires, la géologie, la tectonique… Il avait emmagasiné tout le savoir de son peuple et tout ce que ce dernier avait pu recueillir en provenance des civilisations connues. Ce que chaque individu savait, il le savait aussi.

Si leur petite troupe marquait l'histoire de l'humanité en tant que bâtisseurs, ce serait en grande partie grâce à Scirel Serveros, l'architecte en chef de chacune de leurs créations. Sans sa pluricompétence, Liguïa et les autres auraient érigé des structures faibles, instables, et pire, incapables de transformer l'énergie du sol comme il le fallait. La Prophétie faisait très peu mention de l'érudit, pourtant tout ce savoir était plus efficace condensé en une seule personne que réparti entre eux onze.

Son apprentissage avait été tout sauf joyeux. Âpre serait le terme approprié. L'efficacité de son travail de scientifique, de son regard et de ses réflexions reposant entre autres sur sa capacité à se concentrer sur un objectif précis, l'Acte l'avait exercé dès l'enfance à refouler ses émotions. Son esprit avait dû éluder les notions de plaisir, de joie ou de tristesse, d'impatience, de divertissement, d'amour même, pour se concentrer exclusivement sur l'efficience de son travail. Ses capacités cérébrales sans équivalent avaient donc pu s'employer au meilleur de leur potentiel. Faire appel à la base de données immense que constituaient ses méninges afin de résoudre tous les problèmes qu'on lui soumettait : agriculture, démographie, navigation, cartographie, mécanique des fluides, tellurisme… sans prendre en compte la

dimension affective. Jeune adolescent, la psychologie humaine était bien le seul domaine qu'il ne comprenait pas. Son manque d'empathie l'avait logiquement conduit à un éloignement, voire à un isolement vis-à-vis des autres enfants. Ses référents n'avaient jamais été que les adultes, professeurs et formateurs tout autant que lui dédiés à leur tâche.

Toutefois, Liguïa n'allait pas entièrement dans le sens de l'Acte. Par petites touches depuis qu'ils se connaissaient, elle aimait contredire cette formation dénuée d'humanité en le sensibilisant à certaines émotions qu'elle jugeait constructives. Les résultats étaient le plus souvent comiques, quelquefois bouleversants.

Scirel était donc avant tout un cerveau. Seules les interactions intangibles existant entre les membres de l'essaim ou entre toutes les choses de l'univers n'avaient pu lui être enseignées. La Raison l'avait voulu ainsi, l'érudit, un puits de données, analytique, stable et pragmatique, détaché autant que possible de la magie qui unirait les élus. Il leur fallait un contrepoids, c'était lui qu'ils avaient choisi. Aussi, il avait été jugé inutile d'encombrer son cerveau de considérations qu'il n'était pas conçu pour traiter. Le contrôle de Vita sur les éléments, il le constatait, mais sans le comprendre. Le lien qu'entretenait Coman avec les esprits le laissait démuni. Que dire de la défiance de Téohem vis-à-vis de l'écoulement du temps, ou de la divination de Páthin ? Il ne pouvait qu'observer et accepter. Il s'agissait de faits avérés dont les outils de mesure n'existaient pas encore. Point. Tout juste concevait-il le magnétisme de Sumnio et son pouvoir de guérison, encore que cela restât bien abstrait, physiologiquement parlant. De même pour les étonnantes facultés sensorielles d'Éndin, que de nombreux prédateurs et proies devaient envier.

Même le pouvoir de Kũraw lui échappait. Pourtant, il avait fait de l'univers des cordes son cheval de bataille depuis l'adolescence. Cette théorie n'en était plus une depuis longtemps. À son échelle, à l'échelle humaine, il avait expérimenté le pouvoir vibratoire. Le pouvoir de la pensée, surtout, pour les effets observables qu'elle pouvait avoir sur la conservation de pousses de céréales ou sur la croissance d'un végétal, par exemple. Pensées positives et bienveillantes donnaient des résultats positifs, ordonnés, sains, propices à la vie ; pensées négatives engendraient pourrissement, confusion et maladie. L'eau était au cœur de tout, elle constituait le liant naturel à la matière et aux émotions. Puisqu'elle était partout, contrôler l'eau, y infuser sa pensée et ses intentions ouvrait dès lors d'infinies possibilités. Vitaïni se rendait-elle vraiment compte du pouvoir qu'elle détenait ? La pensée vibrait, donc. Et les vibrations influaient sur l'humeur. Tout était lié.

Aussi, le vide n'existait pas. Ni dans l'atmosphère ni dans l'immensité sidérale. De la matière, partout, plus ou moins fluide, et de l'énergie pour organiser l'ensemble. Mieux : le Tout n'était qu'énergie. Des vibrations si précises dans leurs fréquences qu'elles ordonnaient – ou désordonnaient – cet ensemble homogène en une multitude de formes et de mouvements d'une complexité sans bornes.

Une vibration vive et rapide, frétillante presque, pour la fibre du feuillage de l'hibiscus ; une nuance plus suave pour sa chlorophylle ; une ondulation lente et ample pour l'eau qui l'irriguait, plus lente encore pour l'océan, dont les milliards de particules se coordonnaient pour former un autre tout immense. Plusieurs fréquences variables pour former le rocher, une pour sa matière, une autre pour sa densité ou sa couleur, et bien d'autres pour le situer dans l'espace, le poser là et pas ailleurs. Combien pour un corps organique ? Pour le corps humain, tellement sophistiqué ? Rien que pour le sang, l'oxygène et l'eau qui en parcouraient chaque cellule ; des centaines de variations. Et pour les yeux ? Eux qui voyaient ce que ces fréquences construisaient. Combien de vibrations différentes pouvait lire la pupille ? La lumière qui venait la frapper était elle aussi constituée de cordes vibrantes, elle en faisait la synthèse, et la vue, comme tous les autres sens, n'était qu'une invention de l'univers pour donner un écho à ses créations, un réceptacle.

Chaque infime variation de fréquence produisait un résultat différent, le dresseur de cordes pouvait en attester. Plus encore qu'un marionnettiste animant ses jouets avec quelques ficelles, le Tout tissait d'innombrables liens et décidait de donner un visage changeant à ses personnages. Tantôt animal, tantôt végétal, reproducteur ou destructeur, aérien ou pesant, rigide ou spongieux, aiguë ou grave, acre ou exquis, coloré ou translucide, sonore, creux, tendu, ramifié, gonflé, desséché… Autant de leviers pour autant d'effets.

L'énergie tellurique ne dérogeait pas à cette règle universelle. Une fréquence unique régissait cette puissance colossale. Dans toute l'écorce terrestre, dans son manteau et son noyau circulait un courant diffus, à peine perceptible, mais capable de se concentrer pour déchaîner l'une des forces physiques les plus intenses qui soient. S'il n'en saisissait pas clairement l'origine, cela n'avait pas empêché Scirel d'apprendre à contrôler cette force ; c'était le legs des Migérays, et avec l'aide de l'essaim, il le poussait à son paroxysme.

C'était le tour de garde de Páthin, qui déambulait silencieusement sur la passerelle. L'érudit voyait vaguement sa silhouette passer et repasser devant l'arcade de l'habitation. Devinant que le sommeil ne viendrait pas, il décida de rejoindre le voyant.

— Des bestioles, avant que tu demandes, chuchota ce dernier. De

petits mammifères, type fennec, mais la vision n'était pas claire. Ils s'agitent et couinent, là-bas, très loin au bout des galeries. Ils se sont réapproprié les lieux.

— Il y a une autre entrée ?

— Pour eux, oui. Ils passent par les puits de ventilation, les coquins. Il y a de quoi se perdre, là-dedans. Ici, ce n'est que la partie haute, le hall émergé. Le plus gros de la cité se trouve très en profondeur. De sacrés fouisseurs, les gonzes qui ont creusé tout ça. T'arrives pas à dormir ? Ça cogite encore, là-haut ?

— En effet.

— Allez, viens. Raconte à tonton Páthin qu'est-ce qui t'embête comme ça.

Le voyant s'installa sur la margelle humide qui encadrait ce qui avait dû être une fenêtre et tapota l'argile du plat de la main pour que son ami le rejoigne. Il appréciait sincèrement Scirel, pour la raison évidente que l'érudit n'en faisait pas des tonnes autour de la Prophétie. Avant tout factuel, il se fiait aux preuves empiriques et aux démonstrations mesurables. Les deux hommes se ressemblaient. Malgré sa fonction cruciale dans l'essaim – après tout, il était le seul vrai prophète du groupe –, Páthin se défiait de ce statut d'oracle. Par chance, sa famille d'adoption lui plaisait, il les aimait sincèrement, bien qu'il ne sache pas toujours le leur montrer. Alors, s'il pouvait leur éviter de se faire tuer bêtement en anticipant tel ou tel danger, autant mettre ses talents à profit. Mais tous ces dogmes et ces promesses d'avenir, il s'en fichait royalement. Ils atrophiaient le présent. Páthin appréciait tellement l'instant, de pouvoir jouir des petits bonheurs quotidiens, de se sentir vivant, que toute cette fanfaronnade d'élus, de responsabilités et de pseudo mythes vivants qu'on leur prêtait le désespérait. Se sacrifier au nom de la Voie ne signifiait pas forcément subir. Il y avait du plaisir à prendre en chaque moment. Ça, Vita et Sumnio l'avaient bien compris, les veinards ! Scirel ferait bien de se détendre un peu, lui aussi.

— Que se passera-t-il si nous réussissons, Páthin ?

— Trop d'incertitudes, trop de tangentes, j'peux pas dire. Alors, c'est ça qui te turlupine ?

— Notre espèce survivra, ou pas, peu importe. Nous aurons fait notre possible. Mais qu'adviendra-t-il de notre culture, de notre savoir ? C'est cela qui m'importe. L'humain devra-t-il vraiment tout réapprendre ?

L'anxiété dans la voix de Scirel était pesante. Le voyant leva la tête vers lui, bien qu'il ne le distinguât pas vraiment, puis scruta l'épaisseur du silence.

Surprenante, l'encyclopédie humaine !

Finalement, Scir avait bien des états d'âme, des craintes. Certes, pas

dirigés directement vers ses semblables, mais il espérait que l'avenir serait assez clément pour épargner tout ou partie de leur civilisation, ce qui revenait globalement au même.

Páthin n'avait pas besoin de comprendre ce que son ami avait dans la cervelle, toute sa science et ses mystères, pour projeter son contenu dans la trame de l'avenir. Avec une aisance conditionnée par le lien qu'ils partageaient, il perçut des fils, des ramifications, des zones d'ombres et des errances. Il déroula certains faisceaux jusqu'à l'oubli, d'autres jusqu'à des interprétations erronées ou encore des croyances pas si éloignées de la vérité. L'ensemble de sa vision était globalement incohérent, absurde, mais il persistait toutefois quelques éventualités de sauvegarde. Difficile d'être exhaustif, compte tenu de la quantité d'informations qu'il avait à traiter.

— Les reliques dont ils disposeront seront malheureusement trop maigres, copain. Quelques idéogrammes, des glyphes et des sculptures à demi effacées, des parchemins sans âge écrits dans des langues indéchiffrables, trop fragiles pour être manipulés, et des histoires, des contes et des mythes transformés au fil des âges. Notre legs sera surtout oral. Tout le reste sera sujet à interprétation. Des théories fumeuses naîtront de tel ornement sur un monument, de telle forme sur un autre. Ils nous prêteront des pouvoirs improbables, loin d'imaginer ceux dont nous disposons réellement. Des êtres venus d'ailleurs, du cosmos, pourquoi pas. Ils oublieront la plus grosse part du savoir élémentaire, ils se détacheront de la nature, ils ignoreront le lien. Puis, ils créeront à nouveau, ils réinventeront. De nouvelles croyances, de nouveaux préceptes, des sciences de plus en plus fines. Certains de tes savoirs, ceux que nous considérons comme basiques et essentiels, n'interviendront pour eux qu'après des millénaires de perdition. Mais ils en forgeront d'autres, des savoirs, Scir, différemment, à leur manière. Nouvelles énergies, nouveaux enjeux. Ce sera une nouvelle ère, pour les Suivants comme pour Etügen. Si nous réussissons… ponctua-t-il dans la noirceur de Raqem.

L'érudit resta là, coi et immobile pour intégrer les éventualités perçues par son ami. Très peu de vestiges de son énorme savoir, quel gâchis ! À quoi bon sauver l'espèce si elle devait repartir de rien ? Quelle somme d'efforts impensable pour un résultat si maigre ! En un éclair, son cerveau analytique songea à ses compagnons, à leurs compétences et leur dévouement pour la Voie. Il compila ce qu'ils étaient aujourd'hui, l'instinct de Liguïa, l'art martial d'Ageîn, la lucidité d'Éndin, le bagage culturel et cultuel de Téohem, le lien si précieux de Coman avec les âmes… leurs espoirs, leurs croyances, pour en étudier les rares et ponctuelles résonances dans l'avenir. Tant d'attentes pour quels résultats ? Se posaient-ils eux aussi toutes ces questions ? Il s'arrêta sur un élément clef, peut-être même sur la pierre

angulaire de l'espèce humaine et de ses civilisations : le langage et l'écriture. Il s'agissait là du pouvoir ultime de l'Homme, de son grand accomplissement, de ce qui le distinguait de l'animal. Bien sûr, des bibliothèques enfouies étaient déjà prêtes, regroupant textes anciens et plus récents, balayant un champ de connaissances et d'Histoire le plus large possible. Bien sûr, d'autres peuples imitaient déjà les Migérays, garnissant des linéaires entiers avec les ouvrages qu'ils jugeaient dignes d'intérêt. Depuis des années, les écoles de scribes se multipliaient et s'appliquaient à reproduire autant d'exemplaires qu'elles le pouvaient. Un effort commun, global, en vue d'une reconstruction ultérieure. Malheureusement, l'immense majorité de ces textes disparaîtraient avec les continents, dévorés par le feu, rejoignant la matière brute et la vibration primaire. Le nombre croissant de ces bibliothèques secrètes permettrait peut-être de sauver d'infimes parcelles d'humanité ?

Le calme olympien de Páthin apaisait un peu ses pensées.

— Des parchemins trop fragiles, dis-tu ?

— Illisibles, pour la plupart. De toute façon, sans un alphabet complet pour les déchiffrer…

— Évite d'en informer Eloka, elle en serait dévastée.

De nouveau, Scirel révélait des bribes d'empathie qui étonnèrent le voyant. Il y avait peut-être un cœur, sous cette coquille de données, finalement.

— Elle s'en doute déjà. Je ne sais pas comment elle s'y prend, mais elle est parvenue à projeter le langage dans l'avenir, qui lui est revenu avec l'écho du temps et ses vérités. Ces considérations la déchirent, tu as raison, mais elle l'accepte. C'est ça ou la fin de tout.

Páthin était résigné, l'érudit le comprenait à présent. Son amour du présent était d'une logique absolue. Pour la première fois depuis leur rencontre à l'adolescence, il vit vraiment qui se cachait derrière cette façade d'impertinence et de sarcasme. Ces moments de complicité étaient trop rares sur la Voie. Poussé par son humanité latente, une pulsion enfouie de longue date, Scirel posa une main amicale sur l'épaule du voyant. Sa pression fut hésitante, saccadée, mais l'intention, elle, était bien présente. Il retourna se coucher l'esprit apaisé, mais le cœur chargé d'émotions nouvelles.

Páthin secoua bientôt le maître martial pour la relève, avant de s'écrouler à son tour de sommeil.

Au matin, la troupe fut réveillée par les appels de Sumnio et un rugissement sonore en provenance des étages inférieurs. Un torrent indomptable s'engouffrait par la grande porte, comme aspiré par la ville troglodyte, devenue soudainement avide de ces flots aux reflets d'émeraude. Le débit était tel qu'il atteignait presque le premier

niveau. Sur la passerelle, tous accusèrent le coup de ce réveil brutal. Après un bref instant de communion, Vitaïni déclara :

— Un barrage a cédé, loin en amont. Les gorges sont à la sortie de la vallée voisine. Il faut attendre, laisser passer la colère.

— Et périr noyés ? s'étouffa Ageîn. Ce serait un comble. Hors de question de traîner par ici, on ne sait pas quelle quantité d'eau peut contenir la cité. Il faut sortir.

Tous les regards se tournèrent alors en direction de Liguïa, comme si la parole de leur gardien ne valait plus autorité en matière de stratégie de survie. Le Catalyseur n'appréciait pas spécialement de mettre en doute les instincts du maître d'armes, mais sur ce coup-là, l'équilibre penchait davantage du côté de Vita.

— Páthin, viens ici. Tu as sondé les profondeurs de Raqem, n'est-ce pas ? Front contre front avec Vita, je dois confronter vos visions.

Les deux élus obtempérèrent. L'élémentaire dut esquiver un baiser volé de la part du trublion – elle s'y attendait –, sous le regard exaspéré de Sumnio, avant que Liguïa ne fige leurs têtes de ses mains enveloppantes. Ils fermèrent alors les yeux. Presque aussitôt, un bien-être proche de l'euphorie s'empara d'eux. Le lien intime favorisé par leur chef faisait se mêler leurs sensations charnelles et mentales ; impression troublante. Les flots rugissants courant dans la vallée se superposèrent virtuellement au volume insondable de la ville profonde. Un transfert de l'un à l'autre de leurs esprits complémentaires. Une estimation de l'eau qui s'engouffrerait dans Raqem pendant que le plus gros poursuivrait son écoulement naturel. Un instant, Liguïa fronça les sourcils, puis se redressa, plus détendue.

— Rien d'alarmant. La ville est vraiment très, très grande. (Puis, en gratifiant Páthin d'une tape gentille derrière le crâne.) Laisse ta bouche à sa place, tu veux ?

Coman pouffa et Sumnio parut satisfait de voir son honneur plus ou moins sauf. Le gardien bougonna brièvement, mais il se fiait entièrement à son Catalyseur. S'il fallait attendre, ils attendraient.

Pendant des heures, l'eau coula en cascades vers les entrailles d'Etügen. Plusieurs familles de petits canidés aux oreilles en soucoupes, affolées, vinrent se réfugier sur les passerelles toutes proches. Vitaïni recueillit et apaisa plusieurs d'entre eux. D'autres grimpèrent spontanément sur le dos d'un Bourpigne étonnamment docile. Les élus profitèrent de la prolongation forcée de cette halte pour se reposer plus qu'à l'accoutumée. Liguïa la première trouva cela bénéfique.

Lorsque l'eau du bassin supérieur eut fini de s'écouler dans les gorges, tous suivirent Ageîn, à l'exception des fennecs qui élurent domicile dans les habitations surélevées. Dehors, le couloir minéral

était méconnaissable, l'eau avait purgé le sable d'argile et la mélasse associée. Le sol et les murs étaient lisses et luisants, comme fraîchement taillés. Les arêtes des motifs semblaient plus arrondies. Quelle pression énorme avait dû rugir toute la matinée ! Les parois étaient rincées jusqu'à une hauteur de quatre hommes. Au moins, le chemin n'en serait que plus praticable.

— La purification commence ! cria Páthin avant de sauter d'un versant à l'autre, s'agrippant aux feuilletés d'argile et détachant des plaques entières sur son passage. Il bondissait dans les flaques tel un cabri fou, enivré de la puissance du ciel.

— On l'a perdu, chef, fit Ageîn, amusé sans n'en rien montrer.

— Laisse-le se défouler, il sera plus supportable après.

— Je t'avais dit de ne pas trop le laisser dormir…

Devant eux – ou bien était-ce derrière ? –, un grondement sourd résonnait encore, semblable au roulement d'un orage lointain. Les gorges conservaient l'empreinte sonore du déluge. Dans le doute, et sans avoir besoin de se concerter, les élus pressèrent le pas en direction de la sortie et des plaines fertiles de Gandsha.

3

D'instinct, ils sauront.
Les Mères préserveront ce qui doit l'être et Etügen y pourvoira.
Par nécessité naîtront alliances et hybridations.
La pierre engendrera l'œuf matriciel.
Premières Transcriptions, Oracle Gealna

L'essaim reçut un meilleur accueil dans les steppes du Moyen-Orient que dans la vallée du Neïore.

Il fallut grimper jusqu'au monastère pinyín afin de consulter les spirituelles Gardiennes de Vie. Moniales conservatrices, néanmoins très au fait des progrès plus ou moins heureux de ce monde, elles possédaient, disait-on, la réserve de graines la plus vaste qui soit. Elles avaient leurs propres oracles, et ceux-là leur avaient enjoint de préserver autant d'espèces végétales que possible. Malgré leurs prières, Scirel, Vitaïni et Sumnio ne furent pas autorisés à pénétrer dans la forteresse où elles les entreposaient, enterrée profondément dans la montagne. Toutefois, les registres témoignèrent d'un nombre incalculable d'espèces, dont beaucoup étaient inconnues, même de l'érudit.

Les Pinyíns savaient que d'autres se chargeraient de protéger Etügen et les derniers humains. À vrai dire, elles les attendaient de longue date. Aussi fut-il décidé de ne pas s'attarder sur leur propre mission et de mettre en marche le projet des Advènes. Des cavalières vives comme le vent portèrent la parole des Gardiennes dans les villes les plus proches, et de nombreux croyants volontaires et vigoureux affluèrent bientôt dans la steppe. Sous le regard bienveillant du monastère millénaire, haut perché dans le roc, le chantier débuta sous la houlette de l'architecte Serveros.

Le granit extrait de la montagne Nanjutsar fut plus lourd à transporter que les habituels blocs calcaires, mais puisqu'il régnait dans la région une énergie humaine et tellurique inaltérable, les chaînes s'organisèrent sans trop de complications. Par chance, les montagnards avaient appris à travailler la pierre robuste au sein de laquelle ils vivaient. Ils dessinaient les contours des futurs blocs par calcination et n'avaient plus qu'à faire tourner leurs outils dentelés et précis pour les découper. Scirel admira leur méthode en garnissant ses carnets de croquis méticuleux.

En matière de structure, le choix se porta sur une superposition de tables carrées aux dimensions décroissantes. L'ensemble produisit une

forme pyramidale étagée, en terrasses, d'une taille bien plus modeste mais au potentiel tellurique presque équivalent à l'édifice perâahem. Les moniales choisirent d'y ajouter une série d'escaliers dont leurs maîtres tailleurs avaient le secret, jusqu'à la dalle supérieure qui, elle seule, serait ornée de sculptures aux motifs végétaux. Le dernier étage, plat et lisse comme les allées d'Advenis, pouvait aisément accueillir trois ou quatre petites habitations, dont les Pinyíns discuteraient après le départ des bâtisseurs. Les élus imaginaient que la nature reprendrait assez vite ses droits sur une structure sans aucun plan incliné. Les autochtones utiliseraient peut-être ses terrasses pour la culture des céréales endémiques à cette région. Un jour lointain, des cycles et des cycles après le Grand Déferlement et la Refonte Globale, le bâtiment ne s'apparenterait sans doute plus qu'à une colline douce et régulière, un tumulus de terre et de sédiments protégeant son cœur minéral. Le mécanisme tellurique n'en serait que mieux protégé, et lorsque le besoin s'en ferait sentir, son énergie s'ajouterait à toutes les autres. Nul doute que cette culture saurait prendre soin de cette nouvelle promesse d'espoir.

Avec quelques graines supplémentaires dans son paquetage, Sumnio reprit la route au milieu de la colonne de marcheurs.

Élevé sous le climat tropical de l'archipel des Mëwanit, le survivaliste n'était pas préparé à affronter le froid qui venait lui mordre les chairs une fois la nuit venue. S'arrêter de marcher, c'était déjà mourir un peu. Les manteaux de laine offerts par les cavalières pinyíns procuraient certes une bonne isolation thermique, mais c'était encore insuffisant pour affronter le blizzard de la toundra australe.

Il avait fait changer les raccords des tentes et doublé les peaux des parois, afin que le vent ne s'y engouffrât pas. Deux abris au lieu de trois, avec chacun un foyer central, ainsi que des couchages plus proches les uns des autres pour que la chaleur des corps ne se disperse pas trop vite. Les rapprochements n'étaient pas inhabituels entre les élus – les corps vivaient de besoins autant que d'envies –, mais plus ils approchaient du pôle, plus ils apprenaient le grain et l'odeur de la peau de leurs partenaires. Toutes les étreintes n'étaient pas sexuelles. Liguïa enveloppait souvent Coman d'une présence maternelle ; Páthin acceptait naturellement de prêter un peu de ses calories au corps plus fragile de Scirel ; parfois, c'était Téohem qui se couchait aux côtés de l'un ou de l'autre. À partir de là, les nuits d'Éndin et de Kũraw furent presque exclusives, leurs sensibilités et leurs perceptions particulières les unissant si intimement qu'ils se reprochèrent de n'en avoir pas profité plus tôt. Une fois tout le monde endormi, Eloka rejoignait fréquemment Téohem et, blottie dans ses bras d'homme sans âge, ils parlaient à voix basse jusqu'à ce que le sommeil les prenne. Ageîn, lui,

refusait jusque-là toute compagnie ; ils étaient un nombre impair et ses compagnons ne possédaient pas ses capacités de récupération. De plus, les ménages à trois n'avaient jamais été à son goût.

L'étape suivante s'avéra être des plus éprouvantes physiquement. Pas de relief à vaincre ou d'autorité suprême à convaincre, mais un climat plus inhospitalier que jamais. Sans la moindre main-d'œuvre des centaines de lieues à la ronde, l'essaim ne put compter que sur lui-même, aussi le chantier s'orienta-t-il vers l'efficacité énergétique plus que vers un esthétisme que personne n'aurait l'occasion d'apprécier ici.

L'étape la plus ardue fut de creuser le sol gelé pour atteindre la couche sédimentaire et ses roches préservées. L'élémentaire dépensa une énergie considérable à soulever les tranches de terre préalablement débitées par ses amis. Le maître martial abattit plus de travail qu'eux tous réunis, en élevant et en déplaçant à lui seul les 400 et quelques blocs qui constitueraient le socle de l'édifice. Scirel et Liguïa s'appliquèrent à les positionner en suivant les mêmes principes telluriques et antisismiques qu'ils avaient appliqués jusqu'ici. Un dallage circulaire laissant quelques emplacements libres pour l'insertion des piliers condensateurs. Scirel s'inspira grandement de l'architecture rencontrée sur Narùpa, sauf qu'au lieu d'un unique point de convergence des énergies, il en dessina une bonne douzaine, répartis sur toute la surface du site. Une fois les piliers érigés, Éndin confirma la redoutable efficacité de cette architecture ; la sensitive s'étonna d'ailleurs que cette simplicité structurelle puisse concentrer un tel potentiel. Plus ils avançaient, plus ils gagnaient en expérience.

L'ensemble mégalithique formait une boucle parfaite dans laquelle se réverbérait encore et encore le courant venu de la croûte terrestre. Les piliers, hauts de vingt pieds, pointaient vers le ciel, leurs faces respectives orientées en direction des constellations, et se renvoyaient le flux tellurique les uns vers les autres.

Durant les nuits qui précédèrent la finalisation du chantier, le Catalyseur rêva d'une vue aérienne de leur nouvel ouvrage. Ses élus se tenaient là, en lieu et place des menhirs fièrement dressés, unis comme jamais dans cet œil reliant Etügen au cosmos, et attendaient, solides et téméraires face au vent glacial, que la planète fasse appel à eux. Lorsque tous les sites se réveillèrent enfin, l'œil polaire s'ouvrit à son tour et la fine trame qu'elle, Liguïa Atemn, avait tissée entre eux s'illumina et irradia une énergie folle. Un faisceau dense et aveuglant projeté dans la haute atmosphère, puisant dans l'énergie du noyau pour accomplir ce que la planète ne savait plus faire par elle-même. Et les élus étaient là, souriants, droits et fiers comme des arbres centenaires. Une famille, un réseau, la Vie en pleine lutte.

La Prophétie parlait de la Voie, des tâches à accomplir, mais rarement de l'après, de ce que produirait l'ensemble de leur œuvre. Seuls les oracles en avaient eu quelques troublants aperçus. Aussi, lorsque ses songes lui offrirent cette chance, Liguïa ne pensa plus, au réveil, qu'à partager cela avec son voyant.

— J'imaginais quelque chose de semblable, mais pas aussi haut, pas aussi global.

— De petits dômes de protection autour des sites d'implantation ? Ah ah ! Faut voir plus grand, chef. Quelques oracles ont interprété la Prophétie de cette manière, c'est bien normal, l'esprit humain n'est pas encore prêt pour embrasser l'immensité. Mais ce que tu as vu est plus proche de la réalité… future… de ce qui arrivera… peut-être…

— J'ai compris, Pát. La barrière enveloppera donc toute la planète ?

— Je crois bien.

— Ça fait froid dans le dos, de contrôler à nous seuls autant de pouvoir.

— Oh, mais on ne contrôlera rien du tout. Il n'est même pas certain qu'il restera des humains pour contrôler quoi que ce soit.

— Non, mais nous mettons en place aujourd'hui les pièces qui s'animeront demain.

— C'est beau. C'est du Logré ?

— …

— Si tu te mets à avoir des dons de voyance, à quoi je vais servir, moi ? Je ferais mieux de m'installer quelque part, en attendant la fin. Ici, c'est douillet, t'en penses quoi ?

Comme pour ponctuer sa boutade, une rafale cinglante vint fouetter les peaux de la tente et une morsure gelée s'insinua jusqu'à leur nuque.

— Nous sommes loin d'en avoir terminé. Et qu'est-ce que je dirais à tes potes perchés au sommet de l'Œuf si je ne te ramenais pas, hein ? Donc, ces… impulsions telluriques se diffuseraient dans l'atmosphère et se rejoindraient en une pellicule protectrice homogène autour du globe ?

— Un peu comme les élémentaires avec Advenis, face à Warkën, ouais. C'est ce que j'ai compris, en tout cas, et Scirel a l'air d'y croire.

— C'est tout de même fou de participer à un plan que nous ne comprenons pas nous-mêmes.

— On appelle ça la foi, chef. J'ai pas bien compris l'concept moi non plus.

Comme son voyant était irrécupérable et qu'une discussion sérieuse avec lui était aussi rare qu'un jour sans pluie, elle partit finaliser le chantier.

L'érosion, les sédiments, l'eau et la végétation stabiliseraient l'ensemble en quelques années, en comblant les interstices et en unissant les pierres en une harmonie qui traverserait les millénaires. Le jour du départ, Liguïa, qui fermait toujours la marche, se retourna avec l'impression étrange que ces pierres voyaient des humains pour la première et la dernière fois. Inhumées quelques mois plus tôt, structurées avec docilité, dressées sans opposition, comme si elles acceptaient le rôle qu'on leur assignait. Maintes fois, le site serait recouvert ; l'océan, la glace, la terre. Et à chaque fois l'œil émergerait, prêt à ouvrir son iris. Mais jamais aucun homme ne s'aventurerait ici. Ici, il n'y avait rien qu'un fragment d'avenir.

L'essaim remonta le désert Boréal et les Terres Blanches d'Emyrdil. Quelques rares lapins des neiges défièrent Sumnio à la course, bondissant au-dessus des torrents qui sinuaient partout, de plus en plus larges et nombreux. L'arc d'Eloka offrit aux aventuriers un festin plus que bienvenu. Les grands mammifères, eux, avaient migré à la recherche d'une terre plus stable, ne se doutant probablement pas qu'ils ne trouveraient plus leur éden.

La citadelle des Verseurs d'eau avait été désertée, elle sombrerait bientôt, disloquée et emportée par la banquise. Vitaïni traversa ce pan de son histoire sans s'arrêter, mais avec une vive émotion sur le visage. Où avaient bien pu partir ses formateurs, cette partie d'elle-même ? La culture des Verseurs laissait entendre qu'à l'heure du Grand Déferlement correspondrait un grand sacrifice. Cela, l'élémentaire le garda pour elle. Elle n'osa pas partager la probable tragédie avec ses compagnons de route qui, eux, continueraient d'affronter vaillamment les épreuves. L'essaim se nourrissait de pensées positives, elle se devait de renforcer cet état d'esprit.

En progressant le long de l'axe sud-ouest nord-est, ils traversèrent des lagunes stériles qui firent tout pour les retenir dans leurs sables mangeurs, puis des dunes pas encore noyées où Ageîn dut mettre en fuite plusieurs escouades de détrousseurs.

Plus haut, la lande d'Ôhmpra leur réserva quelques frayeurs, notamment avec ses serpents venimeux desquels Sumnio passa des heures à extraire la toxine afin de concocter un remède, mais aussi par sa végétation monotone et le ciel d'encre qui la recouvrait. Des tapis de bruyère violacée, à perte de vue, des arbrisseaux s'élevant ça et là avec une régularité défiant les lois naturelles, et ce ciel, si chargé que même la rétine sensible d'Éndin ne put trouver la moindre auréole solaire. Les mousses n'aidaient pas à l'orientation ; nourries par la pluie incessante et l'ombre permanente, elles s'étendaient sur toute la

surface des rares rochers sortant du sol. Pour s'orienter, les élus durent plus que jamais se fier à la résonance des plaques continentales. La sensitive joua donc son rôle de boussole.

Le lac salé d'Assami l'était beaucoup moins, salé. Le Grand Déferlement l'avait presque intégralement dissous et ses eaux roses où proliféraient les algues colorées s'étendaient désormais sur des lieues et des lieues, brûlant la faune et la flore qu'elles rencontraient. Le survivaliste trouva de nombreux petits rongeurs et oiseaux prisonniers du sel sur les rives cristallines. Ainsi conservés, ils constitueraient des mets de choix pour les semaines à venir.

Vinrent ensuite les hauts plateaux du pays de Gouth. Si, avant ce relief, la pluie tombait certes sans discontinuer, mais avec une légèreté presque douce, l'essaim rencontra ensuite des précipitations d'une telle densité que Liguïa demanda à ce qu'ils resserrent les rangs afin de ne pas se perdre. On ne voyait pas à deux mètres. Cela dura pendant des jours, même si dans ces conditions, tous les repères spatiaux et temporels étaient faussés. Les élus faisaient face à leurs doutes respectifs, l'échine courbée, silencieux et concentrés sur les chausses qui disparaissaient devant eux. Les gouttes lourdes ponctuaient le temps et l'humeur. Au terme de leur chute strictement verticale, elles cognaient les vêtements avec une rage inédite, alourdissant chaque seconde le paquetage des voyageurs. Sur le versant est, la descente leur redonna un peu de souffle. Devant eux semblait s'étendre une mer d'un noir profond. Sentiment angoissant de se tenir au bord d'un précipice insondable et de devoir continuer à avancer. Alors, ils reportaient leur attention sur la trace de leur gardien, qui tentait tant bien que mal de leur éviter une dégringolade sévère.

Ce tapis uniforme se révéla être la canopée de la forêt primaire. Lorsqu'Ageîn buta contre le premier tronc, il grogna quelque chose du genre :

— Pas idée de pousser là, dans le noir… con…

Depuis des millénaires, bien avant le Grand Déferlement, le relief faisait rempart aux nuages qui s'épanchaient sur ce versant. Un climat chaud et humide avait engendré un écosystème riche où faune et flore proliféraient sans contrainte. Un espace sauvage qui s'étendait presque jusqu'aux côtes orientales du sous-continent et que l'Homme n'était pas encore parvenu à dompter.

La lisière s'ouvrait sur un rideau épais de fougères arborescentes et d'arbustes à baies qui profitaient de l'écoulement permanent du glacis. Bien vite, les géants occupaient tout l'espace, mais désormais, les arbres plusieurs fois centenaires avaient les pieds dans l'eau. À mesure que l'essaim s'enfonçait dans la forêt, le sol s'aplanissait et le niveau

montait ; ils en avaient jusqu'au genou – mi-cuisse pour Éndin. Bourpigne nageait autant qu'il marchait, étonnamment à l'aise en milieu aquatique. Au moins, la canopée ralentissait-elle le débit des précipitations et rendait aux marcheurs une meilleure visibilité.

Vitaïni interrompit la progression à plusieurs reprises, croyant reconnaître une clairière, un lieu de cueillette ou l'entrée d'une grotte qu'elle avait pu visiter. Rien n'était plus pareil avec toute cette eau. Contrairement aux Verseurs, les Woundas n'abandonneraient jamais leur terre, ils l'accompagneraient dans l'agonie comme ils l'avaient fait dans la profusion. L'élémentaire se demanda comment les maîtres de la terre avaient bien pu s'adapter à cela.

La réponse ne se fit pas attendre, puisqu'après quelques heures d'une laborieuse progression, les hululements des indigènes les figèrent dans le marais forestier. Cernés. Les lianes tressées laissaient tournoyer de petites silhouettes sombres, armées, mais assez peu menaçantes au regard des capacités défensives d'Ageîn. Les sentinelles woundas restèrent ainsi en suspension pendant de longues minutes, la tête en bas, avant de se rétablir pour s'agripper aux troncs. Entre leurs mâchoires, Sumnio reconnut les tiges biseautées d'un lierre local, toxique pour quiconque n'y avait jamais été exposé. Pour les blesser avec ce genre d'arme, il leur fallait s'approcher suffisamment, mais les Woundas manquaient d'allonge. Les individus qui étudiaient les intrus ne s'élevaient guère plus haut que la taille d'un enfant d'une dizaine d'années. Constat surprenant que le faciès tanné d'un adulte sur un corps aussi réduit, néanmoins robuste. De toute manière, il était évident qu'une manifestation violente n'était pas la première de leurs intentions. Après un moment d'observation, les traits se détendirent et des exclamations hospitalières remplacèrent leurs cris suraigus.

Vitaïni fut accueillie en grande pompe. Dans un premier temps, il n'y eut d'ailleurs d'yeux que pour elle. Celle que les Woundas nommaient la maîtresse des éléments retrouva avec joie des visages connus ; jamais ses compagnons de route ne l'avaient vue si expressive. Les habitants des lieux avaient migré en hauteur, dans les cimes de leurs solides piliers de vie. Ils avaient troqué leurs huttes traditionnelles, leurs grottes et leurs sentiers contre des ponts suspendus, des hamacs et un réseau de lianes leur permettant de couvrir de longues distances en très peu de temps, sans jamais avoir à toucher la surface du nouveau marais. Ils se montrèrent d'une curiosité sans limite à l'égard des autres voyageurs et de profondes amitiés se tissèrent presque instantanément. Eloka n'eut pas vraiment besoin d'étudier leur langage composé d'onomatopées variées, en constant changement ; ce fut l'élémentaire qui se chargea de faire le lien entre eux tous. Ses grognements profonds et ses gémissements

habituels prirent soudain tous leurs sens. Ceux qui l'avaient formée à l'élément terre étaient vraisemblablement en détresse, chassés du sol par l'eau envahissante, certes, mais plus que jamais déterminés à s'adapter.

L'essaim passa plusieurs nuits dans le village perché. À peine la pluie filtrée par les feuillages touchait-elle leur peau que la brise d'est venait les sécher. L'agréable et inhabituelle sensation de vivre au sec vint donc compenser le ballottement permanent des arbres et des constructions humaines. Les pygmées s'amusèrent beaucoup des nausées de leurs invités. Quand les jeunes mères passaient d'une branche à l'autre avec leur dextérité de funambules, quand leurs rejetons s'accrochaient à leur cou lorsqu'elles se balançaient de liane en liane, la plupart des élus chancelaient sur les planches spartiates ou régurgitaient leur repas dans le vide.

Ils en profitèrent néanmoins pour s'imprégner des ultimes saveurs du sous-continent. Ces souvenirs seraient les derniers qu'ils emporteraient. La terre salée ramassée dans le marais était lavée à l'eau de pluie puis utilisée pour des plantations d'un nouveau genre. Fruits, légumes, herbes et racines poussaient désormais dans le creux des troncs et des branches porteuses ; les arbres géants accueillaient la nourriture des Woundas et y joignaient même leurs fines racines aériennes pour des résultats des plus surprenants. La magie de cette terre fertile permettait un brassage génétique des espèces végétales, une symbiose parfaite capable de produire des glands au goût de baies rouges, des cônes aux écailles délicieusement acidulées, des fleurs comestibles de toutes formes et de toutes saveurs, des feuilles épaisses que les papilles identifiaient comme des pois ou des haricots, ou encore une sève sucrée imprégnée de pulpe à la fois désaltérante et nutritive. Parfois, l'écorce d'une branche accueillant l'une de ces jardinières célestes se parait elle-même d'une teinte florale, orangée ou délicatement violette, avant d'adopter une texture spongieuse comestible et des saveurs de fruits secs. Comme les autochtones, la nature semblait chercher une voie, un mode de survie viable et foisonnant. Vita n'eut pas le cœur de leur expliquer pourquoi tout ceci était vain et profita simplement de leur hospitalité.

Encore deux semaines de marche, de barbotage et d'enlisement avant que Liguïa et les siens n'arrivent en vue du fleuve Roi et de son delta. Son lit était tel qu'Advenis eut presque pu s'y tenir. Bouillonnant et turbulent, avant de mêler son eau pure et fraîche aux limons de l'estuaire. Les eaux chaudes de l'océan Oriental, d'un bleu intense, refusaient de se mélanger à ce nouveau courant venu du continent, si bien que, sur des lieues et des lieues en direction du nord

s'étendait cette frontière virtuelle, fluide ; l'argile brun, presque jaune d'un côté, impénétrable, et de l'autre le bleu limpide et profond, séparés par rien, seulement leur différence de densité et, peut-être, une volonté propre.

Depuis les coteaux où couraient partout des filets d'eau libre, ils l'aperçurent enfin, la cité-vaisseau, qui mouillait à quelques encablures des côtes grouillantes de vie. Douze années depuis la côte opposée. Douze années depuis la blessure de Scirel et le désert Sabùl. Elle était là, fiable et inchangée, solide comme au premier jour. Depuis des années, sans doute – le contournement par le sud avait dû prendre moins longtemps aux navigateurs que la traversée du sous-continent aux élus. Enfin ! Enfin leur foyer immuable, le seul qu'ils reconnaissaient. Il n'y avait plus qu'à produire un feu conséquent, à lancer le signal, et l'Albâtre viendrait les reprendre.

4

Le cocon originel se veut infaillible, fidèle, magnétique.
Il trouvera toujours ses héros, les couvera,
les nourrira et les propulsera au-delà d'eux-mêmes.
Son cœur forgera la catalyse.
Premières Transcriptions, Oracle Gealna

Quelle hâte animait Novig ! Le commandant pressait les rameurs, mais la côte semblait plus lointaine chaque minute.

Lorsque les premiers nuages de fumée blanche étaient apparus, la vigie avant avait fait rugir la corne, réveillant Advenis de son long et patient sommeil. Les bateaux étaient prêts, comme chaque jour, aussi la mission de récupération embarqua-t-elle dès que le navigateur en chef eût posé le pied sur le bois blanc de l'Albâtre. Quelle joie ! Quel empressement à les retrouver tous, à rattraper toutes ces années et à ouvrir ensemble un nouveau chapitre !

Huit ans qu'il avait immobilisé la cité migratrice au point de rendez-vous, au large du delta du fleuve Roi. Contourner le sous-continent n'en avait pris que quatre. Une navigation presque sans encombre. Très peu de rencontres en mer, quelques occasions de commercer avec les navires marchands qui ralliaient l'Orient au Grand-Ouest, et un temps clément la plupart du temps. C'est l'attente, ici, qui avait été la plus pesante, et à l'instar de tous les Advènes, Novig vivait ces retrouvailles comme une libération. La ville avait vécu au rythme de ses habitudes, ses artères, allées et canaux drainant le flux de citoyens, d'énergie tellurique et d'eau de pluie ; une respiration régulière, contrôlée comme au premier jour. De rares excursions à terre avaient permis d'alimenter les vergers et potagers en espèces nouvelles ; des cargaisons de terre riche avaient même été mélangées au sol d'Advenis afin de compléter le processus de jachère. La ville irradiait la santé, nul doute que les élus se réjouiraient de la trouver ainsi.

Cela enlevait un peu de poids aux doutes que nourrissait le commandant. Il y avait forcément eu des changements, de part et d'autre, et après avoir autant arpenté la Voie, l'essaim profiterait très certainement de la stabilité de son foyer et de ses ruches.

À l'approche de la colonne de fumée, le navigateur commença à distinguer les silhouettes brunes qui s'agitaient sur la plage d'écorces et de troncs couchés. La carrure massive d'Ageîn, les cabrioles de Páthin sous les applaudissements de Coman, la frêle Éndin et la noble

posture de Téohem, Liguïa en retrait, discutant avec Scirel, Eloka appuyée sur son arc, Kũraw qui semblait méditer, Vitaïni et Sumnio, épaule contre épaule, plus démonstratifs qu'à l'époque, et Bourpigne bien sûr. Sur le dos du sanglier… une douzième silhouette ? Un petit humain ? Novig plaça sa main en visière, vieux réflexe de navigateur, inutile désormais, et plissa les yeux. C'était bien cela, ils étaient un de plus. Le môme délaissa sa monture pour courir plus près du rivage. Il se déplaçait comme sa mère avait dû lui apprendre, vif et leste, intimidant, même du haut de ses sept, peut-être huit ans. Il avait déjà les épaules rondes de son père, son visage généreux et ses cheveux crépus. La progéniture d'une élémentaire et d'un survivaliste, quoi de plus normal ? Qu'en penseraient les recteurs ?

Lorsque l'Albâtre racla les débris de bois, le regard du Catalyseur en disait long quant à son soulagement. Novig décela toutefois une expression plus éloignée de la Voie, une forme d'affection peut-être. À son encontre ? Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, aussi naturellement que s'ils avaient longtemps rêvé cette étreinte. Liguïa le serra longuement contre sa poitrine, huma la peau de son cou, puis lui sourit enfin, en malmenant quelque peu ses épaules de sédentaire.

— Vous avez réussi, affirma-t-il, les yeux embrumés.

— Tu en doutais ?

— Les années qui s'écoulent mettent la foi à rude épreuve. J'imagine que de votre côté, vous n'avez pas eu le temps de douter.

— En effet, nous n'avons pas chômé. Contente de te retrouver, mon ami.

Par le passé, Liguïa et les siens avaient déjà quitté le vaisseau pour une période plus ou moins longue, une année, deux, tout au plus. Cette fois-ci, c'était bien différent, le temps avait laissé son empreinte sur le visage du commandant ; ses tempes poivre et sel et les rides dessinées par sa joie n'étaient d'ailleurs pas dénuées de charme. En posant vigoureusement son poing sur le torse de Novig, elle articula, non sans émotion :

— Mon cœur n'a jamais quitté le roc d'Advenis.

Au troisième jour, après une acclimatation en douceur, Naôm fut mené devant le Conseil. Une formalité, pour le nouveau venu, une simple présentation. Pour le Cénacle toutefois, avec la présence des principaux représentants de l'Acte et plusieurs Alephs attentives, il s'agissait davantage d'une épreuve d'admission. Scruter la moindre de ses réactions, écouter ses paroles, jauger son énergie vitale… Quels enseignements avait bien pu lui inculquer l'essaim tandis qu'ils arpentaient le sous-continent dans sa largeur ? Ses parents avaient-ils commencé à le former à l'une ou l'autre de leurs disciplines ? Quelles capacités transcendant l'humain étaient déjà inscrites en lui ? Qui

était-il et que deviendrait-il ? Sur Advenis, chacun avait sa fonction et, fils d'élus ou pas, le garçon devrait trouver sa place.

Naôm ne connaissait d'Advenis que ce que lui en avaient conté les élus. Avec les dessins précis de Scirel, il ne resta donc que la taille inimaginable de la cité pour le subjuguer. Les moeurs et la hiérarchie du Cénacle, il y avait été préparé. Ses parents avaient été assez clairs sur ce point : la Raison verrait sa naissance, sa présence même dans l'essaim comme une anomalie dans la Prophétie, une protubérance gênante. Liguïa aurait à répondre de cela ; pourquoi n'avoir pas été plus vigilante ? Elle avait immédiatement songé à ce qu'elle pourrait bien répondre aux recteurs. Dès cette nuit dans Raqem la troglodyte, huit ans auparavant. Premièrement, on ne contrariait pas la nature ; l'attraction inévitable de deux êtres, l'expression la plus pure de ce que l'essaim représentait, après tout. Elle, en tant que Catalyseur, ne pouvait qu'encourager cette symbiose. Secondement, oubliaient-ils les jumeaux ? Kũraw et Liguïa, le mensonge courageux de Mewël, elle-même descendante des premiers oracles. N'accomplissaient-ils pas la Prophétie malgré leur dualité ? Ne prouvaient-ils pas au quotidien qu'un Catalyseur et un dresseur de cordes étaient meilleurs en duo qu'aucun autre premier élu avant eux ? S'ils avaient pu s'accommoder d'une telle "anomalie", alors la présence du gosse était négligeable. Une preuve supplémentaire que cela fonctionnait, voilà ce qu'était Naôm.

— Il s'en est bien sorti, dit Novig en rejoignant Liguïa à l'extérieur de l'Œuf, après un cérémonial des plus déroutants.

Ces deux-là ne s'étaient pas quittés depuis leurs retrouvailles. De l'éloignement était né le manque, du manque la curiosité, puis la passion. Ils n'étaient pas du genre à intellectualiser leur union, mais Liguïa admirait sincèrement la position du commandant sur l'échelle sociale d'Advenis – bien qu'une telle échelle n'ait pas vraiment sa place au sein de leur culture –, et Novig, eh bien, Novig l'aimait secrètement, depuis le premier jour. La dévotion inconditionnelle de Liguïa envers la Voie, sa force douce, sa témérité, il avait souhaité les embrasser depuis qu'elle était en âge d'avoir un homme. De quelques années son aîné, à présent qu'ils approchaient tous les deux la quarantaine de cycles, les nuits passées avec elle semblaient si naturelles ; il leur arrivait même de parler d'autre chose que des élus, de la Prophétie ou de l'itinéraire d'Advenis. Sa priorité était toujours l'essaim, mais Liguïa avait aujourd'hui une raison de plus de considérer Advenis comme son foyer.

— Tu crois ?

— C'est juste un ressenti. Je n'ai pas ton talent pour lire les réactions des recteurs. Le gamin a l'air solide.

— Il l'est peut-être plus que certains membres du Cénacle. Disons qu'il va être surveillé de près, mais cela m'étonnerait qu'ils le laissent débarquer avec nous dans le fjord Dùneydis.

Novig garda le silence. Son esprit ne pouvait éluder la responsabilité qui lui incombait de manœuvrer Advenis dans le goulet nordique. Il visualisait tout, anticipait tout, dès lors que l'on évoquait sa mission.

— Je n'ai pas vu Farona, s'étonna le Catalyseur. Cela m'étonne qu'elle n'ait pas souhaité nous accueillir.

Au regard étourdi que lui lança Novig, elle comprit. Elle venait de le sortir de ses projections avec une évidente, néanmoins involontaire brutalité.

— Elle s'est éteinte l'année dernière, Liguïa, je suis désolé. Elle a lutté comme une lionne, si tu savais, elle tenait tellement à vous revoir, ton frère et toi.

Liguïa ne broncha pas, puisant dans son entraînement la pleine maîtrise de ses émotions. À peine laissa-t-elle échapper une perle cristalline sur les taches rousses de son nez, en déglutissant.

— Elle était pour ainsi dire notre mère adoptive.

— Je sais. Tes parents étaient présents à son inhumation.

Novig était direct, droit et juste, elle appréciait cela.

— Où l'a-t-on mise ?

— Dans l'un des coffrages suspendus, comme ses sœurs. Elle donnera du jasmin au printemps et des citronniers en hiver, je crois.

Liguïa le regarda, à son tour perturbée par ces vieux réflexes que les Advènes tentaient de maintenir à flot.

— Les saisons n'ont plus aucun sens, et tu le sais. Il pleut toute l'année.

Le principal était que l'Aleph trône désormais dans les jardins suspendus en compagnie de ses essences préférées. Pour la première fois, le Catalyseur posa sa tête au creux de l'épaule de quelqu'un, chatouillant de ses boucles épaisses le cou de Novig. Jamais Liguïa n'avait réclamé un quelconque soutien, aussi le commandant se félicita d'être en mesure de le lui apporter.

Par tous les courants telluriques, que ce répit faisait du bien !

Enfin en sécurité dans l'enceinte fortifiée d'Advenis, plus rien pour venir troubler son sommeil, Éndin pouvait se relâcher. Les autres n'imaginaient pas combien un tel périple et ces nuits passées en pleine nature pouvaient être éprouvants pour un sensitif. Toujours un ou plusieurs sens en éveil, toujours sur le qui-vive pour mieux protéger ses compagnons. Des bruits de pas au loin, un animal nocturne qui pistait sa proie. Les mouvements des insectes et des chiroptères sillonnant le ciel d'encre. L'odeur de la peur de Coman, les effluves

sexuels de Vita et Sumnio. Les nœuds telluriques lointains qui résonnaient dans son squelette formé à les détecter. Rien qu'elle ne contrôle vraiment. Ces habitudes, cette veille permanente étaient inconscientes, mais il n'y avait qu'à bord de la cité-vaisseau qu'elle pouvait réellement relâcher sa vigilance. Les autres sensitifs, l'enceinte, les soldats et toute la communauté prenaient le relai ; l'essaim ne risquait absolument plus rien et la neutralité énergétique du vaisseau l'apaisait réellement.

Un apaisement différent de celui trouvé en cours de route dans les bras de Kũraw, aussitôt adoptés. Ce n'est pas tant sa virilité tranquille qui l'avait séduite, que sa faculté à tout percevoir mieux que quiconque. Mieux que la sensitive elle-même, pour ne rien cacher. Sauf que ses instants d'extrême lucidité étaient aussi rares qu'un ciel sans pluie. Le reste du temps, le dresseur de cordes se contentait d'être réceptif, à l'écoute de son environnement et de sa partenaire. Les unions qui en découlaient… Au nom des saintes Transcriptions ! Cet homme-là avait été conçu pour honorer les femmes. Pour l'honorer elle ! Elle avait eu vent, il y a longtemps, de la réputation sulfureuse de Kũraw, alors qu'ils n'étaient encore que des adolescents. À en croire les rumeurs, un adolescent précoce, le frère Atemn, malgré son physique fragile. Éndin avait toujours douté de ces bruits de ruche, elle se méfiait des jalousies des jeunes filles en fleur et des renommées faites sur le vide. Néanmoins, maintenant qu'elle l'avait pour elle seule, elle pouvait affirmer que la réputation de son amant n'était pas usurpée. Pour un dresseur… quel dresseur !

Elle se remettait encore de ses talents, la tête reposant sur sa poitrine affolée, quand la voix douce de Kũraw résonna dans l'alvéole, sur un ton engagé qu'elle ne lui connaissait pas encore.

— Même quand il n'y aura plus rien pour leur donner forme, les cordes seront toujours là.

Sans bouger, Éndin ouvrit grand les yeux et les oreilles.

— Plus de continents dérivant lentement, plus de forêts bruissantes de vie, plus de lacs ou d'océans, plus de fruits mûrs au goût sucré, de fleurs colorées ou d'oiseaux-mouches pour venir les butiner. Plus d'humains, plus de corps pour vibrer, transpirer et s'aimer. Plus d'individus pour donner corps aux émotions. Ni haine ni amour. Pourtant, elles seront toujours là, les cordes, prêtes à s'agiter lorsque la matière sera d'attaque. Leur potentiel restera inchangé, les mêmes lois, les mêmes fréquences, simplement dans l'attente d'un nouveau terrain d'expression. J'y vois un paradoxe. Tout cela continue d'exister, mais virtuellement seulement, comme si les cordes n'étaient pas réellement aux commandes de l'univers. Il existe une fréquence précise pour le plaisir que tu sens maintenant dans ton ventre, ta poitrine, ta gorge, le sais-tu ? Cette fréquence existera toujours après

ta disparition, ma douce, puisqu'elle fait partie des règles universelles, mais elle ne pourra plus faire vibrer ton corps. Une autre femme, peut-être. Mais après ? Après l'humanité ? Qu'adviendra-t-il de cette fréquence solitaire ? Perdue ? Gaspillée ? Les cordes ne pourront plus vibrer sur cette fréquence, elles l'éviteront soigneusement et sauteront jusqu'à la suivante. Ça me semble être un beau gâchis d'éventualités.

— Voilà qui devrait donner un sens supplémentaire à notre quête, rétorqua la sensitive en se redressant et en embrassant le ventre de son homme. Rien que pour cette chaleur, ce frisson, cette vague de plaisir, l'humanité mérite que nous la sauvions.

— Une interdépendance entre les cordes et la matière… reprit-il, évasif. Non, ce n'est pas ainsi. Qu'y a-t-il derrière ? Quelle force pourrait bien décider d'effacer toutes ces merveilles d'un claquement de doigts ? Oui, les astres, oui, le champ magnétique terrestre, oui, la gravité, j'entends tout cela, mais ces forces obéissent elles aussi à l'immense canevas des cordes. Pourquoi doivent-elles ainsi tout chambouler ?

— Un manque d'harmonie.

Éndin prononça cela non en réponse à son amant, mais en verbalisant ce qu'elle ressentait à l'instant sous ses lèvres. Il était perturbé, désordonné, en déséquilibre émotionnel. Leur ébat l'avait-il à ce point ému ? Elle en doutait. Retrouver les énergies fluides et pérennes d'Advenis, quand le reste du monde courait à l'agonie, était sans doute déstabilisant, même pour le dresseur.

— Tout est chaos ! affirma-t-il finalement. L'harmonie apparente telle que nous l'avons vécue n'est en fait qu'un heureux hasard.

— Au même titre que la Vie elle-même, Kũraw. C'est pourquoi il nous appartient d'en profiter et de la préserver de notre mieux.

D'un élan plein de reconnaissance, il se redressa et enveloppa le visage d'Éndin de ses mains, plongeant son regard dans le sien, avant de l'embrasser avidement, de nouveau fiévreux.

Comme convenu, les jumeaux Atemn se présentèrent devant la Raison. Recteurs et rectrices souhaitaient surtout s'entretenir avec le Catalyseur mais, par principe et pour respecter pleinement la Prophétie, on ne dissociait pas les jumeaux. La nature avait voulu un duo, qu'il en soit ainsi. Surtout, certains anciens se disputaient encore pour savoir qui du frère ou de la sœur portait l'essaim. En dehors des élus eux-mêmes, la vérité n'était pas si flagrante. Même s'il prenait rarement la parole, d'aucuns prêtaient au dresseur de cordes des facultés exclusivement réservées à Liguïa ; pour leur défense, la magie de Kũraw était non seulement rare, mais surtout incompréhensible pour la majorité de ses contemporains.

Le Conseil passa plutôt brièvement sur la question de Naôm. La

défense de Liguïa ne souffrait aucune faille ; ils ne pouvaient que se ranger à son avis. Pour autant, le jeune garçon n'avait pas sa place dans l'essaim ; ses parents avaient déjà accepté cette décision collégiale. À la prochaine étape, il serait confié à une famille temporaire choisie par Vitaïni et Sumnio. Il passerait plusieurs années sans voir ses parents, avec le risque inhérent à leur mission, mais au moins pourrait-il trouver sa place en Advenis sans enrayer la marche de l'essaim. Naôm se dirigeait déjà spontanément vers la médecine et, en digne fils de son père, la phytothérapie.

Liguïa passa ensuite de longues heures à exposer les choix d'implantation, les sites, les architectures utilisées, les différentes cultures rencontrées et les probabilités que celles-ci entretiennent les édifices. Son auditoire avait de nombreuses questions, à commencer par la durée de la traversée du sous-continent, plus importante que prévu. Le Catalyseur argua que les civilisations plus méfiantes et réfractaires nécessitaient qu'on leur consacre davantage de temps ; c'était le cas des Perâahems. L'essaim avait préféré s'assurer que leur ouvrage, l'édifice le plus grand jamais construit, soit bien protégé par la dynastie en place.

— Il s'agit tout de même de l'épicentre décrit par la Prophétie. Pour convaincre les monarques établis dans la région, nous avons dû faire un pas dans leur sens, c'est pourquoi la pyramide est tellement grande. Que sont une ou deux années à l'échelle de la Voie quand ce site à lui seul pourrait décupler le pouvoir de tous les autres ?

— Cette vision a-t-elle été vérifiée sur place ? s'intéressa la rectrice férue de tellurisme.

— La sensitive et le voyant n'ont jamais rien perçu de tel. Le plateau où nous avons érigé le monument sera non seulement préservé, mais il conservera en plus tout son potentiel.

— La Refonte Globale n'aura pas d'incidence ?

— Non. La conjonction des plaques et les forces venues du sous-sol ancreront même sa connexion avec les autres sites. Moi-même, j'ai été impressionnée de voir se dessiner une telle carte à l'échelle de la planète. La vallée du Neïore était sans nul doute l'étape la plus cruciale, celle à ne pas négliger.

Face à une telle conviction de la part de la première élue, l'assemblée sembla satisfaite. À ses côtés, Kũraw s'efforçait de ne pas s'assoupir.

— Bien, bien… fit la rectrice qui présidait le Conseil ce jour-là. Qu'en est-il des prochains sites ? Devons-nous changer quoi que ce soit à notre plan de route ?

— Rien ne change, les délais sont respectés. Nos deux prochaines destinations présenteront à n'en pas douter des obstacles inédits. Pour le premier, il nous faudra improviser et nous adapter, comme vous le

savez…

— Nous espérons que l'essaim sera prêt, interrompit l'ancienne.

À ces mots, tous les membres de la Raison lancèrent un regard scrutateur en direction des jumeaux. Liguïa ne sut pas bien comment interpréter cette soudaine apostrophe. Semonce ou simple expression d'un espoir collégial ? Eux qui venaient tout juste de retrouver leur foyer, voilà qu'on leur mettait à nouveau une pression monstre sur les épaules. On ne pouvait pas dire que l'essaim avait failli à son engagement, jusqu'ici.

— Nous ne pouvons être sûrs de rien, rectrice. Tout le monde ici a bien conscience que les territoires du Nord, et notre objectif en particulier, réservent bien des mystères. Rien ne saurait nous préparer à ce qui nous attend là-bas. Toutefois, je crois sans trop m'avancer que mes élus et moi-même sommes plus soudés et mieux entraînés qu'aucun groupe avant nous. Nous saurons prendre la mesure de ce qui s'y présentera et agirons en pleine conscience.

— La confiance que vous placez dans votre essaim est remarquable, Catalyseur. Nous vous félicitons pour votre foi. Attention néanmoins à ne pas confondre assurance et suffisance ! La Raison, et tout le Cénacle avec elle, aimerait que vos ambitions reposent sur des éléments plus solides. Páthin Viapraï n'est-il pas en mesure de vous éclairer sur l'épreuve qui s'annonce ? Nous connaissons ses réserves quant à la Prophétie, ainsi que son caractère parfois belliqueux, mais si nous l'avons choisi, c'est aussi pour son pouvoir capable de transcender les âges. Ne peut-il apporter un début de certitude sur…

— Nous n'avons nulle certitude !

Kũraw rugit cela avec un peu trop d'énergie que ce qu'il comptait y mettre. Loin d'être habitué à ces prises de parole officielles, les jeux de ton et de modulation n'étaient pas son fort. Cependant, il s'exprimait rarement sans de réelles bonnes raisons, c'est pourquoi sa sœur le laissa poursuivre tout en guettant la réaction des recteurs. Le dresseur de cordes s'éclaircit la voix :

— Hum… Pardonnez-moi ! La certitude est un luxe qui ne nous est pas permis. Elle impliquerait un itinéraire jalonné, sûr, dénué de toute fluctuation. L'incertitude est l'élément fondateur de la Voie, ne l'oubliez pas ! Nous nous sommes lancés dans cette quête en acceptant que nos efforts puissent être consentis en pure perte. Si les dons de voyance de Páthin pouvaient tout annoncer avec évidence et fixité, nous en perdrions notre précieuse réactivité. Sans cette variabilité et ces potentiels relatifs, l'essaim serait réduit à une simple escouade d'exécutants mécaniques. Non, nous devons nous adapter, progresser et optimiser notre action à chaque étape ; c'est cela, l'évolution. Je lis les cordes au quotidien, et lorsque j'arrive à m'extraire de la vision seconde, notre pensée cloisonnée me heurte profondément. J'en

souffre, croyez-moi ! Des fragments de miroir dans ma cervelle qui se chevauchent et cisaillent mes perceptions.

Kũraw marqua une courte pause, sincèrement éprouvé par ce qu'il tentait de partager avec l'assemblée. Liguïa nota une expression émue sur le visage des Alephs ; les recteurs, eux, semblaient impatients qu'il en vienne au but.

— Páthin, Éndin et moi sommes les mieux placés pour appréhender la diversité de ces potentiels. Téohem également possède une vision comparable. Malgré ces qualités, nous sommes loin de savoir, avec certitude, ce que l'avenir nous réserve. Je conçois que la Raison, à l'instar de la majorité des Advènes, ne puisse mesurer la réalité qui est la nôtre, mais c'est au quotidien que nous nous nourrissons de ce doute. Nous venons de traverser le sous-continent avec ce principe élémentaire en ligne de mire. Les sens en éveil, la conscience alerte, c'est ainsi que nous arpentons la Voie, alors ne venez pas exiger de nous la moindre certitude. Celle-ci nous aveuglerait. Nous dédions notre existence à cette entreprise, chacun de nous investi d'un degré de foi différent, mais toujours ensemble, quoi qu'il en coûte. La voilà notre certitude ! Et celle que vous voyez là, mon socle, mon aînée, ma moitié matricielle, dépense chaque calorie de son corps, chaque vibration de ses cordes intimes à unifier l'essaim. Elle est l'essaim. Alors soyez un peu souples, vous qui demeurez assis dans vos fauteuils de prudence. Je sais combien l'attente a pu être longue, mais encouragez-la dans sa mission, car elle n'a rien d'autre que nous au monde !

Liguïa n'en revenait pas. Son regard s'était détourné des recteurs pour mieux contempler la verve de son jumeau. Elle qui avait passé sa vie à le protéger, qui avait toujours été la plus solide des deux, elle devenait subitement celle qu'il fallait défendre. Kũraw savait l'investissement dont elle faisait preuve jour après jour, et la vérité était qu'il ne supportait pas que l'on puisse reprocher au Catalyseur des manquements sur lesquels elle n'avait pas prise. Ce n'était pas tant l'élu qui s'exprimait que le frère ou l'équipier. Son binôme, son égal, car la nature les avait voulus ainsi. Aujourd'hui – une fois n'est pas coutume –, il pouvait répondre à sa place, il avait les mots justes et le souffle rageur. Lorsque le dresseur de cordes s'emportait ainsi, on l'écoutait et on évitait d'attiser son tumulte. Qui savait ce qu'un excès d'émotions pouvait déclencher ?

C'est l'Aleph qui occupait le siège de Farona, au balcon, en retrait des recteurs, qui pacifia la situation :

— Personne de plus avisé que vous ne sera à même d'affronter ce qui nous attend là-bas. Je crois que je m'exprime au nom de tous ici. (Puis, après un regard vers les têtes grisonnantes qui s'étaient retournées vers elle, plus ou moins ravies de son intervention

importune.) Ensuite, chère enfant, de quelle autre épreuve vouliez-vous nous entretenir ?

Une fois de plus, l'une d'elles prouvait que la sagesse des Alephs dépassait de loin celle de la Raison. Plutôt que de s'enfermer dans un climat d'opposition délétère, les matriarches apaisaient, rassuraient les anciens et passaient du baume sur les plaies à vif des élus. Plusieurs rectrices esquissèrent un sourire en sentant les tensions se relâcher ; les autres, hommes comme femmes, ne montrèrent rien de leur soulagement.

— Les Furriaes, lâcha le Catalyseur avec dédain. Nous savons tous qu'ils représentent le plus grand risque de notre quête, c'est pourquoi nous avons choisi de terminer par leur territoire. À côté d'eux, les Perâahems passeraient presque pour des humanistes. Si nous échouons, si nous nous inclinons face à eux, tout ce que nous aurons accompli jusque-là sera sauf.

— Sont-ils vraiment tels que les présentent nos livres ?

— J'en ai bien peur, Madame. Téohem a séjourné parmi eux, il y a bien longtemps, et a bien failli ne jamais pouvoir repartir. Une évasion rocambolesque, d'après son récit. Ils prennent ce qu'ils estiment être utile à leur grandeur, à leur développement, par la force le plus souvent, et n'ont que très peu de considération pour les libertés individuelles. Alors, celles des étrangers… Le savoir du théologien était précieux pour leurs conquêtes, comme une arme à retourner contre ceux dont elle s'était nourrie. Aussi, comme ils n'acceptaient pas de lui rendre sa liberté de nomade, notre cher Logré leur a faussé compagnie avec brio ; dans le flot d'ordures qu'ils produisent en quantité. Et je vous parle de cela, mes parents étaient tout juste une idée dans l'esprit de leurs géniteurs, et vous n'étiez sans doute que des enfants galopant dans une Advenis en progrès. Depuis, Téohem me l'assure, la ligne évolutive des Furriaes n'a pu que suivre cette tendance : développement intensif, expansion territoriale, politique pyramidale et nataliste, égocentrisme, éducation productiviste… Le bien-être et la pensée sont tout en bas de leur échelle de priorités.

— "Le métal, le feu et la poudre", psalmodia Kũraw. Ils ne savent que détruire. Ce qu'ils construisent… va aussi contre la vie.

— Ce que mon frère veut dire, c'est que ce peuple étrange vit dans un climat d'opposition constant, un conditionnement, une configuration mentale qui leur fait percevoir l'étranger comme un intrus, un danger potentiel. Dans leur culture, il n'y a plus de place pour l'enrichissement mutuel, l'échange de connaissances ou l'entente cordiale. Presser l'autre pour en tirer tout le substrat, quitte à l'user et le jeter alors qu'ils auraient pu optimiser une productivité conjointe et consentie. Ils le font avec l'individu comme avec l'environnement ; consommer les ressources naturelles sans penser à les renouveler, on

dirait que cette civilisation vient tout juste de sortir de l'œuf, sans aucun lien avec ses prédécesseurs. Ni sagesse ni expérience. Les Furriaes sont des enfants.

— Des enfants avides et puissants, jugea bon de préciser l'aînée des rectrices.

— Précisément. Avec eux, les qualités combatives de Pros ne suffiront pas, l'explosion de leurs armes létales contredit toute la noblesse des lois martiales.

— Sur quels éléments basez-vous votre approche ?

— Oh, il y aura des heurts, n'en doutez pas, et nous devrons leur infliger autant de dommages qu'ils nous en causeront. C'est à cette seule condition qu'ils voudront bien nous accorder un peu de respect et d'attention. À partir de là, nous appuierons sur le seul levier qu'ils connaissent : leur obsession de grandeur. Il y a toujours un chantier en cours sur la Terre de Feu, des ossatures stériles, ô combien fragiles, toutes en fer, ils ne connaissent que cela, le fer. Ils n'ont rien compris, ne comprendront jamais rien. Nous leur proposerons donc quelque chose de neuf, de bien plus grand que ce que leur métal peut supporter. Comme les Perâahems avec leurs croyances divines, nous aiguillonnerons l'ambition des Furriaes. Si la démesure de leurs constructions est la seule religion qu'ils connaissent, alors nous leur promettrons ce qu'ils n'ont jamais osé imaginer.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Avec leurs moyens ? Bien moins qu'en Neïore. Il faudra toutefois leur prouver que nous sommes les plus à même de mener ce chantier à terme. Ils lancent ce qu'ils nomment des appels d'offres, il y en a plusieurs à chaque nouvelle lune tellement leur politique de construction est frénétique. Les constructeurs reconnus n'ont que l'embarras du choix, mais de nouveaux venus peuvent très bien renverser l'ordre établi. Ils se lancent des duels afin de remporter le chantier visé. Si nous réussissons à les amener sur un terrain qui nous est favorable, nous avons nos chances.

Sûre de ses sources, Liguïa s'était exprimée avec un aplomb qui la surprenait elle-même, avec ce feu originel qu'attendait précisément la Raison. Rassurés de voir que son engagement envers la Voie était resté intact pendant toutes ces années, les recteurs orientèrent le Conseil vers le suivi individuel des élus. État d'esprit, maturité, compétences, progrès, entente, stabilité, interrogations, interactions, blessures éventuelles, amours, conflits… Ils voulaient tout connaître, avoir l'impression de conserver un semblant de contrôle sur l'essaim ; cela avait toujours été et Liguïa s'y pliait sans peine. L'intimité du groupe, néanmoins, aucun mot ne pourrait leur détailler, rien ne viendrait trahir ce qui les liait tous, cette vibration unique, cette fibre qu'elle portait en son sein. Seules les Alephs, peut-être, pouvaient percevoir

cela : l'unité originelle, la symbiose. Tellement d'origines et de caractères différents, pourtant rassemblés autour de leur Catalyseur. Non, vraiment, Liguïa Atemn était une bénédiction, Advenis n'aurait pu espérer meilleure meneuse.

Dùneydis

1

Vers le Nord se tendront coques, voiles, ailes et pensées.
Émulsion autour du vaisseau, jointures dans l'adversité.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

La rumeur n'en était plus une. Dans les comptoirs maritimes ou les bourgades les plus reculées du vieux continent, l'idée d'une cité-vaisseau parcourant les mers avait fait son chemin. Déjà, Warkën n'était plus une créature mythique, un monstre invincible, puisqu'Advenis l'avait transpercée de sa proue. Partout l'on comptait les prouesses de l'essaim, l'ambition du peuple advène, sa dévotion surtout. En ressortaient une aura angélique et une pureté qui accompagneraient la légende des siècles durant. Science, savoir et pouvoir des élus au service d'une cause plus noble que ce dont aucun être humain n'aurait pu rêver. Les tribus, les nations, les dynasties et les religions étaient bien peu de chose face à cette quête globale. C'était de survie de l'espèce dont il était question, cela, même le berger le plus isolé l'avait compris. Bien sûr il demeurait des incompréhensions, certains s'ancraient dans une incrédulité vivace, des croyances contradictoires commençaient même à voir le jour. Néanmoins, le monde dans sa globalité percevait bien les Advènes et l'essaim pour ce qu'ils étaient : des héros !

Parmi les principaux détracteurs de la Prophétie, des hordes de démanteleurs avaient vu le jour, commandées par on ne savait quel pontife trop attaché à l'ordre établi et à la suprême volonté divine. Ces quelques brigades, aperçues à temps aux abords des sites de construction, n'avaient d'autre ambition que de saper les fondations des alignements, pyramides, dolmens ou autres temples bâtis au cours des deux dernières décennies. Détruire. Anéantir tout espoir d'une humanité unie et persistante. Empêcher ce que la science, les astres et l'évolution avaient pris des millénaires à mettre sur pied. Ces saboteurs, les rares fois où ils étaient capturés, étaient tout simplement brûlés comme hérétiques par les peuples accueillant l'édifice. La haine entraînait la haine, la violence… plus de violence encore, ainsi l'Homme était-il conçu.

Fort heureusement, l'immense majorité des nations du globe s'étaient ralliés à la cause des Advènes. Lorsqu'elles ne possédaient pas elles-mêmes l'un de ces monuments fabuleux sur leur territoire, elles prêtaient leur armée à la défense de celui de ses voisins ou tentaient

de reproduire la configuration que ceux-ci les laissaient généreusement étudier. De nouveaux sites virent le jour, pas toujours bien orientés, et rarement placés sur des nœuds telluriques – pour tout dire inefficients –, mais cela avait au moins le mérite de mobiliser les consciences à ce projet commun.

Des bataillons organisés furent donc formés et mobilisés à la protection des sites les plus accessibles, les moins secrets. D'autres, comme celui du pôle austral, restaient protégés par l'ignorance générale ; l'isolement et le secret étaient leurs gardiens. À la connaissance du Cénacle, un seul site fut partiellement détruit au cours du Grand Déferlement ; les démanteleurs furent châtiés sans détour et leurs têtes, dépecées, envoyées respectivement dans chacune des provinces que l'on savait abriter des ennemis de la Voie. De tout temps, il avait fallu faire des exemples. Aussi noble que soit la cause, l'intransigeance gouvernerait toujours.

Advenis ne se contentait pas d'observer ces conflits ponctuels depuis les flots grossissants. Avec le précieux soutien des maîtres Ayoles, dompteurs de vent stationnés dans les montagnes suspendues au-dessus de l'océan Central, recteurs et rectrices gardaient un œil sur ce qui se passait de par le monde.

Chaque jour, des dizaines d'esquifs ailés, vifs et rapides, s'élançaient de leur promontoire et empruntaient les courants aériens à destination de la cité migratrice ou de tout autre site nécessitant une surveillance. Ainsi, un réseau virtuel fait de lignes plus ou moins droites fut tissé entre la résidence céleste des Ayoles, les sites de construction et, point névralgique en mouvement constant, Advenis. En se croisant dans les airs, les pilotes s'échangeaient les dernières nouvelles et la dernière position connue de celle qu'ils nommaient le Dernier Continent ; son itinéraire prévisionnel apparaissait désormais sur leurs cartes aussi nettement que les couloirs venteux tracés patiemment par leurs ancêtres.

Leurs cathédrales de rocaille se mêlaient en douceur aux volutes cotonneuses de nuages changeants, si bien qu'il leur fallait connaître sur le bout des doigts l'architecture découpée de ces montagnes soustraites à la gravité, pour y manœuvrer avec dextérité. Tous les Ayoles ne pouvaient prétendre à devenir pilotes, mais tous visaient cet accomplissement ultime, car seuls les pilotes pouvaient survoler les continents et admirer la diversité et la magnificence des paysages qu'offrait Etügen. Bientôt submergés. Tout serait bientôt comme vu depuis leur pays, au beau milieu de l'océan Central : de l'eau jusqu'à la ligne d'horizon, et derrière, encore de l'eau. Des cascades de plus en plus denses s'étiraient un peu partout autour des à-pics rocheux, telles de longues chevelures argentées, et se dispersaient dans l'air bien

avant de pouvoir toucher la surface. Les habitations, creusées dans des formes de grottes, n'étaient jamais bien loin des petits plateaux où poussait une végétation rare mais dense. Les sommets, eux, accueillaient d'innombrables plateformes où se posaient les précieux vaisseaux, oiseaux mécaniques légers et effilés, fierté de leurs propriétaires. Ils n'étaient que le prolongement articulé et intuitif du corps du pilote, que ce dernier animait de l'envergure de ses bras, de l'inclinaison de ses pieds, d'une tension infime, d'une cambrure, d'une torsion directionnelle, d'un déploiement ou d'un repli soudain. Esprits planeurs plus proches des rapaces migrateurs que des bipèdes malhabiles, les pilotes Ayoles parcouraient le ciel en silence depuis des siècles.

En acceptant de prêter main-forte aux Advènes, les humains célestes sortirent un peu de leur existence secrète, s'exposant davantage aux yeux du monde terrestre. Les temps s'y prêtaient, car si leur pays épargné survivrait sans doute au Grand Déferlement, ils avaient bien conscience que son apesanteur dépendait directement de l'équilibre du noyau et des plaques tectoniques. Lors de la Refonte Globale, les montagnes suspendues quitteraient donc leurs cimes nébuleuses et tomberaient tout droit vers la surface. Leurs nouveaux alliés Advènes leur avaient malheureusement confirmé cette forte probabilité.

Les frégates ailées perçaient fréquemment le ciel au-dessus d'Advenis et venaient se poser gracilement sur ses longues allées calcaires. La population avait pris l'habitude de scruter le ciel à la recherche de ces visiteurs inopinés, afin de s'écarter et de laisser libre la piste d'atterrissage. Avec l'expérience, les pilotes les plus chevronnés posaient leur plumage biominéral au pied même de l'Œuf, accueillis par les quelques enseignants, recteurs ou Alephs qui déambulaient là.

Ils leur portaient les dernières nouvelles d'un monde en mutation qui sentait venir sa fin. Le nouveau découpage des côtes, de plus en plus rapide ; le repli des Hommes et leur adaptation à un environnement qui n'épargnait personne ; le décompte des peuples ayant déjà succombé ; la progression de tel ou tel chantier pour lequel le Cénacle avait déjà envoyé ses conseils ; les éventuels dangers sur la trajectoire de la cité-vaisseau, à commencer par les écueils à contourner et autres courants maritimes, porteurs ou opposés.

Un pilote résident fut désigné par ses pairs et établi dans une alvéole individuelle, non loin du coteau Auros où stationnait sa libellule. Il patrouillait quotidiennement aux alentours d'Advenis et pouvait répondre au pied levé à tel ou tel besoin des navigateurs. Privé des majestueuses montagnes suspendues qui l'avaient vu naître,

l'Ayole trouva compensation dans le style de vie doux et paisible des Advènes, et en particulier en la personne d'Eloka Ling, qui délaissait régulièrement son alvéole personnelle pour aller le retrouver. Une fraîcheur et une spontanéité les rassemblaient. Une relation légère comme le vent qui l'avait porté jusqu'ici et fluide comme les mots qu'ils partageaient des heures durant. Ses paroles à lui étaient simples et sans détour, mais profondément humaines, fidèles à son éducation ; elle l'éveilla au pouvoir réel des mots, à l'essence du langage, par des strophes suaves et lascives, des sonorités envoûtantes, enivrantes, en y accordant bien sûr ses ondulations raffinées et ses saveurs d'Extrême-Orient. Il se révéla être bon élève, en matière d'éloquence, puisque du plaisir, il lui en donna en quantité, rien qu'avec les mots qu'elle lui avait appris.

Liguïa mit sa linguiste en garde afin d'éviter à tout prix une nouvelle grossesse au sein de la troupe ; Vita avait pu mener la sienne à terme sans perturber la progression de l'essaim, mais Eloka était loin d'avoir sa santé. Ageîn, qui appréciait ordinairement de pouvoir relâcher sa vigilance en Advenis, se montra des plus méfiants et collants vis-à-vis du pilote. Ce dernier s'avéra être aussi fiable dans ses missions de survol que sincère envers l'archère. Le maître d'armes finit donc par accepter sa présence à bord et à l'inclure dans leurs dégustations de liqueurs de plantes ; Páthin l'avait tout de suite adopté. Absolument vierge de toute expérience éthylique, l'autre roula sous la table plus d'une fois.

Ses compatriotes ailés venaient aussi prendre de nouvelles consignes de vol auprès de la Raison, des navigateurs ou de Liguïa elle-même. Informer le monde des dernières poches de terres émergées, diffuser les nouvelles stratégies de défense des sites, éduquer les peuples alliés à l'énergie tellurique – à la vitesse où progressaient les océans, ils n'avaient plus à craindre qu'un mauvais usage en soit fait –, anticiper les fondations et la taille des blocs sur certains chantiers, en envoyant déjà des plans sommaires… Les missions ne manquaient pas pour les pilotes Ayoles, et une cohésion mondiale émergeait, une conscience collective.

Des flottilles entières de bateaux accompagnèrent bientôt la cité-vaisseau. Embarcations en tout genre, pêcheurs, commerçants, militaires, bateaux à voiles, à rames, petits et grands, avec ou sans équipage, armés ou non. La plupart partageaient seulement quelques milles avec Advenis la géante. Seule la terrible armada en provenance du Royaume du Couchant mit un point d'honneur à l'escorter où qu'elle aille. Les Advènes avaient peu, voire pas de contacts avec ces marins dévoués, mais un rapport solide s'établit entre les deux parties, mêlé de respect, d'honneur et de confiance. Les voiles étoilées

suffisaient généralement à décourager les éventuels pirates qui pensaient pouvoir percer la muraille d'Advenis. Il arrivait malgré tout que les plus téméraires décident de la prendre à revers ; une pluie de canons les faisait alors sombrer dans les abysses.

Il leur restait encore une lune de navigation – les repères temporels et stellaires restaient bien ancrés dans le langage malgré le voile nuageux – lorsque les premiers drakkars apparurent sur l'horizon flou. Nul barouf, pas de feux d'alerte, seules les petites voiles étaient sorties. Novig et son équipage ne ralentirent pas ni ne modifièrent leur cap. Les sémaphores lancèrent aux vaisseaux du Couchant de maintenir la formation. S'ils ne voulaient pas être brisés en deux, les gens du Nord se pousseraient.

Ceux-là venaient précisément de la région que l'essaim visait : le fjord Dùneydis. Des pourtours du fjord plus précisément, puisque l'entrée de ce dernier était tout bonnement inaccessible aux embarcations classiques. Tous ceux qui avaient tenté de s'en approcher avaient soit sombré, soit disparu. Entre perturbations magnétiques, conditions atmosphériques exécrables, courants erratiques et autres mystères inexpliqués, il régnait autour de Dùneydis un climat maléfique, redouté des marins les plus chevronnés. Le peuple des territoires du Nord cohabitait donc avec lui, respectueux et distant, acceptant un large détour par la mer pour rejoindre le clan voisin. On n'entrait pas dans le fjord, point.

Long de plusieurs dizaines de lieues, le bras de mer s'enfonçait paisiblement dans la terre, perpétuellement dissimulé dans un brouillard pesant. Les reliefs acérés des langues de terre qui l'encadraient anéantissaient tout espoir de l'approcher à pied. Pas un sentier n'avait pu être tracé. Dans ce couloir oublié, les récits évoquaient un silence au-delà de l'angoisse, une absence de tout. Au fond du fjord ? Une oasis encore vierge. Des terres fertiles, un havre pour la faune marine et terrestre, de la roche à profusion et une énergie tellurique impensable. Seulement voilà, l'entrée était bouchée.

Pourtant, si Liguïa et les siens voulaient rejoindre le prochain site de construction, ils n'avaient pas le choix ; la Prophétie leur indiquait précisément cet itinéraire, et pas un autre, comme une épreuve supplémentaire qui viendrait confirmer qu'ils en étaient dignes – ou non. Si un vaisseau pouvait passer, ce ne pouvait être qu'Advenis ; la Raison avait confiance en sa fidèle cité. Il n'existait nul courant capable de la détourner, nulle perturbation magnétique qu'elle ne pût absorber. Les navigateurs et les sondeurs progresseraient à tâtons, mais ils ouvriraient cette voie, coûte que coûte.

Au cours des multiples tables rondes organisées par Liguïa ou des conseils au Cénacle, pas une fois les participants ne prononcèrent le

nom maudit qui hantait les lieux. Comme pour Warkën, l'énoncer ouvrait le risque de le voir se matérialiser. Néanmoins, la potentialité d'une créature mille fois plus redoutable était dans tous les esprits. Si la Voie l'exigeait, s'il le fallait vraiment, ils l'affronteraient.

Comme si cela avait été convenu longtemps à l'avance, les drakkars se joignirent au périple afin de leur permettre d'entrer en territoire du Nord sans accroc.

2

Témoin des miracles
Extrait des carnets de Téhoem Logré

Lorsque la Voie sera bloquée, une oreille attentive la dénouera. Lorsque l'élément primordial se dressera devant eux, une voix pure le brisera. Dans le silence résonneront les âges. Suspendue, la parole tournera et révèlera sa trame. En un éclair comme en mille vies, en dehors du temps, le maître des mots lèvera les barrières.

Cet extrait m'est revenu subitement, et Scirel a pu me le citer dans son intégralité. Il fait typiquement partie des transcriptions les plus floues ; la Prophétie n'a jamais promis d'être lisible. Jusqu'ici, ma seule certitude était que ce paragraphe se rapportait à Eloka. Eloka Ling, maîtresse des mots et du langage. Son importance n'apparaissait pas aux yeux de tous ; maintenant ils savent. Moi, je n'en ai jamais douté. C'est en vivant cette trame que l'on comprend vraiment les mots des premiers oracles.

Nous approchâmes Dùneydis à la conjonction d'Imel et Ryël. L'ombre de la première, la plus proche, pleine et gonflée d'une lumière ambrée, avait jadis l'habitude de plonger un quartier de la seconde dans l'obscurité. Une éclipse partielle qui donnait l'impression que l'une dévorait l'autre. Je tirai ce souvenir de l'époque où nous pouvions encore admirer ce spectacle. Aujourd'hui, il nous reste l'imaginaire et les dessins des astronomes. La brume dense, à l'entrée du fjord, accentuait et diffusait cette clarté ambiante. Clarté opaque, impénétrable, contre laquelle les sémaphores heurtaient leurs faisceaux. Par moments, leur balayage incessant découvrait une trouée dans la nappe blanchâtre, aussitôt comblée par une brise légère qui condensait toujours plus d'humidité.

On devinait pourtant les remous, les siphons gigantesques qui parsemaient la surface en bordure de la zone. Juste assez pour dire aux marins "Halte ! Si vous approchez, vous périrez." Pas de quoi tordre la coque d'Advenis, Novig connaissait bien son vaisseau. Son inquiétude portait surtout sur l'impossibilité de s'orienter à l'œil. Alors, les équipes de sondeurs s'étaient réparties sur les deux quarts avant et criaient leurs mesures à chaque minute. Les canaux moteurs aspiraient à leur débit minimum et Advenis avançait imperceptiblement, déplaçant le mur de brouillard le long de sa muraille. Les courants chaotiques firent à peine frémir la cité, alors

qu'ils auraient désintégré les navires du Couchant. Ces derniers étaient restés en retrait, vigilants, à l'instar des drakkars habitués à ces côtes diaboliques. Nous progressâmes à tâtons, cela sembla durer des instants interminables. Les sondages étaient optimistes, d'un côté comme de l'autre, il y avait du fond.

Dans la nuit, le silence légendaire de Dùneydis résonnait dans les corps et dans l'air. L'équipage faisait silence pour que les indications des sondeurs parviennent plus vite aux oreilles de la tour de granit rose. Au loin, droit devant dans l'épaisseur cotonneuse, un son constant, comme un murmure, une respiration monocorde. Était-ce l'écho d'un éventuel ressac ? L'effet de pression de cet entonnoir naturel ? Toujours est-il que cela ajoutait à l'atmosphère oppressante qui régnait là, ainsi qu'à l'idée que quelque chose de vivant habitait les lieux. Celui dont le nom était tu, que l'on peinait même à imaginer…

— Famhoîr ! chuchota Éndin en s'approchant des remparts.

Avant tout le monde, elle l'avait senti. Le tremblement de terre débuta juste après.

J'étais sur le rempart de la proue aux côtés de la sensitive, à user mes yeux dans une brume sournoise, lorsque cela se produisit. Toute la cité s'ébranla, la pierre craqua, se fissura même par endroits, et plusieurs vagues s'élevèrent spontanément, faisant passer les siphons pour des clapotis ridicules. Lorsqu'elles se fracassèrent sur la croûte d'Advenis, nous fûmes tous jetés au sol. Bâbord, puis tribord, deux gifles aussi inattendues que violentes, qu'aucun mouvement d'eau n'avait signalées. Liguïa, à ce moment-là dans la tour de navigation, me décrirait plus tard le regard du commandant lorsque les lames ont frappé : l'effroi. Pour la première fois, Novig avait douté de la robustesse de son vaisseau.

La terre et la mer tremblaient. Dans la clarté nocturne, nous entendîmes non seulement les flots s'agiter, mais la roche s'ébranler. Un fracas terrible. J'ai vu Coman plaquer ses mains contre ses oreilles, mais sa terreur n'en est ressortie que plus grande. Le ronflement paisible entendu plus tôt, en provenance du fjord, se mua soudainement en une inspiration grave, un grognement qui brassait des quantités d'air phénoménales. Comme une corne de brume dans la nuit, rauque et vrombissante.

— Famhoîr ! répéta la sensitive. Le gardien des cycles.

Cette Inspiration venue du fond des âges, je ne la connaissais que trop bien, puisqu'on me l'avait enseignée. Mais ce que j'entendis à cet instant précis, mon âme humaine fut bien incapable d'en percer toute la profondeur. Malgré ma longévité accrue, je faisais figure de nouveau-né comparé à ce qui réagissait à notre approche.

Alors que nous étions tous subjugués, son ombre apparut. De part et d'autre de la proue, dans le manteau d'humidité, nous devinâmes deux membres sortant de l'eau – les langues de terre figurant l'entrée du fjord ? – et immédiatement un corps immense, droit devant. Sa stature se perdait en altitude, si bien que je me dévissai le cou pour appréhender toute l'envergure de la créature. Là, une inversion du vent. L'Inspiration fit volte-face dans une expiration tonitruante. Sa rage et son volume nous étourdirent instantanément et nombre d'Advènes perdirent connaissance. Un timbre caverneux, pénétrant sans mal la chair des plus coriaces et tordant les os tant sa fréquence était basse. La voix du Famhoîr ! Celle que nous avions préféré éviter de mentionner, par crainte d'y être opposés ; rien n'aurait pu nous y préparer.

Alors nous nous cramponnâmes. Aux uns, aux autres, au parapet et à tout ce qui nous inspirait un semblant de solidité. Face à ce qui s'annonçait, nous ne pouvions que nous soumettre. Nous ne fûmes pas déçus du voyage. Les deux appendices s'approchèrent lentement – à leur rythme de géant – et nous pûmes bientôt distinguer ses mains noueuses, ses doigts, chacun aussi grand que la tour de granit dans laquelle Liguïa et Novig s'étreignaient. À ce stade, un réflexe que je n'ai jamais compris voulut que nous fermions les yeux. Pour mieux encaisser le choc, peut-être. Les extrémités de la créature s'écrasèrent sans ménagement sur notre cité devenue soudainement si frêle, puis se refermèrent en broyant la muraille. Plusieurs séries de blocs tombèrent à l'intérieur de la ville, épargnant par chance des citoyens trop curieux. Advenis stoppa net. Malgré son importante inertie, le Famhoîr l'arrêta comme un simple radeau de brindilles. Projetés en avant, certains d'entre nous manquèrent de passer par-dessus le parapet. Sans la vigilance constante d'Ageîn, nous aurions sans doute dû repêcher les restes de Coman.

Les canaux continuèrent à tourner au ralenti, brassant l'eau du fjord et ses tourbillons vers la poupe, en vain. La cité-vaisseau restait immobile, figée entre les mains puissantes du titan. Dire qu'ils pensaient avoir repoussé les limites de la grandeur, en bâtissant Advenis ! Je laissai mon regard balayer la ligne des remparts ; nous avions eu de la chance, à quelques coudées près, nos corps auraient été mêlés à la pierre. Je pus même ressentir le soulagement de Liguïa, qui avait observé toute la scène depuis la tour de navigation. Éndin, Kũraw et moi d'un côté de cette poigne destructrice, Ageîn, Coman, Vitaïni et Sumnio de l'autre. Nous nous regardâmes, désorientés, nous redressant tant bien que mal au milieu des débris, puis nos regards convergèrent le long de ce bras irréel qui rejoignait son propriétaire embrumé. Rien qu'une ombre, un dieu qui se serait penché sur le berceau d'Advenis.

Son corps et sa tête s'approchèrent – ce que nous identifiâmes comme étant sa tête –, ou peut-être attira-t-il la cité à lui. Toujours est-il qu'il nous laissa contempler sa structure rocailleuse et, enfin, comprendre ce à quoi nous avions affaire. Aucun Homme n'avait survécu à cette rencontre, n'avait témoigné de l'apparence de la chose. Il y avait eu des sons, des cris et des demi-tours, mais le mystère était toujours resté enveloppé de son brouillard délétère, en envoyant par le fond les navires trop présomptueux.

Un tronc, des bras et une tête plus sombres que la nuit lunaire, anguleux ou érodés, un basalte dense d'où irradiait l'influx vital qui l'animait. Ses jambes, dissimulées sous la surface, semblaient bien ancrées sur le plancher océanique. Une forme grossièrement humanoïde – forgée dans les coulées d'un volcan voisin ? –, mais difforme tant les pièces qui le constituaient étaient nombreuses. Un roulement, un fracas continu émanait de chaque zone de son corps noueux. Des rochers plus ou moins ronds en guise de jointures et d'articulations, en rotation constante, évolution et révolution de matière. Depuis les blocs à taille humaine qui constituaient ses doigts jusqu'aux surfaces moyennement lisses de sa poitrine ou de son front, la chose tout entière était mouvement ; les pierres et les rocs roulaient constamment, les uns contre les autres, les uns dans les autres, dans une mécanique savante et bien huilée, à tel point qu'on ne pouvait jamais en distinguer un contour net. Le Famhoîr, non pas difforme, mais informe, informel. Le monstre insaisissable par nature. Dans les interstices des pierres qui composaient cet éboulis vivant, on devinait une faible clarté, une énergie brûlante venue des entrailles du monstre, solaire, rougeoyante peut-être. Un noyau en fusion comme celui de notre bonne vieille Etügen ?

Comme en suspension sur un cou inexistant, sa tête changeait de forme à mesure qu'il s'approchait. Tantôt des pommettes effilées comme les crêtes du Mûrprya, tantôt un aspect joufflu de colline neuve. De son visage emmêlé, seules deux orbites creuses restaient à la même place. Deux cavernes grossières en guise d'yeux, à l'intérieur desquelles l'une de nos ruches d'habitation eût pu tenir sans mal, et d'où émanait une lueur diffuse, un brillant pointu et perçant, son regard ! Le géant se pencha encore, comme s'il souhaitait examiner de plus près la nature de ses visiteurs. Sa tête fumante s'approcha de nous, son timbre rauque résonna brièvement, comme interloqué, puis il leva ses arcades vers l'intérieur de la cité, droit vers la tour rose, me sembla-t-il. Qu'y avait-il là-bas ? Ou plutôt, qui ? Le reste de l'essaim : Liguïa, Scirel, Páthin et Eloka.

Obéissant à l'intuition du Catalyseur, le commandant ne tarda pas à donner ses consignes et, en quelques minutes, tous les champs telluriques furent arrêtés. La pression des mains minérales sur la

muraille se relâcha aussitôt. La cité flottait désormais, placide et téméraire devant le colosse. Comme un rocher branlant, un sommet prêt à se détacher, le Famhoîr inclina la tête sur le côté, s'immobilisa ainsi quelques instants et, dans un souffle chaud, se redressa.

Un nouveau grondement. Je ne saurais dire s'il s'agissait cette fois d'une inspiration ou d'une expiration, car la profondeur de son souffle dépassait de loin mes maigres capacités, mais celui-ci dispersa le brouillard plus vite qu'aucune tempête n'en eût été capable. Une bonne partie de la nappe d'humidité sembla néanmoins être absorbée par les failles du géant. Coïncidence ou non, la pluie cessa au même moment. Quel genre de création pouvait bien influer ainsi sur l'atmosphère ? L'instant d'après, comme un chérubin instable sur ses appuis, le titan s'affala lourdement en arrière, générant une nouvelle déferlante qui vint s'engouffrer dans les cicatrices béantes de la muraille.

Dans le calme retrouvé, la voix puissante d'Ageîn nous interpella :

— Alors quoi ? Pourquoi ne termine-t-il pas ce qu'il a commencé ?

— C'était son intention, expliqua la sensitive. Il aurait pu éventrer Advenis d'un seul de ses bras. Quelque chose ou quelqu'un à bord l'en a empêché.

— Liguïa ? risquai-je. Il aurait senti le Catalyseur ? La Prophétie ne lui serait donc pas étrangère ?

— Je n'en suis pas sûre…

Contrairement à ses habitudes, Éndin me sembla particulièrement hésitante, au point de se tourner vers son amant, lui demandant implicitement si les cordes pouvaient leur apporter un début de réponse. Mais Kũraw se contenta de hausser les épaules, lui aussi démuni. Éndin s'avança jusqu'au parapet et scruta le ciel, puis la créature.

— Il nous laisse le voir. Jamais le Famhoîr n'a agi de la sorte. Il garde l'entrée de Dùneydis depuis les origines, et aucun être humain n'est jamais sorti de son brouillard.

Elle avait raison. Nous savions très peu de choses à son sujet, mais son intransigeance et sa fureur destructrice, elles, n'avaient jamais fait débat.

— Il ne nous laissera pas passer pour autant, pas vrai ? lança le maître martial en empoignant déjà son bambou.

— Qu'est-ce que tu comptes faire avec ça ? Lui curer les dents ?

Les autres nous avaient rejoints en toute hâte. Du haut des escaliers, Páthin raillait Ageîn avec son impertinence habituelle.

— T'as un peu tendance à te surestimer, le costaud.

— Il a raison, intervint Liguïa. Cette fois, il va falloir faire preuve de stratégie.

Le gardien grogna en faisant claquer la base de son bambou contre la pierre.

— Je songeais à Vita, en vérité.

Tous les regards convergèrent vers l'élémentaire, elle-même surprise.

— Vous avez vu comme elle a maté le Warkën. Alors, je me disais que si je pouvais attirer l'attention du géant, elle aurait le champ libre pour faire… eh bien, faire ses trucs, là.

De ses bras massifs et inélégants, Ageîn s'efforçait de reproduire les mouvements amples de Vitaïni, ses katas élémentaires. Páthin pouffa dans le dos du Catalyseur, tandis que la principale concernée sortait de son silence :

— Je peux maîtriser les éléments primordiaux, Maître. Pour la pierre, c'est autre chose. Le gros, là, on le croirait tout droit sorti d'un cratère. La roche, même volcanique, a une résonance assez éloignée de celle de la terre.

— Comment peut-on être sûrs de sa composition ?

— Fais-moi confiance ! S'il y avait la moindre once de terre dans ce tas de caillou, je l'aurais sentie.

Comme pour asseoir la conviction de Vitaïni, Scirel s'accroupit près des gravats et ramassa un morceau noirâtre qui tenait difficilement sans sa paume.

— Du basalte. Il a dû s'érafler au contact de la muraille. Cet être étrange a été forgé dans une poche de magma et refroidi presque instantanément, plongé dans l'océan glacial, dirais-je. Quel choc cela a dû être !

L'érudit pensait évidemment au choc thermique, mais ses compagnons accueillirent cette donnée avec des sensations plus humaines. Une compassion légère sembla naître à l'égard de cette créature avachie à l'entrée du fjord.

— Alors, vous voyez qu'on peut l'atteindre, qu'il peut perdre des morceaux, reprit Ageîn. Il est d'une lenteur accablante. Moi, je suis bien assez rapide pour l'esquinter suffisamment…

— Combien de vies te faudrait-il pour parvenir à fragiliser ne serait-ce qu'un de ses genoux ? Non, Maître, l'humain ne gagne pas face la pierre.

Scirel avait le don de nous claquer la réalité à la figure. "L'humain ne gagne pas face à la pierre". Ses mots résonnèrent longuement dans l'agitation silencieuse de la cité. Notre Catalyseur recadra ses troupes :

— Non, s'il nous offre l'opportunité de nous en retourner, ce n'est certainement pas pour que nous l'attaquions. Si nous commettons la moindre erreur, ça en sera fini d'Advenis. Allez dormir ! Reposez-vous durant les quelques heures de nuit qu'il nous reste. Je vais demander qu'une garde attentive soit installée, ainsi que des relayeurs à nos

portes, au cas où. À l'aube, s'il est toujours là, nous débattrons avec le Conseil.

L'humain ne gagne pas face à la pierre.

Je me répétai cette inaltérable vérité. Seul sur les remparts, je contemplais la masse inerte du Famhoîr, assis dans son élément, face à nous. Lointain, et pourtant si proche du fait de ses dimensions. De temps à autre, sa tête effectuait une rotation partielle ou totale, comme pour contrôler que personne ne viendrait le prendre à revers, et les frictions de la roche déchiraient le calme nocturne. Au-dessus de nous, la voûte nuageuse était haute, voluptueuse et iridescente. Les lunes éclairaient ses volutes de leurs rayons chaleureux. Les siphons avaient disparu, lisse était la surface. Le ciel retenait encore son eau. Advenis était sèche.

L'humain ne gagne pas face à la pierre.

Non, jamais. Le roc était là bien avant nous, et survivra à toutes nos évolutions. Nous pouvons le façonner, l'ériger et en tirer profit, mais jamais gagner son immortalité.

L'humain ne gagne pas face à la pierre.

Elle est pourtant notre plus précieuse alliée. Ces blocs que nous assemblons envers et contre tout, ils nous sauveront peut-être. Ce gardien informe, quelles que soient l'énergie et la volonté qui l'animent, possède ce même potentiel. Par la force des choses, il ne peut être seulement destructeur. La preuve, nous sommes encore là.

L'humain… la pierre…

Une intuition me saisit au cœur. Je cherchai le fragment du géant que Scirel avait abandonné aux blocs de calcaire brisés. Il aurait dû se détacher, contraster au milieu des pierres blanches. Rien. Nulle relique de ce contact brutal. Sa vision me hantait. Sa densité, ses motifs variables, encore changeants, même une fois détachés de leur support vivant.

Dans le silence résonneront les âges !

Encore ces bribes de Transcriptions. Pourquoi à cet instant précis ? Le Famhoîr a traversé les époques. Il est *en dehors du temps*. Sa voix et son souffle en témoignent, il est la somme de ce qui fut, est et sera. L'évidence ! Des glyphes, voilà ce que j'ai vu sur son derme rocailleux. Des glyphes en perpétuelle évolution. Impensable ! L'Inspiration combinée à l'écriture, au langage. Par tous les sages, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu d'un tel mariage ? Que tous les scribes me pardonnent de ne pas l'avoir compris plus tôt. Ce n'est pas Liguïa qui a attiré son regard tout à l'heure, dans la tour de navigation, mais Eloka. La linguiste, évidemment. Le Famhoîr n'a pas épargné Advenis, il l'a épargnée, elle. Je pressentais son potentiel hors du commun. La fine archère aux délicates odeurs de jasmin, *la maîtresse des mots*, qui

d'autre ? Ai-je bien fait de l'initier à l'Inspiration, au même titre que notre gardien et en dépit des avertissements des anachorètes ? Où étais-tu passée, Eloka Ling ? Je te croyais endormie avec le reste de l'essaim.

Un écho du temps, dans le souffle du monstre, m'invita à fouiller la pénombre. Je te vis là-bas, petite lanterne voguant dans ta barquette, à peine une auréole reflétée sur la surface fendue, à mi-chemin entre ton foyer, ta famille et ce géant qui te laissait patiemment approcher. Peut-être aurais-je dû, alors, donner l'alerte et te récupérer. Me jeter à l'eau moi-même, qui sait, du haut des remparts, quitte à me briser le cou. Nager au plus fort de mon cœur, me noyer s'il le fallait. Peut-être aurais-je dû… Mais je n'ai rien fait. Je savais que tu flottais vers ta destinée. Tout s'imbriquait. J'avais lu et étudié les Premières Transcriptions et commençais moi aussi à avoir la foi.

3

Au roulement furieux il opposera son flegme.
En un battement de cils gravira l'échelle du Temps,
et d'une voix pure dictera le Présent.
Premières Transcriptions, Oracle Dinbajín

Eloka avait ignoré l'éclat vivifiant de l'Albâtre, amarrée comme à son habitude sur le quai tribord. Ses compagnons en auraient sûrement plus besoin qu'elle. Dans l'une des barques d'équipage, ses lents et amples coups de rame la rapprochaient de la créature. Son esprit s'efforçait de se projeter vers l'avant, d'oublier Advenis et ses appels multiples. Bien sûr que Téohem avait compris, bien sûr qu'il se tairait, au moins jusqu'au réveil des autres. Véorn, son Ayole adoré, dormait paisiblement dans l'alvéole partagée ces derniers mois. D'un sommeil éreinté, lavé par l'amour. Elle l'avait dans la peau, son céleste pilote, et avait mis un point d'honneur à lui témoigner de tout son être. Elle aussi fourbue, elle ne ressentait toutefois pas cette fatigue ; un second souffle, une énergie nouvelle l'animait, il aurait fallu toute une volée de flèches pour l'arrêter.

Une attraction puissante émanait de cette chose, elle devait à tout prix en savoir plus. Depuis la tour de navigation, tout à l'heure, la linguiste s'était pris son râle en pleine figure. Plus qu'un souffle minéral, qu'un cri rauque sortant du roc, la voix du Famhoîr était chargée d'informations d'une richesse impensable. De prime abord indéchiffrable, son contenu était forcément passé inaperçu aux oreilles de ses comparses, mais Eloka possédait cette faculté, ce don qui lui permettrait peut-être de comprendre le géant de pierre.

Sur les multiples territoires où on l'avait envoyée exercer sa linguistique, Eloka Ling s'était nourrie des mots, de leurs sens et de leur prononciation, tellement variable d'une région à l'autre. Au-delà de la simple mission de traduction/communication/diplomatie que la Raison croyait devoir attendre d'elle, elle avait su développer, en silence et avec méthode, un pouvoir qu'aucun autre humain ne semblait détenir. Cette conjonction de définitions dans son seul esprit, cet amas d'intentions, cette charge culturelle, cette diversité littérale… plus elle gonflait en elle, plus elle y voyait clair. La profusion, au lieu de la troubler, clarifiait le monde, ses penchants, ses travers et l'évolution de ceux qui s'y débattaient.

Après plusieurs dizaines de langues et de cultures assimilées, elle avait subitement compris comment le langage façonnait la pensée.

Longtemps, les Hommes avaient cru l'inverse, mais non, les mots que l'on formait, un peu par hasard et au gré des contes, c'étaient eux qui construisaient l'avenir de leurs usagers, qui formataient les esprits. Des mots tranchants pour les guerriers, suaves pour les amants, solides pour les parents, volages pour les nomades, ancrés pour les métayers, brefs pour les pressés, sonores pour les artistes, précis pour les philosophes, fluides pour les tolérants, brutaux pour les opposants, clairs pour les enseignants, flous pour les mystérieux, fleuris pour les vivants et sobres pour leurs morts. Des mots éclatants pour les optimistes, mornes pour les conservateurs, larges pour les généreux, pesés pour les discrets, articulés pour les pointilleux ou marmonnés pour les bougons, bruyants pour les égotiques, ravalés pour les hésitants… Tellement de mots à piocher dans le répertoire qu'elle s'était constitué, tellement d'équivalents et de nuances. Plus que tout, leur usage, la manière de les agencer, le rythme des phrases qu'ils formaient ; à chaque civilisation sa trame linguistique, à chaque peuple son système de pensée ; une réflexologie sémantique pour chaque dialecte, une humeur bien précise, un accent, une atmosphère, une poésie même. L'étude de chacun de ces langages l'avait forcée à adopter ces systèmes à tour de rôle, assouplissant sa propre matière cérébrale, rendant muables ses certitudes et sa compréhension. Mieux, ils s'alimentaient les uns les autres et projetaient une clarté de plus en plus vive sur la réalité intrinsèque du monde et de ses mouvances. Que dire de l'écriture ? La belle aubaine ! Pour les civilisations qui en avaient développé la science, cela décuplait le champ des possibles ; la linguiste avait pu approfondir le cœur de chaque société, enrichie d'une dimension historique dont les frises étaient venues ponctuer l'évolution de la langue. La justifier aussi.

Cinq années de voyage et de formation intensive, la grande diversité des langues s'agglomérant progressivement en un tout unique. En les accueillant en elle, Eloka était devenue la dépositaire morale de la pensée humaine. De toutes les pensées.

Un jour qu'elle achevait sa lecture du Livre des Rayons, le texte fondateur de la culture Guāng, établie dans l'une des provinces centrales d'Extrême-Orient, la future élue avait été, pour la toute première fois, assaillie de visions semblant sortir d'un autre temps, d'une autre Etügen. Là, le long de la rivière Shéhé, pas loin de la terre de ses ancêtres, Eloka n'avait pas bien su comment accueillir ce flux, ni comment le maîtriser. Des formes et des sons indiscernables, dont elle n'avait pas les codes. Effrayée, la jeune et sensible élève qu'elle était encore avait couru longuement sur les chemins pavés et les ponts de marqueterie qui sinuaient le long des affluents, entre les bambous géants, toujours rattrapée par ces nouveaux démons. Lorsqu'elle s'était

enfin effondrée, épuisée par sa peur, le flux s'était fait plus doux, plus évident. Elle l'avait donc laissé venir et pénétrer la moindre de ses cellules.

Ce qu'elle venait de lire lui avait simplement ouvert un nouveau stade de conscience. La compréhension de ces mots, étrangers quelques semaines plus tôt, était telle qu'ils avaient remodelé ses schémas neuraux, au point de lui faire intégrer le haut potentiel lumineux qui, partout, l'entourait. Le choc était bien naturel.

Peuple isolé à faible démographie, les Guāng avaient bâti tout un art de vivre et une philosophie autour de la lumière, acquérant au fil des millénaires une connaissance aigüe des photons et de leur comportement au travers de la matière. Les rayons qui baignaient leur environnement et qui se reflétaient presque à l'infini étaient chargés d'informations aussi riches qu'atemporelles. La découverte de cette vérité restait assez floue dans les récits parcourus par la jeune femme ; il y était question d'un voyageur vaporeux, n'appartenant pas à cette dimension, ainsi que d'une mémoire collective accessible, entre autres, par le canal lumineux, mais les traductions d'Eloka étaient imparfaites.

Immergé depuis seulement cinq semaines dans cette communauté sobre et séduisante, le regard de la linguiste avait déjà commencé à s'exercer à cette lecture si particulière du spectre lumineux. Déjà, avant qu'elle ne se plonge dans le Livre des Rayons, les prémices d'une diffraction et d'une défragmentation des photons l'avaient extraite du monde réel, palpable et cloisonné, pour la hisser à un stade supérieur, vers une vision plus transparente des objets qui l'entouraient, et surtout des Hommes. Comme une multitude d'états superposés dans une seule enveloppe, le même individu, à des époques différentes, dans des humeurs différentes, mais toutes simultanées. Évidemment, son esprit de novice ne savait pas bien comment traiter ces informations, jusqu'à ce jour, jusqu'au Livre.

À son réveil, donc, plus qu'un nouveau schéma de pensée, c'était une conscience neuve qui l'avait accueillie. L'étude attentive de ces mots l'avait conduite à embrasser, un peu malgré elle, une réalité plus complexe que ce que la vision primaire suggérait. Ses hôtes s'étaient d'ailleurs étonnés qu'une étrangère aussi jeune puisse y accéder, avant de l'accompagner dans son nouvel apprentissage. La lumière, une base de données insondable, un portail ouvert sur les passés, les présents et les futurs des Hommes et de l'univers.

Mais c'étaient bien les mots qui avaient ouvert cette voie nouvelle, cela, elle ne l'avait jamais perdu de vue. Depuis, chaque inscription, chaque mot articulé par les siens ou ses rencontres au gré du chemin venait avec sa charge culturelle, son humeur et ses aspirations. Depuis, Eloka Ling lisait dans les mots comme les Guāng dans les rais

de lumière. Depuis, le langage agissait comme un pont entre la vision primaire et le potentiel infini des lignes évolutives, entre leur quête de bâtisseurs mortels et la Prophétie. Oui, c'était bien cela : la linguiste avait fait le lien avec le canevas du Temps. Une oracle sans le nom !

Ni la Raison ni l'essaim n'avaient eu vent de cette étrange aptitude, elle avait su garder cela pour elle. Seul Téohem l'avait perçue, car le rapport qu'Eloka entretenait avec le Temps vibrait sur des fréquences proches de sa fameuse Inspiration ; un contrôle mental pour l'une, et physique pour l'autre, mais semblables par bien des aspects. Dès son duel avec son homologue spectral, en terre fajao, le sage avait compris que la frêle archère avait autre chose à offrir qu'un simple bagage linguistique.

C'était ici, à l'entrée du fjord impénétrable, sous la voûte haute et lumineuse repoussée par les grondements d'une créature sans âge, qu'Eloka Ling révèlerait sa vraie nature.

Dans son esquif semblant rapetisser à l'approche de la créature, elle gardait son regard fixé sur les orbites creuses où brillait la lueur d'un volcan. Elle devait le faire parler, déchiffrer son langage. Combien de temps cela prendrait-il ? Des semaines, des mois ? Avec le renfort des glyphes qu'elle percevait déjà le long de ses membres, sur son tronc noueux, peut-être moins. Pourtant, à l'aube, le Conseil déciderait d'agir, cela ne faisait aucun doute. Elle devait à tout prix les devancer.

Encore fallait-il qu'il la laisse approcher suffisamment. D'après son comportement de tout à l'heure, le Famhoîr nourrissait la même curiosité à l'égard de la linguiste. S'il l'avait épargnée, plus tôt, ce n'était pas pour chercher à l'écraser comme un vulgaire acarien égaré sur sa carapace minérale. L'avait-il déjà repérée, minuscule qu'elle était sur la surface sombre des eaux du Nord ?

À une vingtaine de brasses de la masse rocheuse, Eloka rencontra une opposition étrange. Elle ne sut pas bien si celle-ci venait d'un courant soudain ou d'une quelconque autre force invisible, mais ses coups de rames devinrent de moins en moins efficaces. La chaloupe n'avança bientôt plus, comme repoussée par un champ de force émanant du Famhoîr. Plus étrange encore, le corps de l'élue ne subissait pas ce duel physique ; bien au contraire, un flux subtil l'aspirait, l'invitait à une symbiose inédite entre la chair et la roche. Elle ressentit en elle-même une manière de sensualité dont seuls certains mots étaient capables. Sans plus d'hésitation, la linguiste épaula son sac de manuscrits et abandonna l'embarcation en un plongeon gracile.

Sans effort, elle gagna les premières prises sur l'une des jambes de la créature. Le basalte noir n'était pas inerte et poreux comme le

fragment qu'elle transportait, mais presque fluide, en évolution constante, à en croire les expansions et rétractations successives des rochers qui le composaient. Une sorte de palpitation, de respiration interne ; en profondeur, le magma irriguait sa masse et le faisait vibrer. Vivre et vibrer ! Une douce chaleur émanait de lui, largement supportable pour les doigts humides d'Eloka qui s'y agrippaient.

Elle alluma une petite lanterne à huile qu'elle suspendit à l'extrémité de son arc. L'ensemble de la structure du Famhoîr roulait, à l'image des engrenages complexes qui animaient les ailes des Ayoles. Ici, tout s'imbriquait, les roches tournaient, leurs reliefs et aspérités passant à quelques millimètres de leurs voisines, puis se remplaçaient les unes les autres, tantôt avalées par le corps vrombissant, tantôt refondues, puis remodelées avant d'émerger un peu plus loin au-dessus du genou ou sur la cuisse massive. Entre elles, un fluide impalpable, une énergie pure et onctueuse où filtrait la clarté orangée du cœur de la bête. À l'image de la roche elle-même, les symboles, glyphes, lettres inconnues et idéogrammes qui en recouvraient la surface étaient gommés puis réécrits à chaque rotation. Un nouveau pan d'histoire à chaque minute !

Hormis la région où évoluait Eloka, étonnamment fixe, tout était mouvement, flux et reflux. Ling ne trouva là nul point de repère pour aiguiller sa progression verticale, si ce n'est l'aspect général du monstre, stable dans sa forme humanoïde.

La légèreté et la souplesse de la grimpeuse lui permirent d'accéder à un à-pic sûr lui offrant une vue imprenable sur la grande Advenis. Un point sombre, isolé sur le chemin de ronde de la proue – probablement le théologien –, lui rappela l'immensité de la cité et, plus encore, celle de la créature qu'elle était en train de gravir.

Un premier mouvement de la part du Famhoîr, d'une lenteur accablante, vint ouvrir son buste. La zone du genou où se tenait la linguiste s'ébranla légèrement. Lorsque la tête pivota et que la lumière de ses orbites brilla de plus belle, Eloka put à nouveau entendre le râle expulsé des entrailles du titan. Ressentir, plus qu'entendre véritablement. Encore cette diversité, cette richesse, passés et futurs mêlés ; elle devrait faire le tri. La linguiste sortit le fragment noir de son sac. Baissant les yeux sur les lignes qui se succédaient autour d'elle, sur ces tracés que seules des mains d'Hommes avaient pu graver dans la pierre en devenir, dans la mémoire intemporelle du Famhoîr, elle s'adressa à lui dans le dialecte le plus ancien qu'elle maîtrisait :

— Gardien de Dùneydis, tu m'as laissée progresser jusqu'ici. Je viens te rendre ceci. Entends mes mots, à présent !

Elle cria presque cela, supposant que l'éloignement impliquait un niveau sonore conséquent. La chose avait-elle seulement des oreilles

pour l'entendre ? Pouvait-elle écouter par ces innombrables interstices qui la composaient ? Pour seule réponse, Eloka reçut un souffle sec et brûlant, longuement pulsé par l'ensemble de la carcasse minérale. Le ton rauque n'avait a priori rien d'engageant, mais en voyageuse avisée, elle décida de ne pas se fier à ce premier ressenti. Des notes montantes, plusieurs fils dans la trame globale de l'expiration, dont certains étaient ponctués d'un timbre ouvert… Des questions ? Une proposition ?

Le géant ne bougea pas ; il semblait la regarder et voir à travers sa fine silhouette de mortelle.

Eloka ne perdait pas de vue que le temps était compté, et qu'établir ne serait-ce qu'un lexique de base avec lui pouvait prendre plusieurs jours. Aussi entreprit-elle de naviguer dans le Temps, comme elle l'avait appris auprès des Guāng, sur les rives de la Shéhé, ainsi qu'avec Téohem qui, au loin, l'accompagnait du souffle et du cœur.

L'Inspiration. Elle tenta le coup, cela ne coûtait rien d'essayer. Elle ne la maîtrisait pas aussi bien que son professeur, et le Famhoîr était autrement plus imposant qu'un être humain, mais il y avait ce message intérieur, ce potentiel inscrit en filigrane dans son être et sur la surface de la bête, qui lui intimait de libérer sa voix. Après avoir abandonné le fragment de doigt à l'un des interstices radieux, Eloka Ling se redressa, pieds bien ancrés dans les aspérités volcaniques, sa lanterne faisant balancier au-dessus de sa tête et, les deux mains à plat sur son ventre, commença à vider tout l'air contenu en elle. Plusieurs respirations lentes et profondes, destinées à augmenter sa capacité pulmonaire et à conditionner son esprit. Comme s'il avait compris ce qu'elle s'apprêtait à tenter, comme s'il pouvait réellement craindre un être aussi insignifiant, le Famhoîr réagit dans un sursaut de surprise – sursaut qui s'exprima chez le mastodonte en une bonne minute entre la rétractation du feu de ses pupilles et le moment où il commença à sortir son bras de l'eau. Avant même d'avoir eu le temps de hisser son membre, où algues et coquillages s'accrochaient avec témérité, les premières notes suraiguës s'élevèrent de la gorge de l'humaine aux yeux tirés.

Poumons et ventre vidés, Eloka commença à les remplir comme Téohem le lui avait appris. L'air ambiant – accompagné d'une partie du champ magnétique entourant la créature – afflua vers sa bouche grande ouverte, tandis qu'elle resserrait ses cordes vocales et les poussait vers l'avant. Dans un contrôle délicat nécessitant toute sa concentration, elle fit durer cette Inspiration aussi longtemps qu'elle le put, sa voix cristalline et stridente recouvrant jusqu'au grondement tardif du géant. Ses cheveux finement tressés s'élevèrent, comme animés d'une conscience séraphique, alors qu'elle absorbait l'air et le

temps du Famhoîr. Cette voix, elle ne l'avait que très peu exercée jusqu'ici, mais cela suffit à ralentir encore le bras colossal, semblable à l'une des montagnes suspendues contées par Véorn. "Un pouvoir inné", avait jadis jaugé le théologien, un brin jaloux. Le Famhoîr eût semblé véritablement figé, pour les yeux d'un non-initié, mais Eloka savait bien qu'arrêter le temps était impossible – on n'empêchait pas un être de vivre, quel qu'il soit –, on pouvait seulement l'étirer dans des proportions presque illimitées. Dérouler l'une de ses trames, puis passer à la suivante, pour en saisir toute la substance, c'était ce à quoi elle s'appliquerait durant les prochaines heures.

Sans perdre un instant, la linguiste reporta ses yeux sur le sol, ou plutôt sur la croûte minérale de celui qu'elle arpentait. Le morceau sur lequel elle se tenait restait en place, et les autres, innombrables tant la surface à explorer était grande, bougeaient si lentement qu'elle aurait tout le temps de reproduire leurs motifs sur ses carnets. Chacun des symboles occupait deux à trois pieds de large et s'enchaînait avec ses voisins dans des phrases plus ou moins reconnaissables. Ici, un nom ou un groupe nominal ; là, une action, durable à en croire cette conjugaison très évocatrice ; plus loin, un complément de lieu, précis, renforcé en arabesques et en détail. Sur le roc suivant, une autre langue, très ancienne, utilisait un art figuratif plus accessible. Eloka reconnut ensuite les symboles à l'origine de sa langue maternelle ; bruts et sans nuances, empreints de croyances mystiques, de dieux élémentaires et d'une spiritualité omniprésente. Suivit une calligraphie étonnante, liée presque d'un bout à l'autre ; les mots s'enchaînaient avec fluidité, comme un dialecte entièrement dédié au conte, au récit ; d'après ses étymologies multiples et entremêlées, elle comprit qu'il s'agissait là d'une trame future, d'une évolution du langage et de l'écrit, riche par ses descriptions et enivrante par ses ambiances. Encore une preuve d'un avenir potentiel pour les humains. Ling sourit, rassérénée. Puis une langue primitive, ponctuée d'onomatopées et de claquements secs ; retranscrite, car l'écriture n'existait pas à cette époque. Dans le pli du genou, un système d'écriture binaire, en traits et en points, dont le code lui échappa totalement…

De longues heures d'observation, de retranscription et de tentatives de traduction. Le bras du Famhoîr commençait à s'abaisser vers la région où Eloka se tenait plus tôt. Parenthèse temporelle qu'il fallait mettre à profit. Plus elle s'appropriait ces glyphes et ce savoir, plus son emprise sur le temps du géant était forte. Les mots qu'elle découvrit et apprit au cours de son étude lui offrirent un voyage temporel de même nature que celui promis par le Livre des Rayons. Son corps lui permettait d'escalader la montagne inerte, de passer de l'un à l'autre des monticules rocheux, de l'une à l'autre des gravures

minérales, mais son esprit n'était plus vraiment là ; une dissociation différente de celles pratiquées par Coman ou Kũraw, car elle gardait la pleine maîtrise de son enveloppe.

Tandis que ses doigts parcouraient les reliefs érodés des lignes courbes et s'inséraient dans les rainures strictes d'idéogrammes oubliés, ses paupières closes recueillirent le bagage ainsi gravé dans la roche. Eloka recoupa les informations qu'elle glana ici ou là, sur la hanche du géant de pierre, sur son torse abrupt ou son épaule en forme de colline à facettes. Les histoires qu'elles racontaient, celles d'Etügen et des peuples qu'elle avait abrités étaient tout bonnement fascinantes. Même Téohem devait ignorer tout cela ; il serait sans doute ravi d'entendre ces récits. Seuls quelques repères temporels lui faisaient défaut pour établir une chronologie en bonne et due forme ; elle dut la déduire à l'évolution des textes, des styles et des pensées. Ces écritures étaient le reflet de leurs époques respectives, tantôt conditionnées par les contraintes d'un environnement hostile ou d'un gouvernement rigoureux, tantôt libérées dans un flot de création et de libre expression. Il y avait là des témoignages plus anciens que les premiers âges des Migérays.

Le Famhoîr était-il donc né progressivement, enfanté par des siècles, des millénaires d'évolution, ou ceux qui l'avaient forgé dans le feu du volcan avaient-ils compilé toutes ces données afin d'ériger cette créature fantastique ? Un peuple d'érudits ? Des bâtisseurs, en tout cas, à leur manière.

Une vision plus épaisse recouvrait toutes les autres, les précédait : celles des mains qui avaient tracé ces mots dans la peau-mémoire du Famhoîr. Des mains robustes maniant la foudre et le burin, des mains d'alchimistes imprimant l'âme des Hommes dans la matière brute, des mains qui connaissaient tous les mots du monde ainsi que leur pouvoir en devenir. Des mains disparues ! La créature avait survécu à ses créateurs. Elle avait appris, dans son cœur volcanique, tout ce qu'elle pouvait. Ingurgité des siècles et des siècles de mémoire afin d'y associer sa magie. Peu importait si ces alchimistes lettrés étaient ou non les mêmes qui avaient modelé la roche volcanique avant de l'orner ainsi. Peu importait l'origine de ses créateurs ; premiers humains, antiques habitants d'Etügen ou hypothétiques entités célestes, divines. Ceux-là avaient déversé dans le géant de pierre une sorcellerie capable de le faire transcender les âges. Ils lui avaient donné le pouvoir, à partir de cette nourriture linguistique, d'enfanter les mots futurs, et par là même, les trames futures. Dans ses profondeurs irradiées et vrombissantes, le Famhoîr faisait rouler les lettres et les transformait en une profusion de lignes nouvelles, diverses, sombres, chaotiques et changeantes, que l'Homme aurait

peut-être l'occasion d'emprunter. Voilà pourquoi Eloka Ling, linguiste la plus accomplie de son époque, ne parvenait pas à déchiffrer l'ensemble des écritures : beaucoup n'avaient tout simplement pas encore été inventées.

Cependant, elle pouvait voyager par leur biais, et ce voyage la faisait immanquablement passer par le temps présent, par cet instant précis, le choc de la pierre contre la pierre, la collision d'Advenis avec le gardien de Dùneydis. La vision imposée à sa conscience correspondait en tous points à la scène qui se jouait dans son dos. Elle se vit elle-même, surplombant la cité sur ce robuste cerbère. Elle se vit en train de s'observer… Ce doublon temporel la fit vaciller ; elle se rattrapa de justesse à une arcade aiguisée, reprenant conscience au bord du précipice.

S'ils l'avaient placé là, à l'entrée de ce fjord resté vierge depuis les premiers âges, s'ils lui avaient ordonné de n'y laisser entrer personne, ce ne pouvait être que pour préserver un site auquel ils prêtaient déjà une importance notable. Ce ne pouvait être qu'en prévision de ce jour. Si le Famhoîr n'avait pas fait sombrer la cité-vaisseau, c'était pour laisser sa chance à cette minuscule grimpeuse.

Il a dû sentir mon aura, détecter une vibration proche de la sienne, mon goût des mots, que sais-je…

S'agissait-il d'une simple curiosité de la part du géant que de la laisser approcher, ou était-ce inscrit quelque part sur son corps noueux ? Eloka comprit cela comme une opportunité, la seule qui leur serait donnée de remporter ce duel et de pouvoir naviguer à l'intérieur du fjord. En cas d'échec, il faudrait rebrousser chemin et oublier ce site. Tout reposait sur elle désormais. Quelle idée avait-elle eue de venir s'isoler ici ? Le soutien infaillible de l'essaim lui manquait soudainement, les conseils de Téo et le lien puissant entretenu par leur chef… Elle se sentit ridicule dans sa solitude. Liguïa devait être debout à présent, probablement alertée par le danger que courait sa linguiste, par cette tension, ce fil tendu dans l'air, prêt à rompre à chaque instant.

Lorsque, de la voûte plantaire à la nuque, ses muscles commencèrent à réclamer du repos, elle daigna enfin s'étirer. Mains nouées, bras tendus à la verticale et nez relevé vers le ciel, des craquements vertébraux lui rappelèrent qu'elle n'avait plus les vingt ans de leur départ de Falésie. C'est là que son regard fut attiré par Imel et Ryël, perceptibles par leurs halos respectivement crème et orangé à travers la fine couche nuageuse. Aux trois quarts de leur zénith pour cette période de l'année, elles n'avaient pas bougé depuis que la linguiste avait entamé son déchiffrement. Elle resta figée.

Soit c'est tout le système solaire qui nous lâche, soit j'ai ralenti un peu

plus que le temps du Famhoîr.

Se pouvait-il qu'elle soit à l'origine de cette anomalie ? Quelles implications pouvait bien avoir l'Inspiration sur la course des astres ? Par jeu de déversement ou effet papillon, la modification de l'horloge de la créature influençait-elle d'autres mécanismes naturels ? Après tout, ils ne savaient que très peu de choses sur le Famhoîr. Si ce gardien du Temps restait effectivement ancré dans toutes les époques, si, en bon témoin des âges, l'expérience millénaire ainsi accumulée correspondait pour lui à un large présent, ni plus ni moins, suspendre ce présent-là revenait à suspendre tout ce à quoi il était connecté. Relatives interférences. Considérations vertigineuses. Subjections de la matière sur l'esprit.

Soudainement, Eloka prit la mesure de ce qu'elle accomplissait ici. Un simple souffle, une petite respiration de rien du tout et la révolution du monde et de l'univers se voyait bouleversée ? Ceux qui avaient forgé cette chose avaient-ils accompli cela à dessein ? S'étaient-ils seulement rendu compte du pouvoir qu'ils déversaient dans un être presque dénué de conscience ? *Alchimistes hérétiques !* aurait crié Scirel s'il n'était pas, en cet instant, plongé dans un sommeil abyssal.

La seule présence qu'elle percevait, dans et autour d'elle, était celle, lointaine mais prégnante, du théologien. Dressé sur la muraille d'Advenis, Téohem ne semblait pas affecté par ce remous temporel – il était bien le seul à être capable de s'y soustraire – et maintenait son contact mental avec elle. Comme il était étrange de le sentir, lui, et seulement lui pour une fois. Il occupait tout l'espace ordinairement accordé à l'essaim, comme s'il s'était jusqu'ici retenu d'imposer son aura aux autres. Elle irradiait à présent. Presque autant que le champ magnétique du Famhoîr.

Avec subtilité et expérience, il lui indiqua où chercher, quoi chercher, et surtout quand. Il l'aiguilla d'un monticule à l'autre, d'un récit à l'autre, comme s'il connaissait intuitivement les mécanismes chronologiques de la bête. Dans la lumière tremblante des interstices, Eloka Ling retrouva les fréquences des photons qui lui avaient jadis ouvert la vision seconde. Ces trames chaudes et onctueuses par lesquelles l'esprit traversait le Temps. Elle s'y accrocha et les suivit, jusque dans le magma enveloppant qui forgeait les mots au rythme de l'avenir des humains. Un potentiel futur… un langage fraîchement constitué, de nouvelles gravures dans la roche. Le Famhoîr composait du neuf avec le bagage d'ancien qu'on lui avait donné. Fantastique !

Cela sembla durer virtuellement plusieurs jours, peut-être même plusieurs semaines. Étonnamment, aucune faim ou soif ne vint cueillir son organisme. Ce ralentissement temporel et le voyage associé

n'étaient peut-être que mentaux, finalement. Quand Eloka arriva à court de terrain à explorer, de phrases à interpréter, elle laissa brièvement le temps reprendre son cours. La main du géant s'abattit sur son genou et fit trembler toute sa structure. Surtout, les pierres purent poursuivre leur roulement et leur transformation. Puis, une nouvelle Inspiration, une parfaite maîtrise de l'air et du son, avant de se replonger dans son étude.

Très vite, aidée de son fidèle soutien, Eloka trouva la trame qui l'intéressait. Le chemin qui avait amené le Famhoîr et les Advènes à se rencontrer était là, juste sous ses pieds. Un récit de mille ans, plus encore, depuis le souhait des créateurs jusqu'à ce face-à-face décisif pour l'accomplissement de la Prophétie. Elle remonta ce fil, trempa sa conscience dans le chaudron bouillonnant d'un volcan fertile et finit par tomber sur le fragment de texte d'où découlait tout le reste.

Quelle langue improbable ! Des dieux parmi les Hommes, ils avaient tout compris. Bien avant nous, ils savaient.

"Nombreux seront les aventuriers à se présenter devant Dùneydis. Attirés par le pouvoir secret de notre royaume, par ses richesses inconcevables ou par leur seule quête de découverte. Nous devrons les refouler. Préserver l'entrée, rester cloîtrés. Cloisonner le passé pour offrir une chance au futur. Après notre passage ici-haut, sur ces terres bénies, qui pourra en assurer la garde ?"

Elle pouvait presque entendre le timbre des artisans sculpteurs qui psalmodiaient leur texte durant leur labeur. Difficile de parler d'êtres humains quand leurs mains de fer empoignaient la foudre en guise de pinceaux, quand leurs souffles et leurs cœurs battaient à l'unisson au rythme de la chambre magmatique. Ils avaient inscrit en elle tous les mots du monde.

"Nous avons amalgamé la roche, fusionné la lave et l'éclair, puis refroidi leur colère dans les eaux glacées de notre cher bras de mer. Le canal vers notre fief, vers notre havre d'abondance, devient aujourd'hui impénétrable. Nous dressons ici le Famhoîr, condensé redoutable de la puissance élémentaire, de l'instinct animal et de la cupidité des Hommes. Sur sa peau éternelle est écrit "On ne passe pas". Il sait qui viendra ; le saccage sera sa seule réponse. La voie est fermée, jusqu'au jour espéré, jour que seule la créature saura déterminer."

Les mots qu'Eloka assemblait étaient à la fois clairs et précis, si proches de la réalité qu'elle et les siens connaissaient, mais également mystérieux par leurs implications, confus dans leurs sonorités. Ils

sortaient tout droit d'un gouffre poussiéreux et criaient pourtant crûment leur vérité. Le récit qu'elle arpentait à présent sur le flanc du géant, assurée par une corde empruntée à Ageîn, était on ne peut plus clair : Famhoîr, le gardien informe, possédait le Temps par le truchement du langage. Les mots étaient son outil, sa matière première – au-delà de la roche –, et ses créateurs avaient mis un point d'honneur à lui donner cette arme qu'ils savaient inusable. La linguiste se reconnut dans la nature du monstre. Elle pouvait le sentir, maintenant, au contact de son roc. Les mots ne trichaient pas. Même les mots futurs avaient leur part de vérité.

Au fil des siècles et des millénaires, le Famhoîr s'était donc nourri des dialectes qu'Etügen avait portés, de ceux convoyés jusqu'à ses pieds par les vaisseaux des quatre vents. Il avait détruit les messagers, mais assimilé les messages. Il avait patienté, longuement, secrètement immergé dans l'eau et la brume, pour finalement libérer des mots nouveaux et bien présents. Eloka Ling s'inséra plus intimement dans les porosités du géant, dans ses rouages profonds qu'elle ressentait désormais plus qu'elle ne les lisait.

"Des visiteurs d'un autre genre viendront, viennent. Des âmes éclairées, des porteurs de sens. Pour au moins l'un d'entre eux, langage et Temps seront liés, sont liés. Le maître des mots fera le pont. La maîtresse… Petite humaine affranchie des époques. Elle est le liant qui manquait à tout ce qui me compose. Elle lira en moi, lit en moi, mieux encore que je ne l'ai fait dans le fil du Temps. Elle navigue dans mes artères de lave à la manière de la foudre vive et, douée d'une volonté nourrie d'espoir, inscrit dans mon sang cette trame inédite contre laquelle je ne peux rien. Je n'ai rien pu anticiper, ni ne pourrai rien changer. Elle est en moi à présent et tient la plume de mes mots et de ma volonté. Son courage et sa foi sont immenses. Elle les dissout en moi. Elle, tout entière, son savoir, sa chair et son regard, tout droit tournés vers l'avenir. Elle est partout. Elle est moi. Mon roc, mon feu, mes mots. Je ne suis plus que cet avenir-là, celui qu'elle me dicte. Dans cet acte présent, dans cet effacement docile et logique, j'ouvre enfin la voie et rejoins bientôt les éléments qui m'ont vu naître."

Eloka rencontra virtuellement les créateurs du Famhoîr. Langages passés et futurs s'entrechoquèrent, mais puisqu'elle était la seule à en maîtriser chacune des extrémités, c'est sans effort qu'elle prit l'ascendant sur les maîtres sculpteurs. La force de persuasion d'un vocabulaire pointilleux, de sonorités cinglantes et d'un rythme d'une douceur sans égal eut raison des écritures antiques. Elle les recouvrit de sa volonté propre, de celle de l'essaim et de tous les Advènes, en imprimant dans l'essence du géant les mots qu'il ignorait attendre. En

un battement de cils comme en quelques millénaires, le miracle effaça la hargne de la créature.

À l'instant même où elle accomplit le fragment de Prophétie, la linguiste eut le sentiment de réécrire de l'intérieur l'ADN du monstre. Aucune préméditation, aucune réflexion… logique pure. Lecture et écriture simultanées ; elle devenait à la fois l'auteure et la spectatrice de son œuvre. Elle découvrit la raison de sa présence ici au moment exact où le Temps reprenait son cours normal et où le Famhoîr s'apaisait enfin. Une douce chaleur l'enveloppa. Il n'y avait plus ni épiderme basaltique ni embruns iodés, seulement du soufre. Elle se vit partir dans un flux d'énergie hors norme, effrayant par son ampleur, mais rassurant tant sa fréquence humait bon la continuité de la Voie. Eloka s'abandonna, tranquille, au doux parfum du sacrifice et mêla paisiblement son aura à l'intemporel.

4

Témoin des miracles (suite)
Extrait des carnets de Téhoem Logré

Eloka Ling. Où crois-tu bondir de la sorte, petite luciole erratique ? Je te vois depuis mon perchoir flottant, ou plutôt assisté-je aux fulgurances de ta lanterne, qui trace les trames du Temps sur la peau minérale de ton adversaire nocturne, qui la zèbre sans discontinuer dans une débauche d'énergie et de souffle. Ménage-toi un peu, mon amie, ou il te faudra dormir pendant une année entière afin de recouvrer tes forces, à ton retour.

Je perçois ton manège, il n'y a bien que mes yeux pour assister à ton prodige. À peine une cinquantaine de pulsations et je t'ai déjà vue parcourir toute la surface du monstre. Telle une braise agitée à l'extrémité d'un tisonnier agile, tu illumines et bois ces mots avant d'accélérer encore. Plus tu apprends, plus tu te soustrais au Temps. Je pourrais être jaloux de tes talents si le privilège d'y assister ne m'avait pas été donné. J'ai dû recourir moi aussi à l'Inspiration pour pouvoir te suivre, et peut-être t'aider. J'espère y être parvenu.

Tu t'es évanouie dans une explosion de lumière rougeâtre. La cendre et les photons ont jailli d'une crevasse avant de se contracter à nouveau et de retourner dans les profondeurs du Famhoîr. Tu t'y es mêlée sans frémir, sans hésiter, Maîtresse des mots, et ta pensée a rejoint les origines, je peux encore la sentir.

Les autres dorment. Comme l'eau placide et les lunes en suspens. Ils sauront, mais ne verront point. Je tâcherai de te faire honneur lorsque je conterai cette nuit-là.

Presque aussitôt, celui qui se dressait l'instant d'avant comme une sentinelle inflexible s'est relâché et a plongé ses membres rocailleux dans la mer sombre. Son corps a suivi, disparu. Il est retourné servir d'ancrage aux algues ondulantes et d'abri à la faune décapode. Ce soudain revirement a généré un tremblement et des vagues plus terribles encore qu'à notre arrivée. Réveil simultané pour tous les Advènes. Geysers d'écume lumineuse, voilà un grand final digne de toi, gracile archère.

***

Liguïa fut la première à me rejoindre à mon poste d'observation. Elle a dû rester connectée à nous tout du long ; quelque chose en elle a sans doute pu percevoir la gravité de l'instant, le choix d'Eloka, la

rupture. Lorsqu'elle me prit par les épaules, essoufflée, j'étais encore au sol, ébranlé tant par le nouveau tsunami que par la beauté des heures/millénaires que je venais de vivre. La linguiste m'avait offert en une nuit plus que ce que j'avais pu engranger de savoir au cours de ma trop longue existence. Reconnaissance, voilà ce que le Catalyseur put lire dans mes yeux.

— Où est-elle, Téo ? Pourquoi l'as-tu laissée partir ? Comment…

Rhétorique. Pure rhétorique. Liguïa perdait rarement ses moyens, mais l'émotion était vive en elle. On venait de lui arracher un onzième de sa vie. Son regard se porta au loin, où le Famhoîr laissait désormais un vide béant et l'entrée libre du fjord. Une pluie neuve, fraîche comme jamais, se mit à ruisseler sur son visage distordu. Alors, et seulement alors, elle s'autorisa à pleurer.

Le reste de l'essaim nous rejoignit au compte-goutte. Pendant tout ce temps, Liguïa resta appuyée au parapet, ruminant son manque de vigilance ou remerciant l'audace de son élue disparue. Les autres ne prononcèrent pas un seul mot et se contentèrent de se rassembler. Un vif besoin de resserrer le maillage. Car tous comprirent instantanément. Liguïa savait camoufler ses doutes, mais pas sa souffrance ; elle la partagea sans nous ménager, et je crois que ce fut mieux ainsi, après tout.

Véorn était là, lui aussi, digne mais contrit de n'avoir pas su la retenir, d'avoir laissé sa propre fatigue sceller le destin de son amour. Advenis ne serait plus la même sans Eloka pour l'accueillir à ses retours de reconnaissance. Ses mots sur la piste d'atterrissage et son corps dans l'intimité de l'alvéole… À nouveau isolé, l'Ayole, malgré le chagrin partagé.

— As-tu pu l'assimiler ? balbutia finalement Liguïa dans le clapotis ambiant.

Ah ! L'assimilation. Point que nous redoutions tous, mais sur l'entraînement duquel le Catalyseur avait mis l'accent. Une insistance payante puisque cela m'était venu tout naturellement, connecté que j'étais avec mon amie lettrée.

— Elle est là, chef, sois rassurée. Je l'ai accompagnée jusqu'au bout.

Liguïa hocha la tête, à la fois triste et rassurée. Le cœur lourd, tandis qu'Advenis reprenait lentement sa progression, nous nous dispersâmes en direction de nos quartiers et de nos alvéoles respectives – de la tour de navigation en ce qui concerne notre chef.

Nous avons beau avoir étudié les Premières Transcriptions, tous autant que nous sommes, nous réalisons tout juste que cet évènement y était inscrit. La continuité de la Voie passait forcément par le sacrifice volontaire de la maîtresse des mots. Cela, personne, pas

même les premiers oracles, n'avait su le déchiffrer. Nous aurions pu nous y préparer, nous familiariser avec cette idée, peut-être même trouver une alternative.

Je me retrouve à nouveau seul, plongé dans la sobre clarté matinale, à écrire ces quelques mots avant qu'ils ne s'éparpillent, et à me demander si Eloka elle-même avait pu capter cette fin, sa fin. La pluie fine intègre la membrane sans la traverser et ruisselle en cascade vers les étages inférieurs, vivante comme toute chose en ce monde. Si elle y est allée si naturellement, si je n'ai perçu nulle hésitation dans son souffle ou sa démarche, c'est qu'elle devait s'être faite à l'idée depuis longtemps. Mieux qu'aucun voyant ou précognitif, la linguiste avait lu ce chemin dans le canevas des potentiels futurs et avait choisi d'embrasser son destin. Avec elle, l'essaim était plus fort ; sans elle, nous irions plus loin. Tu vas me manquer, perle d'Extrême-Orient.

5

L'assimilation douloureuse révèlera la porte du fond des âges.
Accepter la Voie, c'est aussi muer,
rendre un peu de ce qu'on nous confia,
pour bâtir à nouveau et transcender la Création.
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

La cité-vaisseau s'enfonça dans le fjord à sa vitesse minimum. Dùneydis mit les talents de Novig et de son équipage à rude épreuve ; si les reliefs sous-marins étaient aussi acérés que ceux des cimes environnantes, le commandant ne donnait pas cher de la coque du vaisseau. Peu après l'entrée, une boursouflure dans la roche, en altitude, vint tutoyer le feuillage des acacias et des pins les plus vieux. Branches et pierres mêlées s'effondrèrent sur le sol d'Advenis, non loin du rempart tribord. Par chance, à cette heure matinale, aucun Advène ne fut blessé. Une sueur froide dont le navigateur se serait bien passé.

Une fois domptés les méandres des récifs et la largeur variable du fjord, la population dut faire face à une menace encore jamais éprouvée. Des créatures surprenantes, que l'on prit d'abord pour des statues, ornaient les arêtes des montagnes des deux côtés du bras de mer. À contre-jour, elles faisaient penser à une haie d'honneur par trop solennelle. Lorsqu'Advenis arrivait à leur niveau, elles se détachaient de leur socle et plongeaient vers elle, menaçantes.

— Des grypes ? hésita Vita, en tentant de capter le regard affûté de ces faux rapaces. Je croyais que l'espèce avait disparu.

— Non, pas des grypes. Regarde leurs flancs, ils ont des écailles. C'est bien plus ancien.

Scirel était formel. Il connaissait par cœur les encyclopédies animales et l'évolution des espèces au fil des âges. Ces bêtes-là venaient sans doute d'émerger de leur sommeil millénaire. Des gardiens supplémentaires, placés ici par des maîtres vraiment précautionneux ? Un corps massif de fauve, félin, à n'en pas douter, avec ses pattes agiles, et les ailes, la tête et les serres du serpentaire majestueux. Bec et griffes longs et recourbés, aiguisés et pointus aussi. Un plumage dense et bringé recouvrait l'ossature solide de ses attributs d'oiseau et se dissolvait dans la cuirasse d'écailles épaisses qui en composait le corps. Et ce regard doublement prédateur, orange intense, posé sur leur tête de vigie. Des spectres ailés qui tournoyaient à présent au-dessus de la cité en effectuant de rares piqués pour intimider des proies éventuelles.

Sur les deux journées que dura la traversée, il fut décidé de cloîtrer la population, et les sorties indispensables ne s'effectuèrent que sous bonne escorte. Les troupeaux regagnèrent leurs bergeries. Ageîn dépoussiéra son arc à poulies pour tenter d'effaroucher les créatures qui s'approchaient un peu trop près ; ses flèches ricochaient bruyamment sur leur corps blindé. L'envergure et les serres acérées des hybrides effrayèrent même Véorn qui, malgré son agilité dans les airs, resta cloué au sol. De toute manière, Liguïa lui aurait interdit de décoller.

Heureusement, ces griffons tout droit sortis d'une époque révolue faisaient davantage preuve de curiosité à l'égard des visiteurs que d'une réelle agressivité. Aucun d'entre eux ne tenta de se poser sur le sol de cette île étrange qui progressait au cœur de leur territoire. Peut-être Advenis les dérangeait-elle un peu dans leur routine de pêcheurs isolés du monde.

Quelques encâblures avant le cul-de-sac où Advenis n'eut plus d'eau pour naviguer, les félins ailés se désintéressèrent d'elle et retournèrent se percher sur leurs promontoires attitrés.

Une clarté nouvelle inondait le fond du fjord, comme si le soleil était parvenu à crever la cloche de nuages, mais il n'en était rien. Scirel en déduisit qu'un jeu de réverbération de la lumière ambiante sur les roches devenues claires, presque blanches, devait certainement être à l'origine de ce changement d'atmosphère. Ici, plus de basalte noir, poreux ou aiguisé, mais un calcaire lisse, érodé par l'écoulement régulier des eaux de pluie et les vents qui s'engouffraient là depuis les origines. Une baie illuminée donc, des eaux limpides, azur, qui contrastaient avec l'épaisseur noirâtre où barbotait le Famhoîr. Une ligne droite de sable brun formait la frontière entre terre et mer, à laquelle succédait immédiatement un chaos végétal d'arbres fruitiers et de légumes courant partout dans une terre épaisse, riche et noire.

En débarquant, les voyageurs découvrirent une faune endémique qui pullulait, laissant Vitaïni et Scirel comme deux naturalistes débutants, abasourdis. Volatiles à poils, visiblement mammifères, crustacés aux camouflages de fougères ou de fleurs bariolées, jusqu'aux insectes aux trompes disproportionnées qui vrombissaient en passant près des nouveaux bipèdes. Quelques rares spécimens rampants s'enfuirent à l'approche des humains ; ils possédaient les mêmes écailles épaisses que les grypes rencontrés plus tôt. Probablement l'une des plus vieilles espèces du site. Enfin, des lianes et des branchages s'animaient avec un peu trop d'assurance au passage des mollets musclés et appétissants. L'essaim avait déjà rencontré des plantes carnivores énormes au cours de leur voyage, mais celles-ci semblaient dotées d'une réelle conscience, en comparaison avec les

simples mécanismes réflexes qui articulaient leurs cousines. Ageîn joua du sabre à plusieurs reprises afin d'éviter à ses compagnons de se faire emporter.

Les espèces avaient ici suivi leur propre ligne évolutive, dissociée de celle du reste du monde. En résultaient une extravagance de formes et de couleurs, une profusion de vie et un potentiel de survie improbable. Ainsi c'était cela, le havre fertile tant protégé par la civilisation antique qui y avait vécu ? Nulle trace d'occupation pourtant, pas le moindre vestige de construction ou d'aménagement humain. Vivaient-ils à ce point dans le respect de leur environnement qu'ils ne le dénaturaient en aucune manière ? Bientôt, par la force des choses, cette petite vallée abritée serait inondée, comme tout le reste, et cela, tous les Famhoîr ou les gardiens ailés ressuscités n'y pourraient rien changer.

Moins d'une journée de marche suffit à rallier le fond de l'encaissement naturel. Là, le calcaire laissait place à un marbre nacré, irisé de veines bleuâtres. La verticalité combinée à la dureté des parois justifiait assez logiquement qu'aucune incursion par les terres n'eût été tentée. Sous les pieds de Liguïa et de sa troupe, toujours cette terre généreuse où abondaient des pousses en tous genres. L'essaim se divisa en deux groupes afin de longer les murailles lumineuses, à la recherche d'éventuelles traces de civilisation. En se rejoignant sur la plage, le lendemain, le constat fut sans appel : bredouilles ! Rien, pas même une sépulture, une grotte ornée ou des traces d'agriculture. Quelle autre richesse que le marbre pur le Famhoîr était-il censé garder ? Ils en arrivèrent à la conclusion que le seul trésor de Dùneydis était l'emplacement lui-même. La vallée était si simple à exploiter pour les bâtisseurs : du calcaire comme matière première et des façades solides qui décupleraient le pouvoir de l'édifice. Comme si le site avait été choisi sciemment, longtemps avant les premières bribes de Prophétie, et qu'il les attendait. Quelle clairvoyance de la part de leurs prédécesseurs, quels qu'ils soient !

Ce nouveau chantier se révéla être une pause dans leur périple. Ils ne manquèrent de rien. La vallée et le fjord leur fournirent plus de nourriture que nécessaire – les agriculteurs et pisciculteurs advènes en profitèrent d'ailleurs pour compléter et renouveler les espèces présentes à bord – et le climat lui-même fut des plus cléments. Il n'y eut qu'à tailler et transporter les blocs sur quelques centaines de pieds pour ériger un monument à la hauteur du lieu. À la hauteur du sacrifice consenti pour en arriver là, surtout. Nul besoin de grand débat pour décider d'honorer Eloka, sur le site même qu'elle leur avait offert.

Des colonnes massives, en une seule pièce, furent dressées, à demi enterrées et surmontées de tronçons horizontaux qui les reliaient les unes aux autres. Scirel se fia aux prédictions de Páthin et de Vitaïni et accepta de ne prendre aucune précaution en matière sismique. Le lieu serait épargné, tous les signaux étaient au vert.

Un triangle équilatéral dans un cercle passant par ses sommets, voilà ce que l'Ayole put à nouveau admirer en survolant le chantier. Il s'agissait du tatouage que la linguiste arborait entre les omoplates ; vision dont Véorn n'était jamais rassasié. Il revenait de ses vols quotidiens avec un sentiment d'amertume mêlé de nostalgie. La stabilité incluse dans la forme la plus pure qui soit, Eloka Ling resterait là, à jamais.

Lorsque le gros œuvre fut terminé, les artisans sculpteurs furent sollicités pour orner colonnes et chapiteaux. C'est d'ailleurs l'étape du chantier qui demanda le plus de temps. Dans toutes les langues que l'élue maîtrisait – une par colonne –, ils s'employèrent à narrer sa vie, sa personnalité, ses aventures… et sa décision finale. Téohem et Scirel, quand ils ne dormaient pas, passèrent le plus clair de leur temps à donner leurs consignes de transcription dans tel ou tel dialecte, d'une colonne à l'autre. Le premier, par la richesse de ses voyages, mais surtout parce qu'il avait intégré l'immense bagage linguistique d'Eloka au cours de l'assimilation, et le second par ses précieuses connaissances encyclopédiques, tous deux s'impliquèrent pour que leur amie fût gravée ici pour l'éternité. Les pierres supérieures, quant à elles, arborèrent le langage de leurs prédécesseurs, les créateurs du Famhoîr, que le théologien eut d'ailleurs bien du mal à retrouver dans sa mémoire nouvelle. Depuis le ciel on pouvait lire le combat de l'humaine contre la bête, combat plus sémantique et spirituel que physique. De sa rame courageuse, en passant par l'allumage de sa lanterne ou sa mainmise sur le Temps, jusqu'à sa dispersion dans le geyser de magma, rien ne fut mis de côté. Personne, après leur passage, n'aurait jamais l'occasion de lire cela, ni même de comprendre cette langue oubliée, mais puisque ces antiques visionnaires avaient tant fait pour la Prophétie, le moins que l'essaim pouvait faire était de les honorer, au même titre que leur linguiste.

Ainsi Eloka Ling reposerait-elle, inscrite dans la roche de l'édifice comme dans celle du Famhoîr, éternelle luciole illuminant de sa voix la voie de toute l'humanité. Elle patienterait encore longtemps, avant de tonner dur et fort dans la pierre et dans l'air, au réveil d'Etügen.

Furriaes

1

Les forces en jeu nous dépassent, quoi qu'on en dise.
Nous sommes pourtant constitués des mêmes particules élémentaires,
de ces morceaux d'étoiles qui composent le Tout,
mais Etügen nous balaiera sans même y songer.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

La communauté advène quitta Dùneydis dès la fin du chantier. En effet, en observant attentivement les remous qui soulevaient les eaux du fjord, Novig comprit qu'il serait bientôt impossible de rebrousser chemin. L'élévation du niveau des océans avait certes élargi la voie empruntée des mois plus tôt, mais la frontière terre/mer restait ici intacte, imperméable aux assauts des vagues qui perdaient peu à peu de leur clarté. L'azur limpide céda la place au vert sombre, puis au noir, aux reflets insondables. Scirel sombra dans une obsession frôlant la folie, car il se trouvait dans l'incapacité d'expliquer un tel phénomène. Dans son esprit logique, nourri des grands principes physiques régissant la nature, il eût fallu que toute la vallée s'élève au rythme des flots afin de rester au sec. Pourtant, il n'en était rien ; au loin, les parois abruptes semblaient s'enfoncer, le basalte fondait à vue d'œil, comme dissous par les tourbillons qui reprenaient vie, mais l'eau ne franchissait jamais la plage. Le havre était préservé par une force mystérieuse que même la sensitive ne parvint pas à identifier. Magnétique ? Toute l'eau salée qui s'engouffrait dans Dùneydis était ainsi refoulée avec vigueur, générant des courants de plus en plus chaotiques. Le Famhoîr lui-même devait certainement se débattre pour rester ancré à son poste, à l'entrée d'un fjord qui n'avait plus besoin de lui. Le cénotaphe d'Eloka ne serait peut-être jamais submergé. Cela, ses amis ne pouvaient rester pour le vérifier.

La sortie du fjord, à travers le tumulte, sollicita autant l'adresse des navigateurs que l'estomac de leurs passagers. Un ballottement perpétuel, sans régularité aucune, risquait à tout moment de dévier la trajectoire de la cité-vaisseau, déjà largement incertaine. Il fallut bien plus de temps pour s'extraire de Dùneydis que pour y pénétrer.

Les créatures ailées avaient déserté leur territoire, qu'elles ne reconnaissaient probablement plus. Avaient-elles rejoint un abri, une anfractuosité dans la roche, une niche pour s'abriter d'une énième apocalypse, ou avaient-elles migré vers des contrées plus hospitalières ? Le gardien ultime, sublime par essence, avait lui aussi disparu. Assoupi dans des eaux désormais plus profondes, en sommeil jusqu'au prochain cycle, ou simplement démantelé, désagrégé et

retourné à la croûte terrestre mouvementée ? Nul ne le sut. Là, en regagnant la haute mer, les grondements et le souffle antique du Famhoîr leur manquèrent. Liguïa et les siens avaient espéré pouvoir contempler une dernière fois sa roche gravée, y voir peut-être briller l'éloquence de leur amie, mais la route était encore longue et ils n'avaient plus le luxe du temps pour attendre un signe qui ne viendrait sans doute pas.

L'avaient-ils jamais eu, ce luxe, ce temps ? Les corps étaient usés, les esprits mûris, mais éprouvés. La fin du monde coïnciderait peut-être avec celle de leurs propres vies. Ils étaient les derniers, avant les Suivants. Ces Suivants pour qui ils préparaient le terrain, ceux qui ne comprendraient probablement jamais de quoi il retournait, à cette époque reculée, où l'on avait encore le choix. Le choix de se battre et de survivre, celui de penser aux autres, de faire le bien, collectivement, en scrutant le lointain. C'était là tout l'apanage de l'essaim, des Advènes et des Migérays avant eux : la profondeur du regard, la projection. La pensée à long terme structurait l'esprit, conditionnait l'âme à une tout autre échelle que celle, individualiste et délétère, du peuple vers lequel ils se dirigeaient à présent.

La navigation passa bien trop vite, car tous redoutaient la confrontation avec les Furriaes. À juste titre. À l'approche des rivages soufrés de la Terre de Feu, un ciel plus sombre que les nuages habituels plongea les élus dans une humeur grave, maussade. Il restait près d'une semaine de trajet, mais les fumées noirâtres de Kéntron étaient déjà perceptibles. Des volutes denses en pleine expansion, que la pluie traversait avant de retomber chargée de particules de houille, de fer et autres substances que seul l'Homme avait pu produire. Les larges cheminées des hauts fourneaux libéraient en permanence cette engeance contraire à ce que la nature avait mis des millions d'années à équilibrer. La mégapole et capitale de la nation furriae puait le feu nourri au sang d'Etügen ; à mesure que l'on s'approchait, l'air était de plus en plus lourd et repoussant. Il fallait vraiment que les élus fussent attachés à leur quête pour continuer à progresser dans ces eaux désertées par le poisson, dont la surface était partout nappée d'une couche huileuse que la roche d'Advenis récoltait malgré elle.

Ici, pas de flotte de navires démesurés, les Furriaes ne savaient pas travailler le bois. Ils avaient jadis tenté de mettre à l'eau des assemblages prétentieux soudés à la perfection par leurs meilleurs chaudronniers, mais le poids du métal avait eu raison de leurs espoirs de conquête navale. À chaque fois, les embarcations sombraient. Aussi se contentaient-ils de quelques frêles barquettes à l'hydrodynamisme douteux, pour la pêche ou le transport léger, sans jamais trop

s'éloigner du rivage. Aucun port n'était en vue. Impensable, pour une nation à l'industrie aussi développée. Quoi qu'il en soit, Advenis devrait rester à distance raisonnable, comme à son habitude. Seul l'essaim était habilité à débarquer, le reste des Advènes restait à demeure.

— Pas de comité d'accueil ? s'étonna Sumnio en tirant l'Albâtre sur le sable grossier, tandis que ses comparses tentaient de gratter la pellicule qui souillait leurs chausses. Je m'attendais à un bataillon lourdement armé. Ne me dites pas que notre arrivée est passée inaperçue.

Ageîn tira la longue-vue de l'étui attaché à la ceinture de Téohem et la pointa sans hésiter vers le point le plus haut visible depuis la côte.

— Oh non, crois-moi, ils n'ont pas pu nous rater. Justement, Advenis a dû les intriguer, attiser leur convoitise même. Ils sont juste prudents, et fins tacticiens. Tu dois comprendre que les Furriaes ne sont pas peuple à protéger des étendues de nature brute ; ils ne placeront pas plus de tours de guet près du rivage que de gardes armés sur les chemins de campagne ; ils économisent et concentrent leurs forces… expliqua-t-il en plissant l'œil dans la lentille et en balayant les collines qui leur faisaient face. Leur ville, en revanche, leur précieuse ruche grouillante, elle, est cernée de fossés, de piques métalliques et d'explosifs qui auront vite raison de mon fidèle bouclier. Les hommes qui manipulent ce type d'armement sont parmi l'élite de leur académie militaire, je ne vois pas comment nous pourrions faire le poids. (Puis, à l'attention d'Éndin.) Sentinelle, que voient tes yeux vieillissants ?

— Mouvement sur la crête nord, Maître, discret. Une vigie ou un éclaireur, mais pas d'hostilité probante.

— Évidemment. Ils nous laissent approcher. L'hostilité, ils la réservent toujours pour le moment le plus opportun. Vu, déclara-t-il finalement, on s'observe comme deux glands par lunettes interposées.

— Hé hé… C'pas moi qui l'ai dit, c'coup-ci, lâcha le voyant en agitant les bras aux côtés du gardien, avant d'adresser à l'autochtone lointain un geste obscène qui lui ressemblait davantage.

— Arrête tes conneries, Pát. Si ça se trouve, il peut nous descendre à cette distance.

L'autre cessa aussitôt de gesticuler.

— Sérieux ?

— Va savoir ! Avec leur poudre, leur industrie et les progrès techniques qu'on nous a rapportés, leurs armes doivent sans doute dépasser nos pires fantasmes.

— Parle pour toi, le tank. Moi j'aime pas les armes, je mise sur le

pouvoir de l'esprit, tu devrais essayer, hein, hé hé.

Le Catalyseur gardait une oreille attentive sur ses élus tout en scrutant les fumées qui s'élevaient derrière les dunes herbacées du bord de mer. Cette partie du rivage était surélevée. Au sud, on devinait le large goulet dans lequel s'engouffrait l'océan, vers l'intérieur des terres et, probablement, vers la capitale Kéntron. Un vent léger poussait la nappe nauséabonde dans la même direction. Ses craintes prenaient forme ici. Liguïa vivait peut-être là ses derniers instants de chef d'équipe accomplie, légitime, libre. Leur parcours pouvait très bien s'interrompre brutalement derrière ces dunes, malgré une Prophétie laissant entendre le contraire ; tout se jouerait là-bas, dans cette ville de métal, sur un mot, un geste ou une infime vibration. L'heure était à la cohésion, et surtout à la stratégie.

L'essaim traversa sable et oyats sans encombre, puis vint une garrigue détrempée et balayée par quelques bourrasques imprévisibles. Là, des restes de structures métalliques, enchevêtrements de poutrelles, tôles ou grilles ponctuaient leur itinéraire. Décharge à ciel ouvert ou restes honteux d'une société décadente ? Plus ils approchaient de Kéntron, plus ces amoncellements étaient nombreux.

De rares silhouettes humaines, aussi furtives que faméliques, vinrent bientôt hanter la rocaille. Ces gens, ces rôdeurs, se déplaçaient par automatisme, absent d'eux-mêmes, se dissimulaient par instinct derrière un buisson d'épineux avant de se montrer à découvert, d'un pas glissant. Ils n'accordèrent que très peu d'intérêt à Liguïa et aux siens, les laissant traverser la zone à une distance confortable. Ces hommes taillés à la serpette, ces femmes qui avaient perdu toutes leurs formes, ces enfants aux yeux cernés et ces vieillards à l'âme usée par un labeur interminable essayaient de glaner quelques pièces de métal susceptibles d'être réutilisées. Ils passaient d'un tas à l'autre, fouillaient, soulevaient, toussaient, se baissaient, étudiaient les matériaux, se relevaient en grognant puis se dirigeaient vers les déchets suivants. Des recycleurs, fouisseurs de la périphérie où d'autres avaient abandonné, peut-être, de précieux métaux. Ils revendraient sans doute leurs trouvailles pour quelques pièces d'un autre métal, de quoi s'alimenter d'une pitance que l'on devinait bien maigre, et subsister encore quelques jours, quelques semaines au milieu de ce désert hostile, de cet assemblage de rien. Tous leurs efforts étaient concentrés sur l'unique tâche qui les maintenait en vie ; gestes, regard et attention, synchronisés tant bien que mal sur les restes rouillés contre lesquels ils ne butaient jamais. Les fouisseurs étaient sur leur territoire, ils en connaissaient le moindre éboulis, chaque pente à contourner, chaque trou susceptible d'accueillir de

nouvelles merveilles jetées là par les forgerons et ferronniers de Kéntron. Ils exploraient, dénichaient et prélevaient, ni plus ni moins.

— Putain, chef, reluque ses bras, à çui-là !

Páthin n'avait pas ouvert la bouche depuis un bon moment, par respect ou compassion sans doute, mais là c'en était trop. Un adolescent soulevait un quadrillage de fils de fer pendant qu'une gamine, probablement sa petite sœur, se glissait dans la cuvette ainsi dégagée afin d'en sonder le contenu. Ses avant-bras, à ce grand maigrichon, étaient constitués de vulgaires tiges rafistolées autour de ses moignons, et se terminaient par une manière de pinces solides soudées aux substituts de radius et de cubitus. Artistique, pratique et sordide tout à la fois. Le jeune homme semblait très bien s'en débrouiller.

— Prothèse mécanique, déduisit l'érudit. Ne pourrait-on pas s'arrêter pour étudier un peu cette tech…

— Pas le temps, Scir, désolée, nous devons avancer.

Le ton cinglant de Liguïa leur fit presser le pas, ou peut-être étaient-ce les regards affamés des habitants des lieux. En sinuant entre les monticules occupés ou non, les élus constatèrent des spatules souples faisant office de jambes, des mâchoires argentées ou cuivrées, parfois rouillées, qui habillaient le bas de visages balafrés, des dos si droits que l'on devinait les tuteurs rigides qui maintenaient leurs propriétaires debout, des orbites où restaient figées des sortes de petits boulets froids, peints à l'effigie d'un œil, ou encore des abdomens ouverts, littéralement creux, où officiaient quelques jeux de tuyaux souples en remplacement de viscères absents. Des humains modifiés.

Sauvés ! pensa Sumnio avec son regard de soignant.

Des causes perdues ramenées d'entre les morts, ou presque, qui trouvaient une certaine logique à s'occuper de ces déchets, un réconfort, peut-être bien, dans l'espoir de leur offrir une seconde vie, à eux aussi.

Aux frontières de la capitale, le double rempart de pics acérés, orientés vers l'extérieur, avait les pieds dans l'eau. Une boue épaisse noyait la chaussée et la base des habitations, sans cesse alimentée par le flux d'eau salée venu du sud. Une pluie battante s'invita, assombrissant encore davantage l'atmosphère et la tristesse des lieux. On les laissa entrer sans plus de formalités ; des consignes venues d'en haut, à n'en pas douter. Les visages qui se tournaient parfois vers eux étaient un peu plus charnus que ceux croisés plus tôt, mais couverts de poussière ou de suie, un teint gras et éreinté qui illustrait bien l'urgence habitant la cité.

Partout on s'affairait, courant, zigzaguant parmi ses voisins et entre les échafaudages nombreux. Partout dans les rues et ruelles on hissait

des poutres métalliques, des écrous, des vis. À coups de masse, on tapait fort le métal dissonant afin d'encastrer telle pièce dans une autre. Sur les toits de bâtiments en partie submergés, on érigeait des étages supplémentaires, au sec, ou à peu près. Chaque foyer faisait avec les moyens du bord, les bras des enfants venant contribuer à la survie de leur famille, à cette adaptation précaire qui ne durerait qu'un temps. Certains privilégiés portaient des armatures mécaniques capables de décupler leur force ou de curieuses modifications anatomiques, comme celles observées plus tôt.

Plus loin, quelques bâtiments officiels où les travaux avançaient bien plus vite dominaient les habitations basses, modestes, presque abandonnées. Là, on bâtissait vite et bien, avec maîtrise, solidité, et les moyens adéquats.

Au cœur de chaque quartier, les forges et ateliers de chaudronnerie tournaient à plein régime et rejetaient leurs fumées denses au sommet des cheminées qui coiffaient les fourneaux. Une chaleur moite et intense s'en dégageait ; un bruit assourdissant aussi, cinglant les oreilles encore préservées des nouveaux venus. Là sortaient chaque minute de nouvelles pièces pour la construction, et même des charpentes préassemblées que des grues gigantesques acheminaient jusqu'aux chantiers auxquels elles étaient destinées. Liguïa put presque voir les yeux de Scirel briller devant ces machineries complexes et ces assemblages d'ingénierie. En passant devant des bureaux de fortune installés à même la rue, sous des appentis ruisselants, l'érudit se dévissa le cou pour photographier mentalement les plans qui s'y étalaient. Une expression de perplexité habilla peu à peu son visage à mesure qu'ils progressaient vers le cœur de la ville.

L'essaim suivit les indications des rares habitants qui n'étaient pas occupés à bâtir – soit qu'ils fussent infirmes ou passablement désabusés – et s'orientèrent vers l'édifice central du pouvoir politique, l'Assemblée Autoritaire de Kéntron. Entouré de tours métalliques toutes plus hautes les unes que les autres, le bâtiment était plat, austère et teinté d'une rouille coulant sur ses façades. On avait déjà ajouté au pentagone d'origine une dizaine d'étages semblables, en prévision de la crue incontrôlable, et le suivant était en chantier. Sur les passerelles sommaires de bois pourri, l'érudit ne put que constater l'hérésie d'une telle architecture.

— Plus ils l'élèvent, plus la structure est instable, leur choix est totalement absurde.

— Ces humains-là n'ont jamais vu qu'à court terme, Scir, ils n'ont pas appris à construire pour durer.

Une pointe d'aigreur traversa la voix de Téohem tandis qu'ils approchaient des grilles d'entrée de l'Assemblée. À ce stade, ils

n'avaient pas rencontré d'obstacle, pas la moindre opposition à leur progression dans la ville. Néanmoins, la rangée de soldats casqués qui les attendait droit devant augurait un changement d'attitude à leur égard. Le grognement qu'émit Ageîn en constatant les cuirasses ferrées et les ceinturons de projectiles de l'unité d'élite mit les sens du Catalyseur en alerte.

— Garde ton sang-froid, Maître ! Je peux compter sur toi ?

— Humpf…

— Páthin, idem, tu la boucles, ce n'est pas le moment de nous les énerver.

— Encore faudrait-il qu'ils comprennent mes traits d'esprit. Ils causent comme nous au moins ?

— Téo ? questionna leur chef.

Ce dernier se replia sur lui-même un bref instant, sondant l'empreinte qu'Eloka avait infusée en lui en mourant, son bagage linguistique, sa culture, avant de répliquer avec certitude, d'une voix où résonnaient encore certains accents de Ling :

— Les Furriaes parlent la langue continentale, mais en connaissent bien d'autres. Il y a fort à parier qu'ils aient étudié la nôtre, en prévision de ce jour, et qu'ils sachent autant de choses sur les Migérays que nous les concernant.

— Bien, cela facilitera l'échange, espéra Liguïa dans un souffle.

À peine eut-elle achevé sa phrase que trois autres escadrons surgirent des rues adjacentes pour venir bloquer les pontons et, par conséquent, leurs trajectoires de sortie. Le métal de leurs tuniques et de leurs bottes cinglait sur leurs cuisses et sur le sol martyr.

Prévisible, maugréa intérieurement le maître martial.

La population commença à vider les lieux et les ouvriers à ralentir la cadence pour mieux observer la scène. L'essaim tout entier fit mine de n'avoir rien vu et, d'un même corps, vint stopper net devant les premiers soldats.

— Halte, tonitrua l'un d'eux, plus pour la forme et le protocole que pour arrêter ses interlocuteurs déjà immobiles.

— Si lui c'est le chef, ça promet une fine équipe.

— Páthin, chut.

— Veuillez déposer vos armes sur la passerelle et nous vous conduirons devant la haute autorité de Kéntron.

Téohem ne s'était pas trompé, le militaire à la mine patibulaire parlait un migéray sans accrocs ; sans doute l'une des exigences de leur prestigieuse académie. Après seulement quelques secondes de battement, le timbre rauque d'Ageîn résonna sous la pluie grasse :

— Non !

Là, Liguïa ferma les yeux. À quoi pensait-il ? Pourquoi tous ces

préparatifs et ces tables rondes s'il se permettait encore et toujours d'obéir à sa fierté ? Elle dut se contenir afin de ne pas l'insulter ; de toute manière, le mot était lâché.

Ni une ni deux, les quatre escadrons se placèrent simultanément en position de garde. Par paires, les soldats firent jouer leurs armes, lance tendue vers les étrangers pour le premier et main au ceinturon pour son binôme. C'était les seconds qu'Ageîn craignait le plus. Les petites sphères métalliques hérissées qu'ils empoignaient à présent étaient leur principal atout, et ils en avaient bien conscience. Les Furriaes avaient poussé leur maniement de la chimie et de la poudre au point de déséquilibrer les rapports de force ; aucune civilisation contemporaine ne pouvait lutter face à une telle débauche d'énergie, de chaleur et de mort. Cela, les Migérays auraient très bien pu l'accomplir, mais ils avaient choisi une autre voie, moins destructrice, vers une pratique plus noble de l'art militaire et martial. Les bombardiers représentaient l'évolution contre-nature des précieux archers que certaines armées du monde avaient déjà mis des siècles à développer. Même un maître d'armes aussi expérimenté qu'Ageîn Pros, avec toute la tactique et la malice qu'on lui connaissait, ne pouvait rivaliser face à une force transcendant celle du seul corps humain.

De son œil affûté, le gardien repéra les flammèches discrètes présentes au creux du coude de chaque bombardier, vraisemblablement alimentées par un réservoir d'huile dissimulé dans leur armure. Un geste pour détacher le projectile, un autre, précis, pour allumer la mèche courte, suivi d'un lancer parfait en cloche ; six pulsations, à tout casser, avant que le souffle du feu ne se répande dans la zone d'impact. Ces gars-là avaient passé les vingt dernières années à s'entraîner au lancer, sur des cibles inertes ou mouvantes, aucune chance d'en réchapper.

Le seul moyen de contrer les lanceurs était de se rapprocher suffisamment d'eux pour les empêcher d'amorcer leurs bombes. À distance restreinte, ils ne prendraient jamais le risque de se blesser eux-mêmes. C'est là que les lanciers intervenaient, capables d'embrocher avec précision les assaillants se risquant à moins de douze pieds. L'arc d'Eloka aurait sans doute pu éliminer deux, peut-être trois ennemis, si elle n'avait pas déjà rejoint les limbes, la fronde de Sumnio en atteindre deux autres, idem pour les javelots de leur chef, avant que la première sphère ne déchiquète leur petite troupe. Alors, que leur restait-il ? La magie, les pouvoirs aléatoires d'élus fourbus ? Ageîn avait bien conscience de leurs maigres chances de succès, mais il était prêt à en découdre jusqu'à la mort.

— Déposez vos armes sur la passerelle ! réitéra le militaire plus fermement.

Tu n'as qu'à venir les prendre, poltron, pensa le Gardien en resserrant ses phalanges autour du manche de son sabre.

Probablement excité par l'hostilité palpable dans les deux camps, Bourpigne, qui s'était jusque-là bien tenu, collé à sa sœur, rua dans les grilles qui le séparaient des Furriaes. L'un des barreaux plia à la seconde charge, faisant frémir deux soldats moins vaillants que les autres. Il faut dire que le porcin en furie avait de quoi intimider : ses yeux fous, injectés de sang, ses cris baignés de rage, gargouillant d'écume, et son poids, tout simplement, sa densité physique résonnant sur le bois du ponton. Plastron, armure écaillée ou pas, Bourpigne plierait en deux le mieux préparé des combattants. Vitaïni tenta de le raisonner, mais l'atmosphère ambiante sembla prendre le pas sur le lien particulier qu'elle entretenait avec l'animal. Elle le perdit totalement.

Pressentant le drame, Liguïa faillit demander au maître d'armes de l'abattre, mais ne put s'y résoudre. Bourpigne fit volte-face, puis, frôlant les élus de son poil dru, amorça un galop fulgurant. Ses appuis toniques surprirent les Furriaes situés sur la passerelle ouest, qui le virent foncer sur eux avant même de pouvoir amorcer une bombe. Une complainte désespérée, émanant de la gorge de Vita, accompagna sa charge.

L'extrémité aiguisée d'une lance se ficha dans le poitrail épais du sanglier, lui arrachant au passage un râle douloureux, mais ne ralentit en rien son élan. Le métal plia, s'arracha des mains de son propriétaire et, en moins d'une seconde, Bourpigne fendit l'escadron. Des corps volèrent, des jambes cédèrent sous la violence soudaine, avant que le sanglier ne daigne stopper net sa course au bout du ponton. La scène suivante se grava au ralenti dans l'esprit de sa sœur. Prêt à renouveler sa charge en sens inverse, l'animal furieux n'en eut pas le temps. Un soldat plus vif que les autres, épargné par le premier passage, avait déjà allumé sa bombe. Son bras traça une courbe lente au-dessus de sa tête, l'étincelle dessina un trait lumineux parmi les gouttes de pluie pour venir rencontrer la trajectoire de Bourpigne. Précis, dans les pattes de la pauvre bête qui disparut bruyamment dans le feu, la fumée et les débris de bois projetés alentour. L'instant d'après, on ne put que constater le trou béant dans le ponton et la carcasse flottante du porcin, dérivant sur le flanc, vers l'aval d'une ruelle abandonnée.

Les soldats qui le pouvaient reprirent leur formation, certains claudiquant, d'autres se hissant sur les échafaudages environnants parce qu'ils étaient tombés à l'eau. L'élémentaire resta figée, poings serrés et yeux fixés sur la masse fuyante, accompagnant Bourpigne jusqu'au bout, soit qu'il fût avalé par l'ombre des façades verticales, soit que ses yeux embués la trahissent. Son ami et frère disparaissait

ici, en cette terre maudite, au terme d'une longévité improbable pour son espèce et d'un sacrifice que son instinct avait cru bon de lui souffler.

Après quelques secondes de prostration, Vitaïni recouvra ses esprits et prit un pas d'élan, dans l'intention absurde de plonger pour aller le retrouver. Déjà, sous les yeux interdits des militaires et des ouvriers à l'abri sur les toits, la surface de l'eau effervescente se préparait à la recevoir, à la porter. Sumnio attrapa sa partenaire au vol et, d'une poigne que lui seul pouvait lui imposer, l'attira dans ses bras. Vita ne se débattit pas longtemps, juste assez pour cogner la poitrine du survivaliste et griffer son cou. Elle retomba presque aussitôt dans cet état d'abattement inhérent au deuil qui commençait, en levant toutefois, de temps à autre, un œil à la fois implorant et accusateur en direction d'Ageîn. Le maître martial comprit trop tard comment sa réaction sur le vif, son ego de guerrier, son simple "non" avaient précipité les choses et aggravé une situation déjà tendue. Il aurait dû anticiper la réaction de l'animal car il connaissait bien ses humeurs et sa sensibilité aux conflits. Cette fois, le gardien avait failli, il était temps de déposer les armes.

Amplement affligés par la perte de leur mascotte, Liguïa et les siens suivirent donc l'escadron principal derrière les grilles de l'Assemblée Autoritaire. Un silence morbide les précédait dans les couloirs vides de toute décoration puis dans les escaliers abrupts et anguleux. Quelle était donc cette manie de bâtir des choses si contraires aux lois naturelles ? Aucune harmonie ni stabilité, rien à l'épreuve des éléments ; du rapide et du prêt à l'emploi, déprimant. La claustration provoquée par une telle architecture ne fit qu'accentuer la morosité des élus. Nausée, insécurité, mal du pays… Le Catalyseur eut tout le mal du monde à conserver le lien virtuel si patiemment tissé. Ce n'était pas vraiment le moment de se désolidariser.

2

Ego, pouvoir et propriété.
À l'encontre du progrès, si trop bien ancrés.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

La première chose qui les frappa, en entrant dans la vaste chambre pentagonale, fut l'immense majorité masculine de l'Assemblée Autoritaire ; seules quelques femmes, discrètes, se partageaient les postes de greffières et d'hôtesses. Les hommes, eux, vieux et gras pour la plupart, occupaient des sièges disproportionnés, tout de métal forgés et disposés sur une ligne hémicirculaire autour d'un espace central dégagé. Devant eux, une pièce monumentale de fer, là aussi, manière de bureau disproportionné ou de table de banquet, accueillait des assiettes et des plats aux fumets douteux. L'essaim au grand complet fut conduit sur ce sol d'un marbre rose que l'on ne trouvait pas sur cette partie du continent.

Dans un silence parfait et sous les yeux de la vingtaine de membres de la chambre, des sièges et une collation furent portés. Jus de fruits frais où flottaient de petits morceaux de glace sans doute rapportés à dos de bêtes et en toute hâte des sommets les plus proches, poissons séchés ou marinés, d'une aigreur telle que les élus durent se faire violence afin de ne pas vexer leurs hôtes. On souhaitait les mettre à l'aise, comme dans une mécanique bien huilée, si bien que la manigance fut immédiatement perçue par Liguïa. Ce contraste, ce décalage avec l'accueil rugueux qui avait précédé sonnait particulièrement faux. Leur volonté flagrante de les choyer raviva les systèmes d'alarme des élus ; leur Catalyseur put les sentir se remobiliser, attentifs, prêts à réagir à son signal.

Quoi qu'ils souhaitent obtenir de nous, il faudra se montrer plus malins, plus vicieux encore.

Une pellicule grasse se déposait partout, sur les murs, les vêtements, comme dans les mets qu'on leur servait. Mélange de particules de suie et d'une substance visqueuse qu'ils ne parvenaient pas à identifier, cela imprégnait l'atmosphère jusque dans leurs bouches devenues pâteuses. Au-dessus de leur tête, les travaux du nouvel étage retentissaient, assourdissants. Des sourires carnassiers habitaient les visages ronds des hommes qui siégeaient, et les femmes restaient neutres, figées, presque absentes.

— Merci de vous joindre à nous, entama un homme replet assis au

centre de la longue tablée. Kéntron est honorée de vous recevoir.

En réponse à son air supérieur exagérément narquois, Liguïa jugea qu'il serait de bon ton de rester dans la réserve et ne répondit par rien d'autre qu'un regard franc, déterminé.

— Bien, bien… Les fameux Advènes ! Nous espérions votre venue. Quelle entrée ! Je dois dire que vous faites honneur à votre réputation. Navré pour votre perte ; j'ai appris que cet animal était l'un des vôtres. Quelle tristesse qu'il n'ait su réfréner son instinct. Voilà qui nous distingue des bêtes : la retenue.

Sumnio dut y aller de toute sa poigne pour empêcher Vitaïni de se lever. Intérieurement, l'élémentaire fulminait, et des larmes de rage brûlaient ses paupières.

Il souhaite éprouver notre force mentale, analysa Éndin. *La chef l'a bien compris, elle va le laisser se découvrir.*

— Hum, voyez-vous, dès que nous avons aperçu la silhouette de votre… vaisseau, nous nous sommes empressés de préparer cette modeste cérémonie de bienvenue. Vos prouesses de bâtisseurs sont de notoriété publique. Il se trouve que nous aussi avons développé une certaine science de l'architecture.

Scirel pouffa bruyamment. Il ne donnait pas un siècle à leurs meilleures réalisations, et encore, sans l'intervention de l'eau salée qui rongeait déjà leurs structures branlantes. L'autre sembla troublé par cette moquerie en non-dit. Plus que tout, les regards scrutateurs et l'absence de réponse à laquelle il se heurtait le mettaient dans l'inconfort.

— Hum… Il est dit que vous possédez une solution aux troubles que nous connaissons ces temps-ci, une magie capable de faire traverser les millénaires à vos constructions. Nous espérons que, peut-être, vous consentirez à nous en faire profiter.

Le Catalyseur plissa les yeux, sondant l'esprit de cet illuminé. Il croyait véritablement pouvoir échapper aux cataclysmes. Sincère dans sa démarche, mais dénué du moindre bon sens.

— Que pourriez-vous bien faire de ce pouvoir ?

Le ton de Liguïa fut tranchant, mais à l'évocation de ce terme, une avidité morbide sembla animer les traits de tous leurs hôtes. Elle continua :

— Votre métal n'est pas compatible avec ce que nous vous apportons. Demain, il sera balayé comme un fétu de paille. Notre culture de constructeurs nécessite des changements en profondeur, des changements auxquels vous n'êtes pas prêts, et pour lesquels le temps finira de toute façon par manquer.

À ces mots, les Furriaes semblèrent s'indigner. Leur porte-parole écrasa son poing sur la table froide, en postillonnant :

— Nous construisons plus haut et plus vite qu'aucune autre

civilisation à ce jour.

— Grand bien vous fasse ! s'esclaffa l'érudit.

D'un geste, Liguïa lui intima de ne pas les braquer. Elle devait mener l'échange, prendre en main l'esprit tortueux de son interlocuteur et tirer le meilleur parti de la joute à venir.

— Tempère ta fougue, Liguïa Atemn ! Use de ta voix et de ses intonations pour enrober ton discours. Hésite au moment opportun, sème le doute dans l'esprit de l'autre. Dévoile des évidences pour mieux dissimuler tes objectifs réels. N'oublie pas ton regard, son intensité, sa direction, et joue de tes traits si malléables pour mimer subtilement l'étonnement, la vulnérabilité, la colère même, dès que le besoin s'en fait sentir. Tu dois l'amener à croire qu'il mène le jeu, et glisser dans ses failles pour mieux le contrôler. Fais appel à tes dons, Catalyseur ! Chaque esprit que tu rencontreras pourra subir ton influence, à toi d'en trouver les clefs.

Les conseils avisés de Farona lui revenaient subitement. Son timbre tendre et aimant, son visage confiant en son élève. L'Aleph l'avait formée au maniement du non-dit, au pouvoir des intentions. Avec elle, Liguïa avait appris à ouvrir des portes à la seule force de sa volonté. D'affinage en apprentissage des mécanismes psychologiques, le Catalyseur avait très tôt dépassé son enseignante. À toutes les époques de sa vie, dès l'adolescence, elle avait fait peser son pouvoir sur les décisions du Cénacle. Modérément, certes, mais par de petites touches précises assurant l'ancrage de la sagesse aleph dans le gouvernement migéray, puis advène. Liguïa avait été le prolongement de la pensée maternaliste, essentielle, non seulement dans l'essaim, mais surtout dans une société moderne risquant quotidiennement d'oublier ses valeurs passées.

Aujourd'hui, l'influence néfaste de cette modernité, elle l'avait devant les yeux. Cette Assemblée Autoritaire et ses représentants contredisaient tout ce qu'elle avait appris : l'équité, la complémentarité des genres, l'écologie, la durabilité et les projections d'avenir. Ici, tout était jouissance instantanée et vision à court terme. Profiter de ses avantages et les user jusqu'à la corde. Une mascarade ! Nulle place pour les générations futures. Il faudrait jouer là-dessus pour les convaincre.

— Croyez-vous réellement que nous amener ici, escortés par une force militaire impressionnante, pourra nous convaincre d'accéder à votre requête ?

Interrogation. Flatterie. Doute. Opacifier le lien, le pauvre ne sait pas sur qui il est tombé.

— Nous comptions sur votre bonne volonté.

— Vous vous êtes égarés. L'erreur est humaine. Pouvons-nous nous

retirer ?

Le laisser penser que nous voulons vraiment partir. Il va asseoir sa domination.

— Je crains que ce ne soit pas aussi simple que cela.

— Vous ne pouvez nous obliger à quoi que ce soit.

— Oh, nous pouvons beaucoup de choses, n'en doutez pas, femme !

L'homme s'était levé. Pas beaucoup plus grand debout qu'assis, il pointait un doigt menaçant en direction du Catalyseur.

— Votre première erreur est là, mon bon Monsieur : prétendre que pouvoir suffit à prendre. Vos droits sont bien en deçà de votre puissance.

— Allons bon !

— Désolée de vous l'apprendre, mais pour mériter de survivre, il faut parfois faire preuve d'économie de moyens et d'énergie. L'expansion déraisonnée est l'ennemie de la longévité.

Ressentant en elle-même la rhétorique vibrante de son survivaliste, elle lui ouvrit l'espace oral. Sumnio s'y engouffra :

— Là où vous vous félicitez d'un progrès et d'une modernité inégalés, je ne vois que décrépitude. Tout votre savoir est vicié, à l'image de l'air que vous respirez. Vous ne faites que combler des manques, retardant l'échéance en croyant vous élever. Où sont passés vos soignants, herboristes et magnétiseurs ? Avez-vous totalement oublié vos capacités de guérison et les interactions des corps, potentiellement salvatrices ? Votre pensée, entièrement axée sur le matériel à ériger, élude totalement l'humain. Que vos âmes sont grises !

Doucement, Sum, ménage-les un peu tout de même.

— Comme votre amie l'a dit, le temps vient à manquer, et nous préférons nous concentrer sur des enjeux plus… pratiques.

Le survivaliste secoua la tête, navré.

— Mettre la main sur Advenis serait des plus pratiques, lâcha Liguïa. N'est-ce pas ?

Il est gêné d'avoir à l'avouer.

— Eh bien, que deviendrait la cité sur l'eau si nous empêchions ses plus fiers représentants de quitter Kéntron ? Les vôtres seraient bien obligés de nous offrir asile.

— Par tous les astres, non ! Personne n'obligera les Advènes à quoi que ce soit. Vous ne parviendriez même pas à l'approcher. Alors, y pénétrer… Après quelque temps, notre vaisseau poursuivrait sa route, avec ou sans nous. Asile, dites-vous ? Comme si vous étiez capables de vivre en ses murs en citoyens lambda, acceptant ses us et ses coutumes. Vous chercheriez à la gouverner, ne niez pas.

— Quelle triste vision vous avez de nous, voyons ! fit-il, faussement outré. Puisqu'il en est ainsi, autant que nous vous gardions ici afin

d'améliorer nos projets de construction.

Nous y voilà. Scirel devrait rebondir d'ici quelques inst…

— Des projets à la hauteur de ce que nous avons vu, là dehors ? Humpf. Ça oui, des améliorations, j'en vois des tas. Je serais bien curieux de m'entretenir avec les responsables de ce lacis désespérant.

Le faciès du petit homme rougit sous l'effet de la colère.

— Je suis Treuris, l'architecte général du gouvernement. Tous les projets de la capitale passent par moi. Pourquoi croyez-vous que c'est à moi que vous vous adressez aujourd'hui ?

— Vous contentez-vous de valider, d'un œil distrait, les fantaisies de vos confrères, ou prenez-vous ouvertement part à l'élaboration des plans ?

En douceur, Scirel, par pitié, ne va pas me le fâcher !

— Parce qu'il y a là matière à discussion. Des poutrelles, des vis épaisses et des écrous. Vraiment ? Aucune souplesse ? Aucune marge de dilatation ou de courbure ? Et puis, jusqu'où pensez-vous superposer des étages de la sorte ? Vous avez quelqu'un à rejoindre là-haut ? Ah, attendez, il y a autre chose : dans quelque temps, c'est par bateaux que vous ferez venir vos matériaux. Est-ce d'une cité-îlot dont vous rêvez ? Ignorez-vous que le Grand Déferlement ne s'interrompra pas avant d'avoir tout submergé ?

— Les eaux finiront bien par se retirer… balbutia l'autre, hésitant, avant de se reprendre. Puisque vous semblez si certain de vos méthodes, Advène, montrez-nous ! Montrez-nous votre talent ! Nous avons un chantier d'envergure en attente, le futur siège du pouvoir…

— Pourquoi y participerions-nous ? s'empressa le Catalyseur.

Ferrer la proie, puis le laisser dérouler ses idées. Ai-je l'air suffisamment réfractaire à son projet ?

— Nos officiers du supplice savent se montrer plutôt persuasifs.

— Nous sommes préparés à la torture aussi bien qu'à la mort. Notre mission ici-bas est d'ores et déjà accomplie. Il vous faudra trouver autre chose.

À ces mots, Liguïa sentit bien que ses élus tombaient moyennement d'accord, mais qu'était une négociation sans un minimum de bluff ? Le Furriae grommela quelques mots en sourdine avec ses codirigeants, puis éleva de nouveau sa voix encombrée :

— Nous sommes disposés à un accord.

— De quelle nature ?

— Vous nous aidez sur ce projet, et vous êtes libres.

La fourberie était tellement lisible dans son regard que Liguïa ne répondit rien, attendant la suite.

— Attention néanmoins, il vous faudra remporter l'appel d'offres pour cela, un duel face à notre premier architecte.

— Nous acceptons, lança-t-elle après de brèves secondes

d'hésitation factice.

Son interlocuteur, étonné par un tel empressement, fronça les sourcils, mais ce qui était dit était dit. Duel il y aurait ! Chacun avait amené l'autre à l'issue qu'il espérait, mais seul le gouvernant de Kéntron ignorait qu'il s'agissait d'un objectif partagé.

— Bien. Qu'il en soit ainsi. (Puis, avec un large sourire victorieux, le petit homme gras désigna la porte est de la coupole.) Laissez-moi donc vous présenter Ekti Chara, premier architecte de la Chambre, accompagné de son maître fondeur, Inis Fato.

Le nom résonna lourdement dans l'air chargé de l'édifice. Plus encore, l'aura du second individu balaya toute autre considération. L'homme au teint gris, maigrelet et plus âgé que tout autre individu dans l'assistance, possédait des yeux étroits et un air sévère, ponctués d'une barbiche noire luisante. Il était tout entier enrobé d'une sobriété à toute épreuve, à l'image de son long et droit manteau teinté de suie. Il s'en dégageait une puissance que l'essaim n'avait encore jamais rencontrée chez un être humain. Une chaleur irrésistible et menaçante à la fois.

— Un maître du feu ? s'étrangla Liguïa.

Chose plus troublante encore, il possédait une signature vibratoire très proche de celle de l'élémentaire. Saisie de stupeur, Vitaïni elle-même pâlit et manqua défaillir. Cette surprise-là fut peut-être la seule pièce de l'échiquier que le Catalyseur n'avait pas anticipée.

Afin qu'ils sachent bien à qui ils avaient affaire, on leur présenta les deux personnages plus en détail. Hormis d'obscurs liens de filiation avec une famille de militaires renommée ayant sévi lors des campagnes vers les terres profondes, peu de temps avant le Grand Déferlement, il n'y avait pas grand-chose à retenir d'Ekti Chara. Major de promotion de l'école officielle d'architecture, il avait breveté plusieurs procédés, assemblages et systèmes de contrepoids utilisés par tous ses contemporains. En revanche, il avait hérité on ne sait comment de ce sorcier ramené par ses aïeuls : Inis Fato. Pris dans les montagnes alors qu'on assassinait sa femme et ses enfants, le jeune maître avait été battu et soumis par des procédés plus forts que le feu qu'il maîtrisait. Il avait depuis servi les intérêts militaires de ses anciens ennemis, jusqu'à adopter leur mode vie. Depuis près de deux décennies, son pouvoir alimentait les fonderies privées de Chara, conférant à ce dernier une avance considérable sur ses concurrents. En observant attentivement le bonhomme, Liguïa remarqua tristement combien il était éteint, absent. Il s'était oublié lui-même et se contentait d'obéir aux ordres. La cohabitation entre ce feu vivace et cette façade de marbre était tout bonnement terrifiante.

Confirmant la première impression de l'essaim, et toujours avec son

air provoquant, Treuris ne put s'empêcher d'ajouter :

— Nous avons eu connaissance qu'une enfant s'était enfuie lors du raid sur les cavernes de Neurià. Elle aurait vécu parmi les loups, puis les porcins de l'espèce de celui qui flottait tout à l'heure sous nos pontons. Quelle tragique destinée !

Il posait son regard torve sur une Vitaïni abattue, amorphe. Cet idiot appréhendait-il seulement la terrible puissance qu'il aiguillonnait avec ses mots venimeux ? Et Inis Fato. Ses traits saillants, son nez large et cette ossature singulière. Son père biologique, ça ne faisait aucun doute.

Lorsqu'on leur apprit qu'il serait leur adversaire au cours de ce duel, Liguïa crut perdre définitivement son lien avec l'élémentaire.

En matière de duel, et puisque l'enjeu était bien l'obtention d'un chantier supplémentaire dans la réalisation de la Prophétie, l'essaim pouvait légitimement s'attendre à un concours de structures, un bras de fer de port de charges, d'équilibre ou de résistance au vent. Il n'en fut rien. Les Furriaes n'étaient pas seulement amateurs d'architecture, ils aimaient par-dessus tout se divertir par des jeux de cirque et des affrontements épiques. Plus le spectre de la mort rôdait près des belligérants, plus les gains des paris – en monnaie comme en ferraille – étaient élevés. Lorsqu'on leur annonça que leur meilleur guerrier affronterait Inis Fato dans une joute sans limites de ressources, Liguïa sentit comme un déchirement dans sa poitrine ; pour la première fois, elle devait dire à son maître d'armes qu'il n'était pas de taille.

— Pas cette fois, Ageîn. Les forces qu'il s'apprête à lever, ta chair ne suffirait pas à les arrêter.

— Ne dis pas de sottises, chef ! Qui d'autre que moi ?

Le Catalyseur espéra en silence. De longues minutes. Cette décision ne pouvait être prise que par l'élu concerné…

— Nous irons au feu tous ensemble, mes amis, et vous me verrez en première ligne.

Lorsque son jumeau prononça ces mots, Liguïa ferma fort ses paupières. Son seul espoir et sa crainte ultime, réunis en un seul être et un seul instant. Seul un dresseur de cordes de l'acabit de Kũraw trouverait une répartie à la hauteur d'un maître du feu. Son frère n'avait pas hésité. Ageïn ruminait, vexé.

Par chance, le code des duels furriaes donnait aux chalengeurs le choix du terrain et du jour du combat. Kũraw n'eut besoin que de quelques secondes et d'un échange en sourdine avec Éndin pour finalement lâcher :

— Le lit du fleuve que vous avez détourné, sous la crête nord. Dans deux jours, au crépuscule. Là, nous vous rappellerons qu'on ne peut s'en remettre à une unique force, au risque de se brûler les ailes.

Mon frère, toujours le sens de la formule. J'espère seulement que tu sais ce que tu fais.

Le Catalyseur comprit sans consulter son voyant qu'il s'agirait d'un duel à mort. La partie adverse, amatrice de sensations fortes et de tragédies, ne prendrait aucun gant avec eux, ni ne les ménagerait. En cas de défaite, non seulement elle perdrait la moitié d'elle-même, mais également toute chance de quitter Kéntron par des moyens civilisés. En cas de victoire… elle ne pouvait jurer de rien.

Avant de se retirer, le maître du feu leva un regard vide de toute émotion en direction des dix compagnons, et en particulier vers Vitaïni. Elle demeura stoïque, incapable de croire que cet homme-là puisse être son paternel. Que se passa-t-il lors de ce bref contact, dans ce fil virtuel tendu entre leurs pupilles, électrique, ardent et inflammable comme la poudre que ce peuple semblait tant vénérer ? L'histoire ne le dit pas, mais Liguïa Atemn relata maintes fois une tension sans commune mesure, dont aucune fréquence connue n'aurait su rendre compte. Les liens du sang flottant dans l'air, risquant à tout instant d'embraser l'atmosphère. Pure énergie. Pure rage. Si lointain et profond tourment.

3

Au travers des éléments parleront les cœurs.
Rouages complexes que le mental des Hommes.
Les cordes, peut-être, apaiseront leurs âmes.
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

La nuit, Kéntron ne dormait pas. Les travaux continuaient à la lueur des foyers suspendus. L'odeur des huiles puisées par forage couvrait alors celle de la houille des hauts fourneaux. Dans leur cellule commune, sorte d'appartement luxueux réservé dans la prison d'État à d'éventuels gouvernants condamnés afin d'apaiser la population, Liguïa et les siens subirent cette nausée pendant deux jours et deux nuits. Ils parvinrent toutefois à élaborer leur stratégie. Le pire qu'aurait pu faire l'Assemblée Autoritaire aurait été de les séparer durant ces instants cruciaux mais, visiblement, les Furriaes ignoraient tout de la symbiose unissant l'essaim.

Au matin du second jour, escorté par un officier d'élite arborant de fières décorations sur son plastron, Kũraw fut autorisé à se rendre sur le lieu qui accueillerait le duel. Il s'efforça d'ignorer les tribunes érigées en hâte pour l'occasion, sur les deux versants du vallon, et concentra son attention sur le lit même de cette ancienne rivière. Comme l'en avait informé la sensitive, un barrage en amont bloquait sa progression et l'orientait vers les quartiers est de Kéntron pour alimenter les usines et leurs procédés à vapeur. D'un œil distrait, le garde vit l'étranger s'agenouiller à plusieurs reprises dans le limon asséché, soulever et tâter les roches qui traînaient là, ou bien arpenter de long en large le terrain qui scellerait peut-être son destin. Il eut beau insister auprès de l'officier pour que l'un de ses compagnons puisse le rejoindre – Éndin aurait été parfaite –, il dut composer avec ses seules compétences.

Jusqu'en fin de journée, le dresseur de cordes érigea des monticules de pierres sur le trajet de l'ancien courant ainsi que sur les berges. Galets, roches plates, aux arêtes saillantes ou au contraire polies par le temps, petits cailloux soutenant la masse de pierres grossières – et inversement –, certaines de ses sculptures atteignaient presque taille humaine, tandis que d'autres dépassaient à peine du sol. Un véritable travail d'équilibriste qui lui demanda de nombreuses tentatives et une concentration épuisante. En quelques heures, Kũraw forgea le paysage selon son bon vouloir. Nul doute que le Furriae en informerait sa hiérarchie, mais cela serait certainement perçu comme une manie un peu mystique, une croyance ancienne, donc dérisoire, de la part

d'individus trop spirituels pour être pris au sérieux. Pour Kũraw, il s'agissait au contraire d'honorer une pratique ancestrale et de mobiliser des forces que seule une petite poignée d'êtres humains devait encore connaître.

L'architecte fantaisiste s'assit finalement au cœur de son assemblage minéral et sembla méditer pendant d'interminables minutes. Le militaire qui l'accompagnait admira ces colonnes aux formes variées, a priori dispersées et désordonnées. Les pierres semblaient suspendues dans l'air, flottant presque, oscillant parfois, mais jamais ne s'écroulaient. Tous leurs poids et déséquilibres associés formaient une stabilité étonnante, une unité que les yeux touchaient avec précaution. Il s'en dégageait surtout une légèreté et une fluidité rares, aux abords de la capitale, si bien qu'il les savoura sans chercher à en comprendre l'origine.

Lorsque Kũraw jugea que tout était fin prêt, il retrouva les siens, partagea avec eux sa vision seconde et ses intentions, avant de s'assoupir pour recouvrer ses forces.

La rumeur d'un nouveau duel avait attiré tous les notables de Kéntron ainsi que quelques anonymes qui se pressaient dans et autour des tribunes. Frêles squelettes métalliques posés sur les coteaux est et ouest, elles se remplissaient à mesure que le jour déclinait. À en croire les discussions que Liguïa captait parmi la foule, Inis Fato n'était jamais sorti perdant d'un duel, et ses démonstrations étaient de loin les plus spectaculaires du pays. Les amateurs attendaient donc la nuit avec impatience.

Inis Fato avait succédé à Kũraw dans le lit asséché, souhaitant lui aussi repérer les spécificités du terrain. Les sculptures de pierres ne lui inspirèrent rien de particulier, si ce n'est une légère méfiance, mais puisqu'il existait à Kéntron un respect des volontés de l'adversaire ancré de longue date dans le code des duels, il décida que ces quelques décorations étaient plutôt bienvenues.

Aussitôt assise dans la tribune officielle, en compagnie de ses élus et de toute la clique gouvernementale, Liguïa félicita mentalement son jumeau. En effet, en bon Catalyseur, elle comprit immédiatement – et visuellement – les champs de force générés par les pierres en équilibre. Éndin le lui confirma d'un hochement de tête : ici, le lien pourrait s'exprimer à son plus haut potentiel. Le dresseur était bel et bien là, seul dans l'arène, mais c'était tout L'essaim qui pourrait agir à travers lui. Mieux, on pouvait sentir le courant tellurique en provenance de la crête nord qui s'écoulait sous le lit du fleuve disparu. Drainé efficacement par les sculptures de Kũraw vers la surface, il n'attendait plus qu'on le manipule.

Sois fort, mon frère, nous sommes là, derrière toi. Montre-leur ce qu'est

vraiment l'univers des cordes, libère ton pouvoir !

— Pour le chantier de la nouvelle Chambre Supérieure, commença à beugler un annonceur accoutré pour l'occasion, Kũraw Atemn, représentant la prestigieuse cité d'Advenis, et celui que vous attendez tous, l'inégalé Inis Fato, des cabinets de construction Chara. (La foule hurla à tue-tête.) À présent, que la haute Kéntron désigne le vainqueur !

La pluie cinglait les armures des escadrons qui encadraient la scène. Les dernières lueurs du jour s'estompaient derrière le coteau ouest lorsqu'un silence écrasant envahit enfin le vallon. Les combattants étaient prêts. D'un œil avisé à travers les nuages, Kũraw put apercevoir le halo de Ryël, la seconde lune, qui rattrapait celui d'Imel, sa grande sœur ; elles surplomberaient bientôt la crête, alignées, décuplant leurs incidences respectives. Autant mettre toutes les chances de son côté et frapper à ce moment-là.

D'emblée, le maître du feu annonça la couleur en fixant plusieurs amas incandescents dans les airs, à des hauteurs variables afin d'éclairer l'arène improvisée. Il ne produisait pas le feu à partir de rien, il avait besoin de matière, quelle qu'elle soit. Ici, il n'avait qu'à se baisser pour ramasser les galets que sa paume embrasait aussitôt. Quel degré de chaleur fallait-il pour enflammer la pierre ? Celle d'un volcan, ni plus ni moins. Et dire que Fato avait cela en lui ! Une fois le feu bien vif autour de son support, le maître pouvait le gouverner par la seule force de sa volonté. Avec ses torches en lévitation, il s'octroyait déjà la sympathie d'un public émerveillé.

Kũraw nota mentalement les emplacements de chacune d'elles. À la moindre oscillation menaçante, il serait sur ses gardes. Tout en apprivoisant la puissance dévastatrice de son adversaire, les yeux fermés, le dresseur de cordes entama une série de katas qui firent sourire les spectateurs. Des mouvements amples et lents des bras, des rotations du buste, et par moments les pieds glissant au sol avec légèreté. Inis Fato connaissait bien ce procédé, pour l'avoir utilisé dans ses jeunes années pour appeler l'élément à lui. Néanmoins, il ne décela pas bien quelle force Atemn souhaitait mobiliser. Son esprit, par trop concentré sur son propre pouvoir, était loin d'imaginer le potentiel d'un dresseur de cordes. Kũraw se contenta donc d'harmoniser les énergies du sol et de l'air, ainsi que celles qui transitaient à présent entre ses monticules, fluides, tenaces, de plus en plus vives. Sa toile était tissée, il n'y avait plus qu'à en resserrer les fibres.

Des deux flamboiements les plus proches de lui, Inis Fato étira de longs filaments jaunâtres, qu'il forma par des mouvements secs des doigts et de la paume, avant de les projeter sur Kũraw. Pelotes de fils brûlants ou serpents sinuant dans le lit sombre de la rivière, toutes ses

tentatives se soldèrent par le même résultat : son adversaire les dispersa. Presque sans bouger, par un souffle emprunté à la terre comme au ciel, Kũraw Atemn contra le feu de bourrasques déconcertantes. C'est en tout cas ce que crurent observer l'assemblée comme le principal intéressé, tous pantois de cette prouesse inattendue.

Un maître de l'air ? pensa Fato. *Impossible, je l'aurai décelé avant.*

Les respirations étaient suspendues, hésitantes quant à la tournure que prendrait le duel. Seule celle de Kũraw restait profonde et déliée. Un rictus discret anima sa bouche lorsqu'il étouffa la boule de feu en suspension au-dessus de sa tête. Étouffée ! C'était bien le mot, et ce que ressentit Fato au plus profond de sa chair. Il eut beau tout faire pour raviver sa création, celle-ci s'essouffla par manque d'air ; elle n'avait plus de combustible, point. Déshabillée de sa gangue incandescente, la pierre tomba tout droit, noire, fumante, à deux pas de l'étranger. Dans l'assistance, la stupeur et le silence se prolongèrent.

Mais ce n'était nullement des bourrasques que le dresseur manipulait. Plongé dans la vision seconde depuis les premiers éclats de Fato, et peut-être même depuis le matin, lui seul savait la vraie nature du phénomène engendré. Des cordes tendues à l'extrême, innombrables, fines et bien ordonnées, comme autant de notes qu'une harpe cosmique eût mises à sa disposition, s'étendaient à perte de vue. Toute la structure du monde réel était cordes. Dans tous les plans de l'espace, elles se suivaient et s'enchevêtraient, chacune avec sa fréquence, sa vibration gouvernant l'univers physique. Les attaques de Fato ne se heurtèrent donc pas à des murs de vent, mais à leur pure et simple incapacité à se mouvoir. Sur les fréquences lentes de l'espace profond, Kũraw les avait brutalement privées d'oxygène et d'atmosphère, indispensables à leur fulgurance. Le vide ! Voilà ce qu'il avait opposé à son adversaire sur le trajet de ses feux fous. Et cela avait suffi.

— Il est bien en place, commenta le Catalyseur, partagée entre les sensations de son jumeau et l'action conjointe des autres élus. Vita, Én, continuez de l'éclairer comme vous le faites, le lien est stable, appuyez-vous sur moi ! Ageîn, impulse ta technique du mouvement, il va en avoir besoin. Pát, dès que tu seras en mesure de prévoir les intentions de Fato, transmets-les-moi ! Sum, à la première brûlure, je veux que tu interviennes.

— *Uss !* lancèrent-ils mentalement.

Avant l'affrontement, Liguïa était parvenue à sortir l'élémentaire de son apathie ; les liens du sang pourraient bien s'avérer décisifs. Kũraw pouvait les sentir, tous derrière lui, unis comme à chaque épreuve traversée. Il ne sut pas bien si l'information lui venait de Vitaïni, de

Páthin ou de la conscience décuplée de son environnement, mais d'une manière ou d'une autre, l'ébranlement des torches éveilla son instinct. Elles doublèrent, triplèrent d'intensité, avant de pleuvoir sur lui l'une après l'autre. Ce fut l'instant qu'il choisit pour rouvrir les yeux et poser sur son ennemi un regard limpide, pénétrant. Chacune des intentions d'Inis Fato lui apparut clairement ; il savait quelle boule de feu frapperait, et sous quelle trajectoire. Là, dans le lit d'une rivière à sec, l'espace et le temps dansèrent amoureusement. Ce dont les Furriaes furent témoins contredisait les lois physiques qu'ils connaissaient trop bien. Kũraw Atemn, le dresseur advène, se déplaçait plus vite que la foudre, non, il disparut plusieurs fois, réapparaissant près d'une de ses sculptures, puis derrière une autre, au rythme du feu qui s'écrasait et faisait voler des morceaux de roche à la ronde. À chaque déplacement, un crépitement dans l'air que tous pouvaient ressentir vibrer en eux – une telle anomalie spatiale n'était pas anodine. Inis Fato tenta de coordonner ses attaques aux positions successives de ce spectre insaisissable, mais il était chaque fois devancé. Jamais Kũraw n'avait atteint une telle précision dans le positionnement de son enveloppe dans l'espace tangible ; si vite et dans un périmètre si restreint, il atteignait là un nouveau degré dans la manipulation des cordes.

Lorsque la dernière boule de feu illumina son faciès déterminé, son adversaire exprima sa fureur dans un hurlement rauque. Noir. Tel était le regard impuissant du maître du feu. Jamais il n'avait rencontré un tel pouvoir.

— Il monte en puissance, informa Éndin. Il risque de déchaîner le feu primordial.

Liguïa leva les yeux au-dessus de la crête, où les halos des lunes se confondaient à présent en un seul, teinté d'un rose diffus.

L'alignement ! La force tellurique ne sera jamais plus forte que maintenant. Saisis ta chance, mon frère !

— Ses enfants sont là, gémit Coman d'une voix empruntée. Et sa femme. Leur colère alimente la sienne.

— Le feu va jaillir du sol, chef, un torrent de feu.

Le ton du voyant se voulait implacable ; c'est l'évidence qui s'imposait à lui. Ageïn renchérit :

— Le vallon va se transformer en piège. Tirons-le de là !

Le Catalyseur compila la somme des informations transmises par ses élus, concentrant son esprit sur la présence brûlante de l'Origar, avant de se pencher à l'oreille du décorporé :

— Si tu le peux, dis-leur d'influer sur l'aura de leur père. La colère l'aveugle ; ses ennemis ne sont pas ceux qu'il croit. Ils doivent à tout prix le tempérer.

Coman acquiesça et, investi de cette nouvelle mission, tomba sur sa chaise, inanimé.

— Pát, on partage ta vision avec lui… maintenant !

Elle fut horrifiée de ce qui s'apprêtait à couler sous leurs yeux, mais n'en montra rien. Prenant la mesure des émotions affleurantes de son élémentaire, elle s'adressa à elle avec compassion :

— Cet homme ne nous a encore rien fait, Vita, mais il menace Kũraw, mon frère, ton ami. Accompagne Coman dans les limbes et montre-leur qu'une autre voie est possible ! Ton pouvoir, c'est lui qui te l'a légué. Utilise-le ! Renverse sa colère !

À peine avait-elle fini de disperser ses consignes qu'un bref et vif éclat entoura le corps de Fato. Son long manteau grisâtre et ses cheveux blancs voletaient sous l'effet d'une énergie incroyable. Lorsqu'il leva bras et tête vers le ciel, criant à nouveau sa rage, des colonnes de feu déchirèrent le lit du fleuve, en amont, et retombèrent en une marée liquide qui fondait tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. La foule de spectateurs hurla sa frayeur, mais n'avait de toute manière aucune chance d'échapper à un tel fléau. Kũraw distingua la silhouette sombre de son ennemi qui se détachait sur ce tableau jaune orangé. Dans une expiration dont seul Téohem avait le secret, il fut surpris d'avoir tout le temps nécessaire pour recevoir les conseils et les soutiens de ses compagnons, de se les approprier sous le poids bienveillant des lunes associées, avant de sombrer à nouveau dans la vision seconde.

Ses petits condensateurs telluriques, sculptures d'apparence si fragiles, ne bougèrent pas et s'opposèrent au courant furieux qui les contournait. Il sentit la conjonction des astres leur prêter son poids et augmenter les vibrations puisées dans le sol. Sans qu'il le décide vraiment, le dresseur de cordes se mit lui-même à léviter, à l'instar de son ennemi qui flottait au-dessus de ses légions de feu. Inis Fato avait perdu la tête, sa fureur engloutirait bientôt les tribunes puis s'abattrait sur la ville. Ekti Chara tenta de lui faire reprendre pied, mais tous ses cris restèrent inaudibles. Dans la vision particulière de Kũraw, Fato irradiait d'un rouge sanglant, mais terne. Derrière lui, des auras similaires s'approchaient. Combiner l'énergie tellurique, réelle et tangible, au pouvoir des cordes, il ne l'avait encore jamais tenté. Bien qu'il redoutât le résultat, le dresseur ne voyait aucune autre issue. Il attendait le moment propice.

— Votre sœur est là, à mes côtés. Est-ce que vous pouvez ressentir sa peine ?

Face à Coman, seulement des grognements agités, étouffés.

— Advenis l'a nommée Vitaïni. Elle est l'une des nôtres, mais appartient en vérité aux éléments. Pas seulement au feu, non, je l'ai vue forger l'eau,

gouverner l'air et soulever la terre. Oh, que vous seriez fiers d'elle ! Mais comme elle souffre de ce triste spectacle. Son père et son ami, dans un duel à mort… Ne la forcez pas à prendre parti, je vous en prie.

Les silhouettes se calmèrent, semblèrent écouter.

— Il est temps pour les morts d'éclairer les vivants. Votre colère est légitime, mais elle n'engendre que plus de destruction. Toute la vie de votre père a été destruction. Inis Fato le fondeur ! Est-ce là tout ce qu'il est pour vous ? Offrez-lui l'occasion de s'apaiser enfin !

Liguïa soufflait au décorporé ce qu'il devait leur dire. Soudain, l'aura craintive de Vitaïni s'invita.

— J'ai couru et survécu. J'ai longtemps pensé à vous, puis d'autres familles m'ont recueillie. J'ai oublié jusqu'à vos visages, mais c'est bien vous, c'est bien moi, ici et maintenant. Père s'en veut de n'avoir pas su nous protéger. Depuis presque cinq décennies il s'inflige le déshonneur de servir ceux-là mêmes qui nous ont détruits. Sa pénitence a assez duré. N'augmentez pas sa peine ! Ne servez pas de combustible à son feu vengeur ou je serai forcée de le consumer, et vous avec. Dites-lui que nous sommes à nouveau réunis, et pour toujours dans les éléments. Dites-lui que sa fille est là, toute proche, et qu'il s'apprête à la noyer dans les flammes. Je lui pardonne. Pardonnez-lui, vous aussi !

Liguïa essuya une larme, toute plongée qu'elle était dans le plan supérieur. Vitaïni, sa Vita était bel et bien revenue. En reprenant pied dans sa dimension, elle put sentir un changement dans l'équilibre des forces.

Fato tout entier s'embrasait. Il n'était que feu désormais, et personne ne pouvait plus lire dans son regard. La lame flamboyante courait à présent sous les pieds de Kũraw et atteindrait bientôt les spectateurs. Pourtant, au moment où le dresseur choisissait de faire appel aux amas de cordes, le maître du feu eut un instant d'inattention. Alerté par un message de sa famille disparue, par une présence qu'il n'avait jusque-là pas encore remarquée, il tourna la tête en direction du public affolé et posa ses yeux sur cette femme qui avait retenu son intérêt deux jours plus tôt. Au milieu de la foule agitée, son visage irradiait. Maintenant, il comprenait pourquoi. Il voyait à nouveau. C'était sa chair qui était venue jusqu'à lui, dans cette mégapole sordide. Sa fille levait vers lui un regard implorant, chargé de compassion. Mais le torrent était lancé et lui-même ne pouvait plus l'arrêter.

— Sa famille se range à nos côtés.

— Je freine son feu du mieux que je peux. À toi de jouer maintenant.

— Vas-y, petit frère, fais parler l'univers !

— Imel et Ryël sont prêtes à soulever tout ce que tu leur demanderas.

Kũraw Atemn fragmenta sa conscience dans l'univers des cordes et

fusionna virtuellement avec toutes les lignes visées. D'abord, circonscrire l'élément : trouver le train d'ondes du feu, visualiser et cloisonner le torrent qui inondait le vallon. Ensuite, agir sur la température : la fréquence vibratoire du zéro absolu, seule extrémité capable de figer le feu en mouvement. Enfin, agir sur l'énergie terrestre : activer une sculpture pour les libérer toutes. Le dresseur se laissa flotter sur une trajectoire descendante vers l'assemblage de pierres le plus proche. Elles éclatèrent d'un bleu presque blanc, aveuglant quand il les approcha. Autour d'elles, le feu liquide ondoyait avec volupté, presque attirant. Du bout du pied, il renversa le petit galet situé au sommet et toute la structure s'effondra, rapidement suivie par ses voisines et ainsi de suite dans tout le lit de la rivière. Une bande lumineuse horizontale s'éleva à grande vitesse depuis la surface. Une terrible secousse jeta les humains au sol et souleva le courant brûlant à quelques pieds du sol. Sans que quiconque puisse expliquer comment, la tranche de feu s'éteignit, au jaune orangé succéda le noir fumant, ponctué de quelques braises inoffensives et, en retombant, la plaque ainsi créée se morcela en de multiples segments. Le lit creux du fleuve était soudainement aplani.

Simultanément, une faille dans l'attaque d'Inis Fato, une faiblesse soudaine, permit au dresseur de remonter jusqu'à lui. Au lieu de figer seulement sa vague enflammée, le pouvoir des cordes toucha son créateur de plein fouet. Par un effet de conduction que Kũraw ne comprit pas sur le moment – sans doute Inis Fato habitait-il littéralement le feu, et Kũraw avait commandé aux cordes de geler ce feu-là –, l'énergie des sculptures défaites fila tout droit jusqu'à lui, en de multiples éclairs blanc bleu. À cet instant, dans un cri douloureux à entendre, la silhouette irradiée s'éteignit instantanément et chuta vers la gangue de feu refroidie. Vingt pieds plus bas, le choc du corps de Fato sur la pierre noire fut le dernier son qui résonna dans le vallon. Il ponctua le duel.

Vitaïni n'eut aucunement besoin des perceptions de ses compagnons pour savoir ce qui venait de mourir, sur les hauteurs de Kéntron. Ce n'était pas Inis Fato – elle avait encore du mal à le nommer père –, mais bien son feu qui succombait là. Le feu avait disparu, tout son pouvoir. En même temps que sa colère. L'homme qui n'avait connu que sécheresse de l'âme déversait à présent d'abondants sanglots. Oui, dans le silence morne et sulfureux du vallon, le puissant maître du feu pleurait.

La confusion régnait dans les rangs des spectateurs ainsi que dans le corps politique de Kéntron. Treuris lui-même avait perdu toute contenance. Les tribunes se vidèrent, étourdies par ce dénouement inattendu. L'absence de mort signifiait-elle l'absence de vainqueur ?

Cela, l’Assemblée Autoritaire devrait en juger.

4

La résonance est partout.
Au creux même des ténèbres peut persister une note synchrone.
Une fois trouvée, il n'y a qu'à lui transmettre notre lueur.
Premières Transcriptions, Oracle Gealna.

L'essaim passa une nouvelle nuit dans sa prison haut de gamme. Sumnio auprès de Kũraw afin de l'aider à régénérer son corps, totalement vidé par l'effort. Seule Liguïa était absente, conviée par l'architecte général à une balade nocturne sur les pontons de Kéntron, toujours sous bonne escorte. Le long du chemin, des cages métalliques accueillaient des feux gras et malodorants. En réponse à la démonstration du dresseur de cordes, Treuris avait troqué son air hautain contre une certaine considération. Visiblement, seuls les individus possédant une forme de pouvoir suscitaient son intérêt.

— Vous nous mettez dans une drôle de situation, ma chère. Non seulement le rendement des fonderies Chara va plonger drastiquement et, sans le pouvoir d'Inis Fato, c'est l'ensemble des chantiers qui sera ralenti, mais l'issue du duel reste pour le moins ambiguë. Vous auriez mieux fait de le tuer. Un vieux maître du feu sans pouvoir, c'est embarrassant.

— Nous n'avons peut-être pas votre goût pour les mises à mort, mais à mes yeux, le résultat est très clair. Plus globalement, ce dénouement prouve bien l'inefficience du feu à assurer votre subsistance ; seul, cet élément est tout simplement stérile. Je ne comprends pas d'où peuvent venir votre obsession et votre obstination à vous appuyer uniquement sur lui, génération après génération.

— Comment bâtirions-nous sans son aide ? Le métal a besoin du feu.

— Dans votre culture, sans nul doute. Est-ce parce que vous adoriez déjà le feu que vous en êtes venus à fondre et à forger des structures de fer ? Ou bien ce choix de matériau a-t-il été mûrement réfléchi ?

— J'avoue ne jamais y avoir songé. C'est ainsi que l'on procède depuis des siècles. Qui serais-je, moi, pour remettre en question les méthodes éprouvées ?

— Je comprends mieux. L'introspection et le changement sont étrangers à votre héritage. Je vous plains, finalement. (Et en suivant son guide à l'intersection des chemins flottants.) Que se passe-t-il maintenant ?

— Je n'ai pas pris ma décision, fit Treuris, agacé. Vous avez pu voir les besoins de la future Chambre. Quel projet pensez-vous nous

proposer ?

Passant du visage nerveux et bouffi de son interlocuteur au décor absurde qui s'ouvrait à présent à son regard, Liguïa réfléchit à ce qu'elle pourrait bien lui répondre. Comment leur faire comprendre, à lui et à son peuple d'humains arrivistes, imperméables à toute réalité, qu'ils écopaient dans un navire qui avait déjà sombré. Leur modèle de société lui-même méritait-il de survivre ?

Arrivés dans les quartiers est, ils accusèrent une température plus élevée et une humidité ambiante suffocante. Cramponnée à la main-courante d'un pont branlant, avec sous ses pieds le nouveau trajet du fleuve détourné, Liguïa observa les eaux noires de suie s'étaler dans un estuaire artificiel d'au moins un demi-mille de largeur, puis s'engouffrer dans un nombre incalculable de bouches béantes où le précieux liquide disparaissait bruyamment. Derrière, des cloches en acier vibraient de toute leur structure, des nuages de fumée blanche parvenaient à s'échapper par de rares interstices, des vis manquantes ou des plaques soulevées par la pression.

Des usines à vapeur ! comprit Liguïa, interdite.

Le tumulte pur de l'élément s'éteignait là, au contact brutal du feu et du métal. Le changement d'état de l'eau en gaz levait dans l'atmosphère de Kéntron un bruit sourd mais omniprésent. La vapeur ainsi générée était condensée, mise sous pression dans les cloches et transférée vers les fonderies et les forges de Kéntron par un réseau complexe de canalisations. Des machines diaboliques s'animaient alors, soufflant des brasiers rougeoyants, tordant le métal, cognant, hurlant, levant des charges impensables ou transportant tel matériau vers tel chantier. Tout le fleuve ! Toute son eau était purement et simplement devenue la matière première de ce joyeux carnage. On évaporait le sang de la terre pour des projets futiles et éphémères. Pour Liguïa, la nausée imprimée par l'air ambiant venait d'être décuplée.

Le regard triste, elle se tourna vers Treuris et prit toute la mesure de ce qu'étaient vraiment les Furriaes. Une communauté d'enfants dénuée de toute maturité. Une fourmilière de besogneux évoluant en vase clos, sans le moindre recul sur son action ni sur le monde qui l'entourait. Ils avaient emmagasiné un savoir ahurissant dans certains domaines, peut-être davantage que les Advènes, mais ce savoir ne servait jamais une quelconque sagesse, un sursaut d'esprit critique. Des connaissances fonctionnelles, utiles, productives. Ils n'étaient que cela : production, consommation, expansion… et destruction !

— Ce que nous vous proposons est autrement plus grand, par l'espoir que cela suscite, que vos entrecroisements de poutrelles, finit-elle par déclarer.

— Dites toujours !

— Nous n'utiliserons pas de métal, ou alors très peu, peut-être dans la structure interne. La pierre, seule la pierre traverse le temps. Depuis l'ancien lit de votre fleuve sacrifié, j'ai aperçu vos carrières de grès en amont du coteau est, et du granit si je ne m'abuse.

— En effet.

— C'est là que nous extrairons les matériaux nécessaires à notre chantier.

Treuris grimaça.

— Kéntron est inconstructible désormais, vous devriez l'avoir accepté depuis belle lurette. Nous érigerons cet édifice sur les hauteurs.

— Impensable.

— Laissez-moi terminer ! Vous vous prononcerez ensuite. Si vous le souhaitez, et bien que je trouve cela superflu, vous pourrez continuer d'y exercer votre pouvoir. Néanmoins, la vocation du bâtiment sera tout autre. Il sera le lien entre la terre et le ciel, l'équilibre que vous n'avez pas su trouver. Construit non pour vous mais pour ceux qui viendront après, il sera une pièce parmi d'autres dans un plan à grande échelle. Sauver la Vie sur Etügen ! Cela résonne-t-il en vous, Treuris ?

— …

— Des colonnes de grès et des dalles de granit, oui. Sur plusieurs niveaux, si cela peut vous rappeler vos fantasmes de grandeur. Oubliez votre capitale, elle se noie lentement mais sûrement. Vous pourrez vivre encore quelque temps en vous établissant ailleurs, je vous y encourage. Cessez de changer l'eau en vain ! Consacrez ce répit à élever votre conscience collective, c'est ce que vous pourriez faire de mieux, mais quoi qu'il arrive, à moins d'un sursaut d'adaptabilité, vous êtes tous amenés à disparaître.

Treuris sembla accuser le coup du discours de son invitée, comme s'il avait toujours eu cette évidence en lui, sans jamais réussir à l'admettre. Il contempla lui aussi les dômes métalliques et leurs fumerolles parvenues à s'extraire de ce gaspi chaotique pour rejoindre leurs cieux d'origine. Un vague regret le gêna, peut-être, aux encoignures de son âme grise, mais qu'étaient ces émotions fluettes face à la jouissance d'un pouvoir qu'il fallait sans cesse conforter ?

— En acceptant ce que nous sommes prêts à vous offrir, continua Liguïa, vous n'aurez certes pas la plus haute des tours que vous espériez, mais vous prendrez part à la première aventure humaine unissant toutes les civilisations et tous les continents. Au lieu d'un beffroi qui ne vous servirait qu'à sonner quotidiennement l'alerte d'une fin annoncée, vous aurez la fierté de ce legs aux Suivants, de ce lumineux trait d'espoir à travers le temps. Voilà le projet que nous vous proposons !

Le petit homme resta muet, sa responsabilité d'être humain sans doute inhibée par ses désirs de subsistance personnelle. Atone et amorphe. Seuls quelques grommellements émanèrent de sa gorge distendue. L'exposé du Catalyseur l'avait plongé dans une indicible confusion. Après de longues minutes de contemplation sourde, il leva finalement un regard épuisé vers l'étrangère :

— Nous nous reverrons au matin, Liguïa Atemn, j'ai à m'entretenir avec les membres de l'Assemblée. Gardes, raccompagnez-la !

Il s'éclipsa à pas courts et pesants, la tête baissée vers cette eau qui n'avait de cesse de monter, jour après jour, submergeant toutes ses certitudes d'homme accompli.

Au petit matin, on les tira de leur appartement-cellule non sans une certaine hâte. Comme Liguïa avait pu s'y attendre, ce furent des visages fermés qui les accueillirent dans l'Assemblée Autoritaire. Elle devina à l'ambiance tendue qui y régnait que Treuris, s'il avait fait des efforts dans ce sens, n'était pas parvenu à convaincre ses homologues. La proposition de l'essaim essuya donc un refus catégorique. Aucune discussion possible, pas plus que de négociation ; les Advènes et leur magie des pierres n'étaient plus les bienvenus à Kéntron. Puisqu'ils avaient fait montre d'une certaine bravoure, on les autorisait – pour ne pas dire qu'on les pressait – à retourner d'où ils venaient.

Le Catalyseur comprit qu'il valait mieux obtempérer. Ils se renseignèrent toutefois sur l'état de santé d'Inis Fato, qui avait survécu au choc énergétique avant de sombrer dans un sommeil dont rien ne semblait pouvoir l'extraire. Vitaïni demanda à le voir, pour peut-être tenter de la ramener. Les Furriaes acceptèrent, l'hôpital était tout proche, mais une fois près de son père, l'élémentaire ne ressentit plus ce pouvoir qui les avait jadis unis, ce lien du sang, ce lien du feu. Rien. Elle se heurta à un néant sec et cassant. Cet homme était brisé depuis trop longtemps, il n'y avait plus de lien à retracer entre elle et lui. Ses compagnons lui expliquèrent que Fato était trop vieux, trop usé par sa vie de labeur et de chagrin, et qu'il s'éteindrait certainement dans son sommeil. Il l'avait vue une dernière fois, elle, sa fille unique, valeureuse et si bien entourée ; c'était tout ce qui comptait. Le soulagement provoqué fut tel qu'il avait relâché toute tension et toute colère engrangées depuis le raid sur la Neurià et l'assassinat des siens. Dès lors, privé de son pouvoir, plus rien ne le faisait tenir. Vitaïni avait brièvement retrouvé ses origines, elle devrait s'en contenter.

Au moment du départ, Treuris s'approcha de Liguïa et, à voix basse, tenta une dernière intimidation :

— Nos escadrons vont vous suivre. Très charmant collier que vous avez là. Nous verrions d'un bon œil, en gage de bonne foi de votre

part, que vous nous offriez un cadeau tel que celui-ci.

— L'Origar ? s'offusqua le Catalyseur en portant la main vers l'amplificateur du lien.

Ageîn vint se presser contre sa chef et, dominant le petit homme rond de toute sa stature, grogna :

— Essayez un peu ! Juste pour voir.

— Vous nous obligeriez…

— Rien du tout. Laissez vos troupes où elles sont ou bien nous mourrons tous ici, sur le champ. Je n'ai peut-être plus la vitesse de mes vingt ans, mais soyez sûrs que vos explosifs feront bien plus de dégâts qu'escompté si je m'en mêle.

Treuris hésita, lorgna à nouveau vers les gemmes colorées posées sur la peau de Liguïa, puis s'avoua vaincu.

— Bien, bien. Ne vous énervez pas, mon vieux, j'espérais juste un geste de sympathie.

— Vous l'avez déjà eu, ponctua Liguïa, très désireuse de quitter cette nation de fous.

Avant de franchir les portes du bâtiment, Scirel capta l'attention d'Ekti Chara, premier architecte de la Chambre et propriétaire d'Inis Fato. Il traînait là, abattu par la défaite de son maître fondeur, espérant sans doute un miracle de dernière minute. L'érudit lui tendit discrètement un rouleau de vélin sur lequel il avait travaillé toute la nuit. Les plans du projet que l'essaim aurait pu réaliser, si leurs cultures n'avaient pas été aussi divergentes. Une cathédrale de pierre aux proportions parfaites, artistique et tellurique. Chara n'eut qu'à s'en saisir pour que son regard s'illumine. En silence, il inclina la tête, infiniment reconnaissant.

L'essaim quitta donc la capitale avec le timide espoir qu'un homme éclairé prolonge la Prophétie à sa place. Malgré toute la mauvaise volonté de ses dirigeants, peut-être subsistait-il un fragment de lueur entre les gouttes noires qui tombaient sur Kéntron.

Les Premiers

1

Braver les cycles
Ultime entrée du journal de Liguïa Atemn

Nous avons retrouvé les vibrations rassurantes d'Advenis avec soulagement. Tempérés par les Alephs, recteurs et rectrices ont consenti à nous laisser savourer ce réconfort et gardé pour plus tard leurs questions et leurs tergiversations pratiques. Nos précieuses matriarches – les rares d'entre elles encore vivantes après un périple de bientôt quatre décennies – ont bien perçu à quel point notre stabilité morale a été mise à l'épreuve. Elles ont ce don inné, cette prescience. Avant même que nous n'exprimions nos souffrances, leur instinct leur a induit de nous laisser souffler, reprendre pied sereinement sur les dalles immuables des allées calcaires, dans nos alvéoles et dans les bras de l'être aimé. Je leur en serai toujours reconnaissante ; sans elles, cette quête n'aurait été qu'épreuves et âpreté.

Les pertes successives d'Eloka et de Bourpigne ont largement entamé le moral de l'essaim. Heureusement, nous avons acquis assez d'expérience pour pouvoir encaisser. Si cela était intervenu au début du voyage, certains ne s'en seraient sans doute pas relevés. Moi-même, je peine un peu à me rappeler cette énergie originelle, à raviver ce feu qui nous animait tous alors et nous poussait vers l'avant, vers un avenir incertain mais commun, avec conviction et dévotion. Peut-être est-ce l'âge qui, bientôt au terme de notre périple, imprime sa lassitude dans nos cœurs ? Je crois que nous sommes simplement usés, physiquement comme mentalement, parce que nous donnons tout à la Voie et que nous ne verrons jamais le fruit de notre sacrifice. Je pourrais bien dormir pendant des semaines, des mois, tellement j'aspire au repos, mais je dois montrer l'exemple en restant sur le pont. La cité migratrice sans son Catalyseur à la barre ne risquerait-elle pas de se disloquer ?

Nous avons repris la navigation et abandonné les Furriaes à leur sort. Certaines coupes, déjà trop pleines, ne peuvent accueillir d'autre savoir que celui qui les baigne obstinément.

Les précipitations tendent à se raréfier et la température grimpe sensiblement. Éndin m'a confirmé que des modifications infimes dans l'atmosphère sont en cours. Vita, elle, tremble des mouvements de terrain qu'elle capte sous la surface. Elle a certes subi plus que tout autre élu, ces derniers temps, et même si la Refonte annoncée par la

Prophétie n'a pas de quoi l'ébranler, j'ai noté un certain changement dans son attitude et son humeur depuis l'incident du ponton. Comment pourrait-il en être autrement ? Mon élémentaire s'est repliée, a retrouvé le caractère introverti de son enfance, lorsque nous l'avons trouvée sur les rivages de la Terre Morte, et je regrette les notes d'aigreur et de violence à peine dissimulées qu'elle met dans ses mots et gestes du quotidien. Fort heureusement, la présence de Naôm, à présent jeune adulte, la tempère un peu. Son fils l'empêche de totalement dériver ; il est finalement le liant supplémentaire qui nous aurait manqué, dans le cas présent. Celui que j'ai porté dans mes bras pour sa première inspiration en ce monde a hérité de sa mère un rapport profond avec l'élément terre, en particulier avec le monde végétal. Son savoir inné des vertus de telle ou telle espèce lui vient sans doute de Sumnio. Toujours est-il qu'il a achevé sa formation en médecine plus vite qu'aucun autre élève, et c'est dorénavant lui que ses aînés consultent pour soigner les cas les plus atypiques. Je lis chaque jour la fierté dans les yeux de son père et, plus voilée, dans ceux de sa mère.

J'observe ma Vita, compréhensive, et espère que nous autres, sa famille, saurons renverser sa mélancolie. À l'heure où les éléments se préparent à se déchaîner, il serait fâcheux que Vitaïni Essen se démobilise.

Néanmoins, je reste satisfaite de notre accomplissement, de notre cheminement sur la Voie. Nous avons d'ores et déjà bâti plus de condensateurs telluriques que ce que je m'étais secrètement fixé : près d'une vingtaine, en trente-six années d'essaimage, sans compter les copies de nos ouvrages que de nombreux peuples se sont sentis libres d'ériger. À chaque nouvelle lune, nos messagers, oiseaux voyageurs, amis Ayoles ou rencontres au gré des mers nous rapportent de nouveaux édifices calqués sur nos propres plans. Évidemment, j'essaie de ne pas trop m'illusionner quant au potentiel de ces assemblages spontanés, soit que leurs architectes n'aient pas pris en compte l'indispensable cartographie tellurique, soit qu'ils aient inversé l'un ou l'autre des flux internes, mais je me suis laissé dire que certains parmi ces édifices pourraient bien fonctionner, le moment venu. Ce sera toujours ça de pris, une puissance supplémentaire pour contrer les vents solaires.

Comme les autres, et malgré les schémas très explicites de Scirel, j'éprouve quelques difficultés à imaginer l'échelle et la puissance dévastatrice d'un tel phénomène. Seul notre voyant aurait entraperçu la lointaine prédiction cataclysmique. Toutefois, l'autre jour, au cours d'un moment de détente dans les jardins suspendus, il a avoué manquer de mots pour nous la décrire. Nous avons surtout retenu des

éruptions solaires généreuses, des volutes, des gerbes et des projections cent fois plus amples que leur étoile d'origine, une vitesse de translation défiant les lois terrestres, des aurores au spectre coloré impensable, une Etügen si petite face au chaos approchant, puis le choc inédit contre un globe bleu et blanc dépourvu de son bouclier magnétique. Concordance malheureuse que la disparition de cette coque protectrice, de cette enveloppe naturelle, au moment où notre planète en aurait le plus besoin. L'oscillation violente d'Etügen sur son axe, sa surface brûlée par une chaleur et une radioactivité venues de celui-là même qui avait engendré la vie. Dure vision que celle de cette vague solaire s'enroulant autour de notre berceau fertile, la nappant totalement. À cet instant de son récit, les yeux de Páthin se sont troublés. Nous n'avons pu qu'imaginer l'ébullition des océans, la fracture des terres émergées, la combustion presque instantanée de toute forme de vie à sa surface, végétaux, animaux, jusqu'aux pierres les plus friables réduites en nuages de poussière volatile. Là, toujours d'après les données de l'érudit, nous extrapolions, mais notre imagination était certainement encore bien loin de la réalité de ce que serait la Fin.

Contrer les vents solaires, donc, grâce à celles de nos œuvres qui seraient toujours debout à ce moment critique, tellement éloigné pourtant. "L'affaiblissement progressif puis la désactivation du bouclier magnétique déchaîneront spontanément les condensateurs, par effet de transfert", nous affirment Scirel et tous les spécialistes en courants telluriques. La dégradation du champ magnétique terrestre entraînera, par compensation, un reflux d'énergie du noyau externe vers l'écorce, des champs telluriques surexcités et un phénomène de pression qui cherchera, mécaniquement, à s'évacuer. C'est là que nos constructions entreront en jeu. Situés sur les points névralgiques de la croûte terrestre, le long des crêtes énergétiques et aux endroits précis où pulsent les nœuds telluriques, nos espoirs monumentaux puiseront autant d'énergie tellurique qu'ils pourront en contenir, suceront la sève profonde d'Etügen, canaliseront et décupleront cette puissance salvatrice pour enfin, au point de rupture, n'en pouvant plus de ces palpitations hallucinantes, de leurs bouches minérales vomir ce flux indomptable vers la haute atmosphère. Un débit frénétique propulsé à la verticale, un faisceau lumineux et rageur qui reproduira, avec magie et artifice, le bouclier inopérant.

Cela, par une nuit d'osmose comme il y en a eu trop peu au cours de notre vie d'élus, et puisant sans doute à la fois dans les dons de Páthin, dans la vision seconde de Kũraw ainsi que dans les capacités oraculaires de nos ancêtres que Coman aurait, à travers moi, réveillées, nous l'avons tous rêvé simultanément : traits de lumière véloces, bleuâtres, vibrants, atteignant l'altitude visée avant de se

répandre comme le long d'une paroi invisible, se rejoignant ainsi les uns les autres pour dessiner les contours d'une bulle, à peine teintée de liserés opalescents. Nous l'avons vue, cette beauté, cette audace construite de nos mains, ce pied de nez à l'univers contre lequel viendraient se briser ses légions de feu. Nous l'avons vu, notre arme défensive, notre bouclier tant espéré, et nous y avons songé avec conviction, à chacun de nos pas dans les déserts piégeux et dans les plaines inondées de ce monde à la dérive. Nous avons aimé et chéri cette idée de n'être pas impuissants. Celle de donner nos vies, comme certains l'ont déjà fait, pour que les Suivants puissent profiter de cette Terre-Mère bénie. Notre honneur réside en cela, en cette foi que même Téohem Logré a cru bon d'adopter. Au cœur de ses entrailles comme en chacun de nous bat le pouvoir immuable des bâtisseurs, car c'est ce que nous sommes, tous ensemble, des bâtisseurs d'avenir.

Coman m'a rejointe, la nuit dernière. Il avait fait ce qu'il nomme "ses rêves malveillants". Pas tout à fait sorties de son subconscient, ni vraiment transfusées depuis l'autre monde, ces pensées agitées lui serrent à chaque fois le cœur et le corps. Il lui faut maintes caresses et paroles délicates pour l'apaiser.

Il est toujours étrange de voir ce gosse de soixante printemps mouiller sa natte et venir chercher du réconfort auprès de moi, mais nous y sommes habitués, depuis le temps. Le dernier élu aurait très bien pu se prendre d'affection pour Ageîn ou Téohem, par exemple, mais les manifestations de tendresse donnent de l'urticaire au premier, et le second a, à tort selon moi, et ce dès le début, pris ses distances avec Coman. C'est donc moi qui le materne. N'ai-je pas déjà toute une troupe à assumer, à des degrés différents ?

Cette fois, il était question d'une âme errante, en suspens entre les deux mondes, ni morte ni vivante. Coman m'affirme qu'il y a un lien entre elle et lui, une filiation, et qu'elle rôde toujours autour de l'essaim. C'est loin d'être la première fois qu'elle lui rend visite. Elle lui renvoie des songes et des souvenirs de son enfance en terre fajao, tous les mauvais, à vrai dire. Sa solitude, les moqueries des autres gamins, la distance et la crainte des villageois à son égard… Une forme de culpabilité baigne tous ces rêves étranges, est-il parvenu à m'expliquer. Il en ressort chaque fois avec l'impression que c'est la sienne ; une profonde et envahissante tristesse s'empare alors de lui, sans vraiment qu'il sache pourquoi. Comment mon décorporé pourrait-il se rendre coupable de quoi que ce soit ? Il est l'innocence faite homme, pur de la moelle jusqu'aux cuticules, il n'y a qu'à l'entendre rire pour s'en persuader. J'aimerais tant pouvoir l'aider avec ces esprits malins, mais lui seul peut s'accommoder de son don. Je me suis donc contentée, une fois encore, de l'enlacer et de guetter

les premiers signes d'endormissement, avant de pouvoir à mon tour rejoindre des songes plus paisibles.

Kũraw se repose. Je ne l'ai jamais vu dormir autant. Le combat qu'il a mené à Kéntron, même si nous étions tous là pour le supporter, l'a profondément marqué. Combat contre lui-même autant que contre ce maître du feu. Le corps humain n'est pas conçu pour jouer avec le haut potentiel des cordes. Mon jumeau a beau me dire que c'est son esprit qui vibre à bord de la vision seconde, et non son corps, je suis bien placée pour savoir que physique et mental ne font qu'un. Sa tignasse est parfaitement blanche, à présent, et ses muscles allongés tendent à s'amenuiser. Sumnio n'a de cesse de me rassurer en m'affirmant que mon frère est en parfaite santé. Il est vieux, voilà tout. Nous sommes tous vieux et marqués.

Je suis bien heureuse que nous ayons enfin coché toutes les lignes de notre plan de route, car je doute que nous puissions encore affronter un autre chantier, une autre laborieuse discussion avec un peuple réfractaire. Après tout ce temps, je suis lasse de devoir justifier les raisons de notre Voie, expliquer la Prophétie, les élus, leurs pouvoirs et la théorique survivance de l'humanité. Lasse des démonstrations et des tours de magie davantage destinés à amuser la galerie qu'à les convaincre vraiment. Ils sont curieux, voilà tout, curieux de notre savoir et de notre science. Nous avons tellement vécu, des aventures en pagaille, des enseignements par milliers, et cumulé plus de maturité que quiconque au fil des âges. Nous touchons du doigt la Sagesse tant convoitée par les anciens, mais nos contemporains nous perçoivent encore comme des attractions de passage, des forains, des saltimbanques. Je le sais, car on nous rapporte régulièrement les paroles glanées dans les gargotes et les comptoirs du Sud. Nous faisons déjà partie du paysage, de l'Histoire, comme ces vieux prophètes que certaines croyances parent de paroles divines.

Heureusement, la majesté d'Advenis nous précède souvent et apporte le crédit nécessaire à nos chantiers. Si je regarde en arrière, tout le travail accompli – que j'abhorre ce mot –, toutes les bravoures pour en arriver là, c'est l'avenir que je vois, de fiers bâtisseurs ayant ouvert une voie, et non une troupe d'aventuriers poussiéreux.

Pourtant, ils ne nous prendront pas vraiment au sérieux avant d'avoir vu nos constructions pulser haut la vitalité d'Etügen. Un jour ils verront. Un jour ils nous remercieront. Nos noms seront depuis longtemps effacés, soit, nous ne faisons pas cela pour la gloire. Qu'on nous laisse en paix, maintenant. Qu'on nous laisse voguer tranquillement et rejoindre les Andes subtropicales et notre dernière demeure. Oh oui, une ultime ascension et le repos, enfin ! Je

m'autoriserai à rompre le lien, non sans douleur, mais avec un soulagement bien mérité. Ce sera alors mon tour de dormir pour l'éternité.

Ce matin, Páthin est arrivé en retard à la table ronde, comme souvent, mais plus essoufflé qu'à l'accoutumée. Jusque-là, rien de notable. Sauf que ma sensitive aussi était absente, et cela ne lui ressemble guère.

— Les amis, chef, faut que vous veniez vite sur le rempart tribord, y'a un truc qui cloche.

Je lus dans son regard un sérieux inhabituel. Il vit que j'avais capté la gravité de la situation.

— Éndin est là-bas, prostrée. Elle a l'air totalement flippée, ouais.

Nous nous levâmes comme un seul être et suivîmes le messager. Déjà, avant de gravir les marches menant au chemin de ronde, je compris la nature du phénomène. Du guano épais et frais mouchetait le calcaire de l'enceinte ; une escadrille de larus sillonnait le ciel au-dessus de nos têtes. Sans doute avaient-ils repéré nos élevages de cypris. Leur présence signifiait surtout que la côte était toute proche, or nous étions censés naviguer encore plusieurs semaines avant de l'avoir en vue.

— Comme Kũraw était déjà parti, ce matin, j'ai décidé d'attendre Éndin, histoire qu'on fasse le chemin ensemble, expliqua le voyant en gesticulant à mes côtés. Dès le début, elle m'a semblé troublée, dérangée par ses perceptions fines. Elle a parlé d'un changement de taille. Tu m'étonnes… Elle a souhaité faire un détour par la muraille. Novig était déjà là-haut, la lunette tournée vers l'ouest. Ils n'ont pas échangé un seul mot. Matez-moi un peu ça !

Nous arrivâmes en haut des marches et nous figeâmes nous aussi devant l'inattendu. Un rivage proche, à deux, peut-être trois lieues d'Advenis, s'étirait des deux côtés à perte de vue. Au loin, sur les hauteurs, une forêt dense, de laquelle émergeait un fleuve de plus en plus large. Sur la côte, du bois mort charrié par des coulées permanentes et des glissements de terrain. Saisie d'un affreux pressentiment, je me penchai au-dessus du parapet et tournai mon regard vers le nord, vers la poupe. La ligne de démarcation entre l'eau douce limoneuse et un océan bleu nuit, bien que plus diffuse, était bien visible.

— Cela ne se peut…

Le découpage de la côte ne trompait pas. Pour les avoir empruntés des années auparavant, je reconnus sans mal les hauts-reliefs contre lesquels butaient les nébulosités gorgées d'eau, puis le vallon en pente douce, ses collines herbeuses, et ce fleuve, si typique avec son lacet défiant les lois de la gravité. Nous étions revenus sur les rives

orientales du sous-continent.

Éndin était bien là, immobile, tendue, et pour la première fois je découvris un masque austère sur son visage d'ordinaire si frais et guilleret. Ses sourcils froncés traduisaient une concentration de laquelle il valait mieux ne pas la sortir. Je m'approchai alors de notre commandant qui se grattait la tête avec l'extrémité de sa longue-vue.

— Tu as une explication ?

Il se tourna vers moi lentement, les yeux exorbités, avant de pouffer de dépit.

— Une explication pour ça ?

Il désigna l'obstacle, impuissant. Un continent entier à contourner, rien de moins.

— Cela fait dix-huit jours que nous faisons cap sur l'ouest, je suis formel. Soleil et lunes ont beau jouer les timides, on distingue tout de même leur clarté et leur position approximative. À notre allure habituelle, nous devrions bientôt nous trouver à 65° de longitude ouest et plus ou moins 16° de latitude nord, au beau milieu de ce fichu océan Central.

— Devrions ?

— Devons. Non. Nous nous trouvons bien aux coordonnées visées, se reprit-il. À moins que l'axe d'Etügen n'ait tourné de 180°, nous sommes bien là où nous devons être.

— Alors c'est le sous-continent qui ne serait pas à sa place ?

Pour toute réponse, Novig se contenta d'une moue en haussant les épaules, avant de désigner l'évidence à laquelle nous nous heurtions.

— Cela fait pas mal de temps que nous nous dirigeons à l'œil, avoua-t-il, confus. Le sens magnétique de tous les navigateurs dysfonctionne : nous détectons des masses continentales en lieu et place d'étendues océaniques, et inversement, des résonances nulles dans les directions où nous pensions rencontrer la terre ferme. Nos compas débloquent : l'autre jour, plusieurs membres d'équipage ont signalé que l'aiguille de leur instrument s'était spontanément mise à osciller dans un angle de vingt degrés. Il en est de même pour celle de la tour de navigation. Même les courants marins majeurs ne sont plus fiables : nous devrions actuellement nous laisser porter par le flux tropical, mais au lieu de cela, nous prenons un flux sud-nord pleine face. Tous nos repères sont faussés, voilà où nous en sommes, Liguïa.

Ses derniers mots ont retenti si fort sur le chemin de ronde que tout l'essaim a tressailli. Voir notre commandant ainsi démuni, imaginer l'homme qui partageait certaines de mes nuits et dont j'admirais l'assurance virile se fier uniquement aux halos flous d'astres totalement occultés me laissa à mon tour perplexe.

— Tu aurais dû m'en parler plus tôt, lui reprochai-je, vexée à l'idée qu'il puisse croire que j'aurais mis ses capacités en doute.

— Il nous restait un instrument, le plus essentiel, nos yeux, et je ne voulais pas t'inquiéter inutilement. Mais maintenant que tu soulèves la question, ta sensitive aurait dû t'en parler, en effet.

Le commandant savait où appuyer pour avoir le dernier mot. Il avait raison, Éndin n'avait pas pu passer à côté de tels dérèglements ; elle les avait sans doute même détectés bien avant les navigateurs. Nous reportâmes tous notre attention sur elle, sur son dos crispé et sa chevelure anormalement électrisée. Respectueux de sa communion mystique avec des vibrations si fines et lointaines qu'elle seule pouvait les capter, nous n'eûmes pas à attendre longtemps pour qu'elle sorte de son mutisme.

— J'attendais d'y voir plus clair, chef, que tout ça se stabilise. Visiblement, j'ai eu tort, ces dérèglements commencent à peine. Pardonne-moi !

Elle ne s'était pas retournée, mais je devinai une vive émotion dans sa voix tremblotante. Aussi décidai-je d'éluder son manque de perspicacité et d'aller au but.

— Que peux-tu nous en dire ?

Je m'approchai d'elle, épaule contre épaule, et ce qu'elle me révéla à voix basse, avec ses mots bruts, instinctifs, viscéraux, je suis assez soulagée d'être la seule à l'avoir entendu.

— Nous avons mal interprété la Prophétie, la Refonte Globale a déjà commencé. En voici les prémices. La plaque du sous-continent a été fracturée dans sa longueur et toute sa côte orientale est partie à la dérive. Je dirais une bande de 300 à 400 lieues de large, mais sa masse et son activité souterraine sont très changeantes, elle pourrait bien faire le double. L'autre partie doit déjà être saturée d'éruptions et de séismes terribles. Le morceau qui nous bloque le chemin a suivi le flux sud-nord et trouvera bientôt un emplacement temporaire non loin d'ici.

— Il n'y a qu'à le contourner, non ?

— Par le sud ? Difficile de dire ce qu'on trouvera là-bas. La faille en question m'a tout l'air d'être l'épicentre du phénomène qui va s'étendre à toute la planète. Nuées ardentes sur des milles et des milles, projections de pierres dans l'atmosphère, fissures du plancher océanique et siphons associés… Tout est très instable. Plus nous nous en tiendrons éloignés, plus nous aurons de chances de survie.

— Alors, qu'est-ce que tu suggères pour rejoindre les Andes ? Repasser par les rivages du Nord, puis redescendre ? Cela nous prendrait des mois…

— Trop de mouvements également, des raz-de-marée et des volumes d'eau considérables ballotés entre deux plaques. Sans parler des flux d'air en opposition, des orages, des vents. Warkën puissance dix. Consulte Vita, elle devrait pouvoir les repérer sans mal. Le temps

de contourner ce morceau de sous-continent, par l'un ou l'autre côté, il sera trop tard. Nous n'atteindrons pas les Andes par là, désolée.

Je restai coite. Ma sensitive, en qui j'avais une entière confiance, m'affirmait purement et simplement que l'éden tant espéré, notre ultime demeure, resterait un mirage. Après toute une vie à voguer, l'espoir d'un morceau de terre préservé des eaux était pourtant tellement doux. Nos cœurs battaient à l'unisson pour cette promesse de repos et d'enracinement. Depuis que nous avions quitté la Falésie, c'était un peu comme si nous n'appartenions plus à nulle part. Des migrateurs sans attaches, rien de plus. Nous avions un foyer, bien sûr, en la désormais mythique Advenis, mais jamais de territoire à nous, immuable, vibrant au rythme du noyau terrestre. Fallait-il abandonner ce rêve ?

Devant ma mine pétrifiée, Éndin dut accomplir un effort de projection intense, puisqu'elle ferma fort les yeux dans un rictus douloureux à observer. Vibrations sismiques, masses terrestres, flux d'air, d'eau ou de lave, je ne saurai jamais ce qu'elle perçut à ce moment précis, mais j'eus la certitude qu'elle faisait cet effort pour moi, pour me rassurer et, surtout, me délester du fardeau énorme d'une nouvelle décision engageant tous les Advènes. Finalement, en rouvrant ses yeux lumineux, néanmoins emplis de doute, elle suggéra :

— Nous pouvons tenter le passage par les galeries magmatiques.

Mon regard inquiet plus que perplexe l'incita à argumenter :

— Un réseau me semble sûr, qui ne devrait pas s'activer avant longtemps. Il débouche précisément au pied des Andes subtropicales, mais débute…

— Où ?

— Sur la rive nord de la mer Intérieure, au volcan Katlân.

— La mer Int… Mais c'est à l'opposé de notre destination, Éndin ! Personne ne comprendrait que nous naviguions à nouveau vers l'est.

— Tu crois qu'ils ne vont pas reconnaître le morceau de sous-continent qui se balade sous nos yeux ? Si nous leur expliquons que l'ouest n'est que feu et poussière, ils comprendront. Sans vouloir me substituer à toi, Catalyseur, et si les Andes sont toujours ton objectif, alors c'est le seul moyen.

Je réfléchis un instant, avant de commencer à envisager cette possibilité, cette énième épreuve.

— Et à partir de Katlân, comment vois-tu les choses ?

À pas feutrés – chose assez rare étant donné son gabarit –, Ageîn nous avait rejointes.

— Il y a quelque chose que je devrais savoir ?

Nous restâmes silencieuses, conscientes qu'une nouvelle réunion de l'essaim était de rigueur, avant d'argumenter face aux recteurs. Nous avons naturellement donné l'ordre de couper les flux. Un peu avant la

mi-journée, les canaux se sont immobilisés et les cypris se sont mises à remonter jusqu'à la proue et à bondir joyeusement.

Le lendemain, Advenis faisait cap à l'est. Informés que tous ne pourraient nous suivre dans les profondeurs terrestres, les Advènes avaient accepté notre décision avec un pragmatisme qui les honorait. Cette dernière marche, que nous appréhendions tous, ne tolèrerait nulle faiblesse physique. Nous-mêmes, élus, ferions office d'aînés au cours de cette traversée.

2

Que crachent les bouches de la terre,
que cinglent les larmes des cieux,
que la Voie s'étrécisse encore…
Si par l'exemple il peut guider l'essaim,
le gel vaincu relâchera sa morsure.
Premières Transcriptions, Oracle Tùrgan

Après des lunes et des lunes de navigation, des averses de plus en plus rares et des phénomènes géologiques qui défiaient l'entendement, Advenis pénétra finalement dans la mer Intérieure. Difficile de croire qu'un chemin existait, là, quelque part, entre le sommeillant Katlân et les lointaines Andes subtropicales. Il fallait traverser un bout du vieux continent, massif, puis l'océan Austral, suivis d'une nouvelle bande continentale, avant de déboucher au pied des Andes, elles-mêmes sur la côte orientale de cette terre méconnue aux accents d'exotisme. Éndin aussi bien que Scirel garantissaient que les boyaux intérieurs seraient plus directs que les voies de surface – de toute manière rendues impraticables par l'alternance terre/mer et les perturbations d'ordre tectonique. Les entrailles d'Etügen ! Voilà qui revêtait un caractère assez peu engageant. Il n'en demeurait pas moins que le chemin resterait long, très long. Des mois de marche ; entre une et deux années, selon certains spécialistes des couches géologiques. Un véritable test pour la communauté advène, où toutes leurs facultés de subsistance seraient mises à l'épreuve.

Le Katlân dévoila son cône parfait à l'aube de la quarantième année de périple. La Falésie était loin désormais, sans doute engloutie d'un bout à l'autre de ses falaises fertiles. La mer venait lécher les flancs du volcan, mais mettrait encore une bonne décennie avant de noyer son cratère. Le feuilleté de quatre nuages lenticulaires qui coiffait le sommet fut accueilli comme un présage encourageant, un signe des éléments que cette voie serait bénéfique aux aventuriers.

En guise de célébration et d'au revoir, les Alephs ordonnèrent un dernier banquet. L'on assista alors à une journée de communion comme on n'en avait encore jamais vue en Advenis. Nulle tristesse pour ceux qui restaient, car ils avaient connu l'Aboutissement chaque jour de cette quête essentielle. Nulle crainte pour ceux qui partaient, dans la mesure où leur tâche était déjà accomplie et qu'ils s'élançaient à présent vers la fin qu'ils s'étaient choisie. Toutefois, de la crainte, les premiers en avaient pour les seconds, compte tenu des risques qu'ils

prendraient bientôt, et de la tristesse, sûr que les seconds en éprouvaient en abandonnant derrière eux leurs frères et sœurs de voyage.

Que dire d'Advenis, la géante paisible qui les avait portés si longtemps, d'un coin à l'autre du globe ? Elle concentrait à elle seule toutes les émotions des aventuriers. Leur ruche, leur œuf, leur origine et leur vecteur. Ils n'accepteraient jamais tout à fait de devoir la trahir ainsi et s'en détacher. Pourtant, elle avait fait son temps et rempli sa mission. Ses vibrations continueraient d'inonder le cœur de ses habitants – aussi éloignés d'elle fussent-ils – ainsi que les terres qu'elle côtoyait désormais. À son sujet, des lignes innombrables peuplaient déjà depuis longtemps les bibliothèques et les murs de maintes cités de par le monde. Advenis, la cité-vaisseau, divine pour certains car portée par un souffle mystique, n'aurait de cesse d'alimenter les légendes des Hommes, des siècles durant.

Les habitants les plus âgés restèrent donc à bord de leur fier vaisseau, au mouillage dans une mer qui continuerait de gonfler, encore et encore, jusqu'à la fin. Il allait de soi que les Alephs, l'essentiel des oracles et précognitifs – presque incapables de marcher –, ainsi que les recteurs les moins alertes occuperaient Advenis aussi longtemps que la Refonte Globale le leur permettrait. Certains fermiers et éleveurs acceptèrent de suivre l'essaim, prenant le risque de mener leurs bêtes à travers les galeries éprouvantes, et renforçant ainsi les capacités de subsistance des marcheurs. Une petite centaine d'enfants, trop jeunes pour ce voyage, deviendraient ceux que l'Histoire retiendrait comme les ultimes habitants d'Advenis ; peut-être constitueraient-ils, d'ailleurs, une ou deux générations supplémentaires avant que la cité ne sombre définitivement dans les mythes et légendes orales.

Véorn, l'Ayole qui avait jadis conquis le cœur d'Eloka, et qui aurait très bien pu rejoindre les siens, décida contre toute attente de rester dans la cité ; il disait que ses courants et ses énergies étaient finalement assez proches de ceux des montagnes suspendues. Enfin, car un commandant n'abandonnait jamais son navire, Novig dit adieu à Liguïa dans une étreinte intime et déchirante. Éndin déclara plus tard que toute la structure d'Advenis avait vibré brièvement au rythme de ses sanglots, et que le Catalyseur avait eu bien de la peine à cacher son trouble à ses compagnons de route. La vérité était que Novig aussi était vieux et qu'il doutait trop de ses capacités pour tenter la traversée et risquer de les ralentir. Il sombrerait donc avec Advenis, voire avant elle, c'était une fin parfaite ; la Prophétie devait bien dire quelques mots à ce sujet.

Provisions et équipement dûment rassemblés, c'est donc un peu plus de huit cents âmes qui débarquèrent sur les pentes du Katlân. Bon nombre d'entre elles peinèrent à trouver leur équilibre sur la roche noire, friable, et le sable rougeâtre ponctué de petites pousses de plantes grasses. En effet, la plupart des Advènes n'avaient pas débarqué depuis leur départ – ou leur naissance –, ce qui, malgré les dimensions colossales et le faible roulis de la cité, induisait une acclimatation à un sol vraiment figé.

Le périple commença donc rudement, sans préambule, avec l'ascension d'un volcan assez peu hospitalier. Naturellement, Liguïa et ses élus ouvraient la marche, suivis d'un peuple qui croyait plus que jamais en l'essaim, et la procession se refermait avec ses représentants les plus vigoureux.

Une fois passé les éboulis sableux, contourné les crevasses et les parois trop abruptes, la colonie d'humains se heurta bientôt aux neiges éternelles et aux langues glacières. À ce stade, la vue sur la mer Intérieure était imprenable ; Advenis s'apparentait à un bouchon de liège échoué sur le bord d'un bassin gigantesque. Il fallut bricoler des coussinets antidérapants sous les patins des traîneaux afin que leur poids n'entraîne pas les mules dans une chute fatale. L'encordage s'imposa aussi logiquement, par groupe de six à dix grimpeurs, et l'on dut former brièvement la population aux règles de base de l'alpinisme.

L'allure diminua légèrement lorsque l'altitude imprima son manque d'oxygène sur les poumons des moins vaillants. Pour Ageîn et les autres, il ne s'agissait encore que d'une promenade de santé, mais ils n'ignoraient pas que les vraies difficultés viendraient plus loin.

Arrivée sur la cime arrondie du Katlân, Liguïa se félicita de n'avoir perdu personne ; une petite prouesse qui l'encourageait pour la suite. Frigorifiés par les températures négatives auxquelles ils étaient peu accoutumés, les Advènes se réconfortaient en songeant que bientôt, une chaleur étouffante les envelopperait.

À environ 15 000 pieds, le volcan dominait terre et mer d'une prestance noble et paisible. Ici, les rafales se faisaient glaciales et cinglantes, mais sèches. Le ciel était étonnamment dégagé au-dessus du cône enneigé et les rayons d'un soleil haut s'engouffraient dans ce puits de lumière pour en éclairer les pentes.

Avant que tous les marcheurs les aient rejoints, les élus eurent tout le temps de contempler ce qui se trouvait au-delà de la crête de glace. Premièrement, des vapeurs chaudes s'échappaient en de nombreux points des pentes internes du cratère, et une odeur soufrée assez puissante vint les prendre à la gorge. Chacun appliqua un linge humide sur son nez et sa bouche, ce qui gêna encore un peu plus la respiration, mais limita les inhalations nocives. La superficie du

cratère pouvait bien couvrir la moitié de celle d'Advenis, bien qu'il leur fût difficile d'apprécier vraiment l'échelle imposée par le site. Des blocs de basalte rouge ou noir, partiellement recouverts de neige, de toutes dimensions et à toutes distances, faussaient considérablement l'appréciation des dimensions des lieux. Propulsés çà et là par des explosions passées, certains d'entre eux, aux faces rectilignes et aux arêtes bien nettes, donnaient l'illusion d'avoir été façonnés autrement que par la nature. Le pourtour du cratère était large, régulier, presque parfaitement circulaire à l'exception d'une zone affaissée. Le maître martial jugea qu'il s'agissait là d'un passage plus approprié pour des aventuriers débutants.

Enfin, en contrebas, à peut-être cinq cents pieds sous les fumerolles, s'étendait le fameux couvercle de glace dont quelques explorateurs avaient fait mention, et qui devait, logiquement, marquer l'entrée du passage souterrain. Difficile à cette distance d'estimer son épaisseur, mais à en croire les différentes teintes qui la composaient, la pellicule glacée passait de plusieurs dizaines à seulement un pied en quelques pas. L'on pouvait déjà deviner les formes étonnantes prises au piège dans l'élément figé : bulles d'air larges comme cinq hommes ou fissures internes au trajet incertain. En profondeur, de nombreuses colonnes et arches basaltiques semblaient soutenir cette structure improbable, mais cela, nul n'aurait pu le confirmer. Par instants, une forme de balayage lumineux irradiait à travers la glace et projetait son spectre arc-en-ciel sur les fumées blanchâtres.

— Il y a pas mal d'activité, confirma Éndin. Je vais tenter de me rapprocher pour déceler l'entrée la moins risquée.

— Je passe devant.

Ageîn commença à glisser sur la poudreuse immaculée en direction du cœur du volcan, rapidement suivi par la sensitive. Les mains sur les hanches et le souffle court, Scirel rejoignit son Catalyseur.

— Très probablement un ancien lac gelé. La couche de glace superficielle a perduré, mais il y a fort à parier que l'activité souterraine l'aura considérablement fragilisée. Effondrements, chaleur magmatique… nous pouvons déjà apercevoir des zones creuses. Qui sait ce qui se trouve à la verticale !

— Le feu originel, Scir, clama l'élémentaire. Une chute libre de plusieurs centaines de pieds pour un plongeon dans la marmite bouillonnante de la Création. Ça te tente ?

— Moins fort, murmura Liguïa en désignant leur peuple d'un signe de tête. Ce n'est pas le moment de leur donner la frousse.

Vitaïni se renfrogna dans les bras chauds de Sumnio.

— Éndin et Ageîn vont nous trouver un passage. D'ici là, essayons d'établir un campement acceptable pour la nuit !

— Uss, clamèrent de concert les élus, avant de se disperser au

milieu des Advènes pour faire passer le mot et aider les moins dégourdis.

Les derniers marcheurs parvinrent en haut du Katlân peu avant la tombée de la nuit. Pendant près de deux heures, le survivaliste s'affaira auprès d'eux pour calmer des courbatures naissantes, soigner des débuts d'engelures ou vérifier leur état d'hydratation. Ici, dans les neiges éternelles, ils pouvaient faire le plein de leurs outres et de leur organisme ; le manque d'eau était déjà la principale inquiétude de Sumnio, une fois à l'intérieur.

Des trous creusés dans la neige, contre le vent, ainsi que la chaleur corporelle de leurs proches – sans oublier une fatigue inédite – aidèrent les Advènes à trouver le sommeil sur la crête vibrante du volcan. À une heure avancée de la nuit, Éndin secoua Liguïa par l'épaule, croyant la réveiller, mais cette dernière ne dormait pas vraiment ; son état de veille mentale lui permettait de recouvrer ses forces physiques sans toutefois rompre le lien avec ses élus.

— Je t'écoute, dit-elle sans ouvrir les yeux et en touchant la main glaciale de sa sensitive.

— Ageîn et moi avons eu du mal à nous mettre d'accord, mais il y a plusieurs entrées possibles. Une seule nous semble assez solide pour supporter le passage de la colonie.

— Assez solide ?

— Oui, il faut emprunter le plancher de glace, puis descendre par une formation basaltique en arc, effondrée contre la paroi interne du volcan, sous le plancher. Une ouverture invisible depuis notre position. La pierre ne m'inquiète pas, c'est stable.

— On ne peut pas en dire autant de la glace, c'est ça ?

Le silence d'Éndin en dit assez long sur la réalité de l'épreuve qui les attendait le lendemain. Si le gardien ne l'avait pas accompagnée pour ce rapport, c'était sans nul doute pour éviter un nouvel affrontement avec son Catalyseur. Ils n'avaient pas vraiment le choix, ils devraient donc faire au mieux et éviter le pire.

— Merci, Én, va te reposer ! Kũraw prendra ton tour de garde.

Au matin, les nuages en soucoupe étaient de retour et ombrageaient la cime du Katlân de leur présence écrasante. Un brouillard fin plongeait à nouveau les Advènes dans une moiteur pénétrante et bouchait surtout la vue en direction du cratère. Après une collation légère, la colonne de marcheurs suivit docilement son guide le long de la crête, jusqu'à l'affaissement repéré plus tôt. Là, entre blocs de taille modeste, nappes de neige gelée et éboulements de sable crissant sous les chausses, ils entamèrent leur descente. Régulièrement, Ageîn rappelait les consignes en beuglant presque :

— Maintenez les distances, cordes en limite de tension ! Des appuis sûrs, légers, équilibrés. Transférez votre poids lentement d'un pied à l'autre, sans à-coups. Ne marchez pas, glissez ! Ouvrez les yeux ! Prenez appui sur l'air ! Volez presque, bordel !

Il anticipait surtout leur progression sur la glace du plancher. Mieux valait les habituer dès à présent. S'ils avaient pu ramper, glisser tels ces serpents agiles rencontrés dans les forêts du sous-continent, le gardien aurait été plus rassuré.

Arrivés à hauteur du lac gelé, des lueurs fantastiques illuminèrent les visages transis des Advènes. Elles venaient d'en bas, des rivières de lave et des projections que l'on devinait à travers la glace plus ou moins épaisse. Les motifs contenus dans la pellicule blanche, bleue, sombre ou translucide selon les endroits, se découpaient sous les assauts de cette lumière liquide et semblaient même se mouvoir en jouant avec les nerfs de Liguïa et des siens. Le Catalyseur et le maître d'armes se fixèrent un long moment, pesant les risques et les enjeux. Il était toujours temps de retourner vers Advenis, de vieillir et de mourir à son bord ; il n'y aurait aucun déshonneur dans cette décision, aucun désaveu. Cependant, malgré la crainte lisible dans tous les regards, toutes les âmes ici présentes aspiraient à rejoindre les sommets d'espoir qu'on leur promettait, leur propre éden.

Ageîn désigna finalement l'itinéraire évoqué par Éndin, que Liguïa évalua avec la même appréhension : une surface lisse où miroitaient les volutes des nuages situés à l'aplomb ; des rafales et de brefs tourbillons venant balayer les quelques cristaux de neige égarés là ; une couche de glace épaisse, a priori rassurante, néanmoins ponctuée de bulles d'air et de chevauchements de strates, comme un feuilleté minéral ; de part et d'autre, des sections plus fines et des crevasses promettant d'aspirer le moindre intrus ; au bout de l'itinéraire sinueux, la fameuse formation rocheuse, qui n'émergeait que de quelques dizaines de pieds et se prolongeait sous la surface, en courbe douce vers son socle millénaire. Liguïa devina la bouche d'entrée par les émanations de chaleur qui s'en échappaient.

Après une inspiration profonde destinée à emplir tout l'essaim de courage, elle donna son accord d'un signe sec de la tête. Il était des décisions, dans la vie d'un Catalyseur, qui devaient savoir se reposer sur l'expertise des élus. Sans attendre, le maître martial prit la sensitive par les épaules et ne parla que pour elle :

— Én, ma sentinelle, à partir de là, tu es mes yeux sous la glace, compris ? Au moindre craquement, deux sifflements pour m'alerter.

Elle acquiesça, déterminée à passer cette épreuve le plus vite possible. Ce qu'Ageîn ne savait pas, c'est que des craquements, écoulements de glace fondue, déplacements de strates entières, Éndin en captait à chaque seconde sous leurs pieds. À elle de prendre la

mesure de ceux qui méritaient qu'on s'en inquiète.

— Je vais me positionner à mi-chemin, décida Vitaïni de son propre chef, et tenter de renforcer la structure.

— Uss !

Et les élus d'entamer la procession derrière Ageîn, à leur tour encordés. Éndin, Vita, Scirel, Kũraw, Téohem, Páthin, Coman puis Sumnio. Leur chef resta quant à elle sur la pente du cratère afin de répéter inlassablement les mêmes instructions à ceux qui passaient sous ses yeux :

— Suivez précisément celui qui vous précède ! Glissez, n'oubliez pas, formez un seul corps uni ! Le premier de cordée imprime le rythme et le dernier garde un œil sur les siens. Je vous suis, rendez-vous de l'autre côté.

L'essaim arriva à la bouche d'entrée plutôt rapidement, respectant des écarts supérieurs à ses habitudes afin de ne pas surcharger le plancher incertain. Avec son efficacité habituelle, le gardien sonda le reste du chemin pour s'assurer qu'il ne représentait pas de danger majeur – supérieur à celui de la surface, s'entend. Si les autres continuaient à guider la colonie vers les profondeurs, Ageîn et Éndin se perchèrent sur le promontoire basaltique qui crevait la glace. D'ici, le premier avait une vue globale de la population et la seconde pouvait ressentir les moindres vibrations de ce sol inconcevable.

Les deux premières centaines de marcheurs passèrent sans encombre. À plusieurs reprises, Éndin faillit siffler, redoutant l'ouverture soudaine d'une faille, mais la glace tint bon. Elle pouvait ressentir les efforts considérables de Vita qui maintenait la cohésion des molécules d'eau entre elles. Toutefois, et ils en avaient tous conscience, il n'y avait rien qu'elle puisse faire contre l'échauffement de ces dernières et la fonte progressive du plancher. Le temps jouait contre eux, l'élémentaire sentait la sentence se rapprocher. Il fallait se hâter, mais plus de précipitation signifiait aussi plus d'échauffements et de pression sur la pellicule déjà fragile.

Garder un rythme fluide, surtout, ne pas brusquer l'élément !

Le fils du vieux Dermol – fermier resté en Advenis – mena ses chèvres rigoureusement et en file indienne sur la surface glissante. Le troupeau s'engouffra dans l'ouverture avec des bêlements joyeux, soulagé de retrouver un sol plus adapté aux onglons.

Les premières complications intervinrent avec le reste de la procession. Libération de poches d'eau, strates de glace de plus en plus instables… Alerté par la sensitive, Ageîn prit le parti d'allonger encore l'espacement entre les marcheurs. Du mou dans les cordes, mais une cadence supérieure. Moins de poids concentré au même endroit et davantage de vitesse pour compenser. La population se plia sans

broncher aux consignes qu'il vociférait, immédiatement relayé par Liguïa qui percevait ses intentions avant même d'entendre ses mots. Il fallait que ça passe.

Lorsque l'ultime cordée fut passée, le Catalyseur s'attacha au dernier marcheur puis s'engagea à son tour sur le plancher qui avait déjà bien changé de physionomie. Loin devant eux, des mouvements du sol, soudains, projetèrent dans le cratère les cris de la population. Une panique compréhensible les fit se précipiter vers l'entrée du souterrain.

Une douzaine de groupes se tenaient encore sur la glace lorsque le drame redouté mais prévisible s'ouvrit sous leurs pieds. Épuisée, Vitaïni s'effondra en même temps qu'un bloc de glace de dix pieds de côté, juste devant elle. Cernée de fissures menaçantes, cette portion finit par subir l'effet implacable de la gravité et tomba à pic vers le magma profond. Deux marcheurs, retenus tant bien que mal par le reste de la cordée, se balançaient désormais dans le vide béant. Ils eurent pour la première fois l'occasion d'admirer la magnificence des éléments, mais n'en firent rien, tétanisés qu'ils étaient par l'idée d'une fin atroce.

D'instinct, le temps de se détacher, Liguïa gagna sur eux dans des glissades plus ou moins maîtrisées. Plus éloigné, Ageîn se mit également en route. Lorsque le Catalyseur arriva, un troisième Advène avait dérapé dans la brèche, une adolescente fluette, et le reste de la cordée s'éreintait pour rester sur la glace. Vitaïni elle-même leur prêtait ses bras mais, largement diminuée par l'effort qu'elle venait de consentir, elle voyait glisser la corde portion par portion. Au bord de l'abîme, Liguïa empoigna cette dernière et aussitôt, l'instant sembla se figer. Inconsciemment, elle imprima dans les fibres végétales les mêmes impulsions qu'elle s'évertuait à tisser entre ses élus, et cela dut fonctionner, puisque cet équilibre tint juste le temps nécessaire. Comme un statu quo entre le volcan et la colonie d'humains, un répit de quelques secondes qui permit au maître d'armes d'arriver jusqu'à eux.

Ageîn voltigea avec une légèreté insoupçonnable pour un homme de sa carrure, patinant, frôlant à peine le plancher en des appuis fins et précis, avant de se jeter littéralement dans le trou fumant qui menaçait d'avaler trois innocents. Liguïa ne put contenir un cri de stupeur, avant de voir la corde de trensil filer sur la glace. Dans son élan, le gardien avait trouvé le temps de planter puissamment son bambou, bien en amont, et d'y nouer ce fil imputrescible. Ancrage salvateur. Lorsque le trensil couina sous le poids du maître martial, une nouvelle fissure apparut instantanément, ce qui n'échappa pas à Liguïa.

Une masse sombre passa bientôt au-dessus de sa tête, avant de

s'affaler sur le plateau souffreteux. Puis une seconde. En risquant un œil au-dessus du vide, le Catalyseur put voir son gardien tirer et propulser de son bras libre le dernier malheureux, qui vint glisser près des deux autres. En moins de trois respirations, il ne restait plus qu'Ageîn qui se balançait dans le vide.

— Dis-leur de continuer ! cria-t-il d'une voix étouffée par l'immensité de la cavité.

Liguïa obtempéra en faisant signe à la cordée sauve de poursuivre sa route. Là, elle vit le bâton osciller, la fissure se prolonger d'un pied de chaque côté de son ancrage. Le maître d'armes l'avait sans doute senti, lui aussi. En toute conscience, il avait accepté de se substituer aux trois inconnus et jouissait à son tour d'une vue imprenable sur les rivières magmatiques et le chemin tortueux qui plongeait dans les profondeurs.

Bien qu'il s'efforçât de ne plus bouger, la fissure s'agrandissait encore et encore, et Ageîn put bientôt voir se dessiner dans la glace, par transparence, un arc menaçant contenant la silhouette regroupée de Liguïa. À cet endroit, l'épaisseur ne devait pas excéder quatre à cinq pieds.

— Bordel ! entendit cette dernière avant de se ressaisir.

— On va te remonter, Maître. Vita, j'ai besoin de ton vent.

Mais Vita était tout juste bonne à soulever quelques flocons à présent, et le gardien le savait. Puisque le lien fonctionnait mille fois mieux dans les situations critiques qu'en temps normal, Liguïa et Ageîn eurent tous deux l'occasion de capter les pensées d'Éndin, ses certitudes :

— *Le morceau va céder. Quoi que vous fassiez, dans quelques secondes il cédera. Votre poids à tous les deux dépasse ce qu'il peut supporter.*

L'instant d'après, c'est la prémonition de Páthin qui s'imposa à leurs consciences : deux corps libérés de leurs attaches terrestres et plongeant au ralenti vers la lave qui les avalerait sans ciller. Sous la surface, le voyant constatait, horrifié, le balancement de son ami au bout de sa fidèle amarre. Un grognement terrible, entre résignation et colère, s'éleva du gouffre. Le constat d'Ageîn fut sans appel et sa décision aussi nette que logique. En se dévissant le cou, Ageîn parvint à planter ses yeux dans ceux de Liguïa.

— Jette-toi en arrière, et conduis-les vers leur rêve ! Ce fut un honneur d'arpenter la Voie avec toi.

Le Catalyseur n'eut pas l'occasion de rétorquer quoi que ce soit. Le gardien sortit son sabre, legs précieux de ses ancêtres et, sans hésiter, trancha d'un geste la corde qui le reliait à la vie. En se détendant, celle-ci bondit d'un coup et vint se déposer avec légèreté sur le plancher en déséquilibre.

Liguïa Atemn ne conterait jamais les dernières secondes de son

maître d'armes, mais elle mit un point d'honneur à le suivre du regard, jusqu'à la fin. Un instant interminable à l'échelle de la glace qui se fissurait dans son dos. Par un réflexe incompréhensible tellement l'acte d'Ageîn l'avait démunie – son corps obéit certainement aux dernières consignes de celui-ci –, Liguïa se rua jusqu'à une zone plus sûre avant de voir le morceau se détacher, comme prédit. Elle aurait dû y rester ; il l'avait sauvée. Une fois de plus, la dernière, Ageîn Pros respectait son serment et son vœu de sacrifice.

Elle n'avait pas de temps à accorder au chagrin dans l'immédiat. À demi absente, c'est presque par automatisme que Liguïa organisa le contournement de la récente fosse mortuaire. Les Advènes admirèrent la force de caractère d'un Catalyseur déjà légendaire à leurs yeux et suivirent ses directives à la lettre. Assistée par une Vitaïni pétrifiée, elle guida le reste de la colonie vers l'entrée et la chaleur du cratère.

Les trois survivants se pressèrent alors autour d'elle, par compassion autant que par gratitude, mais Liguïa n'aspirait plus alors qu'à la solitude. Perdre un élu, quel qu'il soit, était un déchirement enraciné, farouche, un échec personnel, mais les circonstances de la disparition d'Ageîn accroissaient encore plus sa culpabilité. Le reste de l'essaim comprit son affliction à l'instant où elle franchit le plancher assassin. Ils avaient vu chuter leur gardien, aussi Vita se contenta-t-elle de narrer sobrement ce qu'il s'était passé à la surface.

Il leur fallut le reste de la journée pour trouver leur chemin dans le dédale de roches et d'arcades qui occupait tout un pan du cratère. Ageîn disparu, ce fut logiquement Liguïa qui ouvrit la voie, puisant dans sa volonté incomparable l'acuité d'éviter les passages trop étroits, les projections de lave, de gaz, ou les éboulements menaçants. Vita et Éndin opérèrent comme deux éclaireuses fiables et synchrones, silencieuses mais efficaces, par respect pour le maître et pour leur chef endeuillée. Ce ne fut qu'une fois quitté le cône principal, dans une caverne attenante déjà plus respirable, que la colonie put enfin se reposer et pleurer sa perte.

Sumnio ne perdit pas un seul instant pour répandre, grâce à l'écho ambiant, les règles élémentaires du rationnement. L'eau comme les vivres devaient dès à présent être économisés, et il s'en remettait volontiers au bon sens de la population. Il n'oublia pas de prodiguer les conseils de base de l'entretien physique – respiration, étirements – et moral – communication, humour, espoir – afin de mobiliser les troupes autour d'un état d'esprit commun, sain et pérenne. Les conversations étaient évidemment encouragées, mais avec parcimonie afin de ne point trop subir le manque d'oxygène prévisible des

galeries.

Après une brève réunion avec ses compagnons, le Catalyseur décida que l'endroit était sûr et qu'une nuit complète avant d'amorcer leur dernière aventure serait plus que bienvenue. Les Advènes installèrent méthodiquement leur campement le long du flux d'air qui circulait au centre de la vaste cavité. D'un côté, les lumières chaudes des fleuves de lave laissés derrière eux éclairaient sobrement les parois sombres et poreuses ; de l'autre, une noirceur sans nom clôturait l'extrémité de cette salle creusée par les éléments. Ici plus que nulle part ailleurs, il faudrait compter sur les dons de chacun pour s'orienter et éviter les écueils.

Le repas fut pris en commun afin de contrôler les portions. La masse compacte de la population leur rappela les banquets joyeux d'Advenis, mais la frugalité des viandes et poissons séchés, des fruits et des fines galettes soigneusement emmaillotées apporta une certaine fadeur à leur dîner. Ou bien était-ce l'humidité ambiante, doublée d'une température qu'ils n'avaient encore jamais connue ? La perte d'un élu quasiment déifié ? Tous l'avaient vu disparaître. À l'instar de leurs aliments, leur survie possédait une certaine amertume.

S'asseyant près de sa sœur, entre une dépression hémisphérique dans le sol et une stalagmite qui rejoindrait bientôt sa jumelle descendante, Kũraw se sentit soudainement happé par le monde réel. La vision seconde disparut presque totalement. Il sentait au creux de ses fibres la détresse de sa jumelle ; il s'agissait d'un de ces rares instants où elle avait besoin de soutien.

— Tu l'as assimilé, n'est-ce pas ?

C'était davantage une affirmation qu'une question qu'émettait le dresseur de cordes. Il était peut-être le mieux placé pour capter ce genre de chose.

— Je n'ai pas eu le choix, Ageîn m'a tout balancé d'un bloc en tombant.

— Alors tu comprends sa décision.

— Je la comprends. Pour ce qui est de l'accepter, ça prendra du temps.

— J'étais là, avec vous, il a fait la seule chose qui s'imposait. Lui était condamné au moment même où il a sauté dans le vide. Il t'a simplement offert les secondes dont tu avais besoin pour sortir de ce piège.

— Je sais, frère. Depuis qu'il a débarqué en Advenis, gamin, il a dédié chaque journée à la sécurité de l'essaim, à ma sécurité. Toute sa vie, il a su trouver des solutions, des trajectoires, des parades. Il a toujours réussi à éviter cet ultime recours… Pourquoi aujourd'hui cela n'a-t-il pas marché ? Nous avons tant besoin de lui.

Liguïa pleurait à présent. Son front lourd vint s'abattre sur l'épaule de son jumeau. Seuls les élus et quelques indiscrets assistèrent à la scène.

— Aujourd'hui, la Voie n'offrait pas d'alternative. C'est déjà un miracle que toute la colonie ait pu passer. Tout ce dont on a besoin, tu l'as en toi désormais.

Liguïa eut un mouvement de recul, et considéra son frère avec étonnement. Quelle maturité ! Quelle vision globale il avait derrière ses paupières secouées par les cordes. Mais comme il avait raison ! Même dans son sacrifice, le gardien avait pensé à lui léguer ses compétences. Une assimilation des plus réussies qui ne manquerait pas de porter ses fruits. Elle pouvait déjà déceler son œil affûté, ses réflexes décuplés, sa tactique et son courage. En le sentant ainsi circuler en elle, elle prit conscience combien Ageîn Pros était plus malin que ce que sa carrure et son air bonhomme laissaient entendre. Son nouveau pouvoir l'effraya un peu, elle qui s'était contentée jusqu'ici d'unifier ceux de ses élus, mais en tant que Catalyseur, elle se devait de lui faire honneur.

Liguïa s'endormit bien vite dans les bras de son frère, confiant à son essaim le soin de coordonner la communauté pour le lendemain.

3

Dans les méandres d'Etügen naviguer.
De ses splendeurs antiques s'émerveiller.
De la mort se jouer.
Mais toujours rester humble devant les habitants des lieux :
lumières originelles sous la surface.
Premières Transcriptions, Oracle Kalíc

Les premiers jours de voyage, la colonie progressa à tâtons. Il n'était pas si aisé pour Éndin de capter les flux d'air dans les galeries et de projeter ses sens en alerte dans les boyaux les plus sûrs. Vitaïni aurait aimé lui apporter son aide, mais la lave omniprésente, ce feu originel, recouvrait les infimes vibrations de l'air. S'ils avaient dû suivre les fleuves rouges géants qui couraient par-delà l'écorce minérale, dans je ne sais quelle embarcation indissoluble, elle aurait pu les conduire où ils voulaient. Mais c'était les anciennes canalisations naturelles qu'ils visaient, le sol ferme et friable, le silence et la résonance de leurs milliers de pas synchrones.

Les ramifications étaient nombreuses et, à plusieurs reprises, l'essaim dut rebrousser chemin pour choisir une voie plus prometteuse. Dans les pires instants de doute, la sensitive partait en éclaireur avec Scirel et Páthin. Les connaissances géologiques de l'érudit leur évitèrent bon nombre d'erreurs et ils espéraient toujours un flash, une illumination mystique de la part du voyant. Alors, lorsqu'ils étaient enfin sûrs de leur choix, les signaux sonores habituels, sifflements stridents ou code-percu, indiquaient à Liguïa et aux autres si la colonie devait remonter la série de cordes qui les reliaient, ou bien, au contraire, si le trio d'explorateurs tentait une autre ouverture.

La centaine de lampes emportées pour l'aventure dessinaient un serpent lumineux dans les artères du sous-sol. Toutefois, les réserves d'huile végétale s'amenuisant à vue d'œil, ils n'en allumèrent plus qu'une par groupe de cinquante marcheurs. Elles jetaient une clarté tout juste suffisante pour discerner les obstacles, dévers et autres mouvements fantomatiques. Car les humains n'étaient pas seuls, en ces lieux isolés, Liguïa en eut la certitude très tôt. Des ombres voletaient çà et là, avec des lueurs blafardes dans leurs yeux aveugles. Ces petits habitants des cavernes, la colonie eut vite fait de les accepter, entre dégoût, méfiance et amusement. Non, il y avait plus ici bas. Des présences neutres, sobres et profondes, comme des

mouvances du vide, qui jamais, par tous les astres, jamais ne croisaient un rayon de la lumière artificielle invitée par les intrus dans ces profondeurs tranquilles. Par moments, en se retournant, Liguïa pouvait voir Coman en train de converser avec ces entités visibles de lui seul. Lorsqu'elle lui demanda à qui il s'adressait, il rétorqua :

— Les habitants du sous-sol. Ils disent que notre présence ne les dérange pas, mais que nous ferions mieux de prendre garde aux vers ardents.

— Les vers ardents ?

— Ce sont eux qui creusent ces galeries, ils surgissent quand on ne les attend pas.

Le Catalyseur comprit que des êtres vivants avaient déjà foulé ce sol. De quelle nature étaient-ils ? Qu'est-ce qui pouvait bien survivre dans cet environnement, à part les chiroptères qui pullulaient au plafond ? Quelle apparence ces esprits pouvaient-ils bien revêtir de leur vivant ? Avec le sentiment que des éclaircissements surviendraient bientôt, elle demanda à Téohem de prêter une oreille attentive aux mots du décorporé ; la clef de ce mystère pouvait surgir à tout moment.

La population dut aussi apprendre à bivouaquer avec la même efficacité que leurs guides dans les boyaux magmatiques. Le Catalyseur essayait de ménager la colonie, mais il pouvait parfois se passer plus de deux jours avant qu'ils ne tombent sur un espace suffisant pour les accueillir tous. Dans ces cas-là, les Advènes – définitivement redevenus terriens – avalaient un morceau et tombaient immédiatement de fatigue. Parfois, il arrivait qu'une galerie s'affine en un conduit juste assez large pour qu'on y tienne le dos courbé, Éndin affirmant que la voie parallèle, plus spacieuse, était trop proche des artères de lave qui coulaient non loin. La communauté devait alors étouffer un peu plus, ramper sur près d'une demi-lieue jusqu'à ce qu'un nouvel élargissement ne les libère à nouveau. Quelques-uns faillirent abandonner en chemin, mais pas un ne se plaignit de l'exigence de la Voie.

Dans les salles les plus propices, après avoir testé l'acidité et la teneur en soufre de l'eau qui s'écoulait de la roche, Sumnio plaçait ses récupérateurs sous les arcades, les plafonds luisants et les stalactites diffusant au goutte-à-goutte le précieux liquide. Il apprit à quelques membres de la colonie à faire de même, si bien qu'à chaque étape les outres repartaient presque pleines.

Impossible de savoir avec précision à quelle distance la communauté s'était enfoncée sous l'écorce terrestre, mais depuis l'entrée, la pente permanente, parfois abrupte, supposait des

profondeurs jamais visitées par l'Homme. La pression ressentie par l'oreille interne d'Éndin confirmait un plongeon sous le niveau des océans proportionnel aux grandes murailles du Mûrprya. Liguïa appréhendait le jour où il faudrait remonter.

Heureusement, à l'issu de la deuxième semaine d'une progression lente et laborieuse, le schéma des canalisations souterraines commença à se dessiner avec précision dans l'esprit d'Éndin, au point qu'ils débouchèrent bientôt sur une sorte de delta où toutes convergeaient. Un boyau énorme, dépassant le diamètre du canal principal d'Advenis, les accueillit dans une atmosphère étonnamment fraîche. Un relâchement et une euphorie générale gagnèrent la population fourbue, si bien que Liguïa autorisa une halte bien méritée.

Après une exploration patiente, il s'avéra que ledit boyau était lui-même sur le trajet de multiples puits verticaux qui tombaient de son haut plafond pour plonger ensuite vers des profondeurs insondables. Il fallait redoubler de précaution pour ne pas poser le pied dans ces trous béants, larges d'une vingtaine de pieds et aux parois plus lisses qu'aucune pierre rencontrée jusqu'alors. Un air frais délicieux circulait du haut vers le bas, sans doute aspiré depuis la lointaine surface et entretenu par un réseau complexe de tuyères. Ponctuellement, un souffle chaud et chargé d'émanations douteuses giclait de ces ouvertures dans le sol, avant d'être aussitôt ravalé par le flux descendant.

— Le courant d'air a pu éroder le basalte à ce point ?

— Avec le temps, sans doute, expliqua Scirel, mais cette roche ne me semble pas si ancienne que cela. Autre chose doit emprunter ces conduits.

— Des eaux de surface ? Des poches libérées par les strates supérieures ?

— Je ne saurais dire. On pourrait croire l'œuvre de foreuses que je n'ai croisées que chez nous.

Là-dessus, Liguïa demeura perplexe. L'érudit ne croyait pas lui-même à cette théorie, mais la régularité et le parfait alignement de ces puits traversants soulevaient bien des questions.

Ce fut en pleine nuit – tout du moins pendant leur sommeil, car dans ces profondeurs, il n'y avait plus ni jour ni nuit – que la population reçut la réponse fulgurante à ces anomalies géologiques. D'abord des grondements, profonds et éloignés, comme un tonnerre enragé qui résonnait dans la roche alentour. De plus en plus proche, de moins en moins sourd, le son était accompagné de vibrations que tous purent ressentir. Un étrange réveil que même Páthin, de quart à ce moment-là, ne parvint pas à anticiper.

À demi embrumés, les regards des Advènes s'orientèrent

simultanément vers l'origine des sons. Au fond de l'immense boyau, au plafond, au sol, il y avait là plusieurs notes, plusieurs tonalités, qui toutes se rapprochaient. Pour Scirel et Liguïa qui connaissaient l'architecture de la caverne, il ne faisait aucun doute que la mélodie inquiétante venait des puits observés plus tôt.
Tout se passa très vite. D'abord, à quelques secondes d'intervalle, les bouches d'accès se teintèrent d'un brun sombre, puis d'un rouge cramoisi, et enfin d'un orange plus vif, tandis que les notes de chacune se précisaient, plus aiguës, plus sifflantes, ou au contraire, plus rauques, roulant sur la roche soumise à rude épreuve. Aussi loin que les regards se portaient, des points chauds émergeaient de la voûte ou du sol, et les plus proches soufflaient déjà une chaleur insoutenable.

Les vers ardents ! songea Liguïa trop tardivement.

Soudain, sans que quiconque ait pu faire le moindre geste pour s'éloigner, des traits véloces et aveuglant fusèrent de certains puits, dans un sens ou dans l'autre. Des gerbes compactes et rectilignes de lave en transit, émergeant d'un orifice, traversant la caverne d'un trait, puis s'engouffrant dans la continuité de son réseau millénaire. Les observateurs crurent apercevoir des formes, des nuances dans ces tubes de roche bouillonnante, mais leur vitesse était telle qu'ils n'eurent point le loisir de s'en assurer. Le dangereux spectacle ne dura qu'une poignée de pulsations et, à chaque projection lumineuse, la note correspondante s'interrompait, avant de reprendre dans le puits suivant. À chaque diamètre, chaque débit, densité ou vitesse, la lave jouait ses notes propres, comme animée par un organiste élémentaire dans ces tuyères rocailleuses.

Malgré la précision de leurs trajectoires, les flots rougeoyants projetèrent quelques gerbes alentour, avant de disparaître dans une mélopée sévère. Les puits les plus proches déversèrent tout de même de lourds paquets de lave sur la communauté encore engourdie. Certains de ces humains, mal équipés pour affronter la sève du noyau terrestre, furent condamnés sur le champ. Anéantis au premier contact, évanouis sous la douleur, dissous dans les instants qui suivirent. D'autres s'en sortirent avec quelques brûlures indélébiles, que Sumnio, alors coupeur de feu, s'empressa de tempérer. Fort heureusement, Vitaïni, de nouveau en pleine possession de ses moyens, parvint à dévier in extremis la plupart des projections menaçant la population. Domptant l'élément originel, son élément de naissance, elle le refoula vers les puits desquels il était sorti.

Ce réveil en sursaut, dans la douleur, convainquit la colonie de se remettre en marche. Des salles semblables, au cours de leur trajet, les aventuriers en rencontrèrent souvent. Éndin apprit alors à déceler les différences de pression des chambres souterraines pour mieux anticiper le phénomène des vers ardents. Quoi qu'il en fût, puisqu'il

était hors de question de renoncer à la fraîcheur de ces galeries ventilées, la communauté prit soin, à chaque fois, de s'établir près des parois, le plus loin possible des puits cracheurs de feu.

Les quelques lichens subsistant dans les galeries ne suffirent pas à rassasier les bêtes courageuses qui accompagnaient la colonie. Affamées, les chèvres de Dermol dépérirent lentement, sous les yeux impuissants de leur jeune berger. Elles ne donnaient déjà plus de lait depuis plusieurs semaines, lorsqu'au détour d'une artère plus chaude que les autres la communauté croisa un mince et paisible ruisseau de lave. Après concertation et une douloureuse argumentation avec leur maître, ce dernier accepta de mettre un terme à leurs souffrances. Il y avait encore un peu de chair à sauver sur leurs maigres carcasses, aussi les précieux caprins furent-ils sacrifiés, dépecés, et leur viande séchée au-dessus du courant rougeoyant. Le survivaliste remercia les astres que l'environnement dans lequel ils évoluaient fût presque exempt de bactéries ou autres germes ; enveloppées avec soin dans des pièces de tissu et distribuées à tous les membres de la communauté, les tranches ainsi débitées constituaient une réserve de nourriture rassurante. Pour une population dont fruits et légumes étaient la base de l'alimentation, le manque de végétaux commençait à se faire sentir, mais Sumnio savait que les organismes pouvaient survivre avec le strict minimum. En chemin, il développa une technique de capture pour les volatiles furtifs qu'ils croisaient régulièrement, mais après y avoir goûté, il décida que cette solution ne serait adoptée qu'en dernier recours.

Après six, peut-être sept mois de progression – tout repère temporel était devenu obsolète –, les effectifs étaient toujours soudés. Malgré les pertes, le chagrin ne prit jamais le pas sur l'espoir et la foi en l'essaim. Plus que la Prophétie elle-même, c'étaient les élus qui portaient la colonie. Dans les escarpements les plus raides, ils n'avaient qu'à montrer l'exemple, les prises sûres, les passages les moins glissants, pour que les Advènes copient leur technique au geste près. Et ils avançaient, envers et contre tout, s'en remettant encore et toujours au flair ahurissant d'Éndin. Seraient-ils parvenus si loin sans la sensitive ? Rien n'était moins sûr.

Ils traversèrent encore d'autres formations géologiques, toutes plus inconcevables les unes que les autres. Des salles entièrement occupées de concrétions calcaires. Stalactites et stalagmites entre lesquelles il fallait se faufiler, certaines se rejoignant en des colonnes majestueuses, les courants d'air sifflant entre leurs profils arrondis. Des lacs souterrains, parfois si gigantesques que toute la colonie aurait pu s'y baigner avec assez d'espace pour nager. La plupart du temps, Éndin

jurait qu'il ne valait mieux pas s'y attarder, car ces poches massives étaient typiquement celles qui risquaient de rompre, par effondrement de leur bassin. Des ponts, des arches et des souterrains qui jouaient avec le cours des rivières de lave, le chemin emprunté pouvant suivre ces dernières sur des lieues et des lieues. Deux axes parallèles, deux canaux, l'un à sec, l'autre encore irrigué de roche en fusion. Là, on sentait vraiment Etügen vivre et respirer, son cœur, son noyau drainer ailleurs la sève qui composerait ses continents futurs. Des géodes géantes de la taille des ruches d'Advenis, dans lesquelles il fallait percer un point d'entrée pour continuer à progresser. Pendant des millions d'années, ces cosses minérales, hermétiques sauf pour les infiltrations d'humidité, avaient combiné pressions et températures excessives pour laisser germer des cristaux d'une espèce jamais étudiée. Une fois l'air brûlant et saturé d'humidité en partie évacué de la cavité, la colonie y pénétrait avec émerveillement, sans toutefois pouvoir y survivre bien longtemps. D'abord, les plus résistants, Liguïa, Vitaïni, Páthin et Sumnio traversaient ces joyaux sans âge pour en dénicher une issue – là, Kũraw entrait pour fracturer la roche et, enfin, le reste de la population pouvait suivre. Une fois de plus, Scirel ragea qu'on lui interdît de s'adonner à l'une de ses passions. Les innombrables facettes roses, violines ou transparentes, croissant en tous sens au rythme lent d'Etügen, reflétaient les visages contemplatifs des explorateurs. Certains cristaux atteignaient plusieurs dizaines de pieds, cherchant à rejoindre le centre de l'espace en une cohabitation d'apparence chaotique, mais parfaite d'un point de vue géométrique et spatial. L'érudit entrait souvent parmi les premiers dans ces œuvres d'art naturelles et en ressortait le dernier, au bord de l'asphyxie, tiré par ses compagnons. Dans l'une de ces géodes cyclopéennes, Liguïa s'arrêta, figée par l'émotion et par un phénomène de réverbération intense, devant la diversité des cristaux en culture. Plusieurs gemmes, en ce lieu unique, correspondaient à ceux qu'elle portait autour du cou. L'Origar, le collier de pouvoir, se mit alors à vibrer à une fréquence telle qu'elle dut l'ôter pour continuer à avancer. L'essaim n'était peut-être plus au complet, mais cette concordance providentielle des énergies lui indiqua avec certitude qu'elle et ses élus se tenaient toujours sur la Voie, droits et inflexibles.

Depuis quelque temps, les nuits de la sensitive étaient agitées. Liguïa l'avait bien perçu, et elle l'observait se lever pour venir se coller aux parois de la galerie qui les accueillait. Cette communion, fréquente à la surface, en tous lieux, comme pour rester connectée aux énergies d'Etügen, revêtait ici un caractère spécifique, et à en croire la gravité de ses traits, Éndin devait sentir, par-delà l'épaisseur magmatique, des bouleversements indescriptibles. Ce soir-là, auprès

d'une petite flaque de condensation, l'essaim accueillit ses mots avec toute la sagesse de sa longue expérience.

— Le changement est global, à présent. Des mouvements en tous sens. Les continents que nous avons connus ne sont plus, les courants océaniques sont sens dessus dessous et tous les volcans du monde crachent leurs nuages de cendres. Nous sommes dans l'une des seules régions du manteau encore épargnées.

— Le Katlân… hésita Liguïa, connaissant déjà la réponse à sa question.

— Je ne perçois plus sa tension, cela ne peut signifier qu'une chose.

Un silence pesant régna quelques instants sous la voûte humide, tandis qu'ils mâchonnaient amèrement leurs tranches de viande. La sensitive décida que les choses devaient être dites :

— La mer Intérieure a dû être balayée par la nuée ardente. Avec de multiples séismes dans la région et les raz de marée associés, il y a de fortes chances pour qu'Advenis ait sombré.

— Ils n'ont pas souffert, alors ? s'enquit la voix ténue de Coman, que l'idée de mort concernait plus que tout autre.

— Je ne pense pas. Tout est allé très vite.

— C'est important qu'ils n'aient pas souffert et qu'ils soient partis en paix. S'ils ont accompli leur devoir, alors leurs esprits pourront plus facilement aider les Suivants, comme ceux qui nous entourent en ce moment.

Les autres se regardèrent, à la fois mal à l'aise et jaloux du lien que Coman entretenait avec les disparus. Contrairement à son habituelle distance avec le décorporé, et constatant l'inquiétude sincère de celui-ci, Téohem glissa vers lui et le prit par l'épaule.

— Alors, sois rassuré, les Advènes ont largement servi la Voie. Ils sont partis paisiblement et habitent à jamais les pierres de notre belle cité.

— Sous l'eau ?

— Et pourquoi pas ! entonna gaiement le théologien pour essayer de détendre l'atmosphère, générant quelques sourires crispés sur les visages de ses amis.

— Je crois qu'il vaut mieux ne rien en dire à la population pour le moment, suggéra Liguïa, encore et toujours ancrée dans son rôle de Catalyseur. Ils ont besoin de tous leurs esprits jusqu'à ce que nous sortions d'ici.

Les élus approuvèrent en sourdine :

— Uss !

— Qu'en est-il des sites de construction ?

— Partiellement ou totalement submergés, mais intacts. Malgré la dislocation et la dérive des continents, les convergences telluriques demeurent. J'avoue que la mécanique profonde de l'écorce

m’échappe…

— Les flux telluriques sont amenés à changer, coupa le voyant. Depuis qu’on est là-dessous, mes visions sont plus précises. La Refonte Globale n’en est qu’à ses prémices. Les sites vont changer maintes fois de position, être recouverts par les eaux, puis émerger à nouveau, encore et encore. La végétation aura l’occasion de se les approprier, avant d’être elle-même chassée par le feu, la glace ou une nuit qui durera des siècles. Bon, ça fera un bail que les coléoptères nous auront boulotté la moelle. Lorsque les nouveaux continents se figeront enfin, intégrant les restes épars de ceux où nous avons crapahuté, nos constructions seront toujours à la croisée des énergies de la terre ; certaines seront même plus efficaces qu’au moment où nous les avons édifiées. Là, je rejoins Én : mécanique mystérieuse, flou artistique. Nouveaux nœuds telluriques qui tombent pile-poil aux bons endroits ? Ou alors nos tas de cailloux conditionneront eux-mêmes la morphologie de l’écorce future ?

Tous consultèrent Scirel, mais l'érudit n’eut strictement aucune réponse à leur apporter.

Après quelques instants à se réconforter silencieusement de la disparition d’Advenis, les élus rejoignirent leurs concitoyens dans des songes aussi noirs et profonds que les galeries qui les accueillaient.

4

Des failles béantes jalonnent le Temps et la vie d'Etügen.
Des vérités enfouies, des ponts vers un avenir dissident.
Tout s'entrecroise et s'alimente sous le pas des élus
À eux d'en faire bonne lecture.
Premières Transcriptions, Oracle Sahtulàn

La colonie avait repris une trajectoire ascendante depuis déjà plusieurs jours lorsque le théologien décida de cheminer à côté de son Catalyseur. Évoquant Coman, il rapporta :

— Il cause fréquemment avec ceux qu'on ne peut voir. Il dit qu'ils sont de plus en plus nombreux, et plus anciens qu'aucun autre esprit contacté au cours de sa vie. Il me semble un peu dépassé.

Liguïa accusa un moment de doute. Y avait-il vraiment d'autres entités avec eux, en ce moment même, ou le décorporé décelait-il un être complexe, bien plus proche de lui ? Elle jugea le moment opportun pour aborder un sujet pesant :

— À propos, c'est bien ce que tu as fait, de le rassurer ainsi lorsque nous pleurions Advenis et ses disparus. Tu as su trouver les mots.

— Je… Oui, je suppose.

Téohem semblait gêné.

— Coman a besoin qu'on lui témoigne cette affection et ce soutien. On pourrait le croire détaché des relations humaines, mais c'est tout l'inverse ; il les vit intérieurement, voilà tout. Je crois que dans son village ces preuves lui manquaient cruellement, et ça lui est resté.

Le théologien ralentit un peu le pas, visiblement troublé. En se retournant, il put voir briller les yeux dorés de l'enfant adulte qui tenait la main de Páthin.

— Ce manque… J'en suis le principal responsable.

Le Catalyseur lui décocha un sourire que même l'obscurité ne parvint pas à dissimuler. Elle posa une main sur son épaule anguleuse.

— Je sais, Téo. Je l'ai su au moment où il a posé les pieds sur Advenis. Il est temps que tu lui parles. Lever ce voile-là, aussi douloureux que cela puisse être, pourrait bien le libérer de certains fardeaux.

Éberlué, Téohem ne sut quoi répondre. Avec son expérience et sa sagesse, il aurait dû s'attendre à ce que le Catalyseur perçoive ce genre de vérité. Au lieu de cela, tellement attaché à garder le secret qui le rongeait depuis quatre décennies, il avait cru pouvoir le dissimuler aux yeux de tous, sans conséquence pour quiconque. Comme il se trompait. Liguïa n'était pas tout le monde, elle avait ce don matriciel,

cette intuition typique que seules les Alephs savaient entretenir. Soudain, le théologien prit conscience des répercussions qu'avaient eues ses actes sur l'enfance de Coman, sur sa construction mentale et ses espoirs de gamin abandonné. Des carences qu'il était peut-être encore temps de combler. Le reste de la journée se passa dans le silence, et le soir venu, Téohem obéit à son Catalyseur.

Le voyageur sans âge – depuis longtemps adopté par les Advènes – vint s'allonger auprès de Coman. Ils contemplaient les faibles et minuscules lueurs qui parsemaient le plafond lointain, s'éteignant et se rallumant à tour de rôle dans la pénombre. Comme la voûte étoilée qui leur manquait à ces profondeurs et dont le dernier élu avait quelques souvenirs sous le ciel sans nuages de son enfance, les chiroptères donnaient un peu de relief à leurs rêves. Téohem tenta de dresser un portrait de ces amas d'étoiles, nébuleuses et autres galaxies qui peuplaient l'espace, et que l'on pouvait jadis encore observer à l'œil nu ; Coman buvait ses paroles.

— Emidela, ce nom te vient de ta mère, n'est-ce pas ?

— De mes grands-parents. Ma mère, je l'ai très peu connue, elle est partie vivre dans le fond de la vallée peu après ma naissance, bannie par les Anciens.

Téohem déglutit avec aigreur. Il savait le poids des traditions fajaos, pour y avoir séjourné de longs et fantastiques mois lorsqu'il n'était encore qu'un jeune aventurier. Il se rappelait encore de son premier amour – comment pourrait-il l'oublier ? –, de cette vive et instinctive chasseuse, descendante directe des décorporés originels, qui lui avait appris à vivre en terre fajao. Malyan. Elle lui avait surtout appris à ouvrir son cœur. Malheureusement, la destinée qui attendait alors le futur théologien était plus forte que toute attache sentimentale. Les Anciens, qui l'avaient accueilli comme l'un des leurs, prirent son départ pour une trahison et lui interdirent de remettre les pieds au village. Malyan fut chassée du faré familial et priée d'aller vivre loin de la communauté. Elle s'était donc établie dans une modeste case, non loin de là, avec, en souvenir de son amour évanescent, un ventre grossissant.

Ce ne fut que lorsqu'il revint avec l'essaim une trentaine d'années plus tard que Téohem apprit sa paternité. À quelques minutes de marche du village, il retrouva une vieillarde presque aveugle et percluse. Par sa faute, elle avait tout perdu : son amour, sa famille et son fils, qu'elle avait consenti à laisser vivre et grandir au village. Même sa vitalité s'en était allée, et elle ne survivait qu'avec le mince espoir de revoir un jour celui à qui elle avait tout abandonné. Il ne sut pas vraiment si elle l'avait reconnu, car son visage ne révéla alors aucune émotion au son de sa voix, mais leur entretien lui apprit

l'existence de Coman, et surtout les pouvoirs inégalés qu'elle était parvenue à lui transmettre. Cadeau ou faix, l'avenir le dirait.

Aujourd'hui, le décorporé – au même titre que les autres élus – avait l'apparence de son âge physique, une soixantaine d'années largement bien remplies. Téohem, lui, n'avait pas pris une ride depuis qu'il parcourait le monde avec l'essaim. De ce fait, Coman eut bien du mal à admettre que cet homme pût être son père, alors que leurs visages lui suggéraient l'inverse.

Patiemment, avec des mots simples et des émotions vraies, le père conta à son fils les circonstances de sa rencontre avec Malyan, leur idylle, leur communion avec la terre nourricière, leur vision commune du passé et d'un avenir probable, sans oublier son départ nécessaire – et non sa fuite. Après quelques questions hésitantes quant à sa propre identité, Coman finit par comprendre :

— C'était donc toi que je sentais nous suivre depuis tout ce temps, ce lien filial que je ne déchiffrais jamais. Mais… hésita-t-il, combien de vies portes-tu en toi ?

Avec ses mots candides et forts à la fois, le décorporé exprimait à merveille tout le mystère qui baignait l'existence de Téohem. Ce dernier s'efforça de ne pas semer davantage de confusion dans l'esprit de son fils :

— Une seule vie, mais suffisamment longue et riche pour recueillir le poids de plusieurs. J'ai pu moi aussi voyager sur le plan astral, par le passé. Peut-être ai-je ramené à ces occasions quelques bribes d'esprits disparus. Cela pourrait expliquer tes perceptions altérées.

Coman sembla accepter ces explications. Peut-être avait-il déjà une forme de présomption au sujet du lien qui les unissait. Quoi qu'il en soit, le décorporé s'endormit ce soir-là l'esprit léger, la tête reposant au creux de la main vigilante de son père.

Plus loin, les fameuses présences avec lesquelles Coman discutait prirent soudainement une forme plus tangible.

Des boyaux secs, sans ruissellement aucun, conduisirent la colonie vers une architecture plus verticale et régulière. Plusieurs accès en pente raide débouchaient dans une vaste salle aux allures de cathédrale. Une nef centrale immense au plafond indiscernable, annexée d'ailes attenantes, à taille humaine, elles, et se ramifiant à perte de vue dans un labyrinthe de petites galeries. Si ce réseau complexe avait pu être, à une époque éloignée, forgé par les éléments, des finitions bien trop précises induisaient une intervention extérieure. La pierre avait ici tous les signes d'un âge avancé, porosité, odeur… mais semblait avoir été façonnée à force d'une volonté plus dure que la roche. Sur le seuil du vaste espace dégagé, l'essaim s'immobilisa comme un seul homme.

Vitaïni
L'Etügen mémorielle ! Les couches les plus anciennes sont là, sous nos yeux.
Éndin
Ces murs résonnent encore d'une activité passée.
Sumnio
L'être humain peut-il raisonnablement survivre ici ?
Téohem
Quel genre de civilisation…
Coman
C'est fou le nombre d'habitants regroupés ici.
Páthin
Pourquoi la Prophétie ne nous a pas parlé de ça ?
Kũraw
Ils avaient forcément déjà déchiffré les cordes pour trouver un tel sanctuaire.
Scirel
Et dire que nous pensions être les premiers.
Liguïa
Aucun de nous n'est prêt pour cela !

Avec prudence, ils s'avancèrent dans cette citadelle oubliée. Avait-elle toujours existé à cette profondeur où les mouvements successifs du manteau supérieur l'avaient déplacée ? Seconde hypothèse peu probable, sa structure aurait été endommagée, d'une manière ou d'une autre. Ici, tout était intact, jusqu'à l'alignement parfait de ces frises peintes avec des pigments qui ne laissaient aucun doute quant à leur nature. En tendant le bras vers les parois pour en rapprocher les lampes à huile, ils découvrirent cette teinte rouille typique du fer ; le basalte noir offrait un contraste saisissant et, parfois, des impressions de relief voulues par les décorateurs. Voilà ce qu'il restait du sang utilisé pour ces peintures titanesques : des dépôts de rouille précis et incrustés dans les porosités de la roche.

— L'atmosphère de cette caverne n'a donc pas toujours été aussi sèche, en déduisit Scirel. L'eau combinée au dioxygène de l'air a pu oxyder le fer présent dans leur… peinture. Procédé étrange, s'il en est, car avant le processus d'oxydation, leurs fresques étaient pour ainsi dire invisibles.

— Ils auraient peint tout ça pour les générations suivantes ? s'étonna le théologien, qui voyait là le premier legs de ce genre.

— Ou bien l'avancée de ces dessins a pu être très progressive. Un symbole par décennie, chaque ligne avançant d'un caractère à la fois ; on attendait que le précédent apparaisse pour poursuivre.

— Cela impliquerait que leur écriture n'ait jamais évolué du début à la fin de leur réalisation. Peu probable.

Le survivaliste vint couper court au débat :

— Hé, les deux cerveaux ! Il ne vous viendrait pas à l'idée que ceux qui occupaient ces grottes aient pu bénéficier de sens quelque peu différents de ceux que nous connaissons ? Pensez à l'obscurité qui règne ici ! Leur vue était-elle identique à la nôtre ? Les chiroptères qui nous ont cagué dessus pendant des lunes ne se dirigent-ils pas par écholocation ?

— Sumnio a raison, brailla Páthin, à moitié affalé dans une rigole d'écoulement, fort probablement désorienté par une vision. Il s'agissait bien d'humains, mais tellement antérieurs à nous autres qu'ils jouissaient d'une adaptation propre à leur milieu de vie. Une vue acclimatée à l'obscurité, certes, mais aussi… grimaça le voyant, une vision d'ordre olfactive.

Liguïa l'aida à se relever.

— Est-ce bien possible ?

Vitaïni confirma, évoquant les facultés étonnantes du règne animal : certains insectes, communiquant et s'orientant grâce aux phéromones, la généralisation du marquage de territoire par jets d'urine ou autre sécrétion glandulaire, sans oublier les sélaciens qui associaient les champs électriques des êtres vivants – de leurs proies – aux infimes traces de sang parfois distantes de plusieurs lieues.

— Ils sentaient leurs peintures ? Quel intérêt alors de tracer des motifs aussi précis s'ils ne les voyaient pas ?

— Ils anticipaient !

Téohem se tenait devant un pan de mur entièrement recouvert de motifs bien distincts des précédents. Avec le renfort des autres lampes, ce fut une page d'histoire de dix pieds sur vingt qui se révéla. Une écriture cunéiforme très archaïque associée à des idéogrammes plus facilement déchiffrables. Le théologien alla puiser dans le bagage d'Eloka et, prolongeant sa connaissance des civilisations dans l'époque probable où avait pu vivre celle-ci, parvint à comprendre quelques passages.

— Une lecture double. Brillant ! Voyez ces symboles répétitifs, bien alignés et utilisant l'occupation de l'espace. Un alphabet, ça ne fait aucun doute. Chaque ligne de chacune de ces petites portions, ici, ou là, doit correspondre à un mot ; donc chaque portion à une phrase. Voilà pour la trame, la narration, l'histoire. Ensuite interviennent les motifs plus larges qui précèdent chaque portion. Ils expriment visiblement une idée, une ambiance, une émotion ou encore un évènement durable. Oui, c'est cela. On le lit comme une double page : à gauche le contexte, à droite les faits, l'un enrichissant l'autre.

— Tu as dit qu'ils anticipaient, Téo. Quoi donc ?

— Les évolutions futures, les mutations génétiques, ce que serait la vue d'éventuels lecteurs qui descendraient ici.

— Ils possédaient un tel savoir ? Des oracles, eux aussi ?

— Je ne crois pas. Simplement une connaissance et une étude profonde des choses. Une symbiose avec l'univers. Ils avaient deviné ce que deviendrait Etügen, des ères en amont, et que notre vue nous permettrait de contempler ceci.

Le théologien ouvrait largement les bras à présent, et les regards se perdirent en hauteur comme en largeur sur les parois infinies de la citadelle.

— Ils ont pensé aux Suivants, comme nous l'avons fait nous-mêmes sur nos monuments. Et il se trouve que les Suivants, dans leur cas…

— C'est nous ! acheva Liguïa.

Devant l'ampleur et l'importance de la découverte, le Catalyseur estima qu'ils n'étaient plus à quelques jours près. Après avoir consulté Sumnio concernant les réserves d'eau, elle ordonna l'établissement d'un campement plus confortable que d'ordinaire, le temps pour Téohem d'étudier les fresques de la nef, et pour le reste de l'essaim d'explorer les galeries adjacentes.

Ces dernières leur réservèrent quelques surprises. Si elles avaient possédé un jour un quelconque mobilier, celui-ci était depuis longtemps tombé en poussière, dispersé par les courants d'air vers les profondeurs des couloirs. À en croire la dimension de ceux-ci, et à moins qu'ils n'aient servi au transit d'objets volumineux, les êtres qui avaient vécu là étaient d'une taille bien supérieure à celle des humains modernes. Sept à huit pieds, d'après Scirel, contre les cinq à six pieds des Advènes déambulant actuellement sous les voûtes polies. On avait conservé les courbes parfaites de ces conduits naturels, des murs et du plafond ; seul le sol avait été aplani afin de mieux s'y déplacer. Deux individus pouvaient s'y croiser de justesse et tout du long couraient de minces canaux fluviaux. Eau de consommation, irrigation, eaux usées pourquoi pas… Cet aménagement ouvrait grand nombre d'applications potentielles. Les couloirs se divisaient et se subdivisaient encore, conduisant à des centaines, voire des milliers d'anfractuosités creusées dans la roche d'une façon un peu moins élégante. De petites habitations à l'atmosphère plus lourde où pouvaient tenir, allongés, quatre à cinq adultes. Ces espaces que l'on imaginait privés étaient eux-mêmes décorés de peintures brunes ou rougeâtres, davantage personnalisées que celles observées dans la nef centrale. L'écriture cunéiforme en était presque toujours absente et les artistes avaient préféré se concentrer sur des idées, des décors, des scènes de la vie quotidienne ou encore des transcriptions de rêves. Beaucoup d'idéogrammes donc, mais aussi et surtout des tentatives

plus ou moins réussies d'art figuratif. Ici, des animaux aux proportions ridiculement étranges, là, des cavernes entièrement remplies de forêts, ou encore des rassemblements de population prosternés devant ce qu'on assimila aux fameux vers ardents. Les astres n'étaient pas en reste puisqu'ils occupaient bon nombre des plafonds visités, et à chaque fois, les élus s'étonnaient de la richesse et de l'exactitude de leurs représentations. En recoupant les illustrations les plus précises avec les données les plus savantes, Scirel estima d'après l'éloignement des planètes entre elles, des étoiles et des galaxies, sans oublier les références fréquentes au climat extérieur, que ces peintures avaient pu être réalisées pendant l'ère paléozoïque, entre le carbonifère et le permien.

— Ouais, il y a longtemps quoi ! lâcha Páthin en se décrochant la mâchoire devant des représentations de créatures défiant l'imaginaire.

— Plus que ça. Pour te donner une idée de l'âge de ces grottes, dis-toi bien que nous destinons nos condensateurs telluriques à nos descendants directs, les Suivants, ceux que nous estimons capables de rebâtir une civilisation d'ici… disons… 150 000 années solaires. La Prophétie annonce le dysfonctionnement du bouclier magnétique peu de temps après. D'ici-là, je te rappelle qu'Etügen connaîtra non seulement la Refonte Globale, mais aussi plusieurs évènements volcaniques majeurs et autres cycles glaciaires. Autant d'épreuves à traverser pour que notre plan fonctionne. Bref. 150 000 ans, retiens ce nombre ! Si l'on se fie aux descriptions présentes ici, aux arbres gigantesques que je devine là, au grand nombre de fossiles reproduits plus bas, aux insectes géants et surtout au continent unique peint dans la pièce d'à côté, la civilisation à laquelle nous avons affaire pourrait bien avoir vécu il y a près de 300 millions d'années. Entre 250 et 300, dirais-je.

Un silence abasourdi ponctua les déductions de l'érudit.

— De multiples extinctions de masse nous séparent d'eux, c'est là que je voulais en venir.

— Une autre génération d'humains… chuchota Sumnio.

— Je dirais plutôt, une autre germination. Il ne fait aucun doute que leur espèce s'est éteinte, et nous n'en sommes nullement les descendants, ni de près ni de loin. Une nouvelle souche, à la limite, un recommencement de l'évolution, comme si la nature avait voulu donner une seconde chance à un être pour lequel elle s'était prise d'affection.

— Incroyable !

— Ce qui est incroyable, c'est que ces grottes aient pu conserver ces peintures aussi longtemps, jugea le Catalyseur avant de reprendre son exploration.

En comparant les parois des alcôves à celles de l'espace central, les explorateurs déduisirent que des artistes accomplis avaient dû réaliser les frises présentes dans la nef. Des commandes précises et rédigées à l'avance, sur des supports minéraux divers dont Téohem retrouva quelques plaques éparpillées – bien sûr illisibles. Il n'y avait plus rien ici depuis longtemps, seulement des mots, encore une fois témoins de l'Histoire. On avait voulu léguer un savoir, une vision du futur et bien d'autres choses encore. Dans quel but ? Qui étaient vraiment ces Premiers Hommes et de quelle nature était leur message pour qu'ils s'obstinent à le cacher ici-bas ?

5

Que sommes-nous, au bout du compte ?
Carnets de Téohem Logré

Il ne me fallut pas plus de deux jours pour décoder l'alphabet archaïque composé de lignes horizontales étagées auxquelles se greffait un nombre variable de poinçons triangulaires – de zéro à cinq par ligne –, eux-mêmes répartis aléatoirement entre leurs cinq positions possibles – extrême gauche, centre gauche, centre, centre droite et extrême droite. De temps en temps, une ligne vierge de tout poinçon indiquait, je pense, une respiration. Chaque portion pouvait contenir jusqu'à neuf lignes, selon la complexité de la phrase.

Ce que je pris d'abord pour des mots très courts m'apparut bien vite comme étant des syllabes, une sorte de phonétique très précise sur laquelle se basait l'ensemble du langage. Une écriture calquée sur l'oral ! J'aimais déjà ce peuple. L'assemblage de ces syllabes très codifiées (lignes) conduisait donc à la phrase exprimée (portion), toute l'originalité de leur langue résidant dans la multitude de sens que pouvait prendre une même syllabe, selon quelle autre la précédait où lui succédait. Ceux que nous décidâmes de nommer les Premiers possédaient donc, certes, un dialecte fort probablement guttural, claquant et saccadé, mais exceptionnellement riche dans la mesure où un même son pouvait revêtir tout un panel d'intentions en fonctions de la coordination des autres sons entre eux.

Les premiers temps, je m'y perdis un peu, et il me fallut reconditionner mon cerveau trop binaire pour parvenir à appréhender parfaitement cette écriture qui n'avait, du coup, plus rien du tout d'archaïque. Eloka… son essence linguistique m'y aida largement, et je pus me consacrer ensuite à l'étude des idéogrammes.

Celle-ci s'enrichit progressivement à mesure que je comprenais le monde dans lequel vivaient les Premiers. Les épreuves qu'ils avaient traversées, celles qu'ils anticipaient, leurs paysages, leur faune, leur flore – car ils n'avaient pas toujours vécu dans ces profondeurs –, leur théologie, leur cosmogonie et surtout l'état d'esprit dans lequel ils avaient tracé ces fresques – quelle émotion, quelle urgence, quelles attentes. Tout cela se complétait admirablement et je pus commencer à discerner des motifs récurrents, des glyphes génériques accueillant dans leurs cadres des nuances qui leur donnaient tout leur sens. J'assistai à la fois à un récit linéaire, par les mots, et à une œuvre d'art vivante qui n'avait de cesse de nourrir ma compréhension de ce peuple.

Ils avaient donc vécu dans des grottes qui dépassaient en taille tout ce que notre imagination nous dictait, dans les profondeurs terrestres oui, mais à des distances moins contraignantes que là où nous nous trouvions. Je compris que les montagnes, en se soulevant, généraient des creux énormes dans l'écorce terrestre, et que ces cavernes possédaient le milieu naturel le plus stable de cette époque. Ces grottes accueillaient une vie foisonnante, la végétation y poussait de façon démesurée sans même nécessiter la lumière du soleil ; des plantes variées et une terre riche de cycles et de cycles de décomposition organique ; des arbres millénaires où que le regard se pose, qui faisaient corps avec la roche et, croyait-on, finissaient par percer à la surface, dans un environnement que les Premiers avaient appris à craindre. Là-haut, des bêtes insensées, que leurs légendes présentaient comme géantes, venimeuses, capables d'influer sur l'esprit humain – par le biais des rêves notamment – ou de maîtriser les éléments dans lesquels elles évoluaient. Les Premiers se situaient relativement bas dans la chaîne alimentaire, malgré leurs connaissances étendues. Le climat lui-même était rude, entre atmosphère gazeuse et extrêmes fluctuations de température ; rien d'habitable pour la frêle créature qui nous contait ces lignes.

En avançant un peu dans la nef, je découvris une civilisation maîtrisant une médecine naturelle, spirituelle et mentale très efficace. Le pouvoir de la pensée était au cœur de leur philosophie de vie. Ils jouissaient d'une érudition telle qu'ils n'ignoraient rien de la course des astres – savoir élémentaire accessible au membre le plus modeste de la communauté, nous l'avons vu –, de l'expansion de l'univers, des interactions régissant le monde du vivant comme de l'autre monde, des influences de chaque corps (céleste ou terrestre) sur les organismes et l'état des choses… et, là où ils dépassaient la science la plus avancée de mon ami Serveros, ils n'ignoraient rien non plus, bien qu'ils s'en méfient, des forces de l'atome : nucléaire et électrique ! Je dois bien avouer que ce que j'ai lu, sur ces frises à la fois poétiques et rugueuses, je doute fort pouvoir réussir à l'oublier un jour.

Il existait des êtres (il me faut l'écrire noir sur blanc, dans ma langue et à la lueur de ma lampe de mineur, pour ne serait-ce que l'envisager) capables d'influer sur ces forces, pire, de les engendrer. Des êtres, dis-je. Ça oui. Certaines de ces bêtes étranges évoquées plus tôt et se partageant le règne de la surface, mais, aussi, certains humains – s'ils pouvaient encore être nommés ainsi. Ceux-là jouissaient de l'extrême privilège de pouvoir rejoindre le royaume du plein air, protégés qu'ils étaient des différentes menaces qui auraient pulvérisé tout autre de leurs contemporains. C'étaient eux qui

consignaient les observations du ciel, rapportaient des graines variées des grottes supérieures ou qui s'enorgueillissaient d'un trophée de chasse prélevé sur telle ou telle créature fantastique. Lorsqu'ils redescendaient dans le monde des Hommes, ils étaient logiquement écoutés, obéis et vénérés comme les demi-dieux qu'ils étaient.

Certains motifs haut-perchés racontent que sur ces êtres uniques reposait la survie de toute la communauté, à commencer par la stabilité des grottes qu'ils nourrissaient d'un flux d'énergie constant, un champ vibratoire capable de ralentir l'érosion, de renforcer les fondations du roc, d'absorber les secousses sismiques… ce qui n'est pas sans rappeler la science dont nous autres Advènes sommes si fiers. Aussi m'interrogeai-je sur une possible corrélation entre les occupants de cet habitat souterrain, ceux qui auraient érigé les mégalithes de Narùpa ou encore les créateurs du Famhoîr. En outre, ces humains supérieurs infusaient le savoir glané en surface auprès des leurs ; ils enseignaient leur compréhension du Tout, de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit, et s'évertuaient à faire s'élever la conscience collective vers toujours plus de sagesse. Ce don inné, ce savoir intuitif devenait alors, par simple partage, une manne contagieuse qui irriguait toute leur civilisation jusque dans les galeries des grottes les plus profondes.

Ils soignaient aussi les maladies sanguines, de la moelle ou que sais-je, aussi simplement qu'une éruption cutanée. Car ils connaissaient tous les codes de la palette nucléaire, toutes les nuances de la radioactivité, ses risques et surtout ses vertus. Ils commandaient aux atomes et changeaient l'état des choses. Quoi que requît un organisme pour survivre, c'était en leur pouvoir ! Lorsque je tentai d'exprimer cette idée à Scirel, il la refusa catégoriquement. Comment pourrait-il concevoir de tels mécanismes alors que nous sommes encore à des millénaires d'identifier les particules concernées ?

Ce que nous devons retenir, ce jour, c'est que les Premiers avaient pu prévoir les cycles successifs d'Etügen, ses climats, ses ères géologiques, sa biodiversité… jusqu'au Grand Déferlement et à la Refonte Globale, et plus précisément encore que nous l'avons fait. Ceci, des millions d'années en amont. J'ai éprouvé de nombreux vertiges face à ces parois peinturlurées de tout ce sang, les yeux levés vers la connaissance absolue.

D'où la tenaient-ils, cette connaissance ? Je reste partagé à ce sujet. De ces humains supérieurs, qui auraient su créer un lien entre les époques, défier les méandres du temps ? Nous pouvons aisément l'imaginer. Il y a tout un chapitre, sur la frise la plus haute de la paroi tribord – oui, je ne peux m'empêcher de comparer cette salle à notre arche bien aimée –, qui traite de la relativité temporelle, d'une forme

de voyage par le biais mystérieux de la gravité. Un canal, une courbure de l'espace-temps, une progression non linéaire… Je n'ai pas tout saisi. Auraient-ils rapporté cet éminent secret de leur quête perpétuelle, de leurs voyages dans l'infiniment petit ou l'infiniment grand qui, d'après ces murs, semblent s'entremêler ? Ou cette connaissance viendrait-elle d'une tout autre connexion spirituelle avec le Tout, d'un savoir universel ancré dans toutes les choses de l'univers ? Nous ignorons encore tellement de ce que ce dernier a à nous offrir.

Ils avaient même vu venir leur propre fin. Humains cloîtrés, humains fouisseurs, grouillant sous la surface probablement depuis des millénaires. Les vers ardents, qu'ils craignaient et respectaient depuis si longtemps, viendraient (sont venus) un jour en masse. Ne pouvant se réfugier à la surface, pas plus qu'anticiper les fulgurances du magma, les Premiers ont fini par l'accepter en eux, par s'y mêler dans la souffrance. Extinction. Encore une. Par le feu cette fois. Tandis qu'à la surface les monstres prospéraient, attendant l'évènement capable de les anéantir eux aussi. Les troglodytes savaient où, quand et comment cela finirait ; c'est donc résignés qu'ils ont vécu.

Même après leur découverte, se sachant condamnés, ils ont continué leurs fresques, pour nous qui viendrions un jour à leur rencontre ici-bas. Les Premiers ont surtout continué d'apprendre, d'assimiler et de transmettre tout ce qui pourrait un jour servir le grand dessein de leur espèce. Quel est-il finalement, si ce n'est survivre ? À quoi bon ? me direz-vous. La réponse se trouve sur un pan de mur en partie érodé – la nature connaît bien ses armes – sur lequel Scirel n'a de cesse de s'user les yeux. Je lui ai donné les clefs de leur langage et indiqué où il fallait chercher. Depuis, il est là-bas, avec sa lampe, lui aussi, halo vacillant projetant sur le basalte son fol espoir de savoir. Comment survivre ! C'est là, quelque part, mais notre érudit semble se heurter à des données plus rudes que le roc lui-même. Sans compter les portions effacées. Avec le temps, peut-être parviendrait-il à combler les manques et à accepter les vérités inconcevables qu'il rejette encore. Avec le temps, il saurait nous dire si notre Voie a été la bonne, sera la bonne, si les Premiers avaient décelé une autre solution. Avec le temps…

Malheureusement, du temps, nous n'en avons point. Le Catalyseur ne nous autorisera guère plus qu'un jour ou deux supplémentaires pour étudier les parois de la grande nef. Après, il faudra repartir, rester fidèles à nos plans, à nos aspirations, et surtout à notre peuple. Ne pas les trahir !

En restant, nous finirions peut-être par découvrir ce que les Premiers savaient. Peut-être. Nous saurions donc, nous aussi, mais en

nous oubliant un peu nous-mêmes. Si ce savoir unique nous était livré là, dans cette poche d'air sous la terre, après avoir traversé les ères et les grands bouleversements, ne risquerait-il pas de renverser d'un coup la Prophétie à laquelle nous nous accrochons tant ? Depuis la naissance, pour certains de mes compagnons de route. Notre quête, balayée d'un revers de main ? Obsolète ? Je me refuse à le croire. Ma théologie m'enseigne à garder ouvertes toutes les pistes, mais la foi que j'ai construite à force d'arpenter la Voie me souffle d'autres échos. Si un tel pouvoir existe, tellement énorme qu'il ferait passer notre projet pour une simple lubie d'architecte, je suis convaincu qu'il s'agit d'un itinéraire parmi d'autres. S'il s'agissait de l'unique source de rédemption, alors arriver ici dans l'urgence, presque au crépuscule de nos vies, constituerait tout de même un sacré coup du sort. La vie, le destin et toutes les forces du cosmos se seraient ligués contre notre réussite. Nous découvririons l'essence même de la Vie sans disposer du temps matériel pour la répandre ? Après tous ces efforts, rattrapés par la fatalité, l'espoir de survie de toute l'humanité s'éteindrait avec nous ? Hérésie !

Il y a sans nul doute beaucoup à découvrir en restant ici, mais tellement plus à perdre. Si nous devons rester dans l'ignorance, soit, mais nous irons au bout de l'aventure, foi d'élu. Je retourne à ma roche poreuse, recopier mes transcriptions dans ces carnets déjà bien garnis. Liguïa sonnera bientôt la levée du camp, aussi emporterai-je à la surface tout ce que je pourrai.

6

De l'obscurité jaillira la lumière, ici comme en tous points de l'univers.
L'esprit n'y déroge pas et s'éclaire justement lorsque les forces convergent.
Le lien est efficient, la Voie est sauve.
Premières Transcriptions, Oracle Gealna

Devant l'ampleur des fresques, une question se posa alors : d'où venait tout le sang employé pour orner ces murs ? La réponse vint aux élus aussi brutalement que subitement.

Dans la nef gigantesque, dont même l'intensité des lampes réunies ne parvenait pas à atteindre la voûte, un pilier central s'étirait et se perdait dans l'obscurité. Sa teinte blanchâtre à ocre tranchait avec les murs uniformément noirs. Comme le point de convergence unique des écoulements qui avaient jadis eu lieu dans la caverne, bien avant que les Premiers ne l'occupent, cette colonne était née d'une énième jonction entre une stalactite et une stalagmite. À grand renfort de temps, la création géologique avait fini par s'égaliser et par enfler, encore et encore, un dépôt de calcium après l'autre, jusqu'à atteindre un diamètre d'une vingtaine de pieds, avant de se stabiliser par manque d'eau. Les Premiers l'avaient donc découverte telle quelle, avant de la polir – étonnamment sur toute sa longueur visible – et de l'employer comme une sorte d'autel pour leurs croyances, quelles qu'elles fussent. En effet, au sol, sur toute sa circonférence, un sillon d'usure de profondeur variable laissait deviner des millions et des millions de tours de prière.

Liguïa étudiait avec attention la surface lisse de la colonne depuis des heures, presque hypnotisée par les veines et les motifs aléatoires de sa structure interne. Combien de mains avaient touché cet édifice sacré ? Pour quels souhaits, quels espoirs ? Au début, les multiples et minces orifices situés dans le sillon où elle se tenait l'avaient intriguée, puis la lumière réfléchie par la colonne avait absorbé toute son attention. Si Scirel ou Vitaïni s'étaient tenus près d'elle, ils l'auraient sans doute mise en garde contre ces trous dans le sol, du diamètre négligeable de celui d'un auriculaire, et dont le nombre pouvait aisément faire penser à une porosité naturelle de la roche. Mais voilà, Liguïa Atemn était seule, à cette place centrale, et ne se doutait pas le moins du monde de ce qui courait sous ses pieds à cet instant.

Páthin évoluait non loin de là, sur la paroi tribord où Téohem lui avait demandé de recopier certaines portions, lorsqu'une vision l'assaillit avec virulence : une lumière aveuglante d'abord, d'où

émergeaient quelques formes distinctes. Des vapeurs incompressibles, des volutes chaotiques, des courbes s'élargissant à perte de vue… et cette chaleur innommable, étouffante, qui lui brûlait virtuellement les yeux.

La scène fut brève. Dans une mélasse uniformément orangée, des bulles bouillonnantes, si grandes et si puissantes, firent trembler les profondeurs terrestres. Des failles nécessaires dans le manteau inférieur orientèrent ce trop-plein vers la surface. Conduits de plus en plus étroits. Pression croissante. Célérité inimaginable. Une transfusion verticale qui fit naître un malaise instantané dans le corps du voyant.

Tout à son observation, le Catalyseur eut à peine le temps de sentir vibrer ses pieds. Le choc fut pour le moins sec et douloureux. Désorientée, Liguïa se retrouva plaquée au sol, à quelques pas du pilier. Les bras de son voyant l'enveloppaient. Le faciès anormalement grave de Páthin s'éclaira soudainement de lueurs chaudes, et la fulgurance qui opéra à côté d'eux, tous les Advènes présents dans la nef ce jour-là s'en souviendraient jusqu'à la mort.

Tout autour de l'autel, des traits de lumière aussi fins que véloces émergèrent du plancher pour rejoindre leur conduit millénaire, tout là-haut dans la voûte, et ainsi continuer leur chemin. À près de deux cents pieds, ils illuminèrent momentanément le plafond cristallin – vision évanescente imprimée alors dans tous les esprits. Trop rapides pour être suivis par l'œil humain. Gerbes continues comme celles observées plus tôt, ou minuscules portions de lave se succédant les unes aux autres ? Liguïa n'aurait su le dire.

Les vers ardents ! Les seuls habitants légitimes des lieux.

Pendant de longues secondes, ils formèrent une ceinture hachée et crépitante autour de la colonne devenue rougeâtre, avant de s'éteindre aussi brusquement qu'ils étaient apparus.

Le Catalyseur considéra le sillon encore fumant, puis son voyant, aussi effaré qu'elle. Sans lui, les vers l'auraient transpercée de part en part.

— Páthin…

— Chef… rétorqua-t-il, l'air ébaubi.

— Merci.

— À ton service. Il était temps que mes dons refassent surface, non ?

Le Catalyseur sourit largement en posant sa paume sur la joue de son élu.

— Comme quoi, tu n'es pas bon qu'à vanner tes compagnons.

C'était Ageîn qui s'exprimait, par la bouche de Liguïa, revenant sur des années de franche camaraderie. Le voyant le comprit à l'intonation

si particulière que prit sa voix.

L'essaim se regroupa naturellement autour du pilier. Liguïa et Páthin se redressèrent, épaules meurtries, et alors aucun mot ne fut nécessaire pour exprimer leur compréhension soudaine. Il ne s'agissait pas là d'un simple autel, mais d'un autel sacrificiel ! Les Premiers devaient venir ici à tour de rôle pour adresser leurs prières au seul dieu qui régissait leurs vies : Etügen et son noyau atomique. Acceptant le risque de voir pulser une nouvelle légion de vers ardents, conscients que leur énième prière pouvait très bien entraîner leur mort, ils avaient adopté ce cycle. Prières, sacrifices, fresques… Leur don d'eux-mêmes, au rythme de la volonté divine, permettait alors de poursuivre l'œuvre des artistes de leur époque – et sans doute celle des prêtres commanditaires. Si, par leur vie ou leur mort, ils pouvaient servir ce message, les Premiers, hommes, femmes, enfants s'y soumettaient vaillamment. Ils étaient dans l'acceptation. Le sang devait être recueilli à chaque occurrence magmatique, parfois en abondance, puis répandu avec patience sur les parois de la nef.

Coman s'approcha de la colonne. On le laissa faire, attentif au moindre soubresaut du sol. Une main sur la calcite polie, les yeux à nouveau révulsés, il s'exprima d'une voix sortie du fond des âges :

— Son heure n'était pas venue. Assez de sang a coulé ici. Pour vous, voyageurs temporels, c'est l'heure de l'émergence. Sortez, sortez d'ici avant que la terre ne se fractionne. Vous êtes des enfants du Soleil, c'est sous le ciel que vous expirerez.

Puis le décorporé tomba inanimé dans les bras de son père, toujours vigilant.

Le Catalyseur prit au pied de la lettre les recommandations des Premiers et mit fin aux recherches. Sa survie miraculeuse s'apparentait à l'ultime signal d'une remontée qu'elle repoussait depuis trop longtemps. Téohem et Scirel n'émirent aucune protestation.

Le lendemain, la colonie quittait la nef, lieu de culte et de vie d'une civilisation disparue dont l'héritage s'éteindrait probablement avec elle. Sur le seuil de la vaste salle magmatique, en se retournant, Liguïa scruta son centre et ses ténèbres, espérant une dernière fulgurance orangée, un signe des résidents permanents, mais rien ne vint. Le silence et le vide les poussaient vers la surface.

La remontée se révéla aussi ardue que ce que Liguïa redoutait. Au début, un faux plat léger ne persuada pas la population qu'elle avait entamé l'ascension, mais lorsque la gravité vint s'en mêler et que les cuisses commencèrent à chauffer, les discussions se firent plus sporadiques. Étrangement, l'effort physique n'émoussa en rien la

progression et il sembla même que les Advènes y mettaient plus d'entrain. Le Catalyseur dut tempérer leur impatience car le chemin était encore long.

Ils passèrent par les mêmes paysages géologiques merveilleux que ceux rencontrés dans la première partie de leur traversée. La contemplation ne les quitta plus.

La découverte de la nef et des galeries attenantes laissa une empreinte indélébile dans l'esprit collectif. En effet, à compter de leur départ de ce lieu si inspirant, la plupart des membres de la communauté cultivèrent un intérêt pour l'Art, qu'ils développèrent et étayèrent au fil du trajet. Au cours de discussions, chemin faisant ou le soir dès qu'ils en avaient l'occasion, les Advènes entrèrent dans un cycle créatif inépuisable. Commençant par de simples dessins à la poudre de basalte diluée, sur des pages qu'ils avaient emportées, et recopiant certaines des fresques qu'ils avaient observées, ils acquirent bientôt un vrai savoir-faire pour la sculpture de morceaux de roche – animaux, personnages divers – qu'ils gardèrent évidemment avec eux. L'art du conte vint rapidement s'ajouter à leur nouveau bagage, puis celui des poèmes et de la chanson, source d'expression ô combien illimitée de leur imaginaire, de leurs fantasmes et de leurs espoirs ! Ils imaginaient déjà les futurs instruments que les moyens de la surface leur permettraient de créer, les notes, les mélodies. Un soir, au bout de deux mois de cette effervescence créatrice, quelques jeunes gens parmi les plus prolixes se présentèrent devant l'assemblée au terme du dîner et lui jouèrent une courte scène. Le récit des aventures de l'essaim, bien sûr, à grand renfort de roches pour bâtir une pyramide difforme censée être la copie de celle laissée dans le sable du Neïore. Le théâtre était né.

La marche fut rythmée par des chants que même les élus reprenaient en chœur. Une légèreté ambiante qui aida grandement à supporter le dénivelé, les fournaises passagères ou les périodes de restriction d'eau.

Ce que le théologien retint des balbutiements de cette nouvelle ère fut le tournant que prirent les écritures. Auparavant réservé au récit fidèle d'aventures vécues et figées, ou encore à la rédaction de documents officiels, l'art du scribe bifurqua subitement vers la force immense d'historiettes imaginaires. Ce que les Hommes avaient en eux, de leurs rêves intimes à leurs délires les plus invraisemblables, ils pouvaient désormais lui donner vie. Téohem consentit même à abandonner deux ou trois des ses plumes à la population, afin que leur énergie puisse s'exprimer décemment. Il savait, intuitivement, tout le potentiel de ce nouveau vivier.

La remontée se déroula donc patiemment, sans incident majeur. Approximativement quinze mois sans voir la lumière du jour, à en croire l'horloge interne d'Éndin qui n'avait eu de cesse de suivre la course des astres. Quinze mois et presque pas de heurts dans la communauté. Des couples en manque d'intimité, ça oui, des esprits irritables dus à des corps fatigués, mais une foi commune les liguait contre l'adversité, une réelle unité derrière le peloton de tête. La confiance des Advènes en l'essaim n'avait jamais été si grande qu'au jour où un lointain point lumineux apparut à l'extrémité d'un boyau interminable.

Un silence hésitant, assez bref, précéda l'exultation collégiale. Les yeux ne s'y trompaient pas, et un air plus pur et plus frais se frayait déjà un passage jusqu'aux aventuriers. Chahutés par leur peuple, Liguïa, Kũraw, Téohem, Vitaïni, Sumnio, Coman, Scirel, Éndin et Páthin laissèrent eux aussi s'exprimer leur joie. Les cris et les hourras se mélangèrent aux accolades et aux remerciements adressés aux élus, qui furent bientôt poussés en avant vers la lumière.

Éndin avait eu du mal à garder le secret. Les jours précédents, elle seule savait qu'ils touchaient au but. L'écorce terrestre avait tenu bon le temps nécessaire à leur traversée. La sensitive s'en trouva fort soulagée.

Une ligne droite incroyable, pour peut-être éprouver une dernière fois leurs nerfs. Une demi-journée de marche avant de déboucher sur le seuil de ce couloir naturel, au cœur d'un massif montagneux riche de végétation. Les entrailles d'Etügen expiraient enfin les voyageurs courageux ; accouchement tant géologique qu'organique ; une nouvelle vie débutait ici. Du plafond de la grotte suintait une eau claire et fraîche, quelques perroquets nichaient là, sur les parois extérieures et, chose plus inattendue, les rayons d'un soleil opaque vinrent poser leur chaleur sur la peau des nouveau-nés.

— Les nuages se font la malle ? s'étonna Páthin, convaincu par les Premières Transcriptions que le ciel devait rester bouché.

— Oui, par endroits. Malheureusement, les panaches volcaniques vont peu à peu recouvrir toute la surface du globe. Nous sommes dans l'une des dernières régions qui seront touchées. Tant que les volcans cracheront, le sol sera privé de lumière.

Vitaïni connaissait trop bien les mécanismes atmosphériques. Scirel confirma.

— Nous devons prendre de l'altitude, intervint Sumnio, trouver une enclave à la croisée des courants ascendants. Ils tiendront les cendres à l'écart. Et une terre fertile. Oui, voilà ce qu'il nous faut.

— Nous la trouverons !

Serrée contre son homme, l'élémentaire sentait cette ultime mission l'appeler. Elle savait que là-haut, quelque part dans les cimes andines,

se cachait la terre bénie que tous recherchaient, la dernière résidence d'un peuple qui n'aspirait plus qu'à s'ancrer. Vita déploierait tous ses talents pour que les siens puissent enfin profiter d'un repos bien mérité.

Avec en arrière-plan la densité luxuriante des fougères arborescentes et des grands arbres de moyenne altitude, le Catalyseur fit face à son peuple. S'efforçant de ne pas mettre trop de solennité dans ses mots, elle éleva la voix, amplifiée par l'antre béant :

— Bienvenue chez vous, mes amis.

Épilogue

L'ascension des Andes fut de loin l'épreuve la plus périlleuse que la communauté eut à endurer. Une poignée d'Advènes périt au cours de franchissements vertigineux, soit d'épuisement, soit en tombant dans le gouffre de verdure qui s'étendait à perte de vue sous leur pas. Liguïa et ses élus martelaient sans cesse de ne jamais regarder en bas, de garder les yeux fixés sur les prises déjà empruntées par les ouvreurs et de respirer, toujours respirer. L'altitude mit les organismes à rude épreuve. Par chance, Sumnio trouva une espèce de plante qui semblait doper le système sanguin en augmentant l'apport d'oxygène ; il fallut surtout surveiller que les marcheurs n'en consomment pas en quantité déraisonnable. Les traîneaux furent abandonnés et leur chargement réparti sur le dos des mules ayant survécu aux boyaux, ainsi que sur ceux des membres les plus solides de la communauté.

Ils franchirent ainsi un, puis deux, puis trois cols avant de tomber sur un piton dissimulé par plusieurs cimes semblables. Une végétation basse, des mousses épaisses et colorées, ainsi que des nappes d'humidité anormalement denses s'accrochaient à leurs flancs. Une aquarelle émouvante de verts et de blancs. Le promontoire rocheux était à peine plus bas que les sommets voisins, mais surtout plus large, ce qui retint l'intérêt de l'essaim. Il était le seul au relief duquel les amas de nuages ne trouvaient pas de quoi s'accrocher, et au-dessus de ce paysage préservé brillait un soleil comme les Advènes n'en avaient pas vu depuis leur enfance. Une lumière telle que, pendant des jours, les aventuriers durent garder les yeux mi-clos. En ce lieu précis, les vallées voisines faisaient converger les quatre vents et les expulsaient à la verticale du promontoire. Le courant ascendant ainsi créé semblait creuser une auréole céleste dans la couverture nuageuse – vision tant espérée par Sumnio –, empêchant les nuages bas d'approcher, mais autorisant les plus élevés à déverser leur pluie bienfaitrice.

En apercevant ce terrain privilégié, cette enclave idéale au cœur de la cordillère, riche d'une terre grasse et d'un ruissellement constant, les regards qu'échangèrent les élus se passaient de commentaire. Ils surent instantanément que c'était là qu'ils finiraient leurs jours.

À compter de cette découverte, les Advènes acceptèrent enfin de se sédentariser. Ils nommèrent leur demeure Ulticchù, la dernière montagne, et entreprirent de l'aménager afin de la rendre vivable. Les bâtisseurs continuèrent donc de bâtir, c'était inscrit dans leurs gènes. Des marches, d'abord, pour grimper les pentes escarpées menant au

promontoire où ils établiraient leur modeste cité. Puisque les premières ressources en pierre étaient loin en aval, il fallut donc trouver les chemins telluriques les plus porteurs. L'intensité en ce lieu était inespérée. Les travailleurs n'eurent guère à soulever que leur propre poids le long des crêtes ; celui du matériau de construction en devint presque négligeable. Des chemins pavés et des nivellements solides, conçus pour durer, ciselèrent donc progressivement le visage de leur nouveau territoire.

Ce qui frappa Éndin, tout d'abord, puis l'ensemble de la troupe par le partage qu'elle leur en fit, fut la haute capacité d'amortissement de la montagne vis-à-vis des ondes sismiques. Car la région y était curieusement plus sujette que toutes les autres traversées jusque-là. Simplement, les reliefs s'y soumettaient avec une souplesse digne de l'architecture advène. Les séismes diffusaient dans la montagne des tremblements qui la traversaient de part en part, et surtout de bas en haut, avant de se disperser presque sans altérer sa structure. De l'avis de la sensitive, la montagne "respirait" les secousses, à la manière d'un corps organique et non minéral. Il y avait trop à faire pour s'attarder sur cette particularité plus que bienvenue, aussi l'essaim s'attela-t-il à la construction de sa ville perchée.

Le granit que les Andes mettaient à leur disposition était d'une nature rare. Dense et formée de cristaux durs, la roche plutonique assurerait des blocs presque inusables dans le temps. Sans les outils appropriés, l'essaim eut bien du mal à découper ces derniers sur les pitons voisins. La technique de calcination empruntée aux Pinyín leur fut là encore d'un grand renfort. Kŭraw prit le relai en impulsant des scissions nettes dans la matière, aux endroits précis que lui indiquait Scirel. Comme à leur habitude, les élus obtinrent des fragments de montagne de tailles et de formes diverses qui, une fois assemblés, parachèveraient le potentiel antisismique d'Ulticchù. Le travail de polissage mit toute la communauté à contribution, et compte tenu de la dureté de la roche, les occupa pendant plus d'une année solaire. Durant cette période, les Chùltis, comme ils aimaient se nommer eux-mêmes, se satisfirent de huttes sommaires.

À partir de là, le plus dur était fait. Le transport des blocs jusqu'au sommet n'était qu'une formalité, de même que l'érection des murs monumentaux de la nouvelle cité – les travaux de terrassement de l'élémentaire étaient terminés depuis des mois. Sous la direction de l'architecte Serveros et le contrôle tellurique de l'énergéticienne Körsen, les plans du premier prirent forme en un temps record. En effet, outre la vocation de lieu de résidence, les quartiers et les lieux de vie ainsi bâtis devaient remplir la même fonction que les édifices disséminés de par le monde. Un condensateur tellurique sous forme de

ville, dont les murs ne s'éroderaient virtuellement jamais, et à l'intérieur duquel la population souffrirait moins des assauts du temps.

Liguïa Atemn n'était pas peu fière de cette ultime réalisation. En passant sous l'architrave de l'entrée principale, elle admira le fronton assemblé au millimètre, avec ses lignes cassées, ses angles variés et ses blocs se soutenant les uns les autres. L'énergie y était intense et ô combien fluide ! Toutes ces structures d'apparence chaotique lui apparaissaient comme usuelles, classiques, depuis le temps qu'elle et sa troupe pratiquaient cette science. Néanmoins, Liguïa avait bien conscience que ces assemblages interloqueraient plus d'un archéologue, s'ils traversaient effectivement le temps.

Une fois les charpentes et les toitures achevées, la population s'y établit avec hâte. Quelque 700 âmes – et d'autres naîtraient sans doute –, fières d'un projet enfin abouti et n'aspirant qu'à l'apaisement d'une retraite bien méritée.

Des canaux virent le jour, traversant la petite cité et alimentant de multiples fontaines toujours généreuses. Des terrasses ensuite, sur les versants sud et est d'Ulticchù ainsi que sur les flancs des sommets voisins. La stabilisation de ces jardins d'altitude à grand renfort de murets et de soubassements drainants – graviers, argile, terre – fut aussi méticuleuse que pour la ville elle-même. Le paysage s'en trouva si changé que le Catalyseur redouta un temps d'avoir courroucé Etügen. En effet, la fin des travaux coïncida avec l'arrivée massive de nuages volcaniques noirs et électriques. Ils avaient déjà gagné tout le globe et jetaient à présent leur voile sur la dernière poche de clarté. Par chance, les vents sacrés de la cordillère redoublèrent d'intensité et maintinrent le puits de lumière au-dessus de la cité neuve. En levant les yeux, les habitants pouvaient contempler le conflit perpétuel des éléments. Frontière agitée où l'air ascendant faisait rouler un bourrelet de cendres vers l'extérieur. À quelle altitude ? Dans quelles proportions ? Il eût été présomptueux de pouvoir l'évaluer. Tout cela les dépassait tellement. Toujours est-il que, grâce à cette lumière providentielle, les graines transportées depuis Advenis purent germer et croître sans mal sous ce climat propice. Des espèces endémiques telles qu'une céréale aux grains jaunes ou encore un tubercule riche en glucides furent également choisies pour leurs qualités nutritives et cultivées sur les terrasses à côté des légumes et des fruits importés. Une race locale de camélidés, particulièrement adaptée à la vie en altitude, s'avéra très amicale et facile à domestiquer. Les Chùltis ne manquaient de rien sur leur promontoire forgé à leur image.

L'idée de construire un observatoire vint au cours d'une nuit festive en plein air. Au moment où les derniers contes avaient été épuisés,

que les dernières flammes du foyer s'éteignaient et que les braises rougeoyantes éclairaient sobrement les visages, la voûte céleste apparut aux Chùltis dans toute sa beauté originelle. L'essaim était présent, au complet autour de son Catalyseur – même si Liguïa ne souhaitait plus qu'on l'appelle de cette façon, les habitudes et le prestige avaient la peau dure –, et levait un regard contemplatif vers les amas d'étoiles, les galaxies, vagues taches blanchâtres plus ou moins étirées et autres nébuleuses hypnotiques. Un objet plus proche, cette longue et large traînée lactée, concentrait tous les regards.

— Etügen appartient à cet ensemble, chers amis, professa Scirel. C'est notre galaxie que vous voyez là, une partie de sa tranche, du moins. Oui, nous sommes au cœur de cet ensemble lactescent.

Les mômes étaient bouche bée et leurs parents non moins fascinés.

— Et toutes ces étoiles, demanda l'un d'eux, sont-ce d'autres planètes comme la nôtre ?

— Moins d'une poignée sont des planètes, assez proches de nous en vérité, et appartiennent à notre système solaire. Contrairement à toutes les autres, elles n'émettent pas de lumière, mais réfléchissent celle de notre soleil, à l'instar d'Imel et de Ryël.

— Et toutes les autres ?

— Des soleils. Des milliers de soleils semblables à celui qui fait pousser nos plantes. Plus ou moins vieux, plus ou moins gros.

Les exclamations de ses concitoyens poussèrent l'érudit à plus d'éclaircissements :

— Savez-vous ce qu'il y a de fascinant ? Toutes ces étoiles, tous ces soleils que vous voyez là, à l'œil nu, appartiennent à notre galaxie. Quelques milliers sur les milliards qu'elle contient probablement – les autres sont trop peu brillants ou trop éloignés pour que leur lumière nous parvienne. Et l'univers contient sans doute des milliards de galaxies. Étourdissant, n'est-ce pas ?

L'idée devait encore faire son chemin dans la plupart des esprits présents, mais tous burent le savoir immense de maître Serveros.

— As-tu déjà pensé à les cartographier ?

La question de Téohem, que l'on aurait pu croire lancée sur le ton de la plaisanterie, fendit l'air nocturne et laissa un Scirel mutique, rêveur d'un si grand projet. Un nouvel objectif venait de naître, et cette ambition folle fut sans nul doute le dernier legs du théologien à sa communauté d'adoption.

Peu de temps après, Téohem Logré vint à Liguïa en lui annonçant son départ prochain. D'une certaine manière, le Catalyseur s'y attendait, elle s'y était toujours attendue. Ce qui la laissa plus circonspecte cependant, fut la forme que prendrait ce départ. Le théologien, qui affichait alors un visage plus lisse et un corps plus

robuste que tous ses compagnons, exposa son désir de poursuivre son voyage vers l'autre plan. Vers la dimension des âmes ou des esprits, ça, il le découvrirait par lui-même. Effectivement, puisqu'il n'y avait sur Etügen plus de terres à explorer, de cultures à comprendre ou de religions à dénouer, il pensait naturellement pouvoir trouver d'autres réponses au-delà de cette vie.

Cela faisait déjà plusieurs lunes que Téohem avait embarqué Sumnio et son fils dans des expéditions de plus en plus longues. D'abord au cœur de la végétation dense qui couvrait la base des pitons voisins, puis dans les massifs plus éloignés, ils débusquèrent des plantes et des champignons qui ne figuraient pas dans le catalogue du survivaliste, puis des animaux redoutables, batraciens, insectes, serpents, arachnides, dont les toxines attirèrent toute leur curiosité. Sumnio savait provoquer des états de transe méditative grâce à des préparations subtiles de solutés végétaux. Naôm, lui, était fasciné par les propriétés curatives des poisons sécrétés par telle ou telle espèce, une fois dilués et inclus dans un protocole strict. Encore leur fallait-il apprivoiser les nouvelles substances qui s'offraient à eux pour donner à leur ami ce qu'il recherchait. La transe, l'expérience onirique, sensorielle et spirituelle combinée à une mort lente et contrôlée. Une descente en douceur dans les limbes doublée d'une élévation sacrée vers le plan supérieur, voilà ce à quoi le théologien aspirait.

Après des mois de prospection dans les Andes et de tests divers sur les rongeurs qui envahissaient les champs, la cérémonie put enfin avoir lieu. Afin de préparer son organisme à recevoir les substances actives et le poison, Téohem jeûna toute une semaine. Les deux jours précédant son départ, Sumnio lui administra des décoctions d'opiacés et des quantités minimes de psychotropes destinés à élargir ses perceptions sensorielles et cérébrales. Le soir venu, on l'installa sur une pierre couchée, sur le parvis de la maison principale et sous la clarté ambrée de Ryël. Il délirait déjà, prononçant des phrases sans queue ni tête dont seul Coman parvenait à capter quelques bribes.

— Il est déjà loin, déclara ce dernier sous les regards émus de ses amis. Il transcende nos dimensions à présent.

Dans l'esprit du théologien sinuait un fleuve paisible irriguant toutes les composantes de la Création. Il mêlait toute forme de vie, consciences, instincts, énergies, croyances, sensations, rêves… en un limon épais et bigarré de toutes ces magnifiques couleurs. Sur une rive, le monde tangible que le voyageur sans âge s'apprêtait à quitter ; sur l'autre, celui des esprits, des forces dissimulées au regard des mortels, le plan astral. Téohem ne souhaitait pas traverser le fleuve, mais y noyer tout son être avant d'en remonter le cours, jusqu'à l'origine de tout. Réconcilier toutes les dimensions en lui-même et accéder, enfin, à l'absolu savoir.

Pour la première fois, les élus prièrent ensemble. Ils louèrent Etügen et lui intimèrent d'accompagner leur frère à travers les strates complexes de la conscience. La potion que Naôm lui versa dans la gorge contenait les derniers ingrédients utiles à son voyage. Le mucus de cette grenouille vert pomme, en particulier, contribua à ralentir son activité cardiaque, progressivement, jusqu'à ce que son souffle ne suffise plus à pousser les mots hors de sa bouche. Après de longues heures de dérive, seuls ses yeux s'agitaient encore sous des paupières closes d'où perlaient de fines larmes dorées. Comme convenu, le décorporé posa ses mains sur le crâne de son père et, faisant montre d'une force de caractère inattendue, entra lui-même en transe. Ses yeux blanchis étaient tournés vers Ryël lorsque l'enveloppe de Téohem fut secouée de violents sursauts. Il s'immobilisa à nouveau, Coman retrouva son regard doré habituel et toutes les pensées de l'essaim convergèrent vers le théologien. À cet instant, sa poitrine se souleva et, dans cette ultime Inspiration, Téohem s'éteignit.

Logré laissait derrière lui des dizaines de carnets de voyage, remplis avant et pendant qu'il arpentait la Voie avec ses compagnons de route. Au cours des dernières années de son existence, Liguïa prit un plaisir infini à les parcourir, à s'y plonger au quotidien et à tenter de comprendre la multitude qui avait habité le mystérieux voyageur. Elle scella ses écrits au cœur du mur le plus épais d'Ulticchù, dans l'espoir qu'un jour ils parviennent à un être suffisamment éveillé pour en extraire toute la substance.

Une légende plana longtemps dans la culture Chùlti. Elle disait qu'après la cérémonie d'élévation de Téohem Logré, une fois que l'assistance se fut retirée, les élus communièrent autour de sa dépouille. En quelques minutes seulement, ils virent l'énergie vitale du théologien retourner au cosmos et le temps rattraper son retard sur ce corps préservé. Vieillissement subit, taches brunâtres, dépigmentation des cheveux et de sa barbe de sage. Ses muscles fondirent à vue d'œil et son squelette se rétracta sensiblement vers celui du vieillard qu'il aurait dû être. La décomposition de ses chairs fut si rapide qu'elle défiait les explications les plus raisonnables. À la toute fin, il ne resta que des os frêles, qui tombèrent eux-mêmes en une poussière fine soulevée par le vent des Andes, puis mêlée aux nuages de cendres de l'atmosphère. Liguïa et les siens demeurèrent là toute la nuit, à admirer cette Voie lactée qui n'avait soudainement plus rien d'étranger.

À compter du dernier voyage de Téohem, l'essaim mit un point d'honneur à honorer sa dernière idée, celle impulsée dans l'esprit obsessionnel de l'érudit. Sur l'esplanade faisant face à l'est, en surplomb des terrasses et à l'endroit précis où ils avaient accompagné

leur ami, fut érigé l'observatoire astronomique d'Ulticchù. Sur la protubérance rocheuse en forme d'œuf, des blocs de granit ajustés au millimètre formèrent un mur semi-circulaire, une manière de tourelle occultant la lumière environnante. Au centre de la structure, le roc fut taillé en forme de table allongée et surélevée où s'étendre pour admirer le ciel. Des ouvertures marquant les solstices furent pratiquées, fenêtres sur la montagne destinées à fixer des repères immuables dans la course des astres.

— Téo nous dirait que cela ressemble à une chapelle et son autel, plaisanta Páthin lors de l'inauguration. Un jour, d'autres que nous nommeront cet endroit temple. Temple du Soleil, je les entends. Seront-ils si éloignés que ça de la vérité ?

La prémonition fit sourire ses compagnons. En posant sa main sur la pierre chaude où le voyant se prélassait déjà, prêt à s'endormir, Liguïa reconnut :

— Les Suivants auront vite fait de lui attribuer telle ou telle fonction, ça ne fait aucun doute, surtout si notre savoir astronomique ne subsiste pas jusque-là. J'imagine leurs fantasmes tellement morbides de sacrifices humains et autres fantaisies. Il en sera de même pour l'ensemble de notre œuvre, Pát. Peut-être ne sera-t-elle jamais comprise. Du moment qu'ils reconnaissent l'importance, au pire archéologique, au mieux énergétique, de nos condensateurs et qu'ils les préservent jusqu'à la Tempête Solaire, c'est tout ce que je demande.

— Ce sera le cas, ma sœur, voulut la rassurer Kũraw. Si quelques humains doivent survivre, ils ne le feront pas sans une certaine sagesse. Ceux-là comprendront ce que la Voie représente, et leurs descendants après eux. Notre héritage est là, bien ancré, il n'y a rien que nous puissions faire de plus.

Scirel Serveros approfondit sa connaissance de la galaxie jusqu'à ce que ses yeux le trahissent. Sur de rares feuillets conservés par des citoyens prévoyants, il traça des segments de cosmos, système par système, constellation après constellation, définissant un calendrier précis, non seulement basé sur l'écliptique d'Etügen, connu de longue date, mais également sur l'expansion de l'univers. Ainsi, il projeta les cycles de la Terre-Mère sur une frise temporelle presque illimitée. Il annonçait, des dizaines de millénaires avant leur apparition, les prochaines ères astrologiques, les influences plus ou moins prégnantes des corps célestes, sans oublier les prochains cataclysmes qu'aurait à subir Etügen. Il opta pour une écriture simplifiée, des symboles figuratifs compréhensibles par un enfant de huit ans et un alphabet numérique plutôt aisé à déchiffrer. Enfin, l'érudit fit sculpter dans la roche, par un duo d'artisans Chùltis qui avaient compris son travail,

des cercles gradués définissant les différentes époques stellaires.

Ces cycles, ceux-là mêmes qui avaient engendré les visions des premiers oracles et poussé à l'édiction de la Prophétie, Scirel les lisait chaque nuit dans les étoiles. Il ne s'était jamais senti plus humain, humble et proche des siens qu'en scrutant la voûte bigarrée. Avec les pièces de la longue-vue héritée de son ami, il bricola vers la fin de sa vie un outil qui le rapprocha encore davantage des vérités dissimulées dans le vide sidéral. Sa lunette astrale siégea de longues années après sa mort sur la roche polie de l'observatoire, comme une relique suscitant la curiosité des habitants d'Ulticchù, un rappel de ce que fut la Voie, non pas lactée, mais sacrée, des élus.

Les Chùltis eurent un jour la surprise de voir se presser à leurs portes plusieurs dizaines de réfugiés climatiques. Les eaux avaient fini par envahir les villes andines construites au pied des reliefs. Il y eut en réalité plusieurs vagues de population que les habitants des cimes durent accueillir, tant bien que mal, en les établissant parfois sur les montagnes environnantes.

Vitaïni et Sumnio se proposèrent pour chapeauter l'installation d'un village sur l'autre versant de la vallée sud. À présent anciens respectés – vénérés par certains – pour ce qu'ils avaient accompli, ils n'eurent aucun mal à s'imposer comme la matriarche et le patriarche du petit hameau. Leurs conseils étaient suivis à la lettre et leur village, bien que le plus modeste d'entre tous, devint rapidement le plus autonome. Évidemment, les échanges de ressources allaient bon train d'une montagne à l'autre, l'entraide naissant naturellement entre les différentes communautés, spécifiquement pour les compétences architecturales, médicales ou agricoles. Par temps clair, on pouvait voir de la fumée s'élever des huttes des voisins, et une communication maligne fut instaurée afin d'éviter des traversées éprouvantes.

Lorsque le couple dit adieu à cette dimension – simultanément, car l'un ne pouvait en vérité pas vivre sans l'autre –, un grand rassemblement eut lieu. Des pèlerins venus de toutes les communautés environnantes se joignirent à la procession chargée de porter leurs dépouilles au cœur de la forêt andine, conformément à leur dernière volonté. Vita et Sum, comme les nommaient les gosses du village, retournèrent à la terre au pied d'arbres millénaires. Ni stèle ni inscription d'aucune sorte, une simple décomposition qui nourrirait l'humus et le développement des insectes nécrophages. L'élémentaire et le survivaliste habiteraient éternellement la seule demeure qu'ils avaient toujours considérée comme légitime, ensemble.

Naôm resta sur Ulticchù. Profondément influencé par les choix de Téohem et ses découvertes en matière de psychotropie, notamment sur

le pouvoir des rêves et la scission corps/esprit, il continua d'explorer les voies offertes par les substances que lui offrait la nature. Il trouva surtout en Páthin et en Coman de nouveaux mentors, pour qui toutes ces visions proposées par les transes n'avaient rien de nouveau ni d'anxiogène. Le voyant et le décorporé naviguaient sans mal dans les méandres du fleuve originel, se permettant même des traversées aventureuses vers l'autre monde, vers l'avenir, le passé, l'espace lointain, avant de rebrousser chemin, chargés de leurs précieuses expériences. Ils ouvraient la voie pour leur jeune ami, tels des éclaireurs débroussaillant le passage, afin qu'il puisse lui-même s'y aventurer en étant sûr de revenir.

Si Liguïa n'appréciait que moyennement ces incursions risquées vers des dimensions méconnues, elle prôna jusqu'au bout une réelle liberté d'actes et de foi, et ce pour toute la communauté. Aussi, du moment qu'ils ne portaient préjudice à personne, autorisa-t-elle le trio de pantonautes[6] à mener ses expériences.

Un jour qu'il se laissait voguer sur une trame paisible d'un passé encore préservé de toutes ces questions de survie, Páthin Viapraï oublia simplement de revenir. Souhaitant d'abord faire une blague à Naôm et Coman qui l'attendaient autour de son enveloppe charnelle, le facétieux voyant s'attarda dans un tableau idyllique : êtres humains et animaux se partageant les fruits de buissons bien garnis, les museaux de daims juvéniles frôlant les doigts précautionneux d'enfants riants, scène couvée d'un regard aimant par les matriarches d'une communauté nomade. Páthin se retrouva vite enveloppé par l'atmosphère d'amour universel qui régnait là et plongea franchement dans les fibres de cette réalité de plus en plus palpable. Il était la mûre, la figue, la pulpe, les lèvres, les papilles, la lumière d'un soleil franc, le poil du mammifère, le pétrichor enivrant et tout ce qu'embrassaient ses sens. L'instant dans son intégralité, détaché du concept abstrait de temporalité. D'un seul coup, alors qu'il s'abreuvait lui-même à un petit torrent d'eau claire, il reçut la sensation d'avoir oublié quelque chose. Une tâche à accomplir ? Un rendez-vous ? Sa provenance, peut-être ? Ne parvenant plus à se remémorer ce que pouvait bien signifier ce rappel, il l'ignora simplement et resta là où il était tombé, heureux et quiet.

À son grand étonnement, Coman ne trouva son aura nulle part, ni dans la profusion du fleuve ni au-delà. Il ne resta que le corps détendu de Páthin, nimbé des fragrances des plantes et des fleurs qui avaient ouvert ce passage à son âme volage. Comme pour les autres élus, Liguïa, à cet instant de l'autre côté de la ville, ressentit l'Origar s'alléger encore un peu. Le cristal rattaché au voyant cessa de vibrer contre sa poitrine et un chagrin insoluble la saisit de nouveau. On offrit à Páthin Viapraï une cérémonie modeste un soir de nouvelle

lune, puis on l'installa à côté des restes de Scirel, dans la grotte naturelle située sous l'observatoire.

— Il nous aura fait courir jusqu'à la fin, pas vrai ? lança Éndin pour détendre l'atmosphère, aussitôt reprise par Liguïa, dans un sourire ému.

— Pas courir, non. Páthin nous a élevés constamment, sans même en prendre conscience. Il nous a portés au-delà de nos propres croyances. Sais-tu qu'il était le seul à ne pas adhérer à la Prophétie ? Un comble pour un descendant direct des premiers oracles, pas vrai ?

— Tu sembles oublier Téohem.

— Détrompe-toi, Én ! Depuis Dùneydir, Téo avait la foi. Pát, lui, n'a eu de cesse de la remettre en question. Il était tellement fâché avec l'idée qu'un destin puisse être scellé de longue date. Il voulait croire au libre arbitre, provoquer des tournants, surprendre le temps, ne surtout pas le laisser lui dicter son itinéraire.

— C'est de là que lui venait ce tempérament ?

— Il fallait bien qu'il extériorise, pouffa-t-elle en se remémorant les farces et les moqueries de son voyant. S'il nous a suivis, ce n'était pas pour la Prophétie, pour la destinée, mais bien pour la Voie en elle-même. Seul le chemin à parcourir l'intéressait, il voulait l'éprouver.

— Et parce que c'était toi. Nous. Souviens-toi comme il a changé à partir du jour de son ordonnancement ! Il est passé du rebelle colérique au gamin comique en moins de deux. Il cherchait simplement une famille.

— Tu n'imagines pas ce qu'il a pu endurer au sommet de l'Œuf. Ce n'était clairement pas un environnement vivable pour un esprit comme le sien. Alors oui, quand il a vu notre joyeuse troupe, vu à sa manière, pas étonnant qu'il nous ait choisis.

Kŭraw les rattrapa dans les escaliers le long du mur nord. Essoufflé, il lança :

— Il m'a un jour confié que ses visions des Suivants n'avaient rien d'engageant. Pourtant, il nous en a toujours préservés.

— C'est vrai. J'en ai perçu certaines, bien malgré lui. Nos successeurs auront fort à faire pour comprendre ce que nous avons semé. Des considérations plus matérielles régiront leurs vies.

— À ce point ?

— Oui, petit frère. Nous avons vu beaucoup de peur dans le quotidien des Suivants. Ils se replieront sur eux-mêmes, se protègeront à l'excès contre des menaces illusoires, au point de délaisser les monuments qu'ils admiraient jadis. Certains seront détruits, pillés.

— C'est là ta crainte principale, n'est-ce pas ? comprit Éndin.

— C'est juste. Je suis assez confiante concernant leur traversée de la Refonte Globale, mais je redoute que ceux qui auront besoin de

matériaux les démantèlent. Si trop de condensateurs sont inopérants, le bouclier ne sera sans doute pas suffisant.

— Ce serait terrible.

— En effet… murmura Liguïa en posant délicatement sa main sur l'un des blocs jouxtant l'escalier. Ulticchù tiendra, j'en suis certaine. L'avidité des Suivants ne s'étendra pas jusqu'ici. Nous devons néanmoins poser les bases d'une protection à grande échelle. Maintenir ce secret à flot. Des hommes et des femmes devront se battre pour assurer la continuité de la Prophétie.

Les trois vieillards opinèrent en silence, leurs longues tuniques soulevées par une bourrasque chaude et humide.

— Parlera-t-on encore d'Advenis dans le futur ?

L'ombre de Coman vint s'étirer sur les marches tandis que sa voix, toujours aussi légère malgré son âge, les surprenait. Liguïa leva la tête, à moitié aveuglée par un soleil brûlant, et le trouva perché là, au sommet du mur porteur, comme aurait pu le faire n'importe quel enfant de quatre vingt ans.

— Tout porte à croire que oui. Ne prends pas de risques inutiles, Com, descends s'il te plaît. (Puis, en continuant son chemin de ronde.) Les restes de notre beau vaisseau feront certes peine à voir, lorsque les Suivants seront en mesure de les découvrir, néanmoins ils laisseront émerger de vieilles légendes oubliées.

— Et en susciteront de nouvelles, précisa Kũraw.

— Oui. Ces humains-là ne seront pas avares d'imaginaire.

— Je crois que c'est pour le mieux, ponctua Éndin tandis qu'ils arrivaient aux portes des jardins centraux. L'imaginaire porte la Vie en son sein.

Éndin avait toujours eu un lien à part avec le Catalyseur. Depuis leur rencontre, adolescentes, sur la plateforme d'entraînement d'Advenis, leur duo n'avait jamais faibli. Ces dernières années, c'étaient d'ailleurs les pouvoirs de la sensitive qui maintenaient à flot ceux de Liguïa ; les perceptions accrues de la première solidifiant le lien de la seconde avec ses élus. Cette symbiose était tellement intime, tellement profonde, que l'énergie vitale de Liguïa s'y inspirait franchement. Lorsqu'Éndin Korsën rendit son dernier souffle, c'est donc en toute logique qu'un accablement brutal s'empara de Liguïa. Elle avait eu beau sentir cette échéance, savoir que l'âge avait fini par ronger le cœur de son amie, le Catalyseur n'avait rien pu faire pour s'y préparer vraiment. Elle ne tenait que grâce à elle, et deux nuits plus tard, ce fut son tour de quitter la communauté.

La dernière vision qu'elle emporta avec elle fut celle des iris verts de son jumeau, parsemés de petits éclats noisette semblables aux siens, penchés au-dessus d'elle. Il devint le réceptacle de sa propre

soeur, l'assimilant non seulement elle, mais aussi tous les autres élus qu'elle contenait. Liguïa occupa la place centrale dans la petite crypte d'Ulticchù, et l'envol du Catalyseur marqua la fin d'une ère, celles d'Advenis et de l'essaim, celle des bâtisseurs infatigables. Kũraw disposa l'Origar avec les carnets de Téohem. Les gemmes nourriraient les murs d'Ulticchù de la même énergie qui avait baigné la troupe durant ces décennies. On assimilerait toujours Liguïa Atemn à l'histoire devenue mythe, à l'apogée et à l'accomplissement d'une civilisation qui avait tout donné pour offrir une chance à sa planète. La voix des bâtisseurs, c'était elle ; on l'inscrivit partout sur les murs de la ville.

Le dernier élu porta son surnom jusqu'à ce qu'il rejoigne à son tour l'autre monde. Il vit partir un à un tous ses compagnons – seul le dresseur de cordes lui survécut –, et Coman était sans doute le plus à même de supporter l'idée de la mort dans la mesure où il en connaissait l'intrinsèque réalité. Un passage, rien de plus. Ses compagnons étaient toujours là, derrière, quelque part. À l'exception de Páthin, toujours invisible pour son regard éthéré, il pouvait converser avec eux et en apprendre davantage sur ce qui viendrait ensuite.

Il tomba bêtement, assailli par une transe fâcheuse alors qu'il gravissait pour la énième fois les escaliers menant à l'observatoire où l'attendait Kũraw. Il n'y avait plus personne pour lui tenir la main. Le dénivelé l'avala en silence et on ne retrouva jamais l'enveloppe du décorporé.

Le dresseur de cordes eut une vie anormalement longue, soit que le maniement des cordes l'eût soustrait aux ravages du temps, soit qu'il eût appris à maîtriser à son tour l'Inspiration des anachorètes du Mûrprya. Naturellement, il accusa le coup de la disparition d'Éndin, seul être avec lequel il avait pu partager ses vibrations intimes, mais encore plus celle de sa sœur, qui avait provoqué en lui comme un séisme identitaire. Qui était-il maintenant ? La moitié des deux ? Le quart de lui-même ? Son pouvoir s'était dissipé en même temps que la présence complète de sa jumelle. Elle était leur socle, cela, Kũraw Atemn l'avait toujours su. Il avait aussi cultivé le secret espoir qu'ils feraient toujours tout ensemble, jusque dans la mort. Sur ce point, malheureusement, sa sœur avait pris quelques années d'avance. À croire que la mission de Catalyseur était bien plus usante que celle dont il avait hérité.

Il vit passer plusieurs générations de Chùltis, qui n'eurent de cesse de célébrer chaque équinoxe en le couvrant d'honneurs, de fleurs et de contes tous plus démesurés les uns que les autres. Il eût fait preuve de

fausse modestie en prétendant n'avoir rien accompli d'extraordinaire, car le respect de la Prophétie et le tracé de la Voie étaient bel et bien des prouesses, mais Kũraw n'avait jamais souhaité être porté aux nues de la sorte. Son domaine, c'était l'invisible, l'éther, le feutré, et surtout pas la gloire et les sièges soulevés à épaules d'hommes. Mais puisqu'il était le dernier représentant de l'essaim, il se prêta à ces rituels biannuels bon gré mal gré, pressé de pouvoir retourner à ses plantes et à ses animaux qui, jusqu'à son trépas, suffiraient à son bonheur.

De temps à autre, il retournait s'allonger sur la pierre ronde de l'observatoire, au-dessus de ses compagnons de route, et se plaisait à deviner leurs traits dans tel amas d'étoiles ou tel nuage de poussière céleste. La chevelure de feu de Liguïa les encadrait tous ; ils restaient là, unis, tous les dix. Comme il était pressé d'aller les retrouver.

Au fil des ans, il oublia tout son savoir, tout ce bagage utile à la réalisation de leur mission, mais qui aujourd'hui pesait bien trop pour ses épaules de vieil homme. Certains dans la communauté se chargeraient de le transmettre, aussi longtemps que possible. Kũraw Atemn oublia jusqu'aux vibrations des cordes, ces nuances subtiles gouvernant l'entièreté de l'univers. Il tenta pourtant d'éduquer les enfants les plus assidus à ce qui se résumerait bientôt à de vagues théories fumeuses, mais sa mémoire lui faisait défaut et les cordes ne lui obéissaient plus.

Il accepta finalement d'avoir été le dernier gardien de ce secret, l'ultime dresseur de cordes. Ce pouvoir, il en avait l'intime conviction, n'était pas l'apanage de quelques rares élus au fil des générations. À l'image des capacités dont avaient fait preuve ses compagnons et amis au cours de leur épopée monumentale – ainsi que les demi-dieux découverts dans la nef souterraine des Premiers –, ce pouvoir restait inscrit dans le patrimoine des humains, dans leur chair, dans leur sang, et se transmettait encore et encore. Il ne s'éteignait pas tout à fait, mais entrait en sommeil, comme ces paisibles et pourtant si redoutables volcans, longtemps assoupis, mais qui crachaient aujourd'hui toute la fureur d'Etügen.

— Une capacité latente… ne cessait-il de répéter sur son lit de mort, une simple couche de fougères aménagée dans le potager, entre deux rangées d'herbes aromatiques.

Voilà ce qu'est le pouvoir du dresseur de cordes. Les humains l'ont peut-être tous en eux, ou tout autre potentiel inconcevable. Il suffira alors d'un sursaut de cette humanité originelle, d'un besoin urgent dans un futur lointain, pour le rappeler à la mémoire des Suivants. La bonne rencontre au bon moment, l'interaction fertile, la juste sensibilité, l'initiative opportune.

Kũraw savait que des humains qui n'avaient pas encore été pensés

par la Création se réveilleraient un jour, s'éveilleraient à cette conscience d'eux-mêmes.

Alors, la Voie des Bâtisseurs aura servi une cause plus noble encore que ce qu'annonçait la Prophétie. Alors, l'essaim n'aura pas seulement sauvé l'espèce, mais bel et bien une part infime de l'univers, ces quelques organismes si fragiles dans lesquels il résonne tout entier.

© Bastien Pantalé
Tous droits réservés
Dépôt légal mai 2021
ISBN n° 979-10-94521-47-2

Illustration : Brian Merrant

Mot de l'auteur

Merci d'avoir accompagné l'essaim jusqu'au terme de son ascension. J'espère que cette épopée vous aura permis de vous évader agréablement. Je lirai votre avis avec plaisir sur la page Amazon de ce roman, sur Babelio, Facebook, Instagram ou tout autre support où vous jugerez bon de le partager.

Je tiens ici à remercier tous les lecteurs, fidèles de longue date ou plus récents, qui ont rendu possible la naissance d'Advenis. Merci de votre confiance, ce livre est un peu le vôtre.
Merci à Sophie "gambette" Ruaud qui a contribué à rendre ce texte aussi juste et harmonieux que possible.
Merci à Brian "l'artiste" Merrant d'avoir mis ses talents au service de cette fresque épique. Un véritable travail d'orfèvre !
Merci à Iom Kosta, auteur génial du cycle des *Anges Gaïens*, d'avoir gratifié Advenis de ses mots.
Merci à Jean Huillet pour ses conseils, sa patience, son sens du service, ainsi qu'à BooksFactory pour son savoir-faire.
Ce projet fut, grâce à vous, une chouette aventure collective. Merci de votre soutien.

Merci également aux quelques chroniqueurs qui ont manifesté leur intérêt pour cette lecture ; j'espère que votre soif d'imaginaire a été étanchée.

Merci à tous celles et ceux qui témoignent à mes livres une curiosité, sur les réseaux sociaux ou lors de trop rares séances de dédicaces. Vous me permettez de tenir bon. Je tiens ici à vous témoigner toute ma reconnaissance.

Enfin, merci à la communauté Facebook, auteurs, lecteurs, chroniqueurs, groupes littéraires en tous genres. Continuez de faire vivre cet art, quels que soient vos goûts, vos humeurs et vos désaccords. Donnez votre avis, parlez de vos lectures et de ce qu'elles éveillent en vous. Parfois, quelques mots suffisent. Lisez de bons bouquins et tâchez chaque jour d'honorer la subjectivité !

Au cours de l'écriture de ce livre, nombreuses sont les œuvres à être venues aiguillonner mon imaginaire, ma sensibilité et ma réflexion. En voici certaines que j'aimerais vous conseiller :

La Maison des Mères - Dune, Frank Herbert
Chroniques Martiennes, Ray Bradbury

L'œuf du dragon, Robert Forward
Terre Errante, Liu Cixin
Spin, Robert Charles Wilson
La Fille-flûte et autres fragments de futurs brisés, Paolo Bacigalupi
La Zone du Dehors, Alain Damasio
Le Printemps d'Helliconia, Brian Aldis
La Tour Sombre - Le Pistolero, Stephen King
Les régressions de Richard Bachman, Frédéric Soulier
Les Chats, Didier Fédou
Le Problème à trois corps, Liu Cixin
Semailles humaines, James Blish

Vous trouverez mes chroniques ici :
https://editionslintemporel.wordpress.com/critiques-litteraires/

Au plaisir de vous lire ou de vous rencontrer.
Amitiés,

Bastien

Autres publications

Cycle ***Ascendance***
(Science-fiction d'aventure/space-fantasy)
1. *Le Baptême du Soleil* – novembre 2014
2. *L'Écho Primordial* – décembre 2015
3. *L'Héritage du Vide* – décembre 2017

Onirium – septembre 2019
(Science-fiction cyberpunk)

Convergence – décembre 2020
(Science-fiction)

L'Éveil – juillet 2014
(Policier/SF/romance)

Sublimation – décembre 2016
(Polar/thriller psychologique)

De nos propres mains – avril 2018
(Roman contemporain)

Société XX – avril 2019
(Dystopie)

Épidermiques et autres humanités – juin 2019
(Recueil de pensées)

Remanere – juin 2018
(Nouvelle horrifique)

Un Lézard sur le Dos – décembre 2016
(Témoignage)

Lexique

[1] Énergie tellurique : il existe dans la croûte terrestre un courant électrique de faible densité, appelé courant tellurique. Il naît des variations du champ magnétique terrestre, du rayonnement solaire dans la haute atmosphère créant un phénomène d'ionisation, ainsi que du déplacement des fluides conducteurs (eau, magma) dans le champ magnétique terrestre. La force électromagnétique est l'une des quatre forces régissant l'univers ; elle est donc présente partout, à des degrés divers. Les Migérays auraient trouvé le moyen de capter l'énergie du sol, de la condenser et de l'orienter pour diverses applications. La capacité de résonance des minéraux fait de la pierre l'outil principal de cete science naturelle.

[2] Suud : Sadalsuud (ou Beta Aquarii) est l'étoile la plus brillante de notre constellation du Verseau. Supergéante rouge d'une magnitude de 2,9. Brillance faible due à son éloignement de 612 années lumières de la Terre.

[3] Kullat : Kullat Nunu (ou Eta Piscium) est l'étoile la plus brillante de notre constellation du Poisson. Géante jaune d'une magnitude de 3,62. Elle est 25 fois plus grande que notre Soleil et 4 fois plus massive.

[4]

Rashamal : Hamal (ou Alpha Arietis), traditionnellement Ras-Hammel, est l'étoile la plus brillante de notre constellation du Bélier. Il s'agit d'une géante orange 2 fois plus massive que notre Soleil et 90 fois plus brillante.

[5] Escham : Zuben Eschamali (ou Beta Librae) est l'étoile la plus brillante de notre constellation de la Balance. Étoile blanche très chaude, 130 fois plus lumineuse que notre Soleil, elle tourne sur elle-même 100 fois plus vite que ce dernier.

[6]

Pantonaute : du grec ancien *pân*, ou *pâs,* variante *panto*, marquant une idée de totalité, de globalité, et *naútês*, signifiant "navigateur". Déjà utilisé dans le cycle *Ascendance*, et puisque la langue française moderne s'autorise de telles créations terminologiques, je me décide à l'employer de nouveau ici. Páthin, Coman et Naôm, à l'instar de Téohem avant eux, sont vraisemblablement des explorateurs du Tout.